



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



OEUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU

TOME XX.

**DE L'IPMRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.**

OEUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES;

AUGMENTÉES

D'UN APPENDICE AUX CONFESSIONS

PAR M. MUSSAY PATHAY.

CORRESPONDANCE.

TOME IV.

PARIS.
WERDET ET LEQUIEN FILS,
RUE DU BATTOIR, N° 20.

M DCCC XXVII.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE.

800. — A M. DU PEYROU.

Ce 6 janvier 1768.

J'étois, mon cher hôte, dans un tel souci sur votre voyage, que, tant pour retirer le paquet ci-joint, que je savois être au bureau, que dans l'attente de votre lettre, la poste étant arrivée hier plus tard qu'à l'ordinaire, j'envoyai trois fois de suite à Gisors : enfin je la reçois cette lettre si impatiemment attendue ; et, après l'avoir déchirée pour l'ouvrir plus vite, au lieu du détail que j'y cherchois, j'y vois pour début celui du départ de mes lettres. Mon dieu ! qu'en le lisant vous me paroissiez haïssable ! Ma foi, si c'est là de la politesse, je la donne au diable de bien bon cœur.

Enfin vous voilà heureusement arrivé, malgré ce premier accident dont l'histoire m'eût fait trembler, si votre lettre n'eût été datée de Paris. Convenez qu'en ce moment-là vous dûtes sentir qu'il n'est pas inutile à un convalescent d'avoir avec soi un ami en route, et qu'au fond du cœur vous m'avez su gré de ma tricherie. Voilà les seules que je sais faire, mais je ne m'en corrigerai pas.

Je suis très charmé que vous soyez content de vos petits repas tête à tête, et je desire extrêmement que

vous preniez l'habitude de dîner en ville le moins qu'il se pourra, d'autant plus que le froid terrible qu'il fait, et dont l'influence m'est bien cruelle, la neige abondante par laquelle il se terminera probablement, doivent vous empêcher de songer à votre départ jusqu'à ce que le temps s'adoucisse, et que les chemins deviennent praticables; quoique je vous avoue bien que votre long séjour à Paris ne me laisseroit pas sans inquiétude, si vous n'aviez avec vous un bon surveillant qui, j'espère, ne s'embarrassera pas plus que moi de vous déplaire pour vous conserver. Je me tranquillise donc, et je tranquillise de mon mieux ma pauvre sœur, non moins inquiète que moi, espérant que, dans ce temps rigoureux, vous veillerez attentivement l'un sur l'autre, en sorte que vous vous rendiez tous deux à vos Pénates, sains et saufs. Ainsi soit-il. Cette bonne fille est transportée de joie de votre heureuse arrivée, et je vois avec grand plaisir qu'elle cède à cette pente si naturelle et si honorable au cœur humain, de s'attacher aux gens avec plus de tendresse par les soins qu'on leur a rendus. Quant à ce que vous ajoutez, qu'elle s'est fait gronder plus d'une fois par son frère, à cause des soins, des attentions et des complaisances qu'elle avoit pour vous, cela me paroît si plaisant, que, n'étant pas aussi gaillard que vous, je n'y trouve rien à répondre.

Vous avez raison de croire que les détails de vos déjeuners et dîners me font grand plaisir: ajoutez même, et grand bien; car ils me rendent l'appétit que le froid excessif m'ôte.

Voici, mon cher hôte, une réponse de madame

l'abbesse de Gomer-Fontaine. Cette réponse étoit accompagnée d'un petit billet très obligeant pour moi, et pour ma sœur, de jolies breloques de religieuses. Cette dame est jeune, bonne, très aimable; et je crois que vous auriez assez aimé à lui rendre des douceurs qui fussent autant de son goût que les siennes l'étoient du vôtre. Je ne manquerai pas de lui faire quelquefois votre cour, sitôt que la saison le permettra.

801. — A MILORD COMTE DE HARCOURT.

13 janvier 1768.

Je me reprocherois, milord, d'avoir tardé si long-temps à vous écrire et à vous remercier, si je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit tout entière, et que ce que je veux faire est toujours ce que je fais le moins. J'ai, entre autres, été depuis trois mois garde-malade, et je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui, grace au ciel, est enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, milord, les prémices de mes loisirs; et c'est avec autant d'empressement que de reconnaissance que, touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand soin je ne vous témoigne en toute occasion combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des estampes; et c'est encore un de mes torts les moins excusables de ne vous en avoir pas tout de suite ac-

cusé la réception ; mais je me reposois un peu en cela sur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, milord, ce qu'il falloit faire des estampes de M. Watelet : nous étions convenus que, puisque vous ne les aviez pas, et qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos portefeuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient passer décemment et convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur : ainsi j'espère qu'à ce titre vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'estampé du roi, je desire extrêmement qu'elle me parvienne : et, si vous permettez que j'abuse encore de vos bontés, j'ose vous supplier de la faire envelopper avec soin dans un rouleau. Je desire extrêmement recevoir bientôt cette belle estampe, que j'aurai soin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguste bienfaiteur incessamment gravés sous mes yeux, comme ses bontés le sont dans mon cœur.

Daignez, milord, continuer à m'honorer des vôtres, et quelquefois des marques de votre souvenir : je tâcherai, de mon côté, de ne me pas laisser oublier de vous, en vous renouvelant, autant que cela ne vous importunera pas, les assurances de mon plus entier dévouement et de mon plus vrai respect.

802. — A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

13 janvier 1768.

J'ai, mon illustre ami, pour vous écrire, laissé passer le temps des sots compliments dictés non par

le cœur, mais par le jour et par l'heure, et qui partent à leur moment comme la détente d'une horloge. Mes sentiments pour vous sont trop vrais pour avoir besoin d'être dits, et vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur des tracas où vous êtes ; car, quoi que vous en disiez, je vous vois embarqué, sinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques et politiques ; ce qui seroit peut-être encore pis, s'il étoit possible. Je suis prêt à tomber en défaillance au seul souvenir de tout cela ; permettez que je n'en parle plus, que je n'y pense plus que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me résoudre à le regarder.

Parlons de chansons, cela vaudra mieux : seroit-il possible que vous songeassiez tout de bon à faire un opéra ? Oh ! que vous seriez aimable, et que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'Opéra que crier dans le désert ! non qu'on ne vous écoute et qu'on ne vous lise, mais on ne vous suit ni ne veut vous entendre. Ma foi, monsieur, faisons comme les nourrices, qui, quand les enfants grondent, leur chantent et les font danser. Votre seule proposition m'a déjà mis, moi vieux radoteur, parmi ces enfants-là ; et il s'en faut peu que ma muse chenue ne soit prête à se ranimer aux accents de la vôtre, ou même à la seule annonce de ces accents. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage, car votre proposition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir si le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A présent que vous en

avez à peu près le plaisir, dites-moi rondement ce qui en est; et je vous dirai franchement, moi, ce que j'en pense, et ce que je crois y pouvoir faire: après cela, si le cœur vous en dit, nous en pourrons causer avec mon aimable payse, qui nous donnera sur tout cela de très bons conseils. Adieu, mon illustre ami; je vous embrasse avec respect, mais de tout mon cœur.

803. — A MADAME LATOUR.

A Trye, le 20 janvier 1768.

Lorsque je vous écrivis un mot, il y a trois mois, chère Marianne, j'avois le cœur plein d'espérances flatteuses qui se sont bien cruellement évanouies. L'interception d'une correspondance directe étant plus que probable, je comptois, entre autres, épancher ce cœur dans le vôtre par une voie qui me paroissoit aussi sûre que douce. Il n'en est plus question: le ciel, qui veut qu'il ne manque rien à ma misère, m'ôte la plus précieuse consolation des infortunés.

Sentirsi, ho Dei! morir,

Et non poter mai dio:

Morir mi sento!

MÉTASTASE.

Il ne me reste plus qu'à prendre mon parti de bonne grace; et je le prends du moins irrévocablement: je me condamne à un silence éternel sur mes malheurs, et je ferai tout pour en effacer le souvenir et le sentiment dans mon cœur même. Ma dernière consolation est d'approcher de leur terme: et, comme ceux qui les veulent prolonger au-delà de ma vie sont mortels

aussi, ce terme ne sera qu'un peu reculé peut-être ; mais enfin le temps et la vérité reprendront leur empire ; et, quoi que mes contemporains puissent faire, ma mémoire ne restera pas toujours sans honneur. La destinée du grand R.....*, avec lequel j'ai tant de choses communes, sera la mienne jusqu'au bout. Il n'a point eu le bonheur de se voir justifié de son vivant ; mais il l'a été par l'un de ses plus cruels ennemis, après la mort de l'un et de l'autre. Je compte trop, non sur mon bonheur, mais sur la Providence, pour ne pas espérer au moins celui-là ; et il m'est doux de penser qu'un jour le nom de ma chère Marianne recevra les honneurs qui lui seront dus, à la tête du petit nombre de ceux qui ont eu le courage de me défendre de mon vivant.

Je finis sur cette matière, pour n'y revenir de mes jours, et je vous supplie que ce soit aujourd'hui la dernière fois qu'il en sera question entre nous. Mais donnez-moi quelquefois de vos nouvelles ; recevez des miennes avec bonté ; que ma digne avocate soit toujours mon amie, et qu'elle soit sûre que, pour les services vrais, dont je fais cas, et rendus en silence, tels que celui que j'ai reçu d'elle, la reconnoissance de ce cœur qu'on traite d'ingrat est des plus rares parmi les hommes, puisqu'elle se tourne toute en attachement.

Je crois que le mieux seroit de nous écrire directement ; et, comme que ce soit, ne reparlons ; dans aucune de nos lettres, du sujet de celle-ci. Je suppose que vous savez sous quel nom je suis connu ici.

* Jean-Baptiste Rousseau.

804. — A M. GRANVILLE.

Trye, le 25 janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé si long-temps, monsieur, à vous remercier du plaisir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 novembre, sans beaucoup de tracas qui, venus à la traverse, m'ont empêché de disposer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre souvenir et de votre amitié me seront toujours aussi chers que vos honnêtetés et vos bontés m'ont été sensibles pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voisin. Ce qui ajoute à mon déplaisir de vous écrire si tard est la crainte que cette lettre, vous trouvant déjà parti de Calwich, ne fasse un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je desire fort, monsieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel plus par habitude que par nécessité, et que toutefois les eaux vous fassent tant de bien que vous puissiez jouir en paix de la belle saison qui s'approche, dans votre charmante demeure, sans aucun ressentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je pense, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me suis mêlé de bavarder sur la musique, et dont j'ai fait adresser un exemplaire à M. Rougemont, avec prière de vous le faire passer. Aimant la musique, et vous y connoissant aussi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques moments de solitude et d'oisiveté à parcourir une espèce de livre qui en traite tant bien que mal : j'aurois

voulu pouvoir mieux faire ; mais enfin le voilà tel qu'il est.

Le défaut d'occasion , monsieur , pour faire partir cette lettre , rend sa date bien surannée , et me l'a fait écrire à deux fois : l'occasion même d'un ami prêt à partir , et qui veut bien s'en charger , ne me laisse pas le temps de transcrire ma réponse à l'aimable bergère de Calwich , et me force à la laisser partir un peu barbouillée : veuillez lui faire excuser cette petite irrégularité , ainsi que celle du défaut de signature , dont vous pouvez savoir la raison. Recevez , monsieur , mes salutations empressées et mes vœux pour l'affermissement de votre santé.

L'HERBORISTE

DE LA DUCHESSE DE PORTLAND.

P. S. Comme l'exemplaire du *Dictionnaire de Musique* qui vous étoit destiné avoit été adressé à M. Vaillant , qui n'a jamais paru fort soigneux des commissions qui me regardent , j'en ai fait envoyer depuis un second à M. Rougemont pour vous le faire passer au défaut du premier.

805. — A MADEMOISELLE DEWES.

Le 25 janvier 1768.

Si je vous ai laissé , ma belle voisine , une empreinte que vous avez bien gardée , vous m'en avez laissé une autre que j'ai gardée encore mieux. Vous n'avez mon cachet que sur un papier qui peut se perdre , mais j'ai le vôtre empreint dans mon cœur , d'où rien ne peut

l'effacer. Puisqu'il étoit certain que j'emportoïs votre gage, et douteux que vous eussiez conservé le mien, c'étoit moi seul qui devois desirer de vérifier la chose; c'est moi seul qui perds à ne l'avoir pas fait. Ai-je donc besoin, pour mieux sentir mon malheur, que vous m'en fassiez encore un crime? cela n'est pas trop humain. Mais votre souvenir me console de vos reproches; j'aime mieux vous savoir injuste qu'indifférente, et je voudrois être grondé de vous tous les jours au même prix. Daignez donc, ma belle voisine, ne pas oublier tout-à-fait votre esclave, et continuer à lui dire quelquefois ses vérités. Pour moi, si j'osois à mon tour vous dire les vôtres, vous me trouveriez trop galant pour un barbon. Bonjour, ma belle voisine. Puissiez-vous bientôt, sous les auspices du cher et respectable oncle, donner un pasteur à vos brebis de Calwich!

806.—A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Trye, le 28 janvier 1768.

Je me souviens, mon illustre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde, et en même temps à ses avantages, je me dis, entre autres, en me défaisant de ma montre: Grace au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. J'aurois pu me dire la même chose sur le quantième, en me défaisant de mon almanach; mais, quoique je n'y tiennne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié; cela rend mes correspondances plus douces et moins fréquentes: c'est pourquoi je suis sujet à me tromper

dans mes dates de semaine, et même quelquefois de mois. Car, quoique avec l'almanach je sache bien trouver le quantième dans la semaine, sachant le jour, quand il s'agit de trouver aussi la semaine, je suis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puisque je n'écris à personne plus souvent et plus volontiers qu'à vous.

Conclusion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre; c'est de quoi j'étois d'avance à peu près sûr. J'avoue pourtant que, dans ma situation présente, quelque distraction attachante et agréable me seroit nécessaire. J'aurois besoin, sinon de faire de la musique, au moins d'en entendre, et cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je suis attaché plus que jamais à la solitude; mais il y a tant d'entours déplaisants à la mienne, et tant de tristes souvenirs m'y poursuivent, malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entière, mais où des objets agréables pussent effacer l'impression de ceux qui m'occupent, et faire diversion au sentiment de mes malheurs. Des spectacles où je pusse être seul dans un coin et pleurer à mon aise, de la musique qui pût ranimer un peu mon cœur affaîssé; voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, et me ramener uniquement à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela, car en toutes choses les consolations les plus simples me sont refusées; mais il me faut un peu de travail sur moi-même pour y suppléer de mon propre fonds.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je

n'en suis pas surpris ; car le public me connoît si bien, qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choses que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très honnêtes et très empressées pour me rappeler chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ses avances, mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du souverain, et des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays-là, j'y suis attaché par reconnaissance, et je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaisons je n'y pusse vivre agréablement ; mais l'air du pays qui m'en a chassé n'a pas changé depuis ma retraite, et ne me permet pas de songer au retour. Celui de France est de tous les airs du monde celui qui convient le mieux à mon corps et à mon cœur ; et, tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choisirai point d'autre asile pour y finir mes jours.

On me presse pour la poste, et je suis forcé de finir brusquement, en vous saluant avec respect et vous embrassant de tout mon cœur.

807. — A MADAME LATOUR.

Ce 28 janvier 1768.

Je crains bien, chère Marianne, qu'une lettre que je vous écrivis il y a dix ou douze jours ne se soit égarée par ma faute, en ce que, m'étant très mal à propos fié à ma mémoire, qui est entièrement éteinte, au lieu de mettre sur l'adresse la rue du Croissant, je mis seulement la rue du Gros-Chenet. Ce qui augmenteroit mon chagrin de cette perte est que j'entrois,

dans cette lettre, dans bien des détails que j'aurois désiré n'être vus que de vous. Peut-être aussi que votre silence ne vient que de ce que vous ignorez mon adresse. Elle est tout simplement, A M. Renou, à Trye, par Gisors. J'attends de vous un mot d'éclaircissement, et j'attends en même temps des nouvelles de votre santé, et l'assurance que vous m'aimez toujours.

808. — A M. D'IVERNOIS.

Trye, le 29 janvier 1768.

J'ai reçu, mon digne ami, votre paquet du 22, et il me seroit également parvenu sous l'adresse que je vous ai donnée, quand vous n'auriez pas pris l'inutile précaution de la double enveloppe, sous laquelle il n'est pas même à propos que le nom de votre ami paraisse en aucune façon. C'est avec le plus sensible plaisir que j'ai enfin appris de vos nouvelles; mais j'ai été vivement ému de l'envoi de votre famille à Lausanne : cela m'apprend assez à quelle extrémité votre pauvre ville et tant de braves gens dont elle est pleine sont à la veille d'être réduits. Tout persuadé que je sois que rien ici-bas ne mérite d'être acheté au prix du sang humain, et qu'il n'y a plus de liberté sur la terre que dans le cœur de l'homme juste, je sens bien toutefois qu'il est naturel à des gens de courage, qui ont vécu libres, de préférer une mort honorable à la plus dure servitude; cependant, même dans le cas le plus clair de la juste défense de vous-mêmes, la certitude où je suis qu'eussiez-vous pour un moment l'avan-

tage, vos malheurs n'en seroient ensuite que plus grands et plus sûrs, me prouve qu'en tout état de cause les voies de fait ne peuvent jamais vous tirer de la situation critique où vous êtes qu'en aggravant vos malheurs. Puis donc que, perdus de toutes façons, supposé qu'on ose pousser la chose à l'extrême, vous êtes prêts à vous ensevelir sous les ruines de la patrie, faites plus : osez vivre pour sa gloire au moment qu'elle n'existera plus. Oui, messieurs, il vous reste, dans le cas que je suppose, un dernier parti à prendre, et c'est, j'ose le dire, le seul qui soit digne de vous : c'est, au lieu de souiller vos mains dans le sang de vos compatriotes, de leur abandonner ces murs qui devoient être l'asile de la liberté, et qui vont n'être plus qu'un repaire de tyrans ; c'est d'en sortir tous, tous ensemble, en plein jour, vos femmes et vos enfants au milieu de vous ; et, puisqu'il faut porter des fers, d'aller porter du moins ceux de quelque grand prince, et non pas l'insupportable et odieux joug de vos égaux. Et ne vous imaginez pas qu'en pareil cas vous resteriez sans asile ; vous ne savez pas quelle estime et quel respect votre courage, votre modération, votre sagesse, ont inspiré pour vous dans toute l'Europe. Je n'imagine pas qu'il s'y trouve aucun souverain, je n'en excepte aucun, qui ne reçût avec honneur, j'ose dire avec respect, cette colonie émigrante d'hommes trop vertueux pour ne savoir pas être sujets aussi fidèles qu'ils furent zélés citoyens. Je comprends bien qu'en pareil cas plusieurs d'entre vous seroient ruinés : mais je pense que des gens qui savent sacrifier leur vie au devoir sauroient sacrifier leurs biens à

l'honneur, et s'applaudir de ce sacrifice; et, après tout, ceci n'est qu'un dernier expédient pour conserver sa vertu et son innocence quand tout le reste est perdu. Le cœur plein de cette idée, je ne me pardonnerois pas de n'avoir osé vous la communiquer. Du reste, vous êtes éclairés et sages; je suis très sûr que vous prendrez toujours en tout le meilleur parti, et je ne puis croire qu'on laisse jamais aller les choses au point qu'il est bon d'avoir prévu d'avance pour être prêts à tout événement.

Si vos affaires vous laissent quelques moments à donner à d'autres choses qui ne sont rien moins que pressées, en voici une qui me tient au cœur, et sur laquelle je voudrois vous prier de prendre quelque éclaircissement, dans quelqu'un des voyages que je suppose que vous ferez à Lausanne, tandis que votre famille y sera. Vous savez que j'ai à Nion une tante qui m'a élevé, et que j'ai toujours tendrement aimée, quoique j'aie une fois, comme vous pouvez vous en souvenir, sacrifié le plaisir de la voir à l'empressement d'aller avec vous joindre nos amis. Elle est fort vieille; elle soigne un mari fort vieux, j'ai peur qu'elle n'ait plus de peine que son âge ne comporte, et je voudrois lui aider à payer une servante pour la soulager. Malheureusement, quoique je n'aie augmenté ni mon train, ni ma cuisine, que je n'aie aucun domestique à mes gages, et que je sois ici logé et chauffé gratuitement, ma position me rend la vie ici si dispendieuse, que ma pension me suffit à peine pour les dépenses inévitables dont je suis chargé. Voyez, cher ami, si cent francs de France par an pourroient jeter

quelque douceur dans la vie de ma pauvre vieille tante, et si vous pourriez les lui faire accepter. En ce cas, la première année courroit depuis le commencement de celle-ci, et vous pourriez-la tirer sur moi d'avance, aussitôt que vous aurez arrangé cette petite affaire-là. Mais je vous conjure de voir que cet argent soit employé selon sa destination, et non pas au profit de parents ou voisins âpres, qui souvent obsèdent les vieilles gens. Pardon, cher ami : je choisis bien mal mon temps ; mais il se peut qu'il n'y en ait pas à perdre.

809. — AU MÊME.

Du château de Trye, ce 9 février 1768.

Dans l'incertitude, mon excellent ami, de la meilleure voie pour vous faire passer cette lettre sûrement et promptement, je prends le parti de risquer directement ce duplicata, et d'en adresser un autre à M. Coindet, pour vous le faire passer. C'est une lettre qu'il a reçue et qu'il m'a envoyée qui a occasionné la mienne. Le temps me presse ; je suis rendu de fatigue et navré de douleur, dans la crainte d'une catastrophe. Au nom de Dieu, faites-moi passer des nouvelles sitôt que le sort de votre pauvre état sera décidé. O la paix, la paix, mon bon ami ! Hélas ! il n'y a que cela de bon dans cette courte vie. J'embrasse nos amis ; je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. J'implore la bénédiction du ciel sur vos soins patriotiques, et j'en attends le succès avec la plus vive impatience.

J'espère que vous avez reçu ma précédente, que je vous ai adressée en droiture. C'est toujours la voie qu'il faut préférer, surtout pour tout ce qui peut demander du secret.

810. — AU MÊME.

Le 9 février 1768.

On m'a communiqué, mon bon ami, quelques articles des deux projets d'accommodement qui vous sont proposés, et j'apprends que le Conseil général, qui doit en décider, est fixé au 28. Quoique tant de précipitation ne me laisse pas le temps de peser suffisamment ces articles, quoique je ne sois pas sur les lieux, que j'ignore l'état des choses, que je n'aie ni papiers, ni livres, et que ma mémoire, absolument éteinte, ne me rappelle pas même votre constitution, je suis trop affecté de votre situation pour ne pas vous dire, bien qu'à la hâte, mon opinion sur les moyens qu'on vous offre d'en sortir. Quelque mal digérée que soit cette opinion, je ne laisse pas, messieurs, de vous l'exposer avec confiance, non pas en moi, mais en vous, très-sûr que, si je me trompe, vous démêlerez aisément mon erreur.

Dans l'extrait qui m'a été envoyé, il n'y a, du projet appelé le *second*, qu'un seul article, qui est aussi le *second*; savoir, l'élection de la moitié du petit Conseil par le Conseil général : ce second article n'étant bon à pas grand'chose, je ne dirai rien du projet dont il est tiré.

Je parlerai de l'autre, après avoir posé deux prin-

cipes que vous ne contesterez pas : l'un, qu'un accommodement ne suppose pas qu'on cède tout d'un côté et rien de l'autre, mais qu'on se rapproche des deux côtés ; l'autre, qu'il n'est pas question de victoire dans cette affaire, ni de donner gain de cause aux négatifs ou aux représentants, mais de faire le plus grand bien de la chose commune, sans songer si l'on est Rutule ou Troyen.

Cela posé, j'oserai vous dire que ce projet me parait non seulement acceptable, mais avec quelques changements, et l'addition d'un ou deux articles, le meilleur peut-être que vous puissiez adopter.

Le petit Conseil tend fortement à la plus dure aristocratie : les maximes des représentants vont par leurs conséquences, non seulement à l'excès, mais à l'abus de la démocratie, cela est certain. Or il ne faut ni l'un ni l'autre dans votre république ; vous le sentez tous : entre le petit Conseil, violent aristocrate, et le Conseil général, démocrate effréné, où trouver une force intermédiaire qui contienne l'un et l'autre, et soit la clef du gouvernement ? Elle existe cette force, c'est le Conseil du Deux-Cents ; mais pourquoi cette force ne va-t-elle pas à son but ? pourquoi le Deux-Cents, au lieu de contenir le Vingt-Cinq, en est-il l'esclave ? N'y a-t-il pas moyen de corriger cela ? Voilà précisément de quoi il s'agit.

Avant d'entrer dans l'examen des moyens, permettez-moi, messieurs, d'insister sur une réflexion dont j'ai le cœur plein. Les meilleures institutions humaines ont leurs défauts : la vôtre, excellente à tant d'égards, a celui d'être une source éternelle de

divisions intestines. Des familles dominantes s'enorgueillissent, abusent de leur pouvoir, excitent la jalousie; le peuple, sentant son droit, s'indigne d'être ainsi traîné dans la fange par ses égaux; des tribunaux concurrents se chicanent, se contre-pointent; des brigues disposent des élections; l'autorité et la liberté, dans un conflit perpétuel, portent leurs querelles jusqu'à la guerre civile: j'ai vu vos concitoyens armés s'entr'égorger dans vos murs; en ce moment même, cette horrible catastrophe est prête à renaître; et quand, dans vos plans de réforme, vous devriez, par des moyens de concorde et de paix, par des établissements doux et sages, tâcher de couper la racine à ces maux, vous allez, comme à plaisir, les attiser en excitant parmi vous de nouvelles animosités, de nouvelles haines, par la plus dure de toutes les censures, par l'inquisition du grabeau. Cela, messieurs, permettez-moi de le dire, n'est assurément pas bien pensé. Premièrement, le Conseil ne souffrira jamais un établissement trop humiliant pour de fiers magistrats; et quand ils le souffriroient, je dis, pour le bien de la paix et de la patrie, il ne seroit point à désirer qu'il eût lieu. Loin d'établir de nouveaux grabeaux, vous feriez mieux d'abolir ceux qui existent, mais qui, très heureusement ne signifiant rien du tout, peuvent rester sans danger.

Cela dit, je passe à mon sujet: il s'agit d'un gouvernement mixte, mais difficile à combiner, où le peuple soit libre sans être maître, et où le magistrat commande sans tyranniser. Le vice de votre constitution n'est pas de trop gêner la liberté du peuple; au

contraire, cette liberté légitime ne va que trop loin, et, quoi qu'on en puisse dire, il n'est pas bon que le Conseil général soit trop nécessaire à tout.

Mais le vice inhérent et fondamental est dans le défaut de balance et d'équilibre dans les trois autres Conseils qui composent le gouvernement; ces trois Conseils, dont deux sont à-peu près inutiles, sont si mal combinés, que leur force est en raison inverse de leur autorité légale, et que l'inférieur domine tout : il est impossible que ce vice reste, et que la machine puisse aller bien.

Ce qu'il y a d'heureux pourtant dans cette machine, qui ne laisse pas d'être admirable, est que cet important équilibre peut s'établir sans rien changer aux principales pièces; tous les ressorts sont bons, il ne s'agit que de les faire jouer un peu différemment.

Mais ce qu'il y a de fâcheux est que cette réforme demande des sacrifices, et précisément de la part des deux corps qui jusqu'ici ont paru le moins disposés à en faire; savoir, le Conseil général et celui des Vingt-Cinq.

Or, voilà que, par plusieurs articles que j'ai sous les yeux, les Vingt-Cinq offrent d'eux-mêmes presque tout ce qu'on pourroit avoir à leur demander; même, en un sens, davantage. Ajoutez un seul article, mais indispensable, et le petit Conseil a fait, de son côté, tous les pas nécessaires vers un accord raisonnable et solide : cet article regarde l'élection des syndics, dans la supposition presque impossible, que le cas qui se présente ici pour la première fois, depuis la fondation de la république, y pût renaitre une seconde fois; auquel

cas, au lieu de présenter derechef le Conseil en corps, comme on va faire, il faudroit, selon moi, se résoudre à présenter de nouveaux candidats, tirés des soixante : je dirai mes raisons ci-après.

Que le Conseil général veuille céder à son tour, ou plutôt échanger, contre l'élection des soixante qu'il gagne, un droit, un seul droit qu'il prétend, mais qu'on lui conteste, et dont il n'est point en possession ; au moyen de cela, tout est fait : je parle du droit de prononcer souverainement et en dernier ressort sur l'objet des représentations ; en un mot, c'est le droit négatif qu'il s'agit d'accorder au Deux-Cents, déjà juge suprême de tous les autres appels. Peut-être est-il parlé, dans le projet, de cet article, et cela doit être, mais l'extrait que j'ai n'en dit rien.

Avec ces additions et quelques légères modifications au reste, le projet, dont les articles sont sous mes yeux, me paroît offrir un moyen de pacification convenable à tout le monde, raisonnable du moins, solide et durable autant qu'on peut l'espérer de l'état présent des choses et de la disposition des esprits ; et je crois qu'il en résulteroit un gouvernement qui, sans être plus composé que l'ancien, seroit mieux lié dans ses parties, et par conséquent plus fort dans son tout.

C'est surtout dans le second article que consiste essentiellement la bonté du projet : par cet article, le Conseil des soixante est en entier élu par le Conseil général, et tous les membres du petit Conseil doivent être tirés du Soixante (car il faut ôter d'ici les auditeurs). L'idée de donner une existence à ce Conseil des soixante, qui n'étoit rien auparavant, est très

bonne; elle est due aux médiateurs : il faut en profiter , et leur en savoir gré. Ceci suppose qu'on revêtira ce corps de nouvelles attributions qui lui donneront du poids dans l'état; mais bien qu'il soit rempli par le peuple , ce n'est pourtant pas en lui-même que s'opèrera son plus grand effet , mais dans le Deux-Cents , dont les membres rentreront ainsi dans la dépendance du Conseil général , maître de leur ouvrir ou fermer à son gré la porte des grandes magistratures. Voilà précisément la solution très simple et très sûre du problème que je proposais au commencement de cette lettre.

Par le premier article , on accorde au Conseil général l'élection de la moitié des Deux-Cents : je ne serois pas trop d'avis qu'on acceptât cette concession; ces moitiés d'élection sont moins efficaces qu'embarassantes. Il ne faut pas considérer les élections faites par le peuple , par leur effet subséquent , qui n'est rien , mais par leur effet antérieur , qui est tout. Les syndics sont élus par le Conseil général : voyez toutefois comment ils le traitent ! Le peuple ne doit pas espérer de ses créatures plus de reconnaissance qu'il n'en a pour ses bienfaiteurs. Ce n'est pas à ce qu'on fait après être élu , mais à ce qu'on a fait pour être élu , qu'il faut regarder en bonne politique. Quand le peuple tire ses magistrats de son propre sein , il n'augmente de rien sa force; mais quand il les tire d'un autre corps , il se donne de la force sur ce corps-là. Voilà pourquoi l'élection du Soixante vous donnera de l'ascendant en Deux-Cents , et pourquoi l'élection du petit Conseil donnera de l'ascendant au Deux-Cents en

Soixante. Vous en auriez par les syndics sur le Vingt-Cinq même, s'il étoit plus nombreux, ou que le choix ne fût pas forcé. C'est ainsi que les plus simples moyens, les meilleurs en toute chose, vont tout remettre dans l'ordre légitime et naturel.

Il suit de là que le privilège d'élire la moitié du Deux-Cents vous est beaucoup moins avantageux qu'il ne semble, et cela est trop remuant pour votre ville, trop bruyant pour votre Conseil général. Le jeu de la machine doit être aussi facile que simple, et toujours sans bruit, autant qu'il se peut. L'élection du Deux-Cents, laissée au petit Conseil, a pourtant de grands inconvénients, je l'avoue; mais n'y auroit-il pas, pour y pourvoir, quelque expédient plus court et mieux entendu? Par exemple, où seroit le mal que cette élection fût une des nouvelles attributions dont on revêtiroit le Conseil des soixante? Le petit Conseil lui-même y devroit d'autant moins répugner que, par sa présidence et par son nombre, qui fait presque la moitié du nombre total, il n'auroit guère moins d'influence dans ces élections que s'il continuoit seul à les faire : je n'imagine pas que ceci fasse une grande difficulté.

Mais je crains que l'article de l'élection des syndics n'en fasse davantage, et ne coûte beaucoup au Conseil; car il y a chez les hommes les plus éclairés des entêtements dont ils ne se doutent pas eux-mêmes, et souvent ils agissent par obstination, pensant agir par raison. Ils s'effraieront de la possibilité d'un cas qui ne sauroit même arriver désormais, surtout si la loi qui doit y pourvoir passe. Le Conseil des Vingt-

Cinq sent trop sa puissance absolue; il sent trop que tout dépend de lui, que lui seul ne dépend de rien, de rien du tout; cela doit le rendre dur, exigeant, impérieux, quelquefois injuste. Pour son propre intérêt, pour se faire supporter, il faut qu'il dépende de quelque chose; car le ton qu'il a pris ne peut être souffert par des hommes. Eh! quelle plus légère dépendance peut-il s'imposer que celle, non pas de souffrir, mais de prévoir, seulement dans un cas extrême, la perte passagère d'un syndicat en idée, et qui réellement ne sortira jamais de son corps? Cependant ce sacrifice idéal et purement chimérique, peut et doit produire un grand effet, pour leur rendre cet esprit humain et patriotique qui paroît s'être éteint parmi eux. Eh! s'il en reste un seul à qui quelque goutte de sang genevois coule encore dans les veines, comment ne frémit-il pas en songeant au péril auquel ils viennent d'exposer l'état pour vous asservir, et dont ils n'ont été garantis eux-mêmes que par votre fermeté, par votre sagesse, par la modération des médiateurs, quoique si cruellement prévenus? Comment les chefs de la république pouvoient-ils ne pas prévoir, en exposant ainsi sa liberté, que le peuple en auroit avant eux déploré la perte, mais qu'ils l'auroient sentie avant lui! En voyant un moyen si doux, mais si sûr, de garantir leurs successeurs de pareille incartade, ils devroient, s'ils aimoient leur pays, le proposer eux-mêmes, quand personne avant eux ne l'auroit proposé. Pour moi, je vous déclare que cet article me paroît d'une si grande importance, que rien, selon moi, ne devoit vous y faire renoncer, pas,

quand on vous céderoit tout le reste, pas, quand les Conseils voudroient en échange renoncer au droit négatif.

Mais je ne vous dissimulerai pas non plus que ce droit négatif attribué, non pas au petit Conseil, ni même au Soixante, mais au Deux-Cents, me paroît si nécessaire au bon ordre, au maintien de toute police, à la tranquillité publique, à la force du gouvernement, que, quand on y voudroit renoncer, vous ne devriez jamais le permettre. S'il n'y a point d'arbitres des plaintes, comment finiront-elles? Si le Conseil général, auteur des lois, veut être aussi juge des faits, vous n'êtes plus citoyens, vous êtes magistrats; c'est l'anarchie d'Athènes, tout est perdu. Que chacun rentre dans sa sphère, et s'y tienne, tout est sauvé. Encore une fois, ne soyez ni négatifs ni représentants; soyez patriotes, et ne reconnoissez pour vos droits que ceux qui sont utiles à cette petite mais illustre république, que de si dignes citoyens couvrent de gloire.

Ce n'est point, messieurs, à des gens comme vous qu'il faut tout dire. Je ne m'arrêterai point à vous détailler les avantages du projet proposé, dans l'état où vous pouvez raisonnablement demander qu'on le mette, et où les changements à faire sont autant contre vous que pour vous. Je n'ai rien dit, par exemple, de l'abolition du plus grand fléau de votre patrie, de cette autorité devenue héréditaire et tyrannique, usurpée et réunie par des familles qui en abusoient si cruellement. C'est à cette première entrée qu'il faut attendre et repousser au passage tout ce qui est de

même sang, ou de même nom; car une fois dans le Conseil, soyez sûrs qu'ils parviendront au syndicat malgré vous; mais ils n'entreront pas dans le Conseil malgré vous : c'est à vous d'y veiller, et cela devient très facile. Encore une fois, cette observation ni d'autres pareilles ne sont pas de celles qu'on a besoin de vous rappeler; c'est assez d'avoir établi les principes, les conséquences ne vous échapperont pas.

Je me suis hâté, mon bon ami, de vous faire *ab hoc* et *ab hac* mes petites observations, dans la crainte de les rendre trop tardives. Si je me suis trompé dans cet examen trop précipité, hommes sages et respectables, pardonnez mon erreur à mon zèle : je crois sincèrement que le projet dont il s'agit seroit, dans son exécution, favorable à la liberté, à la tranquillité, à la paix; je crois, de plus, que cette paix vous est très nécessaire; que les circonstances sont propres à la faire avantageusement, et ne le redeviendront peut-être jamais. Puissé-je en apprendre bientôt l'heureuse nouvelle et mourir de joie au même instant ! je mourrois plus heureusement que je n'ai vécu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

811. — A M. DU PEYROU.

10 février 1768.

Votre n° 5, mon cher hôte, me donne le plaisir impatientement attendu d'apprendre votre heureuse arrivée, dont je félicite bien sincèrement l'excellente maman et tous vos amis. Vous aviez tort, ce me semble, d'être inquiet de mon silence. Pour un homme

qui n'aime pas à écrire, j'étois assurément bien en règle avec vous qui l'aimez. Votre dernière lettre étoit une réponse ; je la reçus le dimanche au soir : elle m'annonçoit votre départ pour le mardi matin, auquel cas il étoit de toute impossibilité qu'une lettre que je vous aurois écrite à Paris vous y pût trouver encore, et il étoit naturel que j'attendisse, pour vous écrire à Neuchâtel, de vous y savoir arrivé, la neige ou d'autres accidents, dans cette saison, pouvant vous arrêter en route. Ma santé, du reste, et à peu près comme quand vous m'avez quitté ; je garde mes tisons, l'indolence et l'abattement me gagnent : je ne suis sorti que trois fois depuis votre départ, et je suis rentré presque aussitôt. Je n'ai plus de cœur à rien, pas même aux plantes. Manoury, plus noir de cœur que de barbe, abusant de l'éloignement et des distractions de son maître, ne cesse de me tourmenter, et veut absolument m'expulser d'ici ; tout cela ne rend pas ma vie agréable ; et quand elle cesseroit d'être orageuse, n'y voyant plus même un seul objet de desir pour mon cœur, j'en trouverois toujours le reste insipide.

Mademoiselle Renou, qui n'attendoit pas moins impatiemment que moi des nouvelles de votre arrivée, l'a apprise avec la plus grande joie, que votre bon souvenir augmente encore. Pas un de nos déjeûners ne se passe sans parler de vous ; et j'en ai un renseignement mémorial toujours présent dans le pot-de-chambre qui vous servoit de tasse, et dont j'ai pris la liberté d'hériter :

J'ai reçu votre vin dont je vous remercie, mais que

vous avez eu tort d'envoyer : il est agréable à boire ; mais pour naturel , je n'en crois rien. Quoi qu'il en soit , il arrivera de cette affaire comme de beaucoup d'autres , que l'un fait la faute et que l'autre la boit.

Rendez , je vous prie , mes salutations et amitiés à tous vos bons amis et les miens , surtout à votre aimable camarade de voyage à qui je serai toujours obligé. Mes respects , en particulier , à la reine des mères , qui est la vôtre , et aussi à la reine des femmes , qui est madame de Luze. Je suis bien fâché de n'avoir pas un lacet à envoyer à sa charmante fille , bien sûr qu'elle méritera de le porter.

Il faut finir , car la bonne madame Chevalier est pressée et attend ma lettre. Je prends l'unique expédient que j'ai de vous écrire ici en droiture , en vous adressant ma lettre chez M. Junet. Adieu , mon cher hôte ; je vous embrasse et vous recommande , sur toute chose , l'amusement et la gaieté : vous me direz , Médecin , guéris-toi toi-même ; mais les drogues pour cela ne manquent , au lieu que vous les avez.

J'ai tant lanterné que la bonne dame est partie , et ma lettre n'ira que demain peut-être , ou du moins ne marchera pas aussi sûrement.

812. — A M. D'IVERNOIS.

Du château de Trye , ce 23 février 1768.

Je reçois , mon bon ami , avec votre lettre du 17 , le mémoire que vous y avez joint ; et quand je serois en état d'y faire les observations que vous me demandez , il est clair que le temps me manqueroit pour cela ,

puisque cette lettre, écrite sur le moment même, aura peine, supposé même que rien n'en suspende la marche, à vous arriver avant le 28. Mais, mon excellent ami, je sens que ma mémoire est éteinte, que ma tête est en confusion, que de nouvelles idées n'y peuvent plus entrer, qu'il me faut même un temps et des efforts infinis pour reprendre la trace de celles qui m'ont été familières. Je ne suis plus en état de comparer, de combiner; je ne vois qu'un nuage en parcourant votre mémoire; je n'y vois qu'une chose claire, que je savois, mais qui m'est bien confirmée, c'est que les rédacteurs de ce mémoire sont assez instruits, assez éclairés, assez sages pour faire par eux-mêmes une besogne tout aussi bonne qu'elle peut l'être, et que, dans l'objet qui les occupe, ils n'ont besoin que de temps, et non pas de conseils, pour la rendre parfaite. J'y vois bien clairement encore que, comme je l'avois prévu, la précipitation de ma lettre précédente, et l'ignorance d'une foule de choses qu'il falloit savoir m'y ont fait tomber dans de grandes bévues, dont vous en relevez dans votre lettre une, qui maintenant me saute aux yeux.

Cependant je suis dans la plus intime persuasion que votre état a le plus grand besoin d'une prompte pacification, et que de plus longs délais vous peuvent précipiter dans les plus grands malheurs. Dans cette position, il me vient une idée qui doit sûrement être venue à quelqu'un d'entre vous, et dont je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas usage, parcequ'elle peut avoir de grands avantages sans aucun inconvénient. Ce seroit, pour vous donner le temps de peser un

ouvrage qui demande cependant la plus prompte exécution, de faire un règlement provisionnel qui n'eût force de loi que pour vingt ans, durant lesquels on auroit le temps d'en observer la force et la marche, et au bout desquels il seroit abrogé, modifié, ou confirmé, selon que l'expérience en auroit fait sentir les inconvénients ou les avantages. Pour moi, je n'aperçois que ce seul expédient pour concilier la diligence avec la prudence; et j'avoue que je n'en aperçois pas le danger. La paix, mes amis, la paix, et promptement, ou je meurs de peur que tout n'aille mal.

Vous ne recevrez point le duplicata de ma lettre par M. Coindet: il n'en a pas été content, et me l'a rendue. Je m'en étois douté d'avance.

L'article IX, page 40, commence par ces mots, *S'il se publioit.....* Il faut ce me semble, ajouter ces deux-ci, *dans l'état*; car, enfin, il me paroît absurde et ridicule que le gouvernement de Genève prétende avoir juridiction sur les livres qui s'impriment hors de son territoire dans tout le reste du monde; et parce que le petit Conseil a fait une fois cette faute, il ne faut pas pour cela la consacrer dans vos lois, d'autant plus que je ne demande, ni ne desire, ni n'approuve que l'on revienne jamais sur cette affaire; puisque ayant fait un serment solennel de ne rentrer jamais dans Genève, si ce petit grief étoit redressé, il ne dépendroit pas de moi de tirer aucun parti de ce redressement, ce dont je suis bien aise de vous prévenir, de peur que votre zèle amical ne vous inspirât dans la suite quelque démarche inutile sur un point qui doit à jamais rester dans l'oubli. Au reste, je mets si peu de

fierté à cette résolution, que si, par quelque démarche respectueuse, je pouvois ôter une partie du levain d'aigreur qui fermente encore, je la ferois de tout mon cœur.

Je finis à la hâte ce griffonnage, que je n'ai pas même le temps de relire, tant je suis pressé de le faire partir.

Eh mon dieu ! cher ami, j'oublie de vous parler de ce que vous avez fait pour ma bonne tante, et de l'argent que vous avez avancé pour moi. Hélas ! je suis si occupé de vous que je ne songe pas même à ce que vous faites pour moi. Mais, mon digne ami, vous connoissez mon cœur, je m'en flatte, et vous êtes bien sûr que cet oubli ne durera pas long-temps. Ah ! plaise au ciel que votre première lettre m'annonce une bonne nouvelle ! Si je tarde encore un instant, ma lettre n'est plus à temps. Je vous embrasse.

813. — A M^{me} LA COMTESSE DE BOUFFLERS.

Le 25 février 1768.

Je vieillis dans les ennuis, mon ame est affoiblie, ma tête est perdue ; mais mon cœur est toujours le même : il n'est pas étonnant qu'il me ramène à vos pieds. Madame, vous n'êtes pas exempte de torts envers moi : je sens vivement les miens ; mais tant de maux soufferts n'ont-ils rien expié ? Je ne sais pas revenir à demi, vous me connoissez assez pour en être assurée. Ne dois-je donc plus rien espérer de vous ? Ah ! madame, rentrez en vous-même, et consultez votre ame noble. Voyez qui vous sacrifiez, et à qui !

Je vous demande une heure entre le ciel et vous pour cette comparaison. Souvenez-vous du temps où vous avez tout fait pour moi. Combien vos soins bienfaisants seront honorés un jour ! Eh ! pourquoi détruire ainsi votre propre ouvrage ? pourquoi vous en ôter tout le prix ? Pensez que, dans l'ordre naturel, vous devez beaucoup me survivre, et qu'enfin la vérité reprendra ses droits. Les hommes fins et accrédités peuvent tout pendant leur vie ; ils fascinent aisément les yeux de la multitude, toujours admiratrice de la prospérité ; mais leur crédit ne leur survit pas, et sa chute met à découvert leurs intrigues. Ils peuvent produire une erreur publique, mais ils ne la peuvent éterniser ; et j'ose prédire que vous verrez tôt ou tard ma mémoire en honneur. Faudra-t-il qu'alors mon souvenir, fait pour vous flatter, vous trouble ? Faudra-t-il que vous vous disiez en vous-même : J'ai vu sans pitié traîner, étouffer dans la fange, un homme digne d'estime, dont les sentiments avoient bien mérité de moi ? Non, madame, jamais la générosité que je vous connois ne vous permettra d'avoir un pareil reproche à vous faire. Pour l'amour de vous, tirez-moi de l'abîme d'iniquités où je suis plongé. Faites-moi finir mes jours en paix : cela dépend de vous, et fera la gloire et la douceur des vôtres. Les motifs que je vous présente vous montrent de quelle espèce sont ceux que je crois faits pour vous émouvoir. De toutes les réparations que je pouvois vous faire, voilà, madame, celle qui m'a paru la plus digne de vous et de moi.

814. — A. M. DU PEYROU.

3 mars 1768.

Votre n° 6, mon cher hôte, m'afflige en m'apprenant que vous avez un nouveau ressentiment de goutte, assez fort pour vous empêcher de sortir. Je crois bien que ces petits accès plus fréquents vous garantiront de grandes attaques. Mais, comme l'un de ces deux états est aussi incommode que l'autre est douloureux, je ne sais si vous vous accommoderiez d'avoir ainsi changé vos grandes douleurs en petite monnoie; mais il est à présumer que ce n'est qu'une queue de cette goutte effarouchée, et que tout reprendra dans peu son cours naturel. Apprenez donc, une fois pour toutes, à ne vouloir pas guérir malgré la nature; car c'est le moyen presque assuré d'augmenter vos maux.

À mon égard, les conseils que vous me donnez sont plus aisés à donner qu'à suivre. Les herborisations et les promenades seroient en effet de douces diversions à mes ennuis, si elles m'étoient laissées; mais les gens qui disposent de moi n'ont garde de me laisser cette ressource. Le projet dont MM. Manoury et Deschamps sont les exécuteurs demandent qu'il ne m'en reste aucune. Comme on m'attend au passage, on n'épargne rien pour me chasser d'ici, et il paroît que l'on veut réussir dans peu, de manière ou d'autre. Un des meilleurs moyens que l'on prend pour cela est de lâcher sur moi la populace des villages voisins. On n'ose plus mettre personne au cachot, et dire que c'est

moi qui le veux ainsi ; mais on a fermé, barré, barricadé le château de tous les côtés : il n'y a plus ni passage ni communication par les cours ni par la terrasse ; et, quoique cette clôture me soit très incommode à moi-même, on a soin de répandre, par des gardes et par d'autres émissaires, que c'est le monsieur du château qui exige tout cela pour faire pièce aux paysans. J'ai senti l'effet de ce bruit dans deux sorties que j'ai faites, et cela ne m'excitera pas à les multiplier. J'ai prié le fermier de me faire faire une clef de son jardin, qui est assez grand, et ma résolution est de borner mes promenades à ce jardin et au petit jardin du prince, qui, comme vous savez, est grand comme la main et enfoncé comme un puits. Voilà, mon cher hôte, comment, au cœur du royaume de France, les mains étrangères s'appesantissent encore sur moi. A l'égard du patron de la case, on l'empêche de rien savoir de ce qui se passe et de s'en mêler. Je suis livré seul et sans ressource à ma constance et à mes persécuteurs. J'espère encore leur faire voir que la besogne qu'ils ont entreprise n'est pas si facile à exécuter qu'ils l'ont cru. Voilà bien du verbiage pour deux mots de réponse qu'il vous falloit sur cet article. Mais j'eus toujours le cœur expansif ; je ne serai jamais bien corrigé de cela, et votre devise ne sera jamais la mienne.

J'ai découvert avec une peine infinie les noms de botanique de plusieurs plantes de Garsault. J'ai aussi réduit, avec non moins de peine, les phrases de Sauvages à la nomenclature triviale de Linnæus, qui est très commode. Si le plaisir d'avoir un jardin vous rend

un peu de goût pour la botanique, je pourrai vous épargner beaucoup de travail pour la synonymie; en vous envoyant pour vos exemplaires ce que j'ai noté dans les miens; et il est absolument nécessaire de débrouiller cette partie critique de la botanique pour reconnoître la même plante, à qui souvent chaque auteur donne un nom différent.

Je ne vous parle point de vos affaires publiques, non que je cesse jamais d'y prendre intérêt, mais parceque cet intérêt, borné par ses effets à des vœux aussi vrais qu'impuissants de voir bientôt rétablir la paix dans toutes vos contrées, ne peut contribuer en rien à l'accélérer.

Adieu, mon cher hôte : mes hommages à la meilleure des mères ; mille choses au bon M. Jeannin, et à tous ceux qui m'aiment, et à tous ceux que vous aimez.

815. — A. M. MOULTOU.

A Trye, par Gisors, le 7 mars 1768.

Comme j'ignore, monsieur, ce que M. Coindet a pu vous écrire, je veux vous rendre compte moi-même de ce que j'ai fait. Sitôt qu'il m'eut envoyé votre première lettre, j'en écrivis une à M. d'Ivernois, le seul correspondant que je me sois laissé à Genève, et auquel même, depuis mon funeste départ pour l'Angleterre, je n'avois pas écrit plus de cinq ou six fois. Cette lettre, raisonnée de mon mieux, mais pressante et impartiale autant qu'il étoit possible, péchoit en plusieurs points faute de connoissance de la situation de

vos affaires, dont je ne savois absolument rien que ce qui en étoit dit dans la vôtre. J'y blâmois fortement le grabeau proposé; j'y proposois le projet du Conseil, dont j'avois l'extrait dans votre lettre, comme excellent en lui-même, sauf quelques changements et additions, les unes favorables, les autres contraires aux représentants, selon qu'il m'avoit paru nécessaire pour faire un tout plus solide et bien pondéré. J'avois écrit cette lettre à la hâte, elle étoit très longue: je l'envoyai ouverte à M. Coindet, le priant de la faire passer à son adresse, et de vous en envoyer en même temps une copie. Quelques jours après il me marqua n'avoir rien fait de tout cela, parcequ'il ne trouvoit pas que cette lettre allât à son but. Il est venu me voir, et je me la suis fait rendre: j'offre de vous l'envoyer quand il vous plaira, afin que vous en puissiez juger vous-même. Comme le moment pressoit, et que je prévoyois un peu ce qu'a fait M. Coindet, j'avois envoyé en même temps le brouillon de la même lettre, en duplicata, directement à M. d'Ivernois, dont les amis ne l'ont pas non plus approuvée; et il m'est arrivé ce qu'il arrive ordinairement à tout homme impartial entre deux partis échauffés, qui cherche sincèrement l'intérêt commun et ne va qu'au bien de la chose; j'ai déplu également des deux côtés. Voyant les esprits si peu disposés encore à se rapprocher, et sentant toutefois combien la plus prompte pacification vous est à tous importante et nécessaire, j'ai eu depuis une autre idée que j'ai communiquée encore à M. d'Ivernois; mais je ne sais s'il aura reçu ma lettre: ce seroit de tâcher du moins de faire un règlement provisionnel

pour vingt ans , au bout desquels on pourroit l'annuler ou le confirmer , selon qu'on l'auroit reconnu bon , ou mauvais à l'usage : on doit tout faire pour apaiser ce moment de chaleur qui peut avoir les suites les plus funestes. Quand on ne se fera plus un devoir cruel de m'affliger , quand je ne serai plus , et que les circonstances seront changées , les esprits se rapprocheront naturellement , et chacun sentira tôt ou tard que son plus vrai bien n'est que dans le bien de la patrie.

Vous devez le savoir , monsieur ; si j'en avois été cru , non seulement on n'eût point soutenu les représentations , mais on n'en eût point fait ; car naturellement je sentois qu'elles ne pouvoient avoir ni succès ni suite , que tout étoit contre les représentants ; et qu'ils seroient infailliblement les victimes de leur zèle patriotique. J'étois bien éloigné de prévoir le grand et beau spectacle qu'ils viennent de donner à l'univers , et qui , quoi qu'en puissent dire nos contemporains , fera l'admiration de la postérité. Cela devoit bien guérir vos magistrats , d'ailleurs si éclairés , si sages sur tout autre point , de l'erreur de regarder le peuple de Genève comme une populace ordinaire. Tant qu'ils ont agi sur ce faux préjugé , ils ont fait de grandes fautes qu'ils ont bien payées ; et je prédis qu'il en sera de même tant qu'ils s'obstineront dans ce mépris très mal entendu : quand on veut asservir un peuple libre , il faut savoir employer des moyens assortis à son génie , et rien n'est plus aisé ; mais ils sont loin de ces moyens-là. Je reviens à moi : le malheur que j'ai eu d'être impliqué dans les commencements de vos troubles m'a fait un devoir , dont je ne me suis jamais départi , de

n'être ni la cause ni le prétexte de leur continuation. C'est ce qui m'a empêché d'aller purger le décret, c'est ce qui m'a fait renoncer à ma bourgeoisie, c'est ce qui m'a fait faire le serment solennel de ne rentrer jamais dans Genève, c'est ce qui m'a fait écrire et parler à tous mes amis comme j'ai toujours fait; et j'ai encore renouvelé en dernier lieu, à M. d'Ivernois, les mêmes déclarations que j'ai souvent faites sur cet article, ajoutant même que, s'il ne tenoit qu'à une démarche aussi respectueuse qu'il soit possible pour apaiser l'animosité du Conseil, j'étois prêt à la faire hautement et de tout mon cœur : pourvu que vous ayez la paix, rien ne me coûtera, monsieur, je vous proteste, et cela sans espoir d'aucun retour de justice et d'honnêteté de la part de personne. Les réparations qui me sont dues ne me seront faites qu'après ma mort, je le sais, mais elles seront grandes et sincères; j'y compte, et cela me suffit. Malheureusement je ne peux rien, je n'ai nulle espèce de crédit dans Genève, pas même parmi les représentants. Si j'en avois eu, je vous le répète, tout ce qui s'est fait ne se seroit point fait. D'ailleurs je ne puis qu'exhorter, mais je ne veux pas tromper : je dirai, comme je le crois, que la paix vaut mieux que la liberté, qu'il ne reste plus d'asile à la liberté sur la terre que dans le cœur de l'homme juste, et que ce n'est pas la peine de se battre pour le reste; mais quand il s'agira de peser un projet et d'en dire mon sentiment je le dirai sans déguisement. Encore une fois, je veux exhorter, mais non pas tromper.

Je suis bien aise, monsieur, que vous pensiez savoir que je suis tranquille, et que cela vous fasse plaisir.

Cependant, si vous connoissiez ma véritable situation, vous ne me croiriez pas si hors des mains de M. Hume, et vous ne vous adresseriez pas à M. Coindet pour dire le mal que vous pouvez penser de cet homme-là. Adieu, monsieur : je ferai toujours cas de votre amitié, et je serai toujours flatté d'en recevoir des témoignages ; mais, comme vous n'ignorez ni mon habitation ni le nom que j'y porte, vous me ferez plaisir de m'écrire directement par préférence, ou de faire passer vos lettres par d'autres mains ; et surtout ne soyez jamais la dupe de ceux qui font le plus de bruit de leur grande amitié pour moi. J'oubliois de vous dire que M. Coindet ne m'envoya que le 29, c'est-à-dire le lendemain du Conseil général, votre lettre du 10 ; que je ne la reçus que le 3 mars, et que par conséquent il n'étoit plus temps d'en faire usage. Du reste, ordonnez ; je suis prêt.

816. — A M. D'IVERNOS.

Au château de Trye, le 8 mars 1768.

Votre lettre, mon ami, du 29, me fait frémir. Ah ! cruels amis, quelles angoisses vous me donnez ! n'ai-je donc pas assez des miennes ? Je vous exhorte, de toutes les puissances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau qui sera la cause de votre perte, et qui va susciter contre vous la clameur universelle qui jusqu'à présent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalents, consultez vos lumières ; pesez, imaginez, proposez : mais, je vous en conjure, hâtez-vous de finir ; et de finir en hommes de bien et de paix,

et avec autant de modération, de sagesse, et de gloire, que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union se relâche, et ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un règlement provisionnel peut vous faire passer sur bien des choses qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps : ce moment court et passager vous est favorable; mais, si vous ne le saisissez rapidement, il va vous échapper; tout est contre vous, et vous êtes perdus. Je pense bien différemment de vous sur la chance générale de l'avenir; car je suis très persuadé que dans dix ans, et surtout dans vingt, elle sera beaucoup plus avantageuse à la cause des représentants, et cela me paroît infailible : mais on ne peut pas tout dire par lettres, cela deviendrait trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs, finissez et promptement, dussiez-vous beaucoup céder; ne changez pas la constance en opiniâtreté : c'est le seul moyen de conserver l'estime publique que vous avez acquise, et dont vous sentirez le prix un jour. Mon cœur est si plein de cette nécessité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, se verser dans tous les vôtres pour vous la faire sentir.

Je diffère de vous rembourser les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'espoir d'une occasion plus commode. Lorsque vous songerez à réaliser votre ancien projet, point de confidents, point de bruit, point de noms, et surtout défiez-vous par préférence de ceux qui font ostentation de leur grande

amitié pour moi, Adieu, mon ami : Dieu veuille bénir vos travaux et les couronner ! Je vous embrasse.

817. A. M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

9 mars 1768.

Je ne vous répéterai pas, mon illustre ami, les monotones excuses de mes longs silences, d'autant moins que ce seroit toujours à recommencer ; car, à mesure que mon abattement et mon découragement augmentent, ma paresse augmente en même raison. Je n'ai plus d'activité pour rien ; plus même pour la promenade, à laquelle d'ailleurs je suis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore ; du reste, je suis nul. Ce n'est pas seulement là le mieux pour ma paresse, c'est le mieux aussi pour ma raison ; et, comme rien n'use plus vainement la vie que de regimber contre la nécessité, le meilleur parti qui me reste à prendre, et que je prends, est de laisser faire sans résistance ceux qui disposent ici de moi.

La proposition d'aller vous voir à Fleury est aussi charmante qu'honnête, et je sens que l'aimable société que j'y trouverois seroit en effet un spécifique excellent contre ma tristesse. Vos expédients, mon illustré ami, vont mieux à mon cœur que votre morale ; je la trouve trop haute pour moi, plus stoïque que consolante ; et rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui souffrent que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pèlerinage me tente beaucoup, et

c'est précisément pour cela que je crains de ne le pouvoir faire : il ne m'est pas donné d'avoir tant de plaisir. Au reste, je ne prévois d'obstacle vraiment dirimant que la durée de mon état présent qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage, quoique assez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y est tout entière, de même que la sécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'exposer, et l'expérience que votre hospitalité est aussi sûre que douce. De plus, le refuge que je suis venu chercher au sein de votre nation sans précaution d'aucune espèce, sans autre sûreté que mon estime pour elle, doit montrer ce que j'en pense, et que je ne prends pas pour argent comptant les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, et qui n'a rien à se reprocher, veut bien, en se livrant sans réserve à ceux qu'il pourroit craindre, se soumettre aux précautions suffisantes pour ne les pas forcer à le voir, assurément une telle conduite marque, non pas de l'arrogance, mais de la confiance; elle est un témoignage d'estime auquel on doit être sensible, et non pas une témérité dont on se puisse offenser : je suis certain qu'aucun esprit bien fait ne peut penser autrement.

Comptez donc, mon illustre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, et difficilement ferois-je jamais de ce droit un usage plus agréable que celui que vous m'avez proposé. Mais mon état présent ne me permet cet espoir qu'autant qu'il changera en mieux avec la saison ; c'est de quoi je ne puis juger que quand elle sera venue. En attendant, recevez mon respect,

mes remerciements, et mes embrassements les plus tendres.

818. — A. M. DE LALANDE.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, monsieur, de ceux qui s'amuse à rendre aux infortunés des honneurs ironiques, et qui couronnent la victime qu'ils veulent sacrifier. Ainsi tout ce que je conclus des louanges dont il vous plait de m'accabler dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire est que la générosité vous entraîne à outrer le respect que l'on doit à l'adversité. J'attribue à un sentiment aussi louable le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire, et votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'esprit, de méthode, et d'art. Si cependant vous eussiez choisi moins scrupuleusement les endroits où la musique françoise est le plus maltraitée, je ne sais si cette réserve eût été nuisible à la chose, mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien aussi quelquefois désiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire, quelques uns de ces articles n'étant que de remplissage, d'autres extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importants m'appartiennent uniquement, et sont meilleurs en eux-mêmes, tels que *Accent*, *Consonnance*, *Dissonance*, *Expression*, *Goût*, *Harmonie*, *Intervalle*, *Licence*, *Opéra*, *Son*, *Tempérament*, *Unité de mélodie*, *Voix*, etc., et surtout l'article *Enharmonique*, dans lequel j'ose croire que ce

genre difficile, et jusqu'à présent très mal entendu, est mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, monsieur, de la liberté avec laquelle j'ose vous dire ma pensée ; je la soumets avec une pleine confiance à votre décision, qui n'exige pas de vous une nouvelle peine, puisque vous avez été appelé à lire le livre entier, ennui dont je vous fais à-la-fois mes remerciements et mes excuses.

Je me souviens, monsieur, avec plaisir et reconnaissance de la visite dont vous m'honorâtes à Montmorency, et du desir qu'elle me laissa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie celui de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, et mériter peut-être un jour de votre part moins d'éloges et plus de bontés.

819. — A. M. DU PEYROU.

Le 24 mars 1768.

J'ai répondu, mon cher hôte, à votre n° 6, et il me semble que cette réponse auroit dû vous être parvenue avant le départ de votre n° 7 ; mais, n'ayant ni mémoire pour me rappeler les dates, ni soin pour suppléer à ce défaut, je ne puis rien affirmer, et je laisse un peu notre correspondance au hasard, comme toutes les choses de la vie, qui, tout bien compté, ne valent pas la sollicitude qu'on prend pour elles. J'approuve cependant très fort que vous n'ayez pas la même indifférence, et que vous vous pressiez de vouloir mettre en règle nos affaires pécuniaires ; je vous avoue même que sur ce point je n'avois consenti

à laisser les choses comme elles sont restées , que parcequ'il me sembloit qu'à tout prendre ce qui demeurait dans vos mains valoit bien ce qui a passé dans les miennes.

Je n'ai point prétendu , non plus que vous , annuler en partie l'arrangement que nous avions fait ensemble , mais en entier, et vous avez dû voir par ma précédente lettre que la chose ne peut être autrement. Il s'ensuit de cette résiliation , comme vous avez vu dans mon mémoire, que je vous reste débiteur des cent louis que j'ai reçus de vous , et qu'il faut que je vous restitue , puisque , outre le recueil de tous mes écrits et papiers , qui est entre vos mains ; et dont il ne s'agit plus , vous ne croyez pas devoir vous permettre de prendre cette somme sur les trois cents louis que vous avez reçus de milord maréchal ; j'avois cru , moi , l'y pouvoir assigner , parcequ'enfin si ces trois cents louis appartenoient à quelqu'un , c'étoit à moi , depuis que milord maréchal m'en avoit fait présent , que même il me les avoit voulu remettre , et que c'étoit à mon instante prière qu'il avoit cherché à m'en constituer la rente par préférence. Vous avez la preuve de cela dans les lettres qu'il m'a écrites à ce sujet , et qui sont entre vos mains avec les autres. D'ailleurs il me sembloit que , sans rien changer à la destination de cette rente , quatre ou cinq ans , dont une partie est déjà écoulée , suffisoient pour acquitter ces cent louis. Ainsi , vous laissant nanti de toutes manières , je ne songeois guère à ce remboursement actuel , en quoi j'avois tort ; car il est clair que tous

ces raisonnements, bons pour moi, ne pouvoient avoir pour vous la même force.

Bref, j'ai reçu de vous cent louis qu'il faut vous restituer; rien n'est plus clair ni plus juste. Il reste à voir, mon cher hôte, par quelle voie vous voulez que je vous rembourse cette somme. Je n'ai pas des banquiers à mes ordres, et je ne puis vous la faire tenir à Neuchâtel; mais je puis, en nous arrangeant, vous la faire payer à Paris, à Lyon, ou ici : choisissez, et marquez-moi votre décision. J'attends là-dessus vos ordres, et je pense que plus tôt cette affaire sera terminée, et mieux ce sera.

Pour vous punir de ne rien dire de précis sur votre santé, je ne vous dirai rien de la mienne. Dans votre précédente lettre vous étiez content de votre estomac et de votre état, à la goutte près, à laquelle vous devez être accoutumé. Dans celle-ci vous trouvez chez vous la nature en décadence. Pourquoi cela? Parce que vous êtes sourd et goutteux; mais il y a vingt ans que vous l'êtes, et votre état n'est empiré que pour avoir à toute force voulu guérir. On ne meurt point de la surdité, et l'on ne meurt guère de la goutte que par sa faute. Mais vous aimez à vous affubler la tête d'un drap mortuaire; et, d'ici à l'âge de quatre-vingts ans que vous êtes fait pour atteindre, vous passerez votre vie à faire des arrangements pour la mort. Croyez-moi, mon cher hôte, tenez votre ame en état de ne la pas craindre; du reste, laissez-la venir quand elle voudra, sans lui faire l'honneur de tant songer à elle, et soyez sûr que vos héritiers sauront bien ar-

ranger vos papiers, sans vous tant tourmenter pour leur en épargner la peine.

Je suis bien obligé à M. Panckoucke de vouloir bien songer à moi dans la distribution de sa traduction de Lucrèce. Je la lirois avec plaisir si je lisois quelque chose; mais vous auriez pu lui dire que je ne lis plus rien. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous voulez lui indiquer M. Coindet. Son confrère Guy étoit plus à sa portée. Vous devez savoir que je n'aime pas extrêmement que M. Coindet se donne tant de peine pour mes affaires; et, si j'en étois le maître, il ne s'en donneroit plus du tout.

Mademoiselle Renou vous remercie de vos bonnes amitiés, et vous fait les siennes; mettez-nous l'un et l'autre aux pieds de la bonne maman. Je compte répondre à madame de Luze dans ma première lettre; je salue M. Jeannin, et vous embrasse, mon cher hôte, de tout mon cœur.

Je vais aujourd'hui dîner à Gisors, où je suis attendu; et je compte y porter moi-même cette lettre à la poste. Comme il faut tout prévoir, à votre exemple, et que je puis mourir d'apoplexie, au cas que vous n'ayez plus de mes nouvelles par moi-même, adressez-vous à ceux qui seront en possession de ce que je laisse ici; ils vous paieront vos cent louis. Adieu.

820. — A M. D'IVERNOIS.

24 mars 1768.

Enfin je respire; vous aurez la paix, et vous l'aurez avec un garant sûr qu'elle sera solide, savoir, l'estime publique et celle de vos magistrats, qui, vous traitant jusqu'ici comme un peuple ordinaire, n'ont jamais pris, sur ce faux préjugé, que de fausses mesures. Ils doivent être enfin guéris de cette erreur, et je ne doute pas que le discours tenu par le procureur-général en Deux-Cents ne soit sincère. Cela posé, vous devez espérer que l'on ne tentera de long-temps de vous surprendre, ni de tromper les puissances étrangères sur votre compte; et ces deux moyens manquant, je n'en vois plus d'autres pour vous asservir. Mes dignes amis; vous avez pris les seuls moyens contre lesquels la force même perd son effet, l'union, la sagesse, et le courage. Quoi que puissent faire les hommes, on est toujours libre quand on sait mourir.

Je voudrois à présent que de votre côté vous ne fissiez pas à demi les choses, et que la concorde une fois rétablie ramenât la confiance et la subordination aussi pleine et entière que s'il n'y eût jamais eu de dissension. Le respect pour les magistrats fait dans les républiques la gloire des citoyens, et rien n'est si beau que de savoir se soumettre après avoir prouvé qu'on savoit résister. Le peuple de Genève s'est toujours distingué par ce respect pour ses chefs qui le rend lui-même si respectable. C'est à présent qu'il doit

ramener dans son sein toutes les vertus sociales que l'amour de l'ordre établit sur l'amour de la liberté. Il est impossible qu'une patrie qui a de tels enfants ne retrouve pas enfin ses pères; et c'est alors que la grande famille sera tout à-la-fois illustre, florissante, heureuse, et donnera vraiment au monde un exemple digne d'imitation. Pardon, cher ami; emporté par mes desirs, je fais ici sottement le prédicateur; mais après avoir vu ce que vous étiez, je suis plein de ce que vous pouvez être. Des hommes si sages n'ont assurément pas besoin d'exhortation pour continuer à l'être; mais moi, j'ai besoin de donner quelque essor aux plus ardents vœux de mon cœur.

Au reste, je vous félicite en particulier d'un bonheur qui n'est pas toujours attaché à la bonne cause, c'est d'avoir trouvé pour le soutien de la vôtre des talents capables de la faire valoir. Vos mémoires sont des chefs-d'œuvre de logique et de diction. Je sais quelles lumières règnent dans vos cercles, qu'on y raisonne bien, qu'on y connoît à fond vos édits; mais on n'y trouve pas communément des gens qui tiennent ainsi la plume : celui qui a tenu la vôtre, quel qu'il soit, est un homme rare; n'oubliez jamais la reconnaissance que vous lui devez.

A l'égard de la réponse amicale que vous me demandez sur ce qui me regarde, je la ferai avec la plus pleine confiance. Rien dans le monde n'a plus affligé et navré mon cœur que le décret de Genève. Il n'en fut jamais de plus inique, de plus absurde, et de plus ridicule. Cependant il n'a pu détacher mes affections de ma patrie, et rien au monde ne les en peut dé-

tacher. Il m'est indifférent, quant à mon sort, que ce décret soit annulé ou subsiste, puisqu'il ne m'est possible en aucun cas de profiter de mon rétablissement; mais il ne me seroit pourtant pas indifférent, je l'avoue, que ceux qui ont commis la faute sentissent leur tort, et eussent le courage de le réparer. Je crois qu'en pareil cas j'en mourrois de joie, parceque j'y verrois la fin d'une haine implacable, et que je pourrois de bonne grace me livrer aux sentiments respectueux que mon cœur m'inspire, sans crainte de m'avilir. Tout ce que je puis vous dire à ce sujet est que si cela arrivoit, ce qu'assurément je n'espère pas, le Conseil seroit content de mes sentiments et de ma conduite, et il connoitroit bientôt quel immortel honneur il s'est fait. Mais je vous avoue aussi que ce rétablissement ne sauroit me flatter s'il ne vient d'eux-mêmes; et jamais, de mon consentement, il ne sera sollicité. Je suis sûr de vos sentiments; les preuves m'en sont inutiles : mais celles des leurs me toucheroient d'autant plus que je m'y attends moins. Bref, s'ils font cette démarche d'eux-mêmes, je ferai mon devoir; s'ils ne la font pas, ce ne sera pas la seule injustice dont j'aurai à me consoler; et je ne veux pas, en tout état de cause, risquer de servir de pierre d'achoppement au plus parfait rétablissement de la concorde.

Voici un mandat sur la veuve Duchesne pour les cents francs que vous avez bien voulu avancer à ma bonne vieille tante. Je vous redois autre chose, mais malheureusement je n'en sais pas le montant.

821. — A M^{me} LA COMTESSE DE BOUFFLERS.

Trye, 24 mars 1768.

Votre lettre me touche, madame, parceque j'y crois reconnoître le langage du cœur; ce langage qui, de votre part, m'eût rendu le plus heureux des hommes, et à bien peu de frais. Mais, n'espérant plus rien, et ne sachant plus même que désirer, je ne vous importunerai plus de mes plaintes. Si mon sort, quel qu'il soit, vous en arrachoit quelqu'une, je m'en croirois moins malheureux.

La lettre de M. le prince de Conti me met en grande peine sur son état actuel. Oserois-je espérer, madame, que vous voudrez bien m'en faire écrire un mot par quelqu'un de vos gens, ou ceux de son altesse?

Je finis brusquement, étant attendu pour aller à Gisors.

822. — A M. LE DUC DE CHOISEUL*.

A Trye, le 27 mars 1768.

MONSEIGNEUR,

Vous daignez m'écouter. De quel poids je me sens soulagé! Si vous eussiez bien voulu me voir, il me semble que je n'aurois eu besoin de vous rien dire, et qu'à l'instant vous auriez lu dans mon cœur.

* Cette lettre paroît ici imprimée pour la première fois. Je l'ai copiée moi-même sur l'original, qui m'a été communiqué par M. Beuchot. On lit sur la première page ces mots écrits au crayon : *Répondu le 29.* E. A. I.

Un mot que me dit M. de Luxembourg à mon départ pour la Suisse autorise le détail dans lequel je vais entrer, et qui seroit superflû s'il vous eût rendu ma réponse : mais le meilleur et le plus aimable des hommes n'en fut pas toujours le plus courageux.

On vous a donné de quelques passages de mes écrits des interprétations, non seulement si fausses et si peu naturelles que le public ne s'en est jamais douté, mais si contraires à mes vues, que le seul de ces passages qu'on m'ait cité contient l'éloge le plus vrai, le plus grand, j'ose dire le plus digne que vous recevrez peut-être jamais, et dont trop de modestie a pu seule vous empêcher de sentir l'application. Monsieur le duc, je n'ai point de protestations à vous faire. Je dirai les faits, et vous jugerez.

Tous les ministres qui vous ont précédé depuis longtemps m'ont paru fort au-dessous de leurs places ; toutes les personnes, n'importe le sexe, qui se sont mêlées de l'administration, n'ont eu, selon moi, que de petites vues, des demi-talents, des passions basses, et de l'avarice, plutôt que de l'ambition. Enfin j'eus pour eux tous un mépris peut-être injuste, mais qui alloit jusqu'à la haine, et que je n'ai jamais beaucoup déguisé. Tous mes penchants, au contraire, vous favorisèrent dès le premier instant. Je préjugeai que vous alliez rendre au ministère l'éclat obscurci par ces gens-là ; et quand le bruit courut que de vous et d'une des personnes dont je viens de parler, l'un des deux déplaceroit l'autre, je fis en votre faveur des vœux qui ne furent pas aussi secrets qu'il l'auroit fallu. Peu après, M. de Luxembourg, par hasard,

vous parla de moi; et, sur l'essai que j'avois fait à Venise, vous offrites de m'occuper. Je fus d'autant plus sensible à cette offre, que jamais les gens en place ne m'ont gâté par leurs bontés. Environ dans le même temps éclata ce célèbre pacte de famille : quel augure n'en tirai-je point pour une administration qui commençoit ainsi ! Je mettois alors la dernière main au *Contrat social* : le cœur plein de vous, j'y portai mon jugement et mon pronostic avec une confiance que le temps a confirmée, et que l'avenir ne démentira pas.

Vous qu'honore la vérité, reconnoissez son langage. Le passage dont je viens de vous donner l'explication est le seul où j'aie voulu parler de vous. Si l'on a cherché de sinistres applications à quelque autre, j'en appelle au bon sens pour les réfuter, et je suis prêt à montrer partout ce que j'ai voulu dire. Me serois-je aussi sottement contredit moi-même, en faisant l'éloge et la satire du même en même temps ? Cela est-il donc dans mon caractère ? et m'a-t-on vu quelquefois souffler ainsi de la même bouche le froid et le chaud ? Qu'on se figure un étranger à ma place, au sein de la France, où il se plait, aimant à publier des vérités hardies mais générales, dont jamais ni satire ni nulle application personnelle et maligne n'a souillé les écrits, qui jamais ne repoussa qu'avec décence et dignité les traits envenimés de ses adversaires, et qui fonda toujours sa fière sécurité sur des principes et des maximes irréprochables : concevra-t-on jamais qu'un tel homme, animé jusqu'alors de sentiments grands et nobles, passe tout-à-coup, sans

sujet, sans motif, aux derniers termes de la plus brutale, de la plus extravagante férocité; aille provoquer à plaisir l'indignation d'un ministre, l'espoir de la nation, qui vient de marquer pour lui de la bienveillance, et cherche si tard à s'ôter dans ses malheurs l'estime et la commisération du public, qui, tout en aimant la satire, dit avec raison des satiriques punis, *Il n'a que ce qu'il mérite?* Je connois les hommes et leurs inconséquences: je sais trop que je n'en suis pas exempt; mais je prononce hautement que celle-là n'est pas dans la nature. D'ailleurs, si j'eusse été capable de penser et d'écrire de telles folies, me serois-je abstenu de les dire, moi, si confiant, si ouvert, si facile à montrer ma pensée en toute chose? La terre est couverte de mes implacables ennemis, qui tous ont été mes amis ou feint de l'être, et cette remarque ajoute au poids de ce que je vais affirmer. Monseigneur, je défie toute ame vivante de m'avoir jamais ouï parler de vous et de votre administration qu'avec le plus grand honneur. Enfin, daignez voir comment je suis revenu dans ce pays. Pour aller à Londres, je traversai la France avec un passe-port qu'on disoit m'être nécessaire. Sous ma propre direction, j'y suis revenu seul me livrer pleinement à vous, me jeter dans vos bras, si j'ose ainsi parler, avec empressement, sans précaution, sans crainte, sans autre sûreté que votre humanité et mon innocence, et sachant très bien que les prétextes ne vous auroient pas manqué pour m'opprimer si vous l'aviez voulu. Quoique je me sentisse dans votre disgrâce, j'ai compté sur votre générosité, et j'ai bien fait. Mais cette con-

duite prouve la vérité de mon estime, et ce que j'ai pensé de vous dans tous les temps. Un homme qui dans le secret de son cœur se seroit senti coupable eût pu trouver la même sûreté dans le même asile, mais jamais il n'eût osé l'y chercher.

Voilà, monsieur le duc, ce que j'avois à vous dire, et que j'aurois ardemment désiré de vous dire de bouche, quoique je ne sache point du tout parler : mais mon cœur eût parlé pour moi, et vous auriez entendu son langage. Sans être exempt d'inquiétude sur la route de ma lettre, je ne crains assurément pas qu'une fois parvenue entre vos mains elle puisse jamais me nuire : mais un penchant naturel me faisoit espérer, je l'avoue, qu'en me présentant à vous, ce penchant n'agiroit pas sur moi seul. Sûr que je n'étois dans votre disgrâce que par l'effet d'une erreur, j'ai toujours espéré que cette erreur seroit détruite, et que j'aurois enfin quelque part à vos bontés. J'y compte maintenant, j'y ai des droits, j'ose le dire, et je les réclamerai sans rougir ; puisque, de toutes les graces que vous pouvez répandre, je n'aspire qu'à celle de jouir sous votre protection du repos et de la liberté que je n'ai point mérité de perdre, et dont je n'abuserai jamais.

Agréez, monseigneur, je vous supplie, mon sincère et profond respect.

J. J. ROUSSEAU.

Si vous m'honorez d'une réponse sous le nom de Renou, trois mots suffisent, *Je vous crois* ; et je suis content.

823.—A M. D'IVERNOIS.

28 mars 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laisser l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre sur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement; je revins heureusement; je reçus des nouvelles qui me firent plaisir; et, voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé n'est arrivé, je commence à craindre, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir sur mon cerveau. Ce que je sais bien certainement, c'est que, quelque altération qui survienne à ma tête, mon cœur restera toujours le même, et qu'il vous aimera toujours. J'espère que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux! ne cessez jamais de l'être. Je vous embrasse de tout mon cœur.

824. — AU MÊME.

26 avril 1768.

Quoique je fusse accoutumé, mon bon ami, à recevoir de vous des paquets fréquents et coûteux, j'ai été vivement alarmé à la vue du dernier, taxé et payé six livres quatre sous de port. J'ai cru d'abord qu'il s'agissoit de quelque nouveau trouble dans votre ville, dont vous m'envoyiez à la hâte l'important et cruel détail; mais à peine en ai-je parcouru cinq ou six lignes, que je me suis tranquilisé, voyant de quoi il

s'agissoit ; et, de peur d'être tenté d'en lire davantage, je me suis pressé de jeter mes six livres quatre sous au feu, surpris, je l'avoue, que mon ami, M. d'Ivernois, m'envoyât de pareils paquets de si loin par la poste, et bien plus surpris encore qu'il m'osât conseiller d'y répondre. Mes conseils, mon bon ami, me paroissent meilleurs que les vôtres, et ne méritoient assurément pas un pareil retour de votre part.

A mon départ pour Gisors, regardant cette course comme périlleuse, je vous envoyai un billet de cent francs sur madame Duchesne, afin que s'il mésarrivoit de moi, vous n'en fussiez pas pour ces cent francs, dont vous m'aviez fait l'avance. Il vous a plu de supposer que cet envoi vouloit dire : Ne venez pas. Une interprétation si bizarre est peu naturelle ; si je ne vous connoissois, je croirois, moi, qu'elle étoit de votre part un mauvais prétexte pour ne pas venir, après m'en avoir témoigné tant d'envie : mais je ne suis pas si prompt que vous à mésinterpréter les motifs de mes amis ; et je me contenterai de vous assurer, avec vérité, que rien jamais ne fut plus éloigné de ma pensée, en écrivant ce billet, que le motif que vous m'avez supposé.

Si j'étois en état de faire d'une manière satisfaisante la lettre dont vous m'avez dit le sujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle ; mais mon cœur serré, ma tête en désordre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec soin, même avec clarté ; et il ne me reste précisément qu'assez de sagesse pour ne plus entreprendre ce que je ne suis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus de mauvaise

volonté, je vous le jure; et je suis désormais hors d'état d'écrire pour moi-même les choses même les plus simples, et dont j'aurois le plus grand besoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre; et, pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. du Peyrou. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends compte; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que, foible, infirme, découragé, je reste à peu près sans pain sur mes vieux jours, et hors d'état d'en gagner : mais qu'à cela ne tienne, la Providence y pourvoira de manière ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre, j'ai vécu heureux; et ce n'est que quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels : peut-être le bonheur, ou du moins le repos que je cherche, reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre seroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poste, et de ne pas vous imaginer qu'en me proposant le remboursement des ports, vous serez pris au mot. Il est beaucoup plus honnête avec des amis, dans le cas où je me trouve, de leur économiser la dépense, que d'offrir de la leur rembourser.

Bonjour, mon cher d'Ivernois; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

J'espère que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante sur la suite de sa petite pension. Tant qu'elle et moi vivrons, elle lui sera continuée, quoi

qu'il arrive, à moins que je ne sois tout-à-fait sur le point de mourir de faim, et j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. du Peyrou me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentants; mais que ce soit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire : je n'y vois point du tout de quoi répondre, ni se fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner et saigner de temps en temps.

825. — A M. DU PEYROU.

A Trye, le 29 avril 1768.

Notre correspondance, mon cher hôte, prend un tour si peu consolant pour des cœurs attristés, qu'il faut du courage pour l'entretenir dans l'état où nous sommes; et le courage qui donne de l'activité n'a jamais été mon fort. Maintenant, prendre une plume est presque au-dessus de mes forces. J'aimerois autant avoir la massue d'Hercule à manier. Ajoutez que l'état où m'arrivent vos lettres me fait voir qu'elles ont bien des inspecteurs avant de me parvenir; il en doit être à peu près de même des miennes, et tout cela n'est pas bien encourageant pour écrire.

L'état dans lequel vous vous sentez est vraiment cruel, d'autant plus que la cause n'en est pas claire, et qu'il n'est pas clair non plus, selon moi, lequel des deux a le plus besoin de traitement de la tête ou du corps. Depuis ce qui s'est passé ici durant votre maladie, et durant votre convalescence; depuis que je

vous ai vu faire à la hâte votre testament, et vous presser de mettre ordre à vos affaires, tandis que vous vous rétablissiez à vue d'œil; depuis la singulière façon dont je vous ai vu traiter en toute chose avec celui qui n'avoit que vous d'ami sur la terre, qui n'avoit de confiance qu'en vous seul, qui n'aimoit encore la vie que pour la passer avec vous, avec celui enfin dont vous étiez la dernière et la seule espérance; je vous avoue qu'en résumant tout cela, je me trouve forcé de conclure de deux choses l'une, ou que dans tous les temps j'ai mal connu votre cœur, ou qu'il s'est fait de terribles changements dans votre tête : comme la dernière opinion est plus honnête et plus vraisemblable, je m'y tiens, et, cela posé, je ne puis m'empêcher de croire que cette tête un peu tracassée a une très grande part dans le dérangement de votre machine; et, si cela est, je tiens votre mal incurable, parcequ'une ame aussi peu expansive que la vôtre ne peut trouver au-dehors aucun remède au mal qu'elle se fait à soi-même. Il se peut très bien, par exemple, que l'affoiblissement de votre vue ne soit que trop réel, et qu'à force d'avoir voulu rétablir vos oreilles, vous ayez nui à vos yeux. Cependant, si j'étois près de vous, je voudrois, par une inspection scrupuleuse de vos yeux, et surtout du gauche, voir si quelque altération extérieure annonce celle que vous sentez; et je vous avoue que si je n'apercevois rien au-dehors, j'aurois un fort soupçon que le mal est plus à l'autre extrémité du nerf optique qu'à celle qui tapisse le fond de l'œil. Je vous dirois, Consultez sur vos yeux quelqu'un qui s'y connoisse, si ce n'étoit vous exposer à donner votre confiance à

gens qui ont intérêt à vous tromper. Tâchez de voir, mon bon ami, c'est tout ce que je puis vous dire. Vous voilà, ou je me trompe fort, dans le cas où la foi guérit, dans le cas où il faut dire au boiteux : *Charge ton petit lit, et marche.*

Toutes les explications dans lesquelles vous entrez sur nos affaires sont admirables assurément; mais elles n'empêchent pas, ce me semble, qu'ayant nettement refusé de vous rembourser de vos cent louis sur l'argent qui vous a été remis par milord maréchal, il ne s'ensuive avec la dernière évidence qu'il faut, ou que je tire de ma poche ces cent louis pour vous les rendre, ou que je vous en reste débiteur. Or je ne veux point vous rester débiteur, et il ne seroit pas honnête à vous de vouloir m'y contraindre. Si donc vous persistez à ne pas vouloir vous rembourser des cent louis sur l'argent qui vous a été remis pour moi, il faut bien de nécessité que vous les receviez de moi.

Vous me dites à cela que vous ne pouvez rien changer à la destination de la somme qui vous a été remise, sans le gré du constituant. Fort bien; mais si, comme il pourroit très bien arriver, le constituant ne vous répond rien, que ferez-vous? Refuserez-vous de vous rembourser de ces cent louis, parceque je ne veux pas recevoir les deux cents autres? Vous m'avouerez qu'un pareil refus seroit un peu bizarre, et qu'il est difficile de voir pourquoi vous serez plus embarrassé de deux cents louis que de trois cents. Vous me pressez de vous répondre catégoriquement si je veux recevoir la rente viagère, oui ou non. Je vous réponds à cela que si vous refusez de vous rembourser

sur le capital, je la recevrai jusqu'à la concurrence du paiement des cent louis que je vous dois; que si vous exigez pour cela que je m'engage à le recevoir encore dans la suite, c'est, ce me semble, usurper un droit que vous n'avez point. Je la recevrai, mon cher hôte, jusqu'à ce que vous soyez payé; après cela, je verrai ce que j'aurai à faire: enfin, si vous persistez à vouloir des conditions pour l'avenir, je persiste à n'en vouloir point faire, et vous n'avez qu'à tout garder. Bien entendu qu'aussitôt que la somme qui vous a été remise pour moi, par milord maréchal, lui sera restituée, il faudra bien qu'à votre tour vous receviez la restitution des cent louis.

Tout ce que vous me dites sur la solennité nécessaire dans la rupture de notre accord, et sur les raisons que nous aurons à donner de cette rupture, me paroît assez bizarre. Je ne vois pas à qui nous serons obligés de rendre compte d'un traité fait entre nous seuls, qui ne regardoit que nous seuls, et de sa rupture. Je ne crois pas vos héritiers assez méchants, si je vous survis, pour vouloir me forcer, le poignard sur la gorge, à recevoir une rente dont je ne veux point. Et, supposant que je fusse obligé de dire pourquoi j'ai dû rompre cet accord, je vous trouve là-dessus des scrupules d'une tournure à laquelle je n'entends rien. On diroit, en vérité, que vous voulez vous faire envers moi un mérite des ménagements que j'avois la délicatesse d'avoir pour vous. Ah! par ma foi, c'en est trop aussi, et il n'est pas permis à une cervelle humaine d'extravaguer à ce point. Prenez votre parti là-dessus, mon cher hôte, et dites hautement

ANNÉE 1768.

tout ce que vous aurez à dire. Pour moi, je vous déclare que désormais je ne m'en ferai pas faute, et que j'ai déjà commencé. Ma conduite là-dessus sera simple, comme en toutes choses; je dirai fidèlement ce qui s'est passé, rien de plus : chacun conclura ensuite comme il jugera à propos.

On dit que les affaires de votre pays vont très mal; j'en suis vraiment affligé, à cause de beaucoup d'honnêtes gens à qui je m'intéresse. On prétend aussi que M. de Voltaire m'accuse d'avoir brûlé la salle de la comédie à Genève. Voilà, sur mon Dieu, encore une autre accusation, dont très assurément je ne me défendrai pas. Il faut avouer que, depuis mon voyage d'Angleterre, me voilà travesti en assez joli garçon! Ma foi, c'est trop faire le rôle d'Héraclite; je crois qu'à bien peser la manière dont on mène les hommes je finirai par rire de tout. Adieu, mon cher hôte, je vous embrasse.

826. — AU MÊME.

A Trye, le 10 juin 1768.

Je vois, mon cher hôte, que nos discussions, au lieu de s'éclaircir, s'embrouillent. Comme je n'aime pas les chicanes, je reviens à cette affaire aujourd'hui pour la dernière fois. Je trouve le desir que vous avez de la mettre en règle fort raisonnable; mais je ne vois pas que vous preniez les moyens d'en venir à bout.

En exécution d'un accord entre nous, qui n'existe plus, j'ai reçu de vous cent louis; qu'il faut, par con-

séquent, que je vous restitue. Vous avez, de votre côté, le dépôt de mes écrits, tant imprimés que manuscrits, de toutes mes lettres et papiers, tous les matériaux nécessaires pour écrire ma triste vie, dont le commencement vous est aussi parvenu. Vous avez de plus reçu trois cents louis de milord maréchal, pour le capital d'une rente viagère dont il m'a fait le présent.

Dans cet état, j'ai cru et j'ose croire encore pouvoir acquitter ces cent louis avec ce qui reste entre vos mains, quoique je renonçasse à la rente viagère ; et cette renonciation, loin d'être un obstacle à cet arrangement, devoit le favoriser, parceque, prenant cette somme sur le capital ou sur la rente, à votre choix, j'acceptois avec respect et reconnaissance cette partie du don de milord maréchal, et que ce ne pouvoit pas être à vous de me dire : *Acceptez le tout ou rien.*

Je vous proposai donc premièrement de prendre ces cent louis sur le capital. A cela vous m'objectâtes que vous ne pouviez rien changer à la destination de ce fonds, sans le consentement de celui qui vous l'avoit remis. Le consentement de milord maréchal vous ayant donc paru nécessaire n'a cependant point été obtenu, par la raison qu'il n'a point été demandé. Ainsi, voilà un obstacle.

Je vous proposai ensuite de laisser subsister la rente viagère jusqu'à ce que ces cent louis fussent acquittés, sauf à voir après comment on feroit ; et cet arrangement étoit d'autant plus naturel, qu'étant usé de chagrins, de maux, et déjà sur l'âge, ma mort,

dans l'intervalle, pouvoit dénouer la difficulté. Vous n'avez fait aucune réponse à cet article, qui n'avoit besoin du consentement de personne, puisqu'il n'étoit que l'exécution fidèle des intentions du constituant.

Mais, au lieu de ce second article, sur lequel vous n'avez rien dit, voici une difficulté nouvelle que vous avez élevée sur le premier. Je la transcris ici mot pour mot de votre lettre.

Observez que vous n'êtes pas le seul intéressé dans cette affaire, et que la rente est réversible à une autre personne après vous, et cela pour les deux tiers. Cette considération seule doit, ce me semble, décider la question entre nous.

C'étoit là, mon cher hôte, une observation qu'il m'étoit difficile de faire, puisque cet article de votre lettre est la première nouvelle que j'aie jamais eue de cette prétendue réversion. Cette clause, il est vrai, faisoit partie du traité qui étoit entre vous et moi, mais elle n'avoit rien de commun, que je sache, avec la constitution de milord maréchal; et, si elle eût existé, il n'est pas concevable que ni lui ni vous ne m'en eussiez jamais dit un seul mot. Elle n'est pas même compatible avec la quotité de la somme constituée, attendu qu'une telle clause, vous rendant la rente plus onéreuse, eût exigé un fonds plus considérable, et milord maréchal est trop galant homme pour vouloir être généreux à vos dépens. Ainsi, à moins que je n'aie la preuve péremptoire de cette réversion, vous me permettrez de croire qu'elle n'existe pas, et que, par défaut de mémoire, vous aurez con-

fondue une clause du traité annulé avec une constitution de rente, où il n'en a jamais été question.

Je dirai plus : quand même cette clause existeroit réellement, loin d'empêcher l'exécution de l'arrangement proposé, elle en leveroit les difficultés, et le favoriseroit pleinement; car ôtez du capital les cent louis que j'assigne pour votre remboursement, reste précisément le capital des quatre cents livres de rente que vous pouvez payer dès à présent à celle à qui elles sont destinées, comme si j'étois déjà mort. Cette solution répond à tout.

Mais je crains que, puisque vous voilà en train de scrupules, vous n'en ayez tant, que notre arrangement définitif ne soit pas prêt à se faire. Pour moi, je vous déclare que non seulement rien ne me presse, mais que je consens de tout mon cœur à laisser toujours les choses sur le pied où elles sont, croyant, dans cet état, pouvoir en sûreté de conscience ne pas me regarder comme votre débiteur.

Quant à mes écrits et papiers qui sont entre vos mains, ils y sont bien; permettez que je les y laisse, résolu de ne les plus revoir et de ne m'en remêler de ma vie. Ce recueil, s'il se conserve, deviendra précieux un jour; s'il se démembre, il s'y trouve suffisamment d'ouvrages manuscrits pour en tirer d'un libraire le remboursement des avances que vous m'avez faites. Si vous prenez ce parti, j'exige ou que rien ne paroisse de mon vivant, ou que rien ne porte mon nom, ni présent, ni passé. Au reste, il n'y a pas un de ces écrits qui soit suspect en aucune manière, et qui ne puisse être imprimé à Paris, même avec privilège

et permission. Le parti qui me conviendrait le mieux ' je vous l'avoue , seroit que tout fût livré aux flammes, et c'est même ce que je vous prie instamment et positivement de faire. Si vous voyez enfin quelque moyen de vous rembourser de vos avances sur le fonds qui est entre vos mains, que je n'entende plus parler de ces malheureux papiers, je vous en supplie; que je n'aie plus d'autre soin que de m'armer contre les maux que l'on me destine encore, et que de chercher à mourir en paix, si je puis. *Amen.*

Le tour qu'ont pris vos affaires publiques m'afflige, mais ne me surprend point. J'ai vu depuis longtemps, et je vous le dis ici dès votre arrivée, que le pays où vous êtes ne servoit que de prétexte à de plus grands projets, et c'est ce qui doit, en quelque façon, consoler ceux qui l'habitent; car, de quelque manière qu'ils se fussent conduits, l'événement eût été le même, et il n'en seroit arrivé ni plus ni moins. Vous avez eu le projet d'en sortir; je crois que ce projet seroit bon à exécuter, à tout risque, si vous aimez la tranquillité. Je sais que la bonne maman n'en sortiroit pas sans peine; mais il y a eu déjà des spectacles qui devroient aider à la déterminer. Je regretterois pour elle et pour vous votre maison, ce beau lac, votre jardin; mais la paix vaut mieux que tout; et je sais cela mieux que personne, moi qui fais tout pour elle, et qui ne me rebute pas même par l'impossibilité certaine de l'obtenir.

A propos de jardin, avez-vous fait semer dans le vôtre ma graine d'*apocyn*? J'en ai fait semer et soigner ici sur couche et sous cloche, et j'ai eu toutes le

d'un peu de repos, et très empressé d'y recevoir de vos nouvelles, d'autant plus que le trouble qui règne dans le pays où vous vivez me tient en peine, et pour vous, et pour nombre d'honnêtes gens auxquels je prends intérêt. J'attends de vos nouvelles avec l'impatience de l'amitié. Donnez-m'en, je vous prie, le plus tôt que vous pourrez.

Le desir de faire diversion à tant d'attristants souvenirs, qui, à force d'affecter mon cœur, altéroient ma tête, m'a fait prendre le parti de chercher, dans un peu de voyages et d'herborisations, les amusements et distractions dont j'avois besoin; et le patron de la case ayant approuvé cette idée je l'ai suivie : j'apporte avec moi mon herbier et quelques livres avec lesquels je me propose de faire quelques pèlerinages de botanique. Je souhaiterois, mon cher hôte, que la relation de mes trouvailles pût contribuer à vous amuser; j'en aurois encore plus de plaisir à les faire. Je vous dirai, par exemple, qu'étant allé hier voir madame Boy de La Tour à sa campagne j'ai trouvé dans sa vigne beaucoup d'aristoloche, que je n'avois jamais vue, et qu'au premier coup d'œil j'ai reconnue avec transport.

Adieu, mon cher hôte : je vous embrasse, et j'attends dans votre première lettre de bonnes nouvelles de vos yeux.

829. — AU MÊME.

Lyon, le 6 juillet 1768.

Je comptois, mon cher hôte, vous accuser la réception de votre réponse, par ma bonne amie madame Boy de La Tour; mais je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire avant son départ; et même à présent, prêt à partir pour aller herboriser à la grande Chartreuse, avec belle et bonne compagnie botaniste, que j'ai trouvée et recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bonjour à la hâte.

Mademoiselle Renou a reçu à Trye beaucoup de lettres pour moi, parmi lesquelles je ne doute point que celle que vous m'écriviez ne se trouve; mais, comme le paquet est un peu gros, et que j'attends l'occasion de le faire venir, s'il y a dans ce que vous me marquez quelque chose qui presse, vous ferez bien de me le répéter ici. Si, comme je le desirois, et comme je le desire encore, vous avez pris le parti de brûler tous mes livres et papiers, j'en suis, je vous jure, dans la joie de mon cœur : mais, si vous les avez conservés, il y en a quelques uns, je l'avoue, que je ne serois pas fâché de revoir, pour remplir, par un peu de distraction, les mauvais jours d'hiver, où mon état et la saison m'empêchent d'herboriser; celui surtout qui m'intéresseroit le plus seroit le commencement du roman intitulé *Émile et Sophie, ou les Solitaires*. Je conserve pour cette entreprise un foible que je ne combats pas, parceque j'y trouverois au

contraire un spécifique utile pour occuper mes moments perdus, sans rien mêler à cette occupation qui me rappelât les souvenirs de mes malheurs, ni de rien qui s'y rapporte. Si ce fragment vous tomboit sous la main, et que vous pussiez me l'envoyer, soit le brouillon, soit la copie, par le retour de madame Boy de La Tour, cet envoi, je l'avoue, me feroit un vrai plaisir.

Comment va la goutte? comment va l'œil gauche? S'il n'empire pas, il guérira; et je vois avec grand plaisir, par vos lettres, qu'il va sensiblement mieux. Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré le quart de ma passion pour les plantes! Votre plus grand mal est ce goût solitaire et casanier, qui vous fait croire être hors d'état de faire de l'exercice. Je vous promets que si vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaisie de faire un testament ne vous occuperait plus guère. Que n'êtes-vous des nôtres! vous trouveriez dans notre guide et chef, M. de La Tourette, un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous feroit aimer les sciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'abbé Rosier; et vous trouveriez dans M. l'abbé de Grange-Blanche, et dans votre hôte, deux condisciples plus zélés qu'instruits, dont l'ignorance auprès de leurs maîtres mettroit souvent à l'aise votre amour-propre.

Adieu, mon cher hôte : nous partons demain dans le même carrosse tous les quatre, et nous n'avons pas plus de temps qu'il ne nous en faut le reste de la journée, pour rassembler assez de portefeuilles et de papiers pour l'immense collection que nous allons faire.

Nous ne laisserons rien à moissonner après nous. Je vous rendrai compte de nos travaux. Je vous embrasse. Vous pouvez continuer à m'écrire chez M. Boy de La Tour.

830. — A MADEMOISELLE LE VASSEUR,

SOUS LE NOM DE MADEMOISELLE RENOÜ.

Grenoble, ce 25 juillet, à trois heures du matin, 1768.

Dans une heure d'ici, chère amie, je partirai pour Chambéry, muni de bons passe-ports et de la protection des puissances, mais non pas du sauf-conduit des philosophes que vous savez. Si mon voyage se fait heureusement, je compte être ici de retour avant la fin de la semaine, et je vous écrirai sur-le-champ. Si vous ne recevez pas dans huit jours de mes nouvelles, n'en attendez plus, et disposez de vous, à l'aide des protections en qui vous savez que j'ai toute confiance, et qui ne vous abandonneront pas. Vous savez où sont les effets en quoi consistoient nos dernières ressources; tout est à vous. Je suis certain que les gens d'honneur qui en sont dépositaires ne tromperont point mes intentions ni mes espérances. Pesez bien toute chose avant de prendre un parti. Consultez madame l'abbesse*; elle est bienfaisante, éclairée; elle vous aime; elle vous conseillera bien; mais je doute qu'elle vous conseille de rester auprès d'elle. Ce n'est pas dans une communauté qu'on trouve la liberté ni

* Madame de Nadaillac, abbesse de Gomer-Fontaine, abbaye située à peu de distance du château de Trÿe.

la paix : vous êtes accoutumée à l'une, vous avez besoin de l'autre. Pour être libre et tranquille, soyez chez vous, et ne vous laissez subjuguier par personne. Si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit de venir à Lyon. Voyez l'aimable Madelon; demeurez, non chez elle, mais auprès d'elle. Cette excellente fille a rempli de tout point mon pronostic : elle n'avoit pas quinze ans, que j'ai hautement annoncé quelle femme et quelle mère elle seroit un jour. Elle l'est maintenant, et, grace au ciel, si solidement et avec si peu d'éclat, que sa mère, son mari, ses frères, ses sœurs, tous ses proches, ne se doutent pas eux-mêmes du profond respect qu'ils lui portent, et croient ne faire que l'aimer de tout leur cœur. Aimez-la comme ils font, chère amie; elle en est digne, et vous le rendra bien. Tout ce qu'il restoit de vertu sur la terre semble s'être réfugié dans vos deux cœurs. Souvenez-vous de votre ami l'une et l'autre; parlez-en quelquefois entre vous. Puisse ma mémoire vous être toujours chère, et mourir parmi les hommes avec la dernière des deux!

Depuis mon départ de Trye j'ai des preuves de jour en jour plus certaines que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas, et m'attend principalement sur la frontière : selon le parti qu'ils pourront prendre, ils me feront peut-être du bien sans le vouloir. Mon principal objet est bien, dans ce petit voyage, d'aller sur la tombe de cette tendre mère que vous avez connue pleurer le malheur que j'ai eu de lui survivre; mais il y entre aussi, je l'avoue, du desir de donner si beau jeu à mes ennemis, qu'ils jouent enfin de leur reste; car vivre sans cesse entouré de leurs sa-

tellites flagorneurs et fourbes est un état pour moi pire que la mort. Si toutefois mon attente et mes conjectures me trompent, et que je revienne comme je suis allé, vous savez, chère sœur, chère amie, qu'ennuyé, dégoûté de la vie, je n'y cherchois et n'y trouvois plus d'autre plaisir que de chercher à vous la rendre agréable et douce : dans ce qui peut m'en rester encore, je ne changerai ni d'occupation ni de goût. Adieu, chère sœur; je vous embrasse en frère et en ami.

831. — A M. LE COMTE DE TONNERRE.

Bourgoin, le 16 août 1768.

MONSIEUR,

J'espère que la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire à mon départ de Grenoble vous aura été remise, et je vous demande la permission de vous renouveler d'ici les assurances de ma reconnoissance et de mon respect. Un voyage presque aussitôt suspendu que commencé ne me laisse pas espérer de le pousser bien loin, et la certitude que les manœuvres que je voudrois fuir me préviendront partout m'en ôteroit le courage, quand mes forces me le donneroient. De toutes les habitations qu'on m'a fait voir, la maison de M. Faure, qui a l'honneur d'être connu de vous, m'a paru celle où l'on m'auroit voulu par préférence, et c'est aussi celle de toutes les retraites (pour me servir d'un mot doux) où je pouvois être confiné, celle où j'aurois préféré de vivre. Quelques inconvénients m'ont alarmé; s'ils pouvoient se lever ou

s'adoucir, que le maître de la maison, qui me paroît galant homme, conservât la même bonne volonté, et que vous ne dédaignassiez pas, monsieur, d'être notre médiateur, je penserois que, puisqu'il faut bien céder à la destinée, le meilleur parti qui me resteroit à prendre seroit de vivre dans sa maison.

J'ose vous supplier, monsieur, si vous relevez pour moi quelques lettres, de vouloir bien me les faire parvenir ici, où je suis logé à *la Fontaine d'or*.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

832. — AU MÊME.

Bourgoin, le 21 août 1768.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de vous adresser mes observations sur la note de M. Faure que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'attends sa réponse pour prendre ma résolution, ne pouvant m'aller confiner dans cette solitude sans savoir à quoi je m'engage en y entrant.

Permettez, monsieur le comte, que je vous réitère ici mes remerciements très humbles, en vous suppliant d'agréer mon respect.

833. — AU MÊME.

Bourgoin, le 23 août 1768.

MONSIEUR,

Permettez que je prenne la liberté de vous envoyer une lettre que je viens de recevoir de M. Bovier, et

copie de ma réponse. Si vous daigniez mander le malheureux dont il s'agit, et tirer au clair cette affaire, vous feriez, monsieur le comte, une œuvre digne de votre générosité.

J'ai l'honneur, etc.

834. — AU MÊME.

Bourgoin, le 26 août 1768.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre en réponse à celle de M. Faure que vous avez bien voulu me faire passer. Ses propositions sont si honnêtes, qu'il ne l'est presque pas de les accepter. Cependant, forcé par ma situation d'être indiscret, je réduis ces propositions sous une forme qui, je pense, lèvera toute difficulté entre lui et moi.

Mais il en existe une, monsieur le comte, qu'il dépend de vous seul de lever, dans l'imposture qui a donné lieu aux deux lettres que j'ai pris la liberté de vous envoyer dernièrement. Car si, vivant sous votre protection, je ne puis obtenir aucune satisfaction d'une fourberie aussi impudente et aussi clairement démontrée, à quoi dois-je m'attendre au milieu de ceux qui l'ont fabriquée, si ce n'est à me voir harceler sans cesse par de nouveaux imposteurs soufflés par les mêmes gens, et enhardis par l'impunité du premier? il faudroit assurément que je fusse le plus insensé des hommes pour aller me fourrer volontairement dans un tel enfer. Je comprends bien qu'on m'attend partout avec les mêmes armes, mais encore

n'irai-je pas choisir par préférence les lieux où l'on a commencé d'en user.

J'attends vos ordres, monsieur le comte; je compte sur votre équité, et j'ai l'honneur d'être avec autant de confiance que de respect, etc.

835. — A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 31 août 1768.

Nous vous devons et nous vous faisons, monsieur, mademoiselle Renou et moi, les plus vifs remerciements de toutes vos bontés pour tous les deux; mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre pour la compagnie de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaisir d'avoir ici, depuis quelques jours, celle de mes infortunes; voyant qu'à tout prix elle vouloit suivre ma destinée, j'ai fait en sorte au moins qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'est point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre et pure fraternité dans laquelle nous vivons depuis treize ans n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle est, et sera jusqu'à la mort, ma femme par la force de nos liens, et ma sœur par leur pureté. Cet honnête et saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'honneur, officiers d'artillerie, et l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps, c'est-à-dire avant que j'eusse aucun nom dans le monde; et l'autre, maire

de cette ville, et proche parent du premier*. Durant cet acte si court et si simple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, et je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un et à l'autre.

Je ne suis pas plus avancé sur le choix de ma demeure que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon; et tant de cabarets et de courses ne facilitent pas un bon établissement. Les nouveaux voyages à faire me font peur, surtout à l'entrée de la saison où nous touchons; et je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, si je puis, avant que je me trouve, par ma situation, dans l'impossibilité d'y rester et dans celle d'aller plus loin. Ainsi, monsieur, je me vois forcé de renoncer, pour cette année, à l'espoir de me rapprocher de vous, sauf à voir dans la suite ce que je pourrai faire pour contenter mon desir à cet égard.

Recevez les salutations de ma femme, et celles, monsieur, d'un homme qui vous aime de tout son cœur.

* Ils sont nommés l'un et l'autre dans la lettre au comte de Tonnerre ci-après, en date du 18 septembre. Le premier s'appeloit *de Rozière*; le second, cousin du premier, et maire de Bourgoin, étoit *M. de Champagneux*. On ne voit pas, dans les *Confessions*, le père de ce *M. de Rozière* figurer parmi ses *anciens amis du bon temps*.

836. — A M. LE COMTE DE TONNERRE.

Bourgoin, le 1^{er} septembre 1768.

MONSIEUR,

Je suis très sensible à la bonté que vous avez eue de mander et interroger le sieur Thevenin sur le prêt qu'il dit avoir fait, il y a environ dix ans à moi, ou à un homme de même nom que moi, et dont il m'a fait demander la restitution par M. Bovier. Mais je prendrai la liberté, monsieur le comte, de n'être pas de votre avis sur la bonne foi dudit Thevenin, puisqu'il est impossible de concilier cette bonne foi avec les circonstances qu'il rapporte de son prétendu prêt, et avec les lettres de recommandation qu'il dit que l'emprunteur lui donna pour MM. de Faugnes et Aldiman. Cet homme vous paroît borné, cela peut être; un imposteur peut très bien n'être qu'un sot, et cela me confirme seulement dans la persuasion qu'il a été dirigé aussi bien qu'encouragé dans l'invention de sa petite histoire, dont les contradictions sont un inconvénient difficile à éviter dans les fictions les mieux concertées. Il y a même une autre contradiction bien positive entre lui, qui vous a dit, monsieur, n'avoir parlé de cette affaire à qui que ce soit qu'à M. Bovier, son voisin, et le même M. Bovier qui m'écrit que ledit Thevenin lui en a fait parler par le vicaire de sa paroisse. Je persiste donc dans la résolution de ne point retourner dans les lieux où cette histoire a été fabriquée, jusqu'à ce qu'elle soit assez bien éclaircie pour ôter aux fabricateurs, quels qu'ils

soient, la fantaisie d'en forger derechef de semblables. Je trouve ici un logement trop cher pour pouvoir le garder long-temps, mais où j'aurai le temps d'en chercher plus à ma portée; où je puisse me croire à l'abri des imposteurs. Je n'y suis pas moins sous votre protection qu'à Grenoble; et, si le mensonge et la calomnie m'y poursuivent, j'éviterai du moins le désavantage d'être précisément à leur foyer.

Daignez, monsieur, agréer de rechef mes excuses des importunités que je vous cause, et mes actions de grâces de la bonté avec laquelle vous voulez bien les endurer. Si l'on ne me harceloit jamais, je demeurerois tranquille et ne serois point indiscret; mais ce n'est pas l'intention de ceux qui disposent de moi.

Recevez avec bonté, je vous supplie, monsieur le comte, les assurances de mon respect.

RENOU.

Permettez, monsieur, que je joigne ici une lettre pour M. Faure.

837. — A UNE DAME DE LYON.*

*

Bourgoin, le 3 septembre 1768.

Vous trouverez ci-joint un papier dont voici l'occasion : Ayant été malade ici et détenu dans une

* Cette lettre a été imprimée pour la première fois dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (deuxième partie, tome V, p. 55). Nous aurions à nous défier d'une source aussi suspecte, si l'écrit qui fait suite à cette lettre ne se trouvoit également dans l'édition de Poinçot, tome XXVIII, page 282. Les éditeurs annoncent le tenir de M. de Champagneux, maire de Bourgoin, qui, disent-ils,

chambre pendant quelques jours, dans le fort de mes chagrins, je m'amusai à tracer, derrière une porte, quelques lignes au rapide trait du crayon, qu'ensuite j'oubliai d'effacer en quittant ma chambre, pour en occuper une plus grande à deux lits avec ma femme. Des passants, mal intentionnés, à ce qu'il m'a paru, ont trouvé ce barbouillage dans la chambre que j'avois quittée, y ont effacé des mots, en ont ajouté d'autres, et l'ont transcrit pour en faire je ne sais quel usage. Je vous envoie une copie exacte de ces lignes, afin que messieurs vos frères puissent et veuillent bien constater les falsifications qu'on y peut faire, en cas qu'elles se répandent. J'ai transcrit même les fautes et les redites, afin de ne rien changer.

Sentiment du public sur mon compte, dans les divers états qui le composent.

Les rois et les grands ne disent pas ce qu'ils pensent; mais ils me traiteront toujours honorablement.

La vraie noblesse, qui aime la gloire et qui sait que je m'y connois, m'honore et se tait.

Les magistrats me haïssent à cause du mal qu'ils m'ont fait.

Les philosophes, que j'ai démasqués, veulent à tout prix me perdre; ils y réussiront.

Les évêques, fiers de leur naissance et de leur état,

l'a transcrit lui-même avec la plus exacte fidélité; et comme ce même écrit, dans l'édition de Poinçot, offre avec celui qui est rapporté par Grimm des différences assez notables, c'est d'après cette édition que nous le donnerons ici.

m'estiment sans me craindre, et s'honorent en me marquant des égards.

Les prêtres, vendus aux philosophes, aboient après moi pour faire leur cour.

Les beaux esprits se vengent, en m'insultant, de ma supériorité qu'ils sentent.

Le peuple, qui fut mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée et un homme décrépit.

Des femmes, dupes de deux p... froid qui les méprisent, trahissent l'homme qui mérita le mieux d'elles.

Les magistrats* ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait.

I ... uit que je
les

I ... les, vou-
dro ... ux.

I ... s fripons
me

I ... gémissent
tout bas sur mon sort; et moi je le bénis s'il peut in-
struire un jour les mortels.

Voltaire, que j'empêche de dormir, parodiera ces lignes. Ses grossières injures sont un hommage qu'il est forcé de me rendre malgré lui**.

* Dans la Correspondance de Grimm, au lieu de, *les magistrats*, on lit, *les Suisses*.

** La *maladie* dont parle J. J., et pendant laquelle il est censé avoir écrit derrière une porte, doit faire excuser cette lettre si réellement il en est l'auteur; pour le croire il faut le témoignage de M. de Champagneux rapporté par l'éditeur de l'édition de Poinçon.

838. — A M. LE COMTE DE TONNERRE.

Bourgoin, le 6 septembre 1768.

Il y a peu de résolutions et il n'y a point de répugnance par-dessus lesquelles le desir d'approfondir l'affaire du sieur Thevenin ne me fasse passer; et, si ma confrontation, sous vos yeux, avec cet homme peut vous engager, monsieur, à la suivre jusqu'au bout, je suis prêt à partir. Permettez seulement que j'ose vous demander auparavant l'assurance que ce voyage ne sera point inutile; que vous ne dédaignerez aucune des précautions convenables pour constater la vérité, tant à vos yeux qu'à ceux du public, et que le motif d'éviter l'éclat, que je ne crains point, n'arrêtera aucune des démarches nécessaires à cet effet. Il ne seroit assurément pas digne de votre générosité, ni de la protection dont vous m'honorez, que des imposteurs pussent à leur gré me promener de ville en ville, m'attirer au milieu d'eux, et m'y rendre impunément le jouet de leurs suppôts.

J'attends vos ordres, M. le comte, et, quelque parti qu'il vous plaise de prendre sur cette affaire, dont je vous cause à regret la longue importunité, je vous supplie de vouloir bien me renvoyer la lettre de M. Bovier, et la copie de ma réponse, que j'eus l'honneur de vous envoyer.

Je vous supplie, M. le comte, d'agréer avec bonté ma reconnoissance et mon respect.

839. — A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 9 septembre 1768.

Après diverses courses, mon cher hôte, qui ont achevé de me convaincre qu'on étoit bien déterminé à ne me laisser nulle part la tranquillité que j'étois venu chercher dans ces provinces, j'ai pris le parti, rendu de fatigue et voyant la saison s'avancer, de m'arrêter dans cette petite ville pour y passer l'hiver. A peine y ai-je été, qu'on s'est pressé de m'y harceler avec la petite histoire que vous allez lire dans l'extrait d'une lettre qu'un certain avocat Bovier m'écrivit de Grenoble le 22 du mois dernier.

« Le sieur Thevenin, chamoiseur de son métier, se
« trouva logé, il y a environ dix ans, chez le sieur Janin,
« hôte du bourg des Verdières-de-Jouc, près de Neu-
« châtel, avec M. Rousseau, qui se trouva lui-même
« dans le cas d'avoir besoin de quelque argent, et qui
« s'adressa au sieur Janin, son hôte, pour obtenir cet
« argent du sieur Thevenin : ce dernier, n'osant pas
« présenter à M. Rousseau la modique somme qu'il
« demandoit, attendit son départ, et l'accompagna
« effectivement des Verdières-de-Jouc jusqu'à Saint-
« Sulpice avec ledit Janin ; et, après avoir dîné ensem-
« ble dans une auberge qui a un soleil pour enseigne,
« il lui fit remettre neuf livres de France par ledit
« Janin. M. Rousseau, pénétré de reconnoissance,
« donna audit Thevenin quelques lettres de recom-
« mandation, entre autres une pour M. de Faugnès,
« directeur des sels à Yverdun, et une pour M. Aldi-

« man, de la même ville, dans laquelle M. Rousseau
« signa son nom, et signa *le Voyageur perpétuel* dans
« une autre pour quelqu'un à Paris, dont le sieur The-
« venin ne se rappelle pas le nom. »

Voici maintenant, mon cher hôte, copie de ma réponse, en date du 23.

« Je n'ai pas pu, monsieur, loger il y a environ dix
« ans où que ce fût, près de Neuchâtel, parcequ'il y
« en a dix, et neuf, et huit, et sept, que j'en étois fort
« loin, sans en avoir approché durant tout ce temps
« plus près de cent lieues.

« Je n'ai jamais logé au bourg des Verdières, et
« n'en ai même jamais entendu parler; c'est peut-être
« le village des Verrières qu'on a voulu dire; j'ai passé
« dans ce village une seule fois, il n'y a pas cinq ans,
« allant à Pontarlier, j'y repassai en revenant; je n'y
« logeai point; j'étois avec un ami (qui n'étoit pas le
« sieur Thevenin); personne autre ne revint avec
« nous; et, depuis lors, je ne suis pas retourné aux
« Verrières.

« Je n'ai jamais vu, que je sache, le sieur Theve-
« nin, chamoiseur; jamais je n'ai ouï parler de lui,
« non plus que du sieur Janin, mon prétendu hôte.
« Je ne connois qu'un seul M. Jeannin, mais il ne de-
« meure point aux Verrières, il demeure à Neuchâtel,
« et il n'est point cabaretier; il est secrétaire d'un de
« mes amis.

« Je n'ai jamais écrit, autant qu'il m'en souvient,
« à M. de Fagnès, et je suis sûr au moins de ne lui
« avoir jamais écrit de lettres de recommandation,
« n'étant pas assez lié avec lui pour cela: encore

« moins ai-je pu écrire à M. Aldiman, d'Yverdun, que
« je n'ai vu de ma vie, et avec lequel je n'eus jamais
« nulle espèce de liaison.

« Je n'ai jamais signé avec mon nom *le Voyageur*
« *perpétuel*, premièrement parceque cela n'est pas
« vrai, et surtout ne l'étoit pas alors, quoiqu'il le soit
« devenu depuis quelques années; en second lieu,
« parceque je ne tourne pas mes malheurs en plaisan-
« teries, et qu'enfin, si cela m'arrivoit, je tâcherois
« qu'elles fussent moins plates.

« J'ai quelquefois prêté de l'argent à Neuchâtel,
« mais je n'y en empruntai jamais, par la raison très
« simple qu'il ne m'a jamais manqué dans ce pays-là;
« et vous m'avouerez, monsieur, qu'ayant pour amis
« tous ceux qui y tenoient le premier rang, il eût été
« du moins fort bizarre que j'allasse emprunter neuf
« francs d'un chamoiseur que je ne connoissois pas,
« et cela à un quart de lieue de chez moi; car c'est à
« peu près la distance de Saint-Sulpice, où l'on dit
« que cet argent m'a été prêté, à Motiers, où je de-
« meurois. »

Vous croiriez, mon cher hôte, sur cette lettre et
sur ma réponse que j'ai envoyée au commandant de
la province, que tout a été fini; et que, l'imposture
étant si clairement prouvée, l'imposteur a été châtié
ou bien censuré: point du tout; l'affaire est encore là,
et ledit Thevenin, conseillé par ceux qui l'ont aposté,
se retranche à dire qu'il a peut-être pris un autre
M. Rousseau pour J. J. Rousseau, et persiste à sou-
tenir avoir prêté la somme à un homme de ce nom,
se tirant d'affaire, je ne sais comment, au sujet des

lettres de recommandation : de sorte qu'il ne me reste d'autre moyen pour le confondre que d'aller moi-même à Grenoble me confronter avec lui ; encore ma mémoire trompeuse et vacillante peut-elle souvent m'abuser sur les faits. Les seuls ici qui me sont certains est de n'avoir jamais connu ni Thevenin ni Janin ; de n'avoir jamais voyagé ni mangé avec eux ; de n'avoir jamais écrit à M. Aldiman ; de n'avoir jamais emprunté de l'argent, ni peu ni beaucoup, de personne durant mon séjour à Neuchâtel ; je ne crois pas non plus avoir jamais écrit à M. de Faugnes, surtout pour lui recommander quelqu'un ; ni jamais avoir signé *le Voyageur perpétuel* ; ni jamais avoir couché aux Verrières, quoiqu'il ne me soit pas possible de me rappeler où nous couchâmes en revenant de Pontarlier avec Sauttersheim, dit le Baron ; car en allant je me souviens parfaitement que nous n'y couchâmes pas. Je vous fais tous ces détails, mon cher hôte, afin que si, par vos amis, vous pouvez avoir quelque éclaircissement sur tous ces faits, vous me rendiez le bon office de m'en faire part le plus tôt qu'il sera possible. J'écris par ce même courrier à M. du Terreau, maire des Verrières, à M. Breguet, à M. Guyenet, lieutenant du Val-de-Travers, mais sans leur faire aucun détail ; vous aurez la bonté d'y suppléer, s'il est nécessaire, par ceux de cette lettre. Vous pouvez m'écrire ici en droiture ; mais si vous avez des éclaircissements intéressants à me donner, vous ferez bien de me les envoyer par duplicata, sous enveloppe, à l'adresse de *M. le comte de Tonnerre, lieutenant-général*

des armées du roi, commandant pour sa majesté en Dauphiné, à Grenoble. Vous pourrez même m'écrire à l'ordinaire sous son couvert : mes lettres me parviendront plus lentement, mais plus sûrement qu'en droiture.

J'espère qu'on est tranquille à présent dans votre pays. Puisse le ciel accorder à tous les hommes la paix qu'ils ne veulent pas me laisser ! Adieu, mon cher hôte ; je vous embrasse.

840. — A M. LE COMTE DE TONNERRE.

Bourgoin, le 13 septembre 1768.

MONSIEUR,

Comme je ne puis douter que vous ne sachiez parfaitement à quoi vous en tenir sur le compte du sieur Thevenin, je crois voir par la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qu'on vous trompe comme on trompe M. le prince de Conti, et que mon futur voyage de Grenoble est une affaire concertée dont la fable de ce malheureux n'est que le prétexte. Vous aviez la bonté de désirer que ce motif m'attirât aux environs de cette capitale. J'ignore, M. le comte, d'où naît ce désir, et si je dois vous en rendre grâces ; tout ce que je sais est que les moyens employés à cet effet ne sont pas extrêmement attirants. Malgré les embarras où je suis, je pars demain pour me rendre à vos ordres ; jeudi j'aurai l'honneur de me présenter à votre audience, et j'espère qu'il vous plaira d'y man-

der ledit Thevenin. Je repartirai vendredi matin , quoi qu'il arrive , si l'on m'en laisse la liberté.

J'ai l'honneur d'être avec respect.

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,

RENOU.

841. — AU MÊME.

Bourgoin, le 18 septembre 1768.

MONSIEUR,

Le contre-temps de votre absence à mon arrivée à Grenoble m'affligea d'autant plus que , sentant combien il m'importoit que , selon votre desir, mon entrevue avec le sieur Thevenin se passât sous vos yeux, et ne pouvant le trouver qu'à l'aide de M. Bovier, que j'aurois voulu ne pas voir, je me voyois forcé d'attendre à Grenoble votre retour, à quoi je ne pouvois me résoudre , ou de revenir l'attendre ici, ce qui m'exposoit à un second voyage. J'aurois pris, monsieur, ce dernier parti, sans la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 15, et qui me fut envoyée à la nuit par M. Bovier. Je compris par cette lettre, qu'afin que mon voyage ne fût pas inutile vous pensiez que je pouvois voir ledit Thevenin, quoique en votre absence; et c'est ce que je fis par l'entremise de M. Bovier, auquel il fallut bien recourir pour cela.

Je le vis tard, à la hâte, en deux reprises: j'étois

en proie à mille idées cruelles , indigné , navré de me voir après soixante ans d'honneur, compromis, seul, loin de vous, sans appui, sans ami, vis-à-vis d'un pareil misérable, et surtout de lire dans les cœurs des assistants, et de ceux mêmes à qui je m'étois confié, leur mauvaise volonté secrète.

Mais quelque courte qu'ait été cette conférence, elle a suffi pour l'objet que je m'y proposois. Avant d'y venir, permettez-moi, M. le comte, une petite observation qui s'y rapporte : M. Bovier m'avoit induit en erreur, en me marquant que c'étoit personnellement à moi que ledit Thevenin avoit prêté neuf francs ; au lieu que Thevenin lui-même dit seulement les avoir fait passer par la main d'autrui, en prêt ou en don (car il ne s'explique pas clairement là-dessus), à un homme appelé Rousseau, duquel au reste il ne donne pas le moindre renseignement, ni de son nom, ni de son âge, ni de son état, ni de sa demeure, ni de sa figure, ni de son habit, excepté la couleur, et qu'il s'étoit signé dans une lettre, *le Voyageur perpétuel*. M. Bovier, sur le simple rapport d'un quidam, qu'il dit ne pas connoître, part de ces seuls indices, et de celui du lieu où se sont vus ces deux hommes, pour m'écrire en ces termes : « Je crois vous faire
« plaisir de vous rappeler un homme qui vous a rendu
« un service, il y a près de dix années, et qui se
« trouve aujourd'hui dans le cas que vous vous en
« souveniez. » Ce même M. Bovier, dans sa lettre précédente, me parloit ainsi. « Je vous ai vu ; j'ai été
« émerveillé de trouver une ame aussi belle que la
« vôtre, jointe à un génie aussi sublime. » Voilà, ce me

semble, cette belle ame transformée un peu légèrement en celle d'un vil emprunteur, et d'un plus vil banqueroutier : il faut ~~que~~ les belles ames soient bien communes à Grenoble, car assurément on ne les y met pas à haut prix.

Voici la substance de la déclaration dudit Thevenin, tant en présence de M. Bovier et de sa famille, que de M. de Champagneux, maire et châtelain de Bourgoin, de son cousin, M. de Rozière, officier d'artillerie, et d'un autre officier du même corps, leur ami, dont j'ignore le nom, laquelle déclaration a été faite en plusieurs fois, avec des variations, en hésitant, en se reprenant, quoique assurément il dût avoir la mémoire bien fraîche de ce qu'il avoit dit tant de fois, et à vous, M. le comte, et avant vous à M. Bovier.

Que de la Charité-sur-Loire, qui est son pays, venant en Suisse, et passant aux Verrières-de-Jouc, dans un cabaret dont l'hôte s'appelle Janin, un homme nommé Rousseau, le voyant mettre à genoux, lui demanda s'il étoit catholique; que là-dessus s'étant pris de conversation, cet homme lui donna une lettre de recommandation pour Yverdun; qu'ayant continué de demeurer ensemble dans ledit cabaret, ledit Rousseau le pria de lui prêter quelque argent, et lui donna, deux jours après, deux autres lettres de recommandation; savoir, une seconde pour Yverdun, et l'autre pour Paris, où ledit Rousseau lui dit qu'il avoit mis pour signature, *le Voyageur perpétuel*; qu'en reconnaissance de ce service, lui Thevenin, lui fit remettre neuf francs par Jamin, leur hôte, après un

voyage qu'ils firent tous trois des Verrières à Saint-Sulpice, où ils dînèrent encore ensemble; qu'ensuite ils se séparèrent; que lui, Thevenin, se rendit de là à Yverdun, et porta les deux lettres de recommandation à leurs adresses, l'une pour M. Faugnes, l'autre pour M. Aldiman; que, ne les ayant trouvés ni l'un ni l'autre, il remit ses lettres à leurs gens, sans que, pendant deux ans qu'il resta sur les lieux, la fantaisie lui ait pris de retourner chez ces messieurs, voir, du moins par curiosité, l'effet de ces mêmes lettres qu'il avoit si bien payées. A l'égard de la lettre de recommandation pour Paris, signée *le Voyageur perpétuel*, il l'envoya à la Charité-sur-Loire, à sa femme, qui la fit passer par le curé à son adresse, dont il ne se souvient point.

Quant à la personne dudit Rousseau, j'ai déjà dit qu'il ne s'en rappeloit rien, ni rien de ce qui s'y rapporte : interrogé si ledit Rousseau portoit son chapeau sur la tête ou sous le bras, il a dit ne s'en pas souvenir; s'il portoit perruque ou s'il avoit ses cheveux, a dit qu'il ne s'en souvenoit pas non plus; et que cela ne faisoit pas une différence bien sensible : interrogé sur l'habillement, il a dit que tout ce qu'il s'en rappeloit étoit qu'il portoit un habit gris, doublé de bleu ou de vert : interrogé s'il savoit la demeure dudit Rousseau, a dit qu'il n'en savoit rien; s'il n'avoit plus eu de ses nouvelles, a dit que, durant tout son séjour à Yverdun et à Estavayé, où il alla travailler en sortant de là, il n'a jamais plus ouï parler dudit Rousseau, et n'a su ce qu'il étoit devenu, jusqu'à ce qu'apprenant qu'il y avoit un M. Rousseau à Grenoble, il

s'est adressé, par le vicaire de la paroisse, à son voisin, M. Bovier, pour savoir si ledit sieur Rousseau ne seroit point son homme des Verrières; chose qu'il n'a pourtant jamais affirmée, ni dite, ni crue, mais dont il vouloit simplement s'informer.

Comme sa déclaration laissoit assez indéterminé le temps de l'époque, j'ai parcouru, pour le fixer, ceux de ses papiers qu'il a bien voulu me montrer; et j'y ai trouvé un certificat daté du 30 juillet 1763, par lequel le sieur Cuche, chamoiseur d'Yverdun, atteste que ledit Thevenin a demeuré chez lui pendant environ deux ans, etc.

Supposant donc que Thevenin soit entré chez le sieur Cuche, immédiatement à son arrivée à Yverdun, et qu'il se soit rendu immédiatement à Yverdun, en quittant ledit Rousseau à Saint-Sulpice, cela détermine le temps de leur entrevue à la fin de l'été 1761, au plus tard. Il est possible que cette époque remonte plus haut; mais il ne l'est pas qu'elle soit plus récente, puisqu'il faudroit alors que cette rencontre se fût faite du temps que ledit Thevenin étoit déjà à Yverdun, au lieu qu'elle se fit avant qu'il y fût arrivé.

J'ai demandé à cet homme le nom du maître chez lequel il travaille à Grenoble: il me l'a dit; je l'ai oublié. Je lui ai demandé pour qui ce maître travailloit, quelles étoient ses pratiques; il m'a dit qu'il n'en savoit rien, et qu'il n'en connoissoit aucune. Je lui ai demandé s'il ne travailloit point pour son voisin, M. Bovier le père, qui est gantier; il m'a dit qu'il n'en savoit rien; et M. Bovier fils, prenant la parole, a dit que non; et il falloit bien en effet qu'ils ne se

compussent point, puisque, pour parvenir à lui parler, ledit Thevenin a eu recours au vicaire de la paroisse.

Voilà, dans ce qu'a dit cet homme, tout ce qui me paroît avoir trait à la question.

Cette question en peut offrir deux distinctes, premièrement, si ledit Thevenin dit vrai ou s'il ment.

Supposant qu'il dit vrai, seconde question : quel est l'homme nommé Rousseau, auquel il a prêté son argent, sans connoître de lui que le nom? car enfin l'identité des noms ne fait pas celle des personnes; et il ne suffit pas, n'en déplaise à M. Bovier, de porter le nom de Rousseau, pour être, par cela seul, le débiteur ou l'obligé du sieur Thevenin.

Il n'y a, selon le récit du dernier, que trois personnes en état d'en attester la vérité; savoir, le Rousseau dont il ne connoît que le nom, Thevenin lui-même, et l'hôte Janin, qui est absent: d'ailleurs, le témoignage des deux premiers, comme parties, est nul, à moins qu'ils ne soient d'accord; et celui du dernier seroit suspect, s'il favorisoit Thevenin; car il peut être son complice; il peut même être le seul fripon, comme vous l'avez, monsieur, soupçonné vous-même; il peut encore être gagné par ceux qui ont aposté l'autre. Il n'est décisif qu'au cas qu'il condamne Thevenin. En tout état de cause, je ne vois pas à tout cela de quoi faire preuve sans d'autres informations. Il est vrai que les circonstances du récit de Thevenin ne seroient pas un préjugé qui lui fût bien favorable, quand même il auroit affaire au dernier des malheureux, qui auroit tous les autres préjugés contre lui; mais enfin tout cela ne sont pas des

preuves. Qu'un garçon chamoiseur, qui court le pays pour chercher de l'ouvrage, s'aïlle mettre à genoux en parade, dans un cabaret protestant; qu'un autre homme qui le voit conclue de là qu'il est catholique, lui en fasse compliment, lui offre des lettres de recommandation, et lui demande de l'argent sans le connoître et sans en être connu d'aucune façon; qu'au lieu de présumer de là que l'emprunteur est un escroc, et que ses recommandations sont des torche-culs, l'autre, transporté du bonheur de les obtenir, tire aussitôt neuf francs de sa bourse cossue; qu'il ait même la complaisante délicatesse de n'oser les donner lui-même à celui qui ose bien les lui demander; qu'il attende pour cela d'être en un autre lieu, et de les lui faire modestement présenter par un autre homme: tout cela, tout inepte et risible qu'il est, n'est pas absolument impossible.

Que le prêteur ou donneur passe trois jours avec l'emprunteur; qu'il mange avec lui; qu'il voyage avec lui sans savoir comment il est fait, s'il porte perruque ou non, s'il est grand ou petit, noir ou blond, sans retenir la moindre chose de sa figure: cela paroît si singulier, que je lui en fis l'objection. A cela il me répondit qu'en marchant, lui, Thevenin, étoit derrière l'autre et ne le voyoit que par le dos, et qu'à table, il ne le voyoit pas bien non plus, parceque ledit Rousseau ne se tenoit pas assis, mais se promenoit par la chambre en mangeant. Il faut convenir, en riant de plus fort, que cela n'est pas encore impossible.

Il ne l'est pas enfin que, desdites lettres de recom-

mandation si précieuses, aucune ne soit parvenue, attendu que ledit Thevenin, modeste pour les lettres comme pour l'argent, ne voulut pas les rendre lui-même, ni s'informer au moins de leur effet, quoiqu'il demeurât dans le même lieu qu'habitoient ceux à qui elles étoient adressées, qu'il les vît peut-être dix-fois par jour, et que ce fût au moins une curiosité fort naturelle, de savoir si un coureur de cabarets, à l'affût des écus des passants, pouvoit être réellement en liaison avec ces messieurs-là. Si, comme il est à craindre, aucune desdites lettres n'est parvenue, ce seront ces coquins de valets, à qui l'honnête Thevenin les a remises, qui lui auront joué le tour de les garder. Je ne dis rien de la lettre pour Paris; il est si clair qu'une recommandation pour Paris est extrêmement utile à un garçon chamoiseur qui va travailler à Yverdun!

Pardon, monsieur; je ris de ma simplicité, et j'admire votre patience; mais enfin, si Thevenin n'est pas un imposteur, il faut, de nécessité absolue, que toutes ces folies soient autant de vérités.

Supposons-les telles, et passons outre : voilà le généreux Thevenin, créancier ou bienfaiteur d'un nommé Rousseau, lequel, comme le dit très bien M. Bovier, doit être pénétré de reconnoissance. Quel est ce Rousseau? lui, Thevenin, n'en sait rien, mais M. Bovier le sait pour lui, et présume, avec beaucoup de vraisemblance, que ce Rousseau est l'infortuné Jean-Jacques Rousseau, si connu par ses malheurs passés, et qui le sera bien plus encore par ceux que l'on lui prépare. Je ne sache pas cependant que, parmi ces multitudes de charges atroces et ridicules

que ses ennemis inventent journellement contre lui, ils l'aient jamais accusé d'être un coureur de cabarets, un crocheteur de bourses, qui va pochetant quelques écus çà et là, chez le premier va-nu-pieds qu'il rencontre. Si le Jean-Jacques Rousseau qu'on connoît pouvoit s'abaisser à pareille infamie, il faudroit qu'on l'eût vu, pour le pouvoir croire; et encore, après l'avoir vu, n'en croiroit-on rien. M. Bovier est moins incrédule; le simple doute d'un misérable qu'il ne connoît point se transforme, à ses yeux, en certitude, et lui prouve qu'une belle ame qu'il connoît est celle du plus vil des mendiants ou du plus lâche des fripons.

Si le Jean-Jacques Rousseau dont il s'agit n'est qu'un infame, ce n'est pas tout; il faut encore qu'il soit un sot, car s'il accepte les neufs francs, que ledit Thevenin ne lui donne pas de la main à la main, mais qu'il lui fait donner par un autre homme, habitant du pays, il doit s'attendre qu'ils lui seront reprochés mille fois le jour: il doit compter qu'à chaque fois qu'on citera, dans le pays, quelque trait de sa facilité à répandre, et de sa répugnance à recevoir, le sieur Janin ne manquera pas de dire: *Eh! par Dieu, cet homme n'est pas toujours si fier; il a demandé et reçu neuf francs d'un faquin d'ouvrier qui logeoit dans mon auberge; et j'en suis bien sûr, car c'est moi qui les ai livrés.* Quand on commença d'ameuter le peuple contre ce pauvre Jean-Jacques, et qu'on le faisoit lapider jusque dans son lit, Janin auroit fait sa fortune avec cette histoire; son cabaret n'auroit pas désempilé. Thevenin fait bien de la conter à Grenoble; mais s'il

l'osoit conter à Saint-Sulpice ou aux Verrières, et dans tout le pays où ce même Jean-Jacques a pourtant reçu tant d'outrages, et qu'il dit qu'elle le regarde, je suis sûr que les habitants lui cracheroient au nez.

Préjugés vrais ou faux à part, passons aux preuves, et permettez, monsieur le comte, que nous examinions un peu le rapport de notre homme, et que nous voyions s'il se peut rapporter à moi.

Le sieur Thevenin fit connoissance avec ledit Rousseau aux Verrières, et ils y demeurèrent ensemble deux ou trois jours, logés chez Janin. J'ai demeuré long-temps à Motiers sans aller aux Verrières, et je n'y ai jamais été qu'une seule fois, allant à Pontarlier avec M. de Sauttersheim, dit, dans le pays, le baron Sauttern. Je n'y couchai point en allant, j'en suis très sûr; je suis très persuadé que je n'y couchai point en revenant, quoique je n'en sois pas sûr de même; mais si j'y couchai, ce fut sans y séjourner, et sans quitter le baron. Thevenin dit cependant que son homme étoit seul. Ma mémoire affoiblie me sert mal sur les faits récents; mais il en est sur lesquels elle ne peut me tromper; et je suis aussi sûr de n'avoir jamais séjourné, ni peu ni beaucoup, aux Verrières, que je suis sûr de n'avoir jamais été à Pékin.

Je ne suis donc pas l'homme qui resta deux ou trois jours aux Verrières, à contempler les génuflexions du dévot Thevenin.

Je ne peux guère être non plus celui qui lui demanda de l'argent à emprunter aux mêmes Verrières, parceque, outre M. du Terreau, maire du lieu, j'y connoissois beaucoup un M. Breguet, très galant

homme, qui m'auroit fourni tout l'argent dont j'aurois eu besoin, et avec lequel j'ai eu bien des querelles, pour n'avoir pu tenir la promesse que je lui avois faite de l'y aller voir. Si j'avois logé là seul, c'eût été chez lui, selon toute apparence, et non pas chez le sieur Jahin, surtout quand j'aurois été sans argent.

Je ne suis point l'homme à l'habit gris doublé de bleu ou de vert, parceque je n'en ai jamais porté de pareil durant tout mon séjour en Suisse : je n'y ai jamais voyagé qu'en habit d'Arménien, qui sûrement n'étoit doublé ni de vert ni de bleu. Thevenin ne se souvient pas si son homme avoit ses cheveux ou la perruque, s'il portoit son chapeau sur la tête ou sous le bras ; un Arménien ne porte point de chapeau du tout, et son équipage est trop remarquable pour qu'on en perde totalement le souvenir, après avoir demeuré trois jours avec lui, et après l'avoir vu dans la chambre et en voyage, par-devant, par-derrière, et de toutes les façons.

Je ne suis point l'homme qui a donné au sieur Thevenin une lettre de recommandation pour M. de Faugnes, que je ne connoissois pas même encore, quand ledit Thevenin alla à Yverdun ; et je ne suis point l'homme qui lui a donné une lettre de recommandation pour M. Aldiman, que je n'ai connu de ma vie, et que je ne crois pas même avoir été de retour d'Italie à Yverdun, sous la même date¹.

Je ne suis point l'homme qui a donné au sieur Thevenin une lettre de recommandation pour Paris,

¹ J'ai appris seulement depuis quelques jours que le secrétaire baillival d'Yverdun s'appeloit aussi M. Aldiman.

signée *le Voyageur perpétuel*. Je ne crois pas avoir jamais employé cette plate signature ; et je suis parfaitement sûr de n'avoir pu l'employer à l'époque de ma prétendue rencontre avec Thevenin ; car cette lettre devant être antérieure à l'arrivée dudit Thevenin à Yverdun , dut l'être , à plus forte raison , à son départ de la même ville. Or, même en ce temps-là , je ne pouvois signer *le Voyageur perpétuel* , avec aucune apparence de vérité d'aucune espèce ; car durant l'espace de dix-huit ans , depuis mon retour d'Italie à Paris ; jusqu'à mon départ pour la Suisse , je n'avois fait qu'un seul voyage ; et il est absurde de donner le nom de *Voyageur perpétuel* à un homme qui ne fait qu'un voyage en dix-huit ans. Depuis la date de mon arrivée à Motiers , jusqu'à celle du départ de Thevenin d'Yverdun , je n'avois fait encore aucune promenade dans le pays , qui pût porter le nom de voyage. Ainsi cette signature , au moment que Thevenin la suppose , eût été non seulement plate et sotté , mais fausse en tous sens , et de toute fausseté.

Il n'est pas non plus fort aisé de croire que je sois le même Rousseau dont Thevenin n'a plus ouï parler , durant tout son séjour en Suisse , puisqu'on n'y parloit que de cet homme infernal , qui osoit croire en Dieu sans croire aux miracles , contre lequel les prédicants prêchoient avec le plus saint zèle , et qu'ils nommoient hautement l'*Antechrist*. Je suis sûr qu'il n'y avoit pas , dans toute la Suisse , un honnête chamoiseur qui n'édifiât son quartier en m'y maudissant saintement mille fois le jour ; et je crois que le bénin Thevenin n'étoit pas des derniers à s'acquitter de cette bonne

œuvre. Mais, sans rien conclure de tout cela, je finis par ma preuve péremptoire.

Je dis que je ne suis point l'homme qui a pu se trouver aux Verrières et à Saint-Sulpice avec le sieur Thevenin, quand, venant de la Charité-sur-Loire, il alloit à Yverdun; car il n'a pu passer aux Verrières plus tard que l'été de 1761, puisque le 30 juillet 1763 il y avoit environ deux ans qu'il demeurait chez le sieur Cuche, et probablement davantage qu'il demeurait à Yverdun. Or, au vu et au su de toute la France, j'ai passé l'année entière de 1761, et la moitié de la suivante, tranquille à Montmorénci; je ne pouvois donc pas, dès l'année précédente, avoir couru les cabarets aux Verrières et à Saint-Sulpice. Ajoutez, je vous supplie, qu'arrivant en Suisse je n'allai pas tout de suite à Motiers; ajoutez encore qu'arrivé à Motiers, et tout occupé jusqu'à l'hiver de mon établissement, je ne fis aucun voyage du reste de l'année, ni bien avant dans la suivante. Selon Thevenin, notre rencontre a dû se faire avant qu'il allât à Yverdun; et, selon la vérité, il étoit déjà parti de cette ville quand je fis mon premier et unique voyage aux Verrières: je n'étois donc pas l'homme portant le nom de Rousseau qu'il y rencontra; c'est ce que j'avois à prouver.

Quel étoit donc cet homme? je l'ignore: ce que je sais, c'est que, pour que ledit Thevenin ne soit pas un imposteur, il faut que cet autre homme se trouve, c'est-à-dire que son existence soit connue sur les lieux; il faut qu'il s'y soit trouvé dans l'année 1761, qu'il s'appelât Rousseau, qu'il eût un habit gris doublé de vert ou de bleu, qu'il ait écrit des lettres à MM. de

Faugnes et Aldiman, qui par conséquent étoient de sa connoissance; qu'il ait écrit une autre lettre à Paris, signée *le Voyageur perpétuel*; qu'après avoir passé deux jours avec Thevenin aux Verrières, ils aient encore été de compagnie à Saint-Sulpice avec Janin leur hôte, et qu'après y avoir dîné tous trois ensemble, ledit Thevenin ait fait donner audit Rousseau neuf francs par ledit Janin. La vérification de tous ces faits gît en informations, que je ne suis point en état de faire, et qui ne m'intéressent en aucune sorte, si ce n'est pour prouver ce que je sais bien sans cela, savoir, que ledit Thevenin est un imposteur aposté. J'ai pourtant écrit dans le pays pour avoir là-dessus des éclaircissements, dont j'aurai l'honneur, monsieur, de vous faire part, s'ils me parviennent: mais comment pourrai-je espérer que des lettres de cette espèce échapperont à l'interception, puisque celles même que j'adresse à M. le prince de Conti n'y échappent pas, et que la dernière que j'eus l'honneur de lui écrire, et que je mis moi-même à la poste, en partant de Grenoble, ne lui est pas parvenue? Mais ils auront beau faire, je me ris des machines qu'ils entassent sans cesse autour de moi; elles s'écrouleront par leur propre masse, et le cri de la vérité percera le ciel tôt ou tard.

Agréez, monsieur le comte, les assurances de mon respect¹.

Apostille de l'auteur.

N. B. Cette lettre est restée sans réponse, de même qu'une autre écrite encore l'ordinaire suivant à M. le comte de Tonnerre, en lui envoyant une dans laquelle M. Roguin me donnoit des informations sur le sieur Thevenin, et qui ne m'a point été renvoyée. Depuis lors, je n'ai reçu ni de M. de Tonnerre, ni d'aucune ame

842. — AU MÊME.

Bourgoin, le 20 septembre 1768.

MONSIEUR,

A compte des éclaircissements que j'ai demandés sur l'histoire du sieur Thevenin, voici toujours une lettre de M. Roguin d'Yverdun, respectable vieillard, mon ami de trente ans, et celui de feu M. de Rozière, père de M. de Rozière, officier d'artillerie par qui cette lettre m'est parvenue. Vous y verrez, monsieur, que le bénin Thevenin n'en est pas à son coup d'essai d'impostures, et qu'il a été ci-devant condamné, par arrêt du parlement de Paris, à être fouetté, marqué, et envoyé aux galères pour fabrication de faux actes. Vous y verrez un mensonge bien manifeste dans sa dernière déclaration, puisqu'il m'a dit, à moi, n'avoir pu joindre M. de Faugnes pour lui remettre la lettre de recommandation de R., ni pour en apprendre l'effet; et vous voyez, par la lettre de M. Roguin, qu'il sait bien le joindre pour lui remettre la lettre du curé de Tovency-les-Filles, et pour le circonvenir de ses mensonges au sujet de M. Thevenin de Tanley, conseiller au parlement de Paris. Si mes lettres et leurs réponses parviennent fidèlement, j'aurai dans peu réponse directe de M. de Faugnes, et la déclaration de Janin, que je lui ai fait demander par le premier magistrat du lieu.

vivante, aucun avis de rien de ce qui s'est passé à Grenoble au sujet de cette affaire, ni de ce qu'est devenu ledit Thevenin.

Veillez, monsieur le comte, agréer avec bonté mon respect.

RENOU.

Rien ne presse pour le renvoi de la lettre ci-jointe. Je vous supplie seulement, monsieur, d'ordonner qu'elle ne soit pas égarée, et qu'on me la renvoie quand elle ne servira plus à rien.

843. — A M. LALLIAUD.

A Bourgoin, le 21 septembre 1768.

Je ne puis résister, monsieur, au desir de vous donner, par la copie ci-jointe, une idée de la manière dont je suis traité dans ce pays. Sitôt que je fus parti de Grenoble, pour venir ici, l'on y déterra un garçon chamoiseur nommé Thevenin, qui me redemandoit neuf francs, qu'il prétendoit m'avoir prêtés en Suisse, et qu'il prétend à présent m'avoir donnés, parceque ceux qui l'instruisent ont senti le ridicule de faire prêter de l'argent par un passant à quelqu'un qui demeure dans le pays. Cette extravagante histoire qui, partout ailleurs, eût attiré audit Thevenin le traitement qu'il mérite, lui attire ici la faveur publique; et il n'y a personne à Grenoble, et parmi les gens qui m'entourent, qui ne donnât tout au monde pour que Thevenin se trouvât l'honnête homme et moi le fripon : malheureusement pour eux, j'apprends à l'instant, par une lettre de Suisse qui m'est arrivée sous couvert étranger, que ledit Thevenin a eu ci-devant l'honneur d'être condamné, par un arrêt

du parlement de Paris, à être marqué et envoyé aux galères, pour fabrication de faux actes, dans un procès qu'il eut l'imprudence d'intenter à M. Thevenin de Tanley, conseiller honoraire actuel au parlement, rue des Enfants-Rouges, au Marais¹. J'ai écrit en Suisse, pour avoir des informations sur le compte de ce misérable : je n'ai eu encore que cette seule réponse, qui heureusement n'est pas venue directement à mon adresse. J'ai écrit à M. de Faugnes, receveur général des finances à Paris, lequel a connu, à ce qu'on me marque, ledit Thevenin ; je n'en ai aucune réponse : je crains bien que mes lettres ne soient interceptées à la poste. M. de Faugnes demeure rue Feydeau. Si, sans vous incommoder, vous pouviez, monsieur, passer chez lui et chez M. Thevenin de Tanley, vous tireriez peut-être de ces messieurs des informations qui me seroient utiles pour confondre mon coquin, malgré la faveur de ses honnêtes protecteurs.

Je vois que ma diffamation est jurée, et qu'on veut l'opérer à tout prix : mon intention n'est pas de daigner me défendre, quoique en cette occasion je n'aie pu résister au désir de démasquer l'imposteur ; mais j'avoue qu'enfin dégoûté de la France je n'aspire plus qu'à m'en éloigner, et du foyer des complots dont je

¹ L'arrêt est du 10 mars 1761. Il fut permis à Jean Thevenin de Tanley et consorts de le faire imprimer, publier, et afficher. On y voit même que ledit Nicolas-Éloi Thevenin, de la Charité-sur-Loire, est condamné au carcan, en place de Grève, pour y demeurer depuis midi jusqu'à deux heures, ayant écriteau devant et derrière, portant ces mots, *Calomniateur et imposteur insigne*.

suis la victime. Je n'espère pas échapper à mes ennemis, en quelque lieu que je me réfugie; mais, en les forçant de multiplier leurs complices, je rends leur secret plus difficile à garder, et je le crois déjà au point de ne pouvoir me survivre : c'est tout ce qui me reste à désirer désormais. Bonjour, monsieur. Votre dernière lettre m'est bien parvenue; cela me fait espérer le même bonheur pour celle-ci, et peut-être pour votre réponse : faites-la un peu promptement, je vous supplie, si vous voulez que je la reçoive; car, dans une quinzaine de jours, je pourrois bien n'être plus ici. Ma femme vous prie d'agréer ses obéissances : recevez mes très humbles salutations.

844. — A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 26 septembre 1768.

Je reçois en ce moment, mon cher hôte, votre lettre du 20, et j'y apprend les progrès de votre rétablissement avec une satisfaction à laquelle il ne manque, pour être entière, que d'aussi bonnes nouvelles de la santé de la bonne maman. Il n'y a rien à faire à sa sciatique que d'attendre les trêves, et prendre patience : vous êtes dans le même cas pour votre goutte; et, après la leçon terrible pour vous et pour d'autres que vous avez reçue, j'espère que vous renoncerez une bonne fois à la fantaisie de guérir de la goutte, de tourmenter votre estomac et vos oreilles, et de vouloir changer votre constitution avec du petit lait, des purgatifs, et des drogues; et que vous prendrez une bonne fois le parti de suivre et d'aider s'il se peut, la nature, mais non de la contrarier.

Je ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte^{*} ; ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes ; et quand, dans cette simple et sainte cérémonie, les noms entreroient comme partie constituante, celui que je porte auroit suffi, puisque je n'en reconnois plus d'autre. S'il s'agissoit de fortune et de biens qu'il fallût assurer, ce seroit autre chose ; mais vous savez très bien que nous ne sommes ni elle ni moi dans ce cas-là ; chacun des deux est à l'autre avec tout son être et son avoir, voilà tout.

Pour vous mettre au fait de l'histoire de l'honnête Thevenin, je prends le parti de vous faire passer, par M. Boy de La Tour, copie d'une lettre que j'écrivis, il y a huit jours, au commandant de notre province, et qui contient la relation d'une entrevue que j'ai eue avec ce malheureux qui ne m'a point connu, mais qui s'étoit précautionné là-dessus d'avance, en disant qu'il ne reconnoîtroit point ledit Rousseau, s'il le voyoit. A l'égard du temps, Thevenin disoit d'abord dix ans, mais ensuite il a rapproché l'époque, et il l'a laissée assez vague pour qu'elle puisse cadrer à tout. Les anachronismes et les contradictions ne lui font rien du tout, attendu qu'à toutes les objections qu'on peut lui faire, il a cette réponse péremptoire qu'il est trop honnête homme et trop bon chrétien pour vouloir tromper ; ce qui n'a pourtant pas empêché cet honnête homme et ce bon chrétien d'être ci-devant condamné aux galères, comme je l'ai appris de M. Ro-

^{*} Celui de Renou, qu'il avoit pris en allant habiter le château de Trye.

gain. Au reste, je n'ai aucune réponse ni de M. Guyenet, ni d'aucun de ceux à qui j'ai écrit au Val-de-Travers; ce qui peut venir de l'adresse que je leur ai donnée, savoir celle de M. le comte de Tonnerre, commandant du Dauphiné, qui permettoit que pour plus de sûreté je lui fisse adresser mes lettres, et jusqu'ici il me les avoit fait passer très fidèlement; mais depuis une quinzaine de jours il est en campagne, et je n'ai plus de lui ni lettres ni réponses.

Pouviez-vous espérer, mon cher hôte, que la liberté se maintiendrait chez vous, vous qui devez savoir qu'il ne reste plus nulle part de liberté sur la terre, si ce n'est dans le cœur de l'homme juste, d'où rien ne la peut chasser? il me semble aussi, je l'avoue, que vos peuples n'usent pas de la leur en hommes libres, mais en gens effrénés. Ils ignoroient trop ce me semble, que la liberté, de quelque manière qu'on en jouisse, ne se maintient qu'avec de grandes vertus. Ce qui me fâche d'eux est qu'ils avoient d'abord les vices de la licence, et qu'ils vont tomber maintenant dans ceux de la servitude. Partout excès : la vertu seule, dont on ne s'avise jamais, feroit le milieu.

Recevez mes remerciements des papiers que vous avez remis à notre ami, et qui pourront me donner quelque distraction dont j'ai grand besoin. Je vous remercie aussi des plantes que vous aviez chargé Gagnebin de recueillir, quoiqu'il n'ait pas rempli votre intention. C'est de cette bonne intention que je vous remercie; elle me flatte plus que toutes les plantes du monde. Les tracasseries éternelles qu'on me fait souffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paroît

un amusement délicieux qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier. Je sens que pour peu que l'on me tourmente encore je m'en détacherai tout-à-fait. Je n'ai pas laissé pourtant de trouver en ce pays quelques plantes, sinon jolies, au moins nouvelles pour moi; entre autres, près de Grenoble, l'*Osyris* et le *Térébinthe*; ici le *Cenchrus racemosus* qui m'a beaucoup surpris, parceque c'est un gramin maritime; l'*Hypopitis*, plante parasite qui tient de l'orobanche; le *Crepis fætida* qui sent l'amande amère à pleine gorge, et quelques autres que je ne me rappelle pas en ce moment. Voilà, mon cher hôte, plus de botanique qu'il n'en faut à votre stoïque indifférence. Vous pouvez m'écrire en droiture ici sous le nom de Renou. J'ai grand'peur, s'il ne survient quelque amélioration dans mon état et dans mes affaires, d'être réduit à passer avec ma femme tout l'hiver dans ce cabaret, puisque je ne trouve pas sur la terre une pierre pour y poser ma tête.

845. — AU MÊME.

Bourgoin, le 2 octobre 1768.

Quelle affreuse nouvelle vous m'apprenez, mon cher hôte, et que mon cœur en est affecté! Je ressens le cruel accident de votre pauvre maman comme elle, ou plutôt comme vous, et c'est tout dire. Une jambe cassée est un malheur que mon père eut étant déjà vieux, et qui lui arriva de même en se promenant, tandis que dans ses terribles fatigues de chasses, qu'il aimoit à la passion, jamais il n'avoit eu le moindre

accident. Sa jambe guérit très facilement et très bien malgré son âge; et j'espérerois la même chose de madame la commandante, si la fracture n'étoit dans une place où le traitement est incomparablement plus difficile et plus douloureux. Toutefois avec beaucoup de résignation, de patience, de temps, et les soins d'un homme habile, la cure est également possible, et il n'est pas déraisonnable de l'espérer. C'est tout ce qui m'est permis de dire, dans cette fatale circonstance, pour notre commune consolation. Ce malheur fait aux miens, dans mon cœur, une diversion bien funeste, mais réelle pourtant, en ce qu'au sentiment des maux de ceux qui nous sont chers, se joint l'impression tendre de notre attachement pour eux, qui n'est jamais sans quelque douceur; au lieu que le sentiment de nos propres maux, quand ils sont grands et sans remède, n'est que sec et sombre : il ne porte aucun adoucissement avec soi. Vous n'attendez pas de moi, mon cher hôte, les froides et vaines sentences des gens qui ne sentent rien; on ne trouve guère pour ses amis les consolations qu'on ne peut trouver pour soi-même. Mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que votre affliction ne raisonne pas juste, quand elle s'irrite par l'idée que ce triste événement n'est pas dans l'ordre des choses attachées à la condition humaine. Rien, mon cher hôte, n'est plus dans cet ordre que les accidents imprévus qui troublent, altèrent, et abrègent la vie. C'est avec cette dépendance que nous sommes nés; elle est attachée à notre nature et à notre constitution. S'il y a des coups qu'on doive endurer avec patience, ce sont ceux qui nous

viennent de l'inflexible nécessité ; et auxquels aucune volonté humaine n'a concouru. Ceux qui nous sont portés par les mains des méchants sont à mon gré beaucoup plus insupportables , parceque la nature ne nous fit pas pour les souffrir. Mais c'est déjà trop moraliser. Donnez-moi fréquemment , mon cher hôte , des nouvelles de la malade ; dites-lui souvent aussi combien mon cœur est navré de ses souffrances , et combien de vœux je joins aux vôtres pour sa guérison.

J'ai reçu par M. le comte de Tonnerre une lettre du lieutenant Guyenet , laquelle m'en promet une autre que j'attends pour lui faire des remerciements. A présent ledit Thevenin est bien convaincu d'être un imposteur. M. de Tonnerre , qui m'avoit positivement promis toute protection dans cette affaire , me marque qu'il lui imposera silence. Que dites-vous de cette manière de rendre justice ? c'est comme si , après qu'un homme auroit pris ma bourse , au lieu de me la faire rendre , on lui ordonnoit de ne me plus voler. En toute chose voilà comme je suis traité.

Je vous ai déjà marqué que vous pouvez m'écrire ici en droiture sous le nom de Renou ; vous pouvez continuer aussi d'employer la même adresse dont vous vous servez ; cela me paroît absolument égal.

846. — A M. LALLIAUD.

Bourgoin , le 5 octobre 1768.

Votre lettre , monsieur , du 29 septembre , m'est parvenue en son temps , mais sans le duplicata ; et je suis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en

faire par cette voie, espérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes; mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'aperçois une interruption, je chercherai une adresse intermédiaire ici, si je puis, ou à Lyon.

Je suis bien touché de vos soins et de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je suis très sûr que vous n'avez pas regret; mais il est superflu que vous continuiez d'en prendre au sujet de ce coquin de Thevenin, dont l'imposture est maintenant dans un degré d'évidence auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut se refuser. Savez-vous là-dessus quelle justice il se propose de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair? c'est d'imposer silence à cet homme; et moi toute la peine que je me suis donnée étoit dans l'espoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce misérable ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je sais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aise pour en susciter mille autres; et c'étoit pour cela qu'il m'importoit de démasquer le premier. Je l'ai fait, cela me suffit: il en viendrait maintenant cent par jour que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma situation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à passer dans un cabaret l'hiver dont je sens déjà les atteintes, et qu'il ne me reste pas une pierre pour y poser ma tête, il n'y a point d'extrémité que je n'endure plutôt que de retourner à Trye; et vous ne me proposeriez sûrement pas ce retour si vous saviez ce qu'on m'y a fait souff-

frir, et entre les mains de quelles gens j'étois tombé là. Je frémis seulement à y songer : n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitements que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Également tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté ni de rester où je suis, ni d'aller où je veux ; je ne puis pas même obtenir de savoir où l'on veut que je sois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement désiré qu'on disposât ouvertement de ma personne, ce seroit me mettre en repos ; et voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je sens est qu'on est importuné de mon existence, et qu'on veut faire en sorte que je le sois moi-même ; il est impossible de s'y prendre mieux pour cela. Il m'est cent fois venu dans l'esprit de proposer mon transport en Amérique, espérant qu'on voudroit bien m'y laisser tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop ; mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative si nous étions plus en état, ma femme et moi, d'en supporter le voyage et l'air. Il me vient une autre idée dont je veux vous parler, et que ma passion pour la botanique m'a fait naître ; car, voyant qu'on ne vouloit pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en passer : c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument ; c'est un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, monsieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les îles de l'Archipel, dans celle de Chypre, ou dans quelque autre coin de la Grèce ; il ne

m'importe où; pourvu que je trouve un beau climat fertile en végétaux, et que la charité chrétienne ne dispose plus de moi. J'ai dans l'esprit que la barbarie turque me sera moins cruelle. Malheureusement, pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai besoin d'aide et de protection. Je ne saurois subsister là-bas sans ressource; et sans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins pour quelqu'un des consuls qui résident dans le pays, mon établissement y seroit totalement impossible. Comme je ne serois pas sans espoir d'y rendre mon séjour de quelque utilité au progrès de l'histoire naturelle et de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre obtenir quelque assistance des souverains qui se font honneur de le favoriser. Je ne suis pas un Tournefort, ni un Jussieu; mais aussi je ne ferois pas ce travail en passant, plein d'autres vues et par tâche: je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaisir, et jusqu'à la mort. Le goût, l'assiduité, la constance, peuvent suppléer à beaucoup de connoissances, et même les donner à la fin. Si j'avois encore ma pension du roi d'Angleterre, elle me suffiroit, et je ne demanderois rien, sinon qu'on favorisât mon passage, et qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais, sans y avoir renoncé formellement, je me suis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni désirer même honnêtement qu'elle me soit continuée; et d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là pour le reste de mes jours, il me faudroit quelque assurance raisonnable de n'y pas être oublié et laissé mourir de faim. J'avoue qu'en faisant usage de mes propres ressources, j'en trou-

verois dans le fruit de mes travaux passés de suffisantes pour subsister où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangements que ceux qui subsistent, et des soins que je ne suis plus en état d'y donner. Pardon, monsieur : je vous expose bien confusément l'idée qui m'est venue, et les obstacles que je vois à son exécution. Cependant, comme ces obstacles ne sont pas insurmontables, et que cette idée m'offre le seul espoir de repos qui me reste, j'ai cru devoir vous en parler, afin que, sondant le terrain, si l'occasion s'en présente, soit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la cour, et des protecteurs que vous me connoissez, soit pour tâcher de savoir en quelle disposition l'on seroit à celle de Londres pour protéger mes herborisations dans l'Archipel, vous puissiez me marquer si l'exil dans ce pays-là que je desire peut être favorisé d'un des deux souverains. Au reste, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, et je ne me résoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le desire, à recourir pour cela à aucun particulier quel qu'il soit. La voie la plus courte et la plus sûre de savoir là-dessus ce qui se peut faire seroit, à mon avis, de consulter madame la maréchale de Luxembourg. J'ai même une si pleine confiance, et dans sa bonté pour moi, et dans ses lumières, que je voudrois que vous ne parlassiez d'abord de ce projet qu'à elle seule, que vous ne fissiez là-dessus que ce qu'elle approuvera, et que vous n'y pensiez plus si elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, monsieur, de compter sur vous. Voilà ma réponse. Je mets mon sort dans vos mains, autant qu'il

peut dépendre de moi. Adieu, monsieur ; je vous embrasse de tout mon cœur.

847. — A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 10 octobre 1768.

Vos lettres, monsieur, me sont parvenues. Je ne répondis point à la première, parceque vous m'annonciez votre prochain départ de Genève ; mais j'y crus voir de votre part la continuation d'une amitié à laquelle je serai toujours sensible, et j'y trouvai la clef de bien des mystères auxquels depuis long-temps je ne comprenois rien. Cela m'a fait rompre, un peu imprudemment peut-être, avec des ingrats dont j'ai plus à craindre qu'à espérer, après m'être perdu pour leur service ; mais mon horreur pour toute espèce de déguisement augmente avec l'effet de ceux dont je suis la victime. Aussi bien, dans l'état où l'on m'a réduit, je puis désormais être franc impunément ; je n'en deviendrai pas plus misérable.

J'ignore absolument ce que c'est que le château de Lavagnac, à qui il appartient, sur quel pied j'y pourrais loger, s'il est habitable pour moi, c'est-à-dire à ma manière, et meublé ; en un mot, tout ce qui s'y rapporte, hors le peu que vous m'en dites dans votre dernière lettre, et qui me paroît très attrayant. Coindet ne m'en a jamais parlé, et cela ne m'étonne guère. Votre courte description du local est charmante. Vous m'offrez de m'en dire davantage, et même d'aller prendre des éclaircissements sur les lieux. Je suis bien tenté de vous prendre au mot ; car aller habiter

un si beau lieu, moi qui n'ai d'asile qu'au cabaret; vous voir en passant; être voisin de M. Venel, pour lequel j'ai la plus véritable estime : tout cela m'attire assez fortement pour me déterminer probablement tout-à-fait, pour peu que les convenances dont j'ai besoin s'y rencontrent. A l'égard du profond secret que vous me promettez, vous n'en êtes plus le maître; ne laissez pourtant pas de le garder autant qu'il vous sera possible; je vous en prie instamment, puisque votre lettre a été ouverte, quoique celle qui lui servoit d'enveloppe ne l'ait pas été. Avis au lecteur.

J'apprends avec le plus vrai plaisir que votre voyage a été salutaire à la santé de madame Moulou : mon empressement de vous voir est encore augmenté par le desir d'être connu d'elle, et de lui agréer. Si je n'obtiens pas qu'elle approuve votre amitié pour moi, et qu'elle en suive l'exemple, je réponds au moins que ce ne sera pas ma faute; mais, comme je desire m'arrêter un peu à Montpellier pour voir M. Gouan et le Jardin des Plantes, je ne logerai pas chez vous. Je vous prierai seulement de me chercher deux chambres dans votre voisinage, et qui n'empêcheront pas, si je ne vous importune point, que vous ne me voyiez chez vous presque autant que si j'y logeais, à condition que vous ne fermerez pour cela votre porte à personne : les sociétés bonnes pour vous seront sûrement très bonnes pour moi; et, si je ne suis pas bon pour elles, ce ne sera pas la faute de ma volonté.

Vous savez sûrement que ma gouvernante, et mon amie, et ma sœur, et mon tout, est enfin devenue ma femme. Puisqu'elle a voulu suivre mon sort et

partager toutes les misères de ma vie, j'ai dû faire au moins que ce fût avec honneur. Vingt-cinq ans d'union des cœurs ont produit enfin celle des personnes. L'estime et la confiance ont formé ce lien. S'il s'en formoit plus souvent sous les mêmes auspices, il y en auroit moins de malheureux. Madame Renou ne sera point l'ornement d'un cercle, et les belles dames riront d'elle sans que cela la fâche; mais elle sera, jusqu'à la fin de mes jours, la plus douce consolation, peut-être l'unique d'un homme qui en a le plus grand besoin.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous pouvez m'écrire en droiture à M. Renou, à Bourgoïn en Dauphiné.

848. — A M. LALLIAUD.

Bourgoïn, le 23 octobre 1768.

J'ai, monsieur, votre lettre du 13 et les autres. Je ne vous ferai point d'autres remerciements des peines que je vous donne que d'en profiter; il en est pourtant que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres que vous prenez inutilement, puisqu'il est de la dernière évidence que, si l'on prenoit le parti de supprimer vos lettres, on supprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je sens l'impossibilité d'exécuter mon projet : vos raisons sont sans réplique; mais je ne conviens pas qu'en supposant cette exécution possible, ce seroit donner plus beau jeu à mes ennemis; je suis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angle-

terre de tomber dans les mains de leurs satellites; au lieu que les pachas ne se piquant pas de philosophie, et n'étant que médiocrement galants, les Machiavels et leurs amies ne disposeroient pas tout-à-fait aussi aisément d'eux que de ceux d'ici. Le projet que vous substituez au mien, savoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens en songeant à quitter Trye; je le proposai à M. le prince de Conti, qui s'y opposa et me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, et le seroit encore; mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait isolée m'effraie un peu depuis que je vois dans ceux qui disposent de moi tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne sais ce qu'ils veulent faire de moi dans un désert; mais ils m'y veulent entraîner à toute force, et je ne doute pas que ce ne soit l'une des raisons qui les a portés à me chasser de Trye, dont l'habitation ne leur paroissoit pas encore assez solitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de son altesse, de madame la maréchale, et le mien, fût que j'y finisse mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'assurer de moi, me diffamer à leur aise, sans que jamais je pusse dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puisque, maîtres absolus dans la maison du prince où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y dispoient de moi tout à leur gré. Cependant, après avoir tâché de me dissuader d'y rentrer et de me persuader d'en sortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chasser de vive force par les mains du sacripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui se sentoit trop bien pro-

tégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de désobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait? Je l'ignore; je sais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trye, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne, et qu'ils ne veulent autre chose encore que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le prince me protégera-t-il ailleurs s'il n'a pu me protéger dans sa maison même? Que deviendrai-je dans ces montagnes si je vais m'y fourrer sans préliminaire, sans connaissance, et sûr d'être, comme partout, la dupe et la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir? Si nous prenons des arrangements d'avance, il arrivera ce qui est toujours arrivé, c'est que M. le prince de Conti et madame la maréchale ne pouvant les cacher aux machiavélistes qui les entourent, et qui se gardent bien de laisser voir leurs desseins secrets, leur donneront le plus beau jeu du monde pour dresser d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je serai attendu là, comme je l'étois à Grenoble, et comme je le suis partout où l'on sait que je veux aller. Si c'est une maison isolée, la chose leur sera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout et en tout. Si ce n'étoit que pour m'espionner, à la bonne heure, et très peu m'importe. Mais c'est pour autre chose, comme je vous l'ai prouvé; et pourquoi? Je l'ignore, et je m'y perds; mais convenez que le doute n'est pas attirant.

Voilà, monsieur, des considérations que je vous

prie de bien peser, à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation isolée pour un étranger, à mon âge et dans mon état, la dépense au moins triple, les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainsi séquestré du genre humain, non volontairement et par goût, mais par force et pour assouvir la rage de mes oppresseurs : car d'ailleurs je vous jure que mon même goût pour la solitude est plutôt augmenté que diminué par mes infortunes; et que, si j'étais pleinement libre et maître de mon sort, je choisirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée n'auroit rien de pénible et de triste pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce soit ouvertement, je puis tout souffrir sans murmure; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un sot fourbe qui se croit fin parcequ'il est faux. J'étais tranquille aux cailloux des assassins de Motiers, et ne puis l'être aux phrases des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore que ma situation présente est trop désagréable et violente pour que je ne saisisse pas la première occasion d'en sortir; ainsi des arrangements d'une exécution éloignée ne peuvent jamais être pour moi des engagements absolus qui m'obligent à renoncer aux ressources qui peuvent se présenter dans l'intervalle. J'ai dû, monsieur, entrer avec vous dans ces détails auxquels je dois ajouter que l'espèce de liberté de disposer de moi, que mes ressources me laissent, n'est pas illimitée; que ma situation la restreint tous les jours; que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, passé lesquelles

d'autres lois ordonneront de mon sort et de celui de ma compagne; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je sens qu'en général, vivant ou mort, le temps est pour moi; mes ennemis le sentent aussi, et c'est ce qui les désole : ils se pressent de jouer de leur reste; dès maintenant ils en ont trop fait pour que leurs manœuvres puissent rester long-temps cachées; et le moment qui doit les mettre en évidence sera précisément celui où ils voudront les étendre sur l'avenir. Vous êtes jeune, monsieur, souvenez-vous de la prédiction que je vous fais, et soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que, prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera, et comme votre raison vous éclairera; plein de confiance en vos sentiments et en vos lumières, certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez madame la maréchale; la mienne en elle est toujours la même. Je compte également et sur ses bontés, et sur celles de M. le prince de Conti; mais l'un est subjugué, l'autre ne l'est pas, et je ratifie d'avance tout ce que vous résoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très grand honneur d'appartenir à S. A. S., et il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce sont de ces choses qui s'acceptent, et qui ne se demandent pas. Je ne suis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je suis à la fin de mon papier; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit sur moi l'effet que vous desi-

riez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire, ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, si je n'eusse été sûr que c'étoit un drôle aposté. Je desirois, non par vengeance assurément, mais pour ma sûreté, qu'on dévoilât ses instigateurs : on ne l'a pas voulu, soit ; il en viendrait mille autres que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bonjour, monsieur ; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiseur est bien le cordonnier de M. de Tanley ; il apprit le métier de chamoiseur à Yverdun après sa retraite. J'ai fait faire en Suisse des informations, avec la déposition juridique et légalisée du cabaretier Janin.

849.—A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 30 octobre 1768.

Voici, j'espère, la dernière fois que j'aurai à vous parler du sieur Thevenin, dont je n'entends plus parler moi-même. Après les preuves péremptoires que j'ai données à M. de Tonnerre de la fourberie de cet imposteur, il en a bien fallu convenir à la fin, et il m'a offert de le punir par quelques jours de prison, comme si le but de tous les soins que j'ai pris et que j'ai donnés à ce sujet, étoit le châtement de ce misérable. Vous croyez bien que je n'ai pas accepté. L'imposteur étant convaincu, rien n'étoit plus aisé que de le faire parler et de remonter peut-être à la source de ce complot profondément ténébreux dont je suis la

victime depuis plusieurs années, et dont je dois l'être jusqu'à ma mort. Je me le tiens pour dit; et prenant enfin mon parti sur les manœuvres des hommes, je les laisserai désormais ourdir et tramer leurs iniquités, certain, quoi qu'ils puissent faire, que le temps et la vérité seront plus forts qu'eux. Ce qu'il me reste de toute cette affaire est un tendre souvenir des soins que mes amis ont bien voulu se donner en cette occasion, pour confondre l'imposture, et je suis en particulier très sensible à l'activité de M. Guyenet, dont je n'avois pas le même droit d'en attendre, et avec qui je n'étois plus en relation. J'apprends qu'il commence à se ranger, et je m'en réjouis de tout mon cœur, pour le bonheur de son excellente petite femme et le sien. Je finis, mon cher hôte, un peu à la hâte, en vous embrassant au nom de ma femme et au mien. J'embrasse M. Jeannin.

850.—A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 2 novembre 1768.

Depuis la dernière lettre, monsieur, que je vous ai écrite, et dont je n'ai pas encore la réponse, j'ai reçu de M. le duc de Choiseul un passe-port que je lui avois demandé pour sortir du royaume, il y a près de six semaines, et auquel je ne songeois plus. Me sentant de plus en plus dans l'absolue nécessité de me servir de ce passe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrémité où je me trouve, et dans la saison où nous sommes, sur l'usage que j'en ferois, ne voulant ni ne pouvant le laisser écouler comme l'autre. Vous serez

étonné du résultat de ma délibération, faite pourtant avec tout le poids, tout le sang froid, toute la réflexion dont je suis capable; c'est de retourner en Angleterre, et d'y aller finir mes jours dans ma solitude de Wootton. Je crois cette résolution la plus sage que j'aie prise en ma vie, et j'ai, pour un des garants de sa solidité, l'horreur qu'il m'a fallu surmonter pour la prendre, et telle qu'en cet instant même je n'y puis penser sans frémir. Je ne puis, monsieur, vous en dire davantage dans une lettre; mais mon parti est pris, et je m'y sens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, et à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'ambassadeur d'Angleterre; mais je ne sais s'il est à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer; et, si vous pouviez même parvenir à savoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis; car, tandis que j'attends ici sa réponse, mon passe-port s'écoule, et le temps est précieux. Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas sentir combien il m'importe que la résolution que je vous communique demeure secrète, et secrète sans exception: toutefois je n'exige rien de vous que ce que la prudence et votre amitié en exigeront. Si M. l'ambassadeur d'Angleterre ébruie ce dessein, c'est tout autre chose, et d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti sur ce point, vous sentez que je l'ai pris sur tout le reste. Je quitterai ce continent, comme je quitterois le séjour de la lune. L'autre fois, ce n'étoit pas la même chose; j'y laissois des attachements, j'y croyois laisser des amis. Pardon, monsieur;

mais je parle des anciens. Vous sentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils soient, ne laissent pas ces déchirements de cœur qui le font saigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puisse contracter. Toutes mes blessures saigneront, j'en conviens, le reste de mes jours; mais mes erreurs, du moins, sont bien guéries; la cicatrice est faite de ce côté-là. Je vous embrasse.

851. — A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 5 novembre 1768.

Vous avez fait, cher Moulton, une perte que tous vos amis et tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous, et j'en ai fait une particulière dans votre digne père par les sentiments dont il m'honorait, et dont tant de faux amis, dont je suis la victime, m'ont bien fait connaître le prix. C'est ainsi, cher Moulton, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïssent et me trahissent semblent trouver dans l'âge et dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte au lieu de parler de la vôtre; mais la véritable douleur, qui n'a point de consolation, ne sait guère en trouver pour autrui; on console les indifférents, mais on s'afflige avec ses amis. Il me semble que si j'étais près de vous, que nous nous embrassassions, que nous pleurassions tous deux, sans nous rien dire, nos cœurs se seroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre description de Lavagnac! Hélas! ce beau séjour

étoit l'asile qu'il me falloit; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie; je pouvois espérer d'y trouver enfin de paisibles jours, et d'y attendre sans impatience la mort, qu'ailleurs je desirerais sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée qui m'entraîne ordonne autrement de mon sort. Si j'en avois été le maître, si le prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne serois jamais sorti de Trye, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le séjour agréable. Jamais prince n'en a tant fait pour aucun particulier qu'il en a daigné faire pour moi. *Je le mets ici à ma place*, disoit-il à son officier; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, et je n'entends pas qu'on lui offre rien, parceque je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir plusieurs fois, souper avec moi tête à tête, me dire, en présence de toute sa suite, qu'il venoit exprès pour cela: et, ce qui m'a plus touché, que tout le reste, s'abstenir même de chasser, de peur que le motif de son voyage ne fût équivoque. Eh bien! cher Moulou, malgré ses soins, ses ordres les plus absolus, malgré le desir, la passion, j'ose dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on est parvenu à m'en chasser, et cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en sortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son altesse a tout su, et n'a pu désapprouver ma retraite; les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme, m'ont suivi dans cette province, et n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai souffertes. Voyant qu'on ne me laisseroit jamais en repos dans le royaume, j'ai résolu d'en sortir; j'ai demandé un passe-port à M. de Choiseul, qui, après

m'avoir laissé long-temps sans réponse, vient enfin de m'envoyer ce passe-port. Sa lettre est très polie, mais n'est que cela; il m'en avoit écrit auparavant d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire usage de ce passe-port, c'est m'inviter en quelque sorte à en faire usage. Il ne convient point d'importuner les ministres pour rien. Cependant depuis le moment où j'ai demandé ce passe-port jusqu'à celui où je l'ai obtenu, la saison s'est avancée, les Alpes se sont couvertes de glace et de neige; il n'y a plus moyen de songer à les passer dans mon état. Mille considérations impossibles à détailler dans une lettre m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible auquel mon cœur pût jamais se résoudre; mais le seul qui m'ait paru me rester, c'est de repasser en Angleterre, et d'aller finir mes malheureux jours dans ma triste solitude de Wootton; où, depuis mon départ, le propriétaire m'a souvent rappelé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conséquence de cette résolution; j'ai même écrit aussi à l'ambassadeur d'Angleterre. Si ma proposition est acceptée, comme elle le sera infailliblement; je ne puis plus m'en dédire, et il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inspire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer sans mériter des reproches; et à tout âge, surtout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de répréhensible le repos de peu de jours qui me restent à passer; mais je vous avoue que ce beau séjour de Lavagnac, le voisinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de son ami, par conséquent d'un honnête

homme, au lieu qu'à Trye j'étois entre les mains du dernier des malheureux, tout cela me suivra en idée dans ma sombre retraite, et y augmentera ma misère pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment est une lueur de vaine espérance dont je vois l'illusion, mais qui m'inquiète malgré que j'en aie. Quand mon sort sera parfaitement décidé, et qu'il ne me restera qu'à m'y soumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'est, en attendant, un grand soulagement pour mon cœur d'avoir épanché dans le vôtre tout ce détail de ma situation. Au reste, je suis attendri d'imaginer vos dames, vous, et M. Venel, faisant ensemble ce pèlerinage bienfaisant, qui mérite mieux que ceux de Lorette d'être mis au nombre des œuvres de miséricorde. Recevez tous mes plus tendres remerciements et ceux de ma femme, faites agréer ses respects et les miens à vos dames. Nous vous saluons et vous embrassons l'un et l'autre de tout notre cœur.

P. S. J'ai proposé l'alternative de l'Angleterre et de Minorque, que j'aimerois mieux à cause du climat. Si ce dernier parti est préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, soit à Montpellier, soit à Marseille.

Autre P. S. Si j'avois reçu votre lettre avant le départ des miennes, je doute qu'elles fussent parties.

852. — A M. LALLIAUD.

Bourgoïn, le 7 novembre 1768.

Depuis ma dernière lettre, monsieur, j'ai reçu d'un ami l'incluse, qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti si brusquement; la situation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat, si convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu assez solitaire pour être tranquille, et pas assez pour être un désert; tout cela, je vous l'avoue, si je passe en Angleterre ou même à Mahon, car j'ai proposé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera souvent tourner les yeux et soupirer vers cet agréable asile, si bien fait pour me rendre heureux, si l'on m'y laissoit en paix. Mais j'ai écrit : si l'ambassadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me moquer de lui si je changeois de résolution; et d'ailleurs ce seroit, en quelque sorte, marquer peu d'égard pour le passe-port que M. d'Choiseul a eu la bonté de m'envoyer à ma prière. Les ministres sont trop occupés, et d'affaires trop importantes, pour qu'il soit permis de les importuner inutilement : d'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude qu'il se brasse quelque chose, sans que je puisse deviner quoi. Thevenin n'a pas été aposté pour rien : il y avoit dans cette farce ridicule quelque vue qu'il m'est impossible de pénétrer; et, dans la profonde obscurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement de faire un faux pas. Tout ce

qui m'est arrivé depuis mon retour en France, et depuis mon départ de Trye, me montre évidemment qu'il n'y a que M. le prince de Conti, parmi ceux qui m'aiment, qui sache au vrai le secret de ma situation, et qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille sans pouvoir y réussir. Cette persuasion m'arrache des élans de reconnoissance et d'attendrissement vers ce grand prince, et je me reproche vivement mon impatience [au sujet du silence qu'il a gardé sur mes deux dernières lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à son altesse une seconde, qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première : c'est de quoi je desirerois extrêmement d'être instruit. Je n'ose en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de le grossir au point de donner dans la vue; mais si, dans ce moment critique, vous aviez pour moi la charité de vous présenter à son audience, vous me rendriez un office bien signalé de l'informer de ce qui se passe, et de me faire parvenir son avis, c'est-à-dire ses ordres; car, dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des sottises, qui me serviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore se mêler de moi. Demandez-lui aussi de ma part, je vous supplie, la permission de lui écrire désormais sous votre couvert, puisque sous le sien mes lettres ne passent pas.

La tracasserie du sieur Thevenin est enfin terminée : après les preuves sans réplique que j'ai données à M. de Tonnerre de l'imposture de ce coquin, il m'a offert de le punir par quelques jours de prison. Vous sentez bien que c'est ce que je n'ai pas accepté, et que ce n'est pas de quoi il étoit question. Vous ne sauriez

imaginer les angoisses que m'a données cette sotte affaire, non pour ce misérable à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont aposté, et que rien n'étoit plus aisé de démasquer si on l'eût voulu : rien ne m'a mieux fait sentir combien je suis inepte et bête en pareil cas, le seul, à la vérité, de cette espèce où je me sois jamais trouvé. J'étois navré, consterné, presque tremblant ; je ne savois ce que je disois en questionnant l'imposteur ; et, lui, tranquille et calme dans ses absurdes mensonges, portoit dans l'audace du crime toute l'apparence de la sécurité des innocents. Au reste, j'ai fait passer à M. de Tonnerre l'arrêt imprimé concernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, et par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet homme en jeu avoient su choisir un sujet expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvais jamais dans des embarras pareils à ceux où je suis, et jamais je ne me sentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté nul espoir de repos ; et, loin de me désespérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en seroit bien temps, je vous assure. Vous voyez, monsieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille soins, comment je remets mon sort en vos mains et à vous seul. Si vous n'appeliez pas cela de la confiance et de l'amitié, aussi bien que de l'importunité et de l'indiscrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embrasse de tout mon cœur.

853. — A. M. DE SAINT-GERMAIN. *

9 novembre 1768.

Je n'ai pas, monsieur, l'honneur d'être connu de vous, et je sais que vous n'aimez pas mes opinions;

* M. de Saint-Germain a fait une Notice sur sa correspondance avec Jean-Jacques. En voici quelques passages.

« Les personnes clairvoyantes qui ont suivi et vu de près M. Rousseau, en le blâmant dans ses écarts envers ceux qu'il regardoit comme ses persécuteurs, découvroient en lui un amour pour ses semblables dont on trouveroit peu d'exemples. . . . Son ame bienfaisante lui enlevait le nécessaire pour soulager les malheureux, et le faisoit malade pour les maux d'autrui. En voici quelques traits dont M. de Saint-Germain (c'est lui qui parle ainsi en tierce personne) a été témoin.

« M. Rousseau, présent à la chute d'un échafaud sur lequel étoit un maçon qui fut blessé grièvement, courut à lui, le fit porter dans son auberge, et lui fit donner tous les secours possibles. S'apercevant quelque temps après que, malgré ses soins et une grosse dépense, cet homme n'étoit ni pansé ni soigné comme il auroit dû l'être, il écrivit à M. de Saint-Germain pour le prier de s'employer auprès du directeur de l'hôpital de Bourgoin, afin qu'il y fût reçu et recommandé, offrant de payer à cette maison, fondée seulement pour les pauvres malades du lieu, tout ce qu'il en pourroit coûter pour guérir cet étranger. Le directeur de l'hôpital l'y fit entrer, et après que ce maçon fut parfaitement guéri, il alla remercier son bienfaiteur. M. Rousseau sortit de suite pour payer le directeur, qui lui dit être satisfait. Persuadé que M. de Saint-Germain avoit payé, il vint le trouver, et se plaindre de ce qu'il lui eût enlevé un bien à lui qu'il réclamoit. M. de Saint-Germain eut beau dire, M. Rousseau voulut absolument payer la moitié de ce qu'avoit reçu l'hôpital.

« Un incendie consuma la maison d'un paysan où l'on ne put rien sauver. M. Rousseau en fut malade; il envoya chercher l'incendié, lui donna un louis, et lui dit de prendre chez son boulanger

mais je sais que vous êtes un brave militaire, un gentilhomme plein d'honneur et de droiture, qui a dans son cœur la véritable religion, celle qui fait les gens de bien; voilà tout ce que je cherche. On ne séduit pas M. de Saint-Germain, on l'intimide encore moins; passez-moi, monsieur, la familiarité du terme : vous êtes précisément l'homme qu'il me faut.

J'aurois, monsieur, à mettre en dépôt dans le cœur d'un honnête homme des confidences qui n'en sont

le pain dont il auroit besoin pour lui et sa famille jusqu'à la récolte prochaine. Le paysan lui répondit : Monsieur, il vous en coûtera moins de nous faire donner quelques mesures de seigle; M. Rousseau fit fournir pendant six mois tout le seigle dont cette famille eut besoin.

« Sa bourse ne fut jamais fermée aux malheureux; on ne peut comprendre qu'avec une aussi médiocre fortune, cet homme, désintéressé jusqu'au blâme, pût donner autant. Personne à la vérité ne fut plus sobre que lui et n'eut moins de besoins, ne fut plus propre et n'usa moins.

« M. de Saint-Germain, accompagné d'une autre personne, fut visiter M. Rousseau, qui s'étoit retiré à la campagne. Peu après leur arrivée un homme vint frapper à la porte. M. Rousseau se lève, lui ouvre, et lui dit de revenir. L'homme insista en disant qu'il venoit de loin, et qu'il avoit besoin de son argent. Alors il le fit entrer, et ces deux messieurs virent sept à huit vêtements de différente taille que cet homme apportoit. M. Rousseau lui demanda ce qu'il lui falloit, il répondit, dix-huit francs; ils lui furent payés. Voyant que ces messieurs s'étoient aperçus de ce qu'il vouloit leur cacher, M. Rousseau leur dit : C'est une famille qui n'est pas vêtue; il ne faut pas croire que de donner vingt-quatre sous ou un petit écu à l'importunité d'un pauvre, ce soit remplir les obligations de la charité. Il faut chercher le besoin où il est....., etc.

« Pourroit-on croire que M. Rousseau, avec des sentiments pareils, soutenus par une pratique habituelle, ait pu être un empoisonneur, un fripon? Il est cependant vrai qu'au sujet de son goût pour la recherche des plantes il a été taxé d'y chercher du poison,

pas indignes, et qui soulageroient le mien. Si vous voulez bien être ce généreux dépositaire, ayez la bonté de m'assigner chez vous l'heure et le jour d'une audience paisible, et je m'y rendrai. Je vous prévienne que ma confiance ne sera mêlée d'aucune indiscretion ; que je n'ai à vous demander ni soins, ni conseils, ni rien qui puisse vous donner la moindre peine ou vous compromettre en aucune façon : vous n'aurez d'autre usage à faire de ma confiance que d'en honorer un jour ma mémoire, quand il n'y aura plus de risque à parler. Je ne vous dis rien de mes sentiments pour vous, mais je vous en donne la preuve.

et qu'on a cité un homme sur lequel on prétendoit qu'il en avoit fait l'essai, parcequ'il mourut dans les douleurs d'une colique néphrétique, malgré tous les secours que lui procura M. Rousseau. Obligé de subir une confrontation avec un ouvrier, il confondit cet imposteur, qui disoit lui avoir prêté, à Neuchâtel, neuf francs, que M. Rousseau n'avoit jamais voulu lui rendre.

« Un fermier qui avoit fourni pendant quinze mois à M. Rousseau des œufs, du beurre, du fromage, qui toujours en avoit été payé beaucoup au-delà de ce que la chose valoit, et qui en outre avoit reçu de lui, ainsi que sa famille, mille bienfaits, eut l'ingratitude et la mauvaise foi de lui envoyer un mémoire que ce fermier affirmoit lui être dû, et ne lui avoir pas été payé par M. Rousseau avant son départ. Cette demande, vérifiée par M. de Saint-Germain, fut prouvée fausse.

« Une femme-de-chambre, prétendant à l'esprit, fatiguoit M. Rousseau par des visites continuelles : furieuse de ce qu'il l'avoit chassée, de chez lui, elle dit qu'il l'avoit voulu violer, et ce bruit se répandit partout.

« Tous ces événements, quoique fâcheux, n'auroient pas dû affecter M. Rousseau au point où il l'étoit, encore moins lui persuader que ces calomnies grossières étoient l'ouvrage de ses ennemis ; autant à plaindre qu'à blâmer, il étoit, par sa sensibilité et sa confiance, son plus cruel ennemi à lui-même....., etc. »

854. — A. M. LE COMTE DE TONNERRE,

En lui envoyant l'écrit suivant.

Bourgoïn, le 9 novembre 1768.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe la déclaration juridique du sieur Jeannet*, cabaretier des Verrières, relative à celle du sieur Thevenin. De peur d'abuser de votre patience, je m'abstiens de joindre à cette pièce celles que j'ai reçues en même temps, puisqu'elle suffit seule à la suite des preuves que vous avez déjà pour démontrer pleinement non l'erreur, mais l'imposture de ce dernier. Je n'aurois assurément pas eu l'indiscrétion de vous importuner de cette ridicule affaire, si le ton décidé sur lequel M. Bovier se faisoit le porteur de parole de ce misérable n'eût excité une juste indignation. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer qu'après ce qui s'est passé mon prétendu créancier se tiendra pour dit qu'il ne sauroit se flatter de trouver en moi son débiteur. Voilà, monsieur le comte, de quoi jamais il ne s'est flatté, je vous assure; mais il s'est flatté, premièrement, de mentir et m'avilir à son aise; puis, après avoir dit tout ce qu'il vouloit dire, et n'ayant plus qu'à se taire, de se taire ensuite tranquillement; et, s'il étoit enfin convaincu d'être un imposteur, de sortir néanmoins de cette affaire, confondu, très peu lui importe, mais

* Ce Jeannet est nommé Janin dans les lettres précédentes; c'est sans doute une erreur de Rousseau, qui avoit été mal informé.

impuni, mais triomphant. Pour un homme qui paroît si bête, je trouve qu'il n'a pas trop mal calculé.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien ordonner, à votre commodité, que les deux pièces ci-jointes me soient renvoyées avec la lettre de M. Roguin. Je sens que j'ai fort abusé, dans cette occasion, de la permission que vous m'avez donnée de faire venir mes lettres sous votre pli. Je serai plus discret à l'avenir; et si l'impunité du premier fourbe en suscite d'autres, elle me servira de leçon pour ne m'en plus tourmenter.

J'ai l'honneur, monsieur le comte, de vous assurer de tout mon respect.

DÉCLARATION JURIDIQUE DU SIEUR JEANNET.

L'an 1768, et le dix-neuvième jour du mois de septembre, par-devant noble et prudent Charles-Auguste du Terraux, bourgeois de Neuchâtel et de Romain-Motiers, maire pour sa majesté le roi de Prusse, notre souverain prince et seigneur, en la juridiction des Verrières, administrant justice par jour extraordinaire, mais aux lieu et heure accoutumés, et en la présence des sieurs jurés en icelle après nommés :

Personnellement est comparu M. Guyenet, receveur pour sa majesté, et lieutenant en l'honorable cour de justice du Val-de-Travers, qui a représenté qu'ayant reçu depuis peu une lettre de M. J. J. Rousseau, datée de Bourgoïn, du 8 du courant, par laquelle il lui marque que le nommé Thevenin, chamoiseur de sa profession, lui ayant fait demander neuf livres argent de France, qu'il prétend lui avoir

fait remettre en prêt, au logis du Soleil, à Saint-Sulpice, il y a à peu près dix ans; et comme cet article est trop intéressant à l'honneur de mondit sieur Rousseau pour ne pas l'éclaircir, vu et d'autant qu'il n'a jamais été dans le cas d'emprunter cette somme dudit Thevenin, et que cet article est controuvé; c'est pourquoi mondit sieur le lieutenant Guyenet se présente aujourd'hui par-devant cette honorable justice, pour requérir que, par reconnoissance, il puisse justifier authentiquement ce qu'il vient d'avancer, ayant pour cet effet fait citer en témoignage le sieur Jean-Henri Jeannet, cabaretier de ce lieu, présent, lequel et par qui l'argent que répète ledit Thevenin à mondit sieur Rousseau, doit, suivant lui, avoir été remis; requérant qu'avant de faire déposer ledit sieur Jeannet, il y soit appointé, ce qui a été connu.

Et pour y satisfaire, ledit sieur Jeannet étant comparu, a, après serment intime sur les interrogats circonstanciés à lui adressés, tendants à dire tout ce qu'il peut savoir de cette affaire, déposé comme suit:

Qu'il n'a aucune connoissance que le nommé Thevenin, chamoiseur, ait jamais prêté chez lui, déposant, ni ailleurs, aucun argent à M. Jean-Jacques Rousseau pendant tout le laps de temps qu'il a demeuré dans ce pays, n'ayant jamais eu l'honneur de voir dans son logis mondit sieur Rousseau; bien est-il vrai qu'il y a à peu près cinq ans qu'il le vit s'en revenant du côté de Pontarlier, sans lui avoir parlé ni l'avoir revu dès-lors.

Il se rappelle aussi très bien qu'en 1762, pendant le courant du mois de mai, arriva chez lui un nommé

Thevenin, qui se disoit être de la Charité-sur-Loire, réfugié dans ce pays pour éviter l'effet d'une lettre de cachet obtenue contre lui, lequel étoit accompagné du nommé Guillobel, marchand horloger du même lieu; ledit Thevenin n'ayant séjourné chez lui que huit à dix jours, pendant lequel temps arriva encore dans son logis un nommé Decustreau, qu'il connoissoit depuis près de vingt ans, pour avoir logé chez lui à différentes fois, et duquel il peut produire des lettres.

Ledit Decustreau partit au bout de quelques jours pour Neuchâtel; Thevenin avec lui Jeannet l'accompagnèrent jusqu'à Saint-Sulpice, au logis du Soleil, où ils dînèrent. Après le départ dudit Decustreau, ledit Thevenin demanda au déposant s'il connoissoit ledit Decustreau; il lui répondit qu'il le connoissoit pour avoir logé chez lui. Cette demande dudit Thevenin ayant excité au déposant la curiosité d'apprendre de lui pourquoi il lui formoit cette question, ledit Thevenin lui répondit que c'étoit à cause d'un écu de trois livres qu'il avoit prêté audit Decustreau sur la demande qu'il lui en avoit faite. Et enfin ledit sieur Jeannet ajoute que pendant tout le temps que ledit Thevenin a resté chez lui, il ne lui a point parlé de M. Rousseau, ni dit qu'il eût la moindre chose à faire avec lui; que ledit Thevenin, lorsqu'il arriva dans ce pays, n'avoit point de profession, ayant dès-lors appris celle de chamoiseur à Estavayé-le-Lac.

C'est tout ce que ledit sieur Jeannet a déclaré savoir sur cette affaire.

Enfin mondit sieur le lieutenant a continué à dire

qu'étant nécessaire à M. Rousseau d'avoir le tout par écrit, pour lui servir en cas de besoin, il demandoit que par connoissance il lui fût adjugé; ce qui lui a été.

Connu et jugé par les sieurs Jacques Lambelet, doyen, et Jacob Perroud, tous deux justiciers dudit lieu; et par mondit sieur le maire ordonné au notaire soussigné, greffier des Verrières, de lui en faire l'expédition en cette forme. Le jour prédit, 19 septembre 1768.

Par ordonnance, Signé JEAN JAQUET.

855. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Bourgoin, le 13 novembre 1768.

Mardi, monsieur, vous n'êtes pas libre, ni moi mercredi; le jeudi même est douteux: reste donc demain, lundi, pour ne pas aller trop loin. Il me seroit moins incommode, il faut l'avouer, que vous me fissions l'honneur de venir manger mon potage; mais comme une soupe de cabaret n'est pas trop présentable, et que j'y perdrais l'honneur de dîner avec madame de Saint-Germain, je préfère, monsieur, de profiter de votre invitation, en la priant de permettre que j'aie demain lui demander à dîner. S'il faisoit beau demain, sur les dix heures, j'irois vous proposer une promenade jusqu'à midi; à moins que vous ne la préférassiez de nos côtés, où il y a d'assez belles prairies.

Ne craignez pas, monsieur, d'entendre de ma part rien qui vous puisse déplaire; je respecte trop pour

cela et vous et vos sentiments ; et les miens , que je vois bien qui ne vous sont pas connus , en sont moins éloignés que vous ne pensez. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agira.

Je suis bien sensible, monsieur, à votre complaisance ; vous ne tarderez pas d'en connoître le prix. Si j'avois trouvé plus tôt un cœur auquel le mien osât s'ouvrir, j'aurois souffert de moins vives angoisses, et ma raison s'en trouveroit mieux. A demain donc, monsieur, puisque vous le voulez bien. Permettez que je présente mon respect très humble à madame de Saint-Germain.

RENOU.

856.—A M. LE COMTE DE TONNERRE.

Bourgoin, le 6 novembre 1768.

MONSIEUR,

Pardon de mes importunités réitérées ; mais je ne puis me dispenser de vous envoyer encore l'imprimé ci-joint qu'on n'a pu recouvrer plus tôt*. Vous y verrez, M. le comte, que ceux qui ont aposté le sieur Thevenin ont su choisir un sujet déjà expérimenté dans le métier qu'ils lui faisoient faire.

Je ne puis penser, monsieur, que vous m'ayez pu croire dans l'ame assez de bassesse pour vouloir me venger d'un tel malheureux. Moi qui jamais n'ai fait, ni rendu, ni voulu le moindre mal à personne, com-

* C'étoit un arrêt du parlement de Paris, du 10 mars 1761, qui condamnoit Thevenin au carcan, à être marqué, et aux galères pour trois ans pour impostures et calomnies.

mencerois-je si tard et sur un pareil personnage ? Non, monsieur, je n'ai point désiré sa purification, mais sa confusion, et c'est ce que sa conviction devoit naturellement produire, si l'on en eût profité pour remonter à la source de ces menées. Mais c'est ce qui commence à devenir superflu ; et sans que l'autorité ni moi nous en mêlions en aucune manière, je prévois que le public ne tardera pas à savoir à quoi s'en tenir.

Permettez que je vous réitère ici mes actions de grace des bontés dont vous m'avez honoré, et mes excuses de l'abus que j'en ai pu faire ; et daignez, monsieur, agréer, je vous supplie, les assurances de mon respect.

P. S. Je prends la liberté d'exiger, monsieur, que vous ne fassiez aucun usage de cet imprimé. Il est pour vous seul, et pour être brûlé après l'avoir lu, à moins que vous n'aimiez mieux le garder, mais de façon qu'il ne puisse nuire à celui qu'il concerne.

857. — A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 21 novembre 1768.

J'ai, mon ami, votre lettre du 14. Je ne puis me détacher de l'idée d'aller vous embrasser et délibérer avec vous de ma destination ultérieure. Je n'ai point encore de réponse de l'ambassadeur d'Angleterre : il n'étoit pas à Paris quand je lui ai écrit ; et j'ai appris dans l'intervalle qu'il avoit l'honnête Walpole pour secrétaire d'ambassade : cette nouvelle a achevé de me dé-

terminer. Je n'irai point en Angleterre : on me traitera comme on voudra en France , mais je suis déterminé à y rester. Je ne puis renoncer à l'espérance qu'au moins, pour l'honneur de l'hospitalité françoise , il s'y trouvera quelque coin où l'on voudra bien me laisser mourir en repos. Si ce coin , cher Moulou , en pouvoit être un du château de Lavagnac , il me semble que sous les auspices de l'amitié l'habitation m'en seroit délicate. Malheureusement j'écris inutilement à M. le prince de Conti ; mes lettres ne lui parviennent point. Il me répondoit fort exactement au commencement ; il ne me répond plus : il m'a fait dire qu'il ne recevoit point de mes nouvelles. Les négociations intermédiaires ont leurs inconvénients. La générosité de ce grand prince m'a accoutumé à accepter , et non pas à demander : je ne puis me résoudre à changer de méthode. Si l'ami de M. Venel , qui commande dans le château , veut écrire , à la bonne heure , je lui en serai obligé ; pour moi je n'écrirai pas. Mais dites-moi , n'y a-t-il dans le pays aucune habitation qui pût me convenir que ce château ? Le bon M. Venel ne pourroit-il pas me trouver un terrier à Pézénas même , ou aux environs ? Pourvu que je sois son voisin , que m'importe en quel lieu j'habite ? Si nous étions dans une meilleure saison , si le voyage étoit moins pénible , si j'avois plus de facilités pour le faire , je volerois près de vous ; mais mon transport et celui de tout mon attirail de botanique est embarrassant. Je ne suis point à portée ici d'avoir des voitures. Il me faudroit un bon carrossin qui pût charger avec nous cinq ou six malles , ou caisses ; il me faudroit un bon voiturier ,

qui nous conduisit bien et qui fût honnête homme : j'ai pensé que cela se pourroit trouver où vous êtes ; et que vous pourriez être à portée de faire pour moi ce marché , et de m'envoyer la voiture au temps convenu. Voyez. Ah ! si vous pouviez faire plus ! Mais madame Moulou , votre santé , vos affaires ! et quand tout vous le permettroit , je ne devrois pas le souffrir. Quoi qu'il en soit , j'ai le plus grand desir de me rendre auprès de vous , et cela d'autant plus que j'ai quelque lieu de croire qu'on m'y verroit avec plus de plaisir qu'ici.

J'ai reçu depuis peu , avec le reste de mes plantes et bouquins , une lettre que M. de Gouan m'écrivoit à Trye : elle est de si vieille date que je ne sais plus comment y répondre. Il m'accusera de malhonnêteté envers lui , moi qui voudrois tout faire pour obtenir ses instructions et sa correspondance , et que ce desir anime encore à me rendre à Montpellier. Si vous le connoissez , et si vous le voyez , obtenez-moi , je vous prie , ses bonnes grâces , en attendant que je sois à portée de les cultiver. Quel trésor vous m'annoncez dans l'herbier des plantes marines ! Que je suis touché de la générosité de votre digne parent ! Elle me fera , avec celui du brave Dombey , une collection complète , surtout si M. Gouan veut bien y ajouter quelques fragments de ses dernières dépouilles des Pyrénées. Que je vais être riche ! Je suis si avare et si enfant que le cœur m'en bat de joie. Gardez-moi bien précieusement ce beau présent , je vous prie , jusqu'à ce qu'il soit décidé qui de lui ou de moi ira joindre l'autre.

J'ai été très malade, très agité de peine et de fièvre ces temps derniers; maintenant je suis tranquille, mais très foible. J'aime mieux cet état que l'autre, et j'aurai peu de regret aux forces qui me manquent s'il m'en reste assez pour vous aller voir. Adieu, cher Moulou; faites agréer à madame les hommages et respects de votre vieux ami et de sa femme. Nous vous embrassons l'un et l'autre de tout notre cœur.

858. — A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 21 novembre 1768.

Je vous remercie, mon cher hôte, de l'arrêt de Thevenin; je l'ai envoyé à M. de Tonnerre, avec condition expresse, qui du reste n'étoit pas fort nécessaire à stipuler, de n'en faire aucun usage qui pût nuire à ce malheureux. Votre supposition qu'il a été la dupe d'un autre imposteur est absolument incompatible avec ses propres déclarations, avec celle du cabaretier Jeannet, et avec tout ce qui s'est passé; cependant si vous voulez absolument vous y tenir, soit. Vous dites que mes ennemis ont trop d'esprit pour choisir une calomnie aussi absurde : prenez garde qu'en leur accordant tant d'esprit vous ne leur en accordiez pas encore assez, car leur objet n'étant que de voir quelle contenance je tenois vis-à-vis d'un faux témoin, il est clair que plus l'accusation étoit absurde et ridicule, plus elle alloit à leur but : si ce but eût été de persuader le public, vous auriez raison, mais il étoit autre. On savoit très bien que je me tirerois de cette affaire; mais on vouloit voir comment je m'en

tirerois; voilà tout. On sait que Thevenin ne m'a pas prêté neuf francs, peu importe; mais on sait qu'un imposteur peut m'embarrasser; c'est quelque chose.

Vos maximes, mon très cher hôte, sont très stoïques et très belles, quoique un peu outrées, comme sont celles de Sénèque, et généralement celles de tous ceux qui philosophent tranquillement dans leur cabinet sur les malheurs dont ils sont loin, et sur l'opinion des hommes qui les honore. J'ai appris assurément à n'estimer l'opinion d'autrui que ce qu'elle vaut, et je crois savoir du moins aussi bien que vous de combien de choses la paix de l'ame dédommage; mais que seule elle tienne lieu de tout et rende seule heureux les infortunés, voilà ce que j'avoue ne pouvoir admettre; ne pouvant, tant que je suis homme, compter totalement pour rien la voix de la nature pâtissante et le cri de l'innocence avilie. Toutefois, comme il nous importe toujours, et surtout dans l'adversité, de tendre à cette impassibilité sublime à laquelle vous dites être parvenu, je tâcherai de profiter de vos sentences, et d'y faire la réponse que fit l'architecte athénien à la harangue de l'autre : *Ce qu'il a dit, je le ferai.*

Certaines découvertes, amplifiées peut-être par mon imagination, m'ont jeté durant plusieurs jours dans une agitation fiévreuse qui m'a fait beaucoup de mal, et qui, tant qu'elle a duré, m'a empêché de vous écrire. Tout est calme; je suis content de moi; et j'espère ne plus cesser de l'être, puisqu'il ne peut plus rien m'arriver de la part des hommes à quoi je n'aie appris à m'attendre et à quoi je ne sois préparé. Bon-

jour, mon cher hôte ; je vous embrasse de tout mon cœur.

859. — A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 28 novembre 1768.

Je ne puis pas mieux vous détromper , monsieur , sur la réserve dont vous me soupçonnez envers vous qu'en suivant en tout vos idées, et vous en confiant l'exécution ; et c'est ce que je fais , je vous jure , avec une confiance dont mon cœur est content, et dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le prince de Conti où je parle comme vous le desirez et comme je pense. Je n'ai jamais ni désiré ni cru que ma lettre à M. l'ambassadeur d'Angleterre dût ni pût être un secret pour son altesse , ni pour les gens en place , mais seulement pour le public , et je vous préviens une fois pour toutes que , quelque secret que je puisse vous demander sur quoi que ce puisse être , il ne regardera jamais M. le prince de Conti , en qui j'ai autant et plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui seroit remise en main propre ; je suppose que ce sera par vous ; j'y compte , et je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de passer en Angleterre , qui me vint en recevant le passe-port , a été presque aussitôt révoqué que formé : de nouvelles lumières sur ma situation m'ont appris que je me devois de rester en France , et j'y resterai. M. Davenport m'a fait une réponse très engageante et très honnête. L'ambassadeur ne m'a point répondu : si j'avois su

que le sieur Walpole étoit auprès de vous , vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce misérable et pour son camarade tout le mépris dont ils sont dignes. J'ai toujours agi d'après la supposition des sentiments de droiture et d'honneur innés dans les cœurs des hommes. Ma foi pour le coup je me tiens coi, et je ne suppose plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux et plus embarrassé de ma figure : si c'est leur tort ou le mien, c'est ce que je les laisse décider à leur mode : ils peuvent continuer à balotter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'est pas au milieu d'eux.

J'ai été très bien pendant une dizaine de jours; j'étois gai, j'avois bon appétit; j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations : depuis deux jours je suis moins bien, j'ai de la fièvre, un grand mal de tête, que les échecs où j'ai joué hier ont augmenté; je les aime, et il faut que je les quitte; mes plantes ne m'amusent plus : je ne fais que chanter des strophes du Tasse; il est étonnant quel charme je trouve dans ce chant avec ma pauvre voix cassée et déjà tremblante. Je me mis hier tout en larmes, sans presque m'en apercevoir, en chantant l'histoire d'Olinde et de Sophronie; si j'avois une pauvre petite épinette pour soutenir un peu ma voix foiblissante, je chanterois du matin jusqu'au soir. Il est impossible à ma mauvaise tête de renoncer aux châteaux en Espagne. Le foin de la cour du château de Lavagnac, une épinette et mon Tasse, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi. Bonjour, monsieur, ma femme vous salue de

tout son cœur; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien sincèrement.

860. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE VERNA.

Bourgoin, le 2 décembre 1768.

Laissons à part, madame, je vous supplie, les livres et leurs auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferois un bien volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, madame, des étangs et des montagnes de votre contrée, ajouteroit à mon empressement, mais n'en seroit pas la première cause. On dit que la grotte de la Balme est de vos côtés; c'est encore un objet de promenade et même d'habitation, si je pouvois m'en pratiquer une dont les fourbes et les chauve-souris n'approchassent pas. A l'égard de l'étude des plantes, permettez, madame, que je la fasse en naturaliste, et non pas en apothicaire: car, outre que je n'ai qu'une foi très médiocre à la médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la nature, qui ne ment point, et je ne connois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les bergères que des herbes pour les lavements. Puissé-je, madame, aussitôt que le printemps ramènera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations qui ne pourront qu'être

abondantes et brillantes, si je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous. Agréez, madame, et faites agréer à M. le président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

RENOU.

861.—A M. LALLIAUD.

Bourgoin, ce 7 décembre 1768.

Voici, monsieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours : elle est pour M. Davenport, qui m'a écrit trop honnêtement pour que je puisse me dispenser de lui donner avis que j'ai changé de résolution. J'espère que ma précédente avec l'incluse vous sera bien parvenue, et j'en attends la réponse au premier jour. Je suis assez content de mon état présent ; je passe entre mon Tasse et mon herbier des heures assez rapides pour me faire sentir combien il est ridicule de donner tant d'importance à une existence aussi fugitive : j'attends sans impatience que la mienne soit fixée ; elle l'est par tout ce qui dépendoit de moi ; le reste, qui devient tous les jours moindre, est à la merci de la nature et des hommes ; ce n'est plus la peine de le leur disputer. J'aimerois assez à passer ce reste dans la grotte de la Balme, si les chauve-souris ne l'empuantissoient pas : il faudra que nous l'allions voir ensemble quand vous passerez par ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

862.—A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 12 décembre 1768.

Quoi! monsieur, c'est à M. Q.....t qu'on s'est adressé; c'est à lui qu'ont été envoyés les extraits des lettres que je vous avois écrites dans la confidence de l'amitié; et ce seroit sous les auspices de l'homme qui m'a chassé du château de Trye, malgré son maître, que j'irois habiter celui de Lavagnac? Vraiment, mon ami, vous avez opéré là de belles choses! Mais n'en parlons plus; ce n'est pas votre faute : vous ne saviez ni ce qu'étoit M. Q.....t, ni ce que faisoit M. M.....x; mais vous ne deviez pas, me semble, être si facile à donner les extraits des lettres de votre ami. Le plus grand mal de tout ceci est que j'ai trouvé de mon côté le moyen d'écrire au prince et de lui faire passer ma lettre. Si son altesse agréé que j'aïlle à Lavagnac, comment ferai-je pour m'en dédire, après le lui avoir demandé? ou à quelle destinée dois-je m'attendre si j'ose aller me livrer à des gens sur qui Q.....t a de l'influence? Ce qu'il y a de sûr est qu'il n'y a rien à quoi je ne m'expose plutôt qu'à la disgrâce du prince, et surtout à la mériter : ainsi s'il approuve que j'aïlle à Lavagnac, je suis déterminé à m'y rendre à tout risque, quoique assurément le destin qu'on m'y prépare ne puisse être pire que celui auquel je m'attends. Mais que j'écrive à M. Q.....t, moi! non, mon ami, le riche Dauphinois et le célèbre *Gènevois* ne sont point faits pour s'écrire l'un à l'autre, et ne s'écriront jamais, je vous en réponds.

Je suis vivement touché du zèle et des bontés de M. Venel : je ne lui écris pas, parcequ'il m'est très pénible d'écrire, mais j'ai le cœur plein de lui : si j'allois à Lavagnac, l'avantage d'être auprès de lui me pourroit consoler et dédommager de beaucoup de choses ; mais je vous avoue que l'idée d'être au pouvoir du sieur Q.....t me fait frémir. Ce qu'il y a de bizarre est que je ne connois point du tout cet homme-là, que je n'ai jamais eu nulle affaire avec lui, nulle sorte de liaison, que je ne l'ai même jamais vu que je sache. Il me hait, comme tous mes autres ennemis, sans avoir à se plaindre de moi en aucune sorte, et uniquement parcequ'ils ont tous des cœurs faits pour goûter un plaisir sensible à haïr et tourmenter les infortunés. Au reste, vous vous doutez bien qu'un courtisan aussi délié que M. Q.....t se garde bien d'avouer sa haine : il suit encore en cela les mêmes errements des autres ; et, pour mieux servir sa haine, il a grand soin de la cacher.

Je vous renvoie ci-jointe la lettre de votre ami ; j'en suis pénétré : si je dépendois de moi, je ne tarderois guère à aller lui demander ses directions et profiter de ses soins généreux : il ne dépendra même pas de moi que cela n'arrive ; mais ceux qui disposent de moi règlent ma marche comme Dieu celle de la mer, *Procedes hùc, et non ibis ampliùs*. Adieu, cher Moulou : je ne sais ce qu'il arrivera de moi. Je vois que je soupire en vain après le repos qu'on ne veut pas m'accorder ; mais ce qu'on ne m'ôtera pas au moins, quoi qu'il arrive, c'est le plaisir de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir.

Je vois, par ce que monsieur votre ami vous dit de son herbier, et de ce qu'il se propose d'y joindre, que ce n'est pas tout-à-fait ce que j'avois imaginé sur votre expression. Vous m'aviez annoncé des plantes marines : les plantes marines sont des *fucus* qui viennent dans la mer ; et je présume par sa lettre que ce sont seulement des plantes maritimes qui viennent sur les rivages ; c'est autre chose : mais n'importe, l'un ou l'autre présent me sera toujours très précieux.

Je vois que madame Moulton a été malade : vous ne m'en aviez rien dit ; vous aviez tort : l'amitié est un sentiment si doux qu'elle donne même une sorte de plaisir à partager les peines de nos amis, et vous m'avez ravi ce plaisir-là. Il est vrai que je lui préfère celui de partager maintenant votre joie. Mille respects de ma part et de celle de ma femme à votre chère convalescente, et prenez-en votre part.

863. — A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 19 décembre 1768.

Ce que vous me marquez de la fin de vos brouilleries avec la cour me fait grand plaisir ; et j'en augure que vous pourrez encore vivre agréablement où vous êtes, et où vous êtes retenu par des liens d'attachement qu'il n'est pas dans votre cœur de rompre aisément. Il me semble que le roi se conduit réellement en très grand roi, lorsqu'il veut premièrement être le maître, et puis être juste. Vous penserez qu'il seroit plus grand et plus beau de vouloir transposer cet ordre : cela peut être ; mais cela est au-dessus de l'hu-

manité, et c'est bien assez, pour honorer le génie et l'ame du plus grand prince, que le premier article ne lui fasse pas négliger l'autre. Si Frédéric ratifie le rétablissement de tous vos privilèges, comme je l'espère, il aura mérité de vous le plus bel éloge que puisse mériter un souverain, et qui l'approche de Dieu même, celui qu'Armide faisoit de Godefroi de Bouillon :

*Tu, cui concesso il cielo e diel' ti il fato,
Voler il giusto, e poter ciò che vuoi.*

Je m'imagine que si les députés, qu'en pareil cas vous lui enverrez probablement pour le remercier, lui récitoyent ces deux vers pour toute harangue, ils ne seroient pas mal reçus.

Je suis bien touché de la commission que vous avez donnée à Gagnebin : voilà vraiment un soin d'amitié, un soin de ceux auxquels je serai toujours sensible, parcequ'ils sont choisis selon mon cœur et selon mon goût. Je dois certainement la vie aux plantes : ce n'est pas ce que je leur dois de bon, mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles au milieu des amertumes dont elle est inondée : tant que j'herborise je ne suis pas malheureux ; et je vous réponds que, si l'on me laissoit faire, je ne cesserois tout le reste de ma vie d'herboriser du matin au soir. Au reste, j'aime mieux que le recueil de M. Gagnebin soit très petit, et qu'il ne soit pas composé de plantes communes qu'on trouve partout : je ne vous dissimulerai même pas que j'ai déjà beaucoup de plantes alpines et des plus rares ; cependant, comme il y en a encore un très grand nombre qui me manquent, je ne

doute pas qu'il ne s'en trouve dans votre envoi qui me feront grand plaisir par elles-mêmes, outre celui de les recevoir de vous. Par exemple, quoique je sois assez riche en gentianes, il y en a une que je n'ai pu trouver encore, et que je convoite beaucoup, c'est la grande *gentiane pourprée*, la seconde en rang du *species* de *Linnæus*. J'ai le *tozzia alpina*, Linn.; mais il y manque la racine, qui est la partie la plus curieuse de cette plante, d'ailleurs difficile à sécher et conserver. J'ai l'*uva ursi* en fruits, mais je ne l'ai pas en fleurs. J'ai l'*azalca procumbens*; mais il me manque d'autres beaux *chamærhododendros* des Alpes. Je n'ai qu'un misérable petit *Androsace*. Je n'ai pas le *cortusa Matthioli*, etc. La liste de ce que j'ai seroit longue, celle de ce qui me manque plus longue encore; mais si vous vouliez m'envoyer celle de ce que vous enverra Gagnebin, j'y pourrois noter ce qui me manque, afin que le reste, étant superflu dans mon herbier, pût demeurer dans le vôtre. Je me suis ruiné en livres de botanique, et j'avois bien résolu de n'en plus acheter; cependant je sens que m'affectionnant aux plantes des Alpes, je ne puis me passer de celui de Haller. Vous m'obligerez de vouloir bien me marquer exactement son titre, son prix, et le lieu où vous l'avez trouvé; car la France est si barbare encore en botanique, qu'on n'y trouve presque aucun livre de cette science; et j'ai été obligé de faire venir à grands frais de Hollande et d'Angleterre le peu que j'en ai; encore ai-je cherché partout ceux de Clusius sans pouvoir les trouver.

Voilà bien du bavardage sur la botanique, dont je vois, avec grand regret, que vous avez tout-à-fait

perdu le goût. Cependant, puisque vous avez un peu fêté mon *apocyn*, j'ai grande envie de vous envoyer quelques graines de l'arbre de soie et de la pomme de cannelle, qu'on m'a dernièrement apportées des îles. Quand vous commencerez à meubler votre jardin, je suis jaloux d'y contribuer. Bonjour, mon cher hôte; nous vous embrassons et vous saluons l'un et l'autre de tout notre cœur.

864.—A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 19 décembre 1768.

Pauvre garçon, pauvre Sauttersheim! Trop occupé de moi durant ma détresse, je l'avois un peu perdu de vue; mais il n'étoit point sorti de mon cœur, et j'y avois nourri le desir secret de me rapprocher de lui, si jamais je trouvois quelque intervalle de repos entre les malheurs et la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; son caractère étoit doux, sa société étoit simple, rien de la pretintaille françoise; encore plus de sens que d'esprit; un goût sain, formé par la bonté de son cœur, des talents assez pour parer une solitude, et un naturel fait pour l'aimer avec un ami: c'étoit mon homme; la Providence me l'a ôté; les hommes m'ont ôté la jouissance de tout ce qui dépendoit d'eux; ils me vendent jusqu'à la petite mesure d'air qu'ils permettent que je respire: il ne me restoit qu'une espérance illusoire, il ne m'en reste plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi seul toutes mes ressources, puisqu'il ne m'en reste plus

aucune autre. Je sens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une sympathie bien forte entre lui et moi, puisque ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empressés, je le reçus à bras ouverts sitôt qu'il se présenta, et dès les premiers jours de notre liaison, elle fut intime. Je me souviens que, dans ce même temps, on m'écrivit de Genève que c'étoit un espion aposté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, disoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-dessus je proposai à Sauttersheim un voyage à Pontarlier, sans lui parler de ma lettre : il y consent; nous partons. En arrivant à Pontarlier, je l'embrasse avec transport, et puis je lui montre la lettre : il la lit sans s'émouvoir; nous nous embrassons derechef, et nos larmes coulent. J'en verse derechef en me rappelant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui plusieurs petits voyages pédestres; je commençois d'herboriser, il prenoit le même goût; nous allions voir milord maréchal, qui, sachant que je l'aimois, le recevoit bien, et le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raison. Sauttersheim étoit aimable; mais son mérite ne pouvoit être senti que des gens bien nés; il glissoit sur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu n'étoit pas faite pour le connoître : aussi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes où il étoit étranger; mais pourquoi m'y a-t-il laissé?

Pardon, monsieur; mais vous aimiez ce pauvre garçon, et je sais que l'effusion de mon attachement et de mon regret ne peut vous déplaire. Je suis sensi-

ble à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur auprès de M. le prince de Conti ; mais vous en avez été bien payé par le plaisir de converser avec le plus aimable et le plus généreux des hommes, qui sûrement eût aimé et favorisé notre pauvre Sauttersheim s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi, qu'elles sont inépuisables comme la générosité de son cœur. Ah ! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent détournent et anéantissent tout l'effet de ses soins ? J'apprends que son trésorier, qui m'a fait chasser du château de Trye à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du prince à celui de Lavagnac, et qu'il a déjà été question de moi entre eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du sort qu'on m'y prépare ; mais n'importe, me voilà prêt, et il n'y a rien que je n'endure plutôt que de mériter la disgrâce du prince en me rétractant sur ce que j'ai demandé moi-même, et en laissant inutiles, par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a résolu de m'accabler jusqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins dont je saurai me garantir quoi qu'on fasse, c'est celui de perdre sa bienveillance et sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, monsieur, de me chercher une épinette. Voilà un soin dont je vous suis très obligé, mais dont le succès m'embarrasseroit beaucoup ; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit premièrement me pourvoir d'un lieu pour la placer, et.... d'une pierre pour y poser ma tête. Mon herbier et mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine et d'argent

à transporter de gîte en gîte, et de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de surcroît une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies, afin que je pusse la porter sur mon dos, comme les savoyardes portent leurs vielles : tout cet attirail me feroit un équipage assez digne du Roman comique, mais aussi peu risible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je suis encore assez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu faire entrer le desir d'une épinette ; mais nous serons assez à temps de songer à cet article quand tous les autres seront réalisés ; et il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher monsieur Lalliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bonjour, monsieur ; nous vous saluons tous deux de tout mon cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans compliments ; vous ferez bien de le suivre.

865. — A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 30 décembre 1768.

J'attendois, cher Moulou, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le prince de Conti m'avoit fait annoncer ensuite de l'approbation qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac ; mais ces ordres ne sont point encore venus, et je crains qu'ils ne viennent pas sitôt ; car son altesse m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet des arrangements sembla-

bles à ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangements dépendent de l'accord de personnes qui ne se rencontrent pas souvent ; et, quelle que soit la générosité de cœur de ce grand prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous sentez qu'il n'est pas ni ne sauroit être occupé de moi seul ; et la chose du monde qui fait le mieux son éloge est qu'il ne soit pas encore ennuyé de tous les soins que je lui ai coûtés. J'attends donc sans impatience ; mais, en attendant, ma situation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour ; et l'air marécageux et l'eau de Bourgoïn m'ont fait contracter depuis quelque temps une maladie singulière dont, de manière ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer : c'est un gonflement d'estomac très considérable et sensible même au-dehors, qui m'opprime, m'étouffe, et me gêne au point de ne pouvoir plus me baisser, et il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes souliers, etc. Je croyois d'abord d'engraisser, mais la graisse n'étouffe pas ; je n'engraisse que de l'estomac, et le reste est tout aussi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité, qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de sortir de ce mauvais pays le plus tôt qu'il me sera possible. En attendant que le prince ait jugé à propos de disposer de moi il y a dans ce pays, à demi-lieue de la ville, une maison à mi-côte, agréable, bien située, où l'eau et l'air sont très bons, et où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai dessein d'occuper. La maison est seule, loin de tout village, et inhabitée dans cette saison. J'y serai seul avec ma femme et une ser-

vante qu'on y tient : voilà une belle occasion , pour ceux qui disposent de moi , de se délivrer du soin de ma garde , et de me délivrer , moi , des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne , ni ne me détermine : je compte aller là dans quelques jours , à la merci des hommes et à la garde de la Providence. En attendant que je sache s'il m'est permis d'aller vous joindre , ou si je dois rester dans ce pays (car je suis déterminé à ne prendre aucun parti sans l'aveu du prince , parce que ma confiance est égale à ma reconnaissance , et c'est tout dire) , cher Moulou , adieu : je ne sais ni dans quel temps ni à quelle occasion je cesserai de vous écrire ; mais , tant que je vivrai , je ne cesserai de vous aimer.

866. — A MADAME LATOUR.

A Bourgoïn , le 3 janvier 1769.

Ceux qui ont besoin qu'un homme dans mon état leur rappelle son existence sont indignes qu'il les en fasse souvenir. Je savois , chère Marianne , que vous n'étiez pas de ce nombre ; j'attendois de vos nouvelles , et j'étois sûr d'en recevoir , mais ma situation ne me permettoit pas de vous en demander. Mon cœur ne peut cesser d'être plein de vous ; je vous chérissois par toutes les qualités aimables que vous m'avez montrées ; mais un seul service de véritable amitié m'imprimera toujours un sentiment plus fort que tout autre attachement , un sentiment que l'absence ni le temps ne peuvent prescrire ; et , soit qu'il me reste peu ou beaucoup de temps à vivre , vous me serez aussi respectable que chère jusqu'à mon dernier soupir.

Depuis quelques jours je ne puis plus écrire sans beaucoup souffrir, et bientôt, si mon état empire, je ne le pourrai plus du tout. Un mal d'estomac, accompagné d'enflure et d'étouffement, ne me permet plus de me baisser : toute autre attitude que celle de me tenir droit me suffoque, et il y a déjà long-temps que je ne puis mettre moi-même mes souliers. Je veux attribuer ce mal extraordinaire à l'air et à l'eau du pays marécageux que j'habite; si je m'en tire, je vous l'écrirai; si j'y succombe, Marianne, honorez la mémoire de votre ami, et soyez sûre qu'il a vécu et qu'il mourra digne des sentiments que vous lui avez témoignés.

867. — A M. BEAUCHATEAU.

Bourgoin, le 9 janvier 1769.

Hier, monsieur, je reçus, par le canal du sieur Guy, libraire à Paris, avec des Étrennes mignonnes, votre lettre du 7 septembre 1768.

Mes ennemis ont toujours parlé; mes amis, si j'en ai, se sont toujours tus : les uns et les autres peuvent continuer de même. Je ne desire point qu'on me loue, encore moins qu'on me justifie. J'approche d'un séjour où les injustices des hommes ne pénètrent pas. La seule chose que je desire, en les quittant, est de les laisser tous heureux et en paix. Adieu, monsieur.

868. — A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 12 janvier 1769.

Permettez, mon cher hôte, que, dans l'impossibilité où me met un grand mal d'estomac, accompagné d'enflure, d'étouffement, et de fièvre, d'écrire moi-même, j'emprunte le secours d'une autre main pour vous marquer combien je suis touché de la continuation de vos alarmes sur le triste état de madame la commandante. Je vous avoue que depuis que j'eus l'honneur de la voir un peu de suite à Cressier, je jugeai sur plusieurs signes que son sang, très sain d'ailleurs, tenoit d'une humeur scorbutique, et vous savez que c'est un des effets du scorbut de rendre les os très fragiles; mais, en même temps, cette humeur surabondante rend les calus très faciles à former. Ainsi le remède, à quelque égard, suit le mal; il n'y a que des mouvements bien liants, bien doux, tels qu'elle sera forcée de les faire, qui puissent prévenir pareils accidents à l'avenir. Son état forcé sera presque celui où elle seroit obligée de se tenir volontairement à l'avenir, pour prévenir d'autres fractures, quand même elle n'en auroit point eu jusqu'ici. Le mien, mon cher hôte, me dispense de tant de prévoyance, et je crois que la nature ou les hommes me laissent voir de plus près le repos auquel j'avois inutilement aspiré jusqu'ici. Accoutumé à l'air subtil des montagnes, je puis juger que l'air marécageux du pays que j'habite, et les mauvaises eaux que l'on est forcé d'y boire, ont contribué à me mettre dans cet

état. Si j'avois eu plus de force et de moyens, que ma santé fût moins désespérée, je tâcherois d'aller travailler à la rétablir dans quelque habitation plus convenable à mon tempérament. Mais le mal me paroît sans remède; je suis très foible, c'est une grande fatigue pour moi de me transplanter; ainsi j'ignore encore si j'en aurai l'occasion, le courage, et si j'y serai à temps. S'il arrivoit que je fusse privé du plaisir de vous écrire davantage, vous pourrez toujours avoir des nouvelles de ma femme, et lui donner des vôtres, comme j'espère que vous voudrez bien faire, par la voie de Lyon.

Quant à ce qui est entre vos mains, et qui peut être complété par ce qui est dans celles de la dame à la marmelade de fleur d'orange, je vous laisse absolument le maître d'en disposer après moi de la manière qui vous paroîtra la plus favorable aux intérêts de ma veuve, à ceux de ma filleule, et à l'honneur de ma mémoire.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher hôte, qu'il soit désormais beaucoup question de botanique; ainsi vos plantes des Alpes et le livre que vous y vouliez joindre ne seront probablement plus de saison quand même je resterois comme je suis, ce qui me paroît impossible, puisque je ne saurois actuellement me baisser, ni mettre mes souliers moi-même; ce qui n'est pas une bonne disposition pour herboriser. D'ailleurs la fièvre, et même assez forte, me rend si foible, qu'il faut dans peu qu'elle s'en aille ou que je m'en aille. Je ne puis pas vous dire encore lequel sera des deux.

Depuis cette lettre écrite, mon cher hôte, je me sens mieux, et assez bien pour pouvoir, sans beaucoup d'incommodité, y joindre un mot de ma main; mais ma pauvre femme à son tour est tombée malade, et ma chambre est un hôpital. Comme je suis persuadé que réellement l'air de ce lieu nous est pernicieux à l'un et à l'autre, je suis déterminé, sitôt qu'elle sera en état de souffrir le transport, d'aller nous établir à une lieue d'ici, sur la hauteur, en très bon air, dans une maison abandonnée, mais où le gentilhomme à qui elle appartient veut bien me faire accommoder un petit logement. Adieu, mon cher hôte; nous vous embrassons l'un et l'autre de tout notre cœur: offrez nos respects et nos vœux à la maman, et nos amitiés à M. Jeannin.

869. — A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 16 janvier 1769.

Je commence, monsieur, d'entrevoir le repos que vous m'annoncez; et que j'ai pressenti même avant vous; un grand mal d'estomac, accompagné d'enflure, d'étouffement, et de fièvre, m'en montre la route autre que celle que vous avez prévue, mais la seule par laquelle j'y puis parvenir. Cette bizarre maladie a des relâches, que je paie par des retours plus cruels; et hier même je me croyais guéri: j'ai changé cette nuit d'opinion; je comprends que j'en ai pour le reste de la route, mais j'ignore si le trajet qui me reste à faire sera court ou long. La seule chose que je sens c'est qu'il sera rude, d'autant plus que l'impossibilité de me

baisser, de me chausser, d'herboriser par conséquent, et l'extrême difficulté d'écrire, me condamnent à la plus insupportable inaction, ne pouvant supporter aucune lecture, ni feuilleter que des livres de plantes, qui vont ne me servir plus de rien. Je crois que l'attitude d'être continuellement occupé à coller des plantes, et courbé sur la caisse de mon herbier, a beaucoup contribué à détruire mon estomac; et, lorsque je reprends dans des moments la même attitude, la douleur et l'oppression, qui redoublent, me forcent bien vite à la quitter: mais je crois que l'air et l'eau de ce pays marécageux m'ont fait plus de mal encore. Je ne m'en suis pas senti tout seul; et ma femme, qui vient d'être aussi malade, en a éprouvé sa part. Cela m'a déterminé, me voyant totalement oublié, ou du moins abandonné, à accepter un petit logement qui m'a été offert sur la hauteur, à une lieue d'ici, dans une maison inhabitée, mais en très bon air, et je compte m'y transplanter aussitôt qu'il sera prêt, et que nous en aurons la force; trop heureux si l'on m'y laisse au moins finir mes jours dans la langueur d'une oisiveté totale, ou mêlée uniquement de mes maux, plus supportables pour moi qu'elle.

Voici, monsieur, une lettre-de-change de dix livres sterling sur l'Angleterre, que je vous prie de tâcher de négocier, ou d'envoyer à Londres; elle sera payée sur-le-champ: c'est une petite rente viagère que j'ai reçue en paiement de mes livres, que je vendis à Londres pour n'avoir plus à les traîner après moi depuis qu'ils m'étoient devenus inutiles.

Mon cher monsieur Lalliaud, plaignez-moi et par-

donnez-moi. Je ne puis plus écrire sans souffrir beaucoup et sans aggraver mon mal; et, pour surcroît, je n'ai affaire qu'à des gens exigeants, qui s'embarrassent très peu de mon état, et me comptent leurs lignes sur les pages qu'ils exigent de moi. Vous n'êtes pas de même; aussi toute mon attente est en vous. Je ne vous écrirai que pour choses nécessaires et très en bref. Ne comptez pas rigoureusement avec votre serviteur, je vous en conjure, et donnez-moi la consolation d'apprendre de temps en temps que vous ne m'oubliez pas. Je vous embrasse de tout mon cœur, et ma femme vous salue.

870. — A M. DU PEYROU.

A Bourgoin, le 18 janvier 1769.

J'apprends, mon cher hôte, par le plus singulier hasard, qu'on a imprimé à Lausanne un des chiffons qui sont entre vos mains, sur cette question : *Quelle est la première vertu du héros ?* Vous croyez bien que je comprends qu'il s'agit d'un vol; mais comment ce vol a-t-il été fait, et par qui?... Vous qui êtes si soigneux, et surtout des dépôts d'autrui ! J'ai des engagements qui rendent de pareils larcins de très grande conséquence pour moi. Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impression ? De grace, mon cher hôte, tâchez de remonter à la source, de savoir comment et par qui ce torchecul a été imprimé. Je vis dans la sécurité la plus profonde sur les papiers qui sont entre vos mains; si vous souffrez que je perde

cette sécurité, que deviendrai-je? Mettez-vous à ma place, et pardonnez l'importunité.

J'ai cru mourir cette nuit; le jour je suis moins mal. Ce qui me console est que de semblables nuits ne sauroient se multiplier beaucoup. Ma femme, qui a été fort mal aussi, se trouve mieux. Je me prépare à déloger pour aller, dans le séjour élevé qui m'est destiné, chercher un air plus pur que celui qu'on respire dans ces vallées.

Je suis très inquiet de l'état de madame la commandante, et par conséquent du vôtre. Mon cher hôte, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de tous deux le plus tôt que vous pourrez. Je vous embrasse.

871. — A M. LALLIAUD.

Monquin, le 4 février 1769.

J'ai reçu, monsieur, vos deux dernières lettres, et, avec la première, la rescription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie.

Quoi! monsieur, le barbouillage académique imprimé à Lausanne l'avoit aussi été à Paris!.... et c'est M. Fréron qui en est l'éditeur*!.... Le temps de l'impression, le choix de la pièce, la moindre et la plus plate de tout ce que j'ai laissé en manuscrit, tout m'apprend par quelles espèces de main et à quelle in-

* En effet, Fréron avoit publié le discours dont il s'agit dans son *Année littéraire*, tome VII, 1768. Il y est précédé d'une lettre d'envoi que lui adresse un anonyme, et le journaliste n'y a ajouté aucune réflexion.

tention cet écrit a été publié. L'édition de Lausanne ; si elle existe, aura probablement été faite sur celle de Paris ; mais le silence de M. du Peyrou me fait douter de cette seconde édition , dont la nouvelle m'a été donnée d'assez loin pour qu'on ait pu confondre ; et de pareils chiffons ne sont guère de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il est possible, à la source du vol par l'examen du manuscrit : cela vaut mieux qu'une lettre imprimée , qui ne feroit que faire souvenir de moi le public et mes ennemis, dont je cherche à être oublié, et sur laquelle les coupables n'iront sûrement pas se déclarer. Vous m'apprenez aussi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'est ainsi qu'on me dissèque de mon vivant, ou plutôt qu'on dissèque un autre corps sous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez, si ce n'est deux ou trois lettres de moi qui y sont insérées, et sur lesquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres sous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en supprimant la première édition de Lausanne faite sous les yeux de l'auteur ? J'entrevois que l'impression du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre souterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faisais du noir ; l'expression n'est pas juste : ce n'est pas moi, monsieur, qui fais du noir, mais c'est moi qu'on en barbouille. Patience ; ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire, il se trouvera quand je ne serai plus en leur pouvoir, et au moment qu'ils y penseront le moins. Aussi qu'ils fassent désor-

mais à leur aise, je les mets au pis. J'attends sans alarmes l'explosion qu'ils comptent faire après ma mort sur ma mémoire, semblables aux vils corbeaux qui s'acharnent sur les cadavres. C'est alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne cesse de les faire trembler, et c'est alors que l'on connoitra peut-être le prix de ma patience et de mon silence. Quoi qu'il en soit, en quittant Bourgoin j'ai quitté tous les soucis qui m'en ont rendu le séjour aussi déplaisant que nuisible. L'état où je suis a plus fait pour ma tranquillité que les leçons de la philosophie et de la raison. J'ai vécu, monsieur; je suis content de l'emploi de ma vie; et, du même œil que j'en vois les restes, je vois aussi les événements qui les peuvent remplir. Je renonce donc à savoir désormais rien de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se passe par rapport à moi : vous avez eu la discrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuse pas aux soins que votre amitié, votre équité, peuvent vous inspirer pour la vérité, pour moi dans l'occasion, parceque, après les sentiments que vous professez envers moi, ce seroit vous manquer à vous-même. Mais, dans l'état où sont les choses, et dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puisse ôter à mon esprit la même tranquillité dont jouit ma conscience.

Je vous écris, sans y penser, de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, et grand mal à mon estomac. Je remets à une autre fois le détail de mon habitation. Madame Renou vous remercie et vous

salue; et moi, mon cher monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.

872. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 14 février 1769.

Je suis délogé, cher Moulto; j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoïn pour venir occuper sur la hauteur une maison vide et solitaire que la dame à qui elle appartient m'a offerte depuis long-temps, et où j'ai été reçu avec une hospitalité très noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne suis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je suis ne me laisse plus penser à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter si promptement celle-ci après avoir consenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma situation, la nécessité, mon goût, tout me porte à borner mes desirs et mes soins à finir dans cette solitude des jours dont, grace au ciel, et quoi que vous en puissiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie et de l'injustice des hommes, j'approche avec joie d'un séjour où tout cela ne pénètre point; et en attendant je ne veux plus m'occuper, si je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, et à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, et mon cœur, et Dieu qui le voit, quelques heures de douceur et de paix en attendant la dernière. Ainsi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me sera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en est plus pour moi d'autre en ce monde que celui d'en sortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, et que vous commencez à vaciller dans des sentiments où je vous croyois inébranlable. Ah! cher ami, comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur si sain, une ame si forte, cessez-vous donc d'être content de vous-même? et le témoin secret de vos sentiments commenceroit-il à vous devenir importun? Je sais que la foi n'est pas indispensable, que l'incrédulité sincère n'est point un crime, et qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, et non sur ce qu'on aura cru; mais prenez garde, je vous conjure, d'être bien de bonne foi avec vous-même; car il est très différent de n'avoir pas cru ou de n'avoir pas voulu croire; et je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru ne croira jamais, mais non comment celui qui a cru peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi que la bonne foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence universelle, les causes finales vous crévent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral; la voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroie les petits arguments à la mode, et vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme et le scélérat, le vice et la vertu, ne soient rien; car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant qu'en rejetant la cause première et le mouvement on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh quoi, mon Dieu! le juste infortuné en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre et le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, et

mourroit en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moulou; Jésus que ce siècle a méconnu, parcequ'il est indigne de le connoître; Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre et vertueux de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix; et moi qui ne suis qu'un chétif homme plein de foiblesses, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais, c'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps je sente en même temps la certitude de vivre. La nature entière m'en est garante. Elle n'est pas contradictoire avec elle-même; j'y vois régner un ordre physique admirable et qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je sens que je rabâche; mais mon cœur, plein pour moi d'espoir et de confiance, et pour vous d'intérêt et d'attachement, ne pouvoit se refuser à ce court épanchement.

P. S. Je ne songe plus à Lavagnac, et probablement mes voyages sont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la case, aussi pleine de bonté et d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, et qui donne son approbation à une autre proposition qui m'avoit été faite; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature et moi du peu de jours qui me restent, sans plus me laisser promener, si je puis, parmi les hommes qui m'ont si mal traité et plus mal connu. Quoique je ne puisse plus

me baisser pour herboriser, je ne puis remonter aux plantes; je les observe avec plus de plaisir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'espère que vous les apporterez: ce moment, cher Moulou, me sera bien doux. Adieu, je vous embrasse; partagez tous les sentiments de mon cœur avec votre digne moitié, et recevez l'un et l'autre les respects de la mienne. Elle va rester à plaindre. C'est bien malgré elle, c'est bien malgré nous qu'elle et moi n'avons pu remplir de grands devoirs; mais elle en a rempli de bien respectables. Que de choses qui devroient être sues vont être ensevelies avec moi! et combien mes cruels ennemis tireront d'avantages de l'impossibilité où ils m'ont mis de parler!

873. — A M. LALLIAUD.

A Monquin, le 28 février 1769.

Je ne connois point M. de La Sale; je sais seulement que c'est un fabricant de Lyon. Il accompagna cet automne le fils de madame Boy de La Tour, mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé si tristement et dans un si mauvais air, il me proposa une habitation en Dombes; je ne dis ni oui ni non. Cet hiver me voyant dépérir, il est revenu à la charge; j'ai refusé; il m'a pressé. Faute d'autres bonnes raisons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois sortir de cette province sans l'agrément de M. le prince de Conti. Il m'a pressé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y suis pas opposé: voilà tout.

J'apprends , par le plus grand hasard du monde, qu'on vient d'imprimer à Lausanne un ancien chiffon de ma façon. C'est un discours sur une question proposée en 1751 , par M. de Curzay , tandis qu'il étoit en Corse. Quand il fut fait, je le trouvai si mauvais que je ne voulus ni l'envoyer ni le faire imprimer. Je le remis , avec tout ce que j'avois en manuscrit, à M. du Peyrou avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis , et je n'y ai pas même pensé. Je ne puis me rappeler avec certitude si ce barbouillage est ou n'est point un des manuscrits inlisibles que M. du Peyrou m'envoya à Wootton pour les transcrire; et que je lui renvoyai, copie et brouillon, par son ami M. de Cerjat, chez lequel, ou durant le transport, le vol aura pu se faire; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai aucune part à cette impression, et que si j'eusse été assez insensé pour vouloir mettre encore quelque chose sous la presse, ce n'est pas un pareil torche-cul que j'aurois choisi. J'ignore comment il est passé sous la presse; mais je crois M. du Peyrou parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, et il m'importe que cette vérité soit connue. Je vous embrasse et vous salue, mon cher monsieur, de tout mon cœur.

874. — A M. DU PEYROU.

Monquin, le 28 février 1769.

Je suis sur ma montagne, mon cher hôte, où mon nouvel établissement et mon estomac me rendent pénible d'écrire, sans quoi je n'aurois pas attendu si

long-temps à vous demander de fréquentes nouvelles de madame la commandante, jusqu'à l'entière guérison dont sur votre pénultième lettre, l'espoir se joint au desir. Pour moi, mon état n'est pas empiré depuis que je suis ici ; mais je souffre toujours beaucoup. J'ai eu tort de ne vous pas marquer le rétablissement de madame Renou, qui n'a tenu le lit que peu de jours ; mais imaginez ce que c'étoit que d'être tous deux en même temps presque à l'extrémité dans un mauvais cabaret.

Il n'y a pas eu moyen de tirer de Fréron le manuscrit sur lequel le discours en question a été imprimé ; mais je vois, par ce que vous me marquez, que la copie furtive en a été faite avant les corrections, qui cependant sont assez anciennes ; elles n'empêchent pas que l'ouvrage, ainsi corrigé, ne soit un misérable torche-cul ; jugez de ce qu'il doit être dans l'état où ils l'ont imprimé. Ce qu'il y a de pis est que Rey et les autres ne manqueront pas de l'insérer en cet état dans le recueil de mes écrits. Que puis-je faire ? il n'y a point de ma faute. Dans l'état où je suis, tout ce qu'il reste à faire, quand tous les maux sont sans remède, est de rester tranquille et de ne plus se tourmenter de rien.

M. Séguier, célèbre par le *Plantæ Veronenses* que vous avez peut-être ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis sur mon herbier et sur mes bouquins. Je suis maintenant trop riche pour ne pas sentir la privation de ce qui me manque. Si parmi celles que vous promet le Parolier, pouvoient se trouver la *grande Gentiane pourprée*, le

Thora valdensium, l'*Epimedium*, et quelques autres, le tout bien conservé et en fleurs; je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaisir, car je sens que, malgré tout, la botanique me domine. J'herboriserai, mon cher hôte, jusqu'à la mort et au-delà; car, s'il y a des fleurs aux champs élysées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, et tels qu'assurément j'avois mérité d'en trouver sur la terre. Bonjour, mon très cher hôte; mon estomac m'avertit de finir avant que la morale me gagne; car cela me mèneroit loin. Mon cœur vous suit au pied du lit de la bonne maman. J'embrasse le bon Jeannin.

875.—A M. DE***.

Monquin, le 25 mars 1769.

Le voilà, monsieur, ce misérable radotage que mon amour-propre humilié vous a fait si long-temps attendre, faute de sentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble devoit m'apprendre à surmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paroisse misérable, pourvu que je sois content du sentiment qui me l'a dicté. Sitôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces, j'en ai profité pour le relire et vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, sans me rien dire de ce que vous en aurez pensé, et que je comprends de reste. Je vous salue, monsieur, et vous embrasse de tout mon cœur.

¹ Cette lettre sert d'envoi à celle qui suit, écrite plus de deux mois auparavant, comme on le voit par sa date.

876. — A M. DE ***.

Bourgoin, le 15 janvier 1769.

Je sens, monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre; mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez et que je remplis de bon cœur quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein, en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre, est de vous la dire avec simplicité et sans chercher à vous la faire adopter. Cela seroit contre mes principes et même contre mon goût. Car je suis juste; et comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguier, je ne cherche non plus à subjuguier personne. Je sais que la raison commune est très bornée; qu'aussitôt qu'on sort de ses étroites limites, chacun a la sienne qui n'est propre qu'à lui, que les opinions se propagent par les opinions, non par la raison, et que quiconque cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très rare, cède par préjugé, par autorité, par affection, par paresse, rarement, jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parcequ'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parceque j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur

la trace de mes raisonnements, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; et sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance et en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention et la bonne foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature, qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence et de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui; j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment presse; le départ approche. Je n'aurois jamais le temps ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance et la fermeté d'un homme, non les doutes décourageants et timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes idées, à ce que j'aperçois de la marche des vôtres, je vois que, n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez prépondérant pour vous décider, et vous êtes resté dans le doute. Ce n'est pas comme cela que je fis: j'examinai tous les systèmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître; je méditai sur ceux que je pouvois imaginer; je les comparai tous de mon mieux; et je me décidai, non

pour celui qui ne m'offroit point de difficultés, car ils m'en offroient tous, mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins : je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement ; que, ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le système de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer par les côtés que je pouvois saisir ; qu'il falloit savoir ignorer en paix tout le reste ; et j'avoue que, dans ces recherches, je pensai comme les gens dont vous parlez qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée pour les difficultés qui l'accompagnent, et qu'on ne sauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurois défié tout philosophe de proposer aucun autre système intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles que celles qu'il pouvoit m'opposer sur le mien ; et alors il falloit me résoudre à rester sans rien croire comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raisonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable : supposons, me disois-je, le genre humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun esprit humain ; supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systèmes pour expliquer la formation et la marche de l'univers par le seul jeu de la matière et du mouvement nécessaire,

mot auquel, du reste, je n'ai jamais rien conçu : dans cet état, monsieur, excusez ~~ma~~ franchise, je supposois encore ce que j'ai toujours vu, et ce que je sentoís devoir être, qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systèmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, et, comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux arguments. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarke, qui, se levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit, Mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-même, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela ; qu'ensuite, leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés mêmes de la matière que, quoi qu'en dise Locke, la supposition de la matière pensante est une véritable absurdité ; qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif et pensant ; et que, de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses mais sûres de l'être suprême : qui peut douter que, frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels, jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la Divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, et que les penseurs surtout et les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-

temps les dehors de cette machine immense, sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution; et, toujours grossièrement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matière où tout leur montrait qu'une autre substance donnoit la vie à l'univers et l'intelligence à l'homme. C'est alors, monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie; que les jeunes gens et les sages se fussent trouvés d'accord; qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce et si consolante pour tout homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu; et, que ce beau mot d'*humanité*, rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de temps pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui, malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, et ils y répondent par la révélation. Quant à moi, qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se seroit obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, et je ne crois point qu'un système de doctrine soit

nécessaire aux œuvres, parceque la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, et ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions : l'on peut souvent juger des secrètes inclinations d'un homme par ses sentiments purement spéculatifs ; et, cela posé, je pense qu'il se pourroit bien que celui qui n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes et par ses œuvres et dans leurs cœurs ; et s'il y en a qui ne le connoissent pas, c'est, selon moi, parcequ'ils ne veulent pas le connoître, ou parcequ'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage et sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison ; qui, gouverné seulement par ses appétits, n'a pas besoin d'autre guide, et qui, ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvements toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas, au contraire, est le philosophe qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple et primitive, et, pour vouloir toujours savoir plus et mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à-la-fois raisonnable et modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent

ses limites et s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame et celle de l'auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, et contempler d'aussi près l'une et l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors, saisi de respect, il s'arrête, et ne touche point au voile, content de savoir que l'Être immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique; le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, et dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme, qui n'est ni une brute ni un prodige, est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, et qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre humain; c'est à cette classe nombreuse de chanter le psaume *Cæli enarrant*, et c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent et adorent Dieu; et, quoique chacun l'habille à sa mode, sous tous ces vêtements divers on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, et dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant, ce n'est pas de quoi je le blâme; mais qu'il parte de là pour se mettre à la place du genre humain, et dire que Dieu s'est caché aux hommes parceque lui, petit nombre, ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode et le jeu de l'intrigue étendent la secte philosophique, et persuadent un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu; mais cette mode passagère ne peut durer; et, comme

qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme; enfin quand, forçant la nature des choses, la Divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne; et, quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, monsieur, ne vous paroît guère philosophique, ni à moi non plus; mais, toujours de bonne foi avec moi-même, je sens se joindre à mes raisonnements, quoique simples, le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne saurois penser comme vous sur ce point, et je trouve, au contraire, dans ce jugement interne une sauvegarde naturelle contre les sophismes de ma raison. Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchants secrets de notre cœur qui nous égarent; avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame et murmure contre ces décisions intéressées, et nous ramène en dépit de nous sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même, c'est un appel de sa part contre les sophismes de la raison; et ce qui le prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugements qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe; et qu'il est la lumière de notre faible entendement lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même, avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriser? N'étoit-ce pas lui seul qui faisoit marcher Diogène pour toute réponse devant Zénon qui nioit le mouvement? n'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondoit aux pyrrhoniens? N'allons pas si loin, tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'évêque Berkley s'élève et soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Otez le sentiment intérieur, et je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme, qui me paraissez si bien né, de la bonne foi, je vous en conjure, et permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des *Pensées philosophiques**. Qu'un homme vienne vous dire que, projetant au hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Énéide tout arrangée résulter de ce jet : convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille vous lui répondrez froidement : Monsieur, cela n'est pas impossible, mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi?

Eh ! qui ne sait que, sans le sentiment interne, il ne resteroit bientôt plus de traces de vérités sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie,

* Diderot.

d'adresse et d'esprit ; et qu'enfin, réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser ?

Mais les objections.... Sans doute il y en a d'insolubles pour nous, et beaucoup, je le sais ; mais encore un coup, donnez-moi un système où il n'y en ait pas, ou dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus, par la nature de mon système, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter, vu l'impossibilité où je suis, moi être mixte, de raisonner exactement sur les esprits purs et d'en observer suffisamment la nature. Mais vous, matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable, et soumise par sa nature à l'inspection des sens, vous êtes obligé non seulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante, parceque nous possédons vous et moi tous les instruments nécessaires à cette solution. Et, par exemple, quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matière, vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons et leur résultat par les seules lois de la physique et de la mécanique, puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous, épicurien, vous composez l'ame d'atomes subtils. Mais qu'appellez-vous *subtils*, je vous prie ? vous savez que nous ne connoissons point de dimensions absolues, et que rien n'est petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par supposition un microscope suffisant, et je regarde un de vos atomes : je vois un grand quartier de rocher crochu ;

de la danse et de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous, moderniste, vous me montrez une molécule organique : je prends mon microscope, et je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre ; j'attends de voir se mouler et s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voie résulter du tout un être non seulement organisé, mais intelligent, c'est-à-dire un être non agrégatif et qui soit rigoureusement un, etc. Vous me marquiez, monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la république romaine : pour que la parité fût juste, il faudroit que la république romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement et sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent, je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaiteur, d'où vient le mal sur la terre ? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aie pas bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, et je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par le *mal* ? qu'est-ce que le *mal* en lui-même ? où est le *mal* relativement à la nature et à son auteur ? L'univers subsiste ; l'ordre y règne et s'y conserve ; tout y périt successivement, parceque telle est la loi des êtres matériels et mus ; mais tout s'y renouvelle, et rien n'y dégénère, parceque tel est l'ordre de son auteur, et cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal

à tout cela ; mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal ? quand je meurs, n'est-ce pas un mal ? Doucement ; je suis sujet à la mort, parceque j'ai reçu la vie ; il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir, c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, et nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens ; mais la douleur et le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible et périssable à sa propre conservation, et ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'Être suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif et délicieux. M'oseroit-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aiguë ? La douce jouissance de la vie est permanente ; il suffit, pour la goûter, de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardois de près à tout cela, je trouvais, je prouvais peut-être que le sentiment de la mort et celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont aiguë ; sans leurs raffinements insensés, sans leurs institutions barbares, les maux physiques ne nous atteindroient, ne nous affecteroient guère, et nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral ! autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre,

et en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes et des maux qu'ils leur attirent? faudra-t-il, en voyant un champ de bataille, lui reprocher d'avoir créé tant de jambes et de bras cassés?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devoit abuser de sa liberté? Ah! M. de M^{***}, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, et me place un jour auprès des Fénélon, des Caton, des Socrate. Que m'importera le reste du genre humain? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves, et vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal, et de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, et moi je les ai oubliées: nous avons très bien fait tous deux. Tout ce que je sais est que la facilité que je trouvois à les résoudre venoit de l'opinion que j'ai toujours eue de la coexistence éternelle de deux principes: l'un actif, qui est Dieu; l'autre passif, qui est la matière, que l'être actif combine et modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée et sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite; ils l'ont décidée absurde et contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, et j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine et clairement à mon gré tant

de questions dans lesquelles ils s'embrouillent, entre autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment, peu pondérant sur toute autre matière, doit l'être un peu sur celle-ci; et, quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être en pensant à moi : Quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas?

Vous attribuez à la difficulté de cette même question, dont le fanatisme et la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre.

Cela peut être, et je vous avoue même que toutes les formules en matière de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie, et de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes; et pour aggraver le mal, n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, monsieur : peut-être elle est fausse; mais, tant que c'est la mienne, je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né : sa probité, sa bienfaisance, ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel; il cède à ses penchants en pratiquant la justice, comme le méchant cède aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat; il n'y en a point sans victoire. La

vertu ne consiste pas seulement à être juste , mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus, rendant heureux le peuple romain, versant partout les graces et les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour et n'être pas vertueux; il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus faisant mourir ses enfants pouvoit n'être que juste. Mais Brutus étoit un tendre père; pour faire son devoir il déchira ses entrailles, et Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la question remise à son point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble, et je crois sentir à l'impression que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacre enfin n'est encore qu'une de ces entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des dieux; c'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation sublime? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je suis d'accord avec vous; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puisque enfin vous êtes homme. Cette image, qui dans le calme s'y peint si ravissante, n'y perdra-t-elle rien de ses charmes, et ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots? Écartons la supposition décourageante et terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir; supposons seulement qu'un cœur trop sensible brûle d'un amour involontaire

pour la fille ou la femme de son ami; qu'il soit maître de jouir d'elle entre le ciel qui n'en voit rien, et lui qui n'en veut rien dire à personne; que sa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté et de la volupté: au moment où ses sens enivrés sont prêts à se livrer à leurs délices, cette image abstraite de la vertu viendra-t-elle disputer son cœur à l'objet réel qui le frappe? lui paraîtra-t-elle en cet instant la plus belle? l'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour se livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il sait être sans réalité? fuira-t-il comme Joseph, et laissera-t-il son manteau? Non, monsieur; il fermera les yeux et succombera. Le croyant, direz-vous, succombera de même. Oui, l'homme foible; celui, par exemple, qui vous écrit; mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, et voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, monsieur, de résister à des tentations violentes quand on peut leur céder sans crainte en se disant: A quoi bon résister? Pour être vertueux, le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes, mais sous les yeux de Dieu le juste est bien fort; il compte cette vie, et ses biens, et ses maux, et toute sa gloriole pour si peu de chose! il aperçoit-tant au-delà! Force invincible de la vertu, nul ne te connoît que celui qui sent tout son être, et qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer! Lisez-vous quelquefois la *République de Platon*? voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de la fortune et des injustices des hommes,

diffamé, persécuté, tourmenté, en proie à tout l'opprobre du crime, et méritant tous les prix de la vertu, voyant déjà la mort qui s'approche, et sûr que la haine des méchants n'épargnera pas sa mémoire, quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant, si rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie, et croit devoir invoquer les dieux avant de répondre ; mais sans l'espoir d'une autre vie il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être si Dieu est juste, et par conséquent s'il existe, l'idée seule de cette existence seroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu, et une consolation dans ses misères, dont manque celui qui, se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée ; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu : Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en ame forte et en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant, qui se sent partout sous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher monsieur, revenez maintenant à vous, et voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule règle, selon vous, la marche du monde et tous les événements, règle aussi toutes les actions des

hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentiments de leurs cœurs; que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable; que tous les mouvements de l'homme, dirigés par la matière aveugle, ne dépendent de sa volonté que parceque sa volonté même dépend de la nécessité; qu'il n'y a par conséquent ni vertus, ni vices, ni mérite, ni démerite, ni moralité dans les actions humaines; et que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vides de sens? Ils ne le sont pas toutefois, j'en suis très sûr; votre honpête cœur en dépit de vos arguments réclame contre votre triste philosophie; le sentiment de la liberté, le charme de la vertu, se font sentir à vous malgré vous. Et voilà comment de toutes parts cette forte et salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité et de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, monsieur, cette sainte et bienfaisante voix qui vous ramène aux devoirs de l'homme, que la philosophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos arguments que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience; et, toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallèle du sage hébreu et du sage grec. Comme admirateur de l'un et de l'autre, je ne puis guère être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas : je suis peu surpris que vous donniez au second tout

l'avantage; vous n'avez pas assez fait connoissance avec l'autre, et vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui de ce qui lui est étranger et qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, selon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jésus fût né à Athènes, et Socrate à Jérusalem, que Platon et Xénophon eussent écrit la vie du premier, Luc et Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage; et ce qui lui fait tort dans votre esprit est précisément ce qui rend son élévation d'ame plus étonnante et plus admirable, savoir, sa naissance en Judée, chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors; au lieu que Socrate, né chez le plus instruit et le plus aimable, trouva tous les secours dont il avoit besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les sophistes, comme Jésus contre les prêtres; avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, et que, si sa belle et douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels; et depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infame de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre et digne de l'être; car c'étoit par là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme et l'amour dans les cœurs, montrèrent son but, autant qu'il étoit possible, pour ne pas effarou-

cher les Romains. Mais ses vils et lâches compatriotes, au lieu de l'écouter, le prirent en haine précisément à cause de son génie et de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, et que, ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple, incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractère; douceur qui tient plus de l'ange et du dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, et qui fait verser des torrents de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté et transcrit fidèlement ses discours qu'ils n'entendoient pas : ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui; et c'est là qu'on reconnoît l'homme divin, qui, de si piètres disciples, a fait pourtant, dans leur grossier mais fier enthousiasme, des hommes éloquents et courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible; si elle étoit juste; mais vous savez, monsieur, ou du moins vous pourriez savoir que, selon moi, loin que Jésus ait fait des miracles, il a déclaré très positivement qu'il n'en feroit point, et a marqué un très grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire! Mais cette

lettre est énorme ; il faut finir : voilà la dernière fois que je reviendrai sur ces matières. J'ai voulu vous complaire, monsieur ; je ne m'en repens point : au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées, mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, monsieur ; souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, et qui s'est occupé de vous dans des moments où Ton ne s'occupe guère que de soi-même.

877. — A M. LALLIAUD.

Monquin, le 17 mars 1769.

J'ai reçu, monsieur, avec votre dernière lettre, votre seconde rescription, dont je vous remercie, et dont je n'ai pas encore fait usage, faute d'occasion.

Je me trouve beaucoup mieux depuis que je suis ici ; je respire et j'agis beaucoup plus librement, quoique l'estomac ne soit pas désenflé : outre l'effet de l'air et de l'eau marécageuse, je crois devoir attribuer en grande partie mon incommodité au vin du cabaret, dont j'ai apporté avec moi une vingtaine de bouteilles, et dont j'ai senti le mauvais effet toutes les fois que j'en ai bu. Tous les cabaretiers falsifient et frelatent ici leurs vins avec de l'alun ; et rien n'est plus pernicieux, surtout pour moi.

J'ai appris par M. du Peyrou que le discours en question avoit été absolument défiguré et mutilé à

l'impression, et que non seulement on n'avoit pas suivi les corrections que j'y ai faites, mais qu'on avoit même retranché des morceaux de la première composition. Cela me console en quelque sorte de ce larcin où personne de bon sens ne peut reconnoître mon ouvrage.

Permettez que je vous prie de donner cours à la lettre ci-jointe.

J'oubliois de vous répondre au sujet des livres dont vous offrez de me défaire. S'ils sont tolérés, j'y consens; s'ils sont défendus, je m'y oppose. Mais une chose qui me tient beaucoup plus au cœur, et dont vous ne me parlez point, est le portrait du roi d'Angleterre. Il est singulier que, de quelque façon que je m'y prenne, il me soit impossible d'avoir ce portrait. Il est pourtant bien à moi, ce me semble, et je ne suis d'humeur à le céder à qui que ce soit, pas même à vous, à moins qu'il ne vous fit autant de plaisir qu'à moi.

Donnez-nous, monsieur, de vos nouvelles à vos moments de loisirs. Madame Renou vous souhaite, ainsi que moi, bonheur et santé, et nous vous faisons l'un et l'autre bien des salutations.

878. — A MADAME LATOUR.

A Monquin, le 23 mars 1769.

Le changement d'air m'a fait du bien, chère Marianne, et je me trouve beaucoup mieux, quant à la santé, que quand j'ai quitté Bourgoïn.

Cependant mon estomac n'est pas assez rétabli

pour que je puisse écrire sans peine, ce qui m'oblige à ne faire que de courtes lettres autant que je puis, et seulement pour le besoin. C'en sera toujours un pour moi, mon aimable amie, d'entretenir avec vous les liens d'une amitié maintenant aussi chère à mon cœur qu'elle parut jadis l'être au vôtre.

879. — A M. DU PEYROU.

A Monquin, le 31 mars 1769.

Votre dernière lettre sans date, mon cher hôte, a bien vivement irrité les inquiétudes où j'étois déjà sur l'état tant de madame la commandante que sur le vôtre. Je vois que vous en êtes au point de ne pas même craindre le retour de la goutte, comme une diversion de la douleur du corps pour celle de l'ame. Cela m'apprend ou me confirme bien combien tous les systèmes philosophiques sont foibles contre la douleur tant de l'un que de l'autre, et combien la nature est toujours la plus forte aussitôt qu'elle fait sentir son aiguillon. Il n'y a pas six mois que, pour m'armer contre ma foiblesse, vous me souteniez que, hors les remords inconnus aux gens de votre espèce, les peines morales n'étoient rien, qu'il n'y avoit de réel que le mal physique; et vous voilà, foible mortel ainsi que moi, appelant, pour ainsi dire, ce même mal physique à votre aide contre celui que vous souteniez ne pas exister. Mon cher hôte, revenons-en donc pour toujours, vous et moi, à cette maxime naturelle et simple, de commencer par être toujours bien avec soi, puis, au surplus, de crier tout bonnement et

bien fort quand on souffre, et de se taire quand on ne souffre plus; car tel est l'instinct de la nature et le lôt de l'être sensible. Faisons comme les enfants et les ivrognes, qui ne se cassent jamais ni jambes ni bras quand ils tombent, parcequ'ils ne se roidissent point pour ne pas tomber, et revenons à ma grande maxime de laisser aller le cours des choses tant qu'il n'y a point de notre faute, et de ne jamais regimber contre la nécessité.

880. — A M. BEAU-CHATEAU.

Bourgoïn, le 4 avril 1769.

Vous vous moquez de moi, monsieur, avec votre médaille. Allez, je ne veux point d'autre médaille que celle qui restera dans les cœurs des honnêtes gens qui me survivront, et qui connoîtront mes sentiments et ma destinée. Je vous salue, monsieur, très humblement.

881. — A M. DU PEYROU.

Monquin, 21 avril 1769.

Que votre situation, mon cher hôte, me navre! Que je vous trouve à plaindre, et que je vous plains ainsi que votre digne et infortunée mère! Mais vous êtes sans contredit le plus à plaindre des deux; tant qu'elle voit son fils tendre et bien portant auprès d'elle, elle a dans ses terribles maux des consolations bien douces; mais vous, vous n'en avez point. Elle peut encore aimer sa vie, et vous, vous devez soigner

la vôtre parcequ'elle lui est nécessaire. Ce n'est pas une consolation pour vous, mais c'est un devoir qui doit vous rendre bien sacré le soin de vous-même.

Vous me demandez conseil sur ce que vous devez lui dire au sujet du choix que vous vous êtes fait. Personne ne peut vous donner ce conseil que vous-même, parceque personne ne peut prévoir, comme vous, l'effet que cette déclaration peut faire sur son esprit; car, sans contredit, vous ne devez rien lui dire dans son triste état que vous ne sachiez devoir lui être agréable et consolant. Vous êtes convaincu, me dites-vous, que ce choix lui fera plaisir; cela étant, je ne vois pas pourquoi vous balanceriez. Mais vous n'avez pas le courage, ajoutez-vous, de lui en parler de but en blanc dans son état? Eh bien! parlez-lui en par forme de consultation plutôt que de déclaration. Cette déférence ne peut que lui plaire et la toucher; et, dût-elle ne pas approuver votre choix, vous n'en restez pas moins le maître de passer outre sans la contrister, lorsque le ciel aura disposé d'elle. Voilà tout ce que la raison et le tendre intérêt que je prends à l'un et à l'autre me prescrit de vous dire à ce sujet.

J'ai le cœur si plein de vous et de votre cruelle situation, que je n'ai pas le courage de vous parler de moi; et tout ce que j'ai de bon à vous en dire est que ma santé continue d'aller assez bien. Faites parler mon cœur avec le vôtre auprès de votre bonne maman. Mille amitiés au bon Jeannin. Nous vous embrassons, madame Renou et moi, de tout notre cœur.

882. — AU MÊME.

Ce 19 mai 1769.

J'apprends votre perte, mon cher hôte, et je la sens bien; mais ce n'est pas une perte récente à laquelle vous ne fussiez pas préparé. Je ne voudrais pour vous en consoler que le détail que vous me faites de l'état de la défunte. Il y avoit long-temps qu'elle avoit cessé de vivre, elle n'a fait que cesser de souffrir, et vous de partager ses souffrances. Il n'y a pas là de quoi s'affliger. Mais votre perte pour être ancienne en quelque sorte, n'en est pas moins réelle et pas moins irréparable; et voilà sur quoi doivent tomber vos regrets; vous avez un véritable ami de moins, et un ami qui ne se remplace pas. Puissiez-vous n'avoir jamais plus à le pleurer dans la suite que vous ne le pleurez aujourd'hui! Mais telle est la loi de la nature, il faut baisser la tête et se résigner.

La nature qui se ranime me ranime aussi. Je reprends des forces et j'herborise. Le pays où je suis seroit très agréable s'il avoit d'autres habitants; j'avois semé quelques plantes dans le jardin, on les a détruites. Cela m'a déterminé à n'avoir plus d'autre jardin que les prés et les bois. Tant que j'aurai la force de m'y promener, je trouverai du plaisir à vivre; c'est un plaisir que les hommes ne m'ôteront pas, parcequ'il a sa source en-dedans de moi.

883. — A M. LE PRINCE DE CONTI.

Bourgoin, le 31 mai 1769.

MONSEIGNEUR,

Puisque votre altesse sérénissime n'approuve pas que je dispose de moi sans ses ordres, et puisque je ne veux en rien lui déplaire, il faut qu'elle daigne endurer les importunités que ma situation rend indispensables.

Je ne puis rester volontairement ici, ni choisir mon habitation dans le lieu qu'il vous a plu, monseigneur, de me désigner. Mes raisons ne peuvent s'écrire. J'ai cent fois été tenté de partir à tout risque pour porter à vos pieds les éclaircissements qu'il m'importe qu'ils soient connus de vous et de vous seul. Avant de céder à cette tentation qui devient plus forte de jour en jour, je crois devoir vous en instruire. Daignez l'approuver, et n'avoir pas plus d'égard à mes périls que je n'en veux avoir moi-même, parcequ'il n'est pas de la magnanimité de votre ame de vouloir ma sûreté aux dépens de mon honneur.

Si je suis assez malheureux pour que votre altesse sérénissime se refuse à cette audience, je la supplie au moins d'approuver que je choisisse moi-même, dans le royaume, le lieu de mon habitation; que je le choisisse en toute liberté, sans être obligé d'indiquer ce lieu d'avance, parceque je ne puis juger de celui qui me conviendra qu'après en avoir fait l'essai.

Si nul de ces deux partis n'obtient l'agrément de

votre altesse sérénissime, je le lui demande au moins pour sortir du royaume à la faveur d'un passe-port pareil au précédent que m'accorda M. de Choiseul, et dont je n'ai pu ni dû faire usage.

Enfin, monseigneur, si vous n'approuvez aucune de ces propositions, ou que vous ne m'honoriez d'aucune réponse, je prends le ciel à témoin de mon profond respect pour vos ordres et de l'ardent desir que j'ai de mériter toujours vos bontés; mais comme rien ne peut me dispenser de ce que je me dois à moi-même, dans l'extrémité où je suis, je disposerai de moi comme mon cœur me l'inspirera.

Veillez, monseigneur, agréer avec bonté mon profond respect.

884. — A M. DU PEYROU.

Ce 12 juin 1769.

Recevez, mon cher hôte, mes félicitations et celles de madame Renou, sur votre mariage; nous faisons l'un et l'autre les vœux les plus sincères pour que vous y trouviez et que vous y rendiez à votre épouse ce rare et précieux bonheur qui en fait un lien céleste et sans lequel il n'est qu'une chaîne de misère; car il n'y a point de milieu. Elle nous a paru fort aimable à l'un et à l'autre, et d'un fort bon caractère, autant que nous en avons pu juger sur une connoissance aussi superficielle. Nous apprendrons avec joie que le jugement avantageux que nous en avons porté est confirmé par votre expérience. Vous avez, mon cher hôte, une grande et belle tâche à remplir. La sienne

est plus grande et plus belle encore. Si elle la remplit, comme le choix d'un homme sensé nous le fait espérer, elle méritera l'estime et le respect de toute la terre, et c'est un tribut que nos cœurs lui paieront avec plaisir.

Le ressentiment de goutte dont vous paraissez menacé nous tient en peine sur l'état présent de votre santé. Donnez-m'en des nouvelles, je vous prie. Ménagez-la, c'est un soin que votre état rend très nécessaire. Nous vous embrassons l'un et l'autre, et vous prions de faire agréer nos salutations à madame du Peyrou.

885.—A MADAME LATOUR.

A Monquin, le 19 juin 1769.

Connoître mon cœur et lui rendre justice, c'est en montrer un bien digne de son attachement. Il y a trois lignes dans votre dernière lettre, chère Marianne, qui m'ont encore plus touché que tout ce que vous m'avez écrit jusqu'ici. Vous comptez sur mes sentiments; vous avez d'autant plus raison, que vous m'avez appris à compter sur les vôtres, et que toute personne dont je serai sûr d'être aimé, fût-elle bien moins aimable que vous, aura toujours de ma part plus que du retour. Je sens plus que vous, croyez-moi, notre éloignement; mais quand vous pourriez me venir voir ici, je n'y consentirois pas: plus vous m'aimez, plus vous seriez affligée. Nous étions amis sans nous être jamais vus, nous le serons, et, s'il le faut, sans nous revoir. J'étois négligent à écrire; à

présent que vous m'imitiez un peu, je ne serai pas plus exact; mais dussé-je ne vous plus voir et ne vous plus écrire, le besoin de vous aimer et la douceur de le satisfaire feront partie de mon être aussi long-temps qu'il sera ce qu'il est.

886. — A LA MÊME.

A Monquin, le 4 juillet 1769.

Rassurez-vous, belle Marianne, j'ai regret aux inquiétudes que je vous ai données. J'ai voulu mettre à l'épreuve votre sensibilité; le succès a passé mon attente; je vous promets de ne plus faire avec vous de pareils essais. Adieu, belle Marianne; puissiez-vous ne voir jamais autour de vous que bonheur et prospérité! Quand on s'affecte ainsi des peines de ses amis, on n'en doit avoir que d'heureux.

887. — A M. DU PEYROU.

A Nevers, le 21 juillet 1769.

Je n'aurois pas tardé si long-temps, mon cher hôte, à vous remercier du livre de M. Haller, et à vous en accuser la réception, sans mon départ un peu précipité, pour venir rendre mes devoirs à mon ancien hôte de Trye, tandis qu'il se trouvoit rapproché de moi. Après huit jours de séjour en cette ville, je compte en repartir demain pour Lyon, et de là pour Monquin, où j'ai laissé madame Renou, et où j'espère trouver de vos nouvelles, n'en ayant pas eu depuis votre mariage, au bonheur duquel vous ne doutez

pas, je m'en flatte, de l'intérêt vif et vrai que prend votre concitoyen. Je ne doute pas que l'habitation de la campagne ne tire en ce moment un nouveau charme de celle avec qui vous la partagez, et que vous n'y repreniez même le goût de l'herborisation, ne fût-ce que pour lui offrir des guirlandes mieux assorties. J'aurois bien voulu pouvoir y joindre de très jolies fleurs que j'ai trouvées sur ma route; ce beau pays, peu connu des botanistes, est abondant en belles plantes, dont j'aurois enrichi mon herbier si j'avois eu l'esprit de porter avec moi un porte-feuille. Je ne puis vous parler encore du catalogue de M. Gagnebin, à qui j'en fais, ainsi qu'à vous, bien des remerciements, non plus que du Haller, n'ayant fait que parcourir bien rapidement l'un et l'autre. J'ai déjà dans mon herbier une grande partie des plantes que contient le premier; et quant à l'autre, je le trouve imprimé avec une extrême négligence et plein de fautes impardonnables, j'entends fautes d'impression. Il ne laissera pas pour cela de m'être toujours précieux par lui-même et par la main dont il me vient. Adieu, mon cher hôte; mes hommages, je vous supplie, à votre chère épouse, et mes amitiés à M. Jeanmin. Je vous embrasse de tout mon cœur.

888. — AU MÊME.

Monquin, le 12 août 1769.

De retour ici, mon cher hôte, de Nevers, d'où je vous ai écrit une lettre qui, j'espère, vous sera parvenue, j'y ai trouvé la vôtre du 9 juillet, où je vois et

- sens en la lisant les douloureuses incisions que vous avez souffertes, et qui ont abouti à vous tirer du tuf du bout des doigts. Voilà, je l'avoue, une manière d'escamoter dont je n'avois pas l'idée. Comment peut-on avoir du tuf dans le bout des doigts? Cela me passe, et j'aimerois autant, pour la vraisemblance, l'histoire de cet homme qui vomissoit des canifs et des écritaires. Mais enfin, là où le vrai parle, la vraisemblance doit se taire, et puisqu'il faut convenir qu'il peut y avoir du tuf là où il s'en trouve, je suis toujours fort aise que vous soyez délivré de celui-là, et que vos douleurs de goutte en soient soulagées.

Vous voulez que je vous parle à mon tour de ma santé; j'ai peu de chose à vous en dire. Mon voyage m'a extrêmement fatigué par la chaleur, la poussière, et la voiture; mais, chemin faisant, j'ai vu des plantes nouvelles qui m'ont amusé, et après quelques jours de repos me voilà prêt à repartir demain pour aller herboriser sur le mont Pila avec M. le gouverneur de Bourgoin, et quelques autres messieurs à qui je tâche de persuader qu'ils aiment la botanique, et qui en effet y ont fait quelques progrès. Notre pèlerinage doit être de sept ou huit jours, et toujours pédestre, comme celui que nous fîmes ensemble à Bienne. La première journée d'ici à Vienne est très forte pour moi, qui d'ailleurs ne me sens pas extrêmement bien; et il faut que je compte beaucoup sur le bien que me font ordinairement les voyages pédestres, pour ne pas renoncer à celui-là. Mais, après avoir mis la partie en train, la rompre seroit à moi de mauvaise grace, et j'aime mieux courir quelques risques que paroître

trop inconstant. Je compte à mon retour trouver ici de vos nouvelles, et apprendre que votre singulière opération vous a en effet délivré d'une attaque de goutte, comme vous l'avez espéré.

Votre Haller me fait toujours grand plaisir, mais je le trouve toujours plus rempli de fautes d'impression. La moitié des phrases de Linnæus qu'il cite sont estropiées, et un très grand nombre de chiffres des tables et citations sont faux, de sorte qu'on ne sait presque où aller chercher tout ce qu'il indique; j'ai vu peu de livres aussi considérables imprimés si négligemment. Le catalogue de M. Gagnebin est exact, net, mais sans ordre, de sorte qu'on ne sait comment y chercher la plante dont on a besoin. Au reste, l'un et l'autre de ces deux ouvrages peut donner des instructions utiles, dont je profite de mon mieux en pensant à vous. Quand je serai revenu de Pila (si j'en reviens heureusement), je vous marquerai ce que j'y aurai trouvé de plus ou de moins que dans le catalogue de M. Gagnebin.

889. — A MADAME ROUSSEAU.

Monquin, ce samedi 12 août 1769.

Depuis vingt-six ans, ma chère amie, que notre union dure, je n'ai cherché mon bonheur que dans le vôtre, je ne me suis occupé qu'à tâcher de vous rendre heureuse; et vous avez vu par ce que j'ai fait en dernier lieu, sans m'y être engagé jamais, que votre honneur et votre bonheur ne m'étoient pas moins chers l'un que l'autre. Je m'aperçois avec dou-

leur que le succès ne répond pas à mes soins, et qu'ils ne vous sont pas aussi doux à recevoir qu'il me l'est de vous les rendre. Je sais que les sentiments de droiture et d'honneur avec lesquels vous êtes née ne s'altéreront jamais en vous ; mais quant à ceux de tendresse et d'attachement, qui jadis étoient réciproques, je sens qu'ils n'existent plus que de mon côté. Ma chère amie, non seulement vous avez cessé de vous plaire avec moi, mais il faut que vous preniez beaucoup sur vous pour y rester quelques moments par complaisance. Vous êtes à votre aise avec tout le monde hors avec moi, tous ceux qui vous entourent sont dans vos secrets excepté moi, et votre seul véritable ami est le seul exclus de votre confidence. Je ne vous parle point de beaucoup d'autres choses. Il faut prendre nos amis avec leurs défauts, et je dois vous passer les vôtres comme vous me passez les miens. Si vous étiez heureuse avec moi, je serois content ; mais je vois clairement que vous ne l'êtes pas, et voilà ce qui me déchire. Si je pouvois faire mieux pour y contribuer, je le ferois et je me tairois ; mais cela n'est pas possible. Je n'ai rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre félicité ; je ne saurois faire davantage, quelque ardent desir que j'en aie. En nous unissant, j'ai fait mes conditions ; vous y avez consenti, je les ai remplies. Il n'y avoit qu'un tendre attachement de votre part qui pût m'engager à les passer et à n'écouter que notre amour au péril de ma vie et de ma santé. Convenez, ma chère amie, que vous éloigner de moi n'est pas le moyen de me rapprocher de vous : c'étoit pourtant mon intention, je vous le jure ; mais votre refroi-

dissement m'a retenu, et des agaceries ne suffisent pas pour m'attirer lorsque le cœur me repousse. En ce moment même où je vous écris, navré de détresse et d'affliction, je n'ai pas de desir plus vif et plus vrai que celui de finir mes jours avec vous dans l'union la plus parfaite, et de n'avoir plus qu'un lit lorsque nous n'aurons plus qu'une âme.

Rien ne plaît, rien n'agréé de la part de quelqu'un qu'on n'aime pas. Voilà pourquoi, de quelque façon que je m'y prenne, tous mes soins, tous mes efforts, auprès de vous sont insuffisants. Le cœur, ma chère amie, ne se commande pas, et ce mal est sans remède. Cependant, quelque passion que j'aie de vous voir heureuse à quelque prix que ce soit, je n'aurois jamais songé à m'éloigner de vous pour cela, si vous n'eussiez été la première à m'en faire la proposition. Je sais bien qu'il ne faut pas donner trop de poids à ce qui se dit dans la chaleur d'une querelle; mais vous êtes revenue trop souvent à cette idée pour qu'elle n'ait pas fait sur vous quelque impression. Vous connoissez mon sort, il est tel qu'on n'oseroit pas même le décrire, parcequ'on n'y sauroit ajouter foi. Je n'avois, chère amie, qu'une seule consolation, mais bien douce, c'étoit d'épancher mon cœur dans le tien; quand j'avois parlé de mes peines avec toi, elles étoient soulagées; et quand tu m'avois plaint, je ne me trouvois plus à plaindre. Il est sûr que, ne trouvant plus que des cœurs fermés ou faux, toute ma ressource, toute ma confiance est en toi seule; le mien ne peut vivre sans s'épancher, et ne peut s'épancher qu'avec toi. Il est sûr que, si tu me manques et que je sois ré-

duit à vivre absolument seul, cela m'est impossible, et je suis un homme mort. Mais je mourrois cent fois plus cruellement encore, si nous continuions de vivre ensemble en mésintelligence, et que la confiance et l'amitié s'éteignissent entre nous. Ah, mon enfant ! à Dieu ne plaise que je sois réservé à ce comble de misère ! Il vaut mieux cent fois cesser de se voir, s'aimer encore, et se regretter quelquefois. Quelque sacrifice qu'il faille de ma part pour te rendre heureuse, sois-le à quelque prix que ce soit, et je suis content.

Je te conjure donc, ma chère femme, de bien rentrer en toi-même, de bien sonder ton cœur, et de bien examiner s'il ne seroit pas mieux pour l'un et pour l'autre que tu suivisses ton projet de te mettre en pension dans une communauté pour t'épargner les désagréments de mon humeur, et à moi ceux de ta froideur ; car, dans l'état présent des choses, il est impossible que nous trouvions notre bonheur l'un avec l'autre : je ne puis rien changer en moi, et j'ai peur que tu ne puisses rien changer en toi non plus. Je te laisse parfaitement libre de choisir ton asile et d'en changer sitôt que cela te conviendra. Tu n'y manqueras de rien, j'aurai soin de toi plus que de moi-même ; et sitôt que nos cœurs nous feront mieux sentir combien nous étions nés l'un pour l'autre, et le vrai besoin de nous réunir, nous le ferons pour vivre en paix et nous rendre heureux mutuellement jusqu'au tombeau. Je n'endurerois pas l'idée d'une séparation éternelle ; je n'en veux qu'une qui nous serve à tous deux de leçon ; je ne l'exige point même, je ne l'impose point ; je crains seulement qu'elle ne soit de-

venue nécessaire. Je t'en laisse le juge et je m'en rapporte à ta décision. La seule chose que j'exige, si nous en venons là, c'est que le parti que tu jugeras à propos de prendre se prenne de concert entre nous : je te promets de me prêter là-dessus en tout à ta volonté, autant qu'elle sera raisonnable et juste, sans humeur de ma part et sans chicane. Mais quant au parti que tu voulois prendre dans ta colère de me quitter et de t'éclipser sans que je m'en mêlasse et sans que je susse même où tu voudrois aller, je n'y consentirai de ma vie, parcequ'il seroit honteux et déshonorant pour l'un et pour l'autre, et contraire à tous nos engagements.

Je vous laisse le temps de bien peser toutes choses. Réfléchissez pendant mon absence au sujet de cette lettre. Pensez à ce que vous vous devez, à ce que vous me devez, à ce que nous sommes depuis longtemps l'un à l'autre, et à ce que nous devons être jusqu'à la fin de nos jours, dont la plus grande et la plus belle partie est passée, et dont il ne nous reste que ce qu'il faut pour couronner une vie infortunée, mais innocente, honnête, et vertueuse, par une fin qui l'honore et nous assure un bonheur durable. Nous avons des fautes à pleurer et à expier ; mais, grâces au ciel, nous n'avons à nous reprocher ni noirceurs ni crimes : n'effaçons pas par l'imprudence de nos derniers jours la douceur et la pureté de ceux que nous avons passés ensemble.

Je ne vais pas faire un voyage bien long ni bien périlleux ; cependant la nature dispose de nous au moment que nous y pensons le moins. Vous con-

noissez trop mes vrais sentiments pour craindre qu'à quelque degré que mes malheurs puissent aller, je sois homme à disposer jamais de ma vie avant le temps que la nature ou les hommes auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carrière, soyez bien sûre, quoi qu'on puisse dire, que ma volonté n'y aura pas eu la moindre part. J'espère me retrouver en bonne santé dans vos bras, d'ici à quinze jours au plus tard; mais s'il en étoit autrement, et que nous n'eussions pas le bonheur de nous revoir, souvenez-vous en pareil cas de l'homme dont vous êtes la veuve, et d'honorer sa mémoire en vous honorant. Tirez-vous d'ici le plus tôt que vous pourrez. Qu'aucun moine ne se mêle de vous ni de vos affaires en quelque façon que ce soit. Je ne vous dis point ceci par jalousie, et je suis bien convaincu qu'ils n'en veulent point à votre personne; mais n'importe, profitez de cet avis, ou soyez sûre de n'attirer que déshonneur et calamité sur le reste de votre vie. Adressez-vous à M. de Saint-Germain pour sortir d'ici; tâchez d'endurer l'air méprisant de sa femme par la certitude que vous ne l'avez pas mérité. Cherchez à Paris, à Orléans, ou à Blois, une communauté qui vous convienne, et tâchez d'y vivre plutôt que seule dans une chambre. Ne comptez sur aucun ami; vous n'en avez point ni moi non plus, soyez-en sûre; mais comptez sur les honnêtes gens, et soyez sûre que la bonté de cœur et l'équité d'un honnête homme vaut cent fois mieux que l'amitié d'un coquin. C'est à ce titre d'honnête homme que vous pouvez donner votre confiance au seul homme de lettres que vous savez que je tiens pour

tel *. Ce n'est pas un ami chaud, mais c'est un homme droit qui ne vous trompera pas, et qui n'insultera pas ma mémoire, parcequ'il m'a bien connu et qu'il est juste; mais il ne se compromettra pas, et je ne desire pas qu'il se compromette. Laissez tranquillement exécuter les complots faits contre votre mari; ne vous tourmentez point à justifier sa mémoire outragée; contentez-vous de rendre honneur à la vérité dans l'occasion, et laissez la Providence et le temps faire leur œuvre; cette œuvre se fera tôt ou tard. Ne vous rapprochez plus des grands; n'acceptez aucune de leurs offres, encore moins de celles des gens de lettres. J'exclus nommément toutes les femmes qui se sont dites mes amies. J'excepte madame Dupin et madame de Chenonceaux; l'une et l'autre sont sûres à mon égard et incapables de trahison. Parlez-leur quelquefois de mes sentiments pour elles; ils vous sont connus. Vous aurez assez de quoi vivre indépendante avec les secours que M. du Peyrou a dessein de vous donner, et qu'il vous doit, puisqu'il en a reçu l'argent. Si vous aimez mieux vivre seule chez vous que chez des religieuses, vous le pouvez; mais ne vous laissez pas subjuguier, ne vous livrez pas à vos voisines, et ne vous fiez pas aux gens avant de les connoître. Je finis ma lettre si à la hâte que je ne sais plus ce que je dis. Adieu, chère amie de mon cœur : à vous revoir; et, si nous ne nous revoyons pas, souvenez-vous toujours du seul ami véritable que vous ayez eu et que vous aurez jamais. Je ne me signerai pas *Renou*, puisque

* Duclos, mort en 1772.

ce nom fut fatal à votre tendresse ; mais , pour ce moment , j'en veux reprendre un que votre cœur ne sauroit oublier.

J. J. ROUSSEAU.

890. — A M. LALLIAUD.

Monquin, le 27 août 1769.

Un voyage de botanique, monsieur, que j'ai fait au mont Pila presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussitôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux, toujours de la pluie ; j'ai trouvé peu de plantes, et j'ai perdu mon chien, blessé par un autre et fugitif : je le croyois mort dans les bois de sa blessure, quand à mon retour je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues et repasser le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, monsieur, la douceur de revoir vos pénates et de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur en vous en voyant jouir, mais je doute que le ciel m'é destine à ce partage. J'ai trouvé madame Renou en assez bonne santé : elle vous remercie de votre souvenir, et vous salue de tout son cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref à cause du soin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées, et quelques graines que je destinois à madame de Portland, le tout étant arrivé ici à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en sauver quelque chose, pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, et la peine que j'ai prise à les recueillir. Adieu, mon cher M. Lalliaud ; conservez-vous, et vivez content.

891. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 8 septembre 1769.

Sans une foulure à la main, cher Moulton, qui me fait souffrir depuis plusieurs jours, je me livrerois à mon aise au plaisir de causer avec vous; mais je ne désespère pas d'en retrouver une occasion plus commode : en attendant, recevez mon remerciement de votre bon souvenir, et de celui de madame Moulton, dont je me consolerais difficilement d'avoir été si près sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, et cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation : il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre; car sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous ne saurions penser différemment vous et moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrètes des gens qui vous entourent : il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, et l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moulton, de ce sentiment pénible qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, et qui, lors même qu'il l'assouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve le mal qu'il fait à son ennemi. Paradis aux bienfaisants, disoit sans cesse le bon abbé de Saint-Pierre : voilà un paradis

que les méchants ne peuvent ôter à personne, et qu'ils se donneroient, s'ils en connoissoient le prix.

Adieu, cher Moulou; je vous embrasse.

892. — A M. DU PEYROU.

Monquin, le 16 septembre 1769.

Je n'aurois pas attendu, mon cher hôte, votre lettre du 5 septembre pour répondre à celle du 6 août, si à mon retour du mont Pila je ne me fusse foulé la main droite par une chute qui m'en a pendant quelque temps gêné l'usage. Je suis bien charmé de n'apprendre votre accès de goutte qu'à votre convalescence; c'est une grande consolation, quand on souffre, d'attendre ensuite de longs intervalles, durant lesquels on ne souffrira plus; et je ne suis pas surpris que les tendres soins de votre aimable Henriette fassent une assez grande diversion à vos souffrances pour vous les laisser beaucoup moins sentir. Vous devez vous trouver trop heureux de gagner à son service des accès de goutte dans lesquels vous êtes servi par ses mains. Vous êtes assurément bien faits, l'un pour donner, l'autre pour sentir tout le prix des soins du plus pur zèle et de la plus tendre amitié; mais cependant, aux charmes près qu'elle seule y peut ajouter, des soins de cette espèce ne doivent pas être absolument nouveaux pour vous. Je suis plus que flatté, je suis touché qu'elle se souvienne avec plaisir de notre ancienne connoissance. J'aurois été trop heureux de pouvoir la cultiver; mais les attachements fondés sur l'estime, tels que celui que j'ai

conçu pour elle , n'ont pas besoin de l'habitude de se voir pour s'entretenir et se renforcer. Fût-elle beaucoup moins aimable, les respectables devoirs qu'elle remplit si bien près de vous la rendent trop estimable à tout le monde pour ne la pas rendre chère aux honnêtes gens, et surtout à vos amis. A l'égard des échecs, malgré tout ce que vous me dites de son habileté, vous me permettrez de douter que ce soit le jeu auquel elle joue le mieux; et, si jamais j'ai le plaisir de faire une partie avec elle, je lui dirai, et de bien bon cœur, ce que je disois jadis à un grand prince* : « Je vous honore trop pour ne pas gagner « toujours. »

Vous aviez grande raison, mon cher hôte, d'attendre la relation de mon herborisation de Pila; car, parmi les plaisirs de la faire, je comptois beaucoup sur celui de vous la décrire. Mais les premiers ayant manqué me laissent peu de quoi fournir à l'autre. Je partis à pied avec trois messieurs, dont un médecin, qui faisoient semblant d'aimer la botanique, et qui, desirant me cajoler, je ne sais pourquoi, s'imaginèrent qu'il n'y avoit rien de mieux pour cela que de me faire bien des façons. Jugez comment cela s'assortit, non seulement avec mon humeur, mais avec l'aisance et la gaieté des voyages pédestres. Ils m'ont trouvé très maussade, je le crois bien; ils ne disent pas que c'est eux qui m'ont rendu tel. Il me semble que malgré la pluie nous n'étions point maussades à Brot ni les uns ni les autres. Premier article. Le second est que nous avons eu mauvais temps presque durant toute la

* Le prince de Conti.

route; ce qui n'amuse pas quand on ne veut qu'herboriser, et que, faute d'une certaine intimité, l'on n'a que cela pour point de ralliement et pour ressource. Le troisième est que nous avons trouvé sur la montagne un très mauvais gîte; pour lit, du foin ressuant et tout mouillé, hors un seul matelas rembourré de puces, dont, comme étant le Sancho de la troupe, j'ai été pompeusement gratifié. Le quatrième, des accidents de toute espèce: un de nos messieurs a été mordu d'un chien sur la montagne. Sultan a été demi-massacré d'un autre chien; il a disparu, je l'ai cru mort de ses blessures ou mangé du loup, et ce qui me confond est qu'à mon retour ici je l'ai trouvé tranquille et parfaitement guéri, sans que je puisse imaginer comment, dans l'état où il étoit, il a pu faire douze grandes lieues et surtout repasser le Rhône, qui n'est pas un petit ruisseau, comme disoit du Rhin M. Chazeron. Le cinquième article, et le pire, est que nous n'avons presque rien trouvé, étant allés trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines, et n'ayant eu nul guide pour trouver les bons endroits. Ajoutez que la montagne est fort triste, inculte, déserte, et n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suisse. Si vous n'étiez pas devenu un profane, je vous ferois ici l'énumération de notre maigre collection; je vous parlerois du *méum*, de l'*oreille d'ours*, du *doronic*, de la *bistorte*, du *napel*, du *thymelæa*, etc. Mais j'espère que quand M. d'Escherny, qui a appris la botanique en trois jours, sera près de vous, il vous expliquera tout cela. Parmi toutes les plantes alpines très communes, j'en ai trouvé trois plus curieuses

qui m'ont fait grand plaisir. L'une est l'*onagra* (*œno-thera biennis*), que j'ai trouvée aux bords du Rhône, et que j'avois déjà trouvée à mon voyage de Nevers au bord de la Loire. La seconde est le *laiteron bleu* des Alpes, *sonchus Alpinus*, qui m'a fait d'autant plus de plaisir que j'ai eu peine à le déterminer, m'obstinant à le prendre pour une laitue; la troisième est le *lichen Islandicus*, que j'ai d'abord reconnu aux poils courts qui bordent les feuilles. Je vous ennuie avec mon pédant étalage; mais si votre Henriette prenoit du goût pour les plantes, comme mon foin se transformeroit bien vite en fleurs! Il faudroit bien alors, malgré vous et vos dents, que vous devinssiez botaniste.

893. — A M. L. C. D. L.

Monquin, le 10 octobre 1769.

Me voici, monsieur, en vous répondant, dans une situation bien bizarre, sachant bien à qui, mais non pas à quoi: non que tout ce que vous écrivez ne mérite bien qu'on s'en souvienne, mais parceque je ne me souviens plus de rien. J'avois mis à part votre lettre pour y répondre, et, après avoir vingt fois renversé ma chambre et tous les fatras qui la remplissent, je n'ai pu parvenir à retrouver cette lettre: toutefois je n'en veux pas avoir le démenti, ni que mon étourderie me prive du plaisir de vous écrire. Ce ne sera pas, si vous voulez, une réponse, ce sera un bavardage de rencontre, pour avoir, aux dépens de votre patience, l'avantage de causer un moment avec vous.

Vous me parliez, monsieur, du nouveau-né, dont je vous fais mes bien cordiales félicitations : voilà vos pertes réparées ; que vous êtes heureux de voir les plaisirs paternels se multiplier autour de vous ! Je vous le dis, et bien du fond de mon cœur, quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des soins si chers trouve chez lui des plaisirs plus vrais que tous ceux du monde ; et les plus douces consolations dans l'adversité. Heureux qui peut élever ses enfants sous ses yeux ! Je plains un père de famille obligé d'aller chercher au loin la fortune ; car pour le vrai bonheur de la vie, il en a la source auprès de lui.

Vous me parliez du logement auquel vous aviez eu la bonté de songer pour moi. Vous avez bien, monsieur, tout ce qu'il faut pour ne pas me laisser renoncer sans regret à l'espoir d'être votre voisin : et pourquoi y renoncer ? qu'est-ce qui empêcheroit que, dans une saison plus douce, je n'allasse vous voir, et voir avec vous les habitations qui pourroient me convenir ? S'il s'en trouvoit une assez voisine de la vôtre pour me procurer l'agrément de votre société il y auroit là de quoi racheter bien des inconvénients, et, pourvu que je trouvasse à peu près le plus nécessaire, de quoi me consoler de n'avoir pas ce qui le seroit moins.

Vous me parliez de littérature ; et précisément cet article, le plus plein de choses et le plus digne d'être retenu, est celui que j'ai totalement oublié. Ce sujet qui ne me rappelle que des idées tristes, et que l'instinct éloigne de ma mémoire, a fait tort à l'esprit avec lequel vous l'avez traité : je me suis souvenu seulement

que vous étiez très aimable, même en traitant un sujet que je n'aimois plus.

Vous me parliez de botanique et d'herborisations. C'est un objet sur lequel il me reste un peu plus de mémoire; encore ai-je grand'peur que bientôt elle ne s'en aille de même avec le goût de la chose, et qu'on ne parvienne à me rendre désagréable jusqu'à cet innocent amusement. Quelque ignorant que je sois en botanique, je ne le suis pas au point d'aller, comme on vous l'a dit, chercher en Europe une plante qui empoisonne par son odeur; et je pense, au contraire, qu'il y a beaucoup à rabattre des qualités prodigieuses, tant en bien qu'en mal, que l'ignorance, la charlatanerie, la crédulité, et quelquefois la méchanceté, prêtent aux plantes, et qui, bien examinées, se réduisent pour l'ordinaire à très peu de chose, souvent tout-à-fait à rien. J'allois à Pila faire avec trois messieurs, qui faisoient semblant d'aimer la botanique, une herborisation dont le principal objet étoit un commencement d'herbier pour l'un des trois, à qui j'avois tâché d'inspirer le goût de cette douce et aimable étude. Tout en marchant, M. le médecin M^{***} m'appela pour me montrer, disoit-il, une très belle ancolie. Comment, monsieur, une ancolie! lui dis-je en voyant sa plante; c'est le napel. Là-dessus je leur racontai les fables que le peuple débite en Suisse sur le napel; et j'avoue qu'en avançant et nous trouvant comme ensevelis dans une forêt de napels, je crus un moment sentir un peu de mal de tête, dont je reconnus la chimère et ris avec ces messieurs presque au même instant.

Mais au lieu d'une plante à laquelle je n'avois pas songé, j'ai vraiment et vainement cherché à Pila une fontaine glaçante, qui tuoit, à ce qu'on nous dit, quiconque en buvoit. Je déclarai que j'en voulois faire l'essai sur moi-même, non pas pour me tuer, je vous jure, mais pour désabuser ces pauvres gens sur la foi de ceux qui se plaisent à calomnier la nature, craignant jusqu'au lait de leur mère, et ne voyant partout que les périls et la mort. J'aurois bu de l'eau de cette fontaine comme M. Storck a mangé du napel. Mais au lieu de cette fontaine homicide qui ne s'est point trouvée, nous trouvâmes une fontaine très bonne, très fraîche, dont nous bûmes tous avec grand plaisir, et qui ne tua personne.

Au reste, mes voyages pédestres ayant été jusqu'ici tous très gais, faits avec des camarades d'aussi bonne humeur que moi, j'avois espéré que ce seroit ici la même chose. Je voulus d'abord bannir toutes les petites façons de ville : pour mettre en train ces messieurs, je leur dis des canons, je voulus leur en apprendre; je m'imaginois que nous allions chanter, criailler, folâtrer toute la journée; je leur fis même une chanson (l'air s'entend) que je notai, tout en marchant par la pluie, avec des chiffres de mon invention. Mais quand ma chanson fut faite, il n'en fut plus question, ni d'amusements, ni de gaieté, ni de familiarité; voulant être badin tout seul, je ne me trouvois que grossier; toujours le grand cérémonial, et toujours monsieur don Japhet. A la fin je me le tins pour dit; et, m'amusant avec mes plantes, je laissai ces messieurs s'amuser à me faire des façons. Je ne

sais pas trop si mes longues rabâcheries vous amusent; je sais seulement que, si je les prolongeais encore, elles vous ennuiroient certainement à la fin. Voilà, monsieur, l'histoire exacte de ce tant célèbre pèlerinage, qui court déjà les quatre coins de la France, et qui remplira bientôt l'Europe entière de son risible fracas. Je vous salue, monsieur, et vous embrasse de tout mon cœur.

894. — A MADAME B.

Monquin, le 28 octobre 1769.

Si je n'avois été garde-malade, madame, et si je ne l'étois encore, j'aurois été moins lent et je serois moins bref à vous remercier du plaisir que m'a fait votre lettre, et du desir que j'ai de mériter et cultiver la correspondance que vous daignez m'offrir. Votre caractère aimable et vos bons sentiments m'étoient déjà assez connus pour me donner du regret de n'avoir pu leur rendre mon hommage en personne lorsque je fus un instant votre voisin. Maintenant vous m'offrez, madame, dans la douceur de m'entretenir quelquefois avec vous, un dédommagement dont je sens déjà le prix, mais qui ne peut pourtant qu'à l'aide d'une imagination qui vous cherche suppléer au charme de voir animer vos yeux et vos traits par ces sentiments vivifiants et honnêtes dont votre cœur me paroît pénétré. Ne craignez point que le mien repousse la confiance dont vous voulez bien m'honorer, et dont je ne suis pas indigne.

Adieu, madame; soyez sûre, je vous supplie, que

mon cœur répond très bien au vôtre, et que c'est pour cela que ma plume n'ajoute rien.

895. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Monquin, le mardi 31 octobre 1769.

Il me reste, monsieur, un seul plaisir dans la vie, et qui m'est aussi doux que rare, celui de voir la face d'un honnête homme. Jugez de l'empressement avec lequel vous serez reçu quand vous voudrez bien faire l'obligeante course que vous me promettez. Les cadeaux que veut me faire M..... ont l'air d'une plaisanterie. Je vous prie de vouloir lui faire bien des salutations de ma part, quand vous lui écrirez.

Permettez, monsieur, que j'assure ici madame de Saint-Germain de mon respect; que je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

RENOU.

896. — A M. DU PEYROU.

Monquin, le 15 novembre 1769.

Vous voilà, mon cher hôte, grâce à la rechute dont vous êtes délivré, dans un de ces intervalles heureux durant lesquels, n'entrevoyant que de loin le retour des atteintes de goutte, vous pouvez jouir de la santé, et même la prolonger; et je suis bien sûr que le plus doux emploi que vous en pourrez faire sera de rendre la vie heureuse à cette aimable Henriette qui verse tant de douceurs et de consolations dans la vôtre. Les détails que vous me faites de la manière dont vous

cultivez le fonds de sentiment et de raison que vous avez trouvé en elle, me font juger de l'agrément que vous devez trouver dans une occupation si chérie, et me font désirer bien des fois dans la journée d'avoir la douceur d'en être le témoin : mais, appelé par de grands et tristes devoirs à des soins plus nécessaires, je ne vois aucune apparence à me flatter de finir mes jours auprès de vous. J'en sens le desir, je l'exécuterois même s'il ne tenoit qu'à ma volonté ; la chose n'est peut-être pas absolument impossible : mais je suis si accoutumé de voir tous mes vœux éconduits en toute chose, que j'ai tout-à-fait cessé d'en faire, et me borne à tâcher de supporter le reste de mon sort en homme, tel qu'il plaise au ciel de me l'envoyer.

Ne parlons plus de botanique, mon cher hôte; quoique la passion que j'avois pour elle n'ait fait qu'augmenter jusqu'ici; quoique cette innocente et aimable distraction me fût bien nécessaire dans mon état, je la quitte, il le faut; n'en parlons plus. Depuis que j'ai commencé de m'en occuper, j'ai fait une assez considérable collection de livres de botanique, parmi lesquels il y en a de rares et de recherchés par les botanophiles, qui peuvent donner quelque prix à cette collection. Outre cela, j'ai fait sur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la synonymie, en ajoutant à la plupart des descriptions et des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être essayé sur ces sortes de concordances pour comprendre la peine qu'elles coûtent, et combien celle que j'ai prise peut en éviter à ceux à qui passeront ces mêmes livres, s'ils en veulent faire usage. Je cherche à me défaire de cette col-

lection, qui me devient inutile et difficile à transporter. Je voudrais qu'elle pût vous convenir; et je ne désespère pas, quand vous aurez un jardin de plantes, que vous ne repreniez le goût de la botanique qui, selon moi, vous seroit très avantageux. En ce cas, vous auriez une collection toute faite, qui pourroit vous suffire, et que vous formeriez difficilement aussi complète en détail; ainsi j'ai cru devoir vous la proposer avant que d'en parler à personne: j'en fais faire le catalogue; voulez-vous que je vous le fasse passer?

Je ne suis point surpris des soins, des longueurs, des frais inattendus, des embarras de toute espèce que vous cause votre bâtiment: vous avez dû vous y attendre, et vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai écrit et dit à ce sujet quand vous en avez formé l'entreprise. Cependant vous devez être à la fin de la grosse besogne, et ce qui vous reste à faire n'est qu'un amusement en comparaison de ce qui est fait: à moins pourtant que vous ne donniez dans la manie de défaire et refaire; car, en ce cas, vous en avez pour la vie, et vous ne jouirez jamais. Refusez-vous totalement à cette tentation dangereuse, ou je vous prédis que vous vous en trouverez très mal.

897. — A. M. LALLIAUD.

Monquin, le 30 novembre 1769.

J'apprends avec plaisir, monsieur, que vous jouissez, en bonne santé et avec agrément, du beau climat que vous habitez, et que vous êtes content à-la-fois de votre séjour et de votre récolte. Vous avez deviné

bien juste que, tandis que l'ardeur du soleil vous forçoit encore quelquefois à chercher l'ombre, j'étois réduit à garder mes tisons; et nous avons eu déjà de fortes gelées et des neiges durables long-temps avant la réception de votre lettre. Cela, monsieur, me chagrine en une chose, c'est de ne pouvoir plus, pour cette année, exécuter votre petite commission des rosiers à feuilles odorantes, puisque ayant depuis long-temps perdu toutes leurs feuilles, ils seroient à présent impossibles à distinguer, et difficiles même à trouver. Je suis donc forcé de remettre cette recherche à l'année prochaine; et je vous assure que vous me fournissez l'occasion d'une petite herborisation très agréable, en songeant que je la fais pour votre jardin.

Je vous dois et vous fais, monsieur, bien des remerciements des lauriers que vous avez la bonne intention de m'envoyer pour mon herbier, quoique je ne me rappelle point du tout qu'il en ait été question entre nous : ils ne laisseront pas de trouver leur place, et de me rappeler votre obligeant souvenir aussi long-temps que je resterai possesseur de mon herbier; car il pourroit dans peu changer de maître, ainsi que mes livres de plantes, dont je cherche à me défaire, étant sur le point de quitter totalement la botanique.

J'ai fait votre commission auprès de madame de Lessert, et je ne doute pas que, dans sa première lettre, elle ne me charge de ses remerciements et salutations pour vous. Elle a eu la bonté de me pourvoir d'une bonne épinette pour cet hiver; cet instrument me fait plaisir encore, et me donne quelques

moments d'amusement ; mais il ne me fournit plus de nouvelles idées de musique , et je me suis vainement efforcé d'en jeter quelques unes sur le papier ; rien n'est venu , et je sens qu'il faut renoncer désormais à la composition comme à tout le reste : cela n'est pas surprenant.

Bonjour, monsieur ; le beau soleil qu'il fait ici dans ce moment me fait imaginer des promenades délicieuses en cette saison dans le pays où vous êtes ; et, si j'y étois aussi, j'aimerois bien à les faire avec vous.

Bonjour derechef ; portez-vous bien , amusez-vous, et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

898. — A MADAME B.

Monquin, le 7 décembre 1769.

Je présume, madame, que vous voilà heureusement arrivée à Paris, et peut-être déjà dans le tourbillon de ces plaisirs bruyants dont vous pressentiez le vide, en vous proposant de les chercher. Je ne crains pas que vous les trouviez, à l'épreuve, plus substantiels pour un cœur tel que le vôtre me paroît être, que vous ne les avez estimés ; mais il pourroit résulter de leur habitude une chose bien cruelle, c'est qu'ils devinssent pour vous des besoins, sans être des aliments ; et vous voyez dans quel état cruel cela jette quand on est forcé de chercher son existence là où l'on sent bien qu'on ne trouvera jamais le bonheur. Pour prévenir un pareil malheur, quand on est dans le train d'en courir le risque, je ne vois guère qu'une chose à faire, c'est de veiller sévèrement sur soi-

même, et de rompre cette habitude, ou du moins de l'interrompre avant de s'en laisser subjugué. Le mal est que, dans ce cas comme dans un autre plus grave, on ne commence guère à craindre le joug que quand on le porte et qu'il n'est plus temps de le secouer; mais j'avoue aussi que quiconque a pu faire cet acte de vigueur dans le cas le plus difficile peut bien compter sur soi-même aussi dans l'autre; il suffit de prévoir qu'on en aura besoin. La conclusion de ma morale sera donc moins austère que le début. Je ne blâme assurément pas que vous vous livriez, avec la modération que vous y voulez mettre, aux amusements du grand monde où vous vous trouvez : votre âge, madame, vos sentiments, vos résolutions, vous donnent tout le droit d'en goûter les innocents plaisirs sans alarmes; et tout ce que je vois de plus à craindre dans les sociétés où vous allez briller est que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à suivre pour d'autres l'avis que je prends la liberté de vous donner.

Je crains bien, madame, que l'intérêt peut-être un peu trop vif que vous m'inspirez ne m'ait fait vous prendre un peu trop légèrement au mot sur ce ton de pédagogue que vous m'invitez en quelque façon de prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou maussade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon qui se dépêche d'être sermoneur, pour éviter la tentation d'être encore plus ridicule. Je suis même un peu tenté, je vous l'avoue, de m'en tenir là : l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement, et le vide du cœur, accompagné d'une tristesse habi-

tuelle que laisse dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle société, me donnent, madame, un vif desir de rechercher avec vous s'il n'y auroit pas moyen de faire servir une de ces deux choses de remède à l'autre; mais cela me mèneroit à des discussions si déplacées dans le train d'amusements où je vous suppose, et que le carnaval dont nous approchons va probablement rendre plus vifs, qu'il me faudroit de votre part plus qu'une permission pour oser entamer cette matière dans un moment aussi désavantageux. Si vous m'entendez d'avance, comme je puis l'espérer ou le craindre, dites-moi, de grace, si je dois parler ou me taire; et soyez sûre, madame, que dans l'un ou l'autre cas je vous obéirai, non pas avec le même plaisir peut-être, mais avec la même fidélité.

899. — A. M. DU PEYROU.

A Monquin, 7 janvier 1770.

Excusez, mon cher hôte, le retard de ma réponse. Je ne vous ai jamais promis de l'exactitude, encore moins de la diligence; et j'ai maintenant une inertie plus grande qu'à l'ordinaire par la rigueur de la saison et par le froid excessif de ma chambre, où, le nez sur un feu presque aussi ardent que ceux que vous faisiez faire à Trye, je ne puis garantir mes doigts de l'onglée.

J'ai prévu et je vous ai prédit tout ce qui vous arrive au sujet de votre bâtiment, et dans le fond autant vaut qu'il vous occupe qu'autre chose; si c'est un tracàs, c'est aussi un amusement. C'est d'ailleurs la

charge de votre état : il faut opter dans la vie entre être pauvre ou être affairé ; trop heureux d'éviter un troisième état que je connois bien, c'est d'être à-la-fois l'un et l'autre.

Grand merci, mon cher hôte, de la subite velléité qui vous prend de m'avoir auprès de vous. J'ai vu le temps que l'exécution de ce projet eût fait le bonheur de ma vie ; et si ce temps n'est plus, ce n'est assurément pas ma faute. Vous m'exhorte à vous traiter tout-à-fait en étranger ou tout-à-fait en ami ; l'alternative me paroît dure, car votre exemple ne m'a pas laissé le choix, et votre cachet m'avertit sans cesse que nos deux âmes ne sauroient jamais se monter au même ton. Vous voulez que nous fassions un saut en arrière de trois ou quatre ans ; vous voilà bien leste avec votre goûtte : pour moi, je ne me sens pas si dispos que cela ; et quand je pourrois me résoudre à faire ce saut une fois, je voudrois du moins être sûr de n'en avoir pas dans trois ou quatre ans un second à faire. Je vous avoue naturellement que si ce saut étoit en mon pouvoir, je ne le ferois pas seulement de trois, mais de huit.

Tout cela dit, je ne vous dissimulerai point que j'effacerai difficilement de mes souvenirs la douce idée que je m'étois faite d'achever paisiblement mes jours près de vous. J'avoue même que l'aimable hôtesse que vous m'avez donnée me rend cette idée infiniment plus riante. Si je pouvois lui faire ma cour au point de vous rendre jaloux du pauvre barbon, cela me paroîtroit fort plaisant et surtout fort agréable ; et croyez-moi, mon cher hôte, vous aurez beau vous

vanter d'en vouloir courir les risques, je vous connois, votre mine stoïque est admirable, mais seulement tant que vous êtes loin du danger.

Votre conseil de ne point renoncer subitement et absolument à la botanique me paroît de fort bon sens, et je prends le parti de le suivre. Il est contre la nature de la chose de se prescrire ou de s'interdire d'avance un choix dans ses amusements. Quand le dégoût viendra, je cesserai d'herboriser; quand le goût reviendra, je recommencerai jusqu'à ce qu'il me quitte derechef. Il est déjà revenu. Des plantes qu'on m'a envoyées et des correspondances de botanique me l'ont rendu, et je doute qu'il s'éteigne jamais tout-à-fait. Cela n'empêchera pourtant pas que je ne me défatte de mes livres et même de mon herbier; et, si vous voulez tout de bon vous accommoder de l'un et de l'autre, je serai charmé qu'ils tombent entre vos mains, qui, quoi que vous en disiez, ne seront jamais pour moi des mains tout-à-fait étrangères. Le désir que j'avois de vous envoyer le catalogue est une des causes qui ont retardé cette lettre. Le grand froid ne me permet pas, quant à présent, ce bouquinage; et puisque vous ne voulez pas encore avoir ces livres, rien ne presse. Mais vous ne serez pas oublié, et vous aurez la préférence que vous avez l'honnêteté de me demander, et qui en devient réellement une, car depuis ma dernière lettre on m'a demandé cette collection.

900. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 9 janvier 1770.

Je comprends, mon cher Moulton, qu'une caisse de confitures que j'ai reçue de Montpellier est le cadeau que vous m'aviez annoncé cet été, et auquel je ne songeois plus quand il est venu me surprendre en guet-apens. Que voulez-vous que je fasse d'un si grand magasin? voulez-vous que je me mette marchand de sucre? Il me semble que je n'étois pas trop appelé à ce métier; voulez-vous que je le mange? il en faudroit beaucoup, je l'avoue, pour adoucir les fleuves d'amertume qu'on me fait avaler depuis tant d'années; mais c'est une amertume mielleuse et traîtresse, qui ne sauroit s'allier avec la franche douceur du sucre. Votre envoi, cher Moulton, n'est raisonnable qu'au cas que vous vouliez venir m'aider à le consommer; j'en goûterois alors la douceur dans toute sa pureté. Il faudroit attendre, il est vrai, que la saison fût plus douce elle-même; car, quant à présent, la campagne n'est pas tenable; il y fait presque aussi froid que dans ma chambre, où, près d'un grand feu, je gèle en me rôtissant, et l'onglée me fait tomber la plume des doigts.

Adieu, cher Moulton: mes deux moitiés embrassent les deux vôtres, et tout ce qui vous est cher.

901. — A MADAME B.

Monquin, le 17 janvier 1770.

Votre lettre, madame, exigeroit une longue réponse; mais je crains que le trouble passager où je suis ne me permette pas de la faire comme il faudroit. Il m'est difficile de m'accoutumer assez aux outrages et à l'imposture, même la plus comique, pour ne pas sentir, à chaque fois qu'on les renouvelle, les bouillonnements d'un cœur fier qui s'indigne précéder le ris moqueur qui doit être ma seule réponse à tout cela. Je crois pourtant avoir gagné beaucoup: j'espère gagner davantage; et je crois voir le moment assez proche où je me ferai un amusement de suivre dans leurs manœuvres souterraines ces troupes de noires taupes qui se fatiguent à me jeter de la terre sur les pieds. En attendant, nature pâtit encore un peu, je l'avoue: mais le mal est court, bientôt il sera nul. Je viens à vous.

J'eus toujours le cœur un peu romanesque, et j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant. Excusez donc, madame, s'il se mêle un peu de visions à mes idées; et, s'il s'y mêle aussi un peu de raison, ne la dédaignez pas sous quelque forme et avec quelque cortège qu'elle se présente. Votre correspondance a commencé d'une manière à me la rendre à jamais intéressante, un acte de vertu dont je connois bien tout le prix, un besoin de nourriture à votre ame qui me fait présumer de la vigueur pour la digérer, et la santé qui en est la source. Ce vide in-

terne dont vous vous plaignez ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis : les cœurs étroits ne sentent jamais de vide, parcequ'ils sont toujours pleins de rien ; il en est, au contraire, dont la capacité vorace est si grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne la peuvent remplir. Si la nature vous a fait le rare et funeste présent d'un cœur trop sensible au besoin d'être heureux, ne cherchez rien au-dehors qui lui puisse suffire : ce n'est que de sa propre substance qu'il doit se nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui nous est étranger est un bonheur faux : les gens qui ne sont susceptibles d'aucun autre font bien de s'en contenter : mais si vous êtes celle que je suppose, vous ne serez jamais heureuse que par vous-même ; n'attendez rien pour cela que de vous. Ce sens moral, si rare parmi les hommes, ce sentiment exquis du beau, du vrai, du juste, qui réfléchit toujours sur nous-mêmes, tient l'ame de quiconque en est doué dans un ravissement continuel qui est la plus délicieuse des jouissances : la rigueur du sort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute espèce peuvent l'engourdir pour quelques moments, mais jamais l'éteindre ; et, presque étouffé sous le faix des noirceurs humaines, quelquefois une explosion subite peut lui rendre son premier éclat. On croit que ce n'est pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choses-là ; et moi je crois, au contraire, que ce n'est qu'à votre âge qu'elles sont utiles, et que le cœur s'y peut ouvrir : plus tôt, il ne sauroit les entendre ; plus tard, son habitude est déjà prise, il ne sauroit les goûter.

Comment s'y prendre? me direz-vous; que faire pour cultiver et développer ce sens moral? Voilà, madame, à quoi j'en voulois venir : le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes, il est l'effet d'une vie simple et saine : on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif : je vous en offre un que votre état me suggère ; nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections ; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune.... tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs.... Des plaisirs? Je vous en promets, et qui rempliront vraiment votre ame. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts : si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre ame, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de nous qu'aucun autre : rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment avec nous que notre famille et nos enfants ; les sentiments que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime sont les plus vrais, les plus durables, les plus solides, qui puissent nous attacher aux êtres périssables, puisque la mort seule peut les éteindre ; au lieu que l'amour et l'amitié vivent rarement autant que nous : ils sont

aussi les plus purs, puisqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, et, par leur seule force, nous éloignent du vice et des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là..... Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais; elles ne se font pas nourrices et gouvernantes; mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses; il faut que, substituant leurs bruyants plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent; et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amuse.

Mais moi qui parle de famille, d'enfants... Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur; plaignez-les s'ils ne sont que malheureux; plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans mes égarements mes maximes à ma conduite; jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir pour exténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser: quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. Condamnez-moi donc, madame, mais écoutez-moi: vous trouverez un homme ami de la vérité jusque dans ses fautes, et qui ne craint point d'en rappeler lui-même le souvenir lorsqu'il en peut

résulter quelque bien. Néanmoins je rends graces au ciel de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, et d'en avoir garanti mes enfants : j'aime mieux qu'ils vivent dans un état obscur sans me connoître, que de les voir, dans mes malheurs, bassement nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, ardents à les instruire à haïr, et peut-être à trahir leur père; et j'aime mieux cent fois être ce père infortuné qui négligea son devoir par foiblesse, et qui pleure sa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue, pour le diffamer, le secret qu'il a versé dans son sein.

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse? commencez d'abord par nourrir votre enfant : ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même; votre mari est jeune, il est d'un bon naturel; voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous; n'importe: fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres sans lui rien dire; vos enfants vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus constants que ceux de l'amour : vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée. Mais encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte, et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

Voilà mes idées : si elles sont fausses ou ridicules, pardonnez l'erreur à l'intention; je me trompe peut-être, mais il est sûr que je ne veux pas vous tromper.

Bonjour, madame ; l'intérêt que vous prenez à moi me touche , et je vous jure que je vous le rends bien.

Toutes vos lettres sont ouvertes ; la dernière l'a été , celle-ci le sera ; rien n'est plus certain. Je vous en dirois bien la raison , mais ma lettre ne vous parviendrait pas ; comme ce n'est pas à vous qu'on en veut , et que ce ne sont pas vos secrets qu'on y cherche , je ne crois pas que ce que vous pourriez avoir à me dire fût exposé à beaucoup d'indiscrétion ; mais encore faut-il que vous soyez avertie.

902. — A LA MÊME.

Monquin, le 2 février 1770.

Si votre dessein , madame , lorsque vous commençâtes de m'écrire , étoit de me circonvenir et de m'abuser par des cajoleries , vous avez parfaitement réussi. Touché de vos avances , je prêtois à votre ame la candeur de votre âge ; dans l'attendrissement de mon cœur , je vous regardois déjà comme l'aimable consolatrice de mes malheurs et de ma vieillesse , et l'idée charmante que je me faisois de vous , effaçoit l'idée horrible des auteurs des trames dont je suis enlacé. Me voilà désabusé ; c'est l'ouvrage de votre dernière lettre : son tortillage ne peut être ni la réponse que la mienne a dû naturellement vous suggérer , ni le langage ouvert et franc de la droiture. Pour moi , ce langage ne cessera jamais d'être le mien : je vois que vous avez respiré l'air de votre voisinage. Eh ! mon Dieu , madame , vous voilà , bien jeune ; initié à des mystères bien noirs ! J'en suis fâché pour

moi, j'en suis affligé pour vous... à vingt-deux ans!...
Adieu, madame.

ROUSSEAU.

P. S. En reprenant avec plus de sang froid votre lettre, je trouve la mienne dure et même injuste; car je vois que ce qui rend vos phrases embarrassées est qu'une involontaire sincérité s'y mêle à la dissimulation que vous voulez avoir. En blâmant mon premier mouvement je ne veux pourtant pas vous le cacher; non, madame, vous ne voulez pas me tromper, je le sens; c'est vous qu'on trompe, et bien cruellement. Mais, cela posé, il me reste une question à vous faire: Dans le jugement que vous portez de moi, pourquoi m'écrire? pourquoi me rechercher? que me voulez-vous? recherche-t-on quelqu'un qu'on n'estime pas? Eh! je fuirais jusqu'au bout du monde un homme que je verrois comme vous paroissez me voir. Je suis environné, je le sais, d'espions empressés et d'ardents satellites qui me flattent pour me poignarder; mais ce sont des traîtres, ils font leur métier. Mais vous, madame, que je veux honorer autant que je méprise ces misérables, de grace que me voulez-vous? Je vous demande sur ce point une réponse précise, et, pour Dieu, suivez en la faisant le mouvement de votre cœur et non pas l'impulsion d'autrui. Je veux répondre en détail à votre lettre, et j'espère avoir longtemps la douceur de vous parler de vous: mais, pour ce moment, commençons par moi; commençons par nous mettre en règle sur ce que nous devons penser l'un de l'autre. Quand nous saurons bien à qui nous

parlons, nous en saurons mieux ce que nous aurons à nous dire.

Je vous prie, madame, de ne plus m'écrire sous un autre nom que celui que je signe, et que je n'aurois jamais dû quitter.

903.—A M. L'ABBÉ M.

Monquin, par Bourgoin, le 17⁹/₂70. *

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

En vérité, monsieur, votre lettre n'est point d'un jeune homme qui a besoin de conseil, elle est d'un sage très capable d'en donner. Je ne puis vous dire à quel point cette lettre m'a frappé : si vous avez en effet l'étoffe qu'elle annonce, il est à désirer pour le bien de votre élève que ses parents sentent le prix de l'homme qu'ils ont mis auprès de lui.

Je suis, et depuis si long-temps, si loin des idées sur lesquelles vous me remettez, qu'elles me sont devenues absolument étrangères : toutefois je remplirai, selon ma portée, le devoir que vous m'imposez; mais je suis bien persuadé que vous ferez mieux de vous en rapporter à vous qu'à moi sur la meilleure manière de vous conduire dans le cas difficile où vous vous trouvez.

Sitôt qu'on s'est dévoyé de la droite route de la na-

* Le chiffre inférieur désigne le mois, et le supérieur indique le quantième. Ainsi cette lettre est datée du 9 février 1770.

ture, rien n'est plus difficile que d'y rentrer. Votre enfant a pris un pli d'autant moins facile à corriger que nécessairement tout ce qui l'environne doit empêcher l'effet de vos soins pour y parvenir : c'est ordinairement le premier pli que les enfants de qualité contractent, et c'est le dernier qu'on peut leur faire perdre, parcequ'il faut pour cela le concours de la raison qui leur vient plus tard qu'à tous les autres enfants. Ne vous effrayez donc pas trop que l'effet de vos soins ne réponde pas d'abord à la chaleur de votre zèle; vous devez vous attendre à peu de succès jusqu'à ce que vous ayez la prise qui peut l'amener; mais ce n'est pas une raison pour vous relâcher en attendant. Vous voilà dans un bateau qu'un courant très rapide entraîne en arrière, il faut beaucoup de travail pour ne pas reculer.

La voie que vous avez prise, et que vous craignez n'être pas la meilleure, ne le sera pas toujours sans doute; mais elle me paroît la meilleure en attendant. Il n'y a que trois instruments pour agir sur les ames humaines, la raison, le sentiment, et la nécessité. Vous avez inutilement employé le premier; il n'est pas vraisemblable que le second eût plus d'effet : reste le troisième; et mon avis est que, pour quelque temps, vous devez vous y tenir, d'autant plus que la première et la plus importante philosophie de l'homme de tout état et de tout âge est d'apprendre à fléchir sous le dur joug de la nécessité : *Clavos trabales et cuneos manu gestans ahená.*

Il est clair que l'opinion, ce monstre qui dévore le genre humain, a déjà farci de ses préjugés la tête du

petit bon-homme : il vous regarde comme un homme à ses gages, une espèce de domestique, fait pour lui obéir, pour complaire à ses caprices; et, dans son petit jugement, il lui paroît fort étrange que ce soit vous qui prétendiez l'asservir aux vôtres; car c'est ainsi qu'il voit tout ce que vous lui prescrivez : toute sa conduite avec vous n'est qu'une conséquence de cette maxime, qui n'est pas injuste, mais qu'il applique mal, que *c'est à celui qui paie de commander*. D'après cela qu'importe qu'il ait tort ou raison? C'est lui qui paie.

Essayez, chemin faisant, d'effacer cette opinion par des opinions plus justes, de redresser ses erreurs par des jugements plus sensés : tâchez de lui faire comprendre qu'il y a des choses plus estimables que la naissance et que les richesses; et pour le lui faire comprendre il ne faut pas le lui dire, il faut le lui faire sentir. Forcez sa petite ame vaine à respecter la justice et le courage, à se mettre à genoux devant la vertu, et n'allez pas pour cela lui chercher des livres, les hommes des livres ne seront jamais pour lui que des hommes d'un autre monde. Je ne sache qu'un seul modèle qui puisse avoir à ses yeux de la réalité; et ce modèle, c'est vous, monsieur; le poste que vous remplissez est à mes yeux le plus noble et le plus grand qui soit sur la terre. Que le vil peuple en pense ce qu'il voudra, pour moi je vous vois à la place de Dieu, vous faites un homme. Si vous vous voyez du même œil que moi, que cette idée doit vous élever en dedans de vous-même! qu'elle peut vous rendre grand en effet! et c'est ce qu'il faut; car, si vous ne l'étiez qu'en

apparence, et que vous ne fissiez que jouer la vertu, le petit bon-homme vous pénétreroit infailliblement, et tout seroit perdu. Mais si cette image sublime du grand et du beau le frappe une fois en vous; si votre désintéressement lui apprend que la richesse ne peut pas tout; s'il voit en vous combien il est plus grand de commander à soi-même qu'à des valets; si vous le forcez, en un mot, à vous respecter, dès cet instant vous l'aurez subjugué, et je vous réponds que, quelque semblant qu'il fasse, il ne trouvera plus égal que vous soyez d'accord avec lui ou non, surtout si, en le forçant de vous honorer dans le fond de son petit cœur, vous lui marquez en même temps faire peu de cas de ce qu'il pense lui-même, et ne vouloir plus vous fatiguer à le faire convenir de ses torts. Il me semble qu'avec une certaine façon grave et soutenue d'exercer sur lui votre autorité, vous parviendrez à la fin à demander froidement à votre tour : *Qu'est-ce que cela fait que nous soyons d'accord ou non ?* et qu'il trouvera, lui, que cela fait quelque chose. Il faudra seulement éviter de joindre à ce sang froid la dureté qui vous rendroit haïssable. Sans entrer en explication avec lui vous pourrez dire à d'autres en sa présence : « J'aurois fait mes délices de rendre son enfance heureuse, mais il ne l'a pas voulu, et j'aime encore mieux qu'il soit malheureux étant enfant que méprisable étant homme. » A l'égard des punitions, je pense comme vous qu'il n'en faut jamais venir aux coups que dans le seul cas où il auroit commencé lui-même : ses châtimens ne doivent jamais être que des abstinences, et tirées, autant qu'il se peut, de la na-

ture du délit; je voudrois même que vous vous y soumissiez toujours avec lui quand cela seroit possible, et cela sans affectation, sans que cela parût vous coûter, et de façon qu'il pût en quelque sorte lire dans votre cœur, sans que vous le lui dissiez, que vous sentez si bien la privation que vous lui imposez que c'est sans y songer que vous vous y soumettez vous-même. En un mot, pour réussir il faudroit vous rendre presque impassible, et ne sentir que par votre élève ou pour lui. Voilà, je l'avoue, une terrible tâche; mais je ne vois nul autre moyen de succès : et ce succès me paroît assuré de part ou d'autre; car, quand avec tant de soins vous n'auriez pas le bonheur d'avoir fait un homme, n'est-ce rien que de l'être devenu?

Tout ceci suppose que la dédaigneuse hauteur de l'enfant n'est que la petite vanité de la petite grandeur dont ses bonnes auront boursoufflé sa petite ame; mais il pourroit arriver aussi que ce fût l'effet de l'âpreté d'un caractère indomptable et fier qui ne veut céder qu'à lui-même. Cette dureté, propre aux seuls naturels qui ont beaucoup d'étoffe, et qui ne se trouve guère au pays où vous vivez, n'est pas probablement celle de votre élève : si cependant cela se trouvoit (et c'est un discernement facile à faire), alors il faudroit bien vous garder de suivre avec lui la méthode dont je viens de parler, et de heurter la rudesse avec la rudesse. Les ouvriers en bois n'emploient jamais fer sur fer; ainsi faut-il faire avec les esprits roides qui résistent toujours à la force; il n'y a sur eux qu'une prise, mais aimable et sûre, c'est l'atta-

chement et la bienveillance : il faut les apprivoiser comme les lions par les caresses. On risque peu de gâter de pareils enfants; tout consiste à s'en faire aimer une fois; après cela vous les feriez marcher sur des fers rouges.

Pardonnez, monsieur, tout ce radotage à ma pauvre tête qui diverge, bat la campagne, et se perd à la suite de la moindre idée : je n'ai pas le courage de relire ma lettre, de peur d'être forcé de la recommencer. J'ai voulu vous montrer le vrai desir que j'aurois de vous complaire et d'applaudir à vos respectables soins; mais je suis très persuadé qu'avec les talents que vous me paraissez avoir et le zèle qui les anime, vous n'avez besoin que de vous-même pour conduire, aussi sagement qu'il est possible, le sujet que la Providence a mis entre vos mains. Je vous honore, monsieur, et vous salue de tout mon cœur.

●
904. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 17^e 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Cher Moulou, quoique vous paroissiez m'oublier, je vous aime toujours, et je n'ai pas voulu m'éloigner de ce pays sans vous en donner avis et vous dire encore un adieu. Je compte y rester quinze jours ou trois semaines avant de me rendre à Lyon : ces trois semaines me seroient bien précieuses pour l'herborisation des mousses et des lichens, si la neige n'y portoit obstacle; car probablement l'occasion n'en revien-

dra plus pour moi. Le temps, qui paroît vouloir se remettre, peut permettre un essai; et, après avoir été long-temps bien malingre, je compte tenter aujourd'hui l'analyse de quelques troncs d'arbres. Faites comme moi. Adieu; je vous embrasse tendrement, et je vous exhorte à m'aimer, car je le mérite.

J. J. ROUSSEAU.

Je reprends un nom que je n'aurois jamais dû quitter : n'en employez plus d'autre pour m'écrire.

905. — A MADAME GONCERU,

NÉE ROUSSEAU.

Monquin, le 17²70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Ma bonne, ma chère, ma respectable tante, né mourant, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, et je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. A la première lueur d'une meilleure fortune je songeai à vous faire une petite part de ma subsistance qui pût rendre la vôtre un peu plus commode : je vous en fis aussitôt donner avis, et votre petite pension commença de courir en même temps, savoir à la fin de mars 1767 *. Il n'y a pas encore de cela trois ans révolus, et ces trois ans vous ont été payés d'avance, année par année : ainsi, quand vous ne recevriez rien d'un an d'ici, tout seroit

* Voyez la lettre à d'Ivernois, du 29 janvier 1768.

encore en règle, et il n'y auroit encore rien d'arriéré. Mon intention est bien pourtant de continuer à vous payer d'avance et l'année qui commencera bientôt de courir et les suivantes, autant que mes moyens me le permettront; mais, ma chère tante, je ne puis pas vous dissimuler que la dureté présente et future de ma situation me met dans la nécessité de compter avec moi-même, sans quoi je ne me résoudrois jamais à compter avec vous. Veuillez donc prendre un peu de patience, dans la certitude de n'être pas oubliée; et s'il arrivoit dans la suite que votre pension tardât à venir, ce qui ne sera pas, autant qu'il me sera possible, dites-vous alors à vous-même : *Je connois le cœur de mon neveu; et, sûre qu'il ne m'oublie pas, je le plains de n'être pas en état de mieux faire.* Adieu, ma bonne et respectable tante : je vous recommande à la Providence; faites la même chose pour moi, car j'en ai grand besoin, et recevez avec bonté mes plus tendres et respectueuses salutations.

906. — AU MARQUIS DE CONDORCET.

Monquin, le 17¹⁶/₂ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Je suis pénétré, monsieur, de l'honneur que vous me faites de m'envoyer vos *Essais d'analyse*, et je m'en sens digne par ma sensibilité, quoique je le sois si peu par mon intelligence, trop bornée pour me mettre en état de lire cet ouvrage, que ma tête affoiblie ne me permettroit même plus de suivre, quand j'au-

rois les connoissances nécessaires pour cela. Que je vous envie de cultiver de profondes études qui mènent à des vérités qu'un homme isolé peut dire impunément à ses semblables, sans avoir besoin de tenir à des partis et de se donner des appuis ! Si j'avois à renaître, je tâcherois d'être votre disciple pour mériter l'honneur d'être un jour votre émule et votre ami ; mais ne pouvant, dans mon ignorance, être que votre stupide admirateur, je vous remercie au moins du moment de véritable douceur que votre obligeante attention jette sur ma triste existence. Je vous salue, monsieur, et vous honore de tout mon cœur.

907. — A M. DE BELLOY.

Monquin, par Bourgoin, le 17¹²/70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

J'honorois vos talents, monsieur, encore plus le digne usage que vous en faites, et j'admirois comment le même esprit patriotique nous avoit conduits par la même route à des destins si contraires, vous à l'acquisition d'une nouvelle patrie et à des honneurs distingués, moi à la perte de la mienne et à des opprobres inouïs.

Vous m'avez ressemblé, dites-vous, par le malheur ; vous me feriez pleurer sur vous, si je pouvois vous en croire. Êtes-vous seul en terre étrangère, isolé, séquestré, trompé, trahi, diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont

vous sentiez l'effet, sans pouvoir parvenir à les connoître, à les démêler? Êtes-vous à la merci de la puissance, de la ruse, de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, pour élever autour de vous une impénétrable œuvre de ténèbres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil? Si tel est ou fut votre sort, venez, gémissons ensemble; mais, en tout autre cas, ne vous vantez point de faire avec moi société de malheurs.

Je lisois votre Bayard, fier que vous eussiez trouvé mon Édouard digne de lui servir de modèle en quelque chose; et vous me faisiez vénérer ces antiques François auxquels ceux d'aujourd'hui ressemblent si peu, mais que vous faites trop bien agir et parler pour ne pas leur ressembler vous-même. A ma seconde lecture je suis tombé sur un vers qui m'avoit échappé dans la première, et qui par réflexion m'a déchiré*. J'y ai reconnu, non, grâces au ciel, le cœur de Jean-Jacques, mais les gens à qui j'ai affaire, et que, pour mon malheur, je connois trop bien. J'ai compris, j'ai pensé du moins qu'on vous avoit suggéré ce vers-là : Misère humaine! me suis-je dit. Que les méchants diffament les bons, ils font leur œuvre; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres? leurs âmes n'ont-elles pas pour se reconnoître des marques plus sûres que tous les prestiges des imposteurs? J'ai pu douter quelques instants, je l'avoue,

* Il est probable que ce vers étoit le second de ces deux-ci :

Que de vertu brilloit dans son faux repentir !
Peut-on si bien la peindre, et ne la pas sentir ?

si vous n'étiez point séduit plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même temps j'ai reçu votre lettre et votre Gabrielle, que j'ai lue et relue aussi, mais avec un plaisir bien plus doux que celui que m'avoit donné le guerrier Bayard; car l'héroïsme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du sentiment dans les âmes bien nées. L'attachement que cette pièce m'inspire pour son auteur est un de ces mouvements, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais résisté. Ceci me mène à l'aveu d'une autre folie à laquelle il ne résiste pas mieux, c'est de faire de mon Héloïse le *criterium* sur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honnêteté, de vertu, de sens, de raison, de goût, et trouver ce roman détestable : quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon estime, mais jamais à mon amitié; quiconque n'idolâtre pas ma Julie ne sent pas ce qu'il faut aimer; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux ne sauroit être le mien : d'après cet entêtement, jugez du plaisir que j'ai pris en lisant votre Gabrielle d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement requinquée, mais gardant son même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les situations tragiques, mais moins enivrante aussi, selon moi, dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes de vers à quel point il faut que vous ayez contemplé cette image si tendre dont je suis le Pygmalion, j'ai cru, sur ma règle ou sur ma manie, que la nature nous avoit faits amis; et, revenant avec plus

d'incertitude aux vèrs de votre Bayard, j'ai résolu d'en parler avec ma franchise ordinaire, sauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monsieur de Belloy, je ne pense pas de l'honneur, comme vous de la vertu, qu'il soit possible d'en bien parler, d'y revenir souvent par goût, par choix, et d'en parler toujours d'un ton qui touche et remue ceux qui en ont, sans l'aimer et sans en avoir soi-même : ainsi, sans vous connoître autrement que par vos pièces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien chevalier, et je vous demande de vouloir me dire sans détour s'il y a quelque vers dans votre Bayard dont en l'écrivant vous m'avez voulu faire l'application; dites-moi simplement oui ou non, et je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes par l'image des antiques vertus de leurs pères, il est beau, mais il est vain : l'on peut tenter de guérir des malades, mais non pas de ressusciter des morts. Vous venez soixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénélon, vous auriez pu dire : Voilà encore des François dont je vous parle, leur race n'est pas éteinte ; mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deserto*. Vous ne mettez pas seulement sur la scène des gens d'un autre siècle, mais d'un autre monde ; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reste à votre nation, pour se consoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire et de la diffamer dans les autres. Oh ! s'il étoit encore des Bayards en France, avec quelle noble colère, avec quelle vive indignation !.... Croyez-moi, de Belloy, ne faites plus de

ces beaux vers à la gloire des anciens François, de peur qu'on ne soit tenté, par la justesse de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, monsieur. Si cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne sois pas injuste : je vous salue de tout mon cœur.

908. — A M. DE SAINT-GERMAIN. *

A Monquin, le 17^{de} 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Vous verrez, monsieur, que la lettre ci-jointe étoit commencée avant votre retour de Grenoble, et que, par conséquent, j'ai bien eu le temps de la mettre en meilleur état; mais je vous avoue que l'angoisse et les serremens de cœur que j'éprouvois en l'écrivant ne m'ont pas permis d'en faire une autre copie plus au net. L'indignation qui m'arrêtoit à chaque ligne m'a trop fait sentir que le rôle d'accusé n'étoit pas fait pour moi. Malgré le désordre qui règne dans cette lettre, elle contient des éclaircissemens dont j'ai cru que vous ne dédaigneriez pas d'être le dépositaire, et qui peuvent importer un jour au triomphe de la vérité. Je ne vous demande point, monsieur, de secret sur cette lettre; j'ose prévoir qu'un jour elle sera dans votre famille un monument non méprisable de vos bontés pour celui qui l'a écrite, et de l'honneur qu'il sut rendre à vos vertus.

Mon état ne me permet point de tenter le voyage

* Cette lettre étoit incluse dans celle qui suit.

de Bourgoin par le temps qu'il fait, et je m'oppose absolument à tout désir que vous pourriez avoir de renouveler pour moi cette œuvre de miséricorde; au lieu du plaisir que me donne toujours votre présence, vous ne m'apporteriez que des alarmes pour votre santé et pour votre retour. Cependant, avant de nous séparer vraisemblablement pour toujours, que j'aie au moins, s'il m'est possible, la douceur d'embrasser encore une fois mon consolateur. Je compte, monsieur, sur ce que vous me dites dernièrement, que vous aviez encore au moins huit à dix jours à rester à Bourgoin, et je tâcherai d'en prendre un, s'il m'est possible, pour me rendre auprès de vous. Si malheureusement votre départ étoit accéléré, je vous prierois de vouloir bien me le faire dire, afin que je ne fisse pas un voyage inutile.

Monsieur, veuille le ciel, vous payer, en prospérité tant sur vous que sur madame de Saint-Germain et sur votre aimable et florissante famille, le prix des bontés dont vous m'avez comblé! Souvenez-vous quelquefois d'un infortuné qui ne mérite point ses malheurs, qui vous prouva sa vénération pour vous par sa confiance, et qui, par le droit qu'il se sent à votre estime, se glorifiera toujours d'y avoir part.

909. — AU MÊME.

Monquin; le 17²⁶ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Où êtes-vous, brave Saint-Germain ? Quand pourrai-je vous embrasser, et réchauffer au feu de votre courage celui dont j'ai besoin pour supporter les rigueurs de ma destinée ? Qu'il est cruel, qu'il est déchirant pour le plus aimant des hommes de se voir devenir l'horreur de ses semblables en retour de son tendre attachement pour eux, et sans pouvoir imaginer la cause de cette frénésie, ni par conséquent la guérir ! Quoi ! l'implacable animosité des méchants peut-elle donc ainsi renverser les têtes et changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération ? lui montrer noir ce qui est blanc ; lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer ; lui faire estimer l'iniquité, justice ; la trahison, générosité ? Ah ! c'est aussi trop accorder à la puissance que de lui soumettre ainsi le jugement, le sentiment, la raison, et de se dépouiller pour elle de tout ce qui nous fait hommes.

Quels sont mes torts envers M. de Choiseul ? Un seul, mais grand, celui d'avoir pu l'estimer. Dans ma retraite je ne connoissois de lui que son ministère : son pacte de famille me prévint en faveur de ses talents. Il avoit paru bien disposé pour moi : cette bienveillance m'en avoit inspiré. Je ne savois rien de son naturel, de ses goûts, de ses inclinations, de son caractère ; et, dans les ténèbres où je suis plongé depuis tant

d'années, j'ai long-temps ignoré tout cela. Jugeant du reste par ce qui m'étoit connu, je lui donnai des louanges qu'il méritoit trop peu pour les prendre au pied de la lettre. Il se crut insulté : de là, sa haine et tous mes malheurs. En me punissant de mon tort il m'en a corrigé. S'il me punit maintenant de lui rendre justice, il ne peut être trop sévère ; car assurément je la lui rends bien.

Pour mieux assouvir sa vengeance, il n'a voulu ni ma mort qui finissoit mes malheurs, ni ma captivité qui m'eût du moins donné le repos. Il a conçu que le plus grand supplice d'une ame fière et brûlante d'amour pour la gloire étoit le mépris et l'opprobre, et qu'il n'y avoit point pour moi de pire tourment que celui d'être haï ; c'est sur ce double objet qu'il a dirigé son plan. Il s'est appliqué à me travestir en monstre effroyable ; il a concerté dans le secret l'œuvre de ma diffamation ; il m'a fait enlacer de toutes parts par ses satellites ; il m'a fait traîner par eux dans la fange ; il m'a rendu la fable du peuple et le jouet de la canaille. Pour m'accabler encore mieux de la haine publique, il a pris soin de la faire sortir par les moqueuses caresses des fourbes dont il me faisoit entourer ; et, pour dernier raffinement, il a fait en sorte que partout les égards et les attentions parussent me suivre, afin que, quand, trop sensible aux outrages, j'exhalerois quelques plaintes, j'eusse l'air d'un homme qui n'est pas à son aise avec lui-même, et qui se plaint des autres parcequ'il est mécontent de lui.

Pour m'isoler et m'ôter tout appui, les moyens étoient simples. Tout cède à la puissance, et presque

tout à l'intrigue. On connoissoit mes amis, on a travaillé sur eux; aucun n'a résisté. On a éventé par la poste toutes les correspondances que je pouvois avoir. On m'a détaché de temps en temps de petits chercheurs de places, de petits implorers de recommandations, pour savoir par eux s'il ne restoit personne qui eût pour moi de la bienveillance, et travailler aussitôt à me l'ôter. Je connois si bien ce manège, et j'en ai si bien senti le succès, que je ne serois pas sans crainte pour M. de Saint-Germain lui-même, si je le savois moins clairvoyant, et que je connusse moins sa sagesse et sa fermeté. Parmi les objets de tant de vigilance, mes papiers n'ont pas été oubliés. J'ai confié tous ceux que j'avois en des mains amies, ou que je crus telles: tous sont à la merci de mes ennemis. Enfin on m'a lié moi-même par des engagements, dont j'ai cru vainement acheter mon repos, et qui n'ont servi qu'à me livrer pieds et poings liés au sort qu'on vouloit me faire. On ne m'a laissé pour défense que le ciel, dont on ne s'embarrasse guère, et mon innocence, qu'on n'a pu m'ôter.

Parvenu une fois à ce point, tout le reste va de lui-même et sans la moindre difficulté. Les gens chargés de disposer de moi ne trouvent plus d'obstacles. Les essaims d'espions malveillants et vigilants, dont je suis entouré, savent comment ils ont à faire leur cour. S'il y a du bien, ils se garderont de le dire, ou prendront grand soin de le travestir; s'il y a du mal, ils l'aggraveront; s'il n'y en a pas, ils l'inventeront. Ils peuvent me charger tout à leur aise; ils n'ont pas peur de me trouver là pour les démentir. Chacun veut

prendre part à la fête, et présenter le plus beau bouquet. Dès qu'il est convenu que je suis un homme noir, c'est à qui me controuvera le plus de crimes. Quiconque en a fait un peut en faire cent, et vous verrez que bientôt j'irai violent, brûlant, empoisonnant, assassinant à droite et à gauche pour mes menus plaisirs, sans m'embarrasser des foules de surveillants qui me guettent, sans songer que les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, que les murs qui m'entourent ont des oreilles, que je ne fais pas un pas qui ne soit compté, pas un mouvement de doigt qui ne soit noté, et sans que durant tout ce temps-là personne ait la charité de pourvoir à la sûreté publique en m'empêchant de continuer toutes ces horreurs, dont ils se contentent de tenir tranquillement le registre, tandis que je les fais tout aussi tranquillement sous leurs yeux, tant la haine est aveugle et bête dans sa méchanceté! Mais n'importe, dès qu'il s'agira de m'imputer des forfaits, je vous réponds que le bon M. de Choiseul sera coulant sur les preuves, et qu'après ma mort toutes ces inepties deviendront autant de faits incontestables, parceque monsieur l'un, et monsieur l'autre, et madame celle-ci, et mademoiselle celle-là, tous gens de la plus haute probité, les auront attestés, et que je ne ressusciterai pas pour y répondre.

Encore une fois, tout devient facile, et désormais on va faire de moi tout ce qu'on voudra de mauvais. Si je reste en repos, c'est que je médite des crimes, et peut-être le pire de tous, celui de dire la vérité. Si, pour me distraire de mes maux, je m'amuse à l'étude

des plantes, c'est pour y chercher des poisons. Mon Dieu ! quand quelque jour ceux qui sauront quel fut mon caractère, et qui liront mes écrits, apprendront qu'on a fait de Jean-Jacques Rousseau un empoisonneur, ils demanderont quelle sorte d'êtres existoit de son temps, et ne pourront croire que ce fussent des hommes.

Mais comment en est-on venu là ? quel fut le premier forfait qui rendit les autres croyables ? Voilà ce qui me passe, voilà l'étonnante énigme. C'est ce premier pas qu'il faut expliquer, et qui n'offre à mes yeux qu'un abîme impénétrable. M. de Saint-Germain, dans ce que vous connoissez de moi par vous-même, trouvez-vous de l'étoffe pour faire un scélérat ? Tel je paroissais à vos yeux depuis plus d'un an, tel je fus pendant près de soixante. Je n'eus jamais que des goûts honnêtes, que des passions douces : je m'élevai, pour ainsi dire, moi-même ; je me livrai par choix aux meilleures études ; je ne cultivai que des talents aimables. J'aimai toujours la retraite, la vie paisible et solitaire. J'ai passé la jeunesse et l'âge mûr, chéri de mes amis, bien voulu de mes connoissances, tranquille, heureux, content de mon sort, et sans avoir eu jamais qu'une seule querelle avec un extravagant *, laquelle tourna tout à ma gloire. Malheureusement ayant déjà passé l'âge mûr, je me laissai tenter enfin de communiquer au public, dans des livres qui ne respirent que la vertu, des maximes que je crus utiles à mes semblables, ou de nouvelles idées pour le progrès des beaux-arts. Me voilà devenu depuis lors un homme

* Le comte de Montaigu, ambassadeur à Venise.

noir; de quelle façon? je l'ignore. Eh! quels sont ces malheureux dont les âmes sombres et concentrées couvent le crime? Sont-ce des auteurs, des gens de lettres dévoués à la paisible occupation d'écrire des livres, des romans, de la musique, des opéra? Ont-ils des cœurs ouverts, confiants, faciles à s'épancher? Et où de pareils secrets se cacheroient-ils un moment dans le mien, transparent comme le cristal, et qui porté à l'instant dans mes yeux et sur mon visage chaque mouvement dont il est affecté? Seul, étranger, sans parti, livré dans ma retraite à de pareils goûts, quel avantage, quel moyen, quelle tentation, pouvois-je avoir de malfaire? Quoi! lorsque l'amour, la raison, la vertu, prenoient sous ma plume leurs plus doux, leurs plus énergiques accents; lorsque je m'enivrois à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme, lorsque je planois dans l'empirée au milieu des objets charmants et presque angéliques dont je m'étois entouré, c'étoit précisément alors, et pour la première fois, que ma noire et farouche âme méditoit, digéroit, commettoit, les forfaits atroces dont on ne me voila l'imputation que pour m'ôter les moyens de m'en défendre, et cela sans motif, sans raison, sans sujet, sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité! Et l'on peut.... Si jamais pareille contradiction, pareille extravagance, pareille absurdité, pouvoit réellement trouver foi dans l'esprit d'un homme, oui, j'ose le dire sans crainte, il faudroit étouffer cet homme-là.

Les passions qui portent au crime sont analogues à leurs noirs effets. Où furent les miennes? Je n'ai connu

jamais les passions haineuses ; jamais l'envie, la méchanceté, la vengeance, n'entrèrent dans mon cœur. Je suis bouillant, emporté, quelquefois colère, jamais fourbe ni rancunier ; et quand je cesse d'aimer quelqu'un cela s'aperçoit bien vite. Je hais l'ennemi qui veut me nuire ; mais, sitôt que je ne le crains plus, je ne le hais plus. Que Diderot, que Grimm surtout, le premier, le plus caché, le plus ardent, le plus implacable, celui qui m'attira tous les autres, dise pourquoi il me hait. Est-ce pour le mal qu'il a reçu de moi ? Non, c'est pour celui qu'il m'a fait, car souvent l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Dirai-je mes torts envers lui ? j'en sais deux : le premier, je l'ai trop aimé ; le second, *son cœur fut déchiré par la louange qui n'étoit pas pour lui*¹. Si lui, si Diderot, ont quelque autre grief, qu'ils le disent. Ils ont découvert, dira-t-on, que j'étois un monstre. Ah ! c'est une autre affaire ; mais toujours est-il sûr que ce monstre ne leur fit jamais de mal.

Madame la comtesse de Boufflers me hait, et en femme ; c'est tout dire. Quels sont ses griefs ? Les voici.

Le premier. J'ai dit dans *l'Héloïse* que la femme d'un charbonnier étoit plus respectable que la maîtresse d'un prince : mais, quand j'écrivis ce passage, je ne songeois ni à elle ni à aucune femme en particulier ; je ne savois pas même alors qu'il existât une comtesse de Boufflers, encore moins qu'elle pût s'of-

¹ Passage remarquable du *Petit Prophète*, ouvrage de M. Grimm, et dans lequel il s'est peint sans y songer.

fenser de ce trait, et je n'ai fait que long-temps après connoissance avec elle.

Le second. Madame de Boufflers me consulta sur une tragédie en prose de sa façon, c'est-à-dire qu'elle me demanda des éloges. Je lui donnai ceux que je crus lui être dus; mais je l'avertis que sa pièce ressembloit beaucoup à une pièce angloise que je lui nommai : j'eus le sort de Gil Blas auprès de l'évêque prédicateur.

Le troisième. Madame de Boufflers étoit aimable alors, et jeune encore. Les amitiés dont elle m'honora me touchèrent plus qu'il n'eût fallu peut-être : elle s'en aperçut. Quelque temps après j'appris ses liaisons, que dans ma bêtise je ne savois pas encore. Je ne crus pas qu'il convînt à Jean-Jacques Rousseau d'aller sur les brisées d'un prince du sang, et je me retirai. Je ne sais, monsieur, ce que vous penserez de ce crime; mais il seroit singulier que tous les malheurs de ma vie fussent venus de trop de prudence, dans un homme qui en eut toujours si peu.

— Madame la maréchale de Luxembourg me hait; elle a raison. J'ai commis envers elle des balourdises, bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais femme ne pardonne, quoiqu'on n'ait pas eu l'intention de l'offenser. Cependant je ne puis la croire essentiellement méchante, ni perdre le souvenir des jours heureux que j'ai passés près d'elle et de M. de Luxembourg. De tous mes ennemis elle est la seule que je croie capable de retour, mais non pas de mon vivant. Je desire ardemment

qu'elle me survive, sûr d'être regretté, peut-être pleuré d'elle après ma mort.

Ajoutez à cette courte liste M. de Choiseul, dont j'ai déjà parlé, et qui malheureusement à lui seul en vaut mille; le docteur Tronchin avec qui je n'eus d'autre tort que d'être Gênois comme lui, et d'avoir autant de célébrité, quoique j'eusse gagné moins d'argent; enfin le baron d'Holbach, aux avances duquel j'ai résisté long-temps; par la seule raison qu'il étoit trop riche: raison que je lui dis pour réponse à ses instances, et qui malheureusement ne se trouva que trop juste dans la suite. Sur mes premiers écrits, et sur le bruit qu'ils firent, il se prit pour moi d'une telle haine, et, comme je crois, par l'impulsion de Grimm, qu'il me traita, dans sa propre maison, et sans le moindre sujet, avec une brutalité sans exemple. Diderot, et M. de Margeney, gentilhomme ordinaire du roi, furent témoins de la querelle; et le dernier m'a souvent dit depuis lors qu'il avoit admiré ma patience et ma modération.

Ces détails, monsieur, sont dans la plus exacte vérité. Trouvez-vous là quelque méchanceté dans le pauvre Jean-Jacques? Voilà pourtant les seuls ennemis personnels que j'aie eus jamais. Tous les autres ne le sont que par jalousie, comme d'Alembert, avec lequel j'ai eu très peu de liaison; ou sur parole comme la foule; ou parcequ'en général les lâches aiment à faire leur cour aux puissants, en achevant d'accabler ceux qu'ils oppriment. Que puis-je faire à cela?

Les naturels haineux, jaloux, méchants, ne se déguisent guère; leurs propos, leurs écrits, décèlent

bientôt leurs penchants; ils vont toujours se mêlant des affaires des autres : les pointes de la satire lardent leurs discours et leurs ouvrages; les mots couverts, les allusions malignes, leur échappent malgré eux. Mes écrits sont dans les mains de tout le monde, et vous connoissez mon ton. Veuillez, monsieur, juger par vous-même, et voyez s'il y a de la malignité dans mon cœur.

Le jeu : je ne puis le souffrir. Je n'ai vraiment joué qu'une fois en ma vie au Redoute à Venise : je gagnai beaucoup, m'ennuyai, et ne jouai plus. Les échecs, où l'on ne joue rien, sont le seul jeu qui m'amuse. Je n'ai pas peur d'être un Béverley.

L'ambition, l'avidité, l'avarice : je suis trop paresseux, je déteste trop la gêne, j'aime trop mon indépendance pour avoir des goûts qui demandent un homme laborieux, vigilant, courtisan, souple, intrigant, les choses du monde les plus contraires à mon humeur. M'a-t-on vu souvent aux toilettes des femmes, ou dans les antichambres des grands? ce sont pourtant là les portes de la fortune. J'ai refusé beaucoup de places, et n'en recherchai jamais. C'est par paresse que je suis attaché à l'argent que j'ai, crainte de la peine d'en chercher quand je n'en ai plus : mais je ne crois pas qu'il me soit arrivé de la vie, ayant le nécessaire du moment, de rien convoiter au-delà; et, après avoir vécu dans une honnête aisance, je me vois prêt à manquer de pain sur mes vieux jours, sans en avoir grand souci. Combien j'ai laissé échapper de choses par ma nonchalance à les retenir ou à les saisir! Citons un seul fait. Un receveur-général des

finances auquel j'étois attaché depuis long-temps m'offre sa caisse ; je l'accepte : au bout de quinze jours l'embarras, l'assujettissement, l'inquiétude surtout de cette maudite caisse, me font tomber malade. Je finis par quitter la caisse, et me faire copiste de musique à six sous la page. M. de Francueil, à qui je marque ma résolution, me croit encore dans le transport de la fièvre, vient me voir, me parle, m'exhorte, ne m'ébranle pas : il attend inutilement ; et, voyant ma résolution bien prise et bien confirmée, il dispose enfin de sa caisse, et me donne un successeur. Ce fait seul prouve, ce me semble, que l'avidité de l'argent n'est pas mon défaut : et j'en pourrois donner des preuves récentes plus fortes que celle-là. Et de quoi me serviroit l'opulence ? Je déteste le luxe, j'aime la retraite, je n'ai que les goûts de la simplicité, je ne saurois souffrir autour de moi des domestiques ; et, quand j'aurois cent mille livres de rente, je ne voudrois être ni mieux vêtu, ni mieux logé, ni mieux nourri que je ne le suis. Je ne voudrois être riche que pour faire du bien, et l'on ne cherche pas à satisfaire un pareil goût par des crimes.

Les femmes !... Oh ! voici le grand article ; car assurément le violateur de la chaste Vertier doit être un terrible homme auprès d'elles, et le plus difficile des travaux d'Hercule doit peu lui coûter après celui-là. Il y a quinze ans qu'on eût été étonné de m'entendre accuser de pareille infamie : mais laissez faire M. de Choiseul et madame de Boufflers ; ils ont bien opéré d'autres métamorphoses, et je les vois en train de ne s'arrêter plus guère que par l'impossibilité d'en ima-

giner. Je doute qu'aucun homme ait eu une jeunesse plus chaste que la mienne. J'avois trente ans passés sans avoir eu qu'un seul attachement, ni fait à son objet qu'une seule infidélité *; c'étoit là tout. Le reste de ma vie a doublé cette licence **, je n'ai pas été plus loin. Je ne fais point honneur de cette réserve à ma sagesse, elle est bien plus due à ma timidité; et j'avoue avoir manqué par elle bien des bonnes fortunes que j'ai convoitées, et qui, si j'en avois tenté l'aventure, ne m'auroient peut-être pas réduit au même crime auquel, selon la Vertier, m'ont entraîné ses attraits.

Pour contenter les besoins de mon cœur encore plus que ceux de mes sens, je me donnai une compagne honnête et fidèle, dont, après vingt-cinq ans d'épreuve et d'estime, j'ai fait ma femme. Si c'est là ce qu'on appelle de la débauche, je m'en honore, et ce n'est pas du moins celle-là qui mène dans les lieux publics. L'exemple, la nécessité, l'honneur de celle qui m'étoit chère, d'autres puissantes raisons, me firent confier mes enfants à l'établissement fait pour cela, et m'empêchèrent de remplir moi-même le premier, le plus saint des devoirs de la nature. En cela, loin de m'excuser, je m'accuse : et quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. Je ne fis point un secret de ma conduite à mes amis, ne voulant pas passer à leurs yeux pour meilleur que je n'étois. Quel parti les barbares

* Son aventure avec madame de Larnage.

** Le souper fait avec Grimm chez Klupffell, et ce qui en a été la suite.

en ont tiré ! Avec quel art ils l'ont mise dans le jour le plus odieux ! Comme ils se sont plus à me peindre en père dénaturé, parceque j'étois à plaindre ! comme ils ont cherché à tirer du fond de mon caractère une faute qui fut l'ouvrage de mon malheur ? Comme si pécher n'étoit pas de l'homme, et même de l'homme juste. Elle fut grave, sans doute, elle fut impardonnable ; mais aussi ce fut la seule, et je l'ai bien expiée. A cela près, et des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi, je puis exposer à tous les yeux une vie irréprochable dans tout le secret de mon cœur. Ah ! que ces hommes si sévères aux fautes d'autrui rentrent dans le fond de leur conscience, et que chacun d'eux se félicite s'il sent qu'au jour où tout sans exception sera manifesté, lui-même en sera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé sur mes enfants par le péché même de leur père. Eh Dieu ! quelle eût été leur destinée s'ils avoient eu la mienne à partager ? que seroient-ils devenus dans mes désastres ? Ils seront ouvriers ou paysans ; ils passeront dans l'obscurité des jours paisibles ; que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins grace au ciel de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, et de les en avoir préservés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains sans me connoître, que de les voir avilis et nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, qui les instruiraient à haïr, peut-être à trahir leur père ; et j'aime mieux cent fois être ce père infortuné qui commit la faute et qui la pleure, que d'être le méchant qui la révèle, l'étend, l'amplifie, l'aggrave

avec la plus maligne joie, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue, pour le diffamer, le secret qu'il a versé dans son sein.

Mais des fautes, quelque grandes qu'elles soient, n'en supposent pas de contradictoires. Les débauchés sont peu dans le cas d'en commettre de pareilles, comme ceux qui s'occupent dans le port à charger des vaisseaux, que bientôt ils perdent de vue, ne songent guère à les assurer. Mes attachements me préservèrent du désordre; et toujours, je le répète, je fus réglé dans mes mœurs. Je ne doute pas même que celles de ma jeunesse n'aient contribué dans la suite à répandre dans mes écrits cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien prennent pour de l'art, mais que l'art ne peut contrefaire, et que ne sauroit fournir un sang appauvri par la débauche. Pour répondre à ces hommes vils qui m'osent accuser d'avoir gagné, dans des lieux que je ne connois point, des maux que je connois encore moins, je ne voudrois que la *Nouvelle Héloïse*. Est-ce ainsi qu'on apprend à parler dans la crapule? Qu'on prenne autant de débauchés qu'on voudra, tous doués d'autant d'esprit qu'il est possible, et je les défie entre eux tous de faire une seule page à mettre à côté d'une des lettres brûlantes dont ce roman n'abonde que trop. Non, non; il est pour l'ame un prix aux bonnes mœurs, c'est de la vivifier. L'amour et la débauche ne sauroient aller ensemble; il faut choisir. Ceux qui les confondent ne connoissent que la dernière; c'est sur leur propre état qu'ils jugent du mien : mais ils se trompent; adorer les femmes et les posséder sont deux choses très diffé-

rentes : ils ont fait l'une, et j'ai fait l'autre. J'ai connu quelquefois leurs plaisirs, mais ils n'ont jamais connu les miens.

L'amour que je conçois, celui que j'ai pu sentir, s'enflamme à l'image illusoire de la perfection de l'objet aimé; et cette illusion même le porte à l'enthousiasme de la vertu, car cette idée entre toujours dans celle d'une femme parfaite. Si quelquefois l'amour peut porter au crime, c'est dans l'erreur d'un mauvais choix qui nous égare, ou dans les transports de la jalousie : mais ces deux états, dont aucun n'a jamais été le mien, sont momentanés et ne transforment point un cœur noble en une âme noire. Si l'amour m'eût fait faire un crime, il faudroit m'en punir et m'en plaindre; mais il ne me rendroit pas l'horreur des honnêtes gens.

Voilà tout, ce me semble, à moins qu'on ne veuille ajouter l'amour de la solitude; car cet amour fut la première marque à laquelle Diderot parut juger que j'étois un scélérat. Ses mystérieuses trames avec Grimm étoient commencées quand j'allai vivre à l'Hermitage. Il publia quelque temps après *le Fils naturel*, dans lequel il inséra cette sentence : *Il n'y a que le méchant qui soit seul*. Je lui écrivis avec tendresse pour me plaindre qu'il n'eût mis à ce passage aucun adoucissement; il me répondit durement et sans aucune explication. Pour moi, quoique cette sentence ait quelque chose qui papillote à l'oreille, je n'y trouve qu'une absurdité; et il est si faux qu'il n'y ait que le méchant qui soit seul, qu'au contraire il est impossible qu'un homme qui sait vivre seul soit méchant,

et qu'un méchant veuille vivre seul ; car à qui feroit-il du mal, et avec qui formeroit-il ses intrigues ? La sentence en elle-même exigeoit donc tout au moins une explication : elle l'exigeoit bien plus encore, ce me semble, de la part d'un auteur qui, lorsqu'il parloit de la sorte au public, avoit un ami retiré depuis six mois dans une solitude ; et il étoit également choquant et malhonnête de refuser, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devoit non seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise, avec un trait de plume, de faire autant de scélérats : mais Diderot avoit ses vues, et ne s'embarrassoit pas de déraisonner, pourvu qu'il préparât de loin les coups qu'il m'a portés dans la suite.

Je vais faire une remarque qui peut paroître légère, mais qui me paroît à moi des plus sûres pour juger de l'état interne et vrai d'un auteur. On sent, dans les ouvrages que j'écrivois à Paris, la bile d'un homme importuné du tracas de cette grande ville, et aigri par le spectacle continuel de ses vices¹. Ceux que j'écrivis depuis ma retraite à l'Hermitage respirent une tendresse de cœur, une douceur d'ame, qu'on ne trouve

¹ Ajoutez les impulsions continuelles de Diderot, qui, soit qu'il ne pût oublier le donjon de Vincennes, soit avec le projet déjà formé de me rendre odieux, m'alloit sans cesse excitant et stimulant aux sarcasmes. Sitôt que je fus à la campagne, et que ces impulsions cessèrent, le caractère et le ton de mes écrits changèrent, et je rentrai dans mon naturel.

que dans les bocages, et qui prouvent l'effet que faisoient sur moi la retraite et la campagne, et qu'elles feront toujours sur quiconque en saura sentir le charme et y vivre aussi volontiers que moi. *Les pensées mâles de la vertu*, dit le nerveux Young, *les nobles élans du génie, les brûlants transports d'un cœur sensible, sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude : le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! quelle immense société ! que leurs entretiens sont sublimes ! que leur commerce est plein de douceur !* Voilà MM. Young et Diderot d'avis un peu différents, sans ajouter celui de Virgile. Pour moi, je me fais honneur d'avoir imité le scélérat Descartes, quand il s'en alla méchamment philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande.

Je viens de faire, ce me semble, une revue exacte, et je n'y vois rien encore qui m'ait pu donner des penchants pervers. Que reste-t-il donc enfin ? L'amour de la gloire. Quoi ! ce noble sentiment qui élève l'ame aux sublimes contemplations, qui l'élance dans les régions éthérées, qui l'étend pour ainsi dire sur toute la postérité, pourroit lui dicter des forfaits ! Il prendroit, pour s'honorer, la route de l'infamie ! Eh ! qui ne sait que rien n'avilit, ne resserre et ne concentre l'ame comme le crime ; que rien de grand et de généreux ne peut partir d'un intérieur corrompu ? Non, non ; cherchez des passions viles pour cause à des actions viles. On peut être un malhonnête homme et faire un bon livre ; mais jamais les divins élans du génie n'honorèrent l'ame d'un malfaiteur ; et si les soupçons de quelqu'un que j'estimerois pouvoient à ce

point ravalier la mienne, je lui présenterois mon *Discours sur l'Inégalité*¹ pour toute réponse, et je lui dirois : Lis, et rougis².

Vous me citerez Érostrate. A cela voici ma réponse. L'histoire d'Érostrate est une fable : mais supposons-la vraie; Érostrate, sans génie et sans talent, eut un moment la fantaisie de la célébrité, à laquelle il n'avoit aucun droit; il prit la seule et courte voie que son mauvais cœur et son esprit étroit pût lui suggérer : mais comptez que, s'il se fût senti capable de faire l'*Émile*, il n'eût point brûlé le temple d'Éphèse. Non, monsieur, on n'aspire point par le crime au prix qu'on peut obtenir par la vertu; et voilà ce qui rend plus ridicule l'imposture dont je suis l'objet. Qu'avois-je besoin de gloire et de célébrité? je l'avois déjà tout acquise, non par des noirceurs et des actes abominables, mais par des moyens vertueux, honnêtes, par des talents distingués, par des livres utiles, par une conduite estimable, par tout le bien que j'avois pu faire selon mon pouvoir : elle étoit belle, elle étoit sans tache; qu'y pouvois-je ajouter désormais, si ce

¹ En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avoit ajouté de plus durs encore; mais je ne pus me résoudre à les employer.

² Que seroit-ce si je lui présentois ma *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, ouvrage où le plus tendre délire perce à travers la force du raisonnement, et rend cette lecture ravissante? Il n'y a point d'absurdité qu'on ne rende imaginable en supposant que des scélérats peuvent traiter ainsi de pareils sujets. Démocrite prouva aux Abdéritains qu'il n'étoit pas fou en leur lisant une de ses pièces; et moi, je défie tout homme sensé qui lira cette lettre de pouvoir croire que l'auteur soit un coquin.

n'est la persévérance dans l'honorable carrière dont je voyois déjà d'assez près le terme? Que dis-je? je l'avois atteint; je n'avois plus qu'à me reposer, et jouir. Peut-on concevoir que, de gaieté de cœur et par des forfaits, j'aie cherché moi-même à ternir ma gloire, à la détruire, à laisser échapper de mes mains, ou plutôt à jeter, dans un transport de furie, le prix inestimable que j'avois légitimement acquis? Quoi! le sage, le brave Saint-Germain retourneroit-il exprès à la guerre pour y flétrir par des lâchetés infames les lauriers sous lesquels il a blanchi? Ne sait-on pas qu'une belle réputation est la plus noble et la plus douce récompense de la vertu sur la terre? Et l'on veut qu'un homme qui se l'est dignement procurée s'aille exprès plonger dans le crime pour la souiller! Non, cela n'est pas, parceque cela ne peut pas être; et il n'y a que des gens sans honneur qui puissent ne pas sentir cette impossibilité.

Mais quels sont enfin ces forfaits dont je me suis avisé si tard de souiller une réputation déjà tout acquise par mieux que des livres, par quarante ans d'honneur et d'intégrité? Oh! c'est ici le mystère profond qu'il ne faut jamais que je sache, et qui ne doit être ouvertement publié qu'après ma mort, quoiqu'on fasse en sorte, pendant ma vie, que tout le monde en soit instruit, hors moi seul. Pour me forcer, en attendant, de boire la coupe amère de l'ignominie, on aura soin de la faire circuler sans cesse autour de moi dans l'obscurité, de la faire dégoutter, ruisseler sur ma tête, afin qu'elle m'abreuve, m'inonde, me suffoque, mais sans qu'aucun trait de lumière l'offre jamais à

ma vue, et me laisse discerner ce qu'elle contient. On me séquestrera du commerce des hommes, même en vivant avec eux; tout sera pour moi secret, mystère, et mensonge; on me rendra étranger à la société, sans paroître m'en chasser; on élèvera autour de moi un impénétrable édifice de ténèbres; on m'ensevelira tout vivant dans un cercueil. C'est exactement ainsi que, sans prétexte et sans droit, on traite en France un homme libre, un étranger, qui n'est point sujet du roi, qui ne doit compte à personne de sa conduite, en continuant d'y respecter, comme il a toujours fait, le roi, les lois, les magistrats, et la nation. Que s'il est coupable, qu'on l'accuse, qu'on le juge, et qu'on le punisse; s'il ne l'est pas, qu'on le laisse libre, non pas en apparence, mais réellement. Voilà, monsieur, ce qui est juste; tout ce qui est hors de là, de quelque prétexte qu'on l'habille, est trahison, fourberie, iniquité.

Non, je ne serai point accusé, point arrêté, point jugé, point puni, en apparence; mais on s'attachera, sans qu'il y paroisse, à me rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la mort: on me fera garder à vue; je ne ferai pas un pas sans être suivi; on m'ôtera tous moyens de rien savoir et de ce qui me regarde, et de ce qui ne me regarde pas; les nouvelles publiques les plus indifférentes, les gazettes même me seront interdites; on ne laissera courir mes lettres et paquets que pour ceux qui me trahissent; on coupera ma correspondance avec tout autre; la réponse universelle à toutes mes questions sera toujours qu'on ne sait pas; tout se taira dans toute as-

semblée à mon arrivée; les femmes n'auront plus de langue, les barbiers seront discrets et silencieux; je vivrai dans le sein de la nation la plus loquace comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on préparera tout d'avance pour disposer de moi partout où je veux aller; on me consignera aux passagers, aux cochers, aux cabaretiers; à peine trouverai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges, à peine trouverai-je un logement qui ne soit pas isolé; enfin l'on aura soin de répandre une telle horreur de moi sur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon ame soit déchirée : ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive partout cent courbettes moqueuses, avec autant de compliments de respect et d'admiration : ce sont de ces politesses de tigres qui semblent vous sourire au moment qu'ils vont vous déchirer.

Imaginez, monsieur, s'il est possible, un traitement plus insultant, plus cruel, plus barbare, et dont le concert incroyablement unanime laisse, au sein d'une nation tout entière, un infortuné rigoureusement seul et sans consolation. Tel est le talent supérieur de M. de Choiseul pour les détails; tels sont les soins avec lesquels il est servi quand il est question de nuire : mais s'il s'agissoit d'une œuvre de bonté, de générosité, de justice, trouveroit-il la même fidélité dans ses créatures? j'en doute; auroit-il lui-même la même activité? j'en doute encore plus.

J'ai beau chercher des cas où il soit permis d'accuser, de juger, de diffamer un homme à son insu, sans vouloir l'entendre, sans souffrir qu'il réponde,

et même qu'il parle; je ne trouve rien. Je veux supposer toutes les preuves possibles : mais quand, en plein midi, toute la ville verroit un homme en assassinant un autre sur la place publique, encore, en jugeant l'accusé, ne l'empêcherait-on pas de répondre; encore ne le jugerait-on pas sans l'avoir interrogé. A l'inquisition l'on cache à l'accusé son délateur, je l'avoue; mais au moins lui dit-on qu'il est accusé, au moins ne le condamne-t-on pas sans l'entendre, au moins ne l'empêche-t-on pas de parler. Un délateur secret accuse, il ne prouve pas; il ne peut prouver dans aucun cas possible : car comment prouverait-il? Par des témoins? mais l'accusé peut avoir contre ces témoins des moyens de récusation que les juges ignorent. Par des écritures? mais l'accusé peut y faire apercevoir des marques de fausseté que d'autres n'ont pu connoître. Un délateur qui se cache est toujours un lâche : s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation, ni même en être instruit, il est un fourbe : s'il prenoit en même temps avec l'accusé le masque de l'amitié, il seroit un traître. Or un traître qui prouve ne prouve jamais assez, ou ne prouve que contre lui-même; et quiconque est un traître peut bien être encore un imposteur. Eh! quel seroit, grand Dieu! le sort des particuliers s'il étoit permis de leur faire à leur insu leur procès, et puis de les aller prendre chez eux pour les mener tout de suite au supplice, sous prétexte que les preuves sont si claires qu'il leur est inutile d'être entendus?

Remarquez, monsieur, je vous supplie, combien cette première accusation dut paroître extraordi-

naire, vu la réputation sans reproche dont je jouissois, et que soutenoient ma conduite et mes écrits. Assurément ceux qui vinrent apprendre pour la première fois aux chefs de la nation que j'étois un scélérat durent les étonner beaucoup, et rien ne devoit manquer à la preuve d'une pareille accusation pour être admise. Il y manqua pourtant au moins une petite circonstance, savoir l'audition de l'accusé; on se cacha de lui très soigneusement, et il fut jugé. Messieurs! messieurs! quand il seroit généralement permis de juger un accusé sans l'ouïr, il y a du moins des hommes qui mériteroient d'être exceptés, et Jean-Jacques pouvoit espérer, ce me semble, d'être mis au nombre de ces hommes-là.

On ne vous a pas jugé, diront-ils. Et qu'avez-vous donc fait misérables? En feignant d'épargner ma personne, vous m'ôtez l'honneur, vous m'accablez d'opprobres; vous me laissez la vie, mais vous me la rendez odieuse en y joignant la diffamation. Vous me traitez plus cruellement mille fois que si vous m'aviez fait mourir; et vous appelez cela ne m'avoir pas jugé! Les fourbes! il ne manquoit plus à leur barbarie que le vernis de la générosité.

Non, jamais on ne vit des gens aussi fiers d'être des traîtres: prudemment enfoncés dans leurs tanières, ils s'applaudissent de leurs lâchetés, et insultent à ma franchise en la redoutant. Pour m'étouffer sans que je crie, ils m'ont auparavant attaché un bâillon. A voir enfin leur bénigne contenance, on les prendroit pour les burreaux de l'infortuné don Carlos, qui

prétendoient qu'il leur fût encore redevable de la peine qu'ils prenoient de l'étrangler.

En vérité, monsieur, plus je médite sur cette étrange conduite, plus j'y trouve une complication de lâcheté, d'iniquité, de fourberie, qui la rend inimaginable. Ce qui me passe encore plus est que tout cela paroît se faire de l'aveu de la nation entière; que non seulement mes prétendus amis, mais d'honnêtes gens réellement estimables, y paroissent acquiescer, et que M. de Saint-Germain lui-même ne m'en paroît pas encore assez scandalisé. Cependant, fussé-je coupable, fussé-je en effet tout ce qu'on m'accuse d'être, tant qu'on ne m'aura pas convaincu, cette conduite envers moi seroit encore injuste, fausse, inexcusable. Que doit-elle me paroître à moi qui me sens innocent?

Soyons équitables toujours. Je ne crois pas que M. de Choiseul soit l'auteur de l'imposture; mais je ne doute point qu'il n'ait très bien vu que c'en étoit une, et que ce ne soit pour cela qu'il prend tant de mesures pour m'empêcher d'en être instruit: car autrement, avec la haine envenimée que tout décele en lui contre moi, jamais il ne se refuseroit le plaisir de me convaincre et de me confondre, dût-il s'ôter par là celui de me voir souffrir plus long-temps.

Quoique ma pénétration, naturellement très mousse, mais aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres, me fasse deviner assez juste des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystère est encore enveloppé pour moi d'un voile impénétrable; mais à force d'indices combinés, com-

parés; à force de demi-mots échappés, et saisis à la volée; à force de souvenirs effacés, qui par hasard me reviennent, je présume Grimm et Diderot les premiers auteurs de toute la trame. Je leur ai vu commencer, il y a plus de dix-huit ans, des menées auxquelles je ne comprenois rien, mais que je voyois certainement couvrir quelque mystère, dont je ne m'inquiétois pas beaucoup, parceque, les aimant de tout mon cœur, je comptois qu'ils m'aimoient de même. A quoi ont abouti ces menées? autre énigme non moins obscure. Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les en ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style et la main. Quant au style, un homme qui possède supérieurement le talent* d'écrire imite aisément jusqu'à certain point le style d'un autre, quoique bien marqué : c'est ainsi que Boileau imita le style de Voiture et celui de Balzac à s'y tromper; et cette imitation du mien peut être surtout facile à Diderot, dont j'étudiois particulièrement la diction quand je commençai d'écrire, et qui même a mis dans mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste, et qu'on ne sauroit distinguer, du moins quant au style¹. Il est certain que sa tour-

* Variante : *l'Art d'écrire*.

¹ Quant aux pensées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter, et que j'ai eu la bêtise d'adopter, sont bien faciles à distinguer des miennes, comme on peut le voir dans celle du philosophe qui

nure et la mienne, surtout dans mes premiers ouvrages, dont la diction est, comme la sienne, un peu sautante et sentencieuse, sont, parmi celles de nos contemporains, les deux qui se ressemblent le plus. D'ailleurs, il y a si peu de juges en état de prononcer sur la différence ou l'identité des styles, et ceux même qui le sont peuvent si aisément s'y tromper, que chacun peut décider là-dessus comme il lui plaît, sans craindre d'être convaincu d'erreur.

La main est plus difficile à contrefaire; je crois même cela presque impossible dans un ouvrage de longue haleine: c'est pourquoi je présume qu'on aura préféré des lettres, qui n'ont pas la même difficulté, et qui remplissent le même objet. Quant à l'écrivain chargé de cette contrefaction, il aura été plus facile à trouver à Diderot qu'à tout autre, parceque, étant chargé de la partie des arts dans l'*Encyclopédie*, il avoit de grandes relations avec les artistes dans tous les genres. Au reste, quand la puissance s'en mêle, beaucoup de difficultés s'aplanissent; et quand il s'agiroit, par exemple, de décider si une écriture est ou n'est pas contrefaite, je ne crois pas qu'on eût beaucoup de peine à trouver des experts prêts à être de l'avis qu'il plairoit à M. de Choiseul.

Si ce n'est pas cela, ou de faux témoins, je n'ima-

s'argumente en enfonçant son bonnet sur ses oreilles (*Discours sur l'Inégalité*); car ce morceau est de lui tout entier. Il est certain que M. Diderot abusa toujours de ma confiance et de ma facilité pour donner à mes écrits un ton dur et un air noir, qu'ils n'eurent plus sitôt qu'il cessa de me diriger et que je fus livré tout-à-fait à moi-même.

gine rien. Je pencherois même un peu pour cette dernière opinion, parceque assurément le bénin Thevenin, quoi qu'on en dise, ne fut pas aposté pour rien ; et je ne puis imaginer d'autre objet à la fable de ce manant, et à l'adroite façon dont ceux qui l'avoient aposté l'ont accréditée¹, que de vouloir tâter d'avance comme je soutiendrois la confrontation d'un faux témoin.

Les holbachiens, qui croyoient m'avoir déjà coulé à fond, furieux de me voir bien au château de Montmorenci et chez M. le prince de Conti, firent jouer leurs machines par d'Alembert, et profitant des piques secrètes dont j'ai parlé, firent passer, par le Temple, leur complot à l'hôtel de Luxembourg. Il est aisé d'imaginer comment M. de Choiseul s'associa pour cette affaire particulière avec la ligue, et s'en fit le chef ; ce qui rendit dès-lors le succès immanquable, au moyen des manœuvres souterraines dont Grimm avoit probablement fourni le plan. Ce complot a pu se tramer de toute autre manière ; mais voilà celle où les indices, dans ce que j'ai vu, se rapportent le mieux. Il falloit, avant de rien tenter du côté du public, m'éloigner au préalable, sans quoi le complot risquoit à chaque instant d'être découvert, et son auteur con-

¹ Enfin, tant ont opéré les gens qui disposent de moi, qu'il reste clair comme le jour, à Grenoble et ailleurs, que le galérien Thevenin m'a prêté neuf francs aux Verrières, tandis que j'étois à Montmorenci ; qu'il me les a prêtés par les mains du cabaretier, Jeannet, notre commun hôte, chez qui je n'ai jamais logé, et à qui je ne parlai de ma vie ; et que je lui donnai, en reconnoissance, des lettres de recommandation pour MM. de Faugnes et Aldiman, que je ne connoissois pas.

fondue. L'*Émile* en fournit les moyens, et l'on disposa tout pour m'effrayer par un décret comminatoire, auquel on n'en vouloit cependant venir que quand j'aurois pris le parti de fuir. Mais voyant que, malgré tout le fracas dont on accompagnoit la menace de ce décret, je restois tranquille et ne voulois pas démarrer, on s'avisa d'un expédient tout puissant sur mon cœur. Madame de Boufflers, avec une grande éloquence, me fit voir l'alternative inévitable de compromettre madame de Luxembourg, si j'étois interrogé, ou de mentir, ce que j'étois bien résolu de ne pas faire. Sur ce motif, auquel je ne pus résister, je partis enfin, et l'on ne lâcha le décret que quand ma résolution fut bien prise et qu'on put le savoir. Il paroît que dès-lors le projet étoit arrangé entre madame de Boufflers et M. Hume pour disposer de moi. Elle n'épargna rien pour m'envoyer en Angleterre. Je tins bon, et voulus passer en Suisse. Ce n'étoit pas là le compte de la ligue, qui, par ses manœuvres, parvint avec peine à m'en chasser. Nouvelles sollicitations plus vives pour l'Angleterre; nouvelle résistance de ma part. Je pars pour aller joindre milord maréchal à Berlin. La ligue vit l'instant où j'allois lui échapper. Son complot s'en alloit peut-être en fumée, si l'on ne m'eût tendu tant de pièges à Strasbourg, qu'enfin j'y tombai, me laissai livrer à Hume, et partis avec lui pour l'Angleterre, où j'étois attendu depuis si longtemps. Dès ce moment ils m'ont tenu; je ne leur échapperai plus.

Que je regrettai la France! avec quelle ardeur, avec quelle constance je surmontai tous les obstacles,

tous les dangers même qu'on eut soin d'opposer à mon retour ; et cela , pour venir essuyer dans ce pays si désiré des traitements qui m'ont fait regretter l'Angleterre ! Cependant les seize mois que j'y passai ne furent pas perdus pour la ligue : à mon retour je trouvai la France et l'Europe totalement changées à mon égard ; et ma prévention, ma stupidité, furent telles, que trop frappé des manœuvres de David Hume et de ses associés, je m'obstinois à chercher à Londres la cause des indignités que j'essuyois à Trye. Me voilà bien désabusé depuis que je n'y suis plus, et je rends aux Anglois la justice qu'ils me refusent. Néanmoins, s'ils étoient ce qu'on les suppose, ils auroient dit : N'imitons pas la légèreté françoise ; défions-nous des preuves d'accusation qu'on cache si soigneusement à l'accusé, et gardons-nous de juger, sans l'entendre, un homme qu'on cajole avec tant de fausseté, et qu'on charge avec tant d'animosité.

Enfin ce complot, conduit avec tant d'art et de mystère, est en pleine exécution. Que dis-je ? il est déjà consommé : me voilà devenu le mépris, la dérision, l'horreur de cette même nation dont j'avois, il y a dix ans, l'estime, la bienveillance, j'oserois dire la considération ; et ce changement prodigieux, quoique opéré sur un homme du peuple, sera pourtant la plus grande œuvre du ministère de M. de Choiseul, celle qu'il a eue le plus à cœur, celle à laquelle il a consacré le plus de temps et de soin. Elle prouvera, par un exemple flétrissant pour l'espèce humaine, combien est forte l'union des méchants pour malfaire,

tandis que celle des bons, quand elle existe, est si lâche, si foible, et toujours si facile à rompre.

Rien n'a été omis pour l'exécution de cette noble entreprise : toute la puissance d'un grand royaume, tous les talents d'un ministre intrigant, toutes les ruses de ses satellites, toute la vigilance de ses espions, la plume des auteurs, la langue des clabaudes, la séduction de mes amis, l'encouragement de mes ennemis, les malignes recherches sur ma vie pour la souiller, sur mes propos pour les empoisonner, sur mes écrits pour les falsifier ; l'art de dénaturer, si facile à la puissance, celui de me rendre odieux à tous les ordres, de me diffamer dans tous les pays. Les détails de tous ces faits seroient presque incroyables, s'il m'étoit possible d'exposer ici seulement ceux qui me sont connus. On m'a lâché des espions de toutes les espèces, aventuriers, gens de lettres, abbés, militaires, courtisans ; on a envoyé des émissaires en divers pays pour m'y peindre sous les traits qu'on leur a marqués. J'avois en Savoie un témoin de ma jeunesse, un ami que j'estimois, et sur lequel je comptois ; je vais le voir, je vois qu'il me trompe ; je le trouve en correspondance avec M. de Choiseul. J'avois à Paris un vieux compatriote, un ami, très bon homme ; on le met à la Bastille, j'ignore pourquoi, c'est-à-dire sous quel prétexte. Le long temps qu'il y a resté lui fait honneur ; on l'aura trouvé moins docile qu'on n'avoit cru ; je veux espérer qu'on n'aura pas lassé sa patience, et qu'au bout de seize mois il sera sorti de la Bastille aussi honnête homme qu'il y est entré. Je desire la même chose du libraire Guy,

qu'on y a mis de même, et détenu presque aussi longtemps. On disoit avoir trouvé dans les papiers du premier un projet de moi pour l'établissement d'une pure démocratie à Genève; et j'ai toujours blâmé la pure démocratie à Genève et partout ailleurs: on disoit y avoir trouvé des lettres par lesquelles j'excitois les brouilleries de Genève; et non seulement j'ai toujours blâmé les brouilleries de Genève, mais je n'ai rien épargné pour porter les représentants à la paix. Mais qu'importe qu'on en impose et qu'on mente? un mensonge dit en l'air fait toujours son effet, surtout quand il vient des bureaux d'un ministre, et quand il tire sur moi.

En songeant au libraire de Paris, avec lequel j'eus si peu d'affaires, M. de Choiseul, qui n'oublia rien, a-t-il oublié mon libraire de Hollande? Je ne sais; mais dans un livre que celui-ci s'est obstiné à vouloir me dédier, quoique j'y sois maltraité, et dont il n'a pas voulu me communiquer d'avance l'épître dédicatoire, j'ai trouvé la tournure de cette épître si singulière et si peu naturelle, qu'il est difficile de n'y pas supposer un but caché qui tient à quelque fil de la grande trame.

Enfin nulle attention n'a été omise pour m'y défigurer de tout point, jusqu'à celle, qu'on n'imagineroit pas, de faire disparaître les portraits de moi qui me ressemblent, et d'en répandre un à très grand bruit qui me donne un air farouche et une mine de cyclope. A ce gracieux portrait on a mis pour pendant celui de David Hume¹, qui réellement a la tête d'un cyclope,

¹ Quand il s'avisa de me faire peindre à Londres, je ne pus

et à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos figures , ainsi peignent-ils nos âmes avec la même fidélité. En un mot, les détails qu'embrasse l'exécution du plan qui me regarde sont immenses, inconcevables. Oh ! si je savois tous ceux que j'ignore, si je voyois mieux ceux que je n'ai fait que conjecturer, si je pouvois embrasser d'un coup d'œil tous ceux dont je suis l'objet depuis dix années, ils pourroient me donner quelque orgueil, si mon cœur en étoit moins déchiré. Si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'état la moitié du temps, des talents, de l'argent et des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été l'un des plus grands ministres qu'ait eus la France.

Ajoutez à tout cela l'expédition de la Corse, cette inique et ridicule expédition, qui choque toute justice, toute humanité, toute politique, toute raison ; expédition que son succès rend encore plus ignominieuse, en ce que, n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile et coûteuse conquête ce que disoit Pyrrhus de ses victoires : Encore une, et nous sommes perdus. Mais, hélas ! l'Europe n'offrira plus à M. de Choiseul d'autre peuple naissant à détruire, ni d'aussi grand homme à noircir que son illustre et vertueux chef.

C'est ainsi que l'homme le plus fin se décèle en écoutant trop son animosité. M. de Choiseul con-

imaginer quel étoit son but ; car j'entrevois déjà de reste que ce n'étoit pas par amitié pour moi. Je vois maintenant très bien ce but ; mais je ne me pardonnerois pas de l'avoir deviné.

noissoit bien la plaie la plus cruelle par laquelle il pût déchirer mon cœur, et il ne me l'a pas épargnée : mais il n'a pas vu combien cette barbare vengeance le démasquoit et devoit éventer son complot. Je le défie de pallier jamais cette expédition d'aucune raison ni d'aucun prétexte qui puisse contenter un homme sensé. On saura que je sus voir le premier un peuple disciplinable et libre où toute l'Europe ne voyoit encore qu'un tas de rebelles et de bandits; que je vis germer les palmes de cette nation naissante; qu'elle me choisit pour les arroser, que ce choix fit son infortune et la mienne; que ses premiers combats furent des victoires; que, n'ayant pu la vaincre, il fallut l'acheter. Quant à la conclusion qui me regarde, on présumera quelque jour, je l'espère, malgré tous les artifices de M. de Choiseul, qu'il n'y avoit qu'un homme estimable qu'il pût haïr avec tant de fureur.

Voilà, monsieur, ce qui me fait prendre mon parti avec plus de courage que n'en sembloit annoncer l'accablement où vous m'avez vu; mais je découvrais alors pour la première fois des horreurs dont je n'avois pas la moindre idée, et auxquelles il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Épouvanté des infernales trames dont je me sentois enlacé, je donnois trop de pouvoir à l'imposture, j'en prolongeois trop loin l'effet sur l'avenir : je voyois mon nom, qui doit me survivre, couvert par elle d'un opprobre éternel, au lieu de la gloire et des honneurs que je sens dans mon cœur m'être dus; je frémissais de douleur et d'indignation à cette cruelle image. Aujourd'hui que j'ai eu le temps de m'apprivoiser avec

des idées qui m'étoient si nouvelles, de les peser, de les comparer, de mettre par ma raison les iniques œuvres des hommes à la coupelle du temps et de la vérité, je ne crains plus que le vil alliage y résiste : le soufre et le plomb s'en iront en fumée, et l'or pur demeurera tôt ou tard, quand mes ennemis, morts ainsi que moi, ne l'altéreront plus. Il est impossible que, de tant de trames ténébreuses, quelque'une au moins ne soit pas enfin dévoilée au grand jour ; et c'en est assez pour juger des autres. Les bons ont horreur des méchants et les fuient, mais ils ne brassent pas des complots contre eux. Il est impossible que, revenus de la haine aveugle qu'on leur inspire, mes semblables ne reconnoissent pas un jour dans mes ouvrages un homme qui parla d'après son cœur. Il est impossible qu'en blâmant et plaignant les erreurs où j'ai pu tomber, ils ne louent pas mes intentions, qu'ils ne bénissent pas ma mémoire, qu'ils ne s'attendrissent pas sur mes malheurs. Une seule considération suffit pour me rendre la tranquillité que m'ôtoit l'effroi d'une ignominie éternelle ; c'est celle de la route qu'ont prise ceux qui m'oppriment pour égarer à leur suite la génération présente, mais qui n'égarera sûrement pas la postérité, sur laquelle ils n'auront plus l'ascendant dont ils abusent. Ses ennemis, dira-t-on, se sont attachés, comme de vils corbeaux, sur son cadavre ; mais jamais, de son vivant, aucun d'eux l'osa-t-il attaquer en face ? Ils le prirent en traîtres ; ils s'enfoncèrent dans des souterrains pour creuser des gouffres sous ses pas ; tandis qu'il marchoit à la lumière du soleil, et qu'il défioit le reproche du crime

de soutenir ses regards. Quoi ! la justice et la vérité rampent-elles ainsi dans les ténèbres ? les hommes droits et vertueux se font-ils ainsi fourbes et traitres, tandis que le coupable appelle à grands cris ses accusateurs ? Si cette considération leur fait reprendre le même examen avec plus d'impartialité, je n'en veux pas davantage. Tranquillisé pour l'avenir sur la terre, j'aspire au séjour du repos, où les œuvres de l'iniquité ne pénètrent pas : en attendant, je me dois d'approfondir cet abominable complot, s'il m'est possible ; c'est tout ce qui me reste à faire ici-bas, et je n'épargnerai pour cela rien de ce qui est en ma foible puissance. Je sais que mon naturel craintif, honteux, timide, ne me promet ni sang froid, ni présence d'esprit, ni mémoire, quand il faudra payer de ma personne et confondre les imposteurs ; j'avoue même que l'indigne rôle auquel je me vois ravalé, et pour lequel la nature m'avoit si peu fait, me donne un frémissement et des serremments de cœur que je ne puis vaincre, et dont j'aurois été moins subjugué dans de plus heureux temps. Il y a dix ans que l'imputation d'un forfait m'eût fait rire, et rien de plus ; mais depuis que les cruels m'ont ainsi défiguré, sans me laisser même aucun moyen de me défendre, tout injurieux soupçon que je lis dans les cœurs plonge le mien dans un trouble inexprimable. Les scélérats endurcis au crime ont des fronts d'airain, mais l'innocence rougit et pleure en se voyant couvrir de fange. Une âme noble et fière a beau se roidir et s'élever, un tempérament timide ne peut se refondre. Dans toutes les situations de ma vie le mien me subjugue toujours :

soit forcé de parler au milieu d'un cercle, soit tête à tête agacé par une femme railleuse, soit avili dans la confrontation d'un impudent, mon trouble est toujours le même, et le courage que je sens au fond de mon cœur refuse de se montrer sur ma contenance. Je ne sais ni parler ni répondre; je n'ai jamais su trouver qu'après coup la chose que j'avois à dire ou le mot qu'il falloit employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avoit l'assurance et la facilité qui me manquent, et il périt : j'aurois tort d'espérer une meilleure destinée. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : que je sache à tout prix de quoi je suis coupable; que j'apprenne enfin quel est mon crime, qu'on m'en montre le témoignage et les preuves, ces invincibles preuves qui, bien qu'administrées si secrètement et par des mains si suspectes, n'ont laissé le moindre doute à personne, et sur lesquelles une âme vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de savoir si je n'avois rien à dire; enfin qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuser moi présent¹, et je meurs content.

Eh! que reste-t-il ici-bas pour me faire aimer à vivre? Déjà vieux, souffrant, sans ami, sans appui,

¹ Je suis persuadé qu'il y a sous tout cela quelque équivoque, quelque malentendu, quelque adroit mensonge, sur lequel un mot peut-être seroit un trait de lumière qui frapperait tout le monde, et démasqueroit les imposteurs. Ils le sentent et le craignent sans doute; aussi paroît-il qu'ils ont mis toute l'adresse, toute la ruse, toute la sagacité de leur esprit à chercher des raisons plausibles et spécieuses pour prévenir toute explication. Cependant comment ont-ils pu couvrir l'iniquité de cette conduite jusqu'à tromper les gens de bon sens? Voilà ce qui me passe.

sans consolation, sans ressource, voilà la pauvreté prête à me talonner; et quand on m'auroit laissé même la liberté d'employer mes talents à gagner mon pain, de quoi jouirois-je en le mangeant? Quoi! voir toujours des hommes faux, haineux, malveillants! toujours des masques, toujours des traîtres! et loin de vous, pas un seul visage d'homme! plus d'épanchements dans le sein d'un ami, plus de ces doux sentiments qu'une longue habitude rend délicieux! Ah! la vie à ce prix m'est insupportable; et quand sa fin ne seroit que celle de mes peines, je desirerois d'en sortir: mais elle sera le commencement de cette félicité pour laquelle je me sentoís né, et que je cherchais vainement sur la terre. Que j'aspire à cette heureuse époque, et que j'aimerai quiconque m'y fera parvenir! J'étois homme, et j'ai péché; j'ai fait de grandes fautes que j'ai bien expiées; mais le crime jamais n'approcha de mon cœur. Je me sens juste, bon, vertueux, autant qu'homme qui soit sur la terre: voilà le motif de mon espérance et de ma sécurité. Quoique je paroisse absolument oublié de la Providence, je n'en désespérerai jamais. Que ses récompenses pour les bons doivent être belles, puisqu'elle les néglige à ce point ici-bas! J'avoue pourtant qu'en la voyant dormir si long-temps, il me prend des moments d'abattement: ils sont rares, ils ne durent guère, et ne changent rien à ma disposition. J'espère que la mort ne viendra pas dans un de ces tristes moments; mais quand elle y viendrait, elle me seroit moins consolante, sans m'être plus redoutable. Je me dirois: Je

ne serai rien, ou je serai bien; cela vaut toujours mieux pour moi que cette vie.

La mort est douce aux malheureux; la souffrance est toujours cruelle : par là je reste ici-bas à la merci des méchants. Mais enfin que me peuvent-ils faire? Ils ne me feront pas plus souffrir que ne fit la néphrétique; et j'ai fait là-dessus l'essai de mes forces. Si mes maux sont longs, ils exerceront mon ame à la patience, à la constance, au courage; ils lui feront mériter le prix destiné à la vertu; et au jour de ma mort, qu'il faudra bien enfin qui vienne, mes persécuteurs m'auront rendu service en dépit d'eux. Pour quiconque en est là, les hommes ne sont plus guère à craindre. Aussi M. de Choiseul peut jouer de son reste avec toute sa puissance. Tant qu'il ne changera pas la nature des choses, tant qu'il n'ôtera pas de ma poitrine le cœur de Jean-Jacques Rousseau pour y mettre celui d'un malhonnête homme, je le mets au pis.

Monsieur, j'ai vécu : je ne vois plus rien, même dans l'ordre des possibles, qui pût me donner encore sur la terre un moment de vrai plaisir. On m'offriroit ici-bas le choix de ce que j'y veux être, que je répondrois, mort. Rien de ce qui flattoit mon cœur ne peut plus exister pour moi. S'il me reste un intervalle encore jusqu'à ce moment si lent à venir, je le dois à l'honneur de ma mémoire. Je veux tâcher que la fin de ma vie honore son cours et y réponde. Jusqu'ici j'ai supporté le malheur; il me reste à savoir supporter la captivité, la douleur, la mort : ce n'est pas le plus difficile; mais la dérision, le mépris, l'opprobre, apanage ordinaire de la vertu parmi les mé-

chants, dans tous les points par où l'on pourra me les faire sentir. J'espère qu'un jour on jugera de ce que je fus par ce que j'ai su souffrir. Tout ce que vous m'avez dit pour me détourner, quoique plein de sens, de vérité, d'éloquence, n'a fait qu'enflammer mon courage : c'est un effet qu'il est naturel d'éprouver près de vous ; et je n'ai pas peur que d'autres m'ébranlent quand vous ne m'avez pas ébranlé. Non, je ne trouve rien de si grand, de si beau, que de souffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. Si je n'ai pas en tout la même foi qu'eux, j'ai la même innocence et le même zèle, et mon cœur se sent digne du même prix.

Adieu, monsieur. Ce n'est pas sans un vrai regret que je me vois à la veille de m'éloigner de vous. Avant de vous quitter j'ai voulu du moins goûter la douceur d'épancher mon cœur dans celui d'un homme vertueux. C'est, selon toute apparence, un avantage que je ne retrouverai de long-temps.

ROUSSEAU.

NOTE OUBLIÉE DANS MA LETTRE A M. DE SAINT-GERMAIN.

Je me souviens d'avoir, étant jeune, employé le vers suivant dans une comédie :

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Mais, outre que c'étoit dans un cas très excusable, et où il ne s'agissoit point d'une véritable trahison, ce vers, échappé dans la rapidité de la composition, dans une pièce non publique et non corrigée, ne prouve point que l'auteur pense ce qu'il fait dire à une femme jalouse, et ne fait autorité pour personne. S'il est permis de trahir les traîtres, ce n'est qu'aux gens qui leur ressemblent ; mais jamais les armes des méchants ne souillèrent les

main d'un honnête homme. Comme il n'est pas permis de mentir à un menteur, il est encore moins permis de trahir un traître : sans cela, toute la morale seroit subvertie, et la vertu ne seroit plus qu'un vain nom ; car le nombre des malhonnêtes gens étant malheureusement le plus grand sur la terre, si l'on se permettoit d'adopter vis-à-vis d'eux leurs propres maximes, on seroit le plus souvent malhonnête homme soi-même, et l'on en viendroit bientôt à supposer toujours que l'on a affaire à des coquins, afin de s'autoriser à l'être.

910. — A. M. L'ABBÉ M.

Monquin, 17²⁸/₂70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Votre précédente lettre, monsieur, m'en promettoit si bien une seconde, et j'étois si sûr qu'elle viendrait, que, quoique je me crusse obligé de vous tirer de l'erreur où je vous voyois, j'aimai mieux tarder de remplir ce devoir que de vous ôter ce plaisir si doux aux cœurs honnêtes de réparer leurs torts de leur propre mouvement*.

La bizarre manière de dater qui vous a scandalisé est une formule générale dont depuis quelque temps j'use indifféremment avec tout le monde, qui n'a ni ne peut avoir aucun trait aux personnes à qui j'écris, puisque ceux qu'elle regarde ne sont pas faits pour

* Pour l'intelligence de cette phrase et de celles qui la suivent, il faut savoir que la personne à qui cette seconde lettre étoit adressée avoit mis en tête de sa réponse à la première un quatrain qui sembloit annoncer qu'elle avoit pris en mauvaise part celui de M. Rousseau, ce qui cependant n'étoit pas.

(Note des éditeurs de Genève.)

être honorés de mes lettres, et ne le seront sûrement jamais. Comment m'avez-vous pu croire assez brutal, assez féroce, pour vouloir insulter ainsi de gaieté de cœur quelqu'un que je ne connoissois que par une lettre pleine de témoignages d'estime pour moi, et si propre à m'en inspirer pour lui? Cette erreur est là-dessus tout ce dont je peux me plaindre; car, si ce n'en eût pas été une, votre ressentiment devenoit très légitime, et votre quatrain très mérité : si même j'avois quelque autre reproche à vous faire, ce seroit sur le ton de votre lettre qui cadroit si mal avec celui de votre quatrain. Quoique dans votre opinion je vous en eusse donné l'exemple, deviez-vous jamais l'imiter? ne deviez-vous pas, au contraire, être encore plus indigné de l'ironie et de la fausseté détestable que cette contradiction mettoit dans ma lettre? et la vertu doit-elle jamais souiller ses mains innocentes avec les armes des méchants, même pour repousser leurs atteintes? Je vous avoue franchement que je vous ai bien plus aisément pardonné le quatrain que le corps de la lettre; je passe les injures dans la colère, mais j'ai peine à passer les cajoleries. Pardon, monsieur, à mon tour : j'use peut-être un peu durement des droits de mon âge, mais je vous dois la vérité depuis que vous m'avez inspiré de l'estime; c'est un bien dont je fais trop de cas pour laisser passer en silence rien de ce qui peut l'altérer. A présent oublions pour jamais ce petit démêlé, je vous en prie, et ne nous souvenons que de ce qui peut nous rendre plus intéressants l'un à l'autre par la manière dont il a fini.

Revenons à votre emploi. S'il est vrai que vous ayez

adopté le plan que j'ai tâché de tracer dans l'*Émile*, j'admire votre courage ; car vous avez trop de lumières pour ne pas voir que, dans un pareil système, il faut tout ou rien, et qu'il vaudrait cent fois mieux reprendre le train des éducations ordinaires, et faire un petit talon rouge, que de suivre à demi celle-là pour ne faire qu'un homme manqué. Ce que j'appelle tout, n'est pas de suivre servilement mes idées ; au contraire, c'est souvent de les corriger, mais de s'attacher aux principes, et d'en suivre exactement les conséquences avec les modifications qu'exige nécessairement toute application particulière. Vous ne pouvez ignorer quelle tâche immense vous vous donnez : vous voilà pendant dix ans au moins nul pour vous-même, et livré tout entier avec toutes vos facultés à votre élève ; vigilance, patience, fermeté, voilà surtout trois qualités sur lesquelles vous ne sauriez vous relâcher un seul instant sans risquer de tout perdre ; oui, de tout perdre, entièrement tout : un moment d'impatience, de négligence ou d'oubli, peut vous ôter le fruit de six ans de travaux, sans qu'il vous en reste rien du tout, pas même la possibilité de le recouvrer par le travail de dix autres. Certainement s'il y a quelque chose qui mérite le nom d'héroïque et de grand parmi les hommes, c'est le succès des entreprises pareilles à la vôtre ; car le succès est toujours proportionné à la dépense de talents et de vertus dont on l'a acheté : mais aussi quel don vous aurez fait à vos semblables, et quel prix pour vous-même de vos grands et pénibles travaux ! vous vous serez fait un ami, car c'est là le terme nécessaire du respect, de l'estime, et

de la reconnaissance dont vous l'aurez pénétré. Voyez, monsieur... dix ans de travaux immenses, et toutes les plus douces jouissances de la vie pour le reste de vos jours et au-delà : voilà les avances que vous avez faites, et voilà le prix qui doit les payer. Si vous avez besoin d'encouragement dans cette entreprise, vous me trouverez toujours prêt; si vous avez besoin de conseils, ils sont désormais au-dessus de mes forces. Je ne puis vous promettre que de la bonne volonté; mais vous la trouverez toujours pleine et sincère : soit dit une fois pour toutes, et, lorsque vous me croirez bon à quelque chose, ne craignez pas de m'importuner. Je vous salue de tout mon cœur.

911. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

Monquin, le 17²⁸ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Votre lettre, monsieur, m'attendrit et me touche; je croyois n'être plus susceptible de plaisir, et vous venez de m'en donner un moment bien pur. Il n'est troublé que par le regret de ne pas pouvoir me rendre à vos généreuses et obligeantes sollicitations; mais mon parti est pris. Je connois trop les gens à qui j'ai affaire pour croire qu'ils me laisseront exécuter mon projet; je m'attends d'avance à ce qui doit m'arriver : je ne me dois pas le succès, il est dans les mains de la Providence; mais je me dois la tentative et l'emploi de mes forces : rien ne m'empêchera de remplir ce devoir.

Je ne suis point encore dans la situation que vos offres généreuses vous font prévenir, ni même près d'y tomber; je prévois seulement que si j'avancois dans la vieillesse, elle me deviendrait dure à plus d'un égard, et c'est moins là pour moi un sujet d'alarme qu'une consolation de n'y pas parvenir. Je crois si bien connoître votre ame noble, que, dans la situation supposée, je vous ai de moi-même prouvé la vérité de mes sentiments pour vous en vous mettant dans le cas d'exercer les vôtres.

Si la crainte de contrister votre bon cœur m'empêche, monsieur, de suivre les mouvements du mien dans les adieux que je desirois vous aller faire, je sens ce que me coûtera cette déférence; mais je sens aussi, dans la résolution que j'ai prise, le danger de l'exposer à des attaques d'autant plus redoutables, que mon penchant ne seconderoit que trop bien vos efforts. Adieu donc, homme respectable; je partirai sans vous voir, puisqu'il le faut, mais vous laissant la meilleure partie de moi-même dans les sentiments d'un cœur toujours plein de vous.

912.—A. M. DU PEYROU.

A Monquin, le 17²⁸/₂ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Vous me marquez, mon cher hôte, que votre rôle est passif vis-à-vis de moi, que l'habitude a dû vous le rendre familier, et que ma réponse vous prouve cette vérité affligeante pour l'humanité, que les battus

paient encore l'amende; ce qui veut dire que c'est vous qui êtes le battu, et que c'est vous qui payez l'amende.

Qu'entre nous votre rôle soit passif et le mien actif, voilà, je vous avoue, ce qui me passe. Je ne vous propose jamais rien, je ne vous demande jamais rien, je ne fais jamais que vous répondre, je ne me mêle en aucune sorte de vos affaires, je n'ai avec personne aucune relation, ni secrète ni publique, qui vous regarde, je ne dispose de rien qui vous appartienne; enfin, excepté un sentiment d'affection qui ne peut s'éteindre, je suis pour vous comme n'existant pas. En quel sens donc puis-je être actif vis-à-vis de vous? Je le fus une fois, et bien vous en prit. Depuis lors je résolu de ne plus l'être. Je crois avoir tenu jusqu'ici cette résolution, et ne la tiendrai pas moins dans la suite. Expliquez-moi donc, je vous prie, comment vous êtes passif vis-à-vis de moi; car cela me paroit curieux à savoir.

Dans votre précédente lettre, vous m'exhortez à un épanchement de cœur, en me disant de vous traiter tout-à-fait en ami ou tout-à-fait en étranger. Votre devise sur le cachet de cette même lettre m'avertissoit que vous vous faisiez gloire de n'avoir vous-même aucun de ces épanchements de cœur auxquels vous m'exhortiez. Or il me paroissoit injuste d'exiger dans l'amitié des conditions qu'on n'y veut pas mettre soi-même; et me dire que c'est traiter un homme en étranger que de ne pas s'ouvrir avec lui, c'étoit me dire assez clairement, ce me semble, en quel rang j'étois auprès de vous. Votre exemple a fait la règle

de ma réponse. Si vous êtes le battu dans cette affaire, convenez au moins que je n'ai fait que vous rendre les coups que vous m'aviez donnés le premier.

Je n'avois pas besoin, mon cher hôte, de la note que vous m'avez envoyée pour être convaincu de votre exactitude dans les comptes. Cette note me fait plaisir, en ce que j'y vois approcher le temps où nous serons tout-à-fait quittes, et vous me faites desirer de vivre au moins jusque-là. Il n'est pas temps encore de parler des arrangements ultérieurs, et tant de prévoyance n'entre pas dans mon tour d'esprit. Mais, en attendant, je suis sensible à vos offres, et il entre bien dans mon cœur, je vous assure, d'en être reconnaissant.

Comme je me propose de déloger d'ici dans peu, mon dessein n'est pas d'y laisser après moi mon herbier et mes livres de botanique; je compte prendre une charrette pour faire conduire le tout à Lyon, chez madame Boy de La Tour, où tout cela sera plus à portée de vous parvenir sans embarras. En emballant lesdits livres, j'en ferai le catalogue, et vous l'enverrai. Que ne puis-je les suivre auprès de vous! Je vous jure qu'il n'y a point de jour où l'idée d'aller être l'intendant de votre jardin de plantes et l'hôte de mon hôtesse, ne vienne encore chatouiller mon cœur. Mais je suis pourtant un peu scandalisé de ne point voir venir de petits hôtes qui lui aident un jour à me faire ses honneurs. Adieu, mon cher hôte, ma femme et moi vous saluons, et embrassons l'un et l'autre. Elle est presque percluse de rhumatismes. Notre demeure est ouverte à tous les vents, nous sommes

presque ensevelis dans la neige, et nous ne savons plus comment ni quand cela finira. Adieu, derechef.

Je signe, afin que vous sachiez désormais sous quel nom vous avez à m'écrire. Je n'ai pas besoin de vous avertir que le quatrain joint à la date est une formule générale qui n'a nul trait aux personnes à qui j'écris.

913.—A M. DE BELLOY.

Monquin, le 17¹²/₃70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Il faut, monsieur, vous résoudre à bien de l'ennui, car j'ai grand'peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le sang, et que j'aime votre colère ! J'y vois bien le sceau de la vérité dans une ame fière, que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire sentir mon tort ; c'est une indulgence dont je sens le prix, et que je n'aurois peut-être pas eue à votre place : il ne m'en reste que le desir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, sans que durant tout ce temps jamais une seule fois cette confiance ait été trompée. Sitôt que j'eus pris la plume, je me trouvais dans un autre univers, parmi de tout autres êtres, auxquels je continuai de donner la même confiance, et qui m'en ont si terriblement corrigé qu'ils m'ont jeté dans l'autre extrémité. Rien ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les téné-

bres qui m'entourent, et je ne vois que du noir dans l'obscurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée sous un drap blanc me donnoit des convulsions : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, je resterai enfant jusqu'à la mort. Ma défiance est d'autant plus déplorable que, presque toujours fondée (et je n'ajoute *presque* qu'à cause de vous), elle est toujours sans bornes, parceque tout ce qui est hors de la nature n'en connoît plus. Voilà, monsieur, non l'excuse, mais la cause de ma faute, que d'autres circonstances ont amenée, et même aggravée, et qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Persuadé qu'un homme puissant vous avoit fait entrer dans ses vues à mon égard, je répondis selon cette idée à quelqu'un qui m'avoit parlé de vous, et je répondis avec tant d'imprudence que je nommai même l'homme en question. Né avec un caractère bouillant dont rien n'a pu calmer l'effervescence, mes premiers mouvements sont toujours marqués par une étourderie audacieuse, que je prends alors pour de l'intrépidité, et que j'ai tout le temps de pleurer dans la suite, surtout quand elle est injuste, comme dans cette occasion. Fiez-vous à mes ennemis du soin de m'en punir. Mon repentir anticipa même sur leurs soins à la réception de votre lettre ; un jour plus tôt elle m'eût épargné beaucoup de sottises ; mais puisqu'elles sont faites, il ne me reste qu'à les expier et à tâcher d'en obtenir le pardon, que je vous demande par la commisération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous

m'avez entendu charger, et du peu d'effet qu'elles ont fait sur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui pensoient vous surprendre par cette voie. Ce n'est pas sur des hommes tels que vous que des discours en l'air ont quelque prise; mais les frivoles clameurs de la calomnie, qui n'excitent guère d'attention, sont bien différentes dans leurs effets, des complots tramés et concertés durant longues années dans un profond silence, et dont les développements successifs se font lentement, sourdement, et avec méthode. Vous parlez d'évidence: quand vous la verrez contre moi, jugez-moi, c'est votre droit; mais n'oubliez pas de juger aussi mes accusateurs; examinez quel motif leur inspire tant de zèle. J'ai toujours vu que les méchants inspiroient de l'horreur, mais point d'animosité. On les punit, ou on les fuit: mais on ne se tourmente pas d'eux sans cesse; on ne s'occupe pas sans cesse à les circonvenir, à les tromper, à les trahir; ce n'est point à eux que l'on fait ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens si zélés, si vertueux, si fiers surtout d'être des traîtres, et qui se masquent avec tant de soin pour me démasquer: « Messieurs, j'admire votre zèle, et vos
« preuves me paroissent sans réplique; mais pourquoi
« donc craindre si fort que l'accusé ne les sache et n'y
« réponde? Permettez que je l'en instruisse et que je
« vous nomme. Il n'est pas généreux, il n'est pas même
« juste de diffamer un homme, quel qu'il soit, en se
« cachant de lui. C'est, dites-vous, par ménagement
« pour lui que vous ne voulez pas le confondre; mais
« il seroit moins cruel, ce me semble, de le confondre

« que de le diffamer, et de lui ôter la vie que de la lui
« rendre insupportable. Tout hypocrite de vertu doit
« être publiquement confondu; c'est là son vrai châ-
« timent; et l'évidence elle-même est suspecte quand
« elle élude la conviction de l'accusé. » En leur parlant
de la sorte examinez leur contenance, pesez leur ré-
ponse; suivez, en la jugeant, les mouvements de votre
cœur et les lumières de votre raison: voilà, monsieur,
tout ce que je vous demande, et je me tiens alors pour
bien jugé.

Vous me tancez, avec grande raison, sur la ma-
nière dont je vous parois juger votre nation: ce n'est
pas ainsi que je la juge de sang froid, et je suis bien
éloigné, je vous jure, de lui rendre l'injustice dont
elle use envers moi. Ce jugement trop dur étoit l'ou-
vrage d'un moment de dépit et de colère, qui même
ne se rapportoit pas à moi, mais au grand homme
qu'on vient de chasser de sa naissante patrie, qu'il
illustroit déjà dans son berceau, et dont on ose encore
souiller les vertus avec tant d'artifice et d'injustice.
S'il restoit, me disois-je, de ces François célébrés
par de Belloy, pourquoi leur indignation ne réclame-
roit-elle point contre ces manœuvres si peu dignes
d'eux?

C'est à cette occasion que Bayard me revint en mé-
moire, bien sûr de ce qu'il diroit ou feroit s'il vivoit
aujourd'hui. Je ne sentoispas assez que tous les
hommes, même vertueux, ne sont pas des Bayards;
qu'on peut être timide sans cesser d'être juste; et
qu'en pensant à ceux qui machinent et crient, j'avois
tort d'oublier ceux qui gémissent et se taisent. J'ai

toujours aimé votre nation, elle est même celle de l'Europe que j'honore le plus ; non que j'y croie apercevoir plus de vertus que dans les autres, mais par un précieux reste de leur amour qui s'y est conservé, et que vous réveillez quand il étoit prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui aime encore ce qui est juste et honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les François auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur présentez, je doute qu'ils les imitent, mais ils s'en transporteront dans vos pièces, et les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On est encore forcé de les tromper pour les rendre injustes ; précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand besoin pour d'autres peuples. Voilà, monsieur, comment je pense constamment à l'égard des François, quoique je n'attende plus de leur part qu'injustice, outrages, et persécution ; mais ce n'est pas à la nation que je les impute, et tout cela n'empêche pas que plusieurs de ses membres n'aient toute mon estime et ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs, mon cœur s'enflamme bien plus aux injustices dont je suis témoin qu'à celles dont je suis la victime : il lui manque, pour ces dernières, l'énergie et la vigueur d'un généreux désintéressement. Il me semble que ce n'est pas la peine de m'échauffer pour une cause qui n'intéresse que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme et d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me persécute et me diffame comme je verrois un rocher se détacher d'une montagne et venir m'écraser ; je le repousserois, si j'en avois la force,

mais sans colère, et puis je le laisserois là sans y plus songer. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parcequ'il en est auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé : j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité; et, maintenant que me voilà prêt, j'espère me laisser un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir de ceux qui m'attendent. A mon âge et dans mon état ce n'est plus la peine de s'en tourmenter, et j'en vois le terme de trop près pour m'inquiéter beaucoup de l'espace qui reste. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez essayés : assurément je suis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma situation est unique, elle est inouïe depuis que le monde existe, et je ne puis présumer qu'il s'en retrouve jamais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos destinées, et j'aime à croire que vous vous abusez sur ce point. Adieu, monsieur : vivez heureux, jouissez en paix de votre gloire, et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous honorera toujours.

914. — A M. L'ABBÉ M.

Monquin, le 17¹⁴/₃ 70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Je voudrois, monsieur, pour l'amour de vous, que l'application qu'il vous plaît de faire de votre quatrain fût assez naturelle pour être croyable : mais puisque

vous aimez mieux vous excuser que vous accuser d'une promptitude que j'aurois pu moi-même avoir à votre place, soit; je n'épiloguerai pas là-dessus.

Depuis l'impression de l'*Émile* je ne l'ai relu qu'une fois, il y a six ans, pour corriger un exemplaire; et le trouble continuel où l'on aime à me faire vivre a tellement gagné ma pauvre tête, que j'ai perdu le peu de mémoire qui me restoit, et que je garde à peine une idée générale du contenu de mes écrits. Je me rappelle pourtant fort bien qu'il doit y avoir dans l'*Émile* un passage relatif à celui que vous me citez; mais je suis parfaitement sûr qu'il n'est pas le même, parcequ'il présente, ainsi défiguré, un sens trop différent de celui dont j'étois plein en l'écrivant*. J'ai bien pu ne pas songer à éviter dans ce passage le sens qu'on eût pu lui donner s'il eût été écrit par Cartouche ou par Raffia; mais je n'ai jamais pu m'exprimer aussi incorrectement dans le sens que je lui donnois moi-même. Vous serez peut-être bien aise d'apprendre l'anecdote qui me conduisit à cette idée.

Le feu roi de Prusse, déjà grand amateur de la discipline militaire, passant en revue un de ses régiments, fut si mécontent de la manœuvre, qu'au lieu d'imiter le noble usage que Louis XIV en colère avoit fait de sa canne, il s'oublia jusqu'à frapper de la sienne le major qui commandoit. L'officier outragé recule deux pas, porte la main à l'un de ses pistolets, le tire aux pieds du cheval du roi, et de l'autre se casse la tête. Ce trait, auquel je ne pense jamais sans tressaillir d'admiration, me revint fortement en écri-

* Voyez *Émile*, Livre IV.

vant l'*Émile*, et j'en fis l'application de moi-même au cas d'un particulier qui en déshonore un autre, mais en modifiant l'acte par la différence des personnages. Vous sentez, monsieur, qu'autant le major bâtonné est grand et sublime quand, prêt à s'ôter la vie, maître par conséquent de celle de l'offenseur, et le lui prouvant, il la respecte pourtant en sujet vertueux, s'élève par là même au-dessus de son souverain, et meurt en lui faisant grace, autant la même clémence vis-à-vis un brutal obscur seroit inepte : le major employant son premier coup de pistolet n'eût été qu'un forcené; le particulier perdant le sien ne seroit qu'un sot.

Mais un homme vertueux, un croyant, peut avoir le scrupule de disposer de sa propre vie sans cependant pouvoir se résoudre à survivre à son déshonneur, dont la perte, même injuste, entraîne des malheurs civils pires cent fois que la mort. Sur ce chapitre de l'honneur l'insuffisance des lois nous laisse toujours dans l'état de nature : je crois cela prouvé dans ma *Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles*. L'honneur d'un homme ne peut avoir de vrai défenseur ni de vrai vengeur que lui-même. Loin qu'ici la clémence, qu'en tout autre cas prescrit la vertu, soit permise, elle est défendue; et laisser impuni son déshonneur, c'est y consentir : on lui doit sa vengeance, on se la doit à soi-même; on la doit même à la société et aux autres gens d'honneur qui la composent : et c'est ici l'une des fortes raisons qui rendent le duel extravagant, moins parcequ'il expose l'innocent à périr, que parcequ'il l'expose à périr sans ven-

geance et à laisser le coupable triomphant. Et vous remarquerez que ce qui rend le trait du major vraiment héroïque, est moins la mort qu'il se donne que la fière et noble vengeance qu'il sait tirer de son roi. C'est son premier coup de pistolet qui fait valoir le second : quel sujet il lui ôte, et quels remords il lui laisse ! Encore une fois, le cas entre particuliers est tout différent. Cependant si l'honneur prescrit la vengeance, il la prescrit courageuse : celui qui se venge en lâche, au lieu d'effacer son infamie, y met le comble ; mais celui qui se venge et meurt est bien réhabilité. Si donc un homme indignement, injustement flétri par un autre, va le chercher un pistolet à la main dans l'amphithéâtre de l'Opéra, lui casse la tête devant tout le monde ; et puis se laissant tranquillement mener devant les juges, leur dit, *Je viens de faire un acte de justice que je me devois, et qui n'appartenoit qu'à moi ; faites-moi pendre, si vous l'osez ;* il se pourra bien qu'ils le fassent pendre en effet, parce qu'enfin quiconque a donné la mort la mérite, qu'il a dû même y compter ; mais je réponds qu'il ira au supplice avec l'estime de tout homme équitable et sensé, comme avec la mienne ; et si cet exemple intimide un peu les tâteurs d'hommes, et fait marcher les gens d'honneur, qui ne ferraillent pas, la tête un peu plus levée, je dis que la mort de cet homme de courage ne sera pas inutile à la société. La conclusion tant de ce détail que de ce que j'ai dit à ce sujet dans l'*Émile*, et que je répétais souvent, quand ce livre parut, à ceux qui me parlèrent de cet article, est *qu'on ne déshonore point un homme qui sait mourir. Je*

ne dirai point ici si j'ai tort; cela pourra se discuter à loisir dans la suite; mais, tort ou non, si cette doctrine me trompe, vous permettrez néanmoins, n'en déplaise à votre illustre prôneur d'oracles, que je ne me tienne pas pour déshonoré.

Je viens, monsieur, à la question que vous me proposez sur votre élève. Mon sentiment est qu'on ne doit forcer un enfant à manger de rien. Il y a des répugnances qui ont leur cause dans la constitution particulière de l'individu, et celles-là sont invincibles; les autres, qui ne sont que des fantaisies, ne sont pas durables, à moins qu'on ne les rende telles à force d'y faire attention. Il pourroit y avoir quelque chose de vrai dans le cas de prévoyance qu'on vous allègue, si (chose presque inouïe) il s'agissoit d'aliments de première nécessité, comme le pain, le lait, les fruits. Il faudroit du moins tâcher de vaincre cette répugnance sans que l'enfant s'en aperçût et sans le contrarier, ce qui, par exemple, pourroit se faire en l'exposant à avoir grand'faim, et à ne trouver comme par hasard que l'aliment auquel il répugne. Mais si cet essai ne réussit pas, je ne serois pas d'avis de s'y obstiner. Que s'il s'agit de mets composés tels qu'on en sert sur les tables des grands, la précaution paroît d'abord assez superflue; car il est peu apparent que le petit bon-homme se trouve un jour réduit, dans les bois ou ailleurs, à des ragoûts de truffes ou à des profiteroles au chocolat pour toute nourriture. Mais peut-être a-t-on un autre objet qu'on ne vous dit pas, et qui n'est pas sans fondement. Votre élève est fait pour avoir un jour place aux petits soupers des rois et des

princes; il doit aimer tout ce qu'ils aimeront; il doit préférer tout ce qu'ils préféreront; il doit en toute chose avoir les goûts qu'ils auront; et il n'est pas d'un bon courtisan d'en avoir d'exclusifs. Vous devez comprendre par là et par beaucoup d'autres choses que ce n'est pas un Émile que vous avez à élever : ainsi gardez-vous bien d'être un Jean-Jacques : car, comme vous voyez, cela ne réussit pas pour le bonheur de cette vie.

Prêt à quitter cette demeure, je n'ai plus d'adresse assez fixe à vous donner pour y recevoir de vos lettres. Adieu, monsieur.

915. — A MADAME B.

Monquin, le 16 mars 1770.

Rose, je vous crois, et je vous croirois avec plus de plaisir encore si vous eussiez moins insisté. La vérité ne s'exprime pas toujours avec simplicité, mais quand cela lui arrive, elle brille alors de tout son éclat. Je vais quitter cette habitation : je sais ce que je veux et dois faire; j'ignore encore ce que je ferai : je suis entre les mains des hommes; ces hommes ont leurs raisons pour craindre la vérité, et ils n'ignorent pas que je me dois de la mettre en évidence, ou du moins de faire tous mes efforts pour cela. Seul et à leur merci, je ne puis rien, ils peuvent tout, hors de changer la nature des choses et de faire que la poitrine de J. J. Rousseau vivant cesse de renfermer le cœur d'un homme de bien. Ignorant dans cette situation en quel lieu je trouverai, soit une pierre pour y poser ma tête, soit

une terre pour y poser mon corps, je ne puis vous donner aucune adresse assurée : mais si jamais je retrouve un moment tranquille, c'est un soin que je n'oublierai pas. Rose, ne m'oubliez pas non plus. Vous m'avez accordé de l'estime sur mes écrits ; vous m'en accorderiez encore plus sur ma vie si elle vous étoit connue ; et davantage encore sur mon cœur, s'il étoit ouvert à vos yeux : il n'en fut jamais un plus tendre, un meilleur, un plus juste ; la méchanceté ni la haine n'en approchèrent jamais. J'ai de grands vices sans doute, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi ; et tous mes malheurs ne me viennent que de mes vertus. Je n'ai pu, malgré tous mes efforts, percer le mystère affreux des trames dont je suis enlacé ; elles sont si ténébreuses, on me les cache avec tant de soin, que je n'en aperçois que la noirceur. Mais les maximes communes que vous m'alléguez sur la calomnie et l'imposture ne sauroient convenir à celle-là ; et les frivoles clameurs de la calomnie sont bien différentes dans leurs effets, des complots tramés et concertés durant longues années dans un profond silence, et dont les développements successifs, dirigés par la ruse, opérés par la puissance, se font lentement, sourdement, et avec méthode. Ma situation est unique ; mon cas est inouï depuis que le monde existe. Selon toutes les règles de la prévoyance humaine, je dois succomber ; et toutes les mesures sont tellement prises, qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence qui puisse confondre les imposteurs. Pourtant une certaine confiance soutient encore mon courage. Jeune femme, écoutez-moi : quoi qu'il arrive, et quelque

sort qu'on me prépare, quand on vous aura fait l'énumération de mes crimes, quand on vous en aura montré les frappants témoignages, les preuves sans réplique, la démonstration, l'évidence, souvenez-vous des trois mots par lesquels ont fini mes adieux : JE SUIS INNOCENT.

ROUSSEAU.

Vous approchez d'un terme intéressant pour mon cœur : je desire d'en savoir l'heureux événement aussitôt qu'il sera possible. Pour cela ; si vous n'avez pas avant ce temps-là de mes nouvelles , préparez d'avance un petit billet, que vous ferez mettre à la poste aussitôt que vous serez délivrée, sous une enveloppe à l'adresse suivante :

A madame Boy de La Tour, née Roquin, à Lyon.

916. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 28 mars 1770.

Je tardois, cher Moultoù, pour répondre à votre dernière lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche ; mais les neiges qui sont revenues m'assiéger rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne sais plus quand j'en pourrai partir. Ce sera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je sais bien ce que je veux faire, mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me suggérez d'aller m'établir en Savoie ; je demandai et obtins, durant mon séjour à Bourgoïn, un passe-port pour cela, dont, sur des lumières qui me vinrent en même temps, je ne

voulus point faire usage : j'ai résolu d'achever mes jours dans ce royaume , et d'y laisser à ceux qui disposent de moi le plaisir d'assouvir leur fantaisie jusqu'à mon dernier soupir.

Je ne suis point dans le cas d'avoir besoin de la bourse d'autrui , du moins pour le présent , et dans la position où je suis , je ne dépense guère moins en place qu'en voyage ; mais je suis fâché que l'offre de votre bourse m'ait ôté la ressource d'y recourir au besoin : ma maxime la plus chérie est de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent ; je les punis de m'avoir ôté un plaisir en les privant d'un autre ; et quand je me ferai des amis à mon goût , je ne les irai pas choisir au Monomotapa , quoi qu'en dise La Fontaine. Cela tient à mon tour d'esprit particulier , dont je n'excuse pas la bizarrerie , mais que je dois consulter quand il s'agit d'être obligé. Car autant je suis touché de tout ce qu'on m'accorde , autant je le suis peu de ce qu'on me fait accepter : aussi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant et vaincu par la tyrannie des importunités ; mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode , et non pas à la sienne , sera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; et je la fais en tâchant de l'oublier , afin de ne pas ôter à notre amitié l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut assurément que vous soyez peu difficile en ressemblance pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope qu'on débite à si grand bruit sous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre , je ne pus jamais deviner

son motif, quoique dès-lors je visse assez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'estampe, et surtout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant une autre représentant ledit M. Humé, qui réellement a la figure d'un Cyclope, et à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos visages, ainsi peignent-ils nos ames avec la même fidélité. Je comprends que les bruyants éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont subjugué; mais regardez-y mieux, et ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche qui n'est pas la mienne assurément. Les gvratures faites sur le portrait peint par La Tour me font plus jeune, à la vérité, mais beaucoup plus ressemblant : remarquez qu'on les a fait disparoître ou contrefaire hideusement. Comment ne sentez-vous pas d'où tout cela vient, et ce que tout cela signifie?

Voici deux actes d'honnêteté, de justice, et d'amitié à faire : c'est à vous que j'en donne la commission.

1^o Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, et à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, et que des gens si attentifs ne l'oublieroient pas, et qu'il ne seroit pas à l'épreuve. Entre autres remarques que j'ai faites sur cette édition, j'y ai trouvé, avec autant d'indignation que de surprise, trois ou quatre lettres de M. le comte de Tressan, avec les réponses qui furent écrites il y a une quinzaine d'années au sujet d'une tracasserie de Palissot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au seul Vernes, auquel j'avois alors, et bien malheureusement, la même confiance que celle que j'ai maintenant en vous : depuis lors je ne les ai

montrées à qui que ce soit, et ne me rappelle pas même en avoir parlé; voilà pourtant Rey qui les imprime : d'où les a-t-il eues? ce n'est certainement pas de moi; et il ne m'a pas dit un mot de ces lettres, en me parlant de cette édition. Je comprends aisément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Tressan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Tressan, dont je ne sais pas l'adresse, et à qui ma lettre ne parviendrait certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne seroit pas envers lui, que j'honore, que j'aurois enfreint un devoir dont j'ai porté l'observation jusqu'à un scrupule peut-être inouï envers Voltaire, que j'ai laissé falsifier et défigurer mes lettres et taire les siennes, sans que j'aie voulu jusqu'ici montrer ni les unes ni les autres à personne. Ce n'est sûrement pas pour me faire honneur que ces lettres ont été imprimées; c'est uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Tressan.

2^o J'ai fait, il y a quelques mois, à madame la duchesse douairière de Portland un envoi de plantes que j'avois été herboriser pour elle au mont Pila, et que j'avois préparées avec beaucoup de soin, de même qu'un assortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de madame de Portland ni de cet envoi, quoique j'aie écrit et à elle et à son commissionnaire: mes lettres sont restées sans réponse; et je comprends qu'elles ont été supprimées, ainsi que l'envoi, par des motifs qui ne vous

seront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie sont très assorties à l'objet qu'on se propose. Ayez, cher Moulou, la complaisance d'écrire à madame de Portland ce que j'ai fait, et combien j'ai de regret qu'on ne me laisse pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, et que je me faisais un honneur de mériter. Vous sentez que je ne peux pas entretenir des correspondances malgré ceux qui les interceptent. Ainsi là-dessus, comme sur toute chose où la nécessité commande, je me soumets. Je voudrois seulement que mes anciens correspondants sussent qu'il n'y a pas de ma faute, et que je ne les ai pas négligés. La même chose m'est arrivée avec M. Guan, de Montpellier, à qui j'ai fait un envoi sous l'adresse de M. de Saint-Priest. La même chose m'arrivera peut-être avec vous. Accusez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, si elle vous parvient encore : la vôtre, si vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes respects et ceux de ma femme à madame Moulou. Nous vous embrassons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moulou.

917. — A M. LALLIAUD.

Monquin, le 4 avril 1770.

C'est par oubli, monsieur, que je n'avois pas répondu à votre précédente lettre ; car, quoique je ne promette de l'exactitude à personne, je me ferois un plaisir d'en avoir avec vous. La description de votre

vie tranquille et champêtre me fait grand plaisir, ainsi que celle du climat que vous habitez, aux vents près qui ne sont point de mon goût. Cette douce vie, pour laquelle j'étois né, eût été celle dans laquelle j'aurois achevé mes jours, si on m'avoit laissé faire; mais quand l'honneur, le devoir et la nécessité commandent, il faut obéir. Ne m'écrivez plus ici, monsieur; votre lettre ne m'y trouveroit vraisemblablement plus, et je ne puis vous donner l'adresse assurée, parceque, quoique je sache très bien ce que je veux faire, j'ignore absolument ce que je ferai. Je suis fâché de quitter ce pays sans vous envoyer des rosiers; mais la nature, tardive en ces cantons, n'est pas encore éveillée; à peine avons-nous déjà quelques violettes, et je ne dois plus espérer de recueillir des roses. Adieu, mon cher monsieur Lalliaud; souvenez-vous de moi quelquefois: je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

918. — A M. MOULTOU.

Monquin, le 17⁶70.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Votre lettre, cher Moulou, m'afflige sur votre santé. Vous m'aviez parlé dans la précédente de votre mal de gorge comme d'une chose passée, et je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été si sujet, qui sont vifs, courts, et ne laissent aucune trace; mais si c'est une humeur de goutte, il sera difficile que vous ne vous en ressentiez pas de temps

en temps : mais surtout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir, car ce seroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent supporter tant qu'il leur reste quelque bien à faire. Du Peyrou, pour avoir voulu droguer la sienne, l'effaroucha, la fit remonter, et ce ne fut pas sans beaucoup de peines que nous parvîmes à la rappeler aux extrémités. Vous savez sans doute ce qu'il faut faire pour cela : j'ai vu l'effet grand et prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préserver. Si jeune, déjà la goutte ! que je vous plains ! Si vous eussiez toujours suivi le régime que je vous faisois faire à Motiers, surtout quant à l'exercice, vous ne seriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de soupers, peu de cabinet, et beaucoup de marche dans vos relâches ; voilà ce qu'il me reste à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'est passé dernièrement dans notre ville me fâche encore, mais ne me surprend plus. Comment ! votre Conseil souverain se met à rendre des jugements criminels ! Les rois, plus sages que lui, n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens, et courant chercher la même destinée, qu'ils trouveront, hélas ! assez tôt sans tant courir. Mais,

Quos vult perdere Jupiter dementat.

Je ne doute point que les natifs ne missent à leurs prétentions l'insolence de gens qui se sentent soufflés et qui se croient soutenus ; mais je doute encore moins que, si ces pauvres citoyens ne se laissoient aveugler

par la prospérité, et séduire par un vil intérêt, ils n'eussent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très juste, très raisonnable, et très avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà aussi durs aristocrates avec les habitants que les magistrats furent jadis avec eux. De ces deux aristocraties j'aimerois encore mieux la première.

Je suis sensible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à madame de Portland et à M. de Tressan : l'équité, l'amitié, dicteront vos lettres ; je ne suis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impression des lettres du dernier dispense absolument Rey sur cet article, mais n'infirme point, au reste, les fortes raisons que j'ai de le tenir tout au moins pour suspect ; et je connois trop bien les gens à qui j'ai affaire, pour pouvoir croire que, songeant à tant de monde et à tant de choses, ils aient oublié cet homme-là. Ce que vous a dit M. Garcin du bruit qu'il fait de son amitié pour moi n'est pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation est singulièrement dans le plan de ceux qui disposent de moi. Coindet y brilloit par excellence, et jamais il ne parloit de moi sans verser des larmes de tendresse. Ceux qui m'aiment véritablement se gardent bien, dans les circonstances présentes, de se mettre en avant avec tant d'emphase ; ils gémissent tout bas, au contraire, observent et se taisent jusqu'à ce que le temps soit venu de parler.

Voilà, cher Moulton, ce que je vous prie et vous conseille de faire. Vous compromettre ne seroit pas me servir. Il y a quinze ans qu'on travaille sous terre ;

les mains qui se prêtent à cette œuvre de ténèbres la rendent trop redoutable pour qu'il soit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter sur la mine, attendre qu'elle ait fait son explosion; et ce n'est plus ma personne qu'il faut songer à défendre, c'est ma mémoire. Voilà, cher Moulou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaisons; ma confiance n'est pas celle d'un sot, mais celle, au contraire, de quelqu'un qui se connoît en hommes, en diversité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des Coindet, qui attend tout des Moulou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous séduire; je suis persuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper; mais, avec votre pénétration, vous avez vu trop de choses, et vous en verrez trop encore pour pouvoir être trompé longtemps. Quand vous verrez la vérité, il ne sera pas pour cela temps de la dire; il faut attendre les révolutions qui lui seront favorables, et qui viendront tôt ou tard. C'est alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant se cacher, honorera ceux qui l'auront porté, et qui rempliront les devoirs qu'il leur impose. Voilà ta tâche, ô Moulou! elle est grande, elle est belle, elle est digne de toi, et depuis bien des années mon cœur t'a choisi pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me seroit intéressant de vous voir: mais ne parlons plus de Chambéry; ce n'est pas là où je suis appelé. L'honneur et le devoir crient; je n'entends plus que leur voix. Adieu: recevez l'embrassement que mon cœur vous envoie.

Toutes mes lettres sont ouyertes; ce n'est pas là ce qui me fâche, mais plusieurs ne parviennent pas. Faites en sorte que je sache si celle-ci aura été plus heureuse. Vous n'ignorez pas où je serai, mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embrassons l'un et l'autre avec toute la tendresse de notre cœur. Nos hommages et respects les plus tendres à madame.

Il est vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, et même de mon herbier. Cependant comme l'herbier est un présent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la dernière extrémité, et mon intention est de le laisser, si je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

919. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Lyon, 19 avril 1770.

J'ai reçu, monsieur, avec la lettre dont vous m'avez honoré le 16 du mois dernier, celle que vous avez eu la bonté de me faire parvenir d'envoi de M. de T....., à qui selon vos intentions, j'en accuse la réception. C'est une réponse de madame de Portland, qui me donne avis de la réception des plantes que je lui ai envoyées il y a près de six mois. Après un voyage assez désagréable, je suis arrivé ici en assez bonne santé, de même que ma femme, qui, pénétrée de vos bontés, me charge de vous en marquer sa très humble reconnoissance. Je vous prie aussi, monsieur, de

vouloir témoigner la mienne à madame de Saint-Germain, en lui faisant agréer mon respect. Vous connoissez, monsieur, toute ma confiance en votre bienveillance, et je me flatte que vous connoissez aussi combien j'y suis sensible et disposé à m'en prévaloir en toute occasion, sans crainte de vous déplaire. Des inconvénients, que j'aurois dû prévoir, retardent ma marche, sans rien changer à mes résolutions. Je prends la liberté de me recommander à votre souvenir, et de vous assurer que rien n'affoiblira jamais les sentiments immortels que vous m'avez inspirés. *

920. — A M. DE CESARGES.

Monquin, fin d'avril 1770.

Je vous avoue, monsieur, que, vous connoissant pour un gentilhomme plein d'honneur et de probité, je n'apprends pas sans surprise la tranquillité avec laquelle vous avez souffert en mon absence les outrages atroces que ma femme a reçus du bandit en cotillon auquel madame de Cesarges a jugé à propos de nous livrer, après nous avoir ôté les gens qu'elle nous avoit tant vantés elle-même, et avec qui nous vivions en paix.

Je sais bien, monsieur, qu'on vous taxe d'avoir peu d'autorité chez vous, et que le capitaine Vertier vous a subjugué, dit-on, comme les autres; mais je ne vous aurois jamais cru dénué de crédit dans votre propre maison, au point de n'y pouvoir procurer la sûreté aux hôtes que vous y avez placés vous-même. Puisqu'en cela toutefois je me suis trompé, puisque

vous ne pouvez vous délivrer des mains des susdits bandits en cotillon, et puisque madame de Cesarges elle-même ne voit d'autre remède aux mauvais traitements que je puis recevoir des gens qui dépendent d'elle que d'en être désolée, ne trouvez pas mauvais, jusqu'à ce que je puisse me procurer une autre demeure, que, réduit à moi seul pour toute ressource, je tâche de me faire la justice que je ne puis obtenir, en pourvoyant de mon mieux à ma propre défense et à la protection que je dois à ma femme. Que s'il en arrive du scandale dans votre maison, je vous prends vous-même à témoin qu'il n'y aura pas de ma faute, puisque, ne pouvant, sans manquer à moi-même et à ma femme, éviter d'en venir là, je ne l'ai fait * cependant qu'à la dernière extrémité, et après vous en avoir prévenu.

921. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

Quoique je me sois résigné, monsieur, à la privation que vous m'avez imposée pour épargner à votre bon cœur l'émotion d'un dernier adieu, je sens pourtant que si vous fussiez resté quelques jours de plus, je n'aurois pu résister au desir de vous revoir encore une fois, et de vous communiquer beaucoup de nouvelles idées qui m'étoient venues à force de rêver au triste sujet dont vous m'avez permis de vous parler, et qui toutes confirment mes conjectures sur les causes de mes malheurs. Puisque la consolation de

* *Je ne l'ai fait.* Texte conforme à celui de l'édition originale (recueil de du Peyrou, 1790.)

vous revoir ne m'est pas donnée, je ne vous ennuierais pas de nouveau de mes longues écritures, et je me flatte que ce qui vous en est déjà connu suffira pour mettre un jour, avec votre généreuse assistance, les amis de la justice sur la voie de la vérité.

Mon libraire de Hollande vient de faire une édition générale de tous mes écrits imprimés, dont il m'a envoyé deux exemplaires, qui malheureusement sont encore en feuilles : j'ai pris la liberté de faire porter le paquet chez vous. L'un de ces exemplaires vous est destiné, et je me flatte, monsieur, que vous ne dédaignerez pas cet hommage de mon attachement et de ma reconnaissance. L'autre est pour moi, et mon intention est de ne vous offrir le vôtre qu'après les avoir fait relier tous les deux. Comme les embarras où je me trouve ne me permettent pas, quant à présent, de m'occuper de ce soin, je vous prie, en attendant que je le remplisse, de vouloir bien permettre que le paquet reste chez vous en dépôt. Si les événements m'empêchent, dans la suite, d'exécuter là-dessus mes intentions, je vous prie d'y suppléer en disposant des deux exemplaires, de façon que le mien serve à payer la reliure du vôtre *.

J'ai eu la curiosité de chercher dans les feuilles de ce paquet un barbouillage dont M. Fréron a été le premier éditeur, et qui m'a été volé parmi mes papiers, je ne sais comment, ni par qui, et d'où. Sur cette édition furtive, Rey a jugé à propos d'aug-

* Le lecteur doit bien croire que M. de Saint-Germain, dans sa réponse, en acceptant un exemplaire, n'a pas adhéré à une telle proposition.

menter la sienne. C'est un discours sur un sujet proposé par M. de Cursay, dans le temps qu'il pacifioit la Corse, et qu'il y faisoit refleurir les lettres. Le dépositaire de mes papiers, qui ne m'avoit rien dit de ce larcin, voyant que j'en étois instruit, m'apprit que ce discours avoit été mutilé à l'impression, et qu'on en avoit retranché un article tout entier, supposant que c'étoit une omission d'inadvertance par la hâte où le voleur avoit transcrit le discours; mais il ne voulut point me dire quel étoit cet article oublié ou retranché. J'ai donc vérifié la chose dans l'édition de Rey, et j'ai trouvé que cet article omis étoit un très bel éloge du peuple de Corse, et un éloge encore plus beau des troupes françoises et de leur général. Il ne m'en a pas fallu davantage pour comprendre tout le reste. Si jamais vous prenez la peine de parcourir ce recueil, vous connoîtrez à plus d'une enseigne en quelles mains l'auteur est tombé.

En ce moment, monsieur, il me revient sur les matières dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir un petit fait bien minutieux en apparence, mais que je ne puis m'empêcher de vous dire à cause de ses conséquences et de la facilité que vous avez de la vérifier. Depuis notre dernière entrevue, je parlai par hasard une fois de l'*Émile* avec un officier de votre connoissance. Il me dit que, causant un jour avec M. Diderot, lorsqu'on parloit de ce livre long-temps avant sa publication, M. Diderot lui avoit dit qu'il le connoissoit, que je le lui avois montré, que c'étoit un projet pour élever chaque homme pour l'état dans lequel il devoit vivre. *Par exemple*, ajoutoit-il, *s'il*

devoit vivre dans une monarchie, on lui apprendra de bonne heure à être un fripon, etc.... Pourquoi M. Diderot mentoit-il avec tant d'impudence? Je ne lui avois certainement pas montré ce livre, puisqu'il n'étoit pas encore commencé quand je rompis avec lui, et que le plan qu'il me prêtoit est exactement contraire au mien, comme il est aisé de le voir dans l'ouvrage.

Je suis, monsieur, dans un cas embarrassant vis-à-vis de M. de Tonnerre. Je voudrois, et de tout mon cœur, lui témoigner combien je suis pénétré des bontés dont il m'a comblé durant mon séjour dans cette province, mais c'est ce que je ne saurois faire sans laisser parler en même temps mon indignation de l'astuce avec laquelle on l'a fait agir, sans qu'il s'en aperçût lui-même, dans la ridicule affaire du galérien Thevenin, digne instrument des gens qui l'ont employé. Je connois et j'honore la droiture de M. de Tonnerre; j'ai autant de respect pour sa personne que pour son illustre naissance : je le plains d'être quelquefois surpris par des fourbes ; mais quand cette surprise tombe sur moi, je me manquerois à moi-même en la passant sous silence, et je trouve trop difficile, en lui écrivant, de me faire entendre sans l'offenser, ce qu'assurément je serois au désespoir de faire. S'il n'y avoit pas trop d'indiscrétion, monsieur, à vous supplier de vouloir être auprès de lui l'organe de mes sentiments, vous les feriez si bien valoir, et vous me tireriez d'un si grand embarras, que ce seroit une œuvre digne de votre bienfaisance. Je ne compte partir que dans quelques jours;

ainsi je puis recevoir encore ici de vos nouvelles, si vous voulez bien m'en donner. Je ne desire qu'un mot. Adieu, monsieur; je ne vous parlerai plus de mes sentiments pour vous; vous les voyez dans ma confiance qui en est le fruit; mais je finirai ce dernier adieu par un mot que je vous prie de graver dans votre ame vertueuse : Je suis innocent.

922. — A M. DE LA TOURETTE.

Lyon, le 2 juin 1770.

J'apprends, monsieur, qu'on a formé le projet d'élever une statue à M. de Voltaire et qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être admis à cet honneur pour oser y prétendre, et je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre des souscrivants. J'espère, monsieur, que les bontés dont vous m'honorez, et l'occasion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, monsieur, très humblement et de tout mon cœur.

923. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Lyon, 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Après avoir prolongé mon séjour dans Lyon plus que je ne m'y étois attendu, je n'en veux point partir sans vous réitérer mes adieux et me recommander à

vosre souvenir. Je prends aussi la liberté de vous envoyer une lettre et un vieux mémoire que m'a envoyé par la poste M. Granger, de Monquin, par lequel il prétend que je suis parti de là sans lui payer les dernières fournitures que sa femme m'a faites en œufs, beurre et fromages : comme je ne me sens pas le bras assez bon pour lui payer ce mémoire dans la monnoie qu'il mérite, je veux au moins que vous connoissiez la manière dont on a dressé et stylé cet homme par rapport à moi ; et pour cet effet, j'ai joint à ce mémoire une feuille contenant des observations sur chaque article, par lesquelles vous pourrez juger de sa bonne foi et de ceux qui la mettent en œuvre. Vous êtes à portée, monsieur, de vérifier tous ces faits. J'ai cru sur vosre amour pour l'équité, que vous ne dédaignerez pas d'en prendre la peine. Je comprends qu'on a voulu renouveler la scène de..... Mais il n'est plus temps, et j'ai trop bien pris mon parti sur tout le reste pour m'affecter encore de ces choses-là. Ainsi je mets désormais au pis les fourbes, les fripons, les méchants, et tous les gens qui, pour me décrier, les emploient. J'espère, avant de partir d'ici, y recevoir encore des nouvelles de vosre santé et de celle de madame de Saint-Germain, à qui je vous supplie de faire agréer mon respect. Ma femme vous prie, monsieur, d'agréer le sien, et nous emportons l'un et l'autre le plus tendre et le plus durable souvenir des bontés dont vous nous avez honorés.

924. — A MADAME. B.

Paris, le 7 juillet 1770.

Deux raisons, madame, outre le tracas d'un débarquement, m'ont empêché d'aller vous voir à mon arrivée : la première, que vous m'avez écrit vous-même que, quand même nous serions rapprochés, nous ne pourrions pas nous voir ; l'autre, que je suis déterminé à n'avoir aucune relation avec quiconque en a avec madame de***. C'est à vous, madame, à m'instruire si ces deux obstacles existent ou non : s'ils n'existent pas, j'irai avec le plus vif empressement contenter le besoin de vous voir, que me donna la première lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, et qu'ont augmenté toutes les autres. Un rendez-vous au spectacle ne sauroit me convenir, parceque, bien éloigné de vouloir me cacher, je ne veux pas non plus me donner en spectacle moi-même ; mais s'il arrivoit que le hasard nous y conduisît en même jour, et que je le susse, ne doutez pas que je ne profitasse avec transport du plaisir de vous y voir, et même que je ne me présentasse à votre loge, si j'étois sûr que cela ne vous déplût pas. Je suis affligé d'apprendre votre prochain départ. Est-ce pour augmenter mon regret que vous me proposez de vous suivre en Nivernois ? Bonjour, madame : donnez-moi de vos nouvelles et vos ordres durant le séjour qui vous reste à faire à Paris ; donnez-moi votre adresse en province, et souvenez-vous de moi quelquefois.

Pas un mot du prétendu opéra qu'on dit que je vais

donner. J'espère que de sa vie J.-J. Rousseau n'aura plus rien à démêler avec le public. Quand quelque bruit court de moi, croyez toujours exactement le contraire, vous vous tromperez rarement.

925. — A LA MÊME.

Paris, le 13 juillet 1770.

Je ne puis, madame, vous aller voir que la semaine prochaine, puisque nous sommes à la fin de celle-ci : je tâcherai que ce soit mardi, mais je ne m'y engage pas, encore moins pour le dîner ; il faut que tout cela se prenne impromptu : car tous les engagements pris d'avance m'ôtent tout le plaisir de les remplir. Je déjeûne toujours en me levant ; mais cela ne m'empêchera pas, si vous prenez du café ou du chocolat, d'en prendre encore avec vous. Ne m'envoyez point de voiture, j'aime mieux aller à pied ; et, si je ne suis pas chez vous à dix heures, ne m'attendez plus.

Je vous sais gré de me reprocher mon air gauche et embarrassé ; mais si vous voulez que je m'en débasse, il faut que ce soit votre ouvrage. Avec une ame assez peu craintive, un naturel d'une insupportable timidité, surtout auprès des femmes, me rend toujours d'autant plus maussade que je voudrois me rendre plus agréable : de plus, je n'ai jamais su parler, surtout quand j'aurois voulu bien dire ; et si vous avez la préférence de tous mes embarras, vous n'avez pas trop à vous en plaindre. Bonjour, madame : voilà votre laquais ; à mardi, s'il fait beau, mais sans promesse. Je sens qu'ayant à vous perdre

si vite, il ne faut pas me faire un besoin de vous voir.

926. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

17¹⁴/₉70.

Me voici à Paris, monsieur. Depuis trois semaines j'y ai repris mon ancienne habitation, j'y revois mes anciennes connoissances, j'y suis mon ancienne manière de vivre, j'y exerce mon ancien métier de copiste, et jusqu'à présent je m'y retrouve à peu près dans la même situation où j'étois avant de partir. Si on m'y laisse tranquille, j'y resterai; si l'on m'y tracasse, je l'endurerai: ma volonté n'est soumise qu'à la loi du devoir, mais ma personne l'est au joug de la nécessité, que j'ai appris à porter sans murmure. Les hommes peuvent sur ce point se satisfaire, je les mets bien à la portée de s'en donner le plaisir. Je n'ai pu, monsieur, vous écrire à mon arrivée, quelque desir que j'en eusse, à cause de l'affluence des oisifs et des embarras du débarquement. J'ai eu plusieurs fois ce plaisir à Lyon, d'où l'on me mande qu'il m'est venu plusieurs lettres depuis mon départ. J'espère trouver dans quelqu'une de ces lettres des marques de votre souvenir, et de bonnes nouvelles de votre santé et de celles de madame de Saint-Germain.

J'ai eu le plaisir de parler ici de vous avec des personnes de votre connoissance et qui partagent les sentiments que vous m'avez inspirés. Je mets à leur tête M. l'archevêque.... avec lequel j'ai eu l'honneur de dîner il y a deux jours. Nous parlâmes aussi, mais

différemment d'une personne dont vous savez les procédés à mon égard et qu'il connoît bien. Vous avez fait la conquête de trois voyageurs très aimables qui vous demandèrent de mes nouvelles à Bourgoïn et qui m'ont ici beaucoup demandé des vôtres. Je me propose aussitôt qu'on me laissera respirer d'aller rappeler à M. D.... une connoissance faite sous vos auspices et lui demander de vos nouvelles, en attendant le plaisir d'en recevoir directement. Donnez-m'en, monsieur, aussi promptement qu'il se pourra, je les recevrai avec la joie que me donne toujours tous les témoignages de vos bontés pour moi. Je vous supplie de faire agréer mon respect à madame de Saint-Germain : ma femme vous prie d'agréer les siens.

927. — A MADAME LATOUR.

Paris, 17^e 70.

Je n'accepte point, madame, l'honneur que vous voulez me faire. Je ne suis pas logé de manière à pouvoir recevoir des visites de dames, et les vôtres ne pourroient manquer d'être aussi gênantes pour ma femme et pour moi, qu'ennuyeuses pour vous.

L'inconvénient que vous trouvez vous-même à recevoir les miennes, suffiroit pour m'engager à m'en abstenir, et tout autre détail seroit superflu. Agréez, madame, je vous supplie mes salutations et mon respect.

928. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

Paris, 17¹²/₉70.

J'ai bien reçu, monsieur, et votre dernière lettre du 5 septembre et la précédente réponse dont vous m'avez honoré, de même depuis quelque temps celle que vous aviez eu la bonté de m'écrire à Lyon au sujet du fermier de Monquin, et où j'ai vu avec bien de la reconnoissance les soins que vous avez bien voulu prendre pour confondre ce misérable : je suis pénétré, monsieur, je vous assure, de retrouver toujours en vous les mêmes bontés ; et l'assurance qu'elles sont à l'épreuve du temps et de l'éloignement et de l'astuce des hommes, me rendra toujours cher le séjour de Bourgoin qui m'a valu un bonheur dont je sens bien le prix, et que je cultiverai autant qu'il dépendra de moi. Il est vrai, monsieur, que je tâche insensiblement de reprendre la vie retirée et solitaire qui convient à mon humeur. Mais je n'ai pas été jusqu'ici assez heureux pour pouvoir souvent satisfaire au jardin du roi l'ardeur qui ne s'est jamais attiédie en moi d'en connoître les richesses : je n'ai pu encore y aller que deux fois, tant à cause du grand éloignement, que de mes occupations qui me retiennent chez moi les matinées, à qui se joint depuis quelque temps une fluxion assez douloureuse qui m'empêche absolument de sortir : ma femme en a eu dans le même temps une toute semblable, et nous nous sommes gardés mutuellement. Elle est mieux à présent, et nous réunissons nos actions de grâces pour l'obligeant

souvenir de madame de Saint-Germain, à qui nous vous supplions l'un et l'autre de faire agréer nos respects.

Vous connoissez, monsieur, les sentiments que nous vous avons voués, ils sont inaltérables comme vos vertus, et je voudrois bien que vous me prouvassiez combien vous y comptez, en me donnant ici quelque commission par laquelle je pusse vous prouver à mon tour mon zèle à vous obéir et vous complaire.

929. — A MADAME DE CRÉQUI.

Ce dimanche matin (septembre 1770). *

Vous m'affligez, madame, en desirant de moi une chose qui m'est devenue impossible. Elle peut un jour cesser de l'être. Tous les obscurs complots des hommes, leurs longs succès, leurs ténébreux triomphes, ne me feront jamais désespérer de la Providence; et, si son œuvre se fait de mon vivant, je n'oublierai pas votre demande, ni le plaisir que j'aurai d'y acquiescer. Jusque-là, permettez, madame, que je vous conjure de ne m'en plus reparler.

Ma femme est comblée de l'honneur que vous lui faites de penser à elle, et de votre obligeante invitation. Si elle étoit un peu plus allante, elle en pro-

* J. J. Rousseau parlant dans cette lettre de complots, appelant Thérèse sa femme, nom qu'il ne lui donne qu'en 1768; enfin n'étant de retour à Paris qu'en 1770, cette lettre doit être de ce temps, et non de 1766, date qu'on lui a donnée jusqu'à présent, oubliant qu'il passe cette année en Angleterre.

fiteroit bien vite, moins pour voir le jardin que pour faire sa révérence à la maîtresse; mais elle est d'une paresse incroyable à sortir de sa chambre, et j'ai toutes les peines du monde à obtenir, cinq ou six fois l'année, qu'elle veuille bien venir promener avec moi; au reste, elle partage tous mes sentiments, madame, et surtout ceux de respect et d'attachement dont mon cœur est et sera pénétré pour vous jusqu'à mon dernier soupir.

Je me proposois de vous porter ma réponse moi-même, mais des contrariétés me font prendre le parti d'envoyer toujours ce mot devant.

930.—A LA MÊME.

Paris, 1770.*

Je reçois votre lettre, madame, en arrivant d'une course, et j'y répons à la hâte en repartant pour une autre. L'air malsain pour moi de mon habitation, et l'importunité des désœuvrés de tous les coins du monde, me forcent à chercher le soulagement et la solitude dans des pèlerinages continuels.

* Les précédents éditeurs ont daté cette lettre du Temple, le 3 janvier 1766. Or il partoît ce jour même pour l'Angleterre avec David Hume. Une autre circonstance démontre l'erreur de la date. Il parle de l'insalubrité de son habitation, tandis qu'il étoit logé par le prince de Conti à l'hôtel Saint-Simon, dans l'enclos du Temple, et meublé somptueusement.

931. — A LA MÊME.

Ce vendredi matin (Paris 1770.)

Vous ne m'imposez pas, madame, une tâche aisée en m'ordonnant de vous montrer Émile dans cette île où l'on est vertueux sans témoins, et courageux sans ostentation. Tout ce que j'ai pu savoir de cette île étrangère, est qu'avant d'y aborder on n'y voit jamais personne; qu'en y arrivant on est encore fort sujet à s'y trouver seul; mais qu'alors on se console aussi sans peine du petit malheur de n'y être vu de qui que ce soit. En vérité, madame, je crois que, pour voir les habitantes de cette île il faut les chercher soi-même, et ne s'en rapporter jamais qu'à soi. Je vous ai montré mon Émile en chemin pour y arriver; le reste de la route vous sera bien moins difficile à faire seule qu'à moi de vous y guider.

Je vous remercie, madame, de la chanson que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous demande pardon de ne l'avoir pas trouvée, à ma propre lecture, aussi jolie que quand vous nous la lisiez: la versification m'en paroît contrainte; je n'y trouve ni douceur ni chaleur: le pénultième couplet est le seul où je trouve du naturel et du sentiment; dans le premier couplet, le premier vers est gâté par le second; les deux premiers vers du quatrième couplet sont tout-à-fait louches; il falloit dire: *Si l'on ne parle d'elle à tout moment, on parle une langue qui m'est étrangère.* S'il faut être clair quand on parle, il faut être lumineux quand on chante. La lenteur du chant efface les liai-

sons du sens, à moins qu'elles ne soient très marquées. Je ne renonce pourtant pas à faire l'air que vous desirez; mais, madame, je voudrais que vous eussiez la bonté de faire faire quelques corrections aux paroles, car pour moi cela m'est impossible; et même, si vous ne trouvez pas mes observations justes, je les abandonne, et ferai l'air sur la chanson telle qu'elle est. Ordonnez, j'obéirai.

932. — A M. DUSAULX.

Paris (*Post tenebras lux*), 17²/₁₁70.

Toutes vos bontés pour moi, monsieur, me trouveront toujours sensible et reconnoissant, parceque je suis sûr de leur principe. Quelque tentant que fût pour moi à bien des égards l'appartement auquel vous avez bien voulu songer, je ne prévois pas qu'il puisse me convenir, parcequ'il me faut chambre garnie, et même d'un prix modique, et que personne ne prendra le bon marché dans sa poche dans toute affaire qui me regardera, et dont voudra bien se mêler M. Dusaulx: d'ailleurs je suis en quelque sorte arrangé ici pour cet hiver, et il n'est pas agréable de déloger dans cette saison. J'irois avec empressement manger votre soupe et ce que vous appelez votre *rogaton*, si je n'allois dîner chez madame de Chenonceaux, qui est malade et qui m'a *errhé* depuis deux jours*. Le mauvais temps m'empêcha hier de sortir et d'aller rendre mes devoirs à

* On dit *arrher*, et non *errher*. Dusaulx, qui le premier a publié cette lettre, a souligné, comme nous le faisons ici, le mot *errhé*, que Rousseau n'a pu employer que par inadvertance.

madame Dusaulx, comme je l'avois résolu. Mille très humbles salutations.

933. — A. M. DUTENS.

Paris, le 8 novembre 1770.

Post tenebras lux.

Je suis aussi touché, monsieur, de vos soins obligeants que surpris du singulier procédé de M. le colonel Roguin. Comme il m'avoit mis plusieurs fois sur le chapitre de la pension dont m'honora le roi d'Angleterre, je lui racontai historiquement les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette pension. Il me parut disposé à agir pour faire cesser ces raisons, je m'y opposai; il insista, je le refusai plus fortement, et je lui déclarai que, s'il faisoit là-dessus la moindre démarche, soit en mon nom, soit au sien, il pouvoit être sûr d'être désavoué, comme le sera toujours quiconque voudra se mêler d'une affaire sur laquelle j'ai depuis long-temps pris mon parti. Soyez persuadé, monsieur, qu'il a pris sous son bonnet la prière qu'il vous a faite d'engager le comte de Rochfort à me faire réponse, de même que celle de prendre des mesures pour le paiement de la pension. Je me soucie fort peu, je vous assure, que le comte de Rochfort me réponde ou non; et quant à la pension, j'y ai renoncé, je vous proteste, avec autant d'indifférence que je l'avois acceptée avec reconnoissance. Je trouve très bizarre qu'on s'inquiète si fort de ma situation, dont je ne me plains point, et que je trouverois très heureuse si l'on ne se méloit pas

plus de mes affaires que je ne me mêle de celles d'autrui. Je suis, monsieur, très sensible aux soins que vous voulez bien prendre en ma faveur, et à la bienveillance dont ils sont le gage; et je m'en prévaudrois avec confiance en toute autre occasion, mais dans celle-ci je ne puis les accepter; je vous prie de ne vous en donner aucuns pour cette affaire, et de faire en sorte que ce que vous avez déjà fait soit comme non avenu. Agréez, je vous supplie, mes actions de grâces, et soyez persuadé, monsieur, de toute ma reconnaissance et de tout mon attachement.

934. — A M. DU PEYROU.

Paris (*Post tenebras lux*), 17²/₁₁70.

Vous avez raison, mon cher hôte, j'ai été bien négligent; mais je n'imaginois pas, je l'avoue, que vous ignorassiez si parfaitement mon séjour et mon adresse, qu'il vous fallût un voyage de Lyon pour vous en informer. Je ne savais pas non plus que vous fussiez malade; je voyais ici des gens de ma connaissance et de vos amis, qui me donnoient assez souvent de vos nouvelles, et m'assuroient toujours que vous vous portiez bien. Il n'y a qu'un guignon pareil au mien qui, tenant toujours sur ma piste mes ennemis, les inconnus, et tout le public, laisse mes amis seuls dans une si profonde ignorance sur cet article. Enfin, grâce à votre voyage et à vos perquisitions, vous êtes instruit et vous me donnez signe de vie; je vous en remercie, et je m'en réjouis, ainsi que de votre rétablissement.

J'ai apporté mes livres et mon herbier par votre conseil même, et parcequ'en effet ils m'ont fait tant de bien dans mes malheurs, que j'ai résolu de ne m'en détacher qu'à la dernière extrémité; votre intention, en les achetant, étoit de m'en laisser l'usage; c'est un procédé très noble, mais dont il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de me prévaloir. Du reste, leur destination n'est point changée; et, puisque vous m'avez demandé la préférence, selon toute apparence, ils ne tarderont pas beaucoup à vous revenir.

Si vous vous plaignez de mon peu d'exactitude, j'ai à me plaindre de l'excès de la vôtre. Pourquoi voulez-vous prendre des arrangements positifs sur des suppositions, et m'envoyer un mandat sur vos banquiers sans savoir si je suis équitablement dans le cas de m'en prévaloir? Attendez du moins que de retour chez vous vous puissiez vérifier par vous-même l'état des choses, et ne m'exposiez pas à recevoir des paiements avant l'échéance, à redevenir votre débiteur sans en rien savoir. Il me semble aussi qu'il y auroit une sorte de bienséance à énoncer dans l'ordre à vos banquiers d'où me vient la rente dont il m'assigne le paiement, et qu'il ne suffit pas qu'on sache de moi quel est le donateur, si l'on ne le sait aussi de vous-même. J'espère, mon cher hôte, que vous ne verrez dans mes objections rien que de raisonnable, et que vous ne m'accuserez pas de chercher de mauvaises difficultés en vous renvoyant votre billet. Ainsi, je le joins ici sans scrupule.

Je suis plus fâché que vous de n'être pas à portée de profiter de la bienveillance et des bontés de ma

chère hôtesse ; mon éloignement de vos contrées n'est pas, comme vous le savez, une affaire de choix, mais de nécessité ; et je ne la crois pas assez injuste pour me faire, ainsi que vous, un crime de mon malheur. Mais vous qui parlez, pourquoi, venant à Lyon, ne l'y avez-vous pas amenée ? vous me mettez loin de mon compte, moi qu'on flattoit de vous voir tous deux cet hiver à Paris. Avec quel plaisir j'aurois renouvelé ma connoissance avec elle, et peut-être mon amitié avec vous ! car, quoique vous en disiez, elle n'est point si bien éteinte qu'elle n'eût pu renaître encore, et votre Henriette, sage et bonne, comme je me la représente, eût été bien digne d'être le *medium junctionis*. Ma femme vous remercie, vous salue et vous embrasse. Comme votre souvenir la rend contente d'elle, et que je suis dans le même cas, nous ne cesserons jamais l'un et l'autre de penser à vous avec plaisir.

935. — A M. L. D. M.

Paris, le 23 novembre 1770.

.... Oui, le cruel moment où cette lettre fut écrite fut celui où, pour la première et l'unique fois, je crus percer le sombre voile du complot inouï dont je suis enveloppé ; complot dont, malgré mes efforts pour en pénétrer le mystère, il ne m'étoit venu jusqu'alors la moindre idée, et dont la trace s'effacera bientôt dans mon esprit au milieu des absurdités sans nombre dont je le vis environné. La violence de mes idées, et le trouble où elles me plongèrent à cette découverte,

m'ont plutôt laissé le souvenir de leur impression que celui de leur tissu. Pour en bien juger, il faudroit avoir présents à l'esprit tous les détails de la situation où j'étois pour lors, et toutes les circonstances qui la rendoient accablante : seul, sans appui, sans conseil, sans guide, à la merci des gens chargés de disposer de moi, livré par leurs soins à la haine publique que je voyois, que je sentoís en frémissant, sans qu'il me fût possible d'en apercevoir, d'en conjecturer au moins la cause, pas même, ce qui paroît incroyable, de savoir les nouvelles publiques et de lire les gazettes; environné des plus noires ténèbres, à travers lesquelles je n'apercevois que de sinistres objets; confiné pour tout asile, aux approches de l'hiver, dans un méchant cabaret; et d'autant plus effrayé de ce qui venoit de m'arriver à Trye, que j'en voyois la suite et l'effet à Grenoble.

L'aventure de Thevenin, que j'attribuois aux intrigues des Anglois et des gens de lettres, m'apprit que ces intrigues venoit de plus près et de plus haut. J'avois cru ce Thevenin aposté seulement par le sieur Bovier; j'appris par hasard que Bovier n'agissoit dans cette affaire que par l'ordre de M. l'intendant; ce qui ne me donna pas peu à penser. M. de Tonnerre, après m'avoir hautement promis toute la protection dont j'avois besoin pour approfondir cette affaire, me pressa de la suivre, et me proposa le voyage de Grenoble pour m'aboucher avec ledit Thevenin. La proposition me parut bizarre après les preuves péremptoires que j'avois données. J'y consentis néanmoins. Quand j'eus fait ce voyage, et que, malgré mon inep-

tie, son imposture fut parvenue au plus haut degré d'évidence, M. de Tonnerre, oubliant l'assurance qu'il m'avoit donnée, m'offrit de punir ce malheureux par quelques jours de prison, ajoutant qu'il ne pouvoit rien de plus. Je n'acceptai point cette offre, et l'affaire en demeura là. Mais il resta clair, par l'expérience, qu'un imposteur adroit pourroit m'embarrasser, et que je manquois souvent du sang froid et de la présence d'esprit nécessaires pour me démêler de ses ruses. Je crus aussi m'apercevoir que c'étoit là ce qu'on avoit voulu savoir, et que cette connoissance influoit sur les intrigues dont j'étois l'objet. Cette idée m'en rappela d'autres auxquelles jusqu'alors j'avois fait peu d'attention, et des multitudes d'observations que j'avois rejetées comme les vaines inquiétudes d'une imagination effarouchée par mes malheurs.

Pour remonter à un événement qui n'est pas sans mystère, l'époque du décret contre ma personne me parut avoir été celle d'une sourde trame contre ma réputation, qui, d'année en année, étendit doucement ses menées, jusqu'à ce que mon départ pour l'Angleterre, les manœuvres de M. Hume, et la lettre de M. Walpole, les mirent plus à découvert; jusqu'à ce qu'ayant écarté de moi tout le monde, hors les fauteurs du complot, on put me traîner dans la fange ouvertement et impunément.

C'est ainsi que peu-à-peu tout changeoit autour de moi. Le langage même de mes connoissances changeoit très sensiblement : il régnoit jusque dans leurs éloges une affectation de réserve, d'équivoque et d'obscurité, qu'ils n'avoient jamais eue auparavant;

et M. de Mirabeau, m'ayant écrit à Wootton pour m'offrir un asile en France, prit un ton si bizarre, et se servoit de tournures si singulières, qu'il me falloit toute la sécurité de l'innocence et toute ma confiance en ses avances d'amitié pour n'être pas choqué d'un pareil langage. J'y fis pour lors si peu d'attention que je n'en vins pas moins en France à son invitation; mais j'y trouvai un tel changement par rapport à moi, et une telle impossibilité d'en découvrir la cause, que ma tête, déjà altérée par l'air sombre de l'Angleterre, s'affectoit davantage de plus en plus. Je m'aperçus qu'on cherchoit à m'ôter la connoissance de tout ce qui se passoit autour de moi. Il n'y avoit pas là de quoi me tranquilliser; encore moins dans les traitements dont, à l'insu de M. le prince de Conti (du moins je le croyois ainsi), l'on m'accabloit au château de Trye. Le bruit en étant parvenu jusqu'à S. A. S., elle n'épargna rien pour y mettre ordre, quoique toujours sans succès, sans doute parceque l'impulsion secrète en venoit à-la-fois du dedans et du dehors. Enfin, poussé à bout, je pris le parti de m'adresser à madame de Luxembourg qui, pour toute assistance, me fit faire de bouche une réponse assez sèche, très peu consolante, et qui ne répondoit guère aux bontés dont ce prince paroissoit m'accabler.

Depuis très long-temps, et long-temps même avant le décret, j'avois remarqué dans cette dame un grand changement de ton et de manières envers moi. J'en attribuois la cause à un refroidissement assez naturel de la part d'une grande dame, qui, d'abord s'étant trop engouée de moi sur mes écrits, s'en étoit ensuite

ennuyée par ma bêtise dans la conversation, et par ma gaucherie dans la société. Mais il y avoit plus, et j'avois trop d'indices de sa secrète haine pour pouvoir raisonnablement en douter. Je jugeois même que cette haine étoit fondée sur des balourdises de ma part, bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais les femmes ne pardonnent, quoi qu'on n'ait eu nulle intention de les offenser. Je flotfois pourtant toujours dans cette opinion, ne pouvant me persuader qu'une femme de ce rang, qui m'avoit si bien connu, qui m'avoit marqué tant de bienveillance et même d'empressement, la veuve d'un seigneur qui m'honoroit d'une amitié particulière, pût jamais se résoudre à me haïr assez cruellement pour vouloir travailler à ma perte. Une seule chose m'avoit paru toujours inexplicable. En partant de Montmorenci, j'avois laissé à M. de Luxembourg tous mes papiers, les uns déjà triés, les autres qu'il se chargea de trier lui-même pour me les envoyer avec les premiers, et brûler ce qui m'étoit inutile. En recevant cet envoi, je trouvai qu'il manquoit dans le triage plusieurs manuscrits que j'y avois mis, et nombre de lettres, indifférentes en elles-mêmes, mais qui faisoient lacune dans la suite que j'avois voulu conserver, ayant déjà formé le projet d'écrire un jour mes mémoires. Cette infidélité me frappa. Je ne pouvois l'attribuer à M. le maréchal, dont je connoissois la droiture invariable et la vérité de son amitié pour moi : je n'osois non plus en soupçonner madame la maréchale, sachant surtout qu'on ne pouvoit tirer de ces papiers aucun usage qui pût me nuire, à moins

de les falsifier. Je présentai que M. d'Alembert, qui depuis quelque temps s'étoit introduit auprès d'elle, avoit trouvé le moyen de fureter ces papiers et d'en enlever ce qui lui avoit plu, soit pour tirer de ces papiers ce qui lui pouvoit convenir, soit pour tâcher de me susciter quelque tracasserie. Comme j'étois déjà déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main que j'avois endurés sans m'en plaindre¹.

Par trait de temps, et malgré quelques démonstrations affectées et toujours plus rares, les sentiments secrets de madame de Luxembourg se manifestoient davantage de jour en jour : cependant craignant toujours d'être injuste, je ne cessai point de me confier à elle dans mes malheurs, quoique toujours sans réponse et sans succès. Enfin, en dernier lieu, ayant écrit à M. de Choiseul pour lui demander, dans l'extrémité où j'étois, un passe-port pour sortir du royaume, et n'ayant point de réponse, j'écrivis encore à madame de Luxembourg, qui ne me fit aucune réponse non plus. Ce silence, dans la circonstance, me parut décisif, et j'en conclus que si cette dame n'entroit pas directement dans le complot, du moins elle en étoit instruite, et ne vouloit m'aider ni à le connoître ni à m'en tirer. Je reçus le passe-port

¹ Sans parler ici de ses *Éléments de Musique*, je venois de parcourir un *Dictionnaire des Beaux-Arts* portant le nom d'un M. Lacombe, dans lequel je trouvai beaucoup d'articles tout entiers de ceux que j'avois faits en 1749 pour l'*Encyclopédie*, et qui, depuis nombre d'années, étoient dans les mains de M. d'Alembert.

lorsque j'avois cessé de l'attendre. M. de Choiseul l'accompagna d'une lettre d'un style obscur, ambigu, choquant même, et assez semblable à celui des lettres de M. de Mirabeau. Je jugeai qu'on ne m'avoit fait attendre ainsi le passe-port que pour se donner le temps de machiner à son aise dans les lieux où l'on savoit que j'avois dessein d'aller. Cette idée me fit changer sur-le-champ toutes mes résolutions, et prendre celle de retourner en Angleterre, où, pour le coup, j'avois tout lieu de croire que je n'étois pas attendu. J'écrivis à l'ambassadeur, j'écrivis à M. Davenport; mais, tandis que j'attendois mes réponses, j'aperçus autour de moi une agitation si marquée, j'entendis rebattre à mes oreilles des propos si mystérieux; Bovier m'écrivoit de Grenoble des lettres si inquiétantes, qu'il fut clair qu'on cherchoit à m'alarmer et me troubler tout-à fait; et l'on réussit. Ma tête s'affecta de tant d'effrayants mystères, dont on s'efforçoit d'augmenter l'horreur par l'obscurité. Précisément dans le même temps, on arrêta, dit-on, sur la frontière du Dauphiné, un homme qu'on disoit complice d'un attentat exécrable: on m'assura que cet homme passoit par Bourgoin¹. La rumeur fut grande; les propos mystérieux allèrent leur train, avec l'affectation la plus marquée. Enfin, quand on auroit formé le projet d'achever de me rendre tout-à-fait frénétique, on n'auroit pas pu mieux s'y prendre; et si la plus noire fureur ne s'empara pas alors de mon ame, c'est

¹ Comme on n'a plus entendu parler, que je sache, de ce prétendu prisonnier, je ne doute point que tout cela ne fût un jeu barbare et digne de mes persécuteurs.

que les mouvements de cette espèce ne sont pas dans sa nature. Vous sentez du moins que, dans l'émotion successive qu'on m'avoit donnée, il n'y avoit pas là de quoi me tranquilliser, et que tant de noires idées, qu'on avoit soin de renouveler et d'entretenir sans cesse, n'étoient pas propres à rendre aux miennes leur sérénité. Continuant cependant à me disposer au prochain départ pour l'Angleterre, je visitois à loisir les papiers qui m'étoient restés, et que j'avois dessein de brûler, comme un embarras inutile que je traînois après moi. Je commençois cette opération sur un recueil transcrit de lettres, que j'avois discontinué depuis long-temps, et j'en feuilletois machinalement le premier volume, quand je tombai par hasard sur la lacune dont j'ai parlé, et qui m'avoit toujours paru difficile à comprendre. Que devins-je en remarquant que cette lacune tomboit précisément sur le temps de l'époque dont le prisonnier qui venoit de passer m'avoit rappelé l'idée, et à laquelle, sans cet événement, je n'aurois pas plus songé qu'auparavant ! Cette découverte me bouleversa ; j'y trouvai la clef de tous les mystères qui m'environnoient. Je compris que cet enlèvement de lettres avoit certainement rapport au temps où elles avoient été écrites, et que quelque innocentes que fussent ces lettres, ce n'étoit pas pour rien qu'on s'en étoit emparé. Je conclus de là que depuis plus de six ans ma perte étoit jurée ; et que ces lettres, inutiles à tout autre usage, servoient à fournir les points fixes des temps et des lieux pour bâtir le système d'impostures dont on vouloit me rendre la victime.

Dès l'instant même je renonçai au projet d'aller en Angleterre, et, sans balancer un moment, je résolus de m'exposer, armé de ma seule innocence, à tous les complots que la puissance, la ruse, et l'injustice pouvoient tramer contre elle¹. La nuit même où je fis cette affreuse découverte, je songeois, sachant bien que toutes mes lettres étoient ouvertes à la poste, à profiter du retour de M. Pepin de Belleisle², qui, m'étant venu voir la veille, m'accabloit des plus pressantes offres de service; et je lui remis le matin une lettre pour madame de Brionne, qui en contenoit une autre pour M. le prince de Conti, l'une et l'autre écrites si à la hâte, qu'ayant été contraint d'en transcrire une, j'envoyai le brouillon au lieu de la copie.

Tels sont, autant que je puis me le rappeler, le sujet et l'occasion desdites lettres: car, encore une fois, l'agitation où j'étois en les écrivant ne m'a pas permis de garder un souvenir bien distinct de tout ce qui s'y rapporte.

936. — A M.

Paris, le 24 novembre 1770.

Soyez content, monsieur, vous et ceux qui vous dirigent. Il vous falloit absolument une lettre de moi: vous m'avez voulu forcer à l'écrire, et vous avez

¹ Ce fut par une suite de cette même résolution que je conservai mon recueil de lettres, dont heureusement je n'avois encore déchiré et brûlé que quelques feuillets.

² Il venoit d'accompagner en Piémont madame la princesse de Carignan.

réussi : car on sait bien que quand quelqu'un nous dit qu'il veut se tuer, on est obligé, en conscience, à l'exhorter de n'en rien faire.

Je ne vous connois point, monsieur, et n'ai nul desir de vous connoître ; mais je vous trouve très à plaindre, et bien plus encore que vous ne pensez : néanmoins, dans tout le détail de vos malheurs, je ne vois pas de quoi fonder la terrible résolution que vous m'assurez avoir prise. Je connois l'indigence et son poids aussi bien que vous, tout au moins ; mais jamais elle n'a suffi seule pour déterminer un homme de bon sens à s'ôter la vie. Car enfin le pis qu'il puisse arriver est de mourir de faim, et l'on ne gagne pas grand'chose à se tuer pour éviter la mort. Il est pourtant des cas où la misère est terrible, insupportable ; mais il en est où elle est moins dure à souffrir : c'est le vôtre. Comment, monsieur, à vingt ans, seul, sans famille, avec de la santé, de l'esprit, des bras et un bon ami, vous ne voyez d'autre asile contre la misère que le tombeau ? sûrement vous n'y avez pas bien regardé.

Mais l'opprobre.... La mort est à préférer, j'en conviens ; mais encore faut-il commencer par s'assurer que cet opprobre est bien réel. Un homme injuste et dur vous persécute ; il menace d'attenter à votre liberté : eh bien ! monsieur, je suppose qu'il exécute sa barbare menace, serez-vous déshonoré pour cela ? Des fers déshonorent-ils l'innocent qui les porte ? Socrate mourut-il dans l'ignominie ? Et où est donc, monsieur, cette superbe morale que vous étalez si pompeusement dans vos lettres ? et comment, avec

des maximes si sublimes, se rend-on ainsi l'esclave de l'opinion? Ce n'est pas tout: on diroit, à vous entendre, que vous n'avez d'autre alternative que de mourir ou de vivre en captivité. Et point du tout, vous avez l'expédient tout simple de sortir de Paris: cela vaut encore mieux que de sortir de la vie. Plus je relis votre lettre, plus j'y trouve de colère et d'animosité. Vous vous complaisez à l'image de votre sang jaillissant sur votre cruel parent, vous vous tuez plutôt par vengeance que par désespoir, et vous songez moins à vous tirer d'affaire qu'à punir votre ennemi. Quand je lis les réprimandes plus que sévères dont il vous plaît d'accabler fièrement le pauvre Saint-Preux, je ne puis m'empêcher de croire que, s'il étoit là pour vous répondre, il pourroit, avec un peu plus de justice, vous en rendre quelques unes à son tour.

Je conviens pourtant, monsieur, que votre lettre est très bien faite, et je vous trouve fort discret pour un désespéré. Je voudrois pouvoir vous féliciter sur votre bonne foi comme sur votre éloquence; mais la manière dont vous narrez notre entrevue ne me le permet pas trop. Il est certain que je me serois, il y a dix ans, jeté à votre tête; que j'aurois pris votre affaire avec chaleur; et il est probable que, comme dans tant d'affaires semblables dont j'ai eu le malheur de me mêler, la pétulance de mon zèle m'eût plus nui qu'elle ne vous auroit servi. Les plus terribles expériences m'ont rendu plus réservé; j'ai appris à n'accueillir qu'avec circonspection les nouveaux visages, et, dans l'impossibilité de remplir à-la-fois tous les nombreux devoirs qu'on m'impose, à ne me mêler

que des gens que je connois. Je ne vous ai pourtant point refusé le conseil que vous m'avez demandé. Je n'ai point approuvé le ton de votre lettre à M. de M....; je vous ai dit ce que j'y trouvois à reprendre; et la preuve que vous entendîtes bien ce que je vous disois, est que vous y répondîtes plusieurs fois. Cependant vous venez me dire aujourd'hui que le chagrin que je vous montrai ne vous permit pas d'entendre ce que je vous dis, et vous ajoutez qu'après de mûres délibérations il vous sembla d'apercevoir que je vous blâmois de vous être un peu trop abandonné à votre haine: mais vraiment il ne falloit pas de bien mûres délibérations pour apercevoir cela, car je vous l'avois bien articulé, et je m'étois assuré que vous m'entendiez fort bien. Vous m'avez demandé conseil, je ne vous l'ai point refusé, j'ai fait plus: je vous ai offert, je vous offre encore d'alléger, en ce qui dépend de moi, la dureté de votre situation. Je ne vois pas, je vous l'avoue, en quoi vous pouvez vous plaindre de mon accueil; et si je ne vous ai point accordé de confiance, c'est que vous ne m'en avez point inspiré.

Vous ne voulez point, monsieur, faire part de l'état de votre ame et de votre dernière résolution à votre bienfaiteur, à votre consolateur, dans la crainte que, voulant prendre votre défense, il ne se compromît inutilement avec un ennemi puissant qui ne lui pardonneroit jamais; c'est à moi que vous vous adressez, pour cela, sans doute à cause de mon grand crédit et des moyens que j'ai de vous servir, et qu'un ennemi de plus ne vous paroît pas une grande affaire pour quelqu'un dans ma situation. Je vous suis obligé de

la préférence, j'en userois si j'étois sûr de pouvoir vous servir; mais, certain que l'intérêt qu'on me verroit prendre à vous ne feroit que vous nuire, je me tiens dans les bornes que vous m'avez demandées.

A l'égard du jugement que je porterai de la résolution que vous me marquez avoir prise, quand j'en apprendrai l'exécution, ce ne sera sûrement pas de penser que *c'étoit là le but, la fin, l'objet moral de la vie*; mais au contraire que *c'étoit le comble de l'égarement, du délire, et de la fureur*. S'il étoit quelque cas où l'homme eût le droit de se délivrer de sa propre vie, ce seroit pour des maux intolérables et sans remède, mais non pas pour une situation dure, mais passagère, ni pour des maux qu'une meilleure fortune peut finir dès demain. La misère n'est jamais un état sans ressources, surtout à votre âge; elle laisse toujours l'espoir bien fondé de la voir finir quand on y travaille avec courage, et qu'on a des moyens pour cela. Si vous craignez que votre ennemi n'exécute sa menace, et que vous ne vous sentiez pas la constance de supporter ce malheur, cédez à l'orage et quittez Paris; qui vous en empêche? Si vous aimez mieux la braver, vous le pouvez, non sans danger, mais sans opprobre. Croyez-vous être le seul qui ait des ennemis puissants, qui soit en péril dans Paris, et qui ne laisse pas d'y vivre tranquille, en mettant les hommes au pis, content de se dire à lui-même: Je reste au pouvoir de mes ennemis dont je connois la ruse et la puissance, mais j'ai fait en sorte qu'ils ne puissent jamais me faire de mal justement? Monsieur, celui qui se parle ainsi peut

vivre tranquille au milieu d'eux, et n'est point tenté de se tuer.

937.—A M. DUSAULX.

Paris, 17⁴71.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

Si M. Dusaulx faisoit quelquefois collation sur le bout du banc, pour être au lit à dix heures, je lui proposerois aujourd'hui un petit souper, non d'Apicius, mais d'Épicure, et tel qu'on n'en fait guère à Paris. Ce souper, j'y ai pourvu, seroit animé d'une bouteille de son vin d'Espagne*, surtout de sa présence et de son entretien. S'il consent, je lui demande un petit *oui*, afin que le plaisir de le voir soit précédé de celui de l'attendre, à moins qu'il n'aime mieux croire que ce soit pour faire d'avance les préparatifs du festin.

Les respects de ma femme et les miens à madame Dusaulx.

* Il avoit envoyé demander cette bouteille chez Dusaulx; mais au lieu d'une on en apporta douze, générosité au moins fort maladroite, et qui dut paroître à Rousseau d'autant plus offensante, que son procédé étoit franc et aimable. Rousseau donc s'en fâcha, et certainement il avoit raison; cependant la querelle n'eut pas de suite.

938. — AU MÊME.

17⁹/₂₇1.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

MONSIEUR,

Je suis toujours frappé de l'idée que vous avez eue de me mettre, dans le livre que vous faites, en pendant avec un scélérat abominable qui fait du masque de la vertu l'instrument du crime, et qui, selon vous, la rend aussi touchante dans ses discours qu'elle l'est dans mes écrits. J'ai toujours cru, je crois encore qu'il faut sincèrement aimer la vertu pour savoir la rendre aimable aux autres, et que quiconque y croit de bonne foi distingue aisément dans son cœur le langage de l'hypocrisie d'avec celui que le cœur a dicté. Vous me dites pour excuse que vous portiez ce jugement à l'âge de dix-sept ans ; mais, monsieur, vous n'aviez pas lu mes écrits : c'est à l'âge où vous êtes, c'est au moment que vous écrivez que vous identifiez l'impression que vous fait leur lecture avec celle des discours du fourbe dont il s'agit. Si c'est là la seule ou la plus honorable mention que vous faites dans votre ouvrage d'un homme à qui vous marquez, entre vous et lui, tant d'estime et d'empressement, le tour, si c'est un éloge, est neuf et bizarre ; si c'est un art employé pour appuyer couvertement l'imposture, il est infernal. Vous paraissez disposé à changer dans le passage ce qui peut m'y déplaire : je vous l'ai déjà dit, monsieur, n'y changez rien ; s'il a pu vous plaire un moment, il ne me déplaira jamais. Je suis bien

aise que tout le monde sache quelle place vous donnez dans vos écrits à un homme qu'en même temps vous recherchez avec tant de zèle, et à qui vous paroissez, du moins en parlant à lui, en donner une si belle dans votre estime et dans votre cœur. Cette remarque m'en rappelle d'autres trop petites pour être citées, mais sur l'effet desquelles je veux vous ouvrir le mien.

Après m'avoir dit si souvent en si beaux termes que vous me connoissiez, m'aimiez, m'estimiez, m'honoriez parfaitement, il est constant, et je le dis de tout mon cœur, que les prévenances et les honnêtetés dont vous m'avez comblé, adressées, dans votre intention comme dans la vérité, à un homme de bien et d'honneur, ont à ma reconnaissance et à mon attachement un droit que je serai toujours empressé d'acquitter.

Mais, s'il étoit possible au contraire, que, m'ayant pris pour un hypocrite et un scélérat, vous m'eussiez cependant prodigué tant d'avances, de caresses, et de cajoleries de toute espèce, pour capter ma confiance et mon amitié, soit parceque mon caractère supposé conviendrait au vôtre, soit pour aller par astuce à des fins que vous me cacheriez avec soin; dans ce cas, il n'en est pas moins sûr qu'en tout état de choses possibles vous ne seriez vous-même qu'un vil fourbe et un malhonnête homme, digne de tout le mépris que vous auriez eu pour moi.

J'aurois bien quelque chose encore à vous dire; mais je m'en tiens là quant à présent. Voilà, monsieur, un doute que j'ai senti naître avec douleur, et qui

s'augmente au point d'être intolérable. Je vous le déclare avec ma franchise ordinaire, dont, quelque mal qu'elle m'est fait et qu'elle me fasse, je ne me départirai jamais. Je vous montre bien mes sentiments : montrez-moi si bien les vôtres que je sache avec certitude ce que vous pensez de moi. Je me souviens de vous avoir dit que si jamais je me défiois de vous, ce seroit votre faute. Vous voilà dans le cas ; c'est à vous d'y pourvoir, au moins si vous donnez quelque prix à mon estime. En y pourvoyant, n'en faites pas à deux fois, car je vous avertis qu'à la seconde vous n'y seriez plus à temps.

Je me suis confié à vous, monsieur, et à d'autres que je ne connoissois pas plus que vous. Le témoignage intérieur de l'innocence et de la vérité m'a fait croire qu'il suffisoit d'épancher mon cœur dans des cœurs d'hommes pour y verser le sentiment dont il étoit plein. J'espère ne m'être pas trompé dans mon choix ; mais quand cet espoir m'abuseroit, je n'en serois point abattu. La vérité, le temps, triompheront enfin de l'imposture, et de mon vivant même elle n'osera soutenir mes regards. Son plus grand soin, son plus grand art est de s'y dérober ; mais cet art même la décele. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra le mensonge marcher fièrement à la face du soleil en interpellant à grands cris la vérité, et celle-ci devenir cauteleuse, craintive, et traîtresse, se masquer devant lui, fuir sa présence, n'oser l'accuser qu'en secret, et se cacher dans les ténèbres.

Je vous fais, monsieur, mes très humbles salutations.

939. — AU MÊME.

17¹⁰/₂71.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

En lisant, monsieur, en relisant votre lettre, je sens qu'il me faut du temps pour y penser. Permettez que j'attende le retour du sang froid. Un homme comme vous mérite bien qu'on délibère quand il s'agit de s'en détacher. Je vous salue très humblement.

ROUSSEAU.

940. — AU MÊME.

17¹⁰/₂71.

Pauvres aveugles que nous sommes ! etc.

J'ai voulu, monsieur, mettre un intervalle entre votre dernière lettre et celle-ci pour laisser calmer mes premiers mouvements et agir ma raison seule. Votre lettre est bien plus employée à me dire ce que je dois penser de vous que ce que vous pensez de moi, quoique je vous eusse prévenu que de ce dernier jugement dépendoit absolument l'autre. Il faut pourtant que je me décide et que je vous juge en ce qui me regarde, quoique j'aie renoncé, comme vous me le conseillez, à juger des hommes, bien convaincu que l'obscur labyrinthe de leurs cœurs m'est impénétrable, à moi dont le cœur transparent comme le cristal ne peut cacher aucun de ses mouvements, et qui, jugeant si long-temps des autres par moi, n'ai cessé depuis vingt ans d'être leur jouet et leur victime.

A force de m'environner de ténèbres, on m'a cependant rendu quelquefois plus clairvoyant, et l'expérience et la nécessité me font apercevoir bien des choses par le soin même qu'on prend pour me les cacher. J'ai vu dans votre conduite avec moi les honnêtetés les plus marquées, les attentions les plus obligeantes, et des fins secrètes à tout cela : j'y ai même démêlé des signes de peu d'estime en bien des points, et surtout dans les fréquents petits cadeaux auxquels vous m'avez apparemment cru très sensible, au lieu qu'ils me sont indifférents ou suspects : *Timeo Danaos, et dona ferentes*. C'est précisément par le peu de cas que j'en fais que je ne les refuse plus, lassé des tracasseries et des ridicules que m'attirèrent long-temps ces refus, par la malignité des donneurs qui avoient leurs vues, et bien sûr, en recevant tout et oubliant tout, d'écarter enfin plus sûrement toutes ces petites amorces. Je cherchois un logement; vous avez voulu m'avoir pour voisin et presque pour hôte : cela étoit bon et amical; mais j'ai vu que vous vouliez trop, et que vous cherchiez à m'attirer : vous avez fait tout le contraire. Vous avez cru que j'aimois les dîners; vous avez cru que j'aimois les louanges. Tout, à travers la pompe de vos paroles, m'a prouvé que j'étois mal connu de vous. Les je ne sais quoi, trop longs à dire, mais frappants à remarquer, m'ont averti qu'il y avoit quelque mystère caché sous vos caresses; et tout a confirmé mes premières observations.

L'article que vous m'avez lu a achevé de m'éclairer. Plus j'y ai réfléchi, moins je l'ai trouvé naturel, dans ma situation présente, de la part d'un bienveillant.

Vous me faites trop valoir le soin que vous avez pris de me lire cet article. Vous avez prévu que je le verrois un jour, et vous sentiez ce que j'en aurois pu penser et dire, si vous me l'eussiez tu jusqu'à la publication. Vous avez cru me leurrer par ce mot d'illustre. Ah ! vous êtes trop loin de voir combien la réputation d'homme bon, juste, et vrai, que je gardai quarante ans, et que je n'ai jamais mérité de perdre, m'est plus chère que vos glorioles littéraires, dont j'ai bien senti le néant. Ne changeons point, monsieur, l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir comment vous vous y êtes pris pour faire passer un article aussi captieux, mais comment il vous est venu dans l'esprit de l'écrire, de me mettre gracieusement en parallèle avec un exécrationnable scélérat, et cela précisément au moment où l'imposture n'épargne aucune ruse pour me noircir. Mes écrits respirent l'amour de la vertu dont le cœur de l'auteur étoit embrasé. Quoi que mes ennemis puissent faire, cela se sent et les désole. Dites-moi si, pour énerver ce sentiment honorable et juste, aucun d'eux s'y prit plus adroitement que vous.

Et maintenant, au lieu de me dire nettement quel jugement vous portez de moi, de mes sentiments, de mes mœurs, de mon caractère, comme vous le deviez dans la circonstance, et comme je vous en avois conjuré, vous me parlez de larmes d'attendrissement et d'un intérêt de commisération; comme si c'étoit assez pour moi d'exciter votre pitié, sans prétendre à des sentiments plus honorables ! Je vous estime encore, me dites-vous, mais je vous plains. Moi, je vous réponds : Quiconque ne m'estimera que par grace

trouvera difficilement en moi la même générosité.

Je voudrois, monsieur, entendre un peu plus clairement quel est ce grand intérêt que vous dites prendre en moi. Le premier, le plus grand intérêt d'un homme est son honneur. Vous auriez, dites-vous, donné un bras pour m'en sauver un ! C'est beaucoup, et c'est même trop : je n'aurois pas donné mon bras pour sauver le vôtre ; mais je l'aurois donné, je le jure, pour la défense de votre honneur. Entouré de tous ces preneurs d'intérêt qui ne cherchent qu'à me donner, comme faisoit aux passants ce Romain, un écu et un soufflet à chaque rencontre, je ne prends pas le change sur cet intérêt prétendu : je sais qu'ils n'ont d'autre but dans leur fausse bienveillance que d'ajouter à leurs noirceurs, quand je m'en plains, le reproche d'ingratitude.

« Le généreux, le vertueux Jean-Jacques Rousseau inquiet et méfiant comme un lâche criminel ? » Monsieur Dusaulx, si, vous sentant poignarder par derrière par des assassins masqués, vous poussiez, en vous retournant, les cris de la douleur et de l'indignation, que diriez-vous de celui qui pour cela vous reprocheroit froidement d'être inquiet et méfiant comme un lâche criminel ?

Il n'y aura jamais que des cœurs capables du crime qui puissent en soupçonner le mien ; et quant à la lâcheté, malgré tout l'effroi qu'on a voulu me donner, me voici dans Paris, seul, étranger, sans appui, sans amis, sans parents, sans conseil, armé de ma seule innocence et de mon courage, à la merci des adroits et puissants persécuteurs qui me diffament en se cachant,

les provoquant, et leur criant, Parlez haut, me voilà. Ma foi, monsieur, si quelqu'un fait lâchement le plongeon dans cette affaire, il me semble que ce n'est pas moi.

Je veux être juste toujours. S'il n'y a contre moi nulle œuvre de ténèbres, votre reproche est fondé, j'en conviens; mais s'il existe une pareille œuvre, et que vous le sachiez très bien, convenez aussi que ce même reproche est bien barbare. Je prends là-dessus votre conscience pour juge entre vous et moi.

Vous me trompez, monsieur : j'ignore à quelle fin ; mais vous me trompez. C'est assurément tromper un homme à qui l'on marque la plus tendre affection, que de lui cacher les choses qui le regardent et qu'il lui importe le plus de savoir. Encore une fois, j'ignore vos motifs ; mais je sais qu'on ne trompe personne pour son bien. Je n'attaque à tout autre égard ni votre droiture, ni vos vertus ; je n'explique point cette inconséquence. Je ne sais qu'une seule chose, mais je la sais très bien, c'est que vous me trompez.

Je veux que tout le monde lise dans mon cœur, et que ceux avec qui je vis sachent comme moi-même ce que je pense d'eux, quoiqu'une malheureuse honte, que je ne puis vaincre, m'empêche de le leur dire en face. C'est afin que vous n'ignoriez pas mes sentiments que je vous écris. Du reste, mon intention n'est de rompre avec vous qu'autant que cela vous conviendra : je vous laisse le choix. Si je connoissois un seul homme à ma portée dont le cœur fût ouvert comme le mien, qui eût autant en horreur la dissimulation, le mensonge, qui dédaignât, qui refusât de hanter

ceux auxquels il n'oseroit dire ce qu'il pense d'eux, j'irois à cet homme, et, très sûr d'en faire mon ami, je renoncerois à tous les autres ; il seroit pour moi le genre humain : mais, après dix ans de recherches inutiles, je me lasse, et j'éteins ma lanterne. Environné de gens qui, sous un air d'intérêt grossièrement affecté, me flattent pour me surprendre, je les laisse faire, parcequ'il faut bien vivre avec quelqu'un, et qu'en quittant ceux-là pour d'autres, je ne trouverois pas mieux. Du reste, s'ils ne voient pas ce que je pense d'eux, c'est assurément leur faute. Je suis toujours surpris, je l'avoue, de les voir m'étaler pompeusement et leurs vertus et leur amitié pour moi ; je cherche inutilement comment on peut être vertueux et faux tout à-la-fois, comme on peut se faire un honneur de tromper les gens qu'on aime. Non, je n'aurois jamais cru qu'on pût être aussi fiérs d'être des trahres.

Livré depuis long-temps à ces gens-là, j'aurois tort assurément d'être difficile en liaisons ; et bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paroît très agréable, et que, sans vous confondre avec tous les empressés qui m'entourent, je vous compte parmi ceux *que j'estime le plus*. Ainsi je vous laisse le maître de me voir ou de ne pas me voir, comme il vous conviendra. Pour de l'intimité, je n'en veux plus avec personne ; à moins que, contre toute apparence, je ne trouve fortuitement l'homme juste et vrai que j'ai cessé de chercher. Quiconque aspire à ma confiance doit commencer par me donner la sienne ; et du reste, malade ou non, pauvre ou riche, je trouverai toujours très mauvais que, sous prétexte d'un zèle que je n'ac-

cepte point, qui que ce soit veuille malgré moi se mêler de mes affaires.

Je viens de vous ouvrir mon cœur sans réserve; c'est à vous maintenant de consulter le vôtre, et de prendre le parti qui vous conviendra.*

941. — A M. DU PEYROU.

A Paris, 17²⁵ 71.

Jamais, mon cher hôte, un homme sage et ami de la justice, quelque preuve qu'il croie avoir, ne condamne un autre homme sans l'entendre, ou sans le mettre à portée d'être entendu. Sans cette loi, la première et la plus sacrée de tout le droit naturel, la

* Dusaulx fit à cette lettre une réponse à laquelle Rousseau ne répliqua pas. « Je ne sache pas, dit Dusaulx à ce sujet, que depuis
« notre éternelle séparation, il soit sorti de sa bouche un seul mot
« capable de m'offenser : au contraire, j'ai appris avec reconnois-
« sance qu'il s'étoit expliqué sur mon compte d'une manière trop
« honorable pour le répéter..... Je ne l'ai depuis rencontré qu'une
« fois par hasard aux travaux de l'Étoile voisine des champs ély-
« sées. Son premier mouvement et le mien furent réciproquement
« de tomber dans les bras l'un de l'autre; mais il s'arrêta au milieu
« de son élan. Qui l'a donc retenu ? la méfiance dont un accès plus
« violent qu'à l'ordinaire le saisit tout-à-coup. Situé sur le bord
« d'une tranchée profonde, et me voyant à ses côtés, il craignit
« apparemment que je ne l'y précipitasse; tout, du moins, m'auto-
« risoit à le croire. Il trembloit de tous ses membres. Tantôt il éle-
« voit des bras suppliants vers le ciel; tantôt, comme s'il eût invo-
« qué ma pitié, il me montrait l'abîme ouvert sous ses pas. Je ne
« compris que trop ce langage muet. M'éloignant de lui, je tâchai
« de le rassurer par les plus tendres démonstrations; quoiqu'il en
« parût touché, il passa son chemin. » *De mes rapports avec J. J. Rous-
seau, page 189.*

société, sapée par ses fondements, ne seroit qu'un brigandage affreux, où l'innocence et la vérité sans défense, seroient en proie à l'erreur et à l'imposture. Quoiqu'en cette occasion le sujet soit un peu moins grave, j'ai cependant à me plaindre que pour quelqu'un qui dit tant croire à la vertu, vous me jugiez si légèrement à votre ordinaire.

1^o Il n'y a que peu de jours que j'ai reçu votre lettre du 15 novembre, avec le billet sur vos banquiers qu'elle contenoit. Par une fraude des facteurs qui s'entendoient avec je ne sais qui, mes lettres ont resté plusieurs mois sans cours à la poste, et ce n'est qu'après un entretien avec un de ces messieurs qui me vint voir, que l'affaire fut éclaircie, que le grief fut redressé, et qu'on me promit que pareille chose n'arriveroit plus à l'avenir. En conséquence de ce redressement, on m'apporta toutes mes lettres, dont, vu l'énormité des ports, je ne retirerai que la vôtre seule que je reconnus à l'écriture et au cachet. Il eût été malhonnête de faire usage de votre ordre sur vos banquiers avant de vous en accuser la réception, et mes occupations ne m'ayant pas laissé, depuis huit jours, le temps de vous écrire, avant d'avoir répondu à cette première lettre, j'ai reçu la seconde du 19 mars, avec le *duplicata* de votre billet, et cela m'a fait prendre le parti, toute chose cessante, de répondre sur-le-champ à l'une et à l'autre.

2^o La lettre que vous marquez m'avoir écrite par madame Boy de La Tour, ni par conséquent l'autre *duplicata* de votre ordre à vos banquiers, ne me sont point parvenus, ni aucune nouvelle de cette dame

depuis très long-temps. J'ignore la raison de ce silence, car elle savoit qu'il ne falloit pas m'écrire par la poste, et les voies sûres ne lui manquoient assurément pas.

3° J'en pensois autant de vous, et je jugeai qu'ayant bien su me faire parvenir une lettre de M. Junet, sans un seul mot de votre part, ni verbal, ni par écrit, vous sauriez bien, quand vous le voudriez, employer, comme vous avez fait, la même voie pour vous-même. Voyant que vous n'en faisiez rien, je jugeois que vous n'aviez pas là-dessus beaucoup d'empressement, et un galant homme comme vous sentira bien qu'en cette occasion, ce n'étoit pas à moi d'en avoir davantage.

4° Je parlai toutefois de votre silence à M. d'Escherny, et de l'obstacle de la poste qui pouvoit être cause que je ne recevois point de vos lettres. J'ajoutai que la seule voie sûre et simple que vous aviez pour m'écrire, étoit d'adresser votre lettre sous enveloppe à quelqu'un résidant à Paris, pour me la faire tenir; mais je ne parlai de lui en aucune manière; et, s'il s'est mis en avant, comme vous le marquez, il a pris le surplus sous son honnet.

Voilà, mon cher hôte, l'exacte vérité; si vous trouvez en tout cela quelque tort à me reprocher, vous m'obligerez de vouloir bien me l'indiquer. Pour moi, je ne vous en reproche ici d'autre que celui auquel je suis tout accoutumé, savoir la précipitation de vos jugements avant d'avoir pris les mesures nécessaires pour savoir la vérité. Voilà cependant comment il fait que toutes mes lettres s'emploient en apologies, attendu que toutes les vôtres s'emploient

en injustes griefs. C'est l'histoire abrégée de nos liaisons depuis plusieurs années. Je suis le lésé, et vous êtes le plaignant.

Votre compte, que vous m'avez envoyé tant de fois, me paroît très et trop en règle; le mandat sur vos banquiers est aussi fort bien, et j'en ferai usage.

Je vous embrasse cordialement. Vous me proposez l'oubli de ce que vous appelez nos enfantillages. Je ne demande pas mieux, mais ce n'est pas de moi que la chose dépend : le souvenir fut votre ouvrage, il faut que l'oubli le soit aussi; mais jusqu'ici vous ne vous y êtes assurément pas bien pris pour opérer cet effet.

942. — A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Paris, 17²⁷1.

C'est avec bien du regret, monsieur, que j'ai demeuré si long-temps privé de vos nouvelles; une tracasserie qu'on m'avoit faite à la poste, m'avoit fait renoncer à recevoir ni écrire aucune lettre par cette voie. Ce n'est que depuis quelques jours qu'une visite d'un de ces messieurs m'a donné l'éclaircissement de ce mal entendu : et après la promesse qui m'a été faite que rien de pareil n'arriveroit à l'avenir, je reprends la même voie pour donner de mes nouvelles, et en demander aux personnes qui m'intéressent, parmi lesquelles vous savez bien, monsieur, que vous tenez et tiendrez toujours le premier rang. Veuillez, monsieur, m'informer de l'état présent de votre santé, et de celle de madame de Saint-Germain, et de toute

vosre brillante famille. Je vous connois trop invariable dans vos sentiments pour douter que je ne retrouve toujours en vous les bontés et la bienveillance dont vous m'avez honoré ci-devant ; comme je ne cesserai jamais, non plus, d'avoir le cœur plein de l'attachement et de la reconnoissance que je vous ai voués.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur ma situation, elle est la même que ci-devant : mes incommodités ordinaires m'ont retenu chez moi une partie de l'hiver, sans pourtant m'avoir trop maltraité. Ma femme a eu des rhumes et des rhumatismes, et le froid qui continue avec beaucoup de rigueur ne nous a pas encore rendu à l'un et l'autre notre santé d'été. Nous avons passé d'agréables soirées au coin de nos tisons à parler des avantages que nous a procurés l'honneur de vous connoître, et des heures si douces que vous nous avez données : nous vous prions de vous rappeler quelquefois d'anciens voisins qui sentiront toute leur vie le regret d'avoir été forcés de s'éloigner de vous.

Veuillez, monsieur, faire agréer nos respects à madame de Saint-Germain, et recevoir avec votre bonté accoutumée nos humbles salutations.

943. — A MADAME DE T.

Le 6 avril 1771.

Un violent rhume, madame, qui me met hors d'état de parler sans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon sentiment sur

votre enfant, pour ne pas le laisser plus long-temps dans l'état de suspension où je sens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point, selon moi, d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je pense à l'exposition lumineuse que vous m'avez faite, moins je puis me persuader que cette roideur de caractère qu'il manifeste dans un âge si tendre soit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou, si vous voulez, madame, cette fermeté, n'est pas si rare que vous croyez parmi les enfants élevés comme lui dans l'opulence; et j'en sais dans ce moment même à Paris un autre exemple tout semblable dont la conformité m'a beaucoup frappé, tandis que parmi les autres enfants élevés avec moins de sollicitude apparente, et à qui l'on a moins fait sentir par là leur importance, je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais laissons, quant à présent, cette observation qui nous mèneroit trop loin, et, quoi qu'il en soit de la cause du mal, parlons du remède.

Vous voilà, madame, à mon avis, dans une circonstance favorable dont vous pouvez tirer grand parti : l'enfant commence à s'impatisser dans sa pension, il desire ardemment de revenir; mais sa fierté, qui ne lui permet jamais de s'abaisser aux prières, l'empêche de vous manifester pleinement son desir. Suivez cette indication pour prendre sur lui un ascendant dont il ne lui soit pas aisé dans la suite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter ses larmes, je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur tout entière, et que, sans que personne lui dît précisément qu'il restera, ni qu'il

reviendra, il vit quelque espèce de préparatifs, comme pour lui faire quitter tout-à-fait la maison paternelle, et qu'on évitât de s'expliquer avec lui sur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet, vous prendriez alors votre moment pour lui parler, et cela d'un air si sérieux et si ferme qu'il fût bien persuadé que c'est tout de bon.

« Mon fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, si je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois ici dès ce moment; mais c'est ma trop grande tendresse pour vous qui m'empêche de m'y livrer: tandis que vous avez été ici j'ai vu avec la plus vive douleur qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre mère et de lui rendre en toute chose la complaisance qu'elle aimoit avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions, qui la déchirent trop de votre part pour qu'elle les puisse endurer davantage, etc.

« J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet et le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai voulu prendre de votre éducation, j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais sujet loin de mes yeux, que de voir mon fils chéri manquer à chaque instant à ce qu'il doit à sa mère; et d'ailleurs je ne désespère pas que des gens fermes et sensés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitements nécessaires que votre mère n'auroit jamais le courage de vous faire endurer, etc.

« Voilà, mon fils, les raisons du parti que j'ai pris à votre égard, et le seul que vous me laissiez à prendre pour ne pas vous livrer à tous vos défauts et me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris, pour ne pas avoir à combattre sans cesse, en vous voyant trop souvent, le desir de vous rapprocher de moi; mais je ne vous tiendrai pas non plus si éloigné que, si l'on est content de vous, je ne puisse vous faire venir ici quelquefois, etc. »

Je suis fort trompé, madame, si toute sa hauteur tient à ce coup inattendu, dont il sentira toute la conséquence, vu surtout le tendre attachement que vous lui connoissez pour vous, et qui'dans ce moment, fera taire tout autre penchant. Il pleurera, il gémira, il poussera des cris, auxquels vous ne serez ni ne paroîtrez insensible; mais, lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée, vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà, selon moi, la route par laquelle vous l'amènerez sans peine à une capitulation, qu'il acceptera avec des transports de joie, et dont vous réglerez tous les articles sans qu'il regimbe contre aucun : encore avec tout cela ne paroîtrez-vous pas compter extrêmement sur la solidité de ce traité; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai que par une réunion constante, et son voyage paroitra plutôt différé que rompu, l'assurant cependant que, s'il tient réellement ses engagements, il fera le bonheur de votre vie en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui

l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant; et il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes et tellement à sa portée, que, selon toute apparence, il reviendra souple et docile pour longtemps.

Voilà, madame, ce qui m'a paru le mieux à faire dans la circonstance. Il y a une continuité de régime à observer qu'on ne peut détailler dans une lettre, et qui ne peut se déterminer que par l'examen du sujet; et d'ailleurs ce n'est pas une mère aussi tendre que vous, ce n'est pas un esprit aussi clairvoyant que le vôtre qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit, madame, je m'en suis pénétré dans notre unique conversation; vous n'avez besoin des conseils de personne dans la grande et respectable tâche dont vous êtes chargée, et que vous remplissez si bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modestie m'a imposée; je l'ai fait par obéissance et par devoir, mais bien persuadé que pour savoir ce qu'il y a de mieux à faire, il suffisoit d'observer ce que vous ferez.

944. — A MADAME DE CRÉQUI.

Ce mardi 7. (1771.)

Rousseau peut assurer madame la marquise de Créqui que, tant qu'il croira trouver chez elle les sentiments qu'il y porte, et dont le retour lui est dû, loin de compter et regretter ses pas pour avoir l'honneur de la voir, il se croira bien dédommagé de cent courses inutiles par le succès d'une seule. Mais, en tout autre

cas, il déclare qu'il regarderoit un seul pas comme indignement perdu, et ses visites reçues comme une fraude et un vol, puisque l'estime réciproque est la condition sacrée et indispensable sans laquelle, hors la nécessité des affaires, il est bien déterminé à n'en jamais honorer volontairement qui que ce soit.

Je reçois chez moi, j'en conviens, des gens pour qui je n'ai nulle estime; mais je les reçois par force: je ne leur cache point mon dédain; et comme ils sont accommodants, ils le supportent pour aller à leurs fins. Pour moi, qui ne veux tromper ni trahir personne, quand je fais tant que d'aller chez quelqu'un, c'est pour l'honorer et en être honoré. Je lui témoigne mon estime en y allant; il me témoigne la sienne en me recevant: s'il a le malheur de me la refuser, et qu'il ait de la droiture, il sera bientôt désabusé, ou bientôt délivré de moi. Voilà mes sentiments: s'ils s'accordent avec ceux de madame la marquise de Créqui, j'en serai comblé de joie; s'ils en diffèrent, j'espère qu'elle voudra bien me dire en quoi. Si elle aime mieux ne me rien dire, ce sera me parler très clairement. Je la supplie d'agréer ici mes sentiments et mon respect.

ROUSSEAU.

N. B. Ce billet fut écrit à la réception de celui que madame la marquise de Créqui m'a fait écrire; mais ne voulant pas le confier à la petite poste, j'ai attendu que je fusse en état de le porter moi-même.

945. — A MADAME LATOUR.

A Paris, 17¹⁴/₄71.

Je n'ai eu l'honneur de vous voir, madame, qu'une seule fois en ma vie, j'ai eu souvent celui de vous répondre; et, sans prévoir que mes lettres seroient un jour exposées à être imprimées, je me suis livré pleinement aux diverses impressions que me faisoient les vôtres. Vous avez pris ma défense contre les trames de mes persécuteurs durant mon séjour en Angleterre: cette générosité m'a transporté; vous avez dû voir combien j'y étois sensible. Depuis lors, ma situation se dévoilant davantage à mes yeux, j'ai trouvé qu'avec autant de franchise et même d'étourderie, il ne me convenoit de rester en commerce avec personne dont je ne conusse bien le caractère et les liaisons; j'ai vu que l'ostentation des services qu'on s'empressoit de me rendre, n'étoit souvent qu'un piège plus ou moins adroit pour me circonvenir, et pour m'exposer au blâme, si je l'évitois. De toutes mes correspondances vous étiez en même temps la plus exigeante, celle que je connoissois le moins, et celle qui m'éclairoit le moins sur les choses qu'il m'importoit de savoir et que *vous n'ignoriez pas*. Cela m'a déterminé à cesser un commerce qui me devenoit onéreux, et dont le vrai motif de votre part pouvoit m'échapper. J'ai toujours cru que rien n'étoit plus libre que les liaisons d'amitié, surtout des liaisons purement épistolaires, et qu'il étoit toujours permis de les rompre, quand elles cessoient de nous convenir, pourvu que cela se fit

franchement, sans tracasserie, sans malice, et sans éclat, tant que cet éclat n'étoit pas indispensable. J'ai voulu, madame, user avec vous de ce droit, avec tous ces ménagements. Vous m'en avez fait un crime exécration, et, dans votre dernière lettre, vous appelez cela *enfoncer d'une main sûre un fer empoisonné dans le sein de l'amitié*. Sans vous dire, madame, ce que je pense de cette phrase, je vous dirai seulement que je suis déterminé à n'avoir de mes jours de liaison d'aucune espèce avec quiconque a pu l'employer en pareille occasion.

946. — A M. DU PEYROU.

A Paris, 2 juillet 1771.

J'ai été hier, mon cher hôte, chez vos banquiers recevoir l'année échue de ma pension de milord maréchal : ce n'est pourtant pas uniquement pour vous donner cet avis que je vous écris aujourd'hui, mais pour vous dire qu'il y a long-temps que je n'ai reçu directement de vos nouvelles ; heureusement le libraire Rey, qui vous a vu à Neufchâtel, m'en a donné de vous et de madame du Peyrou, d'assez bonnes pour m'ôter toute autre inquiétude que celle de votre oubli. Êtes-vous enfin dans votre maison ? Est-elle entièrement achevée, et y êtes-vous bien arrangé ? Si, comme je le desire, son habitation vous donne autant d'agrément que son bâtiment vous a causé d'embarras, vous y devez mener une vie bien douce. Je me suis logé aussi l'automne dernier, moins au large et à un cinquième, mais assez agréablement selon mon goût, et en grand

et bon air; ce qui n'est pas trop facile dans le cœur de Paris. Si vous me donnez quelque signe de vie, je serois bien aise que vous me donnassiez des nouvelles de M. Roguin, mon bon et ancien ami, dont je sais que les incommodités sont fort augmentées depuis un an ou deux, et dont je n'ai aucunes nouvelles depuis long-temps. Nous vous prions, ma femme et moi, de nous rappeler au souvenir de madame du Peyrou, qui ne perdra jamais la place qu'elle s'est acquise dans le nôtre, ni les sentiments qui en sont inséparables. Le silence qu'en me parlant d'elle Rey a gardé sur sa santé, me fait espérer qu'elle est bien raffermie, ainsi que la vôtre. Pour moi, j'ai eu de grands maux de reins qui m'ont fait prendre le parti de travailler debout. Ma femme a eu de très grands rhumes successifs; aux queues près de tout cela, nous nous portons maintenant assez bien l'un et l'autre, et nous vous saluons, mon cher hôte, de tout notre cœur

947.—A MADAME LATOUR.

Le 7 juillet 1771.

Voici le manuscrit dont madame de L*** a paru en peine, et que je ne tardeois à lui renvoyer que parcequ'elle m'avoit écrit de le garder. Je l'ai trouvé digne de sa plume et d'un cœur ami de la justice. J'ai pourtant été plus touché, je l'avoue, de l'écrit qui a été lu de tout le monde, que de celui qui n'a été vu que de moi.

Madame, je ne reçois pas votre adieu pour jamais, je n'ai point songé à vous en faire un semblable; les

temps peuvent changer, et quoi que fassent les hommes, je ne désespérerai jamais de la Providence. Mais, en attendant, je crois porter bien plus de respect à nos anciennes liaisons en les interrompant jusqu'à de plus grandes lumières, que de les entretenir avec une confiance altérée et des réserves indignes de vous et de moi.

948.—A M. LE CHEVALIER DE COSSÉ.

Paris, le 25 juillet 1771.

Je suis, monsieur le chevalier, touché de vos bontés et des soins qu'elles vous suggèrent en ma faveur. Très persuadé que ces soins de votre part sont des fruits de votre bon naturel et de votre bienveillance envers moi; après vous en avoir remercié de tout mon cœur, je prendrai la liberté d'y correspondre par un conseil qui part de la même source, et que la différence de nos âges autorise de ma part; c'est, monsieur, de ne vous mêler d'aucune affaire que vous n'en soyez préalablement bien instruit.

La pension que vous dites m'avoir été retirée, et que vous offrez de me faire rendre, m'a été apportée avec les arrérages, ici, dans ma chambre, il n'y a pas quatre mois, en une lettre de change de six mille francs, qu'on offroit de me payer comptant sur-le-champ; et je vous assure que les plus vives sollicitations ne furent pas épargnées pour me faire recevoir cet argent.* En voilà, ce me semble, assez pour vous

* M. Corancez raconte ce fait avec quelque détail dans son écrit intitulé, *De J. J. Rousseau*, pages 8 et suiv. C'étoit lui qui avoit été chargé d'offrir à Rousseau la lettre de change montant à 6,336 liv.

faire comprendre que ceux qui ont prétendu vous mettre au fait de cette affaire ne vous ont pas fait un rapport fidèle, et que la difficulté n'est pas où vous la croyez voir.

Je vous réitère, monsieur, mes actions de grâces de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, et qui m'est plus précieux que toutes les pensions du monde; mais comme j'ai pris mon parti sur celle-là, je vous prie de ne m'en reparler jamais. Agréez mes humbles salutations.

949. — A M. LINNÉ. *

Paris, le 21 septembre 1771.

Recevez avec bonté, monsieur, l'hommage d'un très ignare, mais très zélé disciple de vos disciples; qui doit, en grande partie, à la méditation de vos écrits, la tranquillité dont il jouit, au milieu d'une persécution d'autant plus cruelle, qu'elle est plus cachée, et qu'elle couvre du masque de la bienveillance et de l'amitié la plus terrible haine que l'enfer excita jamais. Seul, avec la nature et vous, je passe dans mes promenades champêtres des heures délicieuses, et je tire un profit plus réel de votre *philosophie botanique* que de tous les livres de morale. J'apprends avec joie que je ne vous suis pas tout-à-fait inconnu, et que vous voulez bien me destiner quel-

* Cette lettre fut communiquée à M. Broussonet par M. Smith, de la Société royale de Londres, qui a acquis la collection et les manuscrits de Linné; il l'a fait imprimer dans le *Journal de Paris*, le 9 mai 1786.

ques unes de vos productions. Soyez persuadé, monsieur, qu'elles feront ma lecture chérie, et que ce plaisir deviendra plus vif encore par celui de le tenir de vous. J'amuse une vieille enfance à faire une petite collection de fruits et de graines : si parmi vos trésors en ce genre il se trouvoit quelques rebuts dont vous voulussiez faire un heureux, daignez songer à moi. Je les recevrais même avec reconnoissance, seul retour que je puisse vous offrir, mais que le cœur dont elle part ne rend pas indigne de vous.

Adieu, monsieur; continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature. Pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots à votre suite, dans le feuillet du règne végétal, je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore, et je vous aime de tout mon cœur.

950. — A. M. DE SAINT-GERMAIN.

7 janvier 1772.

Moi, vous oublier, monsieur ! pourriez-vous penser ainsi de vous et de moi ! non, les sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent non plus s'altérer que vos vertus, et dureront autant que ma vie. Mes occupations, mon goût, ma paresse, m'ont forcé de renoncer à toute correspondance. Je m'étois pourtant proposé de vous faire passer un petit signe de vie par M. le marquis de ***, qui m'a promis de me revenir voir avant son départ, et de vouloir bien s'en charger. Je suis touché que votre bonté m'ait forcé, pour ainsi dire, à prévenir cet arrangement.

Je ne puis, monsieur, vous promettre, en fait de lettres, une exactitude qui passe mes forces; mais je vous promets, avec toute la confiance d'un cœur qui vous est dévoué, un attachement inaltérable et digne de vous. Ainsi, quand je ne vous écrirai point, daignez interpréter mon silence, par tous les sentiments que je vous ai fait connoître, et vous ne vous tromperez jamais.

Ma femme, pénétrée des attentions dont vous l'honorez, me charge de vous témoigner combien elle y est sensible, et c'est conjointement que nous réunissons les vœux de nos cœurs pour vous, monsieur, pour madame de Saint-Germain, à qui nous vous prions de faire agréer nos respects, et pour tous vos aimables enfants, dont la brillante espérance annonce de quel prix le ciel veut payer les vertus de ceux qui leur ont donné l'être.

951. — A M. DE SARTINE. *

Paris, le 15 janvier 1772.

MONSIEUR,

Je sais de quel prix sont vos moments, je sais qu'on les doit respecter; mais je sais aussi que les plus précieux sont ceux que vous consacrez à protéger les opprimés, et si j'ose en réclamer quelques uns, ce n'est pas sans titre pour cela.

* M. Lenoir ne succéda à M. de Sartine qu'en 1774. C'est donc par erreur qu'on a, dans les éditions précédentes, mis le nom du premier.

Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumière à travers les ténèbres dont on m'environne depuis dix ans, j'y renonce. J'ai de grands vices, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; j'ai commis de grandes fautes, mais que je n'ai point tues à mes amis, et ce n'est que par moi qu'elles sont connues, quoiqu'elles aient été publiées par d'autres qui sont quelquefois plus discrets. A cela près, si quelqu'un m'impute quelque sentiment vicieux, quelque discours blâmable, ou quelque acte injuste, qu'il se montre et qu'il parle; je l'attends et ne me cache pas; mais tant qu'il se cachera, lui, de moi, pour me diffamer, il n'aura diffamé que lui-même aux yeux de tout homme équitable et sensé. L'évidence et les ténèbres sont incompatibles : les preuves administrées par de malhonnêtes gens sont toujours suspectes; et celui qui, commençant par fouler aux pieds la plus inviolable loi du droit naturel et de la justice, se déclare par là déjà lâche et méchant, peut bien être encore imposteur et fourbe. Et comment donneroit-il à son témoignage, et, si l'on veut, à ses preuves, la force que l'équité n'accorde même à nulle évidence, de disposer de l'honneur d'un homme, plus précieux que la vie, sans l'avoir mis préalablement en état de se défendre et d'être entendu? Que celui donc qui s'obstine à me juger ainsi reste dans le stupide aveuglement qu'il aime; son erreur est de son propre fait; c'est lui seul qu'elle déshonore : après m'être offert pour l'en tirer, je l'y laisse, puisqu'il le veut, et qu'il m'est impossible de l'en guérir malgré lui. Graces au ciel tout l'art humain ne changera pas la nature des

choses ; il ne fera pas que le mensonge devienne la vérité, ni que de mon vivant la poitrine de Jean-Jacques Rousseau renferme le cœur d'un malhonnête homme : cela m'e suffit, et je vis en paix, en attendant que mon moment et celui de la vérité vienne ; car il viendra, j'en suis très sûr, et je l'attends avec un témoignage qui me dédommage de celui d'autrui.

Tranquille donc sur tout ce qu'on me cache avec tant de soin, et même sur ce qui me parvient par hasard, j'ai laissé débiter, parmi cent autres bruits non moins ineptes, que j'avois cessé de voir madame de Luxembourg après lui avoir emporté trois cents louis, que je ne copiois de la musique que par grimace, que j'avois de quoi vivre fort à mon aise, que j'avois six bonnes mille livres de rente, que la veuve Duchesne faisoit une pension de six cents livres à ma femme, qu'elle m'en faisoit une autre à moi de mille écus pour une édition nouvelle de mes écrits que j'avois dirigée. J'ai laissé débiter tous ces mensonges ; je n'ai fait qu'en rire quand ils me sont revenus, et je n'ai pas même été tenté de vous importuner, monsieur, de mes plaintes à ce sujet, quoique je sentisse parfaitement le coup que cette opinion de mon opulence devoit porter aux ressources que mon travail me procure pour suppléer à l'insuffisance de mon revenu. Une petite circonstance de plus a passé la mesure, et m'a causé quelque émotion, parceque l'imposture, marchant toujours sous le masque de la trahison, a pris jusqu'ici grand soin de faire le plongeon devant moi, et ne m'avoit pas encore accoutumé à l'effronterie. Mais en voici une qui m'a, je l'avoue, affecté.

J'avois prié un de ceux qui m'ont averti des bruits dont je viens de parler, de tâcher d'apprendre si madame Duchesne et le sieur Guy y avoient quelque part. De chez eux, où il n'a trouvé que des garçons, il est allé chez Simon, qu'on lui disoit avoir imprimé la nouvelle édition qui m'avoit été si bien payée. Simon lui a dit qu'en effet il venoit d'imprimer quelques uns de mes écrits sous mes yeux, que j'en avois revu les épreuves, et que j'étois même allé chez lui il n'y avoit pas long-temps. Quoique je sois par moi-même le moins important des hommes, je le suis assez devenu par ma singulière position pour être assuré que rien de ce que je fais et de ce que je ne fais pas ne vous échappe : c'est une de mes plus douces consolations; et je vous avoue, monsieur, que l'avantage de vivre sous les yeux d'un magistrat intègre et vigilant, auquel on n'en impose pas aisément, est un des motifs qui m'ont arraché des campagnes, où, livré sans ressource aux manœuvres des gens qui disposent de moi, je me voyois en proie à leurs satellites et à toutes les illusions par lesquelles les gens puissants et intrigants abusent si aisément le public sur le compte d'un étranger isolé à qui l'on est venu à bout de faire un inviolable secret de tout ce qui le regarde, et qui par conséquent n'a pas la moindre défense contre les mensonges les plus extravagants.

J'ai donc peu besoin, monsieur, de vous dire que cette opulence dont on me gratifie si libéralement dans les cercles, que toutes ces pensions si fièrement spécifiées¹, cette édition qu'on me prête, sont autant

¹ Celles en particulier de madame Duchesne se réduisent toutes

de fictions ; mais je n'ai pu m'empêcher de mettre sous vos yeux l'impudence incroyable dudit Simon , que je ne vis de mes jours , que je sache , chez qui je n'ai jamais mis le pied , dont je ne sais pas la demeure , et que j'ignorois même , avant ces bruits , avoir imprimé aucun de mes écrits. Comme je n'attends plus aucune justice de la part des hommes , je m'épargne désormais la peine inutile de la demander , et je ne vous demande à vous-même que la patience de me lire , quoique je fasse l'exception qui est due à votre intégrité et à la générosité qui vous intéresse aux infortunés. Mais ne voyant plus rien qui puisse me flatter dans cette vie , les restes m'en sont devenus indifférents. La seule douceur qui peut m'y toucher encore est que l'œil clairvoyant d'un homme juste pénètre au vrai ma situation , qu'il la connoisse , et me plaigne en lui-même , sans se commettre pour ma défense avec mes dangereux ennemis. Je vous aurois choisi pour cela , monsieur , quand vous ne rempliriez point la place où vous êtes ; mais j'y vois , je l'avoue , un avantage de plus , puisque , par cette place même , vous avez été à

à une rente de trois cents francs , stipulée dans le marché de mon *Dictionnaire de Musique*. J'en ai une de six cents francs , de milord maréchal , dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma prière , mais sans autre sûreté que son bon plaisir , n'ayant aucun acte valable pour la réclamer de mon chef. J'ai une rente de dix livres sterling , pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre , sur la tête de l'acheteur et sur la mienne , en sorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait ensemble onze cents francs de viager , dont il n'y a que trois cents de solides. Ajoutez à cela quelque argent comptant , dernier reste du petit capital que j'ai consumé dans mes voyages , et que je m'étois réservé pour avoir quelque avance en faisant ici mon établissement.

portée de vérifier assez d'impostures pour en présu-
mer beaucoup d'autres que vous pouvez vérifier de
même un jour. Peut-être vous écrirai-je quelquefois
encore, mais je ne vous demanderai jamais rien; et si
ma confiance devient importune à l'homme occupé,
je réponds du moins qu'elle ne sera jamais à charge
au magistrat. Veuillez ne la pas dédaigner; veuillez,
monsieur, vous rappeler qu'elle ne tient pas seulement
au respect que vous m'avez inspiré, mais encore aux
témoignages de bonté dont vous m'avez honoré quel-
quefois, et que je veux mériter toute ma vie.

*A la suite de cette lettre l'auteur a ajouté, soit comme
apostille, soit comme simple observation, l'article qu'on
va lire.*

Il n'est peut-être pas inutile d'observer que le sieur
Guy vient très fréquemment chez moi sans avoir rien
à me dire, et sans que je puisse trouver aucun motif
à ses visites, vu que toutes les affaires que nous avons
ensemble n'exigent qu'une entrevue de deux minutes
par an, et qu'il n'y a point de liaison d'amitié entre
lui et moi. Il m'a prié de lui faire un triage de
chansons dans les anciens recueils pour en faire un
nouveau. Je l'ai prié, de mon côté, de me prêter quel-
ques romans pour amuser ma femme durant les soirées
d'hiver. Il est parti de là pour me faire apporter en
pompe d'immenses paquets de brochures, qui, avec
ses allées et venues, lui donnent l'air d'avoir avec moi
beaucoup d'affaires. Tout cela, joint aux bruits dont
j'ai parlé, commence à me faire soupçonner que ces
fréquentes visites, que je ne prenois que pour un petit

espionnage assez commun aux gens qui m'entourent, et très indifférent pour moi, pourroient bien avoir un objet plus méthodique et dirigé de plus loin. Il y a dans tout cela de petites manœuvres adroites, dont le but me paroîtroit pourtant facile à découvrir dans toute autre position que la mienne, pour peu qu'on y mît de soin.

952. — A MILORD HARCOURT.

Paris, le 16 juin 1772.

J'ai reçu, milord, avec plaisir et reconnoissance, des témoignages de la continuation de votre souvenir et de vos bontés par madame la duchesse de Portland, et je suis encore plus sensible à la peine que vous prenez de m'en donner par vous-même. J'avois espéré que l'ambassade de milord Harcourt pourroit vous attirer dans ce pays, et c'eût été pour moi une véritable douceur de vous y voir. Je me dédommage autant qu'il se peut de cette attente frustrée, en nourrissant dans mon cœur et dans ma mémoire les sentiments que vous m'avez inspirés, et qui sont par leur nature à l'épreuve du temps, de l'éloignement, et de l'interruption du commerce. Je n'entretiens plus de correspondance, je n'écris plus que pour l'absolue nécessité; mais je n'oublie point tout ce qui m'a paru mériter mon estime et mon attachement; et c'est dans cet asile de difficile accès, mais par là plus digne de vous, et où rien n'entre sans le passe-port de la vertu, que vous occuperez toujours une place distinguée.

Je suis sensible, milord, à vos offres obligeantes;

et si j'étois dans le cas de m'en prévaloir, je le ferois avec confiance, et même avec joie, pour vous montrer combien je compte sur vos bontés : mais, graces au ciel, je n'ai nulle affaire; et tout sur la terre m'est devenu si indifférent, que je ne me donneroie pas même la peine de former un desir pour cette vie, quand cet acte seul suffiroit pour l'accomplir. Ma femme vous prie d'agréer ses remerciements très humbles de l'honneur de votre souvenir, et nous vous offrons, milord, de tout notre cœur, l'un et l'autre, nos salutations et nos respects.

953. — A MADAME LATOUR.

Ce mercredi 24 juin 1772.

Voici, madame, votre partition; je vous demande pardon de mon étourderie et du *quiproquo*. N'ayant pas en ce moment le temps d'examiner la *Reine fantasque*, et ne voulant pas abuser de la complaisance que vous avez de me la laisser, je vous la renvoie, avec mes remerciements. Je vous en dois de plus grands pour l'offre que vous m'avez bien voulu faire de comparer avec les bonnes éditions les éditions que l'on fait ici de mes écrits, et que je dois croire frauduleuses, puisqu'on me les cache avec tant de soin. Je sens le prix de cette offre, et j'y suis sensible; mais la dépense et la peine que vous coûteroit son exécution ne me permettent pas d'y consentir.

J'ai eu l'honneur, madame, de vous voir hier pour la troisième fois de ma vie; j'ai réfléchi sur l'entretien où vous m'avez engagé et sur les choses que vous m'y

avez dites ; le résultat de ces réflexions est de me confirmer pleinement dans la résolution dont je vous ai fait part ci-devant, et à laquelle vous vous devez, selon moi, de ne plus porter d'obstacle, à moins que vous n'ayez pour cela des raisons particulières que je ne sais pas, et auxquelles, par cette raison, je suis dispensé de céder.

954. — A M^{ME} LA MARQUISE DE MESME.

Paris, 29 juillet 1772.

Je suis affligé, madame, que vous vous y preniez un peu, trop tard, car en vérité, je vous aurois demandé de tout mon cœur l'entrevue que vous avez la bonté de m'offrir, mais je ne vais plus chez personne, ni à la ville ni à la campagne ; la résolution en est prise, et il faut bien qu'elle soit sans exception, puisque je ne la fais pas pour vous. J'ai même tant de confiance aux sentiments que j'ai su vous connoître, que je ne refuserois pas, madame, de discuter avec vous mes raisons, si j'étois à portée, quoique je sache bien que ce seroit me préparer de nouveaux regrets.

Adieu donc, madame ; daignez penser quelquefois à un homme dont vous ne serez jamais oubliée, et qui se consoleroit difficilement d'être si mal connu de ses contemporains, si leurs sentiments sur son compte l'intéressoient autant que feront toujours ceux de madame la marquise de Mesme.

955.—A MADAME.....

Paris, 14 août 1772.

Il est, madame, des situations auxquelles il n'est pas permis à un honnête homme d'être préparé, et celle où je me trouve depuis dix ans est la plus inconcevable et la plus étrange dont on puisse avoir l'idée. J'en ai senti l'horreur sans en pouvoir percer les ténèbres. J'ai provoqué les imposteurs et les traîtres par tous les moyens permis et justes qui pouvoient avoir prise sur des cœurs humains : tout a été inutile; ils ont fait le plongeon; et, continuant leurs manœuvres souterraines, ils se sont cachés de moi avec le plus grand soin. Cela étoit naturel, et j'aurois dû m'y attendre. Mais ce qui l'est moins est qu'ils ont rendu le public entier complice de leurs trames et de leur fausseté; qu'avec un succès qui tient du prodige on m'a ôté toute connoissance des complots dont je suis la victime, en m'en faisant seulement bien sentir l'effet, et que tous ont marqué le même empressement à me faire boire la coupe de l'ignominie, et à me cacher la bénigne main qui prit soin de la préparer. La colère et l'indignation m'ont jeté d'abord dans des transports qui m'ont fait faire beaucoup de sottises, sur lesquelles on avoit compté. Comme je trouvois injuste d'envelopper tout mon siècle dans le mépris qu'on doit à quiconque se cache d'un homme pour le diffamer, j'ai cherché quelqu'un qui eût assez de droiture et de justice pour m'éclairer sur ma situation, ou pour se refuser au moins aux intrigues

des fourbes : j'ai porté partout ma lanterne inutilement, je n'ai point trouvé d'homme, ni d'ame humaine. J'ai vu avec dédain la grossière fausseté de ceux qui vouloient m'abuser par des caresses, si maladroites et si peu dictées par la bienveillance et l'estime, qu'elles cachotent même, et assez mal, une secrète animosité. Je pardonne l'erreur, mais non la trahison. A peine, dans ce délire universel, ai-je trouvé dans tout Paris quelqu'un qui ne s'avilît pas à cajoler fadement un homme qu'ils vouloient tromper, comme on cajole un oiseau niais qu'on veut prendre. S'ils m'eussent fui, s'ils m'eussent ouvertement maltraité, j'aurois pu, les plaignant et me plaignant, du moins les estimer encore : ils n'ont pas voulu me laisser cette consolation. Cependant il est parmi eux des personnes d'ailleurs si dignes d'estime, qu'il parott injuste de les mépriser. Comment expliquer ces contradictions ? J'ai fait mille efforts pour y parvenir ; j'ai fait toutes les suppositions possibles ; j'ai supposé l'imposture armée de tous les flambeaux de l'évidence : je me suis dit, Ils sont trompés, leur erreur est invincible. Mais, me suis-je répondu, non seulement ils sont trompés, mais, loin de déplorer leur erreur, ils l'aiment, ils la chérissent. Tout leur plaisir est de me croire vil, hypocrite et coupable ; ils craindroient comme un malheur affreux de me retrouver innocent et digne d'estime. Coupable ou non, tous leurs soins sont de m'ôter l'exercice de ce droit si naturel, si sacré de la défense de soi-même. Hélas ! toute leur peur est d'être forcés de voir leur injustice, tout leur desir est de l'aggraver. Ils sont trompés ! hé bien ! suppo-

sons; mais, trompés, doivent-ils se conduire comme ils font? d'honnêtes gens peuvent-ils se conduire ainsi? me conduirois-je ainsi moi-même à leur place? Jamais, jamais : je fuirais le scélérat ou confondrais l'hypocrisie ; mais le flatter pour le circonvenir seroit me mettre au-dessous de lui. Non , si j'abordois jamais un coquin que je croirois tel, ce ne seroit que pour le confondre et lui cracher au visage.

Après mille vains efforts inutiles pour expliquer ce qui m'arrive dans toutes les suppositions, j'ai donc cessé mes recherches, et je me suis dit : Je vis dans une génération qui m'est inexplicable. La conduite de mes contemporains à mon égard ne permet à ma raison de leur accorder aucune estime. La haine n'entra jamais dans mon cœur. Le mépris est encore un sentiment trop tourmentant. Je ne les estime donc, ni ne les hais, ni ne les méprise; ils sont nuls à mes yeux; ce sont pour moi des habitants de la lune : je n'ai pas la moindre idée de leur être moral; la seule chose que je sais est qu'il n'a point de rapport au mien, et que nous ne sommes pas de la même espèce. J'ai donc renoncé avec eux à cette seule société qui pouvoit m'être douce, et que j'ai si vainement cherchée, savoir à celle des cœurs. Je ne les cherche ni ne les fuis. A moins d'affaires, je n'irai plus chez personne : mes visites sont un honneur que je ne dois plus à qui que ce soit désormais; un pareil témoignage d'estime seroit trompeur de ma part, et je ne suis pas homme à imiter ceux dont je me détache. A l'égard des gens qui pleuvent chez moi, je ferme autant que je puis ma porte aux quidams et aux brutaux; mais

ceux dont au moins le nom m'est connu, et qui peuvent s'abstenir de m'insulter chez moi, je les reçois avec indifférence, mais sans dédain. Comme je n'ai plus ni humeur ni dépit contre les pagodes au milieu desquelles je vis, je ne refuse pas même, quand l'occasion s'en présente, de m'amuser d'elles et avec elles autant que cela leur convient et à moi aussi. Je laisserai aller les choses comme elles s'arrangeront d'elles-mêmes, mais je n'irai pas au-delà; et, à moins que je ne retrouve enfin, contre toute attente, ce que j'ai cessé de chercher, je ne ferai de ma vie plus un seul pas sans nécessité pour rechercher qui que ce soit. J'ai du regret, madame, à ne pouvoir faire exception pour vous, car vous m'avez paru bien aimable; mais cela n'empêche pas que vous ne soyez de votre siècle, et qu'à ce titre je ne puisse vous excepter. Je sens bien ma perte en cette occasion, je sens même aussi la vôtre, du moins si, comme je dois le croire, vous recherchez dans la société des choses d'un plus grand prix que l'élégance des manières et l'agrément de la conversation.

Voilà mes résolutions, madame, et en voilà les motifs. Je vous supplie d'agréer mon respect.

N. B. On remarque ici, entre cette lettre et le n° 960, un intervalle de près de quatre ans. La correspondance de notre auteur ne donne aucune lumière sur l'emploi de son temps et sur les particularités de sa vie pendant ces quatre années.

956. — A M. DE MALESHERBES.

Paris, 11 novembre 177....

Je serois , monsieur , bien mortifié que vous me privassiez du plaisir dont vous m'aviez flatté de m'occuper d'un soin qui pût vous être agréable , et de préparer des plantes pour compléter vos herbiers. Ne pouvant subsister sans l'aide de mon travail , je n'ai jamais pensé , malgré le plaisir que celui-là pouvoit me faire , à vous offrir gratuitement l'emploi de mon temps. Je vous avoue même que j'aurois fort désiré d'entremêler le travail sédentaire et ennuyeux de ma copie d'une occupation plus de mon goût , et meilleure à ma santé , en travaillant à des herbiers pour tant de cabinets d'histoire naturelle qu'on fait à Paris , et où , selon moi , ce troisième règne , qu'on y compte pour rien , n'est pas moins nécessaire que les autres. Plusieurs herbiers à faire à-la-fois m'auroient été plus lucratifs , et m'auroient mieux dédommagé des menus frais qu'exigent quelquefois les courses éloignées et l'entrée des jardins curieux. Mais les François , en général , ont de si fausses idées de la botanique et si peu de goût pour l'étude de la nature , qu'il ne faut pas espérer que cette charmante partie leur donne jamais la tentation de faire des collections en ce genre : ainsi je renonce à cette ressource. Pour vous , monsieur , qui joignez aux connoissances de tous les genres la passion de les augmenter sans cesse , ne m'ôtez pas le plaisir de contribuer à vos amusements. Envoyez-moi la note de ce que vous desirez ; j'en rassemblerai

tout ce qui me sera possible, et je recevrai, sans aucune difficulté, le paiement de ce que je vous aurai fourni. A l'égard du petit échantillon que je vous ai envoyé, c'est tout autre chose; c'étoient des plantes qui vous appartenoient. Ce que j'ai substitué à celles qui se sont gâtées n'a point été ramassé pour vous; je n'ai eu d'autre peine que de le tirer de ce que j'avois rassemblé pour moi-même; et, comme je n'ai point offert d'entrer dans la dépense que vous a coûté l'herborisation que j'ai faite à votre suite, il me semble, monsieur, que vous ne devez pas non plus m'offrir le paiement de ce que nous avons ramassé ensemble, ni du petit arrangement que je me suis amusé à y mettre pour vous l'envoyer.

Malgré le bien que vous m'avez dit de votre santé actuelle, on m'assure qu'elle n'est pas encore parfaitement rétablie; et malheureusement la saison où nous entrons n'est pas favorable à l'exercice pédestre, que je crois aussi bon pour vous que pour moi. L'hiver a aussi, comme vous savez, monsieur, ses herborisations qui lui sont propres, savoir, les *mousses* et les *lichens*. Il doit y avoir dans vos parcs des choses curieuses en ce genre, et je vous exhorte fort, quand le temps vous le permettra, d'aller examiner cette partie sur les lieux et dans la saison.

Vos résolutions, monsieur, étant telles que vous me le marquez, je ne suis assurément pas homme à les désapprouver; c'est s'être procuré bien honorablement des loisirs bien agréables. Remplir de grands devoirs dans de grandes places c'est la tâche des hommes de votre état et doués de vos talents: mais

quand, après avoir offert à son pays le tribut de son zèle, on le voit inutile, il est bien permis alors de vivre pour soi-même et de se contenter d'être heureux.

957. — A. M. DE SARTINE.

Juin 1774.

Je crois remplir un devoir indispensable en vous envoyant la lettre ci-jointe, qui m'a été adressée vraisemblablement par quiproquo, puisqu'elle répond à une lettre que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire; non que je n'acquiesce aux félicitations que vous recevez, mais parceque ce n'est pas mon usage d'écrire en pareil cas¹. Je vous supplie, monsieur, d'agréer mon respect.

958. — A. M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

Paris, 27 mai 1775.

Je suis vraiment bien aise, monsieur le prince, d'avoir votre estime et votre confiance. Les cœurs droits se sentent et se répondent; et j'ai dit en relisant

¹ La lettre que Jean-Jacques renvoyoit étoit une réponse de M. de Sartine à un Rousseau qui le félicitoit de son passage de la police au ministère de la marine. M. de Sartine s'exprime ainsi:

« Je suis sensible à la part que vous prenez à la grace dont le roi vient de m'honorer. Recevez, je vous prie, les assurances de ma reconnaissance, et tous les remerciements que je vous dois. »

La lettre de Jean-Jacques n'a point de date; mais, à l'aide de l'événement à l'occasion duquel elle fut écrite, et qui eut lieu en mai 1774, on peut lui en donner une.

vosre lettre de Genève, *Peu d'hommes m'en inspireront autant.*

Vous plaiguez mes anciens compatriotes de n'avoir pas pris ma défense, quand leurs ministres assassinoient, pour ainsi dire, mon ame. Les lâches ! je leur pardonne les injustices ; c'est à la postérité peut-être à m'en venger.

A l'heure qu'il est, je suis plus à plaindre qu'eux : ils ont perdu, dites-vous, un citoyen qui faisoit leur gloire ; mais qu'est-ce que la perte de ce brillant fantôme, en comparaison de celle qu'ils m'ont forcé de faire ? Je pleure quand je pense que je n'ai plus ni parents, ni amis, ni patrie libre et florissante.

O lac sur les bords duquel j'ai passé les douces heures de mon enfance ! Charmant paysage où j'ai vu pour la première fois le majestueux et touchant lever du soleil ; où j'ai senti les premières émotions du cœur, les premiers élans du génie devenu depuis trop impérieux et trop célèbre, hélas ! je ne vous verrai plus ! Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins, ces troupeaux bélants, ces ateliers, ces fabriques, bizarrement épars sur des torrens, dans des précipices, au haut des rochers ; ces arbres vénérables, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me reverront plus.

Brûlez cette lettre, je vous supplie : on pourroit encore mal interpréter mes sentiments.

Vous me demandez si je copie encore de la musique. Et pourquoi non ? Seroit-il honteux de gagner sa vie en travaillant ? Vous voulez que j'écrive encore ; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux

hommes; ils les ont mal prises, je ne dirai plus rien.

Vous voulez rire en me demandant des nouvelles de Paris. Je ne sors que pour me promener, et toujours du même côté. Quelques beaux esprits me font trop d'honneur en m'envoyant leurs livres, je ne lis plus. On m'a apporté ces jours-ci un nouvel opéra-comique; la musique est de Grétry, que vous aimez tant, et les paroles sont assurément d'un homme d'esprit; mais c'est encore des grands seigneurs qu'on vient de mettre sur la scène lyrique. Je vous demande pardon, monsieur le prince; mais ces gens-là n'ont pas d'accent, et ce sont de bons paysans qu'il faut.

Ma femme est bien sensible à votre souvenir. Mes disgrâces ne lui affectent pas moins le cœur qu'à moi, mais ma tête s'affoiblit davantage. Il ne me reste de vie que pour souffrir, et je n'en ai pas même assez pour sentir vos bontés comme je le dois. Ne m'écrivez donc plus, monsieur le prince, il me seroit impossible de vous répondre une seconde fois. Quand vous serez de retour à Paris, venez me voir, et nous parlerons.

Agréez, monsieur le prince, je vous prie, les assurances de mon respect.

Cette lettre n'a jusqu'à ce jour été comprise dans aucune des éditions de la Correspondance de Jean-Jacques. Celle de M. Lefèvre étoit imprimée, lorsque son éditeur en eut connoissance. Il l'inséra dans le supplément; c'est le motif pour lequel nous la reproduisons textuellement. Elle parut pour la première fois en 1789, dans les *Poésies françoises d'un prince étranger*. Rousseau l'écrivit à une époque où il ne correspondoit plus avec personne. Nous ignorons de quel opéra il veut parler. Ceux dont Grétry fit la musique en 1775 sont la *Fausse magie* et *Céphale et Procris*; encore

959. — A MADAME LA COMTESSE DE SAINT***.

Je suis fâché de ne pouvoir complaire à madame la comtesse; mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle est curieuse de voir, et jamais il n'a logé chez moi: le seul moyen d'y être admis de mon aveu, pour quiconque m'est inconnu, c'est une réponse catégorique à ce billet *.

960. — A LA MÊME.

Jendredi 23 mai 1776.

J'ai eu d'autant plus de tort, madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois, par la réponse dont vous m'avez honoré, que, même à l'aide d'un dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phrase du billet à laquelle il s'agit de répondre est celle-ci : « Mais ce que je veux, et ce qui m'est dû
« tout au moins après une condamnation si cruelle
« et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels
« sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été
« jugé. »

Cette dernière pièce avoit-elle été précédemment jouée à Versailles. Toutes deux sont de Marmontel.

* Par la lettre à laquelle celle-ci sert de réponse, madame de Saint*** annonçoit à Rousseau qu'elle lui envoyoit de la musique à copier, en lui avouant en même temps que ce n'étoit qu'un prétexte pour le voir. Quant au billet dont Rousseau parle, c'étoit le billet circulaire portant pour adresse, *A tout François aimant encore la justice et la vérité.*

Tout ce que je desire ici est une réponse à cet article. C'est mal à propos que je la demandois *catégorique*, car, telle qu'elle soit, elle le sera toujours pour moi; ma demeure et mon cœur sont ouverts pour le reste de ma vie à quiconque me dévoilera ce mystère abominable. S'il m'impose le secret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement jusqu'à la mort, et je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponse que j'attends, qu plutôt que je desire, car depuis long-temps j'ai cessé de l'espérer.

Celle que j'aurai vraisemblablement sera la feinte d'ignorer un secret qui, par le plus étonnant prodige, n'en est un que pour moi seul dans l'Europe entière. Cette réponse sera moins franche assurément, mais non moins claire que la première; enfin le refus même de répondre n'aura pour moi plus d'obscurité. De grace, madame, ne vous offensez pas de trouver ici quelques traces de défiance: c'est bien à tort que le public m'en accuse; car la défiance suppose du doute, et il ne m'en reste plus à son égard. Vous voyez, par les explications dans lesquelles j'ose entrer ici, que je procède au vôtre avec plus de réserve, et cette différence n'est pas désobligeante pour vous. Cependant vous avez commencé avec moi comme tout le monde, et les louanges *hyperboliques* et outrées dont vos deux lettres sont remplies semblent être le cachet particulier de mes plus ardents

Voici encore un mot pour le dictionnaire. Hélas! pour parler de ma destinée, il faudroit un vocabulaire tout nouveau qui n'eût été composé que pour moi.

persécuteurs : mais, loin de sentir en les lisant ces mouvements de mépris et d'indignation que les leurs me causent, je n'ai pu me défendre d'un vif desir que vous ne leur ressemblassiez pas ; et, malgré tant d'expériences cruelles, un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste, ce que vous me dites, madame, du prix que je mets au bonheur de me voir, ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite, faite avec les sentiments dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros doit aller, s'il veut, à la Foire, et non pas chez moi ; et tout le persiflage dont on assaisonne cette insultante curiosité n'est qu'un outrage de plus qui n'exige pas de ma part une grande déférence. Voulez-vous donc, madame, être distinguée de la foule : c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

Il est vrai que je copie de la musique : je ne refuse point de copier la vôtre, si c'est tout de bon que vous le dites ; mais cette vieille musique a tout l'air d'un prétexte, et je ne m'y prête pas volontiers là-dessus. Néanmoins votre volonté soit faite. Je vous supplie, madame la comtesse, d'agréer mon respect.

961. — A. M. LE COMTE DUPRAT*.

Paris, le 31 décembre 1777.

J'accepte, monsieur, avec empressement et reconnaissance l'asile paisible et solitaire que vous avez la

* Le comte Duprat, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans, est mort en 1793, condamné par le tribunal révolutionnaire. C'est

bonté de m'offrir, dans la supposition que vous voudrez bien vous prêter aux arrangements que la raison demande et que peut permettre ma situation, qui vous est connue. L'aménité du sol et les agréments du paysage ne sont plus pour moi des objets à mettre en balance avec un séjour tranquille et la bienveillante hospitalité. Je suis touché des soins de M. le commandeur de Menon, sans en être surpris; j'ai le plus grand regret de n'en pouvoir profiter; mais on a pris tant de peine à me rendre le séjour des villes insupportable, qu'on a pleinement réussi. J'étois trop fait pour aimer les hommes pour pouvoir supporter le spectacle de leur haine. Ce douloureux aspect me déchire ici le cœur tous les jours; je ne dois pas aller chercher à Lyon de nouvelles plaies. Ils m'ont réduit à la triste alternative de les fuir ou de les haïr. Je m'en tiens au premier parti pour éviter l'autre. Quand je ne les verrai plus, j'oublierai bientôt leur haine, et cet oubli m'est nécessaire pour vivre et mourir en paix.

Je ne vois qu'un obstacle à l'exécution de votre obligeant projet; c'est l'infirmité de ma femme et la longueur du voyage, qu'il est douteux qu'elle puisse supporter. Cette idée me fait trembler. Il n'y faut pas songer durant la saison où nous sommes. L'hiver jusqu'ici ne l'a pas affectée autant que je l'aurois craint. Peut-être aux approches d'un temps plus doux sera-t-elle en état de faire cette entreprise sans risque.

dans ses papiers qu'ont été trouvées les trois lettres qu'on va lire, d'autant plus précieuses que, d'après leur date, on doit les considérer comme le chant du cygne.

Hélas ! pourquoi faut-il que j'aie si loin chercher la paix, moi qui ne troublai jamais celle de personne ! Si ma femme pouvoit obtenir ici, du moins à prix d'argent, le service et les soins qu'on ne refuse à personne parmi les humains, et que je suis hors d'état de lui rendre, nous ne songerions point à nous transplanter ; mais, dans l'universel abandon où l'on se concerte pour la réduire ; il faut bien qu'elle risque sa vie pour tâcher d'en conserver les restes à l'aide des soins secourables que vous avez la charité de lui procurer. Ah ! monsieur le comte, en ne vous rebutant pas de mes misères et n'abandonnant pas notre vieillesse, j'ose vous prédire que vous vous ménagez de loin, pour la vôtre, des souvenirs dont vous ne prévoyez pas encore toute la douceur.

Je souhaite ardemment que, sans nuire à vos affaires, vous puissiez en voir assez promptement la fin, pour arriver ici avant celle de l'hiver. Si vous aviez pour compagnon de voyage le digne ami qui partage vos bontés pour moi, rien ne manqueroit à ma joie en vous voyant arriver. Ma femme, qui partage ma reconnaissance, est très sensible à l'honneur de votre souvenir, et nous vous supplions l'un et l'autre, monsieur le comte, d'agréer nos très humbles salutations.

962. — A MADAME DE C.

Paris, le 9 janvier 1778.

J'ai lu, madame, dans le numéro 5 des feuilles que vous avez la bonté de m'envoyer, que l'un de

messieurs vos correspondants, qui se nomme le *Jardinier d'Auteuil*, avoit élevé des hirondelles. Je desirerois fort de savoir comment il s'y est pris, et quelle contenance ces hirondelles, qu'il a élevées, ont faite chez lui pendant l'hiver. Après des peines infinies, j'étois parvenu, à Monquin, à en faire nicher dans ma chambre. J'ai même eu souvent le plaisir de les voir s'y tenir, les fenêtres fermées, assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise, en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sûres¹ que cela ne tarderoit pas d'arriver. En effet, je me levois même, pour cela, tous les jours avant quatre heures; mais il ne m'est jamais venu dans l'esprit, je l'avoue, de tenter d'élever aucun de leurs petits, persuadé que la chose étoit non seulement inutile, mais impossible. Je suis charmé d'apprendre qu'elle ne l'est pas, et je serai très obligé, pour ma part, au jardinier d'Auteuil, s'il veut bien communiquer son secret au public. Agréez, madame, je vous supplie, mes remerciements et mon respect.

¹ L'hirondelle est naturellement familière et confiante; mais c'est une sottise dont on la punit trop bien pour ne l'en pas corriger. Avec de la patience, on l'accoutume encore à vivre dans des appartements fermés, tant qu'elle n'aperçoit pas l'intention de l'y tenir captive: mais sitôt qu'on abuse de cette confiance (à quoi l'on ne manque jamais), elle la perd pour toujours. Dès-lors elle ne mange plus, elle ne cesse de se débattre et finit par se tuer. (*Note de Jean-Jacques.*)

963.—A M. LE COMTE DUPRAT.

Paris, le 3 février 1778.

Vous rallumez, monsieur, un lumignon presque éteint; mais il n'y a plus d'huile à la lampe, et le moindre air de vent peut l'éteindre sans retour. Autant que je puis désirer quelque chose encore dans ce monde, je desire d'aller finir mes jours dans l'asile aimable que vous voulez bien me destiner; tous les vœux de mon cœur sont pour y être; le mal est qu'il faut s'y transporter. En ce moment je suis demi-perclus de rhumatismes; ma femme n'est pas en meilleur état que moi; vieux, infirme, je sens à chaque instant le découragement qui me gagne; tout soin, toute peine à prendre, toute fatigue à soutenir, effarouche mon indolence; il faudroit que toutes les choses dont j'ai besoin se rapprochassent; car je ne me sens plus assez de vigueur pour les aller chercher; et c'est précisément dans cet état d'anéantissement que, privé de tout service et de toute assistance dans tout ce qui m'entoure, je n'ai plus rien à espérer que de moi. Vous, monsieur le comte, le seul qui ne m'ayez pas délaissé dans ma misère, voyez, de grace, ce que votre générosité pourra faire pour me rendre l'activité dont j'ai besoin. Vous m'offrez quelqu'un de votre choix* pour veiller à mes effets et prendre des soins.

* Ce quelqu'un étoit M. de Neuville; et, comme il affecte de ne m'en point parler, je crains qu'il n'y ait du froid, de sorte que je suis très embarrassé qui lui donner à sa place.

(*Note du comte Duprat.*)

dont je suis incapable ; oh ! je l'accepte , et il n'en faut pas moins pour m'évertuer un peu ; car si , par moi-même , je puis rassembler deux bonnets de nuit et cinq ou six chemises , ce sera beaucoup.

Il n'y a plus que ma femme et mon herbier dans le monde qui puissent me rendre un peu d'activité. Si nous nous embarquons seuls sous notre propre conduite , au premier embarras , au moindre obstacle , je suis arrêté tout court , je n'arriverai jamais. J'aime à me bercer , dans mes châteaux en Espagne , de l'idée que vous seriez ici , monsieur , avec M. le commandeur ; que vous daigneriez aiguillonner un peu ma paresse ; que mes petits arrangements s'en feroient plus vite et mieux sous vos yeux : que si vous poussiez l'œuvre de miséricorde jusqu'à permettre ensuite que nous fissions route à la suite de l'un ou de l'autre , et peut-être de tous les deux ; alors , comme tout seroit aplani ! comme tout iroit bien ! Mais c'est un château en Espagne , et de tous ceux que j'ai faits en ma vie , je n'en vis jamais réaliser aucun. Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi de l'espoir d'arriver au vôtre !

Au reste , je n'ai nul éloignement pour les précautions qui vous paroissent convenables pour éviter trop de sensation. Je n'ai nulle répugnance à aller à la messe ; au contraire , dans quelque religion que ce soit , je me croirai toujours avec mes frères , parmi ceux qui s'assemblent pour servir Dieu. Mais ce n'est pas non plus un devoir que je veuille m'imposer , encore moins de laisser croire dans le pays que je suis catholique. Je desire assurément fort de ne pas scandaliser les hommes , mais je desire encore plus de ne

jamais les tromper. Quant au changement de nom, après avoir repris hautement le mien, malgré tout le monde, pour revenir à Paris, et l'y avoir porté huit ans, je puis bien maintenant le quitter pour en sortir, et je ne m'y refuse pas; mais l'expérience du passé m'apprend que c'est une précaution très inutile, et même nuisible, par l'air du mystère qui s'y joint, et que le peuple interprète toujours en mal. Vous déciderez de cela, connoissant le pays comme vous faites; là-dessus comme sur tout le reste, je m'en remets à votre prudence et à votre amitié. Agréez, monsieur le comte, mes très humbles salutations.

964. — AU MÊME.

Paris, le 15 mars 1778.

Je vois, monsieur, que malgré toutes vos bontés, qui me sont chères et dont je voudrois profiter, le seul vrai remède à mes maux, qui reste à ma portée, est la patience. L'état de ma femme, empiré depuis quelque temps, et qui rend le mien de jour en jour plus embarrassant et plus triste, m'ôte presque l'espoir d'achever et le courage de tenter le long voyage qu'il faudroit faire pour atteindre l'asile que vous nous avez bien voulu destiner. Ce qu'il y a du moins déjà de bien sûr est qu'il nous est impossible de le faire seuls; ma femme, abattue par son mal, se souvient, pour surcroît, des gîtes où l'on nous a fourrés, et des traitements qu'on nous y a faits dans nos autres voyages, lorsque, plus jeunes et mieux portants, nous avions plus de courage et de force pour supporter la

fatigue et les angoisses. Elle aime mieux mourir ici que de s'exposer de nouveau à toutes ces indignités ; et nous croyons l'un et l'autre que la présence d'un tiers, ne fût-ce qu'un domestique, nous en sauveroit assez pour que nous puissions, armés de douceur et de résignation, supporter le reste. Cette délibération, monsieur, sur laquelle nous n'avons encore eu que des explications très vagues, est la première et la plus importante, sans quoi toutes les autres sont inutiles. Je sais que votre généreuse bienveillance prodiguera ses soins pour nous faciliter ce transport ; mais il s'agit encore de savoir ce qu'elle pourra faire pour nous le rendre praticable, et cela consiste essentiellement à trouver quelqu'un de connoissance, qui, ayant le même voyage à faire, veuille bien nous souffrir à sa suite, nous procurer des gîtes supportables, et nous garantir, autant que cela se pourra, des obstacles et des outrages qui, sous un faux air d'attentions et de soins, nous attendront dans la route. Si cette occasion ne se trouve pas, comme j'ai lieu de le craindre, le seul parti qui me reste à prendre est d'attendre ici votre arrivée ou celle de M. le commandeur, et de prendre patience, en attendant, comme j'espère faire jusqu'à la fin, à moins qu'il ne se présente quelque ressource imprévue, sur laquelle j'aurois grand tort de compter.

Quant aux soins qui regardent ici les guenilles que j'y puis laisser, c'est un article trop peu important pour que vous daigniez vous en occuper ainsi d'avance ; nous ne manquerons pas de gens empressés

à recevoir ce petit dépôt. Mon silence au sujet de M. de Neuville me paroissoit une réponse très claire; mais vous en voulez une expresse, il faut obéir. De l'humeur dont je me connois, il lui faudroit toujours bien moins de peine pour me faire oublier ses dispositions à mon égard, qu'il n'en a pris à me les faire connoître; mais, en attendant, prêt à lui rendre avec le plus vrai zèle tous les services qui pourroient dépendre de moi, je me sens peu porté à lui en demander. Il sembloit, au tour de votre précédente lettre, que vous aviez quelqu'un en vue pour cet effet; et je puis vous assurer, à cet égard, d'une confiance entière en quiconque viendra à moi de votre part.

A l'égard de la messe et de l'incognito, vous connoissez là-dessus mes principes et mes sentiments; ils seront toujours les mêmes. L'expérience m'a fait connoître l'inutilité et les inconvénients de ces petits mystères, qui ne sont qu'un jeu mal joué. Vous dites, monsieur, qu'on ne m'interrogera pas; on saura donc qu'il ne faut pas m'interroger: car d'ailleurs c'est un droit qu'avec peu d'égard pour mon âge s'arrogent avec moi sans façon petits et grands. Je mettrai, je vous le proteste, une grande partie de mon bonheur à vous complaire en toute chose convenable et raisonnable; mais je ne veux point là-dessus contracter d'obligation. Adieu, monsieur; quel que soit le succès des soins que vous daignez prendre pour moi, j'en suis touché comme je dois l'être, et leur souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. Ma femme partage ma

reconnaissance, et nous vous supplions l'un et l'autre d'agréer nos très humbles salutations*.

965. — À MADAME GUYENET, NÉE D'YVERNOIS.

Paris.....

Que le cœur me saigne sur votre situation, ma chère!... Malgré les consolations que le ciel nous a ménagées, je sens toute sa dureté; j'en gémis, et ce sentiment augmente mon regret de n'être pas auprès de vous : ma présence ne guériroit pas vos maux, c'est un malheur auquel peut-être toute la sagesse humaine ne sauroit trouver de remède; mais au moins nous pleurerions ensemble, et il me semble qu'il n'y a point de larmes qui n'en deviennent moins amères en se mêlant avec celles d'un ami. Hélas! que ne m'écoutez-vous quand il en étoit temps! Mais une pente fatale vous entraînoit; toute autre porte au bonheur, me disiez-vous, vous étoit fermée. Que restoit-il à faire, si ce n'est de vous aider à ouvrir la seule qui pouvoit vous y conduire? Elle ne vous y a point conduite néanmoins. L'eussiez-vous trouvé par une autre route? Je l'ignore. Il est des destinées dont une dure fatalité dispose, que la prudence ni la vertu ne peuvent faire éviter, et auxquelles il ne reste qu'à se soumettre en se réfugiant pour ainsi dire en soi-même, et cherchant toutes ses ressources dans son innocence

* Les choses n'ont pu s'arranger pour qu'il fit le voyage projeté. Bien peu de temps après il s'est décidé en faveur d'Ermenonville, où il est mort dans la même année.

(*Note du comte Duprat.*)

et dans son devoir. Telle est la vôtre, chère... Les espérances que vous pourriez fonder sur le retour de votre mari me paroissent, je vous l'avoue, très incertaines. Si c'étoit un homme vicieux, aux passions duquel on pût donner une autre pente, le mal ne seroit peut-être pas sans remède. Mais, ma chère enfant, avouons-le, c'est un homme nul; il n'a ni vice ni vertu dans l'ame; il n'a nulle espèce de ressort, il cède à toute impulsion; et celle du désordre a toujours l'ascendant, parceque la pente en est la plus habituelle et la plus facile. Ainsi sa vie se passera dans la crapule sans qu'il l'aime, parcequ'il manque de force pour s'en tirer; et quand, par la longue habitude à se laisser entraîner, le peu d'activité qui lui resté sera détruit, il vous restera, non parcequ'il se détachera du reste, mais parcequ'il ne sera plus à rien.

Ma chère.... oserai-je vous donner un conseil dur, mais nécessaire, et le seul qui puisse alléger vos peines? Oubliez votre mari, et consacrez-vous tout entière à vos enfants, à vos chers enfants, dans lesquels le ciel a placé tout l'espoir de votre vie et tout le dédommagement de vos maux. Donnez-leur des vertus, des talents, des connoissances bien choisies et bien dirigées. Tout le malheur de leur père est venu de la vie oiseuse, errante et nonchalante dans laquelle il a passé sa jeunesse. Tirez de ce malheur même l'utilité et l'exemple pour ses enfants. Apprenez-leur non seulement à s'occuper, mais, ce qui est plus important encore, à aimer l'occupation; et tâchez par la continuelle habitude du travail de leur rendre l'oisi-veté ennuyeuse. Ce conseil en forme sommaire dit

tout, et suffit. Ce n'est pas avec les esprits comme le vôtre qu'il faut s'arrêter sur les détails.

Il faut que je vous dise une idée qui m'est venue en méditant sur votre situation et sur la profonde incurie de votre mari. Je ne le crois pas absolument sans entrailles ; mais l'habitude à la longue étouffe la nature, et je doute qu'on puisse l'émouvoir puissamment par là. Il est un autre sentiment dont je le crois plus susceptible encore, c'est la vanité : la petite vanité est la maladie dominante de notre pays, et j'ai vu dans plus d'une occasion que votre mari n'étoit pas exempt de cette maladie. Je crois que s'il y a quelque moyen de le ramener, c'est en réunissant ces deux sentiments sur lui dans toute leur force. Le mal de la tentative que j' imagine est qu'elle ne peut se faire que quand vos enfants seront dans un âge plus avancé : mais enfin mieux vaut tard que jamais, et ce retard peut avoir aussi ses avantages. Je lui parlerois donc à peu près ainsi quand son fils aîné auroit dix à onze ans :

Quoique je sente avec la plus amère affliction le tort que votre conduite fait à vos enfants, je suis déterminée à n'user jamais des ressources qu'offrent les lois aux mères infortunées pour soustraire elles et leurs enfants à ces misères où les conduit le désordre d'un père insensé. De quelque manière que vous en usiez, vous continuerez d'être le maître du reste de leur fortune et de la mienne. Mais je ne vous crois pas assez dénaturé pour vous opposer aux moyens que ma tendresse veut employer pour les garantir au moins d'être réduits à mourir de faim ou à mendier leur pain. Permettez qu'au défaut de leur patrimoine que vous avez

dissipé, je fasse apprendre à vos deux fils des métiers pour vivre. C'est un devoir dont rien ne peut me dispenser ni vous non plus. D'ailleurs de bons ouvriers ne font aucun déshonneur à leur père, au lieu que les mendiants ou les voleurs lui en font beaucoup.

J'ai peine à croire qu'un pareil discours ne fit aucun effet sur lui; mais, pour mettre la chose au pis, je n'entends pas du tout que ce fût là seulement une proposition comminatoire, et je vous déclare franchement que quand vous les mettriez en apprentissage, même sans nécessité, pourvu que ce fût chez d'honnêtes gens où leurs mœurs ne courussent aucun risque, je regarderois cette conduite comme un soin très judicieux de votre part, sans m'embarrasser en aucune sorte des clameurs de quelques parents plus vains que sensés. Au reste, je puis me tromper; mais c'est là mon sentiment; et, soit que vous l'adoptiez ou non, je vous prie au moins qu'il soit reçu de votre cœur comme le mien vous l'offre.

966. — A MADAME LA COMTESSE D'HOUDETOT,

A EAUBONNE.

Sans date. (Montmorenci, 1759 ou 60.)

« Je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à mon état. S'il pouvoit être soulagé, il le seroit par les témoignages de votre amitié. Je me dis tout ce qu'il faut me dire sur mes injustices : ce seront les dernières, et vous ne recevrez plus de moi des plaintes que vous n'avez jamais méritées. Je ne suis pas mieux, c'est tout ce que je puis vous dire. Je n'ai de consolation

et de témoignage d'amitié que de vous seule, et c'est bien assez pour moi : mais il n'est pas étonnant que j'en desire de fréquents retours dans un temps où j'ignore si chaque lettre que je reçois de vous, et chaque lettre que je vous écris, ne sera pas la dernière. Adieu. Voilà la *Julie* : je travaille à la première partie, mais lentement, selon mes forces. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous, je vous en conjure, que vous n'avez jamais eu et n'aurez jamais d'ami qui vous soit aussi sincèrement et aussi purement attaché que moi. Croyez encore qu'il n'y a pas un bon sentiment dans une ame humaine qui ne soit au fond de la mienne et que je n'y nourrisse avec plaisir. Il me seroit doux, si j'avois à ne plus vous revoir, de vous laisser au moins une impression de moi qui vous fît quelquefois rappeler mon souvenir avec plaisir.

Ne donnez point la *Julie* à relier, je vous prie, jusqu'à nouvel avis, car je voudrois bien que, de quelque manière que ce soit, elle ne sortît point de vos mains.

Il faut que vous soyez non seulement mon amie, mais mon commissionnaire; car je n'ai plus de relation qu'avec vous. Je vous prie donc de vouloir bien vous faire informer à la poste s'il faut affranchir les lettres pour le canton de Berne. J'ai oublié de vous recommander le secret sur l'ouvrage commencé dont je vous ai parlé. Si vous en avez parlé à quelqu'un, il n'y a point de votre faute. Je vous prie de me le dire naturellement, mais de n'en plus reparler. Adieu, encore un coup. J'attends de vos nouvelles, c'est mon seul plaisir en ce monde. »

Note de M. Musset-Pathay.

Cette lettre, imprimée à Reims dans un journal, n'a point échappé à M. Barbier, et nous en devons la communication à ce savant.

Il me semble difficile d'en prouver l'authenticité, ne connoissant point la pièce autographe. Elle présente des circonstances qui ont besoin d'éclaircissements.

D'abord en disant, *voilà la Julie*, Jean-Jacques donne lieu de croire que cet ouvrage étoit achevé, qu'il l'envoyoit à madame d'Houdetot; mais, comme il ajoute qu'il *travaille lentement à la première partie*, il paroît annoncer assez positivement qu'il ne fait que commencer la copie de cet ouvrage. Ensuite, en lui recommandant de ne pas le *donner à relire*, il autorise à croire que cette copie est faite. Il y a donc une contradiction. Mais, pour l'expliquer, il suffit de faire une distinction entre l'exemplaire de *Julie* imprimée qu'il envoyoit à madame d'Houdetot et la copie qu'il faisoit, pour elle, de cet ouvrage.

Il ne paroît pas encore bien guéri de sa passion pour madame d'Houdetot, puisqu'il exprime un sentiment de jalousie dans le motif pour lequel il ne veut point que ce manuscrit sorte de ses mains, de *quelque manière que ce soit*.

Si l'on consulte les autres lettres de Jean-Jacques pour avoir quelques éclaircissements sur celle-ci, l'on en trouve une à madame de Luxembourg (n° 194), dans laquelle Rousseau dit qu'il s'occupe de la copie de la Nouvelle Héloïse, pour cette dame: mais il l'avertit que *quelqu'un est en date avant elle* (madame d'Houdetot), ajoutant qu'il va faire marcher de front les deux copies. Or, cette lettre étant du 29 octobre 1759, on pourroit supposer que celle que nous rapportons est d'une date postérieure.

Dans une autre lettre à la même maréchale (201), il parle encore de la copie destinée à madame d'Houdetot, et qui n'est pas encore finie, le 15 janvier 1760. Le 20 juin de la même année il envoya à la maréchale la troisième partie de la Nouvelle Héloïse (211). Enfin, le 6 octobre suivant, il dit à la même: « Vous aurez la sixième partie avant le 15, ou j'aurai manqué de parole à madame d'Houdetot, et je tâche de n'en manquer à personne (216). »

Quant à l'ouvrage dont il est question dans cette lettre, il n'en est que trois, faits ou projetés à cette époque (1759 et 1760): le

Contrat Social, l'*Émile*, et le *Matérialisme du sage*. Je présume que c'est de ce dernier que Jean-Jacques auroit eu l'intention de parler. Les interprétations dont le titre étoit susceptible le déterminoient à ne pas communiquer le projet de cet ouvrage (que malheureusement il n'eut pas le temps de faire), et cette particularité fut cause qu'on lui en vola le plan. Du reste nous n'avons aucune donnée suffisante pour motiver des conjectures.

Madame d'Houdetot a mis en tête du manuscrit de la *Nouvelle Héloïse* que Rousseau lui donna, une note qui mérite d'être rapportée; la voici: « Ce manuscrit fut pour moi le gage de l'attachement d'un homme célèbre : son triste caractère empoisonna sa vie; mais la postérité n'oubliera jamais ses talents. S'il eut l'art, trop dangereux peut-être, d'excuser aux yeux de la vertu les fautes d'une ame passionnée, n'oublions pas qu'il voulut surtout apprendre à s'en relever, et qu'il cherche constamment à nous faire aimer cette vertu qu'il n'est peut-être pas donné à la foible humanité de suivre toujours. »

N'ayant point vu le manuscrit en question, j'ignore s'il est réellement précédé de cette note. Je trouve que madame d'Houdetot passe trop facilement condamnation sur le *triste caractère*; et les témoignages de Corancez, de Saint-Pierre, de Grétry, etc., rapportés par nous*, doivent faire modifier celui d'une dame qui ne connut Rousseau que pendant quinze ou dix-huit mois, et le fit sortir de son état naturel en lui inspirant une passion violente dont il ne sentit que les orages. Je pense encore que cette note n'est en harmonie ni avec le *caractère angélique* de la maîtresse de Saint-Lambert, ni avec ce sentiment exquis des convenances qu'elle possédoit à un haut degré. Il me semble qu'elle ne devoit point parler de l'*art dangereux d'excuser aux yeux de la vertu les fautes d'une ame passionnée*, etc. Peu de femmes avoient, malgré l'usage qui leur servoit d'excuse, le droit de blâmer Julie d'Étanges ou son historien; et l'exception ne seroit point en faveur de celle qui troubla le repos de cet historien. Si l'on ne se tait point dans sa propre cause, quand elle est mauvaise, du moins ne parle-t-on pas contre le rôle qu'on y joue, et ne fournit-on pas des armes contre soi.

* Dans l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. J. Rousseau*.

967. — A SOPHIE *.

Viens, Sophie, que j'afflige ton cœur injuste; que je sois, à mon tour, sans pitié comme toi. Pourquoi t'épargnerois-je tandis que tu m'ôtes la raison, l'honneur, et la vie? Pourquoi te laisserois-je couler de paisibles jours à toi, qui me rends les miens insupportables? Ah! combien tu m'aurois été moins cruelle, si tu m'avois plongé dans le cœur un poignard au lieu du trait fatal qui me tue! Vois ce que j'étois et ce que je suis devenu : vois à quel point tu m'avois élevé et jusqu'où tu m'as avili. Quand tu daignois m'écouter, j'étois plus qu'un homme; depuis que tu me rebutes, je suis le dernier des mortels : j'ai perdu le sens, l'esprit, et le courage; d'un mot tu m'as tout ôté. Comment peux-tu te résoudre à détruire ainsi ton propre ouvrage? Comment oses-tu rendre indigne de ton estime celui qui fut honoré de tes bontés? Ah! Sophie, je t'en conjure, ne te fais point rougir de l'ami que tu as cherché. C'est pour ta propre gloire que je te demande compte de moi. Ne suis-je pas ton bien? N'en as-tu pas pris possession? tu ne peux plus t'en dédire, et, puisque je t'appartiens, malgré moi-même et malgré toi, laisse-moi du moins mériter de t'appartenir. Rappelle-toi ces temps de félicité qui, pour mon tourment, ne sortiront jamais de ma mémoire. Cette flamme invisible, dont je reçus une seconde vie plus précieuse que la

* C'est cette lettre si regrettée, la seule que madame d'Houdetot ne livra point aux flammes. Voyez à la fin la note de M. de Kératry.

première, rendoit à mon ame, ainsi qu'à mes sens, toute la vigueur de la jeunesse. L'ardeur de mes sentiments m'élevoit jusqu'à toi. Combien de fois ton cœur, plein d'un autre amour, fut-il ému des transports du mien ! Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : *Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée : non, jamais homme n'aima comme vous* ! Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche ! assurément il n'étoit pas suspect ; il étoit digne des feux dont je brûlois de t'y rendre sensible en dépit des tiens, et de t'arracher une pitié que tu te reprochois si vivement. Eh ! pourquoi te la reprocher ? En quoi donc étois-tu coupable ? En quoi la fidélité étoit-elle offensée par des bontés qui laissoient ton cœur et tes sens tranquilles ? Si j'eusse été plus aimable et plus jeune, l'épreuve eût été plus dangereuse : mais, puisque tu l'as soutenue, pourquoi t'en repentir ? Pourquoi changer de conduite avec tant de raisons d'être contente de toi ? Ah ! que ton amant même seroit fier de ta constance s'il savoit ce qu'elle a surmonté ! Si ton cœur et moi sommes seuls témoins de ta force, c'est à moi seul à m'en humilier. Étois-je digne de t'inspirer des desirs ? Mais quelquefois ils s'éveillent malgré qu'on en ait, et tu sus toujours triompher des tiens. Où est le crime d'écouter un autre amour, si ce

¹ Rousseau, dans ses Confessions, rapporte ces paroles ; mais il leur a donné plus d'élégance et plus d'énergie. Son imagination embellissoit alors ses souvenirs. On en peut juger en confrontant les deux versions. Voici celle des Confessions : « Non, jamais homme « ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous ! mais votre « ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne sauroit aimer deux « fois. »

n'est le danger de le partager? Loin d'éteindre tes premiers feux, les miens sembloient les irriter encore. Ah! si jamais tu fus tendre et fidèle, n'est-ce pas dans ces moments délicieux où mes pleurs t'en arracheroient quelquefois; où les épanchements de nos cœurs s'excitoient mutuellement; où, sans se répondre, ils savoient s'entendre; où ton amour s'animoit aux expressions du mien, et où l'amant qui t'est cher recueilloit au fond de ton ame tous les transports exprimés par celui qui t'adore? L'amour a tout perdu par ce changement bizarre que tu couvres de si vains prétextes. Il a perdu ce divin enthousiasme qui t'élevoit à mes yeux au-dessus de toi-même; qui te montrait à-la-fois charmante par tes faveurs, sublime par ta résistance, et redoubloit par tes bontés mon respect et mes adorations. Il a perdu, chez toi, cette confiance aimable qui te faisoit verser dans ce cœur qui t'aime tous les sentiments du tien. Nos conversations étoient touchantes : un attendrissement continuel les remplissoit de son charme. Mes transports, que tu ne pouvois partager, ne laissoient pas de te plaire, et j'aimois à t'entendre exprimer les tiens pour un autre objet qui leur étoit cher, tant l'épanchement et la sensibilité ont de prix, même sans celui du retour! Non, quand j'aurois été aimé, à peine aurois-je pu vivre dans un état plus doux, et je te défie de jamais dire, à ton amant même, rien de plus touchant que ce que tu me disois de lui mille fois le jour. Qu'est devenu ce temps, cet heureux temps? La sécheresse et la gêne, la tristesse ou le silence, remplissent désormais nos entretiens. Deux ennemis, deux indifférents, vivroient entre eux

avec moins de réserve que ne font deux cœurs faits pour s'aimer. Le mien, resserré par la crainte, n'ose plus donner l'essor aux feux dont il est dévoré. Mon ame intimidée se concentre et s'affaisse sur elle-même; tous mes sentiments sont comprimés par la douleur. Cette lettre, que j'arrose de froides larmes, n'a plus rien de ce feu sacré qui couloit de ma plume en de plus doux instants. Si nous sommes un moment sans témoins, à peine ma bouche ose-t-elle exprimer un sentiment qui m'opprime, qu'un air triste et mécontent le resserre au fond de mon cœur. Le vôtre, à son tour, n'a plus rien à me dire. Hélas! n'est-ce pas me dire assez combien vous vous déplaidez avec moi, que ne me plus parler de ce que vous aimez? Ah! parlez-moi de lui sans cesse, afin que ma présence ne soit pas pour vous sans plaisir.

Il vous est plus aisé de changer, ô Sophie! que de cacher ce changement à mes yeux. N'alléguez plus de fausses excuses qui ne peuvent m'en imposer. Les événements ont pu vous forcer à une circonspection dont je ne me suis jamais plaint : mais tant que le cœur ne change pas, les circonstances ont beau changer, son langage est toujours le même; et si la prudence vous force à me voir plus rarement, qui vous force de perdre avec moi le langage du sentiment pour prendre celui de l'indifférence? Ah! Sophie, Sophie! ose me dire que ton amant t'est plus cher aujourd'hui que quand tu daignois m'écouter et me plaindre, et que tu m'attendrissais à mon tour, aux expressions de ta passion pour lui! Tu l'adorois et te laissois adorer; tu soupirois pour un autre, mais ma bouche et mon cœur

recueilloient tes soupirs. Tu ne te faisois point un vain scrupule de lui cacher des entretiens qui tournoient au profit de ton amour. Le charme de cet amour croissoit sous celui de l'amitié ; ta fidélité s'honoroit du sacrifice des plaisirs non partagés. Tes refus, tes scrupules, étoient moins pour lui que pour moi. Quand les transports de la plus violente passion qui fut jamais, t'excitoient à la pitié, tes yeux inquiets cherchoient dans les miens si cette pitié ne t'ôteroit point mon estime ; et la seule condition que tu mettois aux preuves de ton amitié étoit que je ne cesserois point d'être ton ami.

Cesser d'être ton ami ! chère et charmante Sophie, vivre et ne plus t'aimer est-il, pour mon ame, un état possible ? Eh ! comment mon cœur se fût-il détaché de toi, quand aux chaînes de l'amour tu joignois les doux nœuds de la reconnoissance ? J'en appelle à ta sincérité. Toi qui vis, qui causas ce délire, ces pleurs, ces ravissements, ces extases, ces transports qui n'étoient pas faits pour un mortel, dis, ai-je goûté tes faveurs de manière à mériter de les perdre ? Ah ! non ; tu t'es barbarement prévalué, pour me les ôter, des tendres craintes qu'elles m'ont inspirées. J'en suis devenu plus épris mille fois, il est vrai ; mais plus respectueux, plus soumis, plus attentif à ne jamais t'offenser. Comment ton bon cœur a-t-il pu se résoudre, en me voyant tremblant devant toi, à s'armer de ma passion contre moi-même, et à me rendre misérable, pour avoir mérité d'être heureux ?

Le premier prix de tes bontés fut de m'apprendre à vaincre mon amour par lui-même, de sacrifier mes

plus ardents desirs à celle qui les faisoit naître, et mon bonheur à ton repos. Je ne rappellerai point ce qui s'est passé ni dans ton parc, ni dans ta chambre ; mais, pour sentir jusqu'où l'impression de tes charmes inspire à mes sens l'ardeur de te posséder, ressouviens-toi du Mont-Olympe, ressouviens-toi de ces mots écrits au crayon sur un chêne. J'aurois pu les tracer du plus pur de mon sang, et je ne saurois te voir ni penser à toi qu'il ne s'épuise et ne renaisse sans cesse. Depuis ces moments délicieux où tu m'as fait éprouver tout ce qu'un amour plaint, et non partagé, peut donner de plaisir au monde, tu m'es devenue si chère que je n'ai plus osé désirer d'être heureux à tes dépens, et qu'un seul refus de ta part eût fait taire un délire insensé. Je m'en serois livré plus innocemment aux douceurs de l'état où tu m'avois mis ; l'épreuve de ta force m'eût rendu plus circonspect à t'exposer à des combats que j'avois trop peu su te rendre pénibles. J'avois tant de titres pour mériter que tes faveurs et ta pitié même ne me fussent point ôtées ; hélas ! que faut-il que je me dise pour me consoler de les avoir perdues, si ce n'est que j'aimai trop pour les savoir conserver ? J'ai tout fait pour remplir les dures conditions que tu m'avois imposées ; je leur ai conformé toutes mes actions, et, si je n'ai pu contenir de même mes discours, mes regards, mes ardents desirs, de quoi peux-tu m'accuser, si ce n'est de m'être engagé, pour te plaire, à plus que la force humaine ne peut tenir ? Sophie ! j'aimai trente ans la vertu, ah ! crois-tu que j'aie déjà le cœur endurci au crime ? Non ; mes remords égalent mes transports ; c'est tout dire : mais pourquoi

ce cœur se livroit-il aux légères faveurs que tu daignois m'accorder, tandis que son murmure effrayant me détournait si fortement d'un attentat plus téméraire? Tu le sais, toi qui vis mes égarements, si, même alors, ta personne me fut sacrée! Jamais mes ardents desirs, jamais mes tendres supplications, n'osèrent un instant solliciter le bonheur suprême que je ne me sentisse arrêté par les cris intérieurs d'une âme épouvantée. Cette voix terrible qui ne trompe point me faisait frémir à la seule idée de souiller de parjure et d'infidélité celle que j'aime, celle que je voudrais voir aussi parfaite que l'image que j'en porte au fond de mon cœur; celle qui doit m'être inviolable à tant de titres. J'aurois donné l'univers pour un moment de félicité; mais t'avilir, Sophie! ah! non, il n'est pas possible, et, quand j'en serois le maître, je t'aime trop pour te posséder jamais.

Rends donc à celui qui n'est pas moins jaloux que toi de ta propre gloire, des bontés qui ne sauroient la blesser. Je ne prétends m'excuser ni envers toi, ni envers moi-même: je me reproche tout ce que tu me fais désirer. S'il n'eût fallu triompher que de moi, peut-être l'honneur de vaincre m'en eût-il donné le pouvoir; mais devoir au dégoût de ce qu'on aime des privations qu'on eût dû s'imposer, ah! c'est ce qu'un cœur sensible ne peut supporter sans désespoir. Tout le prix de la victoire est perdu dès qu'elle n'est pas volontaire. Si ton cœur ne m'ôtoit rien, qu'il seroit digne du mien de tout refuser! si jamais je puis me guérir, ce sera quand je n'aurai que ma passion seule à combattre. Je suis coupable, je le sens trop, mais je

m'en console en songeant que tu ne l'es pas. Une complaisance insipide à ton cœur, qu'est-elle pour toi, qu'un acte de pitié dangereux à la première épreuve, indifférent pour qui l'a pu supporter une fois? O Sophie! après des moments si doux, l'idée d'une éternelle privation est trop affreuse à celui qui gémit de ne pouvoir s'identifier avec toi. Quoi! tes yeux attendris ne se baisseroient plus avec cette douce pudeur qui m'enivre de volupté? Quoi! mes lèvres brûlantes ne déposeroient plus sur ton cœur mon ame avec mes baisers? Quoi! je n'éprouverois plus ce frémissement céleste, ce feu rapide et dévorant qui, plus prompt que l'éclair..... moment! moment inexprimable! quel cœur, quel homme, quel dieu, peut t'avoir ressenti et renoncer à toi?

Souvenirs amers et délicieux! laisserez-vous jamais mes sens et mon cœur en paix? et toutefois les plaisirs que vous me rappelez ne sont point ceux qu'il regrette le plus. Ah! non, Sophie, il en fut pour moi de plus doux encore et dont ceux-là tirent leur plus grand prix, parcequ'ils en étoient le gage. Il fut, il fut un temps où mon amitié t'étoit chère et où tu savois me le témoigner. Ne m'eusses-tu rien dit, ne m'eusses-tu fait aucune caresse, un sentiment plus touchant et plus sûr m'avertissoit que j'étois bien avec toi. Mon cœur te cherchoit et le tien ne me repoussoit pas. L'expression du plus tendre amour qui fut jamais n'avoit rien de rebutant pour toi. On eût dit à ton empressement à me voir que je te manquois quand tu ne m'avois pas vu : tes yeux ne fuyoient pas les miens, et leurs regards n'étoient pas ceux de la froi-

deur ; tu cherchois mon bras à la promenade , tu n'étois pas si seigneurise à me dérober l'aspect de tes charmes , et quand ma bouche osoit presser la tienne , quelquefois au moins je la sentois résister. Tu ne m'aimois pas , Sophie , mais tu te laissois aimer , et j'étois heureux. Tout est fini ; je ne suis plus rien , et , me sentant étranger , à charge , importun près de toi , je ne suis pas moins misérable de mon bonheur passé que de mes peines présentes. Ah ! si je ne t'avois jamais vue attendrie , je me consolerois de ton indifférence et me contenterois de t'adorer en secret ; mais me voir déchirer le cœur par la main qui me rendit heureux et être oublié de celle qui m'appeloit son doux ami ! ô toi qui peux tout sur mon être , apprends-moi à supporter cet état affreux , ou le change , ou me fais mourir ! Je voyois les douleurs que m'apprêtoit la fortune et je m'en consolais en y voyant tes plaisirs ; j'ai appris à braver les outrages du sort , mais les tiens ! qui me les fera supporter ? La vallée que tu fuis pour me fuir , le prochain retour de ton amant , les intrigues de ton indigne sœur , l'hiver qui nous sépare , mes maux qui s'accroissent , ma jeunesse qui fuit de plus en plus , tandis que la tienne est dans sa fleur , tout se réunit pour m'ôter tout espoir ; mais rien n'est au-dessus de mon courage que tes mépris. Avec la consolation du cœur , je dédaignerois les plaisirs des sens , je m'en passerois au moins : si tu me plains , je ne serois plus à plaindre. Aide-moi , de grace , à m'abuser moi-même : mon cœur affligé ne demande pas mieux ; je cherche moi-même sans cesse à te supposer pour moi le tendre intérêt que tu n'as plus. Je

force tout ce que tu me dis pour l'interpréter en ma faveur : je m'applaudis de mes propres douleurs quand elles semblent t'avoir touchée : dans l'impossibilité de tirer de toi de vrais signes d'attachement, un rien suffit pour m'en créer de chimériques. A notre dernière entrevue, où tu déployois de nouveaux charmes, pour m'enflammer de nouveaux feux, deux fois tu me regardas en dansant. Tous tes mouvements s'imprimoient au fond de mon ame ; mes avides regards traçoient tous tes pas : pas un de tes gestes n'échappoit à mon cœur, et, dans l'éclat de ton triomphe, ce foible cœur avoit la simplicité de croire que tu daignois t'occuper de moi. Cruelle, rends-moi l'amitié qui m'est si chère ; tu me l'as offerte ; je l'ai reçue ; tu n'as plus droit de me l'ôter. Ah ! si jamais je te voyois un vrai signe de pitié ; que ma douleur ne te fût point importune ; qu'un regard attendri se tournât sur moi ; que ton bras se jetât autour de mon cou ; qu'il me pressât contre ton sein ; que ta douce voix me dît avec un soupir, *Infortuné ! que je te plains !* oui, tu m'aurois consolé de tout : mon ame reprendroit sa vigueur, et je redeviendrois digne encore d'avoir été bien voulu de toi...

Note de M. de Kératry sur cette lettre.

Madame d'Houdetot ayant déclaré à J. J. Rousseau, quand il lui redemandoit les lettres qu'il lui avoit écrites pendant le séjour de l'un à l'Hermitage et de l'autre à Eaubonne, que ces lettres avoient été détruites par elle, à l'exception d'une seule, confiée à Saint-Lamher, et cette dernière ayant elle-même disparu, il y a lieu de croire que ce qu'on vient de lire est uniquement une copie du brouillon trouvé dans les papiers de J. J. Rousseau, dont M. Moul-

tu reeut le dépôt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit cette lettre à M. Moulton fils, qui en a fait l'envoi à M. de Musset, auteur de *l'Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. J. Rousseau* : production en harmonie avec le caractère et les actes de ce grand écrivain sur lequel elle lève bien des doutes. Sans avoir jeté les yeux sur l'autographe des pages précédentes, nous osons affirmer qu'elles appartiennent à l'auteur d'*Émile*, mais nous sommes persuadé qu'il les aura retouchées avant d'en faire l'envoi à madame d'Houdetot*. C'est sa verve, c'est sa chaleur de sentiment et sa force de pensée ordinaire, tempérée par un naturel charmant et quelquefois aussi accompagnée de formes paradoxales. C'est donc toujours Rousseau, mais ce n'est qu'un premier jet de sa plume. Notre opinion à ce sujet prendra un caractère d'évidence, pour peu que l'on remarque les parties négligées de cette lettre, ses incorrections nombreuses, les répétitions des mêmes termes, là où il étoit facile de les éviter, soin dont Rousseau s'acquittoit avec scrupule, souvent par le seul motif d'euphonie, ainsi que l'attestent les nombreux manuscrits de cet auteur. D'ailleurs, cette lettre est tellement remarquable en elle-même, que nous ne serions pas étonné qu'elle fût une de celles que madame d'Houdetot sacrifia avec le plus de regrets, peut-être même celle qu'elle ne put se résoudre à livrer aux flammes, et qu'elle crut fausement pouvoir préserver de la destruction en la confiant à Saint-Lambert. Un rival, même un rival heureux, est rarement digne d'un tel dépôt!

Signé Kr.

* Il résulte des renseignements qui nous ont été donnés, que cette lettre étoit chiffrée par Rousseau, et que c'est ce chiffre que possède M. Moulton, à qui nous en devons la copie.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.



TABLE ALPHABÉTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES OUVRAGES

DE J. J. ROUSSEAU,

CONTENUS DANS LES VINGT VOLUMES*.

- X. Air de cloches, tome XIII.
X. Air de trois notes, *ibid.*
X. Airs pour être joués la troupe marchant, *ibid.*
1747. Allée (l') de Sylvie, tome XII.
1759. Amours (les) de milord Édouard Bomston, t. VII.
X. Bouquet d'un enfant à sa mère, tome XII.
1766 }
 * } Confessions, tome I, II, III.
1770. }
1772. Considérations sur le gouvernement de Pologne,
 tome V.
1756 }
 * } Contrat social, *ibid.*
1760. }
1732 }
 * } Correspondance, tomes XVII, XVIII, XIX, XX.
1778. }
1765. Déclaration relative à M. le pasteur Vernes, t. XVI.
1740. Découverte (la) du Nouveau-Monde, tragédie en
 trois actes, tome XI.

* On a placé la lettre X devant les ouvrages dont la date est inconnue ou incertaine. Les ouvrages qui ne sont pas de Rousseau sont précédés de ce signe *.

1755. *Dédicace* du Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, tome iv.
1751. Dernière réponse à M. Bordes, *ibid.*
1752. Devin (le) du village, intermède, tome xi.
- 1775 } Dialogues, ou Rousseau juge de Jean-Jacques,
à } tome xvi.
1776. }
1767. Dictionnaire de musique, tomes xiv, xv.
1750. Discours (qui a remporté le prix à l'académie de Dijon) sur cette question. Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs? tome iv.
1751. Discours sur cette question: Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué? *ibid.*
1753. Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, *ibid.*
1742. Dissertation sur la musique moderne, tome xiii.
1755. Économie (de l') politique, tome iv.
1762. Émile, ou de l'Éducation, tomes viii, ix.
1747. Engagement (l') téméraire, comédie, tome xi.
- X. Énigme (sur le mot PORTRAIT), tome xii.
1771. Épitaphe de deux amants, *ibid.*
1741. Épître à M. Bordes, *ibid.*
1742. Épître à M. Parisot, *ibid.*
1751. Épître à M. de l'Étang, vicaire de Marcoussis, *ibid.*
- X. Essai sur l'origine des langues, tome xiii.
1755. Examen de deux principes avancés par M. Rameau, *ibid.*
1774. Extrait d'une réponse sur un morceau de l'Orphée de M. le chevalier Gluck, *ibid.*
- X. Extrait du projet de paix perpétuelle, tome v.
- 1763 } Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage
à } en botanique, tome xii.
1765. }
1740. Fragment d'une Épître à M. Bordes, *ibid.*

- X. Fragments d'observations sur l'Alceste italien de M. le chevalier Gluck, tome XIII.
1737. Fragments d'Iphis, tome XI.
1754. Fragments de Lucrece, *ibid.*
- 1757 }
à } Héloïse (la nouvelle), tome VI et VII.
1759. }
1776. Histoire de l'écrit intitulé, Rousseau juge de Jean-Jacques, tome XVI.
1758. Imitation (de l') théâtrale, tome XI.
- X. Imitation libre d'une chanson italienne de Métastase, tome XII.
- X. Inscription mise au bas d'un portrait de Frédéric II, tome XII.
- X. Jugement sur la paix perpétuelle, tome V.
- X. Jugement sur la polysydnie, *ibid.*
1778. Lettre à M. l'abbé de Pramont, sur la botanique, tome XII.
1765. Lettre à M. Ballière, sur la musique, tome XIII.
1766. Lettre à M. Burney, sur la musique, *ibid.*
1762. Lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, sur l'Émile, tome X.
1758. Lettre à M. d'Alembert, sur les spectacles, tome XI.
1768. Lettre à M. Delalande, sur la musique, tome XIII.
1764. Lettre à M. Du Peyrou, sur la botanique, t. XII.
1751. Lettre à M. Grimm, réponse à M. Gautier (sur son Discours sur les sciences et les arts), tome IV.
1751. Lettre à M. Grimm, sur la musique, tome XIII.
1754. Lettre à M. Lesage père, sur la musique, *ibid.*
1768. Lettre à M. Liotard, de Grenoble, sur la botanique, tome XII.
1756. Lettre à M. Perdriau, sur la musique, tome XIII.
- X. Lettre à M. Philopolis (sur son Discours sur l'inégalité des conditions), tome IV.
1751. Lettre à M. l'abbé Raynal (sur son Discours sur

- les sciences et les arts), tome iv.
1754. Lettre à M. l'abbé Raynal, sur la musique, t. xiii.
- X. Lettre d'un symphoniste, *ibid.*
1753. Lettre sur la musique françoise, *ibid.*
1751. Lettre sur une nouvelle réfutation de son Discours sur les sciences et les arts, tome iv.
1764. Lettres à M. Butta-Foco, sur la législation de la Corse, tome v.
1762. Lettres à M. de Malesherbes, sur la botanique, tome xii.
- 1766 } Lettres à M^{re} la duchesse de Portland, sur la botanique, *ibid.*
- à } 1776. }
- 1769 } Lettres à M. de La Tourette, sur la botanique, *ibid.*
- à } 1773. }
- 1757 } Lettres à Sara, *ibid.*
- ou } 1762. }
1764. Lettres écrites de la montagne, tome x.
- 1771 } Lettres élémentaires sur la botanique, à M^{re} Dessert, tome xii.
- à } 1773. }
1762. Lévitè (le), d'Éphraïm, *ibid.*
- * Mandement de M^r l'archevêque de Paris, tome x.
1736. Mémoire à S. E. M^r le gouverneur de Savoie, tome xii.
1742. Mémoire à M. Boudet, pour M. de Berney, évêque de Genève, *ibid.*
1743. Muses (les) galantes, ballet, tome xi.
- X. Musique (sur la) militaire, tome xiii.
1734. Narcisse, ou l'amant de lui-même, comédie, tome xi.
1774. Olinde et Sophronie, tome xii.
1751. Oraison funèbre du duc d'Orléans, tome iv.
1746. Persifleur (le), tome xii.

- X. Polysynodie de l'abbé de Saint-Pierre, tome v.
- * Précis de la vie de J.-J. Rousseau, depuis l'époque où il a terminé ses Confessions, jusqu'à sa mort, tome III.
- 1743. Prisonniers (les) de guerre, comédie, tome XI.
- 1742. Projet concernant de nouveaux signes pour la musique, tome XIII.
- 1738. Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie, tome XII.
- 1765. Pygmalion, scène lyrique, tome XI.
- X. Quatrain à M^{me} Dupin, tome XII.
- X. Quatrain pour un de ses portraits, *ibid.*
- 1755. Reine (la) fantasque, conte, *ibid.*
- 1758. Réfutation (notes en) de l'ouvrage d'Helvétius, intitulé, de l'Esprit, *ibid.*
- * Réponse du roi de Pologne au Discours de Jean-Jacques Rousseau (sur les sciences et les arts), tome IV.
- 1751. Réponse de J.-J. Rousseau au roi de Pologne, *ibid.*
- 1758. Réponse à une lettre anonyme, tome XI.
- 1738. Réponse au mémoire anonyme intitulé, Si le monde que nous habitons est une sphère, tome XII.
- 1777 } Réveries (les) du promeneur solitaire, tome III.
- 1778. }
- X. Romance d'Alexis, tome XIII.
- X. Romance de Roger, *ibid.*
- X. Romance du rosier, *ibid.*
- X. Rondeau composé pour M. de Grammont, *ibid.*
- X. Strophes ajoutées au siècle pastoral, idylle de Gresset, tome XII.
- * Tableau de la constitution de Genève, tome X.
- 1737. Traduction de l'ode de Jean Puthod, pour les noces du roi de Sardaigne, tome XII.

1759. Traduction du premier livre de l'histoire de Tacite,
tome XII.
1759. Traduction de l'Apocolokintosis de Sénèque, sur
la mort de l'empereur Claude, *ibid.*
1737. Verger (le) des Charmettes, *ibid.*
X. Vers à M^{lle} Théodore, *ibid.*
X. Vers pour M^{me} de Fleurieu, *ibid.*
1737. Virelai à M^{me} la baronne de Warens, *ibid.*
1764. Vision de Pierre le Voyant, tome X.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.
DE LA CORRESPONDANCE.

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA CORRESPONDANCE.

A.

ANONYMES. N^{os} 10, 15, 26, 43, 90, 163, 221, 234, 236, 237, 241, 264, 329, 362, 366, 369, 384, 386, 392, 408, 423, 424, 425, 434, 435, 436, 438, 440, 444, 452, 453, 466, 470, 473, 480, 506, 510, 511, 512, 533, 542, 543, 553, 567, 675, 680, 681, 719, 729, 730, 765, 837, 875, 876, 893, 894, 898, 901, 902, 903, 910, 914, 915, 924, 925, 935, 936, 943, 955, 959, 960, 962.

ABAUZIT (à M.), n^o 522.

ACADÉMIE DE DIJON (à MM. de l'), n^o 45.

ALEMBERT (à M. d'), n^{os} 71, 92, 170, 238, 251.

ALTUNA (à M.), n^o 40.

AMELOT DU CHAILLOU (à M.). Voyez la note de la lettre à M. du Theil, n^o 30.

ARGENSON (à M. le comte d'), n^o 69.

B.

BALLIÈRE (à M.), n^o 545.

BASTIDE (à M. de), n^{os} 199, 210.

BEAU-CHATEAU (à M.), n^{os} 383, 867, 880.

BEAUTEVILLE (à M. le chevalier de), n^o 662.

BECKET et de HONDT (à MM.), n^o 678.

BELLOY (à M. de), n^{os} 907, 913.

BELOSELSKI (à M. le prince de), n^o 958.

BOISSI (à M. de), n^{os} 88, 96.

BONDELI (à mademoiselle Julie), n^o 447.

BORDES (à M.), n^o 68.

BOUFFLERS (à madame de), n^{os} 219, 322, 333, 337, 347, 352, 365, 443, 486, 656, 659, 674, 677, 712, 813, 821.

BOURETTE (à madame), n° 244.

BURNAND (à M. J.), n° 391, 393, 397.

C.

CARTIER (à M.), n° 191.

CESARGES (à M. de) n° 920.

CHAMFORT (à M. de), n° 478, 494.

CHAPPUIS (à M. Marc), n° 405, 406.

CHAPPUIS (à M. Paul), n° 548.

CHARMETTES (à M. le comte des). Voyez à M. de Conzié.

CHAUVEL (Réponses aux questions faites par M.) n° 731.

CHENONCEAUX (à madame de), n° 551. Voyez aussi la lettre à madame de Francueil, n° 48.

CHOISEUL (à M. le duc de), n° 822.

CLAIRAUT (à M.), n° 569.

COINET (à M.), n° 160, 284, 593, 669.

CONDORCET (au marquis de), n° 906.

CONSISTOIRE DE MOTIERS (au), n° 580.

CONTI (à M. le prince de), n° 313, 827, 883.

CONWAY (à M. le général), n° 687, 756, 764.

CONZIÉ (à M. de), n° 21, 25, 437.

COSSÉ (à M. le chevalier de), n° 948.

CRAMER DE LON (à madame), n° 321.

CRÉQUI (à madame de), n° 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 83, 175, 182, 232, 233, 243, 303, 308, 481, 654, 685, 929, 930, 931, 944.

D.

DANET (à Jacqueline), n° 252.

DASTIER, (à M.), n° 560.

DAVENPORT (à M.), n° 701, 705, 717, 727, 740, 741, 763.

DELALIVE (à M.), n° 218.

DELEYRE (à M.), n° 173, 196, 474, 502, 558.

DELUC (à M.), n° 382, 413, 564.

D'ÉON (à M. le chevalier), n° 671.

DEWES (à mademoiselle), n° 700, 724, 805.

DIDEROT (à M.), n° 129, 130, 165.

DUCHESNE (à M.), n° 209, 532.

DUCHESNE (à mademoiselle), n° 371.

DUCLOS (à M.), n° 226, 517, 418, 418, 538.

DUMOULIN (à M.), n° 372.

DU PEYROU (à M.), n° 486, 490, 492, 495, 517, 520, 524, 530, 541, 546, 559, 570, 571, 577, 581, 586, 589, 590, 591, 594, 595, 596, 597, 603, 604, 605, 606, 607, 609, 611, 616, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 629, 631, 632, 633, 635, 636, 637, 639, 641, 645, 650, 653, 657, 660, 664, 665, 668, 684, 688, 690, 691, 703, 711, 720, 721, 722, 732, 746, 754, 758, 759, 767, 769, 772, 774, 777, 779, 786, 788, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 797, 800, 811, 814, 819, 825, 826, 828, 829, 839, 844, 845, 846, 858, 863, 868, 870, 874, 879, 881, 882, 884, 887, 888, 892, 896, 899, 912, 933, 941, 946.

DUPONT (à M.), n° 24.

DUPRAT (à M. le comte), n° 961, 963, 964.

DUSAULX, (à M.), n° 932, 937, 938, 939, 940.

DUTENS (à M.), n° 735, 747, 751, 755, 796, 933.

E.

ÉPINAY (à madame D'), n° 78, 80, 81, 86, 87, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 153, 159, 164.

ESCHERNY (à M. D') n° 448, 583, 602.

EYBENS (à M. D'), n° 19.

F.

FAVRE (à M.), n° 403.

FÉLICE (à M. de), n° 576.

FOULQUIER (à M.), n° 503.

FRANCUEIL (à M. de), n° 63.

FRANCUEIL (à madame de), n° 48.

FRÉRON (à M.), n° 66.

G.

GALLEY (à mademoiselle), n° 468.

GAUFFECOURT (à M. de), n° 414, 537.

GINGINS DE MOIRY (à M. de), n° 318, 328.

GONCERU (à madame), n° 73, 905.

GRAFFENRIED (à M. de), n° 626, 627, 628, 630.

GRAFFENRIED (à mademoiselle de) n° 2.

GRAFFTON, (à M. le duc de), n° 736.

GRANVILLE (à M.), n° 694, 695, 696, 697, 698, 699, 744, 749, 750, 780, 804.

GRIMM (à M.), n° 152, 156.

GUÉRIN (à M.), n° 229.

GUY (à M.), n° 465, 706, 738, 781.

GUYENET (à madame), n° 550, 965.

H.

HARCOURT (au comte de), n° 728, 739, 745, 752, 757, 762, 776, 801, 952,

HIRZEL (à M.), n° 513.

HOUDETOT (à madame d'), n° 154, 158, 161, 166, 966. Voyez aussi les lettres à Sophie, n° 172 et 967.

HUBER (à M.), n° 282.

HUME (à M. David), n° 379, 643, 666, 667, 692, 702.

I.

INSÉPARABLES (aux), n° 262.

IVERNOIS (à M. d'), n° 422, 441, 463, 479, 483, 484, 491, 516, 526, 529, 531, 536, 539, 563, 585, 592, 599, 608, 613, 615, 617, 638, 642, 646, 647, 652, 658, 661, 672, 689, 693, 710, 713, 726, 734, 742, 760, 785, 808, 809, 810, 812, 816, 820, 823, 824.

IVERNOIS (à madame d'), n° 579.

IVERNOIS, (à mademoiselle d'), n° 364, 587, 610.

JODELH (à M. l'abbé de), n° 271.

JULIE (à). Voyez madame Latour.

K.

KEIT (à M.), n° 387.

KRITH (à M. George). Voyez milord maréchal.

KLUPFFEL (à M.), n° 600.

L.

LALANDE (à M. de), n° 818.

LALLIAUD (à M.), n° 497, 521, 584, 723, 835, 843, 848, 850, 852, 859, 861, 864, 869, 871, 873, 877, 890, 897, 917.

LA PORTE (à M. l'abbé de), n° 396.

LASTIC (à M. le comte de), n° 77.

LATOUR (à M. de), n° 499.

LATOUR (à madame), n° 258, 261, 267, 269, 270, 272, 275, 278, 285, 286, 292, 293, 298, 301, 304, 305, 309, 339, 345, 346, 359, 367, 370, 374, 380, 398, 404, 410, 421, 427, 428, 431, 442, 449, 453, 464, 488, 505, 525, 556, 575, 612, 649, 655, 737, 798, 803, 807, 866, 878, 885, 886, 927, 945, 947, 953.

LA TOURETTE (à M. de), n° 922.

LE NIEPS (à M. de), n° 184, 500, 555.

LEROY (à M.), n° 177.

LESAGE (au père), n° 72.

LE VASSEUR (à mademoiselle), n° 316, 830.

LINNÉ (à M.), n° 949.

LOISKAU DE MAULÉON (à M.), n° 363.

LORENZY (à M. le chevalier de), n° 187, 220, 222.

LUXEMBOURG (à M. le maréchal de), 185, 188, 192, 195, 200, 203, 217, 268, 273, 311, 315, 320, 373, 375, 401, 462.

LUXEMBOURG (à madame la maréchal de), n° 186, 189, 193, 194, 197, 201, 205, 206, 211, 212, 213, 214, 216, 228, 240, 246, 248, 254, 255, 256, 257, 260, 263, 265, 266, 274, 277, 283, 289, 290, 291, 297, 299, 314, 330, 336, 475, 476, 783.

LUZE (à M. de), n° 634, 640, 644, 648, 651, 683.

LUZE (à madame de), n° 455, 507, 682.

LUZE WARNEV (à madame de), n° 432.

M.

MABLY (à M. l'abbé de), n° 552.

MALHESHERBES (à M. de), n° 207, 208, 223, 224, 225, 231, 235, 281, 287, 296, 350, 355, 514, 686, 956.

MARCEL (à M.), n° 385.

MARCET (à M.), n° 332.

MARTEAU (à M.), n° 496.

MARTINET (à M.), n° 419.

MÉNARS (à madame la marquise de), n° 76.

MESMES (à madame la marquise de), n° 789, 954.

MEURON (à M.), n° 565, 573, 578, 588.

MICOUD (à M.), n° 14.

MILORD MARÉCHAL, 325, 338, 354, 356, 389, 456, 458, 459, 485, 508, 519, 544, 557, 582, 704, 707, 716, 718, 725, 743, 753.

MIRABEAU (à M. le marquis de), n° 733, 761, 766, 768, 770, 771, 773, 775, 778, 782, 784, 799, 802, 806, 817.

MOLLET (à M.), n° 250.

MONIER (à M.), n° 113.

MONTAIGU (à madame de), n° 28.

MONTMOLLIN (à M. de), n° 340, 361, 394, 528, 574.

MONTMORENCY (à madame la duchesse de), n° 242.

MONTPEROUX (à M. de), n° 523.

MOUCHON (à M.), n° 351.

MOULTOU (à M.), n° 180, 202, 230, 245, 247, 253, 276, 279, 288, 294, 302, 307, 311, 317, 319, 323, 324, 327, 331, 334, 335, 348, 349, 357, 358, 360, 368, 376, 378, 381, 390, 395, 400, 402, 407, 411, 412, 420, 501, 535, 554, 561, 572, 614, 815, 847, 849, 851, 857, 862, 865, 872, 891, 900, 904, 916, 918.

N.

NÉAULME (à M.), n° 306.

NUNCHAM (à lord vicomte de). Voyez Harcourt.

O.

OFFREVILLE (à M. D'), n° 259.

ORLOFF (à M. le comte), n° 663.

P.

PANCKOUCKE (à M.), n° 539, 450, 471, 527, 598.

PERDRIAU (à M.), n° 75, 94.

PÈRE (à son), n° 1, 4, 5, 8.

PETIT (à M.), n° 47.

PETIT-PIERRE (à M.), n° 377.

PICTET (à M.), n° 344, 451, 540.

POMPADOUR (à madame la marquise de), n° 65.

POPLINIÈRE (à M. de La), n° 310.

PORT (à madame). Voyez mademoiselle Dewes.

PORTLAND (à madame la duchesse de), n° 714.

PURY (à M. de P.) n° 566.

R.

RAYNAL (à M. l'abbé), n° 46, 67.

RÉDACTEUR (au) du journal de Verdun, n° 23.

REGNAULT (à M.), n° 430.
 REY (à M. Marc-Michel), n° 709.
 ROGUIN (à M. Daniel), n° 34, 388, 493.
 ROGUIN (à madame), n° 457.
 ROI DE PRUSSE (au), n° 326, 353, 670.
 ROMILLY (à M.), n° 169.
 ROUSSEAU (à M. Théodore), n° 343, 409, 509.
 ROUSSEAU (à M. F. H.), n° 416, 679.
 ROUSSEAU (à madame), n° 889.
 ROUSTAN (à M.), n° 280, 715.

S.

SAINT-BOURGEOIS (à M.), n° 547.
 SAINT-FLORENTIN (à M. le comte de), n° 183.
 SAINT-GERMAIN (à M. de), n° 853, 855, 895, 908, 909, 911, 919, 921,
 923, 926, 928, 942, 950.
 SAINT-JAMES (CHRONICLE à l'auteur du), n° 676.
 SAINT-LAMBERT (à M. de), n° 51, 155.
 SANDOZ (à madame la générale), n° 568.
 SARTINE (à M. de), n° 300, 787, 951, 957.
 SAUTTERSHEIM (à M. de), n° 469, 477.
 SCHEYB (à M. de), n° 110.
 SÉGUIER DE SAINT-BRISSON (à M.), n° 482, 534.
 SERRE (à mademoiselle), n° 9.
 SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE DE BERNE (à MM. de la), n° 295.
 SOPHIE (à), n° 168.
 SOURGEL (à madame de), n° 22.
 STRAFFORD (à milord), n° 673.

T.

TANTE (à sa), n° 6.
 TANTE GONCERU (à sa). Voyez Gonceru.
 THEIL (à M. du), n° 29, 30, 31, 32.
 THÉODORE (à mademoiselle), n° 748.
 TONNERRE (à M. le comte de), n° 831, 832, 833, 834, 836, 838, 840,
 841, 842, 854, 856.
 TRESSAN (à M. le comte de), n° 91, 93, 95.
 TRONCHIN (à M. le docteur), n° 179.
 TURPIN (à M. le comte de), n° 70.

U.

USTERI (à M.), n° 415.

V.

VERDELIN (à madame la marquise de), n° 446, 467, 549, 708.

VERNA (à madame la présidente de), n° 860.

VERNES (à M.), n° 74, 79, 82, 89, 99, 138, 162, 167, 168, 171, 176, 178, 181, 190, 198, 204, 249.

VERNET (à M. Jacob), n° 174, 227, 341.

VIRTEMBERG (à M. le prince Louis-Eugène de), n° 426, 429, 433, 439, 445, 454, 461, 472, 487, 498, 515, 562.

VOLTAIRE (à M. de), n° 35, 44, 84, 85, 112, 601.

WARENS (à madame la baronne de), n° 3, 7, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 20, 27, 33, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 64.

WATTELET (à M.), n° 399.

Z.

ZINZENDORF (à M. le comte Charles de), n° 504.

TABLE
GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE
DES MATIÈRES.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

A.

AARON, frère de Moïse. Ses prodiges, X, 238.

ABAILARD ou **ABÉLARD**. Jugement sur sa conduite. Rousseau le regarde comme un misérable digne de son sort, et connoissant aussi peu l'amour que la vertu, VI, 110. Quelle étoit son opinion sur la prière, VII, 418.

ABAUZIT. Son éloge, VII, 185. Rousseau se félicite d'avoir son approbation, XVII, 366. Rousseau se flatte de l'espoir de le revoir dans le séjour des justes, XVIII, 267. Continue de prendre intérêt à Rousseau, même après sa querelle avec Hume, XIX, 363.

Abbé (l') de Saint-Pierre. Voyez **SAINT-PIERRE** (l'abbé de).

Abeilles. Comment Rousseau étoit parvenu à apprivoiser les siennes, I, 353.

Abel (poème de la mort d'). Charmant ouvrage, où l'on voit un exemple de la manière dont on doit donner aux enfants une juste idée de la mort, IX, 247.

Aburdité. C'en est une de raisonner sur ce qu'on ne sauroit entendre, XI, 14.

Académie des sciences. Contient plus d'erreurs que tout un peuple de Hurons, VIII, 358.

Académie françoise. Madame de Luxembourg propose à Rousseau d'en être membre, II, 376.

Académie de Dijon. Elle couronne le premier discours de Rousseau, II, 120; et propose un nouveau sujet de prix auquel Rousseau concourt encore, et qui donne lieu au discours sur l'inégalité des conditions, II, 172.

Académies. Produisent un bon effet comme palliatif aux désordres que fait naître la culture des sciences et des arts, IV, 35, 94; XI, 237. Chacun de ceux qui les composent vaut mieux seul qu'avec le corps, IX, 175. Leurs travaux sur la langue la rendent froide et monotone, XIII, 169. Les Génois n'en ont établi une chez les Corses que pour les subjuguier plus aisément, XI, 230.

Accent. Ane du discours; s'il faut se piquer de n'en point avoir, et ce que le François met à la place, VIII, 84. Le langage

- des enfants n'en a point, 243.
- Accents. Voyez Langues.*
- ACHILLE.** Allégorie de son immersion dans le Styx, VIII, 31. Comment le poète lui ôte le mérite de la valeur, 46.
- Acoustique. Voyez Sauveur.*
- Activité (l').** Défaillante chez le vieillard; elle se concentre dans son cœur; elle surabonde au contraire dans celui de l'enfant, et s'étend au dehors, VIII, 73.
- ADAM.** Idée qu'il faut prendre de la défense que Dieu lui avoit faite, X, 21. Avoit été instruit par Dieu lui-même, XIII, 177.
- Adolescence.** Signes des approches de cet âge, VIII, 368. Elle peut être accélérée ou retardée par l'éducation, 377. La fin de cet âge est le temps le plus propre à jouir de la vie, IX, 336.
- Adolescent non encore pubère.** Cet état appelé encore *enfance*, faute de termes propres à l'exprimer, VIII, 274. Pourquoi cet âge est celui des instructions, des études, 276. Quelles études lui conviennent, et quel principe doit l'y diriger, 277. Temps où le mot *utile* peut avoir un sens pour lui, et parti qu'on en peut tirer, 303. *Voy. ÉMILE.*
- Adolescent devenu pubère.** (*Voy. Puberté.*) Le premier sentiment dont il est susceptible n'est pas l'amour, mais l'amitié, VIII, 386. Époque où la pitié commence à naître chez lui, 391. Comment mettre à profit cette disposition pour le rendre sensible, 392, 401. Trois maximes dont il faut se pénétrer à cette occasion, 393, 394, 396. Loin d'être un obstacle à l'éducation, le feu qui l'anime donne sur lui une nouvelle prise, 413. Après lui avoir montré les hommes par les accidents communs à leur espèce, il faut les lui montrer par leurs différences, 418. Choix de ses sociétés, 420. Étude de l'histoire, 422...434. Laisser l'adolescent un peu à lui-même, en l'exposant à faire des fautes, 439. Conduite de son gouverneur en pareil cas, 440. Lecture des fables, et méthode à suivre en cette partie, 443. *Voyez ÉMILE.*
- ADRASTE,** roi des Dauniens. Émile en trouve au moins un dans ses voyages, IX, 435.
- Adultère.** Façon de penser des gens du monde sur ce crime, VI, 382. Comment ils le justifient, 477. Réfutation de leurs sophismes, 509; IX, 207.
- Affaires.** Comment un jeune homme peut les apprendre, VIII, 446. Ceux qui ne traitent que les leurs propres s'y passionnent trop, 453.
- Affronts déshonorants.** A qui en appartient la vengeance, VIII, 449.
- Âge d'or.** Est traité à tort de chimère, et en est une pour ceux qui ont le cœur et le goût gâtés, IX, 450.
- AGÉSILAS.** Mot de ce Spartiate sur l'éducation, IV, 32.
- Agréments.** Objets de l'éducation des femmes, par rapport au corps, IX, 217.
- Agriculture.** L'invention des autres arts fat nécessaire pour forcer l'homme à s'y appliquer, IV, 271. *Voyez Arts.*
- Agrigentins.** Empédocle leur reprochoit d'entasser les plaisirs, comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, IX, 183.

ACRIPPINE, femme de Germanicus, VII, 305.

AIGUILLON, (madame d'). Ses liaisons avec l'abbé de Saint-Pierre, II, 200.

AJAX, Eût craint Achille, et défié Jupiter, VIII, 463.

ALAMANNI (le P.), oratorien, II, 497, XVIII, 50.

ALARY (l'abbé), de l'académie françoise, II, 28.

ALBERT, chanteur de l'opéra, II, 85.

Album des voyageurs allemands, IX, 405.

ALCIBIADE. Quiconque fréquente plusieurs sociétés doit être plus flexible que lui, VI, 327.

ALCINOUS. Description de son jardin, IX, 339.

ALEMBERT (d'). Commencement de sa liaison avec Rousseau, II, 106. A quelle occasion celui-ci lui écrit sa *Lettre* sur les spectacles, 336. Caractère de la réponse à cette lettre, XI, 185; XVI, 421. Écrit à Rousseau sur la détention de l'abbé Morellet, II, 403. Son jugement sur l'*Émile*, 458. Éloge de sa *Préface de l'Encyclopédie*, XVII, 483. Est soupçonné par Rousseau d'avoir soustrait une partie de ses papiers, III, 31, et d'avoir beaucoup profité, pour ses *Éléments de Musique*, des articles que Rousseau avoit faits sur cet art pour l'*Encyclopédie*, et qu'il a eus entre les mains, 32. Éroit un Arlequin du fils de l'impératrice de Russie, XVIII, 131. Ses *Lettres sur madame Geoffrin*, citées, III, 361. Sa *Préface sur l'Encyclopédie*, citée, IV, 75. Sur son article *Genève*, dans l'*Encyclopédie*, X, 316.

ALEXANDRE. Force les Ictyophages à renoncer à la pêche, IV, 8.

Trait de ce prince qui prouve qu'il croyoit à la vertu, VIII, 160..... 163. Allusion à la manière dont il dompta son fameux coursier Bucéphale, VIII, 273. S'il tua Clitus dans l'ivresse, il fit mourir Philotas de sang froid, XI, 146. Son action d'apposer son sceau sur la bouche de son favori, vaut mieux qu'un long discours, IX, 131.

ALEXANDRE DE PHÈRE. Faisoit égorger tous les jours une foule de citoyens, et n'osoit assister à la représentation d'aucune tragédie, IV, 245.

Algèbre. Ce que pense Rousseau de l'application de cette science à la géométrie, I, 351.

ALIBART (d'), auteur de la *Flora Parisiensis*, II, 135.

Aliments. On peut juger du caractère des gens par les aliments qu'ils préfèrent, VII, 81. Dans l'ordre naturel, les plus agréables doivent être les plus sains, VIII, 247. Les solides nourrissent mieux que les liquides, VII, 54. Choix et mesure des aliments propres à l'enfance, 249, 257. Leur effet sur le caractère, 253.

Allée de Sylvie. Composition de cette pièce, II, 98.

Alliances et Traités. Ne servent de rien avec les puissances chrétiennes, qui ne connoissent d'autres liens que ceux de leur intérêt, V, 402.

ALPHONSE X, roi de Léon et de Castille. Mot impie qui lui est attribué, IV, 72.

ALTHUSEN ou **ALTHUSIUS**, jurisconsulte. Son livre sur la *Politique*, le fit persécuter, X, 332.

ALFONSO, Biscayen. Rousseau fait sa connoissance à Venise, II, 44. Portrait et caractère de cet intéressant jeune homme, 76. Projet formé entre eux, et qui ne peut s'exécuter, 78.

Amateurs et Amatrices. Comment font à Paris leurs ouvrages, VIII, 353. Exceptions, *idem*.

AMATUS LUSITANUS, médecin portugais, assertion extravagante émise par lui, IX, 32.

AMBROISE, archevêque de Milan. Comment fut l'inventeur du plain-chant, XV, 84. Introduit l'usage de l'antienne dans l'église latine, XIV, 56.

Ame. Son immatérialité, son immortalité. (Voyez *Religion naturelle*.) Pourquoi, soumise aux sens, en est-elle quelquefois subjuguée, IX, 67. De l'état des âmes après la mort, VII, 480. On peut croire que les âmes des méchants sont anéanties après leur mort, XVII, 328. L'immortalité de l'âme, suite nécessaire de la justice de Dieu, 233, 317.

Amiens. Honneurs que Rousseau y reçoit à son retour d'Angleterre, et son entrevue avec Gresset, III, 160; XVI, 112.

Amis. Rousseau permet tout aux siens, hors le mépris, XVII, 276. Il prédit qu'un jour le nom de son ami honorerait ceux qui l'auront porté, XX, 327.

Amitié. Est le premier sentiment de la jeunesse, VIII, 386. Ajoute à la force de l'âme humaine, VI, 318. Est ennemie d'un vain babillage, VII, 233. Ne peut se passer de retour, VIII, 414. Si elle rend quelquefois diffamé l'ami qui parle, elle rend patient l'ami qui écoute, VI, 481. Celle qui se cultive aux dépens des devoirs, n'a plus de charmes,

X, 93. Rousseau ne rallume jamais une amitié éteinte, XIX, 94.

Amour. Suppose des jugements et des comparaisons, VIII, 374. Il doit être réciproque, *ibid*. L'homme sauvage n'en peut connoître que le physique, IV, 250. Deux espèces d'amour bien distinctes, I, 37. Rousseau conçoit un sentiment plus tendre encore et plus voluptueux, 152. Caractère du véritable amour, VI, 470; IX, 283. Doit être uni à l'honnêteté, VI, 515; IX, 271; XVI, 76. Même heureux, ne peut être séparé de la pudeur, VI, 186. C'est un de ses miracles de faire trouver du plaisir à souffrir, 342. Dédommagement de ce qu'on lui sacrifie, *ibid*. Effets et longue influence d'un premier amour, IX, 330. N'est pas le premier sentiment dont un jeune homme soit susceptible, VIII, 386. Effet d'un véritable amour sur les mœurs et les inclinations des jeunes gens, IX, 441. Différence de son ton à celui de la galanterie, XI, 140. Loin qu'il soit à vendre, l'argent le tue infailliblement, IX, 186. N'est pas nécessaire dans le mariage, VI, 528. Voit des rapports que nous n'apercevons pas, et suppose toujours des qualités estimables, VIII, 374. N'est pas convenable également à tous les hommes; est moins un bon sentiment en lui-même qu'un supplément aux bons sentiments qu'on n'a plus, XI, 158. Passions et maux qu'il entraîne à sa suite, VIII, 375. Est-il susceptible de jalousie? Voyez *Jalousie*. Est un sentiment passager de sa nature,

VII, 164. Comment prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, IX, 453. En amour, l'homme moins constant que la femme, *ibid.* Est le moyen principal d'intéresser au théâtre parmi nous, XI, 35. Pourquoi ne l'étoit pas chez les Grecs, *ibid.* Pourquoi cet intérêt a été renforcé, tant dans la tragédie que dans la comédie, depuis nos grands maîtres, et conséquences de ce renforcement, 60. L'amour est le règne des femmes, 61. Effets produits sur la scène par l'intérêt fondé uniquement sur l'amour, 67. Si la peinture des foiblesses de l'amour sur le théâtre est bien propre à nous en garantir, 68, 212, 214. Application à *Bérénice*, 69. A *Zaïre*, 72. Singuliers effets de cette passion sur Rousseau, II, 227. Premier et unique amour de Rousseau, 248.

Amour de soi. Est le premier sentiment d'un enfant, VIII, 372. Un des deux principes qui constituent l'homme moral, IV, 206, 335. Toujours bon et conforme à l'ordre, est nécessaire pour nous conserver, VIII, 371. N'est pas une passion simple, et a lui-même deux principes, X, 17. Comment il se déprave et devient amour-propre, VII, 373, 375, 418; XVI, 53, 230. Du premier naissent les passions douces et affectueuses, et du second les passions haineuses et irascibles, VIII, 373. L'un et l'autre tiennent à deux espèces de sensibilité, XVI, 230.

Amour-propre. Sa définition; ne doit pas être confondu avec l'amour de soi, IV, 335. Son origine dans les premières as-

sociations, et son développement dans les progrès de la société, IV, 273; XVI, 230. De vient orgueil dans les grandes âmes, vanité dans les petites, VIII, 375. Est un instrument utile, mais dangereux, 437. Excite et multiplie les passions, et, nous tenant toujours hors de nous-mêmes, devient le mobile unique et universel, et la cause de tous nos maux, IV, 296. C'est par les comparaisons et les préférences dont il donne l'idée qu'on est toujours malheureux, III, 352; VIII, 372. Quand il devient amour de soi-même il rentre dans l'ordre naturel, III, 352. Comment se transforme en vertu, 453.

Amour des choses honnêtes. Donne du ressort à l'âme, IX, 302.

Amusement du peuple. Voyez *Fêtes*.

Analyse et synthèse peuvent être employées l'une et l'autre en même temps dans l'étude des sciences, VIII, 286.

Anarchie. Sa définition, V, 201, Voyez *Corps politique, Gouvernement*.

Anatomie. Effet que produit sur Rousseau l'étude de cette science, I, 365. Sans elle l'étude des animaux n'est rien, III, 335.

ANCELET, officier des Mousquetaires, II, 100. Rend un service à Rousseau, 167.

Anciens. Sont plus près que nous de la nature, IX, 174. Comparés aux modernes dans l'esprit des lois et des institutions, et en quoi ils diffèrent, V, 286. D'où leur venoit leur ardent amour pour la patrie, 289. Caractère de leurs écrits comparativement aux nôtres; appli-

- cations aux épitaphes, IX, 173. En quoi consistoit leur éloquence, 131. Avoient des héros, et mettoient des hommes sur le théâtre; chez nous c'est le contraire, XI, 40. Quel étoit le genre de vie des femmes, et pourquoi n'est plus le même chez les modernes, 118, 120. Les deux sexes y vivoient séparés, 135. Différences de leurs forces et des nôtres, 137. Tiroient leurs titres d'honneur des droits de la nature, quand nous tirons les nôtres de ceux du rang, 63. Voyageoient moins, mais profitoient mieux que nous de leurs voyages, IX, 405.
- ANDROMAQUE**, femme d'Hector, VIII, 405.
- ANET** (Claude), domestique de madame de Warens, I, 151. Son caractère. Intimité de son commerce avec sa maîtresse, 258. Nature de la liaison qui s'établit entre lui, Rousseau, et madame de Warens, 295. Sa mort, et suites funestes de cet événement.
- Angle visuel**. Comment nous trompe, VIII, 224.
- Anglois**. Caractère commun aux deux sexes. L'opposition entre eux n'est qu'apparente, XI, 109. Ne craignent au monde que la faim et l'ennui, VII, 25. Sont cruels, quoi qu'ils en disent, et pourquoi, VIII, 253. Chez eux les bouchers ne sont pas reçus comme jurés dans les jugements, *ibid.* Description d'une matinée à l'angloise, VII, 233. Éloge de la noblesse d'Angleterre, VI, 234. Le peuple anglois pense être libre et ne l'est pas, V, 210. Précautions puériles qu'il a prises pour prévenir les jugements arbitraires, 348. Est plus riche que les autres peuples, mais non plus heureux, ni moins nécessaire, 359. Aura perdu dans vingt ans le reste de sa liberté, XVII, 418. Le roi d'Angleterre, quoique chef de l'église, n'en est pas le maître, V, 257. Si les Anglois accueillent mal les étrangers, en revanche ils ne se mettent guère dans leur dépendance, VI, 300. Pourquoi ont inhumé l'actrice Oldfield à côté de leurs rois, XI, 100. Comparés aux François relativement à la manière de voyager, IX, 404. Antipathie de Rousseau contre ce pays et ses habitants, II, 471.
- Animaux**. Acquièrent beaucoup par l'effet de l'éducation, VIII, 63. Dorment plus l'hiver que l'été, 200. La pudeur ne leur est pas étrangère, XI, 116.
- ANNIBAL**. Avec un mot plaisant rassure son armée effrayée, VIII, 429.
- Anthropomorphites**. Les enfants le sont tous, VIII, 460.
- ANTOINE** (Marc). Sa vie est instructive pour la jeunesse, VIII, 434. Usage qu'il fit de son éloquence à la mort de César, IX, 132.
- ANTRAIGUES** (le comte d'). Sa note se rapportant à un passage du *Contrat social*, V, 269.
- ANTREMONT** (le marquis d'). Ses liaisons avec Rousseau, I, 312.
- ANZOLETTA**, jeune Vénitienne. Projets de Rousseau et de son ami Carrio sur cette jeune fille. Sa conduite envers elle, II, 69.
- APELLE**. Son mot à un mauvais peintre, IX, 231.
- APICIUS**, fameux gourmand de Rome, IX, 179.
- Apocyn**, plante difficile à cultiver, XX, 69.

Apôtres (les). Ne transgressoient pas les lois des Juifs quand ils leur enseignoient l'Évangile, XVIII, 259. Ont pu prêcher contre le paganisme parmi les païens, et malgré eux, 336.

Apparence. On ne cherche qu'elle dans les devoirs et les vertus, IX, 441.

Araignées. Quels enfants en ont peur, VIII, 64.

Archimandrite de Jérusalem. Rousseau l'accompagne en qualité d'interprète, I, 224.

ARCHIMÈDE, tirant sans peine à flot un grand vaisseau, comparé à un monarque habile, V, 201.

Arènes (les) de Nîmes, I, 377.

ANGENSON (M. d'), lieutenant de police. Son injustice envers Rousseau, II, 168. Sa réponse à l'abbé Desfontaines, VIII, 335. Rousseau réclame sa justice pour la restitution du *Devin du village*, XVII, 150.

ANGENSON (le marquis d'). Ses *Considérations sur le gouvernement de la France*, citées, V, 126, 156, 264. Son éloge et notice sur cet ouvrage, 264. Son *Traité des intérêts de la France avec ses voisins*, cité, V, 99.

Argent. N'est bon à rien par lui-même. Inconvénients résultants de la nécessité de le transformer pour en jouir, I, 151. Comment Rousseau avoit tout à-la-fois du mépris pour ce métal, et de l'avarice, 52. N'est pas la richesse; il n'en est que le signe, V, 359. Voy. *Économie politique*. Pourquoi ne doit jamais servir à rompre un engagement personnel, IX, 377. La promesse d'une récompense en argent n'est pas celle qui peut produire le plus d'effet, V, 356; XVIII, 307. Loin

de servir en amour, le tue infailliblement, IX, 186. De l'argent considéré comme ressort politique. Voyez *Économie politique*.

ARISTIDE. avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice, IX, 101.

ARISTIPPE. VIII, 49. Mot de lui au sujet de Laïs, IX, 186.

Aristocratie. Sa définition, V, 171; IX, 431. Les premières sociétés se gouvernèrent ainsi, V, 176. Est où naturelle, ou élective, ou héréditaire, 177. Avantage de l'élective sur toutes les autres formes du gouvernement, *ibid.* Convient aux états médiocres, IX, 433. Dégénère en oligarchie, V, 201. L'élection par la voie des suffrages convient à l'aristocratie, 228. Ce qui rend cette forme de gouvernement la pire de toutes, 94.

ARISTOPHANE, poète comique grec, VI, 352.

ARISTOTE. Réfutation de son opinion sur l'esclavage prétendu naturel, V, 101. Cité et justifié, 179. Cité et contredit, 201; XI, 34.

Arithmétique. Habileté de Rousseau dans cette science, I, 262. Il en donne des leçons à madame de Chenonceaux, II, 129.

Arlequin sauvage. Cause du succès de cette pièce, XI, 24.

ARMENTIÈRES (le marquis d') rend plusieurs visites à Rousseau, dans sa petite maison de Mont-Louis, II, 387.

Armes à feu. Comment accoutumer les enfants à leur explosion, VIII, 66.

ARS (mademoiselle n'). Voyez VERDELIN.

Artisan. Indépendance de sa condition, VIII, 339, 343.

- Arts.** Ceux auxquels un seul homme peut suffire, comparés à ceux d'industrie qui demandent le concours de plusieurs. Véritables règles de leur appréciation, VIII, 318... 326.
- Arts d'agrément.** Comment peuvent être enseignés, IX, 236.
- ARTY (madame d').** Maîtresse du prince de Conti. Son éloge, II, 22.
- ARTY (l'abbé d').** Rousseau compose pour lui l'oraison funèbre du duc d'Orléans, II, 453.
- Assassinat.** Soi-disant établi en droit et justifié par Rousseau, VIII, 449; XVI, 83.
- Assemblées du peuple.** Elles ont existé dans les temps anciens, donc elles sont possibles, V, 204. Il faut qu'il y en ait de fixes et de périodiques, convoquées par la loi même, 205. Ces assemblées ont été de tout temps l'horreur des chefs, 208. (Voyez *Députés*.) Elles offrent le moyen le plus propre de prévenir les usurpations du gouvernement, 217. Deux propositions à faire avant toute chose dans chacune de ces assemblées et qu'on ne puisse jamais supprimer, 219.
- ASTIANAX,** fils d'Hector et d'Andromaque, VIII, 65.
- Astronomie.** Étude que fait Rousseau de cette science; et ce qui lui arrive à ce sujet, I, 354. Comment Émile l'étudie, VIII, 281, et acquiert l'idée de son utilité, 306.
- Athéisme.** Plus dangereux encore que le fanatisme. Ses funestes effets sous tous les rapports, IX, 110. Portrait d'un athée qui fait le bien et qui est de bonne foi. Ce qui l'a amené à cette opinion, VII, 277... 287.
- Un tel homme, quand il n'est pas sensible, impossible à convaincre, 285. On peut croire qu'il ne sera pas puni dans l'autre vie, 438. Pourquoi ce système goûté par les grands qu'il favorise, est en horreur au peuple, 283.
- Athénée.** Cité, XIII, 146.
- Athènes.** Son gouvernement n'étoit point en effet une démocratie; IV, 361. Quelle étoit la place des femmes au théâtre, XI, 218. Le théâtre, cause de la mort de Socrate, et de la perte de cette république, 163.
- Atomes.** Chacun d'eux a-t-il son mouvement propre, IX, 26.
- Atrée,** tragédie. Jugée sous le rapport moral, XI, 37; 39.
- Attachements des enfants,** n'est d'abord qu'habitude, VIII, 371. En quoi l'attachement diffère de l'amitié, 414.
- Attention.** Contre-sens à éviter quand on veut rendre les jeunes gens attentifs, I, 284.
- AUBETENRE (madame d'),** amie commune de mesdames d'Houdetot et de Verdelin, II, 390.
- AUBONNE (M. d'),** parent de madame de Warens. Examine Rousseau et juge qu'il n'est bon qu'à être curé de village, I, 161. Devient amoureux de madame Corvezy, 173.
- Auch (Lettre à l'archevêque d').** Rousseau se plaint qu'on lui attribue cet écrit, XVIII, 386. 391.
- AUGUSTE,** étoit le précepteur de ses petits-fils, VIII, 34. S'il est vrai qu'il ait été heureux au sein de ses prospérités, 433. Sur les lois qu'il porta contre le célibat, IX, 438.
- AUGUSTIN (saint).** Cité, X, 1, 61, 107; XII, 470.

AULU-GELLE. Cité, VIII, 98. Et, par erreur, au lieu de Macrobe, VI, 398.

AUMONT (le duc d'). Fait jouer à la cour le *Devin du village*, II, 153, 158.

AURÉLIUS VICTOR. Cité au sujet de Cléopâtre, IX, 136.

Auteurs. Leur conversation plus profitable que leurs livres, IX, 172.

Autochthones. Signification de ce mot, IX, 406.

Autorité. Il ne faut rien lui don-

ner quand on ne veut rien donner à l'opinion, VIII, 363. Si celle des maîtres doit se conserver aux dépens des mœurs, 412. Doit régler la religion des femmes, IX, 241.

Avalanche singulière au Val-de-Travers en 1761, XVIII, 189.

Avarice. Comment elle se concilioit dans Rousseau avec le plus grand mépris pour l'argent, I, 51. L'avare n'a pas proprement de passion qui le domine, V, 356.

B.

Babil. Comment celui des petites filles peut être, IX, 238.

BACLE, jeune Genevois. Va voir Rousseau à Turin, et se lie d'amitié avec lui. Suites de cette liaison, I, 141.

BAGUERET, Genevois. Inspire à Rousseau la passion du jeu des échecs, I, 322.

Bains à l'eau froide. Y soumettre et habituer par degrés les enfants, VIII, 57; XVIII, 361.

BALLEXSERD, Genevois, auteur d'une *Dissertation sur l'Éducation physique des enfants*, couronnée par l'académie des sciences de Harlem, II, 461; VIII, 30.

BALLIÈRE, auteur d'une *Théorie de la Musique*. Lettre flatteuse que Rousseau lui écrit, XIII, 411.

Bals publics. Voyez *Danses, Fêtes*.

BANCHIERI (le P.). Rousseau étudie les ouvrages de cet auteur sur la musique, I, 362.

Banians, comparés aux *Gaures* pour la douceur, VIII, 253.

Barbarismes et Solécismes. Voyez *Grammaire*.

BARBANTANE (madame). Ce que

lui écrit David Hume sur Rousseau, III, 129 et 130.

BARBEYRAC. Sa traduction du *Traité de Grotius*, citée, IV, 287; V, 125.

BARDIN, libraire à Genève. Abus d'autorité dont il est victime, X, 435.

BARDONANCHE (madame la présidente de). Rousseau en fait la connoissance, I, 316.

BARILLOT, père et fils, de Genève. Leurs liaisons avec Rousseau, I, 316, 363.

BARJAC. Fait nommer le comte de Montaignu ambassadeur à Venise, II, 28.

BARTHELEMI (l'abbé), II, 366.

BARTHÈS, secrétaire d'ambassade en Suisse, prie Rousseau de s'établir à Bienne, III, 105.

BASILE (madame), jeune marchande à Turin. Accueille Rousseau, qui en devient amoureux; I, 103. Retour de M. Basile, et ce qui en résulta, 112.

BASTINE (de), compilateur et journaliste, auquel Rousseau céda son extrait de la *paix perpétuelle*, II, 420. Lettre que lui écrit Rousseau au sujet de son

- journal, intitulé, *Le monde comme il est*, XVII, 417.
- Bastille* (la). Ce que Rousseau eût fait s'il y eût été mis, I, 250. Proposition qui lui est faite d'y passer quelques semaines, II, 465.
- BATISTIN. Une cantate de ce compositeur, intitulée *Les Bains de Thomery*, procure à Rousseau une aventure agréable, I, 246.
- Bâton brisé* (expérience du) dans l'eau, VIII, 357, 360, 362.
- BAYLE. Son opinion sur le fanatisme comparé à l'athéisme, IX, 110. Sur son opinion à l'égard de la religion, V, 259.
- Beau moral*. Son simulacre nous doit être toujours présent, VI, 310. Effets de cette disposition, *ibid.*
- BEAU-CHATEAU. Lettre amicale que lui écrit Rousseau, XVIII, 212.
- BEAUFORT (le duc de). Eût été mis à la discipline par les Genevois, V, 221.
- BEAUMONT (de), archevêque de Paris. Pourquoi Rousseau croit devoir répondre à son Mandement, III, 28. Rousseau se repent d'avoir donné cette réponse à imprimer; veut la retirer lorsqu'il n'est plus temps, XVIII, 222. Témoignage honorable que l'archevêque a de tout temps rendu de l'auteur d'*Émile*, X, 118. Rousseau assuré qu'il l'a toujours aimé et respecté, malgré ses travers, XVIII, 234.
- BEAURIER, auteur de *l'Élève de la Nature*. Opinion de Rousseau sur cet ouvrage, XVIII, 388.
- BEAUSOBRE. Son *Histoire du Manichéisme*, citée, X, 47.
- Beauté*. Son vrai triomphe est de briller par elle-même, IX, 230. Ne règne jamais avec plus d'em-
- pire qu'au milieu des soins champêtres, VII, 300. Grande beauté, plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage, IX, 317. Beauté renommée des femmes grecques, pour quelle cause, 219.
- BEAUTEVILLE (le chevalier), ambassadeur de France à Soleure, III, 108.
- BECKET, libraire à Londres. Ses mauvais procédés à l'égard de Rousseau, XIX, 347.
- BELLEGARDE (le comte de). Ses liaisons avec Rousseau, I, 312.
- BELLOY (de) auteur tragique. Observations de Rousseau sur les tragédies de *Bayard* et de *Gabrielle*, XX, 255, 307.
- BENOÎT, éditeur de la musique manuscrite de Rousseau, XIII, 4.
- BERARD, chanteur de l'opéra, II, 85.
- Berger des enfants*, usage pernicieux, VIII, 58.
- Bérénice*, tragédie. Jugée sous le rapport moral, XI, 69.
- BERNACHI, célèbre chanteur italien, inventeur de l'ariette, XIII, 376.
- BERNARD (Suzanne), femme d'Isaac Rousseau, et mère de Jean-Jacques. Ses qualités et ses vertus, I, 4.
- BERNARD (Gabriel), ingénieur, et oncle maternel de Rousseau, I, 5. Rousseau confie à un sujet du roi de Sardaigne un mémoire du fameux Micheli Ducret, trouvé dans ses papiers contre les fortifications de Genève, 318. Meurt à Charlestown, I, 316.
- BERNARD, fils du précédent, et cousin de Rousseau. Mis en pension avec lui chez le ministre Lamercier. Leur amitié, I, 15. Leur séparation, 60,

- Meurt au service du roi de Prusse, I, 316.
- BERNARD** (Samuel), père de madame Dupin, II, 22. Donnoit son portrait à des personnes d'un rang plus élevé. Ce qui lui en arriva, XVIII, 226.
- Berne.** Discours que Rousseau prononce devant son Sénat, comme interprète de l'Archimandrite, I, 226. Transports de Rousseau sortant de France, à son arrivée sur son territoire, II, 479. Le sénat fait signifier à Rousseau, réfugié à Yverdon, l'ordre de sortir du territoire, III, 5; XVIII, 62, 65. Semble disposé à le laisser tranquille dans l'île de Saint-Pierre, 80. L'en expulse, 94.
- BERNEX** (de), évêque titulaire de Genève, I, 69. Ce qu'il fait pour Rousseau, 76, 169. Comment Rousseau contribue à le faire passer pour saint, 174; XII, 48.
- BERNIS** (l'abbé, depuis cardinal de). En quelle société Rousseau l'a connu, II, 23.
- BERRUYER** (le P.) A mis la Bible en histoires galantes, VI, 388. Rousseau trouve son ton de mauvais goût, X, 250.
- BERTHELIER** (Philibert), martyr de la liberté à Genève, XI, 162. Épitaphe qu'on lui avoit faite, *ibid.*
- BERTHIER** (le P.), jésuite. A quelle occasion Rousseau fait sa connoissance, II, 74. Ce qu'il en pensoit, 448.
- BERTHIER** (le P.), oratorien, professeur de physique. Comment Rousseau cesse de le regarder comme un bon homme, II, 353.
- BESSE** (M. de). Ses liaisons avec Rousseau, II, 100.
- BETTINA**, danseuse italienne, II, 59.
- BEUZENVAL** (madame de). Visite que Rousseau lui fait, et caractère de cette dame, II, 19. Le reçoit mal à son retour de Venise, et pourquoi, 73.
- BEZÛ** (Théodore de), cité, X, 226.
- Bible.** Lecture ordinaire de Rousseau tous les soirs, II, 468. Son langage à-la-fois modeste et naïf, IX, 135. Il est plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste et malfaisant, XI, 15. Passages de la Bible cités, *Ancien Testament*: Genèse, VII, 300; X, 22; XIII, 184. Exode, X, 239. Deutéronome, IX, 81, 206; X, 94. Juges, V, 255. Ruth., VII, 300. Rois, VI, 121; IX, 415. Psalmes, IV, 182; VI, 121; IX, 49. Prov., IV, 178; VI, 23; IX, 197, 267. Ecclésiastique, IV, 162, 182; XI, 7. *Nouveau Testament*: Évang. de saint Matthieu, III, 213; IX, 101; X, 189, 219, 223. Évang. de saint Marc, IV, 182; X, 189, 219, 223. Évang. de saint Luc, IV, 175, 182; X, 189, 219, 223. Évang. de saint Jean, X, 189, 219, 223, 232. Actes des Apôtres, X, 109.
- Bienfaisance, Bienfaits.** Discernement nécessaire dans l'exercice de la bienfaisance, VII, 199. Moins d'obligés ingrats que de bienfaiteurs intéressés, VIII, 415. Principes et sentiments de Rousseau relativement à lui-même en cette matière. *Voyez* J.-J. Rousseau. Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir, VI, 83. Rousseau ne reconnoît pour ses vrais bienfaiteurs que

- milord maréchal et du Peyrou, XIX, 400.
- BIENNE.** Rousseau invité de se fixer dans cette ville, en prend la résolution, III, 104. Est forcé d'en sortir, 181. Description du lac de Bienné et de ses rivages, III, 81.
- Bienséance.** Ne doit jamais l'emporter sur la vertu, VI, 424. N'est souvent que le masque du vice, VII, 40.
- Bilboquet.** Goût de Rousseau pour cet amusement, I, 296; XIX, 124, 187.
- BINIS** (l'abbé de). Attaché à M. de Montaigu, ambassadeur à Venise, II, 29, 34, 51.
- BLAINVILLE**, inventeur d'un nouveau mode de musique, XIII, 395. Idée de ce mode, XIV, 414.
- BLAINVILLE** (madame de), belle-sœur de madame d'Houdetot, II, 263, 343.
- BLAIRE** (de), conseiller au parlement. Son jugement sur l'*Émile*, II, 459.
- BLANCHARD** (l'abbé), maître de musique de la cathédrale à Besançon, I, 304. Rousseau se rend auprès de lui pour prendre des leçons de composition, 305.
- BODIN**, auteur d'un traité de la *République*, en six livres. Justifié sur l'emploi du mot *citoyen*, V, 113. Son ouvrage cité, IV, 388, 396, 408.
- BOÈCE**, cité, XIII, 408; XV, 5, 204.
- BOILEAU-DESPRÉAUX.** Son *Art poétique*, cité, XIV, 167.
- BOISGELGUÉ** (Roualle de), conseiller au parlement. A quelle occasion Rousseau fait sa connaissance, II, 363. Son système de musique, XI, 198. Exposé succinct de ce système, XV, 210. Notice sur lui et son fils, VIII, 240. Voyez **SURREMAIN-MIASERY**.
- BOISSI** (M. de), de l'académie françoise, auteur du *Mercur de France*. Répréhensible d'avoir fait imprimer une lettre de Voltaire avec la réponse, XVII, 193. Rousseau l'engage à publier la lettre d'un négociant de Bordeaux, 198.
- Bon** (le), est le beau mis en action; ils ont tous deux une source commune, VI, 70. Ne dépend pas du jugement des hommes, 214.
- Bon.** L'homme qui n'est que bon, ne l'est que pour lui, IX, 389.
- BONAC** (le marquis de), ambassadeur de France à Soleure. Retient Rousseau qui voyageoit avec l'Archimandrite. Ce qu'il fait pour son avancement, I, 227.
- BONDELI** (mademoiselle), correspond avec Rousseau, XVIII, 343; XIX, 440.
- Bonheur.** Fin de tout être sensible, IX, 384. Sa source n'est ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur de celui qui le possède, mais dans le rapport de l'un et de l'autre, VI, 313. Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste, VIII, 301. S'il en est un exemple sur la terre, il se trouve dans un homme de bien, VI, 312. La vertu ne le donne pas, mais on ne peut le goûter sans elle, XVII, 498; XVIII, 391. Bonheur et malheur absolu n'existent point pour l'homme; son bonheur est un état négatif, VIII, 95. Résulte d'un parfait équilibre entre les facultés et les desirs. Comment l'obtenir. 96... 106. Celui que nous voulons tirer de ce qui nous est étranger est un bonheur faux. On ne le

trouve que dans l'estime de soi-même et en se détachant le plus possible de ce qui ne nous appartient point réellement, XVIII, 445; XX, 241. On en juge trop sur les apparences; quelle est celle d'un homme vraiment heureux, VIII, 405. N'est pas composé d'instant fugitifs; c'est un état simple et permanent. Description de cet état, III, 304; XX, 242. Circonstances nécessaires pour le constituer et le rendre durable, III, 306. Les privations passagères et modérées rendent les jouissances plus sensibles et nous laissent maîtres de nous-mêmes, VII, 209. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère. Vivre sans désir, c'est être mort, 431. Il est faux qu'il y ait même dose de bonheur et de malheur dans tous les états, VIII, 397. Quels sont ceux que dans la société Rousseau a reconnus être dans la condition la plus heureuse, XVIII, 368. Comment l'étude peut procurer le bonheur, 378. Il nous quitte ou nous le quittons, IX, 395.

Bonne. Voyez *Gouvernante*.

BONNEFOND. A quelle occasion Rousseau fait sa connoissance, et quels avantages il en retire; II, 10, 15.

BONNET, Genevois et naturaliste. Écrit pour réfuter Rousseau, et se cache sous le nom de Philopolis, III, 67; IV, 341.

BONNEVAL, intendant des Menus. Fait exécuter aux frais du roi l'opéra des *Muses galantes*, II, 86.

Bons mots. Le moyen d'en trouver quelques uns est de dire beaucoup de sottises, VIII, 150.

xx.

Bonté. De tous les attributs de la Divinité, est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. VIII, 72. L'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui, IX, 389. Modification et exception à cette maxime, XIX, 409.

Bonté et Justice. Véritables affections de l'ame, et non de purs êtres moraux formés par l'entendement, VIII, 417.

BORDES, académicien de Lyon. Donne à Rousseau des recommandations pour Paris, II, 6, *Épître* en vers que Rousseau lui adresse, XII, 253. Véritable cause de sa haine contre Rousseau, et mépris de celui-ci relativement aux deux discours de Bordes sur les sciences, 139. Réponse que lui fait Rousseau, IV, 104.

BORNEU, médecin. De quelle manière il traite le jeune comte de Luxembourg, II, 423.

Borromées (îles). II, 72, 236. Lieu comparé à la plus jolie de ces îles, 375.

BOSSUET. Son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, citée, IX, 89.

Botanique, Étude de pure curiosité, XII, 344. Le goût de cette science tient à des connoissances charnantes, et peut les étendre à l'infini, XIX, 277. Considérée comme partie de la médecine, est ce qui a nui à ses progrès, XII, 439. Méthode vicieuse des premiers botanistes, 440. Éloge des frères Bauhin, 442. De Tournefort, 443. Progrès dus à Linnæus et à sa nomenclature, 444. Nécessité d'une bonne nomenclature, 447, 448. Motifs de préférence pour ce genre d'étude, tirés de la composition des trois règnes de la nature, III, 335.

30

- Occasion qu'avoit Rousseau dans sa jeunesse de prendre du goût pour cette science, et ce qui empêche ce goût de naître, I, 263. La même idée, (celle des vertus médicinales) éloigne de cette étude beaucoup de gens, III, 328. époque où Rousseau commence à se passionner pour elle, et ce qui le porte à s'y livrer, 86. Le goût de cette science devient chez Rousseau une passion d'enfant, XIX, 332. Il se dispose à la quitter totalement, XX, 233. Rareté des livres de botanique à Paris, au temps où il en faisoit chercher (1767), XIX, 513. Rousseau a fait un grand travail sur ses propres livres relativement à la synonymie, XX, 231.
- Botanique.** (Dictionnaire de). Projet entre Rousseau et du Peyrou, XIX, 277.
- BOUCHARD**, libraire à Chambéry; ses relations avec Rousseau, I, 343.
- Bouchers.** Ne sont pas reçus comme jurés chez les Anglois, VIII, 253.
- BOUFFLERS** (la comtesse de). Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 374. Motifs de Rousseau pour croire s'en être fait une ennemie, 365, 412, 429. Son jugement sur l'*Émile*, 458. Conseil qu'elle donne à Rousseau de se retirer en Angleterre avec Hume, 465. Tance vivement Rousseau, retiré à Motiers, d'avoir communié, III, 27.
- BOUFFLERS** (mademoiselle de). Voyez LAUZUN.
- BOUFFLERS** (l'abbé de). Son caractère. Mauvais tour qu'il joue à Rousseau, II, 425.
- BOUFFLERS** (madame la duchesse de) venoit visiter Rousseau à Mont-Louis, II, 387.
- Bouffons italiens.** Leur arrivée et leur séjour à Paris. Liste des pièces par eux représentées, II, 165; XIII, 225.
- Bouillie.** Nourriture malsaine, VIII, 78.
- BOULANGER**, auteur du *Despotisme oriental*. Rousseau fait sa connoissance, II, 150.
- Boule roulée entre deux doigts croisés**, VIII, 356, 363.
- BOURBONNAIS** (mademoiselle), célèbre chanteuse, est chargée d'exécuter divers morceaux d'un opéra de Rousseau, II, 85.
- BOURETTE** (madame). Rousseau la remercie de ses vers, XVII, 470.
- Boussole.** Comment Émile parvient à avoir une idée de cet instrument, VIII, 290... 297.
- BOVIER**, avocat à Grenoble. Singulière réponse qu'il fait à une demande de Rousseau sur la qualité vénéneuse des fruits d'un arbuste, III, 341. Provoque inconsidérément l'affaire du chamoiseur Thévenin, XX, 87.
- BOY DE LA TOUR**, de Lyon. Service qu'il rend à Rousseau, II, 71.
- BOY DE LA TOUR** (madame), fille du précédent, III, 2. Propose à Rousseau sa maison de Motiers, 6.
- BOY DE LA TOUR** (Pierre), parent de la précédente. Rousseau publie contre lui la *Vision de Pierre de la Montagne*, III, 66.
- BOZE** (de), garde des médailles du cabinet du roi. Rousseau fait sa connoissance, II, 10. Caractère de son épouse, 11.
- BRANTÔME.** Trait singulier qu'il rapporte, IX, 283.
- Bravoure.** Ne doit pas être comptée au nombre des vertus, IV,

151. Ne constitue pas un caractère, 156.
- BRÉIL** (la marquise de). Rousseau étant à son service est en traité avec dédain, I, 137.
- BRÉIL** (mademoiselle de), fille de la marquise. Rousseau en devient amoureux, I, 134.
- BRIGNOLÉ** (madame de). Dans quelle société Rousseau fit sa connoissance, II, 23.
- BRUGLIE** (madame de). Rousseau fait sa connoissance chez madame de Benzenval, II, 19. Elle lui donne un Roman de Duclos, 21. Le propose pour secrétaire à M. de Montaignu, nommé ambassadeur à Venise, 28.
- BROOKE-BOTHBY**, jeune Anglois. Dépositaire du manuscrit du premier des *Dialogues*, XVI, 379.
- BROSSARD**. Auteur d'un *Dictionnaire de Musique*, XIV, 62, 422.
- BRUNIER-D'ABLAINGOURT**, médecin. Sa *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, citée, X, 232.
- BRUHL** (M. de). Son air, son ton, ses manières, déplaisoient à Rousseau, XIX, 404.
- BRUNA**, chanteuse italienne, exécute un motet de la composition de Rousseau, II, 289.
- BRUTUS**, consul de Rome. Examen de sa conduite, IV, 131.
- Sa mort héroïque, VI, 311.
- BRUYSET**, libraire de Lyon. Fait une contrefaçon de l'*Émile*, XVIII, 30.
- Bucentaure* (cérémonie du) à Venise, IX, 130.
- BURRON**. En quelle société Rousseau fait sa connoissance, II, 23. Son éloge. Rousseau auroit désiré le voir davantage et profiter de ses invitations, XVIII, 446. Passage de cet écrivain qui offre toute la substance du *Discours sur l'Inégalité*, IV, 302. Cité, 302, 304, 307, 311; VIII, 20, 30, 58, 210, 376.
- BUONONCINI**, célèbre musicien italien, XIII, 257.
- BURETTE**, de l'académie des sciences. Fait exécuter des morceaux de musique grecque, XIII, 196; XIV, 51.
- BURNAND**. Rousseau l'engage à lire plus attentivement la Profession de foi du Vicaire Savoyard, qu'il avoit critiquée, XVIII, 231. Rousseau lui écrit qu'il ne craint pas les explications, mais les discours inutiles, 235. Il avoue qu'il l'avoit mal jugé, 240.
- BURNET** (Thomas). Cité, X, 20.
- BUTTA-FUOCO**. D'accord avec le général Paoli, demande à Rousseau un plan de législation pour la Corse, III, 98. Correspondance à ce sujet, V, 411.

C.

- Cabrières et Merindol*, bourgs du Comtat. Ce qu'il eût fallu pour que le massacre de leurs habitants n'eût pas lieu, X, 87.
- Cadres dorés*. Leur usage pour *Émile*, VIII, 234.
- CANUSAC**, amant de mademoi-
- selle Fel. Aventure singulière à ce sujet, II, 144. Ce qu'il voyoit dans le *Cantique des Cantiques*, XIV, 114.
- CALIGULA**. Son raisonnement favorable au despotisme, V, 100.
- CALVIN**. Son éloge comme légis-

- lateur, V, 142. Idée de son caractère, comme chef de secte, X, 211.
- Canard*. Histoire du canard de la Foire, VIII, 290.
- CANAVAS, musicien piémontais, I, 270.
- Candide*. Roman de Voltaire, est la réponse à la lettre de Rousseau sur le *Poème de Lisbonne*, II, 234; XVIII, 355.
- Capitale* (ville). On n'en doit point souffrir dans un état bien gouverné, V, 207. Elles se ressemblent toutes. Ce n'est pas là qu'il faut étudier un peuple, mais dans les provinces reculées, VI, 338; IX, 436.
- Caprices*. Ne sont pas à craindre pour l'enfant laissé en liberté, VIII, 182. Exemples de la manière d'en guérir un enfant, 183, 184.
- CARMO, secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Venise. Ses liaisons avec Rousseau, II, 41. Accord fait avec lui au sujet de la jeune Azoletta, 69. Rousseau le revoit à Montmorency, 358.
- Cartes géographiques*. Quelles seront celles d'Émile, VIII, 286.
- CARTIER. Rousseau, en le remerciant de ses offres, le tutoie à son exemple, XVII, 396.
- CARTOUCHE, fameux voleur. On eût pu raisonnablement tenter sa conversion, mais un homme sage n'eût point entrepris celle de Cromwell, IV, 96. Fut brave, mais d'une autre manière que Bayard, 156.
- Cassandre*, roman de la Calprenède. Opinion de Rousseau sur cette production et sur celles du même genre, VIII, 424.
- CASTEL (le P.), jésuite. Rousseau fait sa connaissance, II, 10. Service qu'il en reçoit, 19. Rousseau cesse de le voir et pourquoi, 73.
- CASTELLANE (le comte de), ambassadeur à Constantinople. A quelle occasion Rousseau a des relations avec lui, II, 45.
- CASTRIES (M. de). Son propos sur la rupture de Rousseau et de Diderot, XVII, 336.
- CATaneo (mademoiselle de). Pourquoi Rousseau ne se livre pas à son goût pour elle, II, 59.
- Catéchisme*. Il seroit à souhaiter qu'on en fit un tout autre que ceux qui existent, IX, 244. Exemple de la manière dont la première question peut en être traitée, 244... 250.
- CATESBY (*Lettres de my lady*). Voy. RICCONINI (madame).
- CATILINA, V, 265; IX, 57.
- Catilina*, tragédie de Crébillon. Jugée sous le rapport moral, XI, 36.
- CATON LE CENSEUR. Se déclare contre les Grecs qui corrompoient ses concitoyens, IV, 18. Élève lui-même son fils dès le berceau, VIII, 34.
- CATON D'UTIQUE. Serment que son père exige qu'il prête avant de continuer de servir sous Popilius, V, 107. Quelle opinion on avoit de lui dans son enfance, VIII, 152. Ce qu'il a fait pour sa patrie et le genre humain, IV, 119. Fut déplacé dans son siècle, 229. Mis en opposition avec Socrate, 374. Comment il répond à César, lors de la délibération sur Catilina, V, 265. Sa mort citée comme un modèle d'héroïsme, VI, 311.
- CATON (le P.), cordelier, I, 187. Portrait de ce religieux, 271. Ses malheurs, 273.
- CAUSANS (de Moléon de), X, 270.
- CAYLUS (le comte de). Connois-

- sance agréable pour Rousseau, II, 6.
- Célibat.** Effets du célibat imposé au clergé de l'église romaine, VII, 394. Il résulte toujours de cet état quelque désordre public ou caché, *ibid.* Offense la nature et trompe sa destination, X, 65. Voyez AUGUSTE.
- Censure.** Sa définition, V, 250. Est utile pour conserver les œuvres, jamais pour les rétablir, 251. Aucun vestige de contrainte ne doit s'y faire remarquer, 252. Ne pourroit subsister dans l'état actuel de nos mœurs, IV, 340. Existe à Genève dans deux institutions différentes, XI, 99.
- Cercles à Genève.** Voyez *Genève*.
- Céris Thesmophore,** IV, 272.
- Cerf-volant.** Juste conséquence tirée de son ombre par un enfant, VIII, 272.
- César.** Dans son triomphe, il est moins admirable que Caton, qui déchire ses entrailles, IX, 56. Comment Caton et Cicéron répondent à son plaidoyer pour Catilina, V, 265.
- CÉSARGES (de).** Rousseau s'établit dans sa maison à Monquin, III, 170. Motifs de plainte de Rousseau contre lui, XX, 329.
- CHAIGNON (M. de),** chargé d'affaires de France à Sien; bonne réception qu'il fait à Rousseau, II, 70.
- CHAILLET (le colonel).** Quel service il rend à Rousseau, III, 80.
- CHALARS (mademoiselle de),** école lière de Rousseau pour la musique, I, 277.
- Chambéry.** Éloge des habitants de cette ville, I, 276.
- CHAMFONT.** Rousseau le remercie de l'envoi de ses vers, XVIII, 400.
- CHAMOS.** Autorité de ce dieu chez les Ammonites, reconnue par Jephthé, V, 254.
- CHAMPAGNEUX (de),** maire de Bourgoin, l'un des témoins du mariage de Rousseau, III, 171.
- Chanson.** Pourquoi la musique françoise est plus propre à ce genre qu'à tout autre, VI, 179.
- CHAPPUIS.** Ses liaisons avec Rousseau, II, 180.
- Charbonnier.** Femme d'un charbonnier, plus respectable que la maîtresse d'un prince, VII, 343.
- CHARDIN, voyageur.** N'a rien laissé à dire sur la Perse, IV, 327. Cité, V, 192; VII, 259, IX, 113; XIII, 158; XIV, 390.
- Charité.** Cette vertu n'est pas à l'usage des enfants, VIII, 145. Le feinte charité du riche n'est en lui qu'un luxe de plus, XVII, 409.
- CHARLEMAGNE.** Ce qu'il fit pour la réforme du chant françois, XIII, 230; XV, 84.
- CHARLES VI,** empereur, étoit grand musicien. Genre de musique qui lui plaisoit le plus, XIV, 112.
- CHARLY (madame de).** Portrait de cette dame, I, 277.
- Charmettes. (les).** Description de cette habitation, I, 329.
- Charmettes (le verger des),** pièce de vers de Rousseau, XII, 245.
- CHAROLIS (le comte de).** Vexations qu'il exerçoit sur ses terres pour la conservation de son droit de chasse, II, 460.
- CHARRON.** Cité, IX, 75.
- Chasse.** Époque où cet exercice est convenable et utile à la jeunesse, IX, 127. Moyen de

- goûter ce plaisir dans sa plénitude, 193.
- CHASSÉ (de)**, acteur de l'Opéra, VI, 397. Son éloge, XIV, 49.
- Chasteté**. Sur quoi en est fondé le devoir, VII, 390. Se soutient par elle-même, et les desirs réprimés s'accoutument à ne plus renaître, VI, 415. Importance et heureux effet de cette vertu, IX, 136. Source d'honneur et de délices pour une belle femme, 272. Voyez *Tempérament*.
- CHATELET (madame du)**. Amie de madame de Warens. Rousseau fait sa connoissance à Lyon et en reçoit des services, I, 240, 249.
- Châtiment pour les enfants**. Voy. *Punition*.
- CHENONCEAUX (de)**, fils de madame Dupin. Rousseau est pendant huit jours chargé de son éducation, II, 25. Fait placer le père Le Vasseur dans une maison de charité, 186.
- CHENONCEAUX (madame de)**. Rousseau conçoit de l'attachement pour cette dame, sans cependant en devenir amoureux, II, 128; elle engage Rousseau à composer un traité sur l'éducation, II, 204.
- Chenonceaux (château de)**, sur le Cher. Quelles furent les occupations de Rousseau dans ce séjour, II, 98.
- Chimères**. Elles ornent les objets réels, VIII, 263.
- Chimie**. Une expérience de chimie faillit faire perdre la vue à Rousseau, I, 320. Il suit des cours de cette science avec M. de Francueil, II, 98. Choses extraordinaires qu'on fait à l'aide de cette science, et dont il a fait quelques unes lui-même, X, 229.
- Chine**. Ses lumières n'ont servi qu'à lui donner des vices et la soumettre au joug de l'étranger, IV, 13. Tableau succinct des mœurs et du caractère des Chinois, VII, 24. Le fanatisme dévot s'y réunit au fanatisme athée, II, 448. C'est le seul peuple qui fasse exception à l'une des règles établies pour juger de la bonté relative des gouvernements, IX, 437.
- CHOISEUL (le duc de)**. Montre des intentions favorables à Rousseau, et ce que fait Rousseau pour lui en témoigner sa reconnaissance, II, 427. Question de M. de Luxembourg à Rousseau, relative à lui, 463. Rousseau pense qu'il n'a fait la conquête de la Corse que pour l'empêcher d'en être législateur, III, 102. Est à ses yeux le premier et le plus redoutable de ses ennemis, XX, 261.
- CHORÈBE**. Ajoute une cinquième corde à la lyre, XV, 204.
- Christianisme**. Ce qu'il est, quel esprit il inspire, et ce que seroit une société de vrais chrétiens, V, 261. Comme religion universelle, est le plus fort lien de la société générale, X, 181. Mais ne peut devenir religion nationale sans inconvénients, 182. Ce que doit faire le législateur en pareil cas, X, 183. Tableau du bien qu'il a fait et fait encore à l'humanité, IX, 112. Fausse opinion des catholiques sur le christianisme et sur ses ministres, VII, 465. Le vrai chrétien est l'homme juste, les vrais incrédules sont les méchants, 439. Le vrai christianisme n'est que la religion naturelle mieux expliquée, XVIII, 201.
- CHRYSOSTÔME (Saint)**. Cité, XI, 19.

- CICÉRON.** Son témoignage contre les sciences, IV, 71. Bassesse qui lui est reprochée, VI, 398. Blâme à tort le changement opéré dans la manière de donner les suffrages, V, 242. Sa conduite dans la conjuration de Catilina, 249. Sa réponse à César lors de la délibération sur ce conjurateur, 265. Comparé à Démosthènes, IX, 174. Cité, IV, 71; V, 107, 265; VI, 322; VIII, 18; XI, 103; XIII, 165.
- CINCI.** Pourquoi elle dédaigne les compagnons d'Ulysse, IX, 378.
- CITÉ.** Mot dont le vrai sens est presque entièrement effacé chez les modernes, V, 113.
- CITOYEN.** Sens de ce mot dénaturé par les auteurs françois excepté d'Alembert, V, 113, IX, 161, 422. Il devrait être effacé des langues modernes, VIII, 16. Véritable caractère du citoyen et de la citoyenne, VIII, 14.
- CITRON** (zeste de). Livre fait par un Allemand sur cet objet, III, 299.
- CLAIRAUT.** Ses liaisons avec Rousseau, II, 366. Est le seul qui exprime publiquement le bien qu'il pense de l'*Émile*, 459.
- CLAPARÈDE.** Professeur de théologie à Genève, et auteur des *Considérations sur les miracles*, XIX, 124.
- CLARKE.** Cité, IX, 77.
- CLAVECIN.** Habileté d'une Angloise de dix ans et d'un garçon de sept ans sur cet instrument, VIII, 240. Est préférable à tous les autres, sous le rapport de la délicatesse du toucher, 221.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE.** On lui reproche justement d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, IV, 80. Cité, IX, 231; X, 46.
- CLÉOPATRE.** Idée de la passion qu'elle pouvoit inspirer, IX, 136.
- Cléopâtre.** Roman de la Calprenède; ce qu'en pense Rousseau, VIII, 424.
- Cléland.** Effet de ce roman sur Rousseau, I, 322.
- Climat.** Son influence pour déterminer la forme du gouvernement, V, 191. Principale cause des différences caractéristiques des langues, XIII, 170, 192. Désavantage des climats extrêmes pour la culture des hommes, VIII, 40.
- CLOSURE** (M. de La), résident de France à Genève. Devient amoureux de la mère de Rousseau, I, 6, 311. En conserve un tendre souvenir, 316. Son amitié pour Rousseau, II, 70.
- CLOT** (madame). Espièglerie que lui fait Rousseau dans son enfance, I, 11.
- COCCELIN** (madame). Commère de Rousseau. Son mari s'empare d'un mémoire que Rousseau lui avoit prêté, I, 318.
- Coiffure convenable aux enfants,** VII, 197. La coiffure en cheveux ne convient aux femmes que jusqu'à l'âge de trente ans, XVIII, 361.
- Coin du Roi, coin de la Reine.** Origine de ces dénominations, II, 165.
- COINET,** Gênois. Rend des services à Rousseau, II, 357. S'introduit à l'hôtel de Luxembourg, 385, et chez madame de Verdelin, 392. Rousseau se méfie de lui, XIX, 495; XX, 49.
- Colère.** Sous quelle image cette passion doit-elle être présentée aux enfants, VIII, 131.
- Collection en livres ou objets d'art.** Ne sont jamais complètes. L'a-

- bondance y fait la misère, IX, 183.
- Collèges*. Vices de l'éducation qu'on y reçoit, IV, 31, 52.
- COLOMBIER (madame du). Comment Rousseau fait sa connoissance, I, 366.
- CÔME (le frère) visite Rousseau et détermine le genre de sa maladie, II, 455.
- Comédie*. S'il est vrai qu'elle corrige les mœurs, XI, 29, 33. Son principe même fondé sur un vice du cœur humain, V, 43. Voyez *Spectacles*.
- Comédiens*. S'ils peuvent être suffisamment contenus par des lois, XI, 87. Ont généralement de mauvaises mœurs, 100. Leur profession est partout déshonorante, 101. Pourquoi, 106... 125. L'étoit également chez les Romains, 101, 105. Pourquoi elle n'étoit pas chez les Grecs, 103. Ce qu'est cette profession en elle-même, et l'objet qu'on s'y propose, 106. Ce qui distingue le comédien de l'orateur et du prédicateur, 108. Le désordre inévitable des actrices entraîne celui des acteurs, 109. Pourquoi le premier est-il inévitable, 109... 124. S'il faut mépriser tous les comédiens, 124.
- Commander et obéir*. Ces mots doivent être inconnus aux enfants, VIII, 115.
- COMPARET (J. A.). Auteur d'une brochure contre la *Profession de foi*, XVIII, 213.
- Compilateurs*. Ce qu'en dit Rousseau, IX, 175.
- CONDAMINE (de La). Singularité qu'il rapporte, IX, 21. Jugement qu'il porte de l'*Émile*, II, 459.
- CONDILLAC (l'abbé de). Comment Rousseau fit connoissance avec lui, II, 6. Suites de cette liaison, 105. Quelle opinion on avoit de lui dans sa jeunesse, VIII, 152. Sa *Grammaire*, cité, IV, 233, 238, 306.
- CONDORCET. Envoie ses *Essais d'analyse* à Rousseau, XX, 254.
- Confédérations*. Seul moyen de réunir la puissance d'un grand peuple et le bon ordre d'un petit état, V, 212, 269, 305. *Confédérations en Pologne*, 275, 345.
- Confesseur*. Langage à tenir par un catholique à son confesseur, XVIII, 449.
- Confessions (les) de J. J. Rousseau*. Rey et Duclos lui ont donné l'idée de faire cet ouvrage, II, 371, XIX, 18. Il en commence l'entreprise à Motiers. Lacune qu'il aperçoit dans le recueil de ses lettres à cette occasion, III, 29. N'a jamais mieux senti son aversion pour le mensonge qu'en écrivant cet ouvrage, 288. Y a-tu le bien plus soigneusement que le mal, 290, 372. Objet propre de cet ouvrage, II, 3, 372. Époques de sa composition, 4. La première partie écrite toute de mémoire, 2. Dans quelles dispositions il écrit la seconde, *id.*, 5. Projet abandonné d'un supplément à cet ouvrage, 72. Rousseau reconnoît qu'il n'a pas le droit d'être sincère pour les autres comme pour lui; cependant, vu sa situation et l'objet de son entreprise, doit être juste envers lui-même et tout sacrifier à la vérité, 189. XVIII, 197. Succès des lectures particulières qu'il en fait dans quelques sociétés à Paris, III, 176.
- Connoissances*. Leur choix relativement aux bornes de l'in-

telligence humaine, VIII, 277.
Conscience ou Sens moral. Elle est le cri de l'ame, 54. Son existence démontrée, IX, 55, 61... 63. Est un sentiment, non l'effet d'un jugement, VII, 416. N'apprend pas à bien raisonner, mais à bien agir, 438. Quoique indépendante de la raison, ne se développe point sans elle, VIII, 72. Est seule la base de la loi naturelle et des vertus humaines, 417. La raison fait connoître le bien; la conscience, innée en nous, le fait aimer, IX, 62. Guide plus sûr, dans les recherches métaphysiques et dans la conduite de la vie, que la raison et que tous les livres des philosophes, 17, 22, 54; XVII, 327, XX, 134. L'exercice de ce sens moral, la plus douce des jouissances; moyens de le cultiver et de le développer, XX, 188. Pourquoi n'est pas toujours écoutée, et finit par ne nous parler plus, IX, 64.

Considérations sur le gouvernement de Pologne. Époque et circonstances de la composition de cet ouvrage, III, 179; V, 312. Voyez *Pologne*.

Consolations. Tout qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre, VIII, 442.

Conspirations. Elles ne sont presque toujours que des crimes punissables, XIX, 370.

Conti (le prince de). Ses liaisons avec madame d'Arty, II, 22. Avec madame de Boufflers, 412. Va voir Rousseau à Mont-Louis, 410. Rousseau refuse ses présents en gibier, et se le reproche, 411; XVII, 427. Rousseau craint de l'avoir offensé par un passage de l'*É-*

mile sur la chasse, II, 460. Fait savoir à madame de Luxembourg le décret porté contre Rousseau, V, 468. Lui offre un logement au Temple à son retour à Paris en 1765, III, 117. A son retour d'Angleterre, le loge au château de Trye et l'y va voir, 160. Sa générosité et son indulgente bonté envers lui, 169, 170; XX, 130.

Contrat social (du), ou Principes du droit politique. Faisoit partie d'un plus grand ouvrage. Objet de Rousseau en le composant. Cette composition antérieure d'un grand nombre d'années à celle de l'*Émile*, II, 196; XVII, 458, 539. Il y met la dernière main, II, 370; et le vend à Rey pour mille francs, 437. Comment il est accueilli en France, 454. S'il est vrai que ce livre tend à renverser tous les gouvernements, X, 329. Deux principes auxquels il se réduit, XVIII, 78. Ce qu'il est par rapport à l'*Esprit des Lois*, V, 96. Analyse de tout l'ouvrage, IX, 416... 435. Autre analyse plus courte, X, 324... 330.

Contrat ou Pacte social. Voyez *Corps politique*.

Convenances. Celles qui sont naturelles font seules les heureux mariages, IX, 311.

Conventions et devoirs. Ils ouvrent la porte à tous les vices, IX, 140.

Conversation. Rousseau tout-à-fait inhabile en ce genre, I, 165. Exceptions à faire sur ce qu'il dit de lui-même à ce sujet, 168. Ce qui la lui rend insupportable, et moyen qu'il propose pour en prévenir le vice, 295; III, 20, 86. Propos oi-

- seux, indignes d'un homme raisonnable, VII, 260.
- CONWAY**, général et ministre d'état en Angleterre. Relations de Rousseau avec ce ministre, III, 148; XIX, 274, 314, 459.
- CONZIÉ (de)**. Commencement de sa liaison avec Rousseau. Il lui donne du goût pour la littérature, I, 313. Il apprend à Rousseau la mort de madame de Warens, III, 49. Rousseau malade lui envoie des vers pour Fanie, XVII, 62.
- COPPIER (le père)**, jésuite. Ses liaisons avec Rousseau, I, 357.
- Coquetterie**, Naturelle à la femme, IX, 216. Art dont la femme a besoin pour cela, 258. Celles qui ne sont que coquettes sont sans autorité sur leurs amants dans les choses importantes, 283. La véritable coquetterie quelquefois recherchée, mais jamais fastueuse, 231.
- CORALLINE**. Le Théâtre Italien doit à Rousseau la possession de cette actrice célèbre et de sa sœur Camille, II, 38.
- CORANCEZ**, auteur des paroles de l'opéra de *Daphnis et Chloé*. Ses relations avec Rousseau, III, 178. Son écrit sur Rousseau, *idem*. Reste son ami jusqu'au dernier moment, 181. Son récit et son opinion sur le genre de mort de Rousseau, 185.
- CORIOLAN**. Allusion à sa conduite sous les murs de Rome, qu'il assiégeoit, IX, 271.
- CORNEILLE**. Avec tout son génie, n'est qu'un parleur, VI, 355.
- Corporels (exercices)**. Leur importance dans la première éducation, sous le rapport physique et moral. Comment les faire concourir avec la culture de l'intelligence, V, 300; VIII, 44, 177, 180, 411. Les exercices que Rousseau conseille ne sont pas ceux de l'ancienne gymnastique, XVII, 365.
- Corps (facultés du)**. Non moins nécessaires aux chefs du peuple que les qualités de l'esprit, V, 293. Un corps débile affoiblit l'âme, VIII, 411.
- Corps politique**. Ses diverses dénominations, et sens de chacune d'elles, V, 113; IX, 421. Comparé au corps de l'homme, IV, 356. L'idée de sa formation appartient aux riches, 276. (Voyez *Société*.) Son établissement n'a pu être que l'effet d'un contrat, 289; V, 109. Ce contrat ne sauroit être irrévocable, IV, 290. (Voyez *Liberté*.) Objet de ce contrat; ses clauses se réduisent à une seule, V, 111. La loi qui l'établit est la seule qui exige un consentement unanime, 223. (Voyez *Loi*.) Quels sont ses effets, 112; IX, 421. Engagement tacite qu'il renferme, V, 116. Il donne aux actions humaines la moralité qui leur manquoit auparavant, 117. Chaque corps politique se subdivise en d'autres corps dont la volonté, générale par rapport aux membres de chacun d'eux, est particulière par rapport au tout, IV, 360. (Voyez *Volonté générale*.) Nature et étendue du droit du corps politique sur la personne et les biens de chacun de ses membres, V, 118, 132. (Voyez *Souverain*.) A deux mobiles, la puissance législative, et la puissance exécutive, 160. (Voyez *Législation*, *Gouvernement*.) A un *maximum* de force qu'il ne sauroit passer sans s'affoiblir, 158, 304. Deux manières de

- mesurer un corps politique, 151. Proportion dans laquelle le *maximum* se trouve, 152. Gouvernements fédératifs, seul moyen de réunir les avantages respectifs des grands et petits états, 213, 269, 305. Les corps politiques restant entre eux dans l'état de nature, en ressentent tous les inconvénients, IV, 278; V, 4, 10. S'il y a un remède à cet état de choses, 43, 55.
- CORRÉAL** (François). Cité, IV, 219.
- Corse** (île de). Le peuple de cette île capable encore de recevoir une bonne législation, V, 154. Les Génois y ont établi une académie pour la mieux subjuguier, XI, 230. Le général Paoli fait demander à Rousseau un plan de constitution, III, 97. Documents et instructions demandés par Rousseau pour remplir cet objet, V, 416. Comment il se propose de satisfaire à la demande qui lui est faite, 419. Hésitation de Rousseau et pourquoi la demande n'eut en définitive aucun effet, III, 101, 102.
- CORVEZY**, intendant d'Annecy. Son portrait, I, 173.
- Couleurs**. Fausse analogie entre les sons et les couleurs, XIII, 107.
- Courage**. En quels lieux il faut le chercher, I, 47.
- Course**. Moyen d'exercer à la course un enfant paresseux et de lui en inspirer le goût, VIII, 225. Instruction qu'il en peut tirer, 228. C'est la seule chose que les femmes fassent de mauvaise grace, IX, 373.
- Couvents** (éducation des), VIII, 83; IX, 265. En quoi préférables pour les filles à la maison paternelle, IX, 217.
- Couvet** (la communauté de), au Val-de-Travers, donne à Rousseau des lettres de communier, III, 51.
- COVELLE** (Robert), citoyen de Genève. Comment fut une cause de discorde, X, 151.
- CRAMER** (madame). Part qu'elle prend dans les querelles de Jean-Jacques avec le ministre Vernes, III, 69.
- CRÉQUI** (madame de). Époque de la liaison de Rousseau avec cette dame, II, 147. Elle continue quoique cette dame se soit jetée dans la haute dévotion, 358. A quelle époque cesse leur correspondance, 343.
- CROMMELIN**, résident de Genève en France. Son caractère, II, 192.
- CROMWELL**. Eût été mis aux Sonnettes par le peuple de Berne, V, 221.
- CROUZAZ** Jugement sur sa réfutation des *Épîtres de Pope*, VI, 366. Cité et apprécié, VIII, 194; XVII, 232.
- CRÉSIAS**. Historien, IX, 407.
- Cuiller** (gentilshommes de la). I, 63; XI, 162.
- Cuivre** (ustensiles de). Leur usage funeste à la santé, XVII, 144.
- Culte**. Quel est celui que Dieu demande, IX, 74. Le culte extérieur et public, pure affaire de police, *idem*. Culte essentiel est celui du cœur, 103. Voyez *Religion*.
- Curé**. Portrait d'un bon curé, IX, 105.
- Curiosité**. Est naturelle à l'homme, mais dans quel sens, VIII, 278. Moyen de rendre l'élève curieux, 280, 283. Elle s'étend avec nos besoins, 359.
- CURIUS**. Sa grandeur d'ame et son désintéressement, IV, 118.

CURT (M. de), intendant des Menus-Plaisirs, fait jouer à la cour le *Devin du Village*, II, 153.

CUVILLIER, acteur de l'Opéra,

joue un rôle à la première représentation du *Devin du Village*, II, 154.

Cyclopes. Homère en fait des mangeurs de chair, VIII, 253.

D.

DAMOCLÈS, flatteur de Denys-le-Tyran, XVIII, 191.

DANCOURT. Son théâtre jugé sous le rapport moral, XI, 59.

DANET, nourrice de Rousseau; il répond à sa lettre, XVII, 484.

Danse. Récréation innocente et salubre, interdite à tort par les gens d'église, VII, 87. Effet utile des bals publics pour favoriser d'heureux mariages, *ibid.*; XI, 172. Moyens d'y maintenir l'ordre et la décence, 173... 175. Ne doit pas être proscrite dans l'éducation des jeunes filles, IX, 233. Danses du peuple en France comparées à celles du peuple suisse, XVIII, 171. Diversité de caractères à introduire dans cet art, 218. Application au menuet et à la contredanse, 219. Pourquoi Rousseau ne peut profiter des leçons qu'il en reçoit, I, 292.

Daphnis et Chloé, opéra. Rousseau en compose la musique. Des fragments en ont été gravés, XIII, 3.

DARAN, médecin. Emploi que Rousseau fait de ses sondes pour se guérir, II, 137.

DARIUS. Ce qu'il reçoit de la part des Scythes, IX, 131.

DARTY. Voyez ARTY (d').

DASTIER, de Carpentras. Visite Rousseau à Motiers, III, 37. Le détourne d'aller s'établir en Corse, 99.

DAUBENTON, célèbre naturaliste, IX, 323.

DAUPHINE (madame la). Jugement qu'elle porte de la *Nouvelle Héloïse*, II, 415.

DAVENPORT, Anglois. Loue à Rousseau sa maison à Wootton, III, 132.

DAVID, musicien, II, 6.

DAVILA, historien italien. Cité, VIII, 425.

Débauche. Son effet sur le caractère des jeunes gens qui s'y livrent, VIII, 387. Comment un vieux militaire prévint ce vice dans son fils, 410.

Décence. Affectée dans le langage sur certain point, est d'un effet dangereux sur les enfants, VIII, 379.

Découverte du Nouveau Monde (la). Opéra fait par Rousseau à Lyon. Jugement porté sur sa musique, II, 27.

DEFFANT (madame du). Portrait de cette dame, II, 430.

Définitions. Pourquoi toujours insuffisantes, VIII, 155.

Déjeuner. Pourquoi Rousseau aimait beaucoup ce repas, I, 349.

DELESSERT (madame). Rousseau écrit pour elle ses lettres élémentaires sur la botanique, XII, 295.

DELEYRE. Ses liaisons avec Rousseau. Sa conduite à son égard, II, 232, 240, 334.

DELISLE DE SALES. Sa *Philosophie de la nature*, attribuée à Rousseau, XVI, 352, 411.

DELUC, père et fils. Leurs liaisons avec Rousseau, III, 42; XVIII, 60, 111, 134, 243.

DÉMADES, Athénien. Montaigne le blâme d'avoir fait punir un ouvrier qui, vendant fort cher des cercueils, gagnoit beaucoup à la mort des citoyens, IV, 314.

DEMAUX, auteur d'une méthode de notation, XV, 15.

Démocratie. Sa définition, V, 171, Conditions nécessaires pour cette forme de gouvernement, 173. Un peuple de dieux se gouverneroit démocratiquement, 175. Dégénère en ochlocratie, 201. Avantage propre du gouvernement démocratique, 216. L'élection par la voie du sort est dans la nature de la démocratie, 227.

DÉMOSTHÈNE. Comparé à Cicéron, IX, 174.

DENIS (madame), nièce de Voltaire. Où Rousseau fait sa connaissance, II, 150.

DENISE. Rousseau dit qu'il n'a pas besoin de son livre pour connoître l'esprit du christianisme, XVIII, 200.

Dentelle. Les femmes qui ont la peau blanche devroient s'en passer, IX, 231.

Dents. (éruption des). Comment la faciliter, VIII, 78, 79.

DENYS D'HALICARNASSE. Cité, XIII, 167; XIV, 14.

Députés ou Représentants du peuple. Suppléent imparfaitement aux assemblées réelles du peuple, V, 208, 316. Les députés du peuple ne sont pas ses représentants, mais ses commissaires, 210. Application à la Pologne, 317. Exemples tirés des Romains, 204, 211. Des Grecs, 212. Pourquoi les peuples anciens n'avoient pas de

représentants, *ibid.* Les modernes ne peuvent s'en passer, X, 430, 431.

DESCARTES. Exige un état d'incertitude et de doute pour la recherche de la vérité, IX, 13. Formoit avec des dés le ciel et la terre, 26.

DÉSSEARTS. Son traité de l'*Education temporelle des enfants*. Cité, VIII, 29.

DESPONTAINES (l'abbé). Mot de cet auteur satirique, VIII, 335. Cité à l'occasion du premier ouvrage que Rousseau livre à l'impression, II, 15.

Desir. Nécessaire non seulement au bonheur, mais même à l'existence, VII, 431. Voyez *Bonheur*.

DESMARIS. Auteur de l'*Impertinent*, comédie. Ses liaisons avec Rousseau. Quel jugement celui-ci en porte, II, 363.

Désœuvrement. Fléau de la société autant que de la solitude, I, 295. Voyez *Oisiveté*.

Désordre moral. Par où il commence, VIII, 26.

Despotisme. Ne peut être supposé l'effet d'un consentement volontaire, lors de la formation des premières sociétés, IV, 282. On peut encore le faire dériver du pouvoir paternel, 284. Si ce gouvernement est plus fort à certains égards, il est plus foible à tous les autres, V, 195. Définition du mot *despote*, 202. Tout prince qui arrive au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui, VII, 431.

Despotisme légal. Idée absurde et contradictoire dans les termes, XIX, 482.

Dessein. Goût naturel à l'enfant. Comment l'exercer dans l'étude de cet art, VIII, 231.

- Usages des cadres dorés, 234.
 Laquais dessinateur devenu mauvais peintre, 345. Pourquoi les petites filles l'apprennent volontiers, IX, 222. Rousseau prend un goût vif pour cet art, I, 263.
- Deutéronome*. Disposition d'une de ses lois relativement au viol, IX, 205. Voyez *Bible*.
- Devin du village*. Époque de sa composition, II, 152. Détails sur sa répétition aux Menus, et sur sa représentation à la cour, 154. Puis à Paris, 162. Quel fut son produit pécuniaire, 167. Jalousies que le succès de cette pièce excite contre son auteur, 163. Rousseau s'oppose en vain aux reprises de cette pièce, 351; XVII, 371, 375. Injustice qu'il éprouve de la part des administrateurs de l'Opéra, II, 167. Principe suivi dans la composition de cet ouvrage, XVI, 69. Jugement qu'en porte Rousseau, 315. Désignation de trois morceaux qui ne sont pas uniquement de lui, 321. Composition et répétition par essai d'une seconde musique pour cet opéra, XIII, 3 et 4.
- Devoirs*. Plus ils sont pénibles, plus ils doivent être soutenus par de bonnes raisons, IX, 281. Comment on apprend à les aimer, 261.
- Dévotion*. Idée de la dévotion d'une ame tendre et pure, VII, 279. Excès auquel elle peut conduire, 433. Situation qui dispose à ce sentiment et avantages qu'il procure, 430. Justification de la sensualité dans les plaisirs que les dévots se permettent, I, 359.
- Devots* (faux). Ils sont insensibles à l'humanité, et l'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, VII, 437.
- DEWES (mademoiselle). Lettre galante que lui écrit Rousseau, XX, 11.
- DEYBENS (madame). A quelle occasion Rousseau fait connoissance avec elle, I, 316. Quel service elle lui rend, 395.
- DIANE. Pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour, IX, 127.
- DICÉARQUE, célèbre disciple d'Aristote, cité par saint Jérôme, IV, 309.
- Dictature*. Cas où elle devient nécessaire. Deux manières de la conférer, V, 246. Il importe d'en fixer la durée à un terme très court, 249.
- Dictionnaire de Botanique*. Composition de cet ouvrage projeté entre Rousseau et du Peyrou. Voyez *Botanique*.
- Dictionnaire de Musique*. Historique de sa composition et publication, II, 204, 372; III, 29, 53; XIV, 4, 5. Articles de cet ouvrage signalés par Rousseau comme les plus importants, et n'appartenants qu'à lui seul, 6.
- Dictionnaire des Musiciens*. Cité, VIII, 240; XV, 210.
- Dictionnaire Philosophique*. Est brûlé à Paris avec les *Lettres de la Montagne*, III, 56. Jugement sur cet ouvrage, XVIII, 446.
- DIDEROT. Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 10, 17. Sa détention au donjon de Vincennes, 107. Obtient le parc pour prison. Son entrevue avec Rousseau, 110. Sujet de leur première dispute (une pension de Louis XV), 161. Différent entre Rousseau et lui sur un passage de la préface du *Fils naturel*, et autres incidents,

274; XVII, 333. Est accusé d'avoir pris cette pièce dans Golidoni, II, 282. Il se raccommode avec Rousseau. Jugement qu'il porte sur la *Julie*, 283. Fait à Rousseau une loi d'accompagner madame d'Épinai à Genève, 307. Explication entre eux sur ce sujet et sur madame d'Houdetot, 322. Cause et circonstances de leur rupture, et comment Rousseau croit devoir en instruire le public, 338; III, 78; XI, 8. Mot singulier de M. de Castries sur la rupture de ces deux hommes célèbres, XVII, 336. Convaincu de mensonge relativement à un raccommodement projeté entre Rousseau et lui, III, 79. Autre mensonge dont Rousseau l'accuse, XX, 332. Rousseau renvoie au libraire Duchesne la comédie des *Philosophes*, où Diderot étoit maltraité, II, 402. Inégalités dans son caractère, XVII, 262. Caractère de Nannette, d'abord sa maîtresse, puis sa femme, II, 105. Est auteur d'un morceau dans le *Discours sur l'Inégalité*, IV, 247. Effet de son impulsion et de ses conseils sur les écrits de Rousseau tant qu'il l'a eu pour Aristarque et pour ami, II, 178, 197; XX, 276. Ses *Pensées philosophiques*, citées, IV, 31; XX, 189. Son article *Machiavélisme* dans l'*Encyclopédie*, cité, V, 181. Sa *Lettre sur les Sourds et Muets*, citée, XIII, 228, 254. Sa *Préface* et ses *Entretiens sur le Fils naturel*, cités, VIII, 149; XI, 121. DIEU. Démonstration de son existence et recherche de ses attributs. Voyez *Religion naturelle*. Tenir son ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu,

moyen de n'en douter jamais, IX, 109. Preuves de son unité, quoiqu'on puisse supposer deux principes des choses, X, 43, 45. Tout enfant qui croit en Dieu, est nécessairement idolâtre ou anthropomorphite, VIII, 462. Il vaut mieux ne leur en point parler que de leur en donner de fausses idées, 467; VII, 269. *Offenser Dieu*, terme impropre et toujours mal appliqué, X, 311. Voyez *Religion*.

Dieux du Paganisme. Comment furent imaginés, VIII, 461.

Digeste (le). Cité, XI, 103.

DILLAN (mademoiselle). Son portrait, III, 3.

DILLENUS, auteur d'une *Histoire des mousses*, XII, 363.

DIOGÈNE. Pourquoi, en marchant devant Zénon, il parloit mieux que s'il eût fait un long discours, IX, 131.

DIOGÈNE LAËRCE. Cité, IV, 79; IX, 186.

DION, de Syracuse, II, 7.

DION CASSIUS. Cité, III, 211.

DIOSCORIDE. Rousseau l'appelle grand compilateur de recettes; III, 328.

Discours sur la vertu la plus nécessaire aux héros. Époque et circonstances de sa publication, XX, 170, 171, 178.

Discours sur les Sciences. Époque et circonstances de sa composition, II, 112. Jugement de Rousseau sur cet ouvrage, 115.

Discours sur l'Inégalité. Circonstances de la composition de cet ouvrage, II, 172. Effet que produit à Genève sa dédicace, 182.

Disputes. Leur inutilité, IX, 107.

Dissimulation. Quelle est celle qui convient aux femmes, IX, 360.

- Distances.** Moyen d'apprendre aux enfants à en juger, VIII, 67.
- DITTON.** Ce que Rousseau pense de cet auteur, XVIII, 212.
- Divorcé** (faculté du). Peut être utile dans le Brandebourg, mais ne le seroit point en Corse, XVIII, 462.
- Docilité.** Effets de celle qu'on exige des enfants, VIII, 302.
- DONARD (M.).** Cité, XV, 136.
- Dogmes.** De la religion naturelle. (*Voyez ce mot.*) De la religion révélée. Donnent de Dieu une idée indigne de lui, IX, 83, 88, 95. (*Voyez Religions révélées.*) Quels sont les dogmes dont le souverain ou les lois peuvent imposer la croyance aux citoyens, V, 265; XVII, 244. *Voyez Religion.*
- Domestiques.** Moyen d'en former de bons et de les conserver, VII, 76. (*Voyez Économie domestique.*) Leur insolence annonce plutôt un maître vicieux que foible, 90. En avoir peu, moyen d'être bien servi, IX, 181. Conduite à tenir envers eux pour qu'ils ne nuisent point à l'éducation des enfants, XVIII, 312.
- Domination.** Elle tient à l'opinion comme tout le reste, VIII, 103.
- DOMINIQUE, (saint).** Idée de sa charité, X, 87.
- Don.** *Voyez Bienfait.*
- DONAT.** Cité, XIV, 14.
- DONI (J. B.).** Son *Traité des genres et des modes.* Cité, XIV, 248.
- DORTAN (l'abbé),** comte de Lyon, I, 187, 191.
- Douceur.** La plus importante qualité pour les femmes, IX, 226.
- Douleur.** Est éprouvée dès le moment de la naissance, VIII, 32. Nécessité d'y familiariser les enfants, 31, 90, 110, 204.
- Droit naturel.** (chaires de). Non existantes en France, X, 78.
- Droit politique.** Est encore à naître, IX, 416. Difficultés qui s'y opposent, 417. Comment il faut s'y prendre pour l'étudier avec fruit, 418. Exposé succinct de ses principes. (*Analyse du Contrat social*). 418, 439.
- Droit de vie et de mort, Droit de faire grace.** *Voyez Souverain.*
- Droit du plus fort, Droit de guerre, Droit de premier occupant.** *Voy. Force, Guerre, Propriété.*
- DRYDEN,** poète anglois. Réponse ingénieuse qu'il fit à un jeune lord, et à quel sujet, IV, 102.
- DUCHAPT (la),** célèbre marchande de modes, IX, 232.
- DUCHESNE (André):** Sa collection intitulée, *Annales et Historia Francorum*, etc. (*Francfort*, 5 vol. in-folio.) Citée, XIII, 230; XV, 86.
- DUCHESNE,** libraire. Rousseau lui renvoie la comédie des *Philosophes*, II, 402. Traité fait avec lui pour le manuscrit de l'*Émile*, 436. Sa conduite à cet égard, 442.
- DUCLOS.** En lisant les *Confessions du comte de****, Rousseau desire faire sa connoissance, II, 21. Commencement de leur liaison, 146. Se charge de faire répéter le *Devin du village*, 153. Effets de ses conseils sur les ouvrages de Rousseau, 197. Son refus d'entrer dans les vues de Grimm et de Diderot, pour contrarier Rousseau et lui ôter ses gouverneuses, 298. Rousseau lui dédie son *Devin du village*, 163. Sa conduite lors de l'impression et de la publication de l'*Émile*, 443, 459. Parle de la *Julie* à l'aca-

- démie, 415. Exhorte Rousseau à écrire ses *Confessions*, XIX, 18. Lettres de noblesses illustrées en sa personne, VI, 232. Changement total de l'opinion de Rousseau sur son compte; XVI, 480; Ses *Remarques sur la Grammaire*, citées, XIII, 167, 169, 221. Sa *Vie de Louis XI*, citée, VIII, 429. Ses *Considérations sur les mœurs*, citées, IX, 164. Il comptoit dix-sept voyelles, XIII, 161.
- DUCOMMUN**, graveur, chez qui Rousseau est mis en apprentissage, I, 41.
- DUCRET (Micheli)**. Auteur d'un *Mémoire contre les fortifications de Genève*. Sa fin déplorable, I, 318. Prisonnier au château d'Arberg, y pouvoit être heureux, III, 93.
- DUDING**. Nom anglois que Rousseau se donne pendant son voyage à Montpellier, I, 368, 382.
- DUDOYER**. Caissier de M. de Francueil. Service qu'il rend à Rousseau, II, 129.
- Duel**. Confond toutes les véritables notions d'honneur et de justice, et est injurieux à la Divinité, VI, 210. Barbarie et extravagance de cette coutume, XI, 97. Le tribunal institué par Louis XIV pour la détruire, bien imaginé dans sa composition, l'étoit mal dans ses formes et dans la mesure de son autorité, 89..... 98. Usage des seconds dans les duels, aboli par un seul mot d'un édit du roi, V, 251. Quelles sont les causes les plus communes du duel, XI, 94. Sans se battre en duel, quel moyen est offert à l'homme d'honneur de se venger d'un outrage reçu, VIII, 449.
- Anecdote qui donne à Rousseau l'idée qu'il présente à ce sujet**, XX, 313.
- Duo**. Règles sur ce genre de composition en musique, XIII, 258.
- DUPIN (M.)**, fermier général. Comment il obtint cette place et sa femme, II, 22.
- DUPIN (madame)**. Visite que lui fait Rousseau. Caractère de cette dame. Ses sociétés, II, 22. Rousseau en devient amoureux. Réponse qu'il en reçoit, 24. Elle l'occupe en qualité de secrétaire, 96. Son opinion et ses vues sur Rousseau, 97. Aide Rousseau à se mettre en ménage avec Thérèse Levasseur, 116. Continue à son insu de pourvoir à ses besoins, 124. Elle l'engage à faire l'extrait des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre, 100. Rousseau se charge, pendant quelques jours, de l'éducation de son fils, 25. Comment il parvient à le corriger de ses fantaisies, VIII, 183. Il conserve toujours de l'attachement pour cette dame, et va la voir quelquefois à Clichy, II, 357.
- DUPONT**, secrétaire de l'envoyé de France à Gènes. Sa liaison avec Rousseau, II, 31. Rousseau lui donne des instructions pour M. de Joinville, XVII, 72.
- DUPRAT (le comte)**. Ses liaisons avec Rousseau. Il lui offre un asile paisible et solitaire, XX, 411.
- DURAND**, libraire de Paris. Traité qu'il fait avec l'abbé de Condillac pour son premier ouvrage, II, 106.
- DUSAULX**, traducteur de Juvénal. A quelle époque il eut des relations avec Rousseau, III, 178.

DUREN, François de naissance, établi à Londres. Ce qu'il étoit. Ses relations avec Rousseau. XII, 49; XIX, 413.

DUVERNOIS (mademoiselle). Caractère de cette fille. Comment elle contribua à faire faire à Rousseau le *Devin du village*, II, 152.

DUVILLARD, libraire à Genève. Service qu'il rend à Rousseau passant par Genève à son retour de Venise, II, 71. Réim-

prime l'article de l'*Économie politique*, XVII, 346, 358.

DUVIVIER, employé au cadastre de Chambéry. Comment il fut, sans le vouloir, la cause d'un malheur arrivé à Rousseau, I, 305.

DUVOISIN, ministre du pays de Vaud. Ce qui lui arrive au sujet du manuscrit du *Contrat social*, dont il s'étoit chargé, II, 437.

E.

Eau. Dans quel état l'enfant la doit boire, VIII, 199.

Échecs. Rousseau se passionne pour ce jeu, I, 323. Imagine d'en tirer une ressource pour subsister, II, 18. Il y joue avec le prince de Conti, 411.

Économie domestique. Règles à suivre en cette partie, et tableau d'une grande maison dirigée sur ces règles, VII, 64. Distribution intérieure et mobilier, 65. Culture des terres, 66, 220. Choix et traitement des ouvriers, 67. — Des domestiques. On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut, 69. Travaux et amusements des deux sexes, 77. Maintien de la concorde entre les domestiques, sans qu'ils cessent de se surveiller réciproquement, 93. Bonheur que procure une bonne économie domestique, 101, 192. Fixation, administration, et emploi du revenu, 194, 224. Donner tout au bien-être réel et rien à l'opinion, 195, 221. Discernement dans l'exercice de la bienfaisance, 198. Relations de société avec les voisins, 227.

Économie politique. Étymologie et définition, IV, 353, 391. On n'y peut pas suivre les mêmes règles que pour l'économie domestique, les fondements du pouvoir y étant tout différents, 354. (Voyez *Père de famille*.) La volonté générale est son principe fondamental, 359. (Voyez *Volonté générale*.) La loi étant l'expression de cette volonté, la première règle est que l'administration soit conforme aux lois, 367.

Deuxième règle. Faire que les volontés particulières soient toujours conformes à la volonté générale; en d'autres termes, faire régner la vertu, 369. Pour rendre la vertu facile, faire aimer la patrie, 374. Pour faire aimer la patrie, veiller à la conservation de tous les droits, 375. Pour garantir de cette conservation, prévenir la trop grande inégalité des fortunes, 379. Enfin comme base de l'édifice social, former par l'éducation publique de bons citoyens, 380. Voyez *Education*.

Troisième règle. Pourvoir aux

besoins publics par une sage administration des revenus de l'état, 384. Un bon système économique ne doit pas être un système de finance et d'argent, V, 359. Revenu en domaines préférable au revenu en argent, IV, 388. S'attacher plutôt à prévenir les besoins qu'à augmenter le revenu, 390. Payer les officiers publics en denrées plutôt qu'en argent, V, 356. Imposer les bras des hommes plus que leurs bourses, 360.

Les impôts ou subsides, pour être légitimes, doivent être établis du consentement du peuple ou de ses représentants, IV, 396. Sont de deux sortes, réels ou personnels. La taxe par tête, répartie proportionnellement, est plus convenable à la liberté, 397; V, 363. Cette répartition doit se faire en raison composée de la différence des conditions et du superflu des biens, celui qui n'a pas le nécessaire ne devant rien payer du tout, IV, 397. L'impôt le meilleur est une taxe proportionnelle sur les terres, mais à lever en nature plutôt qu'en argent, V, 364. Inconvénients de la taxe sur les terres, quand elle est excessive, IV, 401. De fortes taxes sur les objets de luxe, en évitant de donner à la fraude un trop grand attrait, sont préférables, 404; V, 364.

Écriture. Ses trois espèces répondent aux trois divers états de civilisation, XIII, 157. Tient à d'autres besoins que celui de parler, 159. Loin de fixer la langue parlée, elle l'altère, 162.

Écriture-Sainte. Voyez *Religions révélées, Évangile, Livres sacrés.*

ÉDOUARD (le prince Charles), dit le *Prétendant*; VIII, 337.

Édouard (les aventures de milord).

Rousseau a jeté les cahiers du manuscrit de cet ouvrage au feu; il n'en reste qu'un court extrait, XVII, 431.

Éducation. Doit commencer avec la naissance, VIII, 62. Ne se partage pas, 39. Trois espèces d'éducation concourent à former l'homme et doivent tendre au même but, 10. Quel est ce but, 11, 17, 18, 19, 335, 458, 459. Deux formes d'institution à cet égard, éducation publique, éducation domestique. La première ne peut exister parmi nous, 16; V, 298. Dangers d'une éducation molle et délicate pour le premier âge, VIII, 31. C'est être barbare d'y sacrifier le présent à l'avenir par des instructions et un asservissement prématurés, 93... 107; VII, 240, 244, 248.

Liberté bien réglée, seul et véritable instrument de l'éducation première, VIII, 121. Elle doit être purement négative; quel plus sûr moyen de la rendre telle; avantages de cette méthode, 124, 126; V, 300; X, 29. Contre-sens des éducations communes où l'on parle d'abord aux enfants de leurs devoirs, jamais de leurs droits, VIII, 133. Doit être différente pour les deux sexes, IX, 211. Moyen d'en étendre l'effet sur la vie entière, 362. Voyez *Enfants, Adolescent, Études, Enseignement, ÉMILE.*

Éducation publique. Base de l'édifice social, IV, 380; V, 297. Principes de cette éducation, IV, 382. Trois peuples seuls l'ont pratiquée, 383. Plan

d'éducation publique pour la Pologne; V, 298.

Éducation. (Traité d') Aucun ne parle de la crise qui sert de passage de l'état d'enfant à celui d'homme, IX, 336.

Égalité. Véritable sens de ce mot, V, 155. Le pacte social ne la détruit pas; il substitue une égalité morale et conventionnelle à l'inégalité naturelle et physique que la nature a mise entre les individus, 121, 131; VIII, 419. L'égalité conventionnelle rend nécessaires le droit positif et les lois, VIII, 326. Est un des deux principaux objets de la législation, V, 155. Voyez *Inégalité, Corps politique*.

Église romaine. Son autorité n'a d'autre titre que sa propre décision, IX, 91. Ses prétentions à l'infailibilité, X, 108. Met un frein salutaire aux écarts de la raison humaine, XVIII, 408.

ÉMONT (la comtesse d'). Assiste à la lecture des *Confessions* de Rousseau, III, 111. Émotion que cette lecture lui cause, et sentiments qu'on suppose à Rousseau pour cette dame, 112.

Égypte. Jugement des rois de ce pays après leur mort, V, 397.

ÉLIEN, naturaliste. Cité, IV, 72; V, 252.

Éloquence. Manière inepte de l'enseigner aux jeunes gens, VIII, 452. Ses effets sont vifs, mais momentanés. Un raisonnement froid et fort pénètre, et son effet ne s'efface point, IX, 524; XIII, 146.

ÉMILE. Pourquoi est supposé n'ayant qu'un esprit commun, VIII, 40, 438. Avec de la ri-

chesse et de la naissance, 41. Mais doué d'une bonne constitution, 43, 49. Pourquoi d'abord paroît peu sur la scène, 38. Dialogue entre lui et le jardinier Robert, 136. Son portrait en qualité d'enfant fait, 262... 273. Voyez *Enfants*.

Son aventure à la foire, 290. Sa première leçon de géographie, 283. De statistique, 298. De physique systématique, 301. Question déterminante entre son gouverneur et lui, pour toutes les actions, 304. Comment conçoit l'utilité de l'astronomie, 407. N'est émule que de lui-même, 415. Quel livre composera long-temps seul sa bibliothèque, 316. Quel sera son choix entre un festin splendide et un dîner rustique, 328. Comment acquiert l'idée des relations sociales et de la nécessité d'être utile aux autres, 334. Pourquoi doit apprendre un métier, 336... 346. Apprend celui de menuisier, 350. Comment il rectifie par la vue seule l'idée fautive d'un bâton brisé dans l'eau, 391. Portrait d'Émile parvenu à l'âge de quinze ans, 362... 366. Sait l'à quoi bon sur tout ce qu'il fait, et le pourquoi sur tout ce qu'il croit, 364. Voyez *Adolescent*.

Apprendra tard ce que c'est que souffrir et mourir; comment naîtra, se nourrira, et s'excitera sa sensibilité, 391... 401. Comparaison de l'état de son ame avec celle d'un jeune homme élevé dans un état brillant et sur des principes opposés, 401. Est un sauvage fait pour vivre en société, 359. Commence à se comparer avec ses semblables; ce qui en doit

résulter, 418. Étudie l'histoire, 422. Erreur dangereuse qui naît toujours de cette étude; moyen de l'en corriger, 424. Nécessité de lui faire acquérir la connoissance du monde et des affaires; moyens pour cela, 447...455.... Que fera-t-il si on lui cherche querelle, 449. Quel caractère aura son langage; sans rhétorique, il sera vraiment sensible et éloquent, 452. Pourquoi diffère-t-il en tant de points des jeunes gens de son âge, 456...459; IX, 116. Pourquoi n'a pas même encore entendu parler de Dieu, VIII, 456.... 467. Pourquoi son gouverneur ne le mène pas plus loin que la religion naturelle, IX, 114.

Reste innocent et pur jusqu'à vingt ans, IX, 121. Est instruit sur ce point par son gouverneur lui-même, 133. Effet de cette instruction, 138. Est introduit dans le monde, dans la vue d'y chercher pour lui la compagnie qu'il désire; effets et avantages de ce motif d'introduction, 144. Portrait d'un *jeune homme fait*, ou d'Émile entré dans le monde, 158.... 166. Quelle sera sa manière de se présenter, 158. Sa conduite envers les hommes, 159. Son langage et ses manières, 160. Sa contenance, 161. Sa conduite envers les personnes du sexe, 162. Sa politesse envers tous, et son desir de plaire, 163. Quelle opinion on aura de lui, 165. Pour se former le goût, il se livre à l'étude de la littérature, du théâtre, de la poésie, 167... 177.

Amours d'Émile et de Sophie.

Arrivée d'Émile chez les parents de Sophie; est épris d'elle dès la première vue, IX, 324... 330. Toilette de l'un et de l'autre dans la matinée du lendemain, 332. Choix d'une habitation pour Émile, 333. Seconde visite et déclaration, 338. Difficulté qui s'oppose à ce que Sophie s'explique; comment on parvient à la lever, 343. Émile devient l'instituteur de sa maîtresse, 350. Querelle entre les deux amants, terminée par un baiser donné en présence des parents. Leçon donnée par la mère au gouverneur à cette occasion, 352....357. De quelle sorte de jalousie Émile est capable, 361. L'amour n'a rien changé à sa manière d'être, 365. Ses occupations quand il ne va point chez sa maîtresse, 370. Sophie défie Émile à la course, 373. Visite de Sophie et de ses parents dans l'atelier où Émile travaille, 375. Histoire du paysan blessé et secouru par Émile, 380. Il présente avec Sophie un enfant au baptême, 383. Discours de son gouverneur pour lui annoncer qu'il faut se séparer de Sophie, 384. Leurs adieux, 400. Quel est le but et l'objet propre des voyages d'Émile, 412....417. Quel en est le résultat, 444. Mariage d'Émile, 452. Bouderie dès le surlendemain, et pourquoi, 458. Racommodement, 461. Naissance d'un fils d'Émile, et fin de son éducation, 462 *.

* Comme on n'a pas fait entrer dans cette Table l'analyse de la partie romanesque de la *Nouvelle Héloïse*, on a cru devoir également y omettre celle

Émile ou de l'Éducation. Pour qui cet ouvrage a été composé, II, 204. Son cinquième livre composé au petit château de Montmorency, 379. A quelle condition Rousseau en cède la propriété, 436. Rousseau exige que l'impression s'en fasse en Hollande, 398. Consent à supprimer ce qu'on voudra dans les deux premiers volumes, mais ne souffrira pas que l'on touche à la Profession de foi, XVIII, 9. Retards qu'éprouve l'impression et inquiétudes qu'on veut inspirer à Rousseau sur ce sujet, II, 441. Cette impression est suspendue, 446. Rousseau attribue cette suspension aux Jésuites, 448. Publication de l'ouvrage. Réserve avec laquelle les amis de Rousseau s'expliquent sur ce livre, 459. Est brûlé à Paris, puis à Genève, III, 3. Son succès en Angleterre. Deux traductions faites à Londres, honneur que n'avait jamais eu aucun livre, X, 315; XVIII, 140. Devoit être le dernier des écrits de Rousseau, XVII, 450, 524, 538; XVIII, 36. Dans le système d'éducation qui y est développé, il faut suivre tout ou rien, XX, 302; XVI, 411. Principe général, commun à lui et à tous les autres, 412.

Émile et Sophie ou les Solitaires. Idée du dénouement de cet ouvrage tel que l'auteur l'avoit conçu, IX, 529. Intérêt que Rousseau n'a cessé de prendre à sa continuation, et ses projets à cet égard, XX, 73.

EMPÉDOCLE. Son reproche aux Agrigentins, IX, 183.

Emplois. Ne pas tant chercher dans leur partage celui auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon et heureux, VII, 202.

Émulation. Ne doit pas servir de mobile dans l'éducation, VIII, 314.

Encre. Comment elle se fait, VIII, 311.

Encre de sympathie. Ce qui arrive à Rousseau pour en avoir voulu faire, I, 320.

Encyclopédie. Rousseau se charge de la partie de ce dictionnaire relative à la musique, II, 107. Est un ouvrage fait avec soin, XVII, 195.

Enfance. Premier état ou époque VIII, 69. Deuxième, 89. Troisième, 274. Ses premiers développements se font presque tous à-la-fois, 87. Doit être aimée et favorisée dans ses plaisirs, 93. Ne peut guère abuser de sa liberté, 114. A des manières de penser qui lui sont propres, 117. Il y a des hommes qui n'en sortent jamais, d'autres qui n'y passent point, 150. Est semblable dans les deux sexes, 367. Leurs amusements communs et goûts propres qui les distinguent, IX, 220. L'art d'observer les enfants, très difficile, VIII, 271; et ignoré des pères et des maîtres, 346. Voyez les trois articles suivants.

Enfant nouveau-né. Dès le moment de sa naissance doit avoir tous ses membres en liberté,

des aventures d'Émile après son mariage, aventures qui d'ailleurs, dans l'état où est resté l'ouvrage, se réduisent à très peu de faits. On en a extrait seulement quelques pensées saillantes et les idées générales pour les faire entrer dans la Table, chacune sous le mot qui lui appartient.

VIII, 20, 58. Apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur, 30. Ne doit pas être sevré de trop bonne heure, 77; et ne doit l'être qu'avec des nourritures végétales, 53. Doit être élevé à la campagne, 55. Lavé souvent, et avec gradation, dans l'eau froide, même glacée, 57. Ce qui arriveroit s'il avoit à sa naissance la stature et la force d'un homme fait, 60. Ses premières sensations purement affectives, 64. Voyez *Nourrice*.

Enfant fait, c'est-à-dire tout formé et d'après les principes de Rousseau. Son portrait, VIII, 262.... 271.

Enfants. Il en meurt plus de ceux élevés délicatement que des autres, VIII, 31. Comment se dépravent dès le premier âge, 33. On ne doit leur laisser contracter aucune habitude, 64. Moyens de prévenir la peur des araignées, des masques, du tonnerre, etc. 65. Point de moralité dans leurs actions, 73, 121. Les pleurs sont en eux un langage naturel, 69. Elles sont d'abord des prières, ensuite des ordres. Règles à suivre en ce point, 71... 79, 89, 108. Leur grammaire plus régulière que la nôtre, 80. Comment leur apprendre à parler et prévenir les vices de langage et de prononciation, 81... 87, 243. C'est un devoir de les rendre heureux dès leur enfance, 93, 153. Ne doivent ni obéir ni commander, mais dans l'unique dépendance des choses, et dans le sentiment de leur faiblesse, apprendre de bonne heure à se soumettre à la nécessité, VII, 250; VIII, 104.... 135, 120. Raisonner

avec eux, méthode inutile et absurde, 115, 119, 131. Comment leur donner l'idée de propriété, 136. Cause de leur penchant à détruire, 74. Moyens de prévenir ou empêcher les effets de ce penchant, 138. Quelle espèce de punitions on doit leur faire subir, 140. Ne sont pas naturellement portés à mentir, *ibid*. Ne pas faire de mal, seule leçon de morale qui leur convienne, 148. De quel genre de raisonnement ils sont susceptibles, 156, 176. Danger des instructions prématurées, VII, 244, 248. Il faut que le corps se fortifie avant que l'esprit ne s'exerce. Utilité des exercices corporels, 248; VIII, 190, 194. N'ont pas de véritable mémoire, et ne peuvent apprendre que des mots, 155. Application de cette idée à l'étude de la géométrie, 155, 234. A celle des langues, 157. A la géographie, 159. A l'histoire, *ibid*. Comment cultiver l'espèce de mémoire qui leur appartient, VII, 266; VIII, 164. Ne doivent rien apprendre par cœur, VII, 269; VIII, 83. Pas même les fables de La Fontaine, 165. Apprendront à lire et à écrire si on leur en fait naître le desir. Moyens pour cela, VII, 268; VIII, 173. Moyens d'exercer leur esprit en exerçant beaucoup leur corps, 176. Leurs caprices, effet d'une mauvaise discipline; comment les en corriger, 183.... 190. Moyens de correction pour la vanité d'un enfant riche et de qualité, qui voit dans son gouverneur un homme à ses gages, XX, 249. Autre moyen pour la mutinerie, 422. Quels vête-

- ments conviennent aux enfants, VIII, 194..., 198. Quelle coiffure, 197. Quellit, 201. Doivent apprendre à nager, 206. Nécessité d'exercer leurs sens, et mode de cet exercice pour chacun d'eux, 207..... 233. (Voyez *Sens.*) Les jeux virils préférables à tous les autres, 237. Peuvent acquérir une grande habileté dans les arts, 239. (Voyez *dessin, Musique.*) Choix et mesure des aliments qui leur conviennent, 248.... 258. Instructions religieuses. Voyez *Religion.*
- Amour de Rousseau pour les enfants et plaisir qu'il prenoit à les observer, III, 364. Exemples qu'il en cite, 366, 368; VIII, 83. Rousseau attribue à ce plaisir les progrès qu'il a faits dans la connoissance du cœur humain, III, 364. Pourquoi, devenu vieux, il n'a plus avec eux la même familiarité, III, 365. Par quels motifs il abandonne les siens. Voyez ROUSSEAU (J.-J.).
- Enfants.* (Comment se font les). Sage réponse d'une mère à son fils sur cette question, VIII, 381.
- Enfants trouvés.* (Hôpital des). Vaine recherche du premier enfant que Rousseau y avoit mis, II, 434.
- Enfer.* Rousseau avoit peur de l'enfer. Comment il imagine de se rassurer sur ce point, I, 358, Il ne pense pas que Fénelon y ait cru réellement, 337. L'éternité des peines incompatible avec la justice de Dieu, IX, 49; XI, 15.
- Engagement téméraire* (l'), comédie de Rousseau. Époque de sa composition et jugement de Rousseau sur cette pièce, II, 98; XI, 328. Il a l'intention de la faire jouer à Strasbourg, III, 115.
- Ennemis.* Rousseau dit que les siens disposent de sa marche comme Dieu dispose de celle de la mer, XX, 155. Ils ont toujours parlé, tandis que ses amis se sont tus, 165.
- Ennui.* Sa cause principale, VIII, 400. N'est point connu du peuple; c'est le grand fléau des riches, IX, 189. Dévore les femmes sous le nom de vapeurs, *ibid.*
- Enseignement.* Choix à faire dans les connoissances à acquérir, relativement à leur utilité et aux bornes de l'esprit humain, I, 341, 349; VIII, 277. Des meilleures méthodes d'enseignement, VIII, 286. On n'y doit employer ni émulation ni vanité, 314. Les instructions de la nature sont tardives, celles des hommes presque toujours prématurées, 376. Heureux effets d'un enseignement bien dirigé, VIII, 324, 332. Voyez *Éducation, Adolescent, Sciences.*
- Envie.* Elle est amère, et pourquoi, VIII, 389.
- ÉPAGNY* (madame d'). Témoignage qu'elle rendoit du juge-mage d'Annecy, I, 206.
- Éphores.* Leurs fonctions à Sparte, V, 244. Leur pouvoir accéléra la corruption commencée, 245. Leur tribunal souillé par des ivrognes; note explicative à ce sujet, 252. Ce qu'ils faisoient d'abord en entrant en charge, XI, 88.
- ÉPHRAÏM.* Voyez *Lévite.*
- ÉPICTÈTE.* Que gagne-t-il à se laisser casser la jambe par son maître, VIII, 398.
- ÉPINAY* (M. d'). Sa conduite envers sa femme, II, 102. Rous-

- seau compose de la musique pour sa fête, 289. Il contribue à rapprocher Rousseau de Saint-Lambert et de madame d'Houdetot, 342.
- ÉPINAY** (madame d'). Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 102. Proposition qu'elle fait à Rousseau relativement à M. de Francueil, 103. Offre à Rousseau sa maison de l'Hermitage, 183. Gêne qu'éprouve Rousseau dans son voisinage, 205. Nature du sentiment qu'elle lui inspire, 207. Ses attentions délicates pour Rousseau, 245. Sa conduite quand elle s'aperçoit de l'amour de Rousseau pour madame d'Houdetot, et ce qui en résulta, 261. Propose à Rousseau de l'accompagner à Genève, 304. Motifs de Rousseau pour s'y refuser, XVII, 302. Motifs et circonstances de leur rupture, 331.... 339. Ce qu'il faut penser des *Mémoires* de madame d'Épinay, II, 345. Ces *Mémoires*, cités, etc., II, 246, 266, 271, 300, 318, 326, 330.
- Épithaphes anciennes**. Comparées aux modernes, IX, 173.
- Époux**. C'est à eux de s'assortir, IX, 298. Ils doivent continuer d'être amants, 454.
- ÉROSTRATE**. S'il se fût senti capable d'écrire l'*Émile*, il n'eût point brûlé le temple d'Éphèse. XX, 278.
- Erreur**. Le seul moyen de l'éviter est l'ignorance, VIII, 358.
- Erreurs** de nos sens, sont des erreurs de nos jugements, VIII, 356.
- ESCHENNY** (le comte d'), auteur de plusieurs ouvrages de morale et de philosophie. Se lie avec Rousseau à Motiers. A connoissance des *Lettres de la montagne* avant leur publication, III, 38. Anecdotes et traits caractéristiques qu'il rapporte, relatifs à Rousseau, 76. Ses *Mélanges de littérature, d'histoire*, etc. cités, III, 38, 76.
- Esclavage**. Ne peut résulter d'une convention, V, 103. Ni du droit de la guerre, 105. Est nécessaire. peut-être pour le maintien de la liberté, 212.
- Escrime**. Pourquoi Rousseau ne fait aucun progrès dans cet art, I, 293.
- ÉSOPUS**. Acteur célèbre à Rome, XI, 102.
- Espagnols**. Interdisent aux gens de loi l'entrée de l'Amérique, IV, 15. Leur manière instructive de voyager, IX, 405.
- Espérance** (l') fait plus jouir que la réalité, IX, 394.
- Esprit**. Difficulté de s'élever à l'étude des esprits, VIII, 459. Erreur de Locke à ce sujet, 460, 462. Sens du mot *esprit* pour le peuple et pour les enfants, 460. Est essentiellement distinct de la matière, IX, 22, 27; X, 45. Plus il s'éclaire et s'instruit, plus le cœur demeure paisible, XIX, 361.
- Esprit solide, superficiel, juste, faux**, etc. Ce qui caractérise chacun d'eux, VIII, 355. Chaque esprit a sa forme selon laquelle il doit être gouverné, 125.
- Esprit** (le livre de l'). Ouvrage d'Helvétius. Notes dans lesquelles Rousseau réfute les principes de l'auteur, XII, 51... 62. Par qui et à quelle époque elles ont été publiées, 49.
- Esprit des Lois** (l'), de Montesquieu. Pourquoi doit être consulté, IX, 437.
- Esquinancie**. Remède de Rous-

seau contre ce mal, XVII, 517; XVIII, 158.

Essai sur l'origine des langues.

Époque de la composition de cet ouvrage, II, 438.

ESTÈVE, membre de la société royale de Montpellier. Son opinion sur les *Consonnances* en musique, XIV, 181..

État de nature, état civil. Ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages, VIII, 106. En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi, 334. Quelle occupation nous en rapproche le plus, 339. Voyez *Homme, Inégalité, Société, Sauvage.*

Éternité des peines. Ne s'accorde ni avec la foiblesse de l'homme, ni avec la justice de Dieu, XVII, 317.

ETTE (mademoiselle d'), II, 102.

Étude. Moyen d'inspirer à un enfant le goût de l'étude, XII, 19. Diverses méthodes suivies par Rousseau pour étudier avec succès, I, 344, 349. Obligation qu'il reconnoît avoir à l'étude, I, 383. Dans quelle vue il faut s'y livrer pour en tirer un fruit véritable et être réellement heureux, XVIII,

379. S'étudier dans ses rapports avec les choses, emploi de l'enfance; puis dans ses rapports avec les hommes; emploi de la vie entière, VIII; 373. S'il y a des études où il ne faille que des yeux, 159. Études spéculatives trop cultivées aux dépens de l'art d'agir, 421.

EUCLIDE. Rousseau ne goûte pas sa méthode, qui a plutôt pour but de chercher la chaîne des démonstrations, que la liaison des idées, I, 350.

EULER. Cité, XIV, 58.

EURIPIDE. Ce qu'il dit de Jupiter; VIII, 465. Son *Iphigénie*, citée, XI, 104.

Évangile. Sa sainteté et sa sublimité reconnues, IV, 83; IX, 100. Scepticisme à adopter relativement à ce livre, X, 100. Comment, en isolant des passages, on peut établir que c'est un livre pernicieux, 188. Voy. *Christianisme.*

Exemple. Dans les choses louables, il vaut mieux le donner que le recevoir, XVII, 163.

EYBENS (M. et madame d'), de Lyon. Voyez DEYBENS.

F.

FABIUS. Serments des soldats de Fabius; il n'auroit pu être fait par des chrétiens, V, 262.

FABLES. Si leur étude convient aux enfants, VIII, 166. Examen d'une de celles de La Fontaine, 167. De leur morale, 171. Quel est leur vrai temps, 443. La morale n'y doit pas être développée, 444.

FABRE D'ÉGLANTINE. Doit à Rousseau l'idée de son *Philinte*, XI, 54.

FABRICIUS. Sa fameuse prosopopée adressée aux Romains, IV, 18.

Facultés superflues de l'homme, causes de sa misère, VIII, 79. Voyez *Bonheur.*

FAGOAGA. Liaisons de Rousseau avec cet Espagnol, pendant son séjour à Venise, II, 59.

FAGON, premier médecin de Louis XIV. Son savoir, et son ignorance en botanique, III, 89.

Famille. Voyez *Père de Famille*.

Fanatisme. Bien dirigé peut produire des vertus sublimes. Quoique plus funeste dans ses effets immédiats, l'est moins dans ses conséquences que l'athéisme, IX, 111.

Fanatisme dévot. Peut se réunir quelquefois avec le fanatisme athée, II, 448.

Fantaisies des enfants. Voyez *Caprices*.

FAREL. Imposteur, X, 211.

Faste. Se joint communément à la lésine, VI, 527.

FATIO, Genevois. Fusillé clandestinement par ordre du petit Conseil, X, 151, 434, 479.

Fautes. Leur temps est celui d'employer les fables dans l'éducation, VIII, 433.

FAVORIN. Auteur dont différents fragments ont été conservés par Aulu-Gelle, VIII, 98.

FAVRE, premier syndic de Genève. Rousseau lui écrit pour faire abdication de son droit de bourgeoisie, III, 33.

FAVRIA (le comte de). Veut faire monter Rousseau derrière son carrosse, I, 132. Finit par lui vouloir du bien; mais Rousseau se rend indigne de ses bontés, 143.

FAZY. Écrase les doigts de Rousseau encore enfant, qui lui garde le secret, III, 290.

FEINS (de), capitaine de cavalerie. Visite Rousseau à Motiers, III, 36.

FEL (mademoiselle), actrice de l'Opéra, II, 144, 154, 289.

FÉLICE (le P. de). Rousseau lui déclare qu'il n'a pas fait l'ouvrage intitulé, *Des Princes*, XIX, 80.

Félicité. Voyez *Bonheur*.

Femelles des animaux sont sans

honte, IX, 203. Leur exemple ne conclut rien pour les femmes, *ibid.* Leur refus de simagrée et d'agacerie, *ibid.* Accouplement exclusif dans certaines espèces, 358.

Femme. Femme et homme parfaits ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, VI, 171; IX, 201. En quel sens peut-on la considérer comme un homme imparfait, VIII, 367. Sa raison est plus tôt formée, et pourquoi, VI, 66. Est faite spécialement pour plaire à l'homme. Conséquence de ce principe, IX, 201. Son infidélité plus criminelle que celle de l'homme, 208. Ne doit pas seulement être fidèle à son mari, mais jugée telle par lui et par tout le monde; pas seulement être estimable, mais estimée, 208, 216; VI, 361. D'où résulte qu'elle est en tout soumise à l'opinion, IX, 334. De quelle nature doit être son empire, 204, 314. Il est d'autant plus grand quand il se lie à l'honnêteté; 269. Utilité de cet ascendant. Exemples, Sparte, Rome, les Germains, 270. Elles sont les juges naturels du mérite des hommes, 270, 283. Est coquette par état, et doit l'être, 215. (Voyez *Coquetterie*.) Est accusée à tort d'être naturellement fausse, 258. Est plus constante que l'homme, en amour, 454. Sa plus importante qualité est la douceur, 226. Mariée, ne doit pas négliger les arts d'agrément, 234. Parle plus que l'homme, et cela doit être, 239. En matière de religion, sa croyance est asservie à l'autorité, 241. Règles pour son éducation.

Voyez *Filles* (petites), *Filles* (jeunes). C'est aux femmes qu'appartient l'éducation du premier âge, VIII, 8. Leurs mœurs décident de celles des hommes, XI, 109. Toute femme qui se montre se déshonore; point de bonnes mœurs pour elle hors d'une vie retirée et domestique, III, 118. Causes de la différence qui, à cet égard, existe entre les anciens et les modernes, 120. Si les femmes ont gagné à ce changement, 140. Doivent vivre ordinairement séparées des hommes, VII, 76, 134, 144; Modification à cette règle pour la mère de famille, 157. Les avantages des sociétés de femmes entre elles l'emportent sur les inconvénients, XI, 142. Tour d'esprit propre à chaque sexe constaté par la différence entre un homme et sa femme dans l'art de tenir maison et de recevoir compagnie, IX, 255. Quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, 261. (Voyez *Monde*). Elles parlent plus facilement et plus agréablement que les hommes, IX, 238. Sont faites pour cailloter, et les hommes pour en rire, XIX, 329. Consulter leur goût dans les choses physiques, et celui des hommes dans les choses morales, IX, 170. Les ouvrages de génie passent leur portée; ne sont point faites pour la recherche des vérités abstraites, 262. Caractères de leurs ouvrages; en général, n'aiment aucun art, et n'ont aucun génie; ne savent ni décrire ni sentir l'amour même, XI, 139. La politique n'est point de leur ressort, VI, 431.

Femme bel esprit. Fléau de son mari et de tout le monde, IX; 316. Malheur attaché à toute femme qui s'affiche, et aspire à la réputation, XVIII, 375. Pourquoi sont-elles toujours présentées sur notre théâtre comme modèles de perfection, XI, 62. Inconvenance et effet qui en résulte, 63. Quels appas Rousseau aimait dans les femmes, II, 207.

Femme qui veut se faire homme. Perd les avantages de son sexe, sans acquérir ceux de l'autre. Ninon de Lenclos citée pour exemple, IX, 213, 260. Voy. LENCLOS (NINON DE).

Femmes de Paris. Voyez *Parisiennes*.

FÉNÉLON. Se plaint des éducations où l'on met tout l'ennui d'un côté et tout le plaisir de l'autre, IX, 225. Rousseau ne pense pas qu'il ait cru tout de bon à l'enfer, I, 337. Son traité de l'éducation des Filles, cité VIII, 127.

FENESTÉ (le baron de). Sa devise, XVI, 248.

FERRAUD (M.). Voyez MINARD.

Fêtes de Ramire. Comment Rousseau fut chargé des changements à faire à ce divertissement, et ce qui s'ensuivit, II, 87.

Fêtes et jeux publics. Leur importance sous le rapport politique, V, 292. Se forment naturellement là où le peuple se rassemble pour un objet de plaisir, XI, 169. Lui sont nécessaires pour lui faire aimer son état, et assurer le maintien de l'ordre et de la paix publique, 270. Des fêtes en usage à Sparte, et de leur effet sur les citoyens, 180.... 185. Différence de l'aspect

- qu'elles présentent en France et en Suisse, sous le rapport de la vivacité et de la gaieté, XVIII, 170. Idée de ces fêtes à Genève, XI, 270. Description d'une fête nocturne improvisée dans cette ville, et dont Rousseau fut témoin, 182.
- Fétiches.** Ils ont été les premières divinités des nègres, VIII, 461.
- Fiert.** Orthographe de ce vieux mot, justifiée par Rousseau, I, 136.
- Fierté.** Celle de l'ame ne s'allie pas avec celle de la contenance et du maintien, IX, 161.
- FRESQUE** (le comte Louis de), Génois. Sa conduite louable comme conspirateur, et voulant affranchir son pays du joug de Doria, XIX, 372.
- Figures.** Il n'y a qu'un géomètre et un sot qui puissent parler sans figures, VI, 336.
- Fils.** Celui qui est brouillé avec sa mère a toujours tort, XVIII, 408.
- Filles** (petites). Aiment, presque en naissant, la parure, IX, 216. Ce goût doit être suivi et réglé, 221, 231. Répugnent à apprendre à lire et à écrire mais apprennent volontiers le dessin, 221 et 222. Doivent être génées de bonne heure, et exercées à la contrainte, 224. Extrêmes en tout; conséquences de cette disposition, 226. Sont naturellement rusées. Parti qu'on en peut tirer, 227, 229.
- Filles** (jeunes). Doivent cultiver les arts d'agrément, IX, 233. Méthode à suivre dans cette étude, et quels maîtres leur conviennent, 236. Ont plus tôt que les garçons le sentiment de la décence et de l'honnêteté, 237; VI, 66. Motifs des caresses qu'elles se font mutuellement devant les hommes, IX, 240. Le babil leur est naturel; il doit être entretenu et contenu par une autre règle que celui des garçons, 238, 240. Quelle religion leur convient, et comment les en instruire, 241.... 252. Nécessité de cultiver leur raison, 253. (Voyez *Femme*.) Portrait d'une jeune fille faite. Voyez SOPHIE.
- FILMER** (le chevalier.) Son ouvrage intitulé *Patriarcha*, cité et réfuté, IV, 357.
- Finances** (systèmes de). Inconnus dans les gouvernements anciens, où l'on ignoroit même le mot de *finance*, V, 354. Un bon système de finances doit avoir pour objet de rendre l'argent le moins nécessaire qu'il est possible, 355. Voyez *Economie politique*.
- FINOCHIETTI** (le comte de). Considération qu'il avoit pour Rousseau, II, 54.
- FITZ-MORIS**, médecin à Montpellier. Rousseau se met en pension chez lui, I, 379.
- FIZES**, médecin de Montpellier, I, 366, 379.
- FLAMANVILLE**, chevalier de Malte. Son respect et son attachement pour Rousseau. Il lui offre une retraite en Normandie, III, 181.
- FLAMINIUS.** A quoi il compare les troupes asiatiques d'Antiochus, VII, 225.
- FLAMSTÉED**, célèbre astronome anglois. Son opinion sur le son, XV, 178.
- FLEURI** (l'abbé). Son *Choix des Études*, cité: VIII, 39.
- Fleurs.** Ridicule du goût qu'on a pour elles, quand il devient passion, VII, 123.

- Foi.** Pourquoi elle doit être plus vive chez les solitaires et les campagnards que chez les habitants des villes, III, 88. A quoi tient celle des enfants, VIII, 465.
- Foiblesse.** En quoi consiste, VIII, 97. D'où vient celle de l'homme, 274. C'est elle qui le rend sociable, 388. Toute méchanceté vient de foiblesse, 72; III, 320.
- FOLLÀU,** prédécesseur de Rousseau dans la place de secrétaire d'ambassade à Venise, II, 29.
- Fontaine du Héron ou Hiéron.** Ce que c'est. Donnée par l'abbé de Gouvon à Rousseau; folie qu'elle lui fait faire, I, 144.
- FONTENELLE.** Rousseau fait sa connoissance, et en reçoit de bons conseils, II, 6, 17. Son mot à l'occasion de la dispute sur les anciens et les modernes, IX, 175. Ce qu'il disoit des ouvrages relativement à leurs auteurs, XVIII, 322. Ses *Dialogues des Morts*, cités, VI, 348.
- FORCADE (M. de).** Ses relations avec Rousseau, II, 100.
- FORCALQUIER (la comtesse de).** Dans quelle société Rousseau en fait la connoissance, II, 23.
- Force du génie et de l'ame.** Comment s'annonce dans l'enfance, VIII, 151.
- Force.** En quoi consiste, VIII, 79. A quel âge l'homme a le plus de force relative, et comment il en doit employer l'excédant, 276.
- FORMEY.** Notice sur cet écrivain, et motifs des notes de Rousseau contre lui, VIII, 9. Insère dans son journal la lettre de Rousseau à Voltaire, à l'occasion du poème sur le *Désastre de Lisbonne*. Ce qui en résulta, II, 406.
- Formules de fin des lettres.** Aversion de Rousseau pour ces formules; il n'en use avec personne, XVIII, 392; XIX, 411. Voudroit y renoncer avec le prince de Virtemberg, et lui en demande la permission, XVIII, 369.
- Fort (droit du plus).** Offre une contradiction dans les termes, la force ne pouvant jamais constituer un droit, V, 98, 102. N'a pas, dans l'état de nature, l'influence et l'effet qu'on lui attribue, IV, 254. Étant le seul droit reconnu sous le despotisme, ramène l'homme au point d'où il étoit parti, 298.
- Fortune.** Pourquoi il vaut mieux devoir sa fortune à sa femme qu'à son ami, VII, 397.
- FOUCHY,** de l'académie des sciences. Voyez MAIRAN (de).
- FOULQUIER.** Envoie à Rousseau un mémoire de M. de J... sur les mariages protestants; Rousseau l'approuve, XVIII, 435.
- FOURMONT (M. de).** Comment Rousseau le connut, II, 23.
- François.** Éloge de cette nation, VI, 363. Idée qu'il faut prendre de leurs protestations et offres de service, I, 233; VI, 323. Ce qui rend leur abord repoussant et désagréable aux étrangers, VIII, 84. Voyagent de manière à n'en jamais profiter, IX, 404. Comparés sous ce rapport aux autres nations, 405. Le François, dans ses voyages, voudroit porter avec lui toute la France, 510. De tous les peuples de l'Europe, a le moins d'aptitude pour la musique, VI, 404. Son air avantageux, le fait généralement haïr, I, 268. Origine et motifs de la prédilection de

Rousseau pour les François, I, 267. Pourquoi préféreroit faire ses ouvrages en France plutôt qu'en tout autre pays, II, 198; III, 218.

François (soldat). Est invincible quand il peut compter sur son général, VII, 275. Belle réponse d'un grenadier à milord Marlborough, *ibid.*

FRANCOEUR. Voyez REBEL.

FRANGUEIL (M. de). Commencement de sa liaison avec Rousseau, II, 24. Il l'occupe en qualité de secrétaire, et fait répéter les *Muses galantes* à l'opéra, 96. Introduit Rousseau chez madame d'Épinay, 102. Lui offre chez lui la place de caissier, 130. Ses bons procédés à ce sujet, 135. Fait avec Jelyotte un autre récitatif au *Devin du village*, 154. Comment Rousseau lui vole sept livres dix sous, I, 54.

FRANGUEIL (madame de) Ses liaisons avec Rousseau, II, 103. Il lui écrit sur l'abandon qu'il a fait de ses enfants, XVII, 120.

FRÉDÉRIC - GUILLAUME, roi de Prusse. Trait du major bâtonné par ce prince, qui donne à Rousseau l'idée d'une des notes les plus remarquables

de l'*Émile*, XX, 313.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND. Effet que produit sur Rousseau la lecture de sa Correspondance avec Voltaire, I, 313. Aversion qu'avoit Rousseau pour ce prince. Ses motifs pour craindre d'habiter dans ses états, III, 7. Comment il témoigne sa bienveillance pour Rousseau, 18. Rousseau lui écrit pour lui donner une leçon utile; effet de cette lettre, 19; XVIII, 124. Il approuve l'invitation faite à Rousseau de se rendre à Postdam, III, 78.

FRÉRON. Publie un certificat donné par Rousseau sur un prétendu miracle, I, 174. Anecdote sur sa mort, XVI, 351. Lettre que Rousseau lui écrit au sujet d'une critique du *Devin du village*, XVII, 136. Rousseau livre les jeunes barbouilleurs aux éloges de ce journaliste, 140. De quelle manière Fréron est éditeur d'un discours de Rousseau, XX, 171, 179.

FRIÈSE (le comte de). Pourquoi Rousseau n'en reçut aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance, II, 144.

FROMENT. Sa conduite à Genève, X, 211.

G.

GAGES (le comte de). Savante manœuvre de guerre de ce général, II, 45.

GAIME, abbé savoyard. Donne des conseils utiles à Rousseau, I, 128. Voyez GATIER.

Galanterie. Quelle sorte de jalousie elle produit, IX, 360. Différence de son ton à celui de l'amour, XI, 140.

GALBA. Trait de cet empereur, IV, 389.

GALLEY (mademoiselle). Partie de campagne que Rousseau fait avec cette demoiselle et une de ses amies, I, 196.

Garçons (petits). Sont moins rusés que les petites filles, IX, 228.

GASC (DE), président au parle-

ment de Bordeaux. Rousseau lui donne des leçons de composition, II, 10.

GASSENDI. Son opinion sur le son, XV, 178.

GATIER (l'abbé). Donne des leçons de latin à Rousseau. Portrait de ce jeune et intéressant ecclésiastique; ses malheurs, I, 171. Est, avec l'abbé Gaime, l'original du Vicaire savoyard, 130, 173.

GAUFFECOURT (de). Commencement de sa liaison avec Rousseau. Son portrait, I, 310. Service qu'il rend à Rousseau après la mort de son père, II, 93. Fait avec Rousseau un voyage à Genève, et tente de corrompre sa Thérèse, 175. Est gardé par Rousseau pendant une forte maladie, 282.

Gauffres isopérimètres, VIII, 237.

Gaures : comparés aux Banians pour la douceur, VIII, 253.

GAUSSIN (mademoiselle), actrice françoise, joue un rôle dans le *Narcisse* de Rousseau, II, 171.

GAUTIER, Gènevois. Son démêlé avec le père de Rousseau, par suite duquel celui-ci est forcé de s'exiler, I, 14.

GAUTIER, professeur et membre de l'académie de Nanci. Rousseau ne croit pas devoir répondre à sa réfutation du *Discours sur les sciences*, IV, 42.

Génes. Inscription au-dessus des prisons de cette ville, V, 225.

Séjour de Rousseau dans le lazaret, II, 29.

Genève. Patrie de Rousseau, I, 4. A quelle époque il la quitte, 63. Bon accueil qu'il y reçoit quand il y retourne, et ce qui en résulte, II, 179. Ce qui le fait renoncer deux

fois au dessein de s'y fixer, 183, 470. Conduite du petit Conseil de cette ville après la publication de *la Nouvelle Héloïse*, 470. Et de *l'Émile*, III, 3. Injustice du décret prononcé contre Rousseau et ses livres, X, 157. Irrégularité de la procédure suivie à cette occasion, 251, 271. Situation de cette république après le décret lancé contre Rousseau, III, 32. Il renonce à son droit de bourgeoisie, 33. Conduite du Conseil après la publication des *Lettres de la montagne*, 55.

Tableau de la constitution de Genève à l'époque où Rousseau écrivoit, X, 145. Éloge de ce gouvernement en lui-même et dans son état légitime; exposé détaillé des abus qui s'y sont glissés, 334, 420. Ce qu'a été le Conseil général de cette république en différents temps, 358. La censure y existe dans deux institutions différentes, XI, 99. Utilité de l'institution des *seigneurs-commis*, 174. Les greniers publics y sont le principal revenu de l'état, IV, 392. Idée de sa constitution au temps actuel, X, 153.

Caractère et mœurs des habitants des deux sexes, VII, 379. Tableau flatté du gouvernement, de son esprit, et des dispositions générales, IV, 191. La doctrine des pasteurs de Genève défendue contre une assertion de d'Alembert, XI, 11, 16. Idée du commerce de cette ville et des occupations de ses habitants, 124. Leur goût pour la campagne, 128. Les artisans de Genève comparés à ceux des autres

pays, XVII, 364. Sous un air froid, le Genevois a une âme ardente et sensible, XI, 159, 171. Son inclination pour les voyages, 178. Ses mœurs inclinent déjà vers la décadence; application à l'éducation de la jeunesse, 150.

Calculs comparatifs tendants à prouver qu'un théâtre ne pourroit s'y soutenir, XI, 126. Changement total dans les mœurs et les habitudes par l'effet de cet établissement, 160, 165. Abolition des sociétés dites *Cercles*, 133. Avantages que les cercles produisent, beaucoup plus grands que les inconvénients, 141, 144... 149. Comment l'établissement du théâtre portera atteinte à la constitution, 153, 165. Rousseau avoue s'être trompé dans sa *Lettre à d'Alembert*, sur l'état des mœurs à Genève, XVII, 410. Ce qui est résulté de cette lettre, relativement à Genève; circonstances de l'établissement du théâtre dans cette ville, et état actuel des choses en ce point, XI, 185.

Génie. A moins besoin de la protection et de l'argent des princes que de la liberté. Il ne leur appartient pas de le faire naître, mais seulement de l'honorer, XVII, 222. A souvent dans l'enfance l'apparence de la stupidité, VIII, 151. Celui des hommes assemblés ou des peuples, fort différent du caractère de l'homme en particulier, 428. Ce qu'est le génie pour le musicien, XIV, 330.

Géographie. Hors de la portée du premier âge, VIII, 159.

Méthode pour l'étude de cette science, 281, 286.

Géométrie. A elle-même des vérités incompréhensibles, XI, 13. Hors de la portée des enfants dans la méthode ordinaire, VIII, 155. Quelle méthode leur convient pour cette étude, 234. Les progrès dans cette étude peuvent servir d'épreuve et de mesure pour le développement de l'intelligence, 278. Études de Rousseau dans cette science, I, 350. Ce qu'il pense de l'application de l'algèbre à la géométrie, 351.

Germain. Loi de continence imposée chez eux aux jeunes gens, IX, 121, 122. Leur respect pour les femmes, 270.

Gessner. Son poème de *La mort d'Abel*, cité avec éloge, IX, 247. L'auteur de ce poème est un homme selon le cœur de Rousseau, XVII, 541. Rousseau entreprend un ouvrage à l'imitation de ceux de Gessner. Voyez *Lévite d'Éphraïm* (le). *Gigès* (anneau de). Ce qu'eût fait Rousseau s'il eût possédé cet anneau, III, 320.

Gil Blas. Est lu par Rousseau qui n'étoit pas encore mûr pour cette lecture, I, 249.

Girardier (madame), belle-sœur de madame Boy de La Tour. Reçoit Rousseau à Motiers, III, 8. Entre dans la ligue de ses persécuteurs, 66.

Girardin (le marquis de). Rousseau se retire chez lui à Ermenonville, III, 181. Comment il fait constater son genre de mort, 186.

Giraud (mademoiselle). Son inclination pour Rousseau, qui n'y répond point, I, 194. Prend raisonnablement son parti, et lui rend service, 208.

- Gisons.** (le comte de). Trait de son enfance, VIII, 273. Son éloge. Comment il avoit voyagé, IX, 410.
- Glace.** Fait éprouver à un enfant la sensation de la brûlure, VIII, 356.
- Gnesne,** ancienne capitale de la Pologne. Fonctions et autorité de son archevêque, V, 333.
- GODARD** (le colonel). Vieil avare; il trompe l'espoir de Rousseau, qui devoit élever son neveu, I, 233. Rousseau fait une satire contre lui, 235.
- GODEFROI** (madame), maîtresse du chirurgien Parisot. Son caractère et son triste sort, II, 7.
- GOLDONI,** poète comique italien. On reproche à Diderot d'avoir pillé son théâtre pour la pièce du *Fils naturel*, II, 282.
- GOLLOWKIN** (M. et madame). Veulent élever leurs enfants d'après les maximes de l'*Émile*, XVIII, 340.
- GONDEAU** (madame), tante de Rousseau. A soin de son enfance, I, 7. Rousseau lui fait une pension de cent livres, XII, 343; XX, 17, 253.
- GONTAUT** (le duc de). Propos irréfléchi, échappé à Rousseau en sa présence, I, 166.
- GONTÉ,** actrice de l'opéra. Pourquoi elle étoit applaudie, XIV, 214.
- GOTON** (mademoiselle). Ses amours avec Rousseau, I, 37.
- GOUAN,** savant botaniste de Montpellier. Rousseau voudroit tout faire pour obtenir ses instructions et sa correspondance, XX, 147.
- GOUDMEL,** célèbre musicien du seizième siècle, XI, 82; XIII, 410.
- GOVIN** (mademoiselle), sage-femme. Dépose tous les enfants de Rousseau aux Enfants-Trouvés, II, 101, 124.
- Gourmandise.** Vice des cœurs sans étoffe. Peut sans danger servir de mobile dans l'éducation pour les jeunes garçons, VIII, 250. Mais non pour les petites filles, IX, 288.
- Goût** (le). Le seul des sens qui ne dise rien à l'imagination, VIII, 249. Voyez *Sens*, *Gourmandise*.
- Goût.** Est l'art de se connoître en petites choses; ne peut se perfectionner que dans les grandes villes, XI, 160. Notamment à Paris, IX, 171. Rapports existants entre le goût et les mœurs, XI, 23. Sur quoi il s'exerce et comment il s'acquiert, IX, 167, 175. N'est pas toujours celui du plus grand nombre; ses vrais modèles sont dans la nature, 169. Différence à cet égard entre les anciens et les modernes, 173. Le théâtre, véritable école de goût, 176. Est le microscope du jugement; se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse; ce qu'il faut faire pour le cultiver, VI, 71. Consulter le goût des femmes dans les choses physiques, et celui des hommes dans les choses morales, IX, 170.
- Goûts naturels.** Sont les plus simples et les plus universels, VIII, 248.
- Gouvernante,** pour l'éducation d'une fille. Règles à observer dans son choix; quel caractère et quelles qualités sont les plus desirables pour cet emploi; quelles précautions à prendre, et quelle conduite à tenir envers elle pour s'assurer qu'elle remplira bien son emploi, XVIII, 303. Dialogue entre

une bonne et sa petite, sur la première question du catéchisme, IX, 244.

Gouvernement. Un peuple n'est que ce que son gouvernement le fait être, II, 196. Trouver une forme de gouvernement qui mette la loi au-dessus de l'homme, problème insoluble, XIX, 480. (*Voyez Liberté.*) Définition du gouvernement, V, 161. Son institution n'est pas l'effet d'un contrat, 162, 213, 217. Origine de ses diverses formes, IV, 291. Le pouvoir des chefs ne dérive pas de la même source que celui du *Père de famille*. (*Voyez ce mot.*) Le gouvernement est à distinguer de la souveraineté, IV, 358. (*Voyez Souverain.*) Dans quel cas le gouvernement est légitime, V, 138. Distinction à faire dans l'acte par lequel le souverain institue le gouvernement, 215. De l'élection du prince et des magistrats, soit par le choix, soit par le sort, 227. Trois volontés à distinguer dans la personne de chacun d'eux, 168. Rapports existants entre le souverain, le gouvernement et le sujet, 162. Différentes espèces ou formes de gouvernement, 177. Des gouvernements mixtes, 187. Toute forme de gouvernement n'est pas propre à tout pays, 189. Effet du climat pour déterminer cette forme, 191. Règles pour bien gouverner. (*Voy. Économie politique.*) Des signes d'un bon gouvernement, V, 195; IX, 437. Deux voies générales par lesquelles le gouvernement dégénère, V, 198. Des gouvernements fédératifs, 213, 269, 305. Comment les gouvernements influent

sur les langues, XIII, 219. **Gouverneur.** Pourquoi nommé ainsi plutôt que précepteur; on les distingue à tort l'un de l'autre, VIII, 40, 51. Noblesse et importance de cette fonction; qualités qu'elle fait supposer, et devoir principal qu'elle impose, 36; XX, 252. Doit être jeune, VIII, 39. Ne peut faire qu'une seule éducation, 40. Avec une autorité absolue sur tout ce qui l'entoure, doit néanmoins s'en faire aimer et respecter, 127. Doit gouverner sans préceptes, 180. Se fera apprenti avec son élève, 318. Quelquefois partagera ses fautes pour les mieux corriger, 440. Après l'avoir averti à temps, ne les lui reprochera point quand elles sont commises, 443. Loin d'affecter une dignité magistrale, peut, en certain point, montrer lui-même ses faiblesses, IX, 156. Peut entrer dans un mauvais lieu pour le service de son élève, 157. Doit être le maître de marier son élève à son choix, 312. Pourquoi il importe de laisser un gouverneur aux jeunes hommes, 362.

Gouvon (le comte de). Ses bontés envers Rousseau, méconnues par lui, I, 132.

Gouvon (l'abbé de), fils du précédent. Donne à Rousseau des leçons de latin, I, 138. De quelle manière Rousseau le quitte, 144.

Graces. Leur privation est un défaut que les femmes ne pardonnent point, VI, 166. Les femmes justifiées à cet égard, 171. Ne s'usent pas comme la beauté, et se renouvellent sans cesse, IX, 318.

GRAFFENBERG (mademoiselle de).

- Partie de campagne que Rousseau fait avec cette demoiselle et mademoiselle Galley, I, 196.
- GRAFFENRIED (de), bailli de Nidau. Chargé d'intimer à Rousseau l'ordre de quitter le territoire de Berne. Ses bons procédés envers lui, III, 94, 110.
- GRAFFIGNY (madame de). Mauvais procédés de cette dame envers Rousseau, II, 282, XI, 62. Sa *Cénie*, citée, *ibid.*
- GRAFFTON (le duc de). Fait rembourser à Rousseau les droits de douanes qu'on lui avoit demandés pour ses livres; Rousseau lui adresse ses remerciements, XIX, 416.
- Grammaire* (fautes de). Il en faut faire quelquefois pour être plus lumineux. Sacrifier toutes les règles à la clarté, XIX, 100.
- Grammaire des enfants*. Plus régulière que la nôtre, VIII, 80.
- Grammaire générale*. L'étude des langues y conduit, IX, 172.
- Grand-Seigneur* (le). Obligé, par un ancien usage, à travailler de ses mains. Quel est le seul inconvénient de cet usage, VIII, 352.
- GRANDVAL (mademoiselle), actrice du Théâtre-François, joue un rôle dans le *Narcisse* de Rousseau, II, 171.
- GRANDVILLE (M.). Rousseau lui envoie du poisson de montagne, XIX, 291. Il fait des cadeaux à Rousseau, 426. Celui-ci lui envoie son *Dictionnaire de musique*, XX, 10.
- Grasseyer*. Cause de ce défaut dans les enfants des villes. Pourquoi les paysans ne le contractent pas, VIII, 82.
- GRAVE (l'abbé de), chargé de l'inspection de la première édition de l'*Émile*, II, 448.
- GRAVILLE (le commandant de). Son caractère. Dans quelle maison Rousseau fait sa connoissance, XII, 99.
- Grecs*. Pourquoi la profession de comédien n'y étoit pas déshonorante, XI, 103. Leurs spectacles comparés aux nôtres, 104. N'ont jamais été cités en exemples de bonnes mœurs, 105. Idée de leur système musical, XIII, 212. Comment leur musique a dégénéré, 214.
- Grecques* (femmes). Pourquoi l'emportoient sur toutes les autres par les mœurs et par la beauté, IX, 219.
- GRÉGOIRE (Saint). Regardé comme le premier inventeur des sept notes de la musique, XIV, 273.
- GRÉSSAT. Rousseau et lui se voient à Amiens. Fausseté de l'anecdote publiée à ce sujet, III, 159. Anecdote relative à la première représentation du *Méchant*, XI, 228.
- GRIFFET (le P.), jésuite. Soupçon que Rousseau forme contre lui, II, 447.
- GRIMM. Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 110. Leur amitié devient intime, 116. Trait d'indiscrétion coupable envers Rousseau et Th. Levasseur, 119. Sa passion pour mademoiselle Fel, et ce qui en résulta, 144. Son manège avec Diderot pour aliéner de Rousseau les gouverneuses, 162. Publie le *Petit Prophète*, 166. Sa conduite odieuse envers Rousseau, 291. Son caractère et ses principes de conduite, 293, 297. Rousseau veut s'en séparer, madame d'Épinay les raccommode, 300. Se brouillent ensemble irrévocablement, 318. Commencement du grand complot que Rousseau lui attribue et dont il le

- suppose le chef, 332. Ce qu'il dit de la première entrevue de Hume et de Rousseau, III, 120. Sa *Correspondance littéraire*, citée, II, 348; III, 120; XI, 166.
- Grisses**, pain du Piémont, VIII, 79.
- GROS**, supérieur du séminaire d'Annecy, ami de madame de Warens. Son caractère. Reçoit Rousseau au séminaire, I, 169.
- Grossesses**. Leur danger avant l'âge, IX, 396.
- GROSSI**, proto-médecin à Chambéry. Son caractère, I, 298. Singulière réponse qu'il fait à une invitation de dîner, 299.
- GROTIUS**. Notice sur ce publiciste. Réfutation de sa doctrine sur l'origine et l'objet du pouvoir V, 99, 103, 109. Son embarras et celui de Barbeyrac dans la fixation des droits respectifs des rois et des peuples. Pourquoi, V, 125. Comparé à Hobbes; n'est qu'un enfant en droit politique, et un enfant de mauvaise foi, IX, 416. N'a donné que de faux principes sur le droit de la guerre, 434. Cité, V, 258.
- GUÉNIN**, libraire à Paris. Ses liaisons avec Rousseau, II, 352. Sa conduite relativement à l'Émile et soupçons que Rousseau en conçoit contre lui, II, 442, 448.
- Guerre** (droit de la). Est une relation d'état à état; et ne donne pas le droit de tuer le vaincu, V, 105. Voyez GROTIUS.
- Guerres de religion**. Pourquoi n'étoient pas connues des anciens, V, 254. Ce qu'étoit la guerre des Phocéens, 255.
- GUI D'AREZZO**, donne des noms aux notes de musique, XIV, 87, 116. Est aussi l'inventeur du *Becare*, 90, XV, 12; 165, 255.
- GUICCIARDINI ou GUICHARDIN**, historien, cité, VIII, 425.
- GUIGNES (de)**. Relations de Rousseau avec ce savant, II, 366.
- GUY**, associé du libraire Duchesne. Sa conduite pendant et après l'impression de l'*Émile*, II, 442, 448, 467. Sujets de plainte de Rousseau contre lui, III, 69. Pourquoi il est mis à la Bastille, XIX, 461.
- GUYENET (madame)**. Rousseau lui est très attaché, XIX, 66. Il craint de la perdre. Éloge qu'il en fait, 74.
- GUYON (madame)**. Jugement sur cette dévote célèbre, VII, 436.
- Gymnastique**. Voyez *Corporels* (exercices).

H.

- Habitude**. S'il est vrai que la nature ne soit que l'habitude, VIII, 11. Cause de son attrait pour l'homme, 267. Quelle est la seule utile à faire contracter aux enfants, 64, 268. Celles qu'on croit faire contracter aux jeunes gens, n'en sont point de véritables, IX, 634.
- Habitude du corps convenable** à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction, VIII, 196.
- Haleine de l'homme**. Mortelle à ses semblables, au propre comme au figuré, VIII, 56.
- HALLEY**, savant astronome anglais; son opinion sur le son, XV, 178.
- HARCOURT (le comte d')**. Rous-

seau le remercie des bontés qu'il a eues pour lui, XIX, 476.

Harmonie. La seule habitude nous en rend les consonnances agréables ; les principes en sont peut-être tout-à-fait arbitraires, XI, 197. N'est qu'un accessoire dans la musique ; il n'y a en elle aucun principe d'imitation, VI, 177. N'a que des beautés de convention, XIII, 201. En quoi elle peut concourir à l'effet de la mélodie, 203, 254, 349. N'étoit pas connue des anciens, 212, 333. Origine de l'harmonie. Est née de la dégénération de la mélodie, 214. Ménagements à y introduire pour lui faire produire son effet, 261, 320, 392. Il n'est pas vrai qu'elle soit l'unique fondement de la musique, et que la mélodie en dérive, 301. Il n'est pas vrai que l'harmonie représente le corps sonore, 315.

HASSE, directeur de l'orchestre de l'Opéra du roi de Pologne à Dresde ; éloge de cet orchestre, XV, 55.

HÉLÈNE. Coupe modelée sur son sein, VI, 105. Mot d'Apelles à son sujet, IX, 231.

HÉLOT, de l'académie des sciences. Voyez MAIRAN (de).

HÉLOÏSE, épouse d'Abeilard. Son éloge. Elle avoit un cœur fait pour aimer, VI, 110.

Héloïse (la Nouvelle). Voy. JULIE.

HELVÉTIUS, médecin. Traite sans succès Rousseau dans une maladie, II, 137.

HELVÉTIUS. Rapprochement du traitement qu'il éprouva pour son livre de *l'Esprit*, avec celui qu'éprouve Rousseau pour son *Émile*, III, 4. Rousseau avoit entrepris de réfuter son ou-

vrage ; il y renonce dès qu'il voit l'auteur persécuté, X, 165 ; XII, 49. Jugement honorable sur sa personne, XVII, 352. Cité, IX, 161.

HÉMET (le P.), jésuite. Son éloge. Quoique jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, I, 357.

HÉNAULT (le président). Pourquoi Rousseau pense qu'il ne l'aimoit pas, II, 430.

HENRI IV. Premier auteur d'un projet de paix perpétuelle. Moyens qu'il employa pour le réaliser, V, 49. Ne peut être soupçonné d'avoir tendu un piège aux notables assemblés à Rouen, 83. Le motif qui lui fit embrasser la religion romaine la devoit faire quitter à tout autre, 268. Son mot sur les prédictions des astrologues, VIII, 150.

HENRIETTE D. M. (mademoiselle). Conseils que lui donne Rousseau pour sa conduite, XVIII, 373.

HÉRAULT DE SÉCHELLES. Inscription qu'il fait placer auprès de la porte de la maison habitée par Rousseau aux Charmettes, I, 330.

Herborisations. Rousseau dit que tant qu'il herborise, il n'est pas malheureux, XX, 157. Récit de deux herborisations faites par Rousseau, l'une à la montagne de Robaila, l'autre à celle de Chasseron (Chasserel), en Suisse, III, 338. Autre commencé au mont Pila et ce qui en résulta, XX, 223, 227.

HERCULE. Contraint de filer près d'Omphale, IX, 206. Vengé, 375.

HERMÈS. Ce qu'il eût pu faire au lieu de graver les éléments des sciences sur des colonnes, pour mettre ses découvertes à l'abri

- d'un déluge, VIII, 315. Comment définit la musique, XIV, 442.
- HÉNO.** Léandre eût-il voulu mourir pour elle, s'il n'en eût été séparé par la mer, IX, 366.
- HÉRODOTE.** Ne convient point à la jeunesse, VIII, 426. Peintre des mœurs, IX, 405. A tort, peut-être, tourné en ridicule, 407. Sans ajouter une foi aveugle à ses relations, on peut du moins en conclure qu'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces temps anciens, IV, 321. Cité, IV, 305; VIII, 197, 258; IX, 174; XI, 136.
- HÉROS.** En quoi son caractère diffère de celui du sage, IV, 145. Le but de ses actions est presque toujours sa gloire personnelle, 148. Ce qui le caractérise n'est ni la valeur, ni la justice, ni la prudence, ni la tempérance, mais la force de l'ame, 152 et suiv. Modification de la maxime, Point de héros pour son valet de chambre, VII, 92. Discours de Rousseau sur cette question, *Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros?* IV, 145. A quelle occasion il fut composé, et quel jugement en porte Rousseau, 114.
- HERVEY.** (mylady) Amie de madame Dupin, II, 23.
- HESYCHIUS,** cité, XIV, 442.
- HIERAX,** argien, inventeur de l'*Eudromé*, air qu'on jouoit aux jeux Sthéniens, XIV, 301.
- Hirondelles.** Rousseau parvient à faire nicher des hirondelles dans sa chambre, XVI, 326.
- HARZEL,** auteur du *Socrate rustique*, XVIII, 451.
- Histoire.** En quoi elle est généralement défectueuse, VIII, 422...428. Pourquoi l'histoire ancienne préférable à l'histoire moderne, VI, 73. Ce qui distingue les historiens anciens des modernes, VIII, 426...430. Est tout-à-fait hors de la portée des enfants, 159. Défaut dans la manière dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens. Temps propre à cette étude, et méthode qu'il convient d'y suivre, VIII, 422...485. Quels sont, pour un jeune homme, les pires historiens, 425. Lecture des vies particulières à préférer, 427. Parti à tirer de l'histoire, même quand les faits en seroient faux, 258.
- HOBBS.** Comment il appeloit le méchant, VIII, 72. Réfutation de son principe que l'homme est naturellement méchant, IV, 242. En quoi pourtant on peut dire que ce principe est vrai, VIII, 111. Réfutation de sa doctrine politique, V, 100. Est le seul qui ait aperçu le moyen de donner de l'unité au système politique, 258. Comparé à Grotius, IX, 416. Pourquoi ses écrits sont en horreur, XI, 191. Son traité de *Cive*, cité, V, 100.
- Hochet.** Mauvais choix en ce genre, VIII, 78.
- HOLBACH** (le baron d') Époque de sa liaison avec Rousseau, II, 143. Portrait qu'en fait Rousseau, 146. Désagrément que Rousseau éprouve dans sa société. Il cesse de le voir, 169. Rousseau se raccommode avec lui, 185. Comment il est reçu de sa seconde femme, 283.
- Hollande.** Comparée à la France relativement au commerce de la librairie. Ce qui résulte de leur différence, XVII, 438.
- HOMÈRE.** Seul poète qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, IX, 405. Il est douteux

qu'il ait su écrire, XIII, 163. S'il est vrai qu'on puisse lui supposer la connoissance profonde de toutes les choses qu'il traite ou qu'il dépeint, XI, 200. Représente dans ses tableaux, non les objets tels qu'ils sont ou qu'ils doivent être, mais leurs images, 204. Et seulement sur le point de vue le plus agréable à la multitude, 206. Effet dangereux d'une telle représentation, 214. (Voyez *Imitation*.) Son *Odysée*, citée, IX, 339.

Homme. Connoissance de l'homme la plus utile et la moins avancée de toutes. Importance de cette étude et ses difficultés, IV, 201, 305. Si sa conformation physique a dû être toujours la même que celle qu'on observe aujourd'hui, 215, 305. Est naturellement frugivore, 309, 312. Est destiné par la nature à se contenter d'une seule femme, IX, 359. Son rang dans la création, son être composé de deux substances, sa qualité d'agent libre, sa destination. (Voyez *Religion naturelle*.) Deux principes antérieurs à la raison, qui constituent l'homme moral, et étrangers à celui de la sociabilité, IV, 205. Ce qui le distingue spécifiquement des animaux, 226. Est indifférent au bien et au mal, mais est retenu par la pitié, 244. (Voyez ce mot.) La réflexion ne lui est pas naturelle, et ne sert qu'à le rendre malheureux. L'homme qui médite est un animal dépravé, 221; XI, 234, 235. N'est pas naturellement un être sociable, IV, 230, 240. Différence entre l'homme naturel et l'homme civil. (Voyez *Sauvage*.) Est

naturellement bon; sa seule passion est l'amour de soi, VIII, 122. (Voyez *Amour de soi*, *Amour-propre*.) Comment étant nés bons, les hommes deviennent méchants, X, 16. Ce qui le maintient bon est d'avoir peu de besoins et de ne pas se comparer aux autres, VIII, 373. Force et faiblesse de l'homme, idées relatives. Moyen d'augmenter la force, 274. S'il vouloit rester dans l'état de nature, ne pourroit vivre dans la société, 334, Voyez *Société*.

HONDT, libraire à Londres. Ses mauvais procédés à l'égard de Rousseau, XIX, 347.

Honneur (l') véritable distingué de l'honneur du monde, VI, 108, 209. Voyez *Duel*.

Honte (mauvaise). Ses funestes effets, VI, 213; VII, 424. Corrompt plus de cœurs que les mauvaises inclinations, VI, 424; IX, 148. Voyez *Opinion*.

HÔPITAL (le marquis de l'). Voyez *l'HÔPITAL*.

HORACE. Ce que c'est que son *aurea mediocritas*, IX, 197. Rousseau ne pense pas comme lui sur le choix d'une maîtresse, I, 194. Il trouve que ce poète n'a pas mis assez de précision dans les mots *modus*, *numerus*, XVII, 203. Cité, I, 331; IV, 5, 138; VIII, 251, 470; IX, 291, 445; XIII, 393. Ses odes sont quelquefois des chansons galantes ou bachiques, XIV, 125. Son *Art poétique*, cité, XIV, 213.

Hottentots. Pourquoi ont une vue si perçante, IV, 224.

HOUDETOT (le comte d'). Son caractère, II, 250. En quelle oc-

- casion Rousseau se trouve avec lui, 343.
- HOUDETOT** (madame d'). Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 104. Fait une visite à Rousseau à l'Hermitage 237. Lui fait une seconde visite. Passion qu'il conçoit pour elle, 248. Portrait et caractère de cette dame, 249. Comment elle reçoit sa déclaration, 253. Caractère des lettres qu'il lui écrit, 287. Comment se termine cette liaison, 313.
- HOUDON**, sculpteur. Son prétendu témoignage, rapporté par Corancey, III, 188.
- HUBER**, traducteur des Oeuvres de Gessner, II, 477. Éloge que lui donne Rousseau, XVII, 540.
- HUBER**, Genevois. Son talent pour la découpe, XIX, 440.
- HUBERT** (l'abbé). Quel tort il fait à Rousseau, sans le vouloir, II, 92.
- Humanité**. Premier devoir de l'homme, VIII, 93. Ce qui la fait naître, 388. Comment elle s'excite et se nourrit dans le cœur d'un jeune homme, 392.
- Trois maximes dont il faut se pénétrer dans cette vue, 393.
- HUME** (David). Ses premières relations avec Rousseau, III, 64. Rousseau passe avec lui en Angleterre, 126. Suites malheureuses de cette liaison, 127. Rousseau lui fait à lui-même l'exposé détaillé de tous ses griefs, XIX, 294. Pourroit partager l'opinion de d'Alembert sur les spectacles, XI, 18. Son éloge comme historien, comme philosophe, XVIII, 88.
- HUSSON**, joueur d'échecs avec lequel Rousseau fait connoissance, II, 18.
- HYAGNIS**. Ajoute une sixième corde à la lyre, XV, 204.
- HYER** (milord). Cité, VIII, 272.
- Hygiène**. Seule partie utile à la médecine, est moins une science qu'une vertu, VIII, 48.
- HYPERIDE**, orateur grecs. Comment fit absoudre la courtisane PHRYNÉ, XIII, 246.
- Hypocrisie** (l') est un hommage que le vice rend à la vertu ; Rousseau trouve fausse cette pensée de La Rochefoucauld, IV, 88.

I.

Idéalistes et Matérialistes, IX, 19.

Idée. Différence entre les idées et les images, VIII, 154. Définition, 355. Manière de former les idées, et jugements qui en résultent, 356. Idées abstraites, source des plus grandes erreurs, IX, 28. Idées de justice et d'honnêteté partout les mêmes, 58. Idées acquises à distinguer des sentiments naturels ou innés, 61. Les idées simples ne sont que des sensations comparées, 356. A certain égard les idées sont des

sentiments, et les sentiments des idées, 62.

Ignorance. Est de deux sortes. Quelle est celle qui est à désirer, IV, 91. Le beau temps de chaque peuple a été celui de son ignorance, 14, 103. N'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste, VIII, 278, 288, 358.

Imagination. Étant la mesure des possibles, VIII, 79. Son action, en nous transportant dans l'avenir, peut seule donner un charme aux objets réels, 263.

Transforme en vices les passions des êtres bornés, 384. Ses plaisirs, ressource des malheureux, et inconnus aux hommes livrés à l'amour-propre, XVI, 241...244.

Imitation. Goût naturel, dégénère en vice dans la société, VIII, 147. Ce qu'elle est en elle-même et par rapport à l'art du peintre; ne tient pas le second rang, mais le troisième dans l'ordre des êtres. Conséquence de cette proposition, XI, 196. Application à l'art du poète et particulièrement à la poésie épique ou dramatique, 33, 200...207. Ce n'est pas à la plus noble des facultés de l'âme, la raison, que se rapportent les imitations du poète, 207. Opposition de la conduite de l'homme raisonnable à celle de l'homme tel que le poète est forcé de le représenter, 210. Quel doit être l'effet de cette représentation, 212. Ce que la raison prescrit pour s'en défendre, 215.

Imitation théâtrale (de l'). Idée de cet écrit, et comment il a été publié, XI, 194.

Immortalité de l'âme. Voy. *Âme*, *Religion naturelle*.

Impôts. (Voyez *Économie politique*.) Ceux qui portent sur les objets de première nécessité, avec un air de justice apparent, sont au fond très injustes, XI, 153.

Imprimerie. Elle a produit plus de mal que de bien, IV, 37.

Indigestion. Comment les enfants n'en auront jamais, VIII, 257.

Inégalité. Parmi les hommes est de deux sortes, naturelle ou physique, morale ou politique, IV, 211. La première, à peine sensible dans l'état de nature,

ne peut tendre à le faire cesser, 253. L'inégalité morale est contraire au droit naturel quand elle ne concourt pas avec l'inégalité physique, 302. Premier pas vers l'inégalité morale, effet des premières associations, 265. Progrès de l'inégalité, résultat de la propriété territoriale et du développement des facultés, 272, 302. Distinction des pauvres et des riches, 275. Formation des *Corps politiques*. (Voyez ce mot.) L'égalité rigoureuse ne peut subsister dans l'état civil; les distinctions civiles, suite nécessaire des distinctions politiques, 294, 339. Naissance de quatre sortes d'inégalité, richesse, noblesse, puissance, et mérite personnel, qui, par un progrès inévitable, se réduisent à la première, 295. Nouveau progrès de l'inégalité jusqu'au dernier terme d'où résulte un nouvel état de nature où, la force seule faisant loi, l'homme est ramené au point d'où il étoit parti, 298.

Infini. Idée que le commun des hommes et les enfants s'en peuvent faire, VIII, 463.

Ingratitude. N'est pas dans le cœur de l'homme, VIII, 415. Voyez *Bienfait*.

Inné. Ce qu'il y a d'inné dans l'homme, IX, 61; XI, 29.

Innocence. Comment la conserver aux enfants. Danger d'un langage trop réservé sur ce point, VIII, 379, 380. Peut être prolongée jusqu'à vingt ans, IX, 121. Voyez *Tempérament*.

Innocation. VIII, 204.

Inquisiteurs. Rousseau les regar-

- de tous comme des satellites du diable, XVIII, 203.
- Instinct.** Vainement rejeté par les philosophes, IX, 54.
- Instruction.** Voyez *Enseignement*.
- Intérêt.** Ne peut servir à expliquer les actions vertueuses, IX, 60. Éviter les situations qui nous font trouver notre intérêt dans le mal d'autrui, I, 78; VI, 532. Est dans un sens le mobile de toutes nos actions; mais il faut distinguer deux sortes d'intérêt, XVII, 493. Intérêt pécuniaire, le plus vil de tous, et réellement le plus faible pour qui connoît le cœur humain, V, 356; XVIII, 305.
- Intolérance.** Quel dogme en est le principe, VIII, 464. La distinction entre la tolérance civile et la tolérance théologique est puérile; les deux sont inséparables, V, 253, 266; IX, 104. Est de tous les dogmes à proscrire, le plus odieux; mais il faut le prendre à sa source, XVII, 244. Voyez *Religion*.
- Invalides.** Sentiment d'attendrissement et de vénération que les vieux militaires reçus dans cet établissement inspirent à Rousseau, III, 375. Anecdote à ce sujet, 377.
- Institutions politiques.** Voyez *Contrat social*.
- Iphis et Anaxarète.** Temps où cet opéra fut composé, II, 27.
- Irréligion.** Voyez *Athéisme*.
- IVERNOIS (Isabelle d').** Rousseau conçoit pour elle une tendre amitié, III, 21.
- IVERNOIS (d'),** de Genève. Se lie avec Rousseau à Motiers, et lui rend cette liaison importune, III, 42.
- IVERNOIS (d').** Auteur du *Tableau des dernières révolutions de Genève*, cité, X, 150.

J.

- JACQUELINE.** Gouvernante de Rousseau dans son enfance, I, 7.
- JALABERT,** professeur de Genève. Rousseau fait son éloge, XVIII, 60.
- Jalousie** Peut être naturelle ou ne l'être pas, IV, 249, 251; IX, 358. L'exemple des animaux ne conclut pas pour l'homme, *ibid.* Dans les liaisons ordinaires, a son motif dans les passions sociales plus que dans l'instinct primitif, 360. Dans l'amour véritable, est tempérée par la confiance, *ibid.* Quels caractères en sont plus susceptibles, VI, 145. Moyen assuré de la prévenir 146.
- Jansénistes et autres sectaires.** Caractérisés, VII, 419. Une note de la *Julie* relative aux jansénistes, semble à Rousseau être la cause de tous ses malheurs, X, 12.
- Jardins.** Ornaments ridicules des jardins réguliers, VII, 121. Règles à suivre dans la construction des jardins, 125.
- JEAN (saint).** Exagérations remarquables, dans son Évangile, X, 232. Cité. Voyez *Bible*.
- JELYOTE,** acteur de l'Opéra. Service qu'il rend à Rousseau, II, 96. Quelle part il prend à la représentation du *Devin du village*, pour lequel il fait un nouveau récitatif, 154, 155.
- JÉRÔME (saint).** Cité, IV, 309.
- Jésuites** Éloignement de Rousseau

- seau pour leur commerce, II, 73. Il est convaincu qu'ils ne l'aimoient pas, 447. Il leur attribue la suspension de l'impression de l'*Émile*, *ibid.*
- JÉSUS-CHRIST.** Effet politique du royaume spirituel qu'il a établi, V, 256. Comparé à Socrate, IX, 101. Son éloge considéré comme homme, XX, 176. Considéré de même, nouveau parallèle avec Socrate, 245. Noble projet auquel il est forcé de renoncer, 246. Ce qu'il fit dans la dernière cène avec ses disciples, X, 106. Ce qu'il faut penser des miracles qu'on lui attribue; quel en fut l'objet réel, et quelle fut sa conduite à ce sujet, 218. Fut à-la-fois le plus sage des mortels et le plus aimable, 250.
- Jeu.** L'amour du jeu, effet de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et un cœur vides, IX, 183.
- Jeux.** Des jeux virils conviennent seuls aux garçons, VIII, 237.
- Jeux de nuit.** Voyez *Nuit*.
- JODELET** (l'abbé de). Rousseau lui écrit que les maux qui l'accablent ne lui permettent pas de se livrer à des controverses, XVII, 518.
- Joie.** Quand elle est trop expressive, elle arrache plutôt des larmes que des ris, VIII, 405.
- JOHN** (lord). Trait de ce jeune homme, qui a donné à Rousseau l'idée de rendre ÉMILE amoureux avant de le faire voyager, IX, 441.
- JOLY DE FLEURI**, avocat du roi au parlement de Paris. Pourquoi veut déraciner toute loi naturelle, X, 84. Son réquisitoire contre l'*Émile*, XVIII, 61, 70, 80.
- JONVILLE** (M. de). Envoyé de France à Gènes. Service qu'il rend à Rousseau, II, 31. Rousseau le revoit à Paris et se lie avec lui. Son caractère. Quel incident fait cesser cette liaison, 360.
- JOSÈPHE.** Historien juif, partout ailleurs auroit été médiocre, fut un prodige chez les Juifs; IV, 77.
- Jugement.** Cette faculté n'appartient qu'à un être intelligent, IX, 20. Le jugement et la sensation ne peuvent être confondus. Ce qui les distingue essentiellement, 22; XII, 51, 58. Nos jugements sont actifs ou passifs. C'est dans le premier cas seulement que nous nous trompons, VIII, 355. Manière d'apprendre à bien juger, 359.
- JOIGNÉ** (le marquis de). Assiste à une lecture des *Confessions* de Rousseau, III, 111.
- Julie ou la nouvelle Héloïse.** Époque et circonstances de la composition de cet ouvrage, II, 229, 235, 242. Double objet de Rousseau en le composant, 243; XVII, 480. Pourquoi il n'en veut faire paroître la seconde préface qu'après la publication de l'ouvrage, XVII, 431, 441. Pourquoi il ne veut pas consentir à sa réimpression en France, et encore moins en recevoir un bénéfice, 440. Se plaint des retranchements que Malesherbes a fait faire à l'édition de Paris, II, 364; XVII, 459. Succès étonnant de ce livre, II, 415. Opinion des femmes à ce sujet, 418. Ne doit pas être lu par des filles, VI, 4; XVII, 446. Pourquoi les prêtres sont à l'épreuve de ce livre, X, 115. Est-ce une histoire véritable ou un roman, VI, 7, 25. Pourquoi l'intérêt qu'il excite est-il si agréable, VII, 506. Le juge-

ment qu'on en porte est le *critérium* sur lequel Rousseau juge du rapport des autres cœurs avec le sien, XX, 257. Justification du style de l'ouvrage et des sentiments qui y sont développés, VI, 12. Rousseau met sa quatrième Partie à côté de la *Princesse de Clèves*, II, 416. Et la juge la meilleure de tout le recueil, XVII, 446. Cette quatrième Partie, et la sixième, chefs-d'œuvre de diction, II, 283. Éloge particulier du style de madame Wolmar, VII, 431. JULIEN. Mot remarquable de cet empereur, IV, 67. A quoi il comparoit le parler des Gaulois, XIII, 216. Jurés d'Angleterre. Anecdotes à ce sujet, XVII, 495.

Justice. Son premier sentiment ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous est due, VIII, 133. Trait de l'enfance de Rousseau, à l'appui de ce principe, I, 23... 26. Le grand précepte d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment, VIII, 417. *Justice et bonté*, sont de véritables affections de l'ame, *ibid.*

JUSTIN. Cité, IV, 244.

JUSTIN (saint), martyr, écrivit le premier l'apologie de sa foi, IV, 80.

JUVÉNAL. Cité, IV, 246; VIII, 348; XI, 44; XVII, 435.

K.

Kerr (Georges), dit MILORD MARÉCHAL. Commencement de sa liaison avec Rousseau, qui bientôt devient intime, III, 12, 14. Son caractère, 16. Envoie à Rousseau des lettres de naturalité, 50. Rousseau se montre disposé à recevoir ses bienfaits, et lui désigne sa gouvernante pour en être l'objet, XVIII, 362; XIX, 93. Rousseau ne voudroit pas être dans son testament, XVIII, 363. Il fait à Rousseau une pension de six cents fr., III, 83. Il part pour l'Angleterre, et Rousseau ne le revoit plus, 50. Rousseau lui propose d'écrire la vie du général Keit, son frère et lui demande des mémoires à ce sujet, XVIII, 358, 363, 413. Inquiétudes de Rousseau sur la perte présumée de son amié, XIX, 430, 441. Constance des sentiments de Rousseau

pour lui, et accusation calomnieuse de d'Alembert à ce sujet, III, 13, 50.

KEIT (Jacques), frère du précédent. Ses services en Prusse, III, 12. Notice sur ce général, dont Rousseau desiroit écrire la vie, XVIII, 359.

KINGSTON (le duc de). Mention de ses liaisons avec madame de La Touche, II, 22.

KIRCHER. Ce qu'il pense sur les clefs en musique, XIV, 157.

KIRKEBERGER, Bernois. Ses relations avec Rousseau, III, 91, 105, 108.

KLUPFFEL. Comment Rousseau fit sa connoissance, II, 110. Débauche qu'il se permet chez lui à la suite d'un souper, 118.

KLYOGG, ou Jacques GUER, Cultivateur qui a donné l'idée du *Socrate rustique*, XVIII, 309, 451. Voyez ce mot.

KOCK. Son *Tableau des révolu-*

tions de l'Europe, cité, V, 310.
KOLBEN ou KOLBE. Son *Voyage au*

cap de Bonne-Espérance, cite,
IV, 310.

L.

LABERIUS, chevalier Romain. Comment fut forcé par César de monter sur le théâtre, et comment il vengea son honneur flétri, VI, 398.

Lac de Genève. Attrait particulier qu'avoit ce lac pour Rousseau, I, 221 ; II, 236.

LA CALPRENÈDE. Sa *Cléopâtre* et sa *Cassandre*, citées, VIII, 424.

Lacets. Pourquoi Rousseau apprend à faire des lacets, et quel usage il en fait, III, 21, XVIII, 112, 146, 383.

LACRETELLE jeune. Son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, citée, III, 169 ; X, 132.

LA FONTAINE. Ses fables ne conviennent point aux enfants, VII, 267 ; VIII, 166. Temps propre à cette lecture et précautions à y observer, 443.... 447. Cité, III, 85 ; XVI, 412.

LAÏS. Mot sans esprit d'Aristippe à son sujet, IX, 186.

Lait. Si le choix du lait de la mère ou d'une autre est indifférent, VIII, 25. D'abord sérieux, puis prend de la consistance, 50. Celui des femelles herbivores plus doux que celui des carnivores, 53. Se caille toujours dans l'estomac, 54.

LALIVE (M. de), frère de M. d'Épinay. Ses relations avec Rousseau, II, 345.

LALIAUD, de Nîmes. Se lie avec Rousseau par lettres, III, 39.

LALANDE. Rousseau le remercie de son extrait du Dictionnaire de musique, XX, 45.

LAMBERCIEN, ministre à Bossey.

Rousseau mis en pension chez lui, I, 15. Récit d'une expédition nocturne commandée par lui à Rousseau qui s'en tire avec honneur, VIII, 214. Histoire du noyer de la terrasse, I, 29. Châtiment terrible autant qu'injuste qu'il inflige à Rousseau, et ce qui en résulta, 23.

LAMBERCIER (mademoiselle), sœur du précédent. Son caractère, I, 18. Effet d'une punition qu'elle inflige deux fois à Rousseau, 21.

LAMBERT (madame). Ses rapports avec Rousseau, II, 356.

LAMOIGNON (le président de), II, 20.

LAMOIGNON (le chancelier de). Ami des jésuites, II, 448.

LAMOIGNON DE MALESHERBE. Voy. MALESHERBES.

LA MORTE. Son opinion sur les progrès de la raison humaine, IX, 175. Cité, XIV, 69 ; XVII, 484.

LAMY (le P.), oratorien. Rousseau étudie ses *Entretiens sur les Sciences*, I, 341. Puis ses *Traité de Géométrie et d'Algèbre*. Il le regarde comme un de ses auteurs favoris, 350.

LA NAUZE (dè.). Cité, XIV, 122.

Langage. La vue et l'ouïe en sont les seuls organes, XIII, 144. Avantages du langage du geste, sur celui de la parole, *ibid.* (Voyez *Signes*.) La parole plus propre à émouvoir le cœur, 147 ; IX, 524. Le geste n'aurait suffi si nous n'eussions eu que des besoins physiques, XIII, 148, 151. (Voyez *Langues*.) Vices de langage. (Voyez *Enfants*.)

LARGER. (le seigneur de). Question singulière que lui fait Montaigne, IX, 157.

Langue de signes. Voyez *Signes*.

Langue naturelle. S'il y a une langue naturelle. Moyen de la rap- prendre, IV, 235; VII, 68.

Langue françoise. S'il est vrai qu'elle soit la plus chaste des langues, IX, 134. Est peu propre à la poésie et point du tout à la musique, XIII, 228, 233.

Langue latine. Étude que fait Rousseau de cette langue, I, 138, 170. Rousseau dit qu'il n'a jamais pu écrire ni parler dans cette langue, 351.

Langue grecque. Son avantage comparativement aux nôtres, XIII, 196.

Langue italienne. N'est pas par elle-même une langue musicale, XIII, 169. De toutes les langues européennes est la plus propre à la musique, 240.

Langues. Difficulté de donner à leur invention et leur établissement une origine naturelle, IV, 232. Quel a dû être le premier langage de l'homme, 236. Objection sur les avantages de leur institution, 334. Caractère distinctif de la première langue, XIII, 153. L'origine plus ou moins ancienne des langues tient aux trois différents états de la civilisation, et leurs différences caractéristiques ont pour principale cause le climat, 72. Celles du Midi comparées à celles du Nord, 190, 192. Les langues modernes n'ont pas de véritable accent; 165. Langues dérivées se connoissent par la différence de l'orthographe à la ponctuation, 169. Rapport de la langue à la forme du gouvernement, 219. L'étude des langues hors

de la portée du premier âge, VIII, 157. Cette étude mène à celle de la grammaire générale, IX, 172.

LANODE, comédien. Fait recevoir au théâtre françois le *Narcisse* de Rousseau, II, 170.

LA PORTE (l'abbé de). Éditeur des *Oeuvres* de Rousseau, XVII, 353; XVIII, 238.

LARD (madame). Rousseau donne à sa fille des leçons de musique. Caractère de l'une et de l'autre, I, 278.

LARNAGE (madame de). Comment Rousseau fait connoissance de cette dame. Récit des amours de Rousseau avec elle, I, 366. Résolution vertueuse qui le porte à ne la plus voir, 383.

LAROCHE, valet de chambre de madame de Luxembourg, chargé par elle de faire la recherche d'un des enfants de Rousseau pour le retirer des *Enfants-Trouvés*, II, 434. Expédie à Rousseau ses papiers après sa fuite, III, 31.

LA ROCHEFOUCAULD. Auteur des *Maximes*, livre triste et désolant, principalement pour la jeunesse, I, 160. Cité, IV, 88. Son triste livre ne sera jamais goûté des bonnes gens, *ibid.*

LA ROQUE (le comte de), neveu de madame de Vercellis. S'intéresse à Rousseau, I, 119. S'y prend mal pour lui faire avouer le vol qu'il a commis, 124. Le fait entrer chez le comte de Gouvon, 132.

LA SELLE (madame), hôtesse de Rousseau à Paris. Idée de la compagnie qui s'y rassembloit, II, 99.

LASUS ou **LASSUS,** poète et musicien grec, cité, XIV, 297, 444.

- LATOUR** (la comtesse de). Dans quelle société Rousseau la connut, I, 307.
- LATOUR** (madame), écrit à Rousseau sous le nom de Julie. Il lui souhaite de ne jamais trouver de Saint - Preux, XVII, 490.
- LATOUR**, peintre. Fait le portrait de Rousseau qui est exposé au salon, II, 393. Rousseau le juge très ressemblant, XIX, 95, et consent à ce qu'il soit gravé, en y mettant, non pas son nom, mais sa devise, XVIII, 72. Rousseau accepte l'offre qu'il lui fait de faire un second portrait de lui et de le lui envoyer, XVIII, 430.
- LAUTREC** (le comte de), maréchal de France. Effet de ses promesses à Rousseau, I, 308.
- LAUZUN** (le duc de). Son insolence vis-à-vis de Louis XIV. Comment punie, XI, 96.
- LAUZUN** (la duchesse de), née Boufflers. Petite-fille de madame de Luxembourg. Son caractère dans sa jeunesse. Ce qui arrive à Rousseau à son occasion, II, 399.
- Lazaret de Gènes**. Séjour qu'y fit Rousseau, II, 30.
- LÉANDRE**. Voyez HÉRO.
- LE BEAU**. Ses *Aventures*, citées, IX, 118.
- LE BÊGUE DE PRESLE**, médecin. Sa relation sur la mort de Rousseau, et son récit à cet égard, opposé à celui de Corancez, III, 182, 187.
- LE BLOND**, consul de France à Venise, II, 32. Service qu'il rend à Rousseau après sa sortie de chez l'ambassadeur, 54. Rousseau perd l'occasion de le revoir à Montmorency, 359.
- LE CAT**. Auteur d'une réfutation du *Discours sur les Sciences*, sous le nom d'un académicien de Dijon. Lettres de Rousseau au sujet de cette réfutation, IV, 133.
- LENGU** (Goton), nièce de Thérèse Levasseur, II, 95.
- LÉGAL** (M, de), joueur d'échecs de la connoissance de Rousseau, II, 18.
- Législateur**. Ce qu'il doit être, et sa nécessité pour constituer ce qu'on appelle la république, V, 139, 141. Ne pouvant avoir aucune autorité par lui-même, est forcé de recourir à l'autorité divine, 144. Vritable preuve de sa mission, 145. Choix du moment propre pour l'institution politique, 153. (Voy. l'article suivant.) Esprit des anciens législateurs, V, 283.
- Législation**. Ses deux principaux objets, V, 155. Des divers systèmes de législation, 156.
- LE MAÎTRE**, maître de musique de la cathédrale d'Annecy. Son caractère. Reçoit Rousseau chez lui comme pensionnaire, I, 176. Quitte brusquement sa place. Rousseau l'accompagne dans sa fuite, et l'abandonne à Lyon, 185.... 187. Malheur qu'il éprouve, 191.
- LE MAURE**, célèbre actrice de l'opéra, XV, 189.
- L'ENCLOS** (mademoiselle Ninon de). Opinion de Rousseau sur sa morale, IX, 261, 316.
- LENIERS**. Ses liaisons avec Rousseau, II, 150.
- LENÔTRE**. Avoit planté le jardin du château de Montmorency, II, 373.
- LÉON** (l'abbé de), depuis chevalier de Rohan. L'une des premières connoissances de Rousseau à Paris, I, 10.
- LÉONTIDAS**. Comparaison tirée de sa mort, IX, 101.

LENGR (Jean-David), académicien, XVII, 359.

LE SAGE, père; savant Genevois, professeur de mathématiques et de physique. Ses liaisons avec Rousseau, XIII, 401.

LESPINASSE (mademoiselle de). Pourquoi ne devoit pas aimer Rousseau, II, 430.

LESSERT (madame de). Voyez **DELESSERT**.

L'ÉTANG (M. de), vicaire de Marcoussis. Voyez plus bas l'article *Marcoussis*.

Lettre sur la musique française, XIII, 223. Circonstances de la composition de cet ouvrage, et effet de sa publication, II, 166.

Lettre à d'Alembert sur les Spectacles. En quelles circonstances et à quelle occasion Rousseau compose et publie cet ouvrage, II, 335; XI, 5. Jugement qu'il en porte, II, 337. C'étoit son ouvrage de prédilection, XX, 278. Son jugement sur la réponse que d'Alembert y a faite, XI, 185; XVII, 390.

Lettres. Celles des solitaires longues et rares. Celles des gens du monde fréquentes et courtes, VII, 232. Inaptitude de Rousseau pour ce genre d'écrire, et fatigue qu'il lui fait éprouver, I, 164.

Lettres écrites de la montagne. A quelle occasion Rousseau compose cet ouvrage, III, 34. Effet que produit cet ouvrage en Suisse. Il est brûlé à Paris, 56.

Lettres écrites de la campagne. A quelle occasion elles paroissent. Quel en étoit l'auteur, 34.

Lettres élémentaires sur la Botanique. Époque de la composition

xx.

de cet ouvrage. Sa continuation par un professeur de botanique anglois, 295.

Lettres persanes, ouvrage de Montesquieu. Éloge du style de cet ouvrage, XVIII, 139.

Lettres portugaises. Si elles sont l'ouvrage d'une femme, XI, 139.

LEVASSEUR, père de Thérèse. Son caractère, II, 116. Sa mort, 186.

LEVASSEUR (madame), mère de Thérèse. Caractère de cette femme, II, 83, 117, 216. Sert de secrétaire à Rousseau, 115. Sert de prétexte aux amis de Rousseau pour lui chercher querelle, 277. Son mauvais procédé envers Rousseau, qui le décide à s'en séparer, 325. Reçoit de Grimm une pension de 300 livres, et vient demeurer à Deuil, 354.

LEVASSEUR (Thérèse). Ce qu'étoit cette fille, et ce qui dispose et décide enfin Rousseau à s'attacher à elle, II, 80. Scrupule de Thérèse à ce sujet, 81. Son esprit incapable de toute culture, 82. Ce qu'étoit sa famille, 94. Consent avec beaucoup de peine à l'abandon de ses enfants, 101. Trait de simplicité de cette fille relativement au chapelain Klupffell, 120. Contrariétés que Rousseau éprouve dans son ménage par le fait de la mère Levasseur, 141; et de sa famille, 218. Rousseau n'a jamais ressenti d'amour pour elle, 210. Elle ne répond pas à ce qu'il attendoit d'elle sous le rapport de l'attachement, 212. Mécomptes que Rousseau éprouve dans sa société intime, 220. Étoit peu entendue, peu soigneuse, et fort dépensière, 441. Rousseau

- s'aperçoit de la diminution de son attachement. Quelles en étoient les causes, III, 10. Elle va le rejoindre à Môtiers, 11. Comment par ses propos, ses suggestions, et les moyens qu'elle emploie, elle influe sur la conduite et la manière de voir de Rousseau, 74. Elle devient l'épouse de Rousseau. Circonstances de ce mariage, 170. Chagrins qu'elle lui fait ressentir, XX, 213. Opinion qu'avoient de cette femme tous les amis de Rousseau, III, 77. Elle écrit à Gorancez pour prouver que la mort de Rousseau n'avoit pas été volontaire, 187. Pourquoi soupçonnée d'être la cause de la mort de Rousseau, 189, 191.
- Lévite d'Éphraïm (le).** Composition de cet ouvrage, II, 468. Pourquoi Rousseau le regardoit comme un de ses ouvrages de prédilection, 478.
- LEVREY (Jean).** Martyr de la liberté à Genève, XI, 162.
- L'HÔPITAL (le marquis de).** A quelle occasion Rousseau correspond avec lui, II, 45.
- Liberté ou Libre arbitre.** Est ce qui distingue l'homme des animaux, IV, 226. Preuves en sa faveur, VII, 416. Son existence prouvée ne rend pas la prière inutile, 418. Voyez *Religion naturelle*.
- Liberté bien réglée.** Seul instrument d'une bonne éducation, VIII, 121. Voyez *Éducation, Enfants*.
- Liberté civile ou politique.** Premier des biens. Quel est l'homme vraiment libre, VIII, 104. Définition de la liberté politique, et en quoi elle consiste, X, 375. Est une conséquence de la nature de l'homme, V, 99. Ne peut être aliénée, IV, 287; V, 103. Ce qui distingue la liberté naturelle de la liberté civile, 117. Est un des principaux objets de la législation, 155. Ne se maintient peut-être qu'à l'appui de l'esclavage, 212. Comment concilier la liberté avec le principe de la pluralité des voix, 225; est un aliment de bon suc, mais de forte digestion, 309; et incompatible avec le repos, 281. Peut exister sous toute espèce de gouvernement. Elle est dans le cœur de l'homme, IX, 447. Application de cette maxime à Émile esclave dans Alger, 516. Voyez *Corps politique, Gouvernement*.
- Libertinage.** L'amour-propre fait plus de libertins que l'amour, IX, 149. (Voyez *Opinion, Tempérament*.) Effet de ce vice sur l'esprit et le caractère, 157.
- Libraires.** Ce que Rousseau pensoit de ceux de Paris, II, 106.
- Librairie (commerce de la).** Voyez *Hollande*.
- LICHAON, de Samos,** ajoute une huitième corde à la lyre, XV, 204.
- LIGNE (le prince de).** De quelle manière on veut l'engager à offrir à Rousseau un asile dans ses terres, XVI, 106, 116. A quelle époque il est en relation avec Rousseau, III, 178.
- LINANT (de),** gouverneur du fils de M. d'Épinay, s'approprie des vers de Santeul, II, 289. Madame d'Épinay l'emmène à Genève, 305, 306.
- LINNÉ.** Jugement sur ce célèbre naturaliste, III, 89, 329; XII, 375. Observations sur son système, *ibid.*, 435.
- LINUS.** Passoit, ainsi qu'Orphée,

pour l'auteur des premières hymnes, XIV, 356.

Lisbonne. Réflexions sur le désastre de cette ville, à l'occasion du poème de Voltaire sur le même sujet, XVII, 226.

Lisière. Laisse une mauvaise démarche aux enfants, VIII, 91.

LIVE (M. de La), frère de M. d'Épinay. Voyez **LALIVE**.

LIVIVS DRUSUS. Vouloit que sa maison fût construite de manière à ce qu'on vît tout ce qui s'y faisoit, VII, 39.

Livres. N'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas, et font négliger le livre du monde, VIII, 315; IX, 401. En matière de morale, ne sont point utiles aux gens du monde, VI, 16. Cette utilité bien bornée, les hommes se conduisent toujours plus par leurs passions que par leurs lumières, XVIII, 20, 40; XIX, 480. Quels sont ceux qui conviennent aux campagnards et aux gens de province, VI, 17. C'est pour eux qu'il faut écrire, 20. Pourquoi les romans sont-ils dangereux, et moyen de les rendre utiles, 19. Effets des livres d'amour, 74. (Voyez **Romans**.) Règles pour lire avec fruit, 70. Règle pour juger si un livre est utile ou pernicieux, 366; X, 187.

Livres de voyages. Menteurs, incomplets, et insuffisants, IX, 401.

Livres sacrés. L'homme n'en a pas besoin pour connoître ses devoirs, IX, 91. Tous écrits dans des langues inconnues aux peuples qui suivent la religion que ces livres enseignent, *ibid.* Nécessité de les lire tous et de les comparer, pour s'assurer de la vérité, 78, 79.

LOBKOWITZ (le prince de). Ses opérations militaires en Italie, II, 45.

LOCKE. Ses divers ouvrages cités ou réfutés. Son traité du *Gouvernement civil*, IV, 329. Ses *Pensées sur l'éducation des enfants*, VIII, 4, 145, 193, 198, 343, 460; IX, 199. Son *Essai sur l'entendement humain*, 39.

Loi naturelle. Erreurs des jurisconsultes et contradictions entre eux, dans la définition de ce mot, IV, 204.

Loi. Son objet et sa définition, V, 136, 179. Cette définition étoit encore à faire, IX, 424. Peut seule concilier la liberté et la soumission à l'autorité publique, IV, 363. Toujours impuissante si les mœurs ne disposent pas à lui obéir, 370. La mettre au-dessus de l'homme, problème insoluble, V, 282. Il lui manquera toujours ce qui appartient aux lois de la nature, l'inflexibilité, VIII, 187. Doit être formellement abrogée ou sévèrement maintenue, V, 351. Division des lois en trois classes, 158. Causes du respect qu'on porte aux anciennes lois, 203. Aucune loi politique ou fondamentale qui ne se puisse révoquer, 219. Esprit général des lois de tous les pays : favoriser le fort contre le foible, VIII, 419. De bonnes lois faciles à faire; la grande difficulté est de les approprier tellement aux hommes et aux choses, que leur exécution s'en suive naturellement, XI, 87. Ne peuvent régler les choses de mœurs et de justice universelle, mais seulement celles de justice particulière et de droit rigoureux, 88. Com-

- ment elles influent sur les mœurs et réciproquement, *ibid.*; IV, 369.
- LOLME** (M. de), avocat. Quel service il rend à Rousseau, II, 93.
- LONGUEVILLE** (madame de). Ce qu'elle eût été à la place de madame de Warens, I, 71.
- LORENZA** (la dame), vieille intendante de l'hospice des Catéchumènes, à Turin, I, 95, 97.
- LORENZY**, intendant de madame de Vercellis, I, 117. Sa manière d'agir à l'égard de Rousseau, 119.
- LORENZY** (le chevalier de). Complaisant de madame de Boufflers, II, 374, 412, 433.
- Lotophages**. Idée qu'Homère donne de ce peuple, VIII, 253.
- Lauche**. Précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas, VIII, 71.
- LOUIS XIV.** Son manifeste pour le soutien de ses prétendus droits sur les Pays-Bas, cité, IV, 286. Trait de ce prince, justement irrité contre le duc de Lauzun, XI, 96.
- LOUIS XV.** Réponse d'un vieux gentilhomme à ce prince, IX, 163.
- LOULIE** (M.), auteur d'un *écho-mètre*, espèce d'échelle graduée connue en musique, XIV, 280.
- LOYSEAU DE MAULÉON**. Comment Rousseau fait sa connoissance; haute opinion qu'il a de lui. Éloge de sa défense de M. de Portes, II, 352. Parle à Rousseau du *Contrat social* avant qu'il soit connu du public, 455.
- LUCAIN**. Cité, IV, 297.
- LUCILE**. Cité, XIV, 51.
- LUCRÈCE**. Cité, XIV, 443.
- Lucrèce**, tragédie en prose commencée par Rousseau, et dont il ne reste que de courts fragments, XI, 477.
- LUDWIG**. Jugement sur ce savant botaniste, III, 89.
- LULLI**. Fait chasser Corelli de France, XIII, 257. Son harmonie préférable à celle de ses successeurs, 266. Son talent comparé à celui de Rameau, 390. Fait jouer pour lui seul son opéra d'*Armide*, XVII, 138.
- LULLIN**, professeur à Genève. Ses liaisons avec Rousseau, II, 180.
- LUTOLD**, musicien. Console Rousseau après le concert de Lausanne, I, 217.
- Luxe**. Va rarement sans les arts et les sciences, et jamais ils ne vont sans lui, IV, 24. La corruption des mœurs qui en est la suite entraîne la corruption du goût, 27, 86. Tableau des maux qu'il produit, 106, 130, 318. Melon est le premier qui en ait fait l'apologie, 130. Exemple d'un luxe noble et sans danger, V, 296. Ce n'est pas par des lois somptuaires qu'on peut l'extirper, 297. Il y a, à dédaigner le luxe, moins de modération que de goût, VII, 216. L'opinion tournée en sa faveur, anéantit l'inégalité des rangs, XVII, 410.
- LUXEMBOURG** (le maréchal de). Commencement des liaisons de Rousseau avec lui, II, 373. Simplicité du commerce qui s'établit entre ce seigneur et Rousseau, 376. Conditions que Rousseau lui propose pour en assurer la durée, XVII, 387, 391. Rousseau lui donne son portrait et reçoit en échange le sien, et celui de la maréchale, II, 393. En peu de

temps il perd sa sœur, sa fille, et son fils unique, 422. Assiste à la visite du F. Côme à Rousseau, 455. Ses derniers adieux à Rousseau, 474. Sa mort, III, 47. Intentions de Rousseau sur le legs qu'on lui dit que le maréchal avoit fait en sa faveur, 49.

LUXEMBOURG (madame de). Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 373. Son portrait, 375. Rousseau lui lit sa *Nouvelle Héloïse*, 380. Il fait pour elle une copie de cet ouvrage, 381; et y joint le manuscrit des Amours de milord Édouard, 383. Motifs de Rousseau pour croire qu'il a encouru son inimitié, I, 166; II, 381, 395, 426. Se charge du soin de faire imprimer l'*Émile*, 398, 436. Veut, d'après les aveux que lui fait Rousseau, retirer un de ses enfants des Enfants-Trouvés, et ne réussit point, 434; XVII, 475; 487. Sa conduite lors du décret porté contre Rousseau, II, 469. Ses dernières relations avec Rousseau, III, 48. Il desire qu'on

la consulte sur son projet, en 1768, de se retirer dans une des îles de l'Archipel, XX, 119. Nouveau témoignage de sa confiance en elle à cette époque, 125. De tous ses ennemis, Rousseau la croit seule capable de retour, 268. Opinion que définitivement il conserve d'elle et de ses procédés, 351.

LUXEMBOURG (le comte de). Causes de la mort de ce jeune homme, II, 422.

LYCURGUE. Ce qu'il fit avant de donner des lois à sa patrie, V, 142. Esprit de sa législation, V, 285. Pour déraciner la cupidité à Sparte, il n'anéantit pas la monnaie, mais il en fit une de fer, 359.

LYCURGUE, orateur grec. Cité, II, 384.

Lydiens. Comment, dans une disette, ils donnèrent le change à leur faim, VIII, 258.

Lyon. Règle suivie dans l'administration municipale de cette ville, V, 262. Jugement porté sur l'état des mœurs de ses habitants, I, 241.

M.

MABLY (l'abbé de). Bons offices qu'il rend à Rousseau, II, 6. Une lettre qu'il écrit relativement aux *Lettres de la montagne*, le fait considérer par Rousseau comme étant devenu son ennemi, III, 51; XIX, 42. Jugement sur ses ouvrages de politique, et notamment sur ses *Entretiens sur Phocion*, XVIII, 390. Trace, ainsi que Rousseau, un plan de constitution pour la Pologne. Cet ouvrage cité, V, 335.

MABLY (M. de), grand prévôt de Lyon. Confie l'éducation de ses enfants à Rousseau, I, 393. Conserva pour lui de l'amitié après qu'il eut quitté cet emploi, II, 6.

MABLY (madame de). Entreprend de former les manières de Rousseau, qui devient amoureux d'elle, I, 395.

MACHIAVEL. Son livre du *Prince* est le livre des républicains, V, 181. Cité, 127, 144, 181. *Machines pour l'étude de la phy-*

- sique*. Il faut que l'enfant les fasse lui-même. Inconvénient de leur multiplicité, VIII, 298.
- MACROBE**. Cité au sujet du beau prologue de Laberius, VI, 398.
- Magnificence*. C'est l'ordre rendu sensible dans le grand, VII, 215.
- MAHOMET**. Éloge de son système politique, V, 257.
- Mahomet*, tragédie. Jugée sous le rapport moral, XI, 37.
- Maillots*. Effets dangereux de leur usage, VIII, 21, 23.
- MAINE** (madame la duchesse du). Comment se venge de l'abbé de Saint-Pierre, II, 224.
- MAIRAN** (de), de l'académie des sciences. Nommé avec MM. Hellot et de Fouchy, commissaires pour l'examen du système de notation musicale présenté par Rousseau, II, 12. Ce qu'il dit à l'occasion de la dédicace du *Discours sur l'inégalité*, II, 182. Ses liaisons avec Rousseau, 363, 366.
- Maîtres de chant et de danse*. S'il convient d'en donner aux jeunes filles, IX, 236.
- Mal*. Comment expliquer son existence et en justifier la Providence, IX, 37, 45; XX, 191. Voyez *Religion naturelle*.
- Maladie*. Sur cette locution, faire une maladie, I, 343.
- MALCOLM** (M.). Cité, XIV, 376.
- MALESHERBES** (M. de Lamoignon de). Commencement des relations de Rousseau avec lui, II, 363. Propose à Rousseau une place vacante dans le *Journal des Savants*, 366. Approuve la Profession de foi du Vicaire savoyard, 399. Rassure Rousseau sur ses craintes relativement au retard qu'éprouvoit l'impression de l'*Émile*, 450.
- Rousseau lui écrit quatre lettres sur sa retraite à la campagne, 451. Il fait retirer des mains de Rousseau les lettres qu'il lui avoit écrites relativement à l'*Émile*, 458. Sa *Déclaration* relative à l'impression de cet ouvrage à Paris, 462.
- MALOUIN**, médecin. Traite Rousseau sans succès, II, 137.
- MALTOT**, curé de Saint-Brice. Éloge de ses talents, II, 352.
- Mambré*. (le vieux chêne de), IX, 129.
- MANDARD** (le P.), oratorien, II, 467.
- MANDEVILLE**. Auteur de la fable des Abeilles, IV, 245.
- MANILIUS**. Chassé du sénat pour un baiser donné à sa femme en présence de sa fille, XI, 68.
- Manitous*, premières divinités des sauvages, VIII, 461.
- MARCEL**, maître à danser. Faisoit l'extravagant par ruse, VIII, 222. Ce qu'il dit à un Anglois, IX, 161. Ne s'est fait remarquer que par des singeries ridicules, et n'a rien inventé dans son art, XVIII, 216, 219.
- MARDET DE MÉZIÈRES**, Gênois. Ses liaisons avec Rousseau, II, 180. Rousseau ajoute des réflexions à sa lettre en faveur des principes de Jean-Jacques, XVIII, 75.
- Marchand de Londres (le)*. Éloge de cette pièce, XI, 74.
- Marcoussis*. Agréables parties que fait Rousseau chez le vicaire de ce village, et avec qui, II, 148.
- MARÉCHAL** (milord). Voyez **KEIT**.
- Maréchaux de France* (tribunal des), ou du Point d'honneur, XI, 89. Voyez *Duel*.

MARGENCY (de), voisin de Rousseau à Montmorency, II, 363, 391.

MARI (le marquis de), ambassadeur d'Espagne à Venise, II, 35, 38.

Mariage. S'il est un devoir pour tout homme indifféremment, VII, 373, 376. Marier un jeune homme dès l'âge nubile, n'est pas le parti le meilleur à prendre, IX, 121. Danger des mariages contractés avant la parfaite formation du corps, 396. Quelles convenances y sont nécessaires, et quelles sont celles dont les parents sont les juges, 297. Les convenances de la nature y doivent l'emporter sur celles de pure convention, 311; VI, 267. L'égalité des conditions, sans être une des convenances nécessaires, est à rechercher, IX, 312. Les alliances inégales n'ont pas la même conséquence pour les deux sexes, 313; VIII, 397. L'homme qui pense ne choisira pas son épouse dans la basse classe, IX, 314. Mais n'épousera jamais une femme bel esprit, 316. Grande beauté plutôt à fuir qu'à rechercher, 317. Est le plus saint de tous les contrats. C'est la cause commune de tous les hommes que sa pureté ne soit pas altérée, VI, 501; IX, 136. Raison très forte contre les mariages clandestins, VI, 504. N'exige pas le commerce continuel des deux sexes, VII, 77, 380. Peut être heureux sans amour, VI, 528. Est un état trop austère et trop grave pour supporter les petites ouvertures de cœur qu'admet l'amitié, VII, 48. Effets du droit que s'est attribué le clergé de passer cet acte, V,

267. Pourquoi les premiers hommes furent dans la nécessité d'épouser leurs sœurs, XIII, 189. Premier jour du mariage, en laisser jouir les jeunes époux, IX, 452. Moyen de prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, 454. Temps où ce moyen ne doit plus être employé, 461.

MARIANNE (M. de). Attaché à M. de Bonac. Conserve un des premiers écrits littéraires de Rousseau, I, 229.

MARION, cuisinière chez madame de Vercellis. Accusée fausement par Rousseau du vol d'un ruban, 121. Ce qui le porte à faire cette mauvaise action, III, 273.

MARIN (le chevalier). Cité, VI, 332, 412; VII, 236.

MARIVAUX. Accueille Rousseau et retouche sa comédie de *Narcisse*, II, 17.

MARLBOROUGH (milord). Réponse que lui fait un grenadier françois, pris à la bataille d'Hochstett, VII, 275.

MARMONTEL. Fausseté de l'anecdote qu'il raconte à l'occasion du *Discours sur les Sciences*, II, 113. Motifs de sa haine contre Rousseau, II, 349; XVII, 462. Ses *Mémoires*, cités, II, 113, 345, 350. Son ouvrage sur la *Régence du duc d'Orléans*, cité, V, 82.

Marmousets de Laban; ce que c'était, VIII, 461.

Maroc. Ce que Montaigne a dit d'un de ses rois, VIII, 204.

MAROT, poète françois, est auteur de beaucoup de chansons, XIV, 123.

MARTEAU. Rousseau loue un de ses ouvrages qu'il lui avoit envoyé, XVIII, 427.

MARTIAL. Cité, IX, 317.

- MARTIANUS CAPELLA.** Cité, XIII, 161, 408; XIV, 1, 50.
- MARTINET.** Rousseau lui fait remettre son testament, XVIII, 284.
- MARTINIÈRE (de La),** secrétaire d'ambassade à Soleure. Pique Rousseau d'émulation en le conduisant dans la chambre qu'avoit occupée J. B. Rousseau, et veut voir de son style, I, 228.
- MARTIN,** Anglois, professeur de botanique. Continuateur des *Lettres élémentaires sur la Botanique*, XH, 295.
- MASSENON,** greffier à Genève. Jugement qu'il porte sur Rousseau, qui avoit été placé chez lui, I, 441.
- Matérialistes.** Opposés aux idéalistes, IX, 19. Leur raisonnement comparé à celui d'un sourd, 39.
- MATHIS (de),** procureur fiscal du prince de Condé. Offre à Rousseau sa maison de Mont-Louis, II, 324.
- Matière.** Comment son existence et celle des corps nous est connue, IX, 19. Indifférente au repos et au mouvement, le repos est son état naturel, 24, 25, 27. S'il est vrai qu'elle puisse sentir et penser, 38. Sa création impossible à concevoir, X, 44.
- MAULÉON.** Voyez LOYSEAU.
- MAURICE,** maréchal de Saxe. Voy. Saxe.
- Maux moraux.** Sont tous dans l'opinion; hors le crime, VIII, 99.
- Maux physiques.** Bien moins cruels que les autres, VIII, 32. Violents et reconnus incurables, peuvent justifier le suicide, VI, 554.
- Maximes (mauvaises).** Pires que les mauvaises actions, VI, 129.
- Méchants.** Pourquoi aiment la vertu dans les autres, VIII, 417; XI, 32. Leurs peines dans l'autre vie seront-elles éternelles, IX, 50; XI, 15. Méchanceté vient de foiblesse. Idée contraire à la définition de Hobbes, VIII, 72. Vient de foiblesse et d'esclavage, III, 319, 320. S'il est vrai qu'il n'y a que le méchant qui soit seul, XX, 275.
- Médecins.** Leur art est plus pernicieux qu'utile; causes de son empire parmi nous, VIII, 46, 99. Moyens d'y suppléer, 49. Confiance que Rousseau avoit d'abord en eux; noms des médecins qui l'ont traité successivement, et raisons qui l'ont fait renoncer à leur secours, I, 326, 342; II, 137, 173. Auroit voulu cependant adoucir ce qu'il a écrit contre eux, VIII, 46.
- MÉR (Jérôme).** Cité, XIV, 435.
- Mélancolie.** Amie de la volupté. VIII, 405.
- MELLARÈDE (mademoiselle de).** Écolière de Rousseau pour la musique, I, 277.
- Mélodie.** Sa définition, et explication de ses effets, XIII, 197. Unité de mélodie; règle générale et fondamentale, 251, 335. Voyez *Harmonie, Musique*.
- MELON.** Est le premier écrivain qui ait fait l'apologie du luxe; son *Essai politique sur le commerce*, cité, IV, 130.
- Mémoire.** Sa définition contraire à celle d'Hévétius, XII, 52. Ne peut se développer qu'avec le raisonnement, VIII, 154. Application à l'enfance et aux études qu'on lui impose, 155. Efforts que fait Rousseau pour

- se donner de la mémoire, dont il manquoit totalement, I, 356.
- MÉNAGE.** Cité, XIV, 51.
- MÉNALIPPE**, tragédie d'Euripide, citée par Plutarque, VIII, 405.
- MÉNARS** (la marquise de). Lettre qu'elle adressa à Rousseau, XVII, 170.
- Mendiants.** Sentiments qui doivent disposer à leur assistance. VII, 206.
- MENOCHIUS**, jurisconsulte italien. Cité, XVI, 169.
- MENOU** (le P.). Comment Rousseau le traite en réfutant l'écrit du roi Stanislas, auquel ce jésuite avoit mis la main, II, 138.
- Mensonge.** Dissertation sur ce vice, et sur la distinction du mensonge nuisible et du mensonge officieux, III, 274. Rousseau se les est interdits tous les deux, 286. Il n'a jamais menti que par honte et timidité, 273, 287. Il y a mensonge de fait et mensonge de droit. Ni l'un ni l'autre naturel aux enfants. Leurs mensonges le plus souvent l'ouvrage des maîtres, VIII, 143.
- MENTHON** (la comtesse de). Rousseau donne des leçons de musique à sa fille, I, 277. Son caractère, sa jalousie contre madame de Warens, et ce qui en résulta, 281.
- MERCET** (mademoiselle), femme-de-chambre de madame de Warens, I, 177. Son portrait, 193. Elle prend du goût pour Rousseau, et se fait reconduire par lui dans son pays, 210.
- MERCIER DE LA RIVIÈRE.** Jugement sur son livre intitulé : *Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, XIX, 478.
- Mercy** (François de), général. Son épitaphe, IX, 174.
- Mères.** Les lois ne leur donnent pas assez d'autorité, VIII, 8. Doivent allaiter leurs enfants. Ce qui résulte de l'usage contraire, et heureux effets à attendre de l'allaitement maternel, 24.... 29. De leur bonne constitution dépend celle des enfants, IX, 215. (Voyez *Enfant nouveau-né*, *Enfants*.) L'autorité de la mère ne peut être égale à celle du père, IV, 355. On a plus de respect pour une mère de famille que pour une vieille fille, X, 65. Modification, pour la mère de famille, à la règle qui prescrit dans la vie commune la séparation des sexes, VII, 152.
- Méridienne.** Moyen d'apprendre à les tracer, VIII, 289.
- MERSENNE** (le P.). Cité. Sur les *Dissonances*, en musique, XIV, 231.
- MERVEILLEUX** (M. de), secrétaire interprète de l'ambassade de France à Soleure. Comment veut rendre service à Rousseau, I, 230.
- MÉRVEILLEUX** (madame de). Portrait de cette dame. Services qu'elle rend à Rousseau, I, 233.
- MÈRE** (madame la marquise de), assiste à une lecture des *Confessions* de Rousseau, III, 111.
- Messe.** Attention et vénération avec laquelle le vicaire savoyard la célèbre, IX, 103. Sans s'en imposer le devoir, Rousseau n'éprouve point de répugnance à y aller, si la circonstance l'exige, XX, 412.
- Mesure.** Une des parties intégrantes de la musique, XIII, 232, 235. Ne peut être que très peu sensible dans la mu-

- sique françoise, 236. Une même mesure peut exprimer tous les sentiments dans la musique italienne, 270.
- MÉTASTASE.** Cité, VI, 36, 60, 114, 140; VII, 180, 338, 434; XIV, 269.
- Métier.** Pourquoi Émile doit en apprendre un, VIII, 343. Quel esprit doit guider dans son choix, 349.
- MEURON,** procureur général à Neufchâtel. Prend la défense de Rousseau, III, 62; XIX, 68, 77, 98.
- MICHEL.** Voyez **DUCRET.**
- MIDAS,** roi de Phrygie. Pourquoi le grand seigneur lui est comparé, VIII, 352.
- Militaire** (service). Sur cet état, considéré comme profession, IX, 413. Est si noble qu'il ne peut être fait pour de l'argent, VIII, 35.
- MINARD et FERRAUD.** Appelés par Thérèse Levasseur, *les comères*, II, 355, 454.
- Minéral** (le règne). Pourquoi n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant, III, 333.
- MINUTOLI** (M.), capitaine de porte à Genève. Comment, sans le vouloir, il influe sur la destinée de Rousseau, I, 58.
- MIRABEAU** (le marquis de). Ses liaisons avec Rousseau, III, 160.... 164.
- Miracles.** C'est l'ordre inaltérable de la nature, qui montre le mieux la sagesse de Dieu, IX, 79. Faits pour prouver la doctrine, les miracles ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, 81. Leur vérité, constatée ou non, nullement nécessaire pour déterminer la croyance aux vérités de la religion chrétienne, X, 93, 217. On doit tenir pour révélée toute doctrine où l'on reconnoît l'esprit de Dieu, 95. Ce qu'il faut penser des miracles de Jésus, 218. (Voyez **Jésus**.) Ne peuvent jamais être regardés comme infailibles, 225. Comment distinguer les vrais des faux miracles, 238. Ce qu'on peut faire en ce genre avec des connoissances en chimie, 229. Rousseau signe une attestation comme témoin d'un miracle, I, 174. Détails sur ce miracle prétendu, XII, 48.
- MIRAN** (M. de), neveu de M. Dupin. Ses liaisons avec Rousseau, II, 479.
- MIREPOIX** (madame de). Ses liaisons avec Rousseau, I, 167; II, 23, 395. Témoignage particulier d'affection qu'il en reçoit, II, 473.
- Misanthrope** (le) de Molière. Pourquoi est-il tombé dans sa naissance, XI, 23. Examen de cette pièce sous le rapport moral, 47. Idée d'un nouveau *Misanthrope* à faire, 54.
- Modes.** Quelles sont les femmes qui les amènent, IX, 231.
- Modestie.** Extrême, a ses dangers comme l'orgueil, VII, 142, 151. Dans le commerce du monde, n'a jamais nui à l'homme d'esprit, 261. Combien il importe d'y accoutumer les enfants, 260.
- Modus, Numerus.** Sens de ces deux mots latins employés par Horace, XVII, 203.
- Mœurs.** Les choses de mœurs ne peuvent être réglées par des lois, XI, 87. (Voyez *Opinion publique*, *Loi*.) Influence du gouvernement sur les mœurs, 68. Rapports entre le goût et les mœurs. (Voyez *Goût*.) Se réformeront d'elles-mêmes si les mères nourrissent leurs enfants, VIII, 27. En quoi les

peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas, 412.

MOIRY DE GINGINS, bailly d'Yverdun. Témoignages d'amitié qu'il donne à Rousseau. Encourage Rousseau à rester dans son gouvernement, III, 5.

MOÏSE. Esprit de sa législation, V, 284. Sur ses miracles, X, 238.

Molécule vivante. Est une chose incompréhensible pour Rousseau, IX, 25.

MOLIÈRE. A suivi et développé, mais jamais choqué le goût du public, XI, 23. Son théâtre, école de vices et de mauvaises mœurs, 43. Application au *Misanthrope*, 46. Sur quelles de ses pièces a pu consulter sa servante, XIII, 402. Comme tous les autres, est plein de sentences et de maximes générales, VI, 355.

MOLLER, de Genève. Son mauvais procédé envers Rousseau, en imprimant, sans son consentement, une lettre reçue de lui, XVII, 482, 486.

Monarchie. Dans quel cas elle est république, V, 138. Sa définition, 171. Avantages et inconvénients de ce gouvernement, 179. Quel en est l'inconvénient le plus sensible, 183. Prévenu par l'hérédité de la couronne. Effets de cette hérédité, 184, 334. Ne peut confondre le gouvernement royal avec celui d'un bon roi, 186. Dégénère en tyrannie, 200.

MONCLAR (de). Rousseau dit que ses ouvrages n'ont point été compris par lui, XVIII, 257.

Monde (usage du). Age propre pour l'acquérir, IX, 142. C'est dans un cœur honnête qu'il faut en chercher les premières lois, 163. Le monde est le livre des femmes. Les jeunes filles y

peuvent être introduites de bonne heure, 263. Moyen d'en prévenir les dangers, 268..... 272.

Monde idéal. Tableau de ce monde et caractère de ses habitants, XVI, 51.

MONIER, peintre d'Avignon. Envoie trois fois à Rousseau la même pièce de vers, en lui demandant instamment une réponse. Ce que lui répond Rousseau, XVII, 247.

Monnoie. Comment donner l'idée de son usage à un enfant, et à quel point il faut s'arrêter dans cette instruction, VIII, 326.

Monologue. Des monologues dans les opéra françois, XIII, 265. Examen analytique du monologue d'*Armide*, 278.

Monsieur. Rousseau ne peut souffrir ce mot entre gens qui s'estiment et s'aiment, XVIII, 8.

Montagnes. Cause du calme de l'ame qu'on éprouve sur leur sommet, VI, 98.

Montagnons. Nom des habitants d'une montagne aux environs de Neufchâtel. Tableau de leurs mœurs et de leurs occupations, XI, 80.

MONTAIGNE. Ce qu'il a dit d'un roi de Maroc, VIII, 204. Son scepticisme sur le juste et l'injuste, réfuté, IX, 59. Contenance de son père, 121. Pensoit comme Rousseau et même enchérissait, relativement au choix d'une maîtresse, I, 194. Ne se donne dans son livre que des défauts aimables, II, 371. Cité, I, 194; IV, 10, 14, 15, 18, 22, 26, 32, 53, 67, 73, 84, 117, 304, 314; VI, 286, 353, 354, 374; VIII, 101, 102, 153, 161, 163, 204, 364, 428; IX, 60, 76, 157, 183; XI, 231.

MONTAIGU (le chevalier de). Quel service il rendit à Rousseau, II, 28.

MONTAIGU (de), ambassadeur à Venise. Rousseau se rend auprès de lui en qualité de secrétaire, II, 28. Son caractère et sa manière ridicule de travailler, 32, 35, 44. Quel étoit le train de sa maison, 46. Ses mauvais procédés envers Rousseau, 49, 51. Rousseau lui demande son congé, et ce qui s'ensuivit, 52; XVII, 80. Rousseau découvre une friponnerie de cet ambassadeur à son égard, II, 71. Quelle fut sa conduite après que Rousseau l'eut quitté, et comment finit son ambassade, 74.

MONTAIGU (madame de), femme du précédent. A quel sujet Rousseau lui écrit, XVII, 78.

MONTAUBAN (de), comte de Latour-du-Pin. Visite Rousseau à Motiers, III, 37.

MONTAZET (M. de), archevêque de Lyon. Sa lettre à l'archevêque de Paris, X, 107.

MONTESQUIEU. Pourquoi n'a pas traité des principes du droit politique, IX, 416. Expression impropre dont il se sert en disant, *La puissance exécutive*, X, 362. Ce qu'est le *Contrat social* par rapport à l'*Esprit des Lois*, V, 96. Son *Esprit des Lois*, cité, IV, 397; V, 175, 227; VII, 325, X, 185. Sa *Grandeur et décadence des Romains*, citée, V, 141. Opinion de Rousseau sur le style des *Lettres persanes*, XVIII, 139.

MONTMOLLIN (de), pasteur à Motiers. Admet Rousseau à la communion protestante, III, 26. Sa conduite lors de la publication des *Lettres de la montagne*, 56, 66. Brochures pu-

bliées par lui, et détails sur toute sa conduite avec Rousseau depuis le premier moment jusqu'à leur brouillerie, XIX, 129.

MONTMORENCY (le duc de), fils du maréchal de Luxembourg. Sa mort, II, 422.

MONTMORENCY (la duchesse de). Son caractère, II, 375.

Montmorency. Description du grand et du petit château et du parc, II, 372, 377. Insalubrité des eaux de ce pays, II, 444.

Montpellier. Tableau de cette ville, de son climat et de la manière de vivre de ses habitants, XVII, 41, 49. Rousseau y va pour se faire guérir. Quel genre de vie il y mène, I, 379.

Montre. Inutile au sage. Pourquoi a-t-on supposé qu'Émile en avoit une, VIII, 322. Mais en cela même le sage est à plaindre, XVII, 411.

Morale. Principe fondamental développé dans tous les ouvrages de Rousseau. Bonté naturelle de l'homme. Amour de soi, son unique passion et indifférente au bien et au mal, X, 16. (Voyez *Conscience*.) Précepte de morale qui peut tenir lieu de tous les autres, VIII, 39. S'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point, XVII, 492. (Voyez *Intérêt*.) Livres de morale point utiles aux gens du monde, VI, 16. Et même aux autres hommes, XVIII, 20.

Morale sensitive, ou Matérialisme du sage. Ouvrage projeté, II, 202. Puis abandonné, 371.

MORELLI (Jean), de Genève. Auteur d'un livre contre la discipline ecclésiastique. De la pro-

- cédure suivie contre lui, X, 258, 271.
- MORELLET** (l'abbé). Rousseau contribue à lui faire obtenir sa liberté, II, 403.
- MORLANE**, valet-de-chambre du maréchal de Luxembourg. Comment il le traite de la goutte, II, 424.
- Mort**. Crainte de la mort bonne en elle-même et conforme à l'ordre, VI, 214. Ce qui la rend un grand mal pour l'homme, VIII, 100, 365. Est la fin de la vie des méchants et le commencement de celle du juste, IX, 393. La meilleure préparation à la mort est une bonne vie, VII, 462. L'immortalité sur la terre seroit un triste présent, VIII, 99. L'idée de la mort s'imprime tard dans l'esprit des enfants, 399.
- Mots**. L'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées, VIII, 87. Impossibilité de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots, 155. Emploi des mots. Principes à suivre en cette partie, XIX, 100. Voyez *Grammaire*.
- Moulrou**, de Genève. Commencement de sa liaison avec Rousseau, et ce que Rousseau augure de lui, II, 181. Rousseau lui envoie la *Profession de foi* et l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 452. Il va voir Rousseau à Motiers, III, 42. Rousseau prévoyant sa mort prochaine lui propose de présider à l'édition générale de ses écrits, XVII, 474, 485.
- Moutarde**. Son utilité dans le traitement de la goutte, XX, 325.
- Mouvement**. C'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous, VIII, 67. Est, ou communiqué, ou spontané. Cette spontanéité nous est prouvée par le sentiment, IX, 23, 24. La cause du mouvement n'étant pas dans la matière, il faut pour l'expliquer remonter à une volonté comme cause première, 26, 28. Voyez *Dieu, Religion naturelle*.
- MURALT**. Cité, VI, 328; VII, 419; XI, 33. Pourquoi les François s'en plaignoient, VI, 362.
- MURIS** (Jean de). Cité, XIV, 59, 228.
- Muses galantes** (les), opéra. Époque de la composition du premier acte, II, 27. Rousseau en fait exécuter quelques morceaux à l'Opéra de Venise, 59. Est exécuté en entier en présence du duc de Richelieu, 85. Est répété à l'Opéra par les soins de M. de Francueil, 96.
- Musique**. Naissance du goût de Rousseau pour cet art, I, 13. Ses efforts pour l'apprendre, 169, 176. Il l'enseigne sans la savoir, 215. Lenteur et résultats de ses progrès; 264. Il commence à en étudier la théorie, 269. Quitte son emploi au cadastre pour se livrer tout entier à cet art et se remet à l'enseigner, 273. Imagine un nouveau système de notation, et va à Paris en présenter le projet à l'académie des sciences, 400. (Voyez la fin du présent article.) Doutes élevés sur la mesure de ses connoissances en musique, et ce qu'il fait pour les dissiper, II, 288. Liste de ses *OEuvres musicales*, XIII, 3. Calcul des pages de musique copiées par lui dans le cours de six ans, depuis son retour à Paris, en 1770, XVI, 329.

Origine de la musique, XIII, 194. C'est l'imitation qui l'élève au rang des beaux arts, 200, 203. Ses effets comparés à ceux de la peinture, 210. Comment peut servir à parler aux sourds, VIII, 230. Ses beautés, pour être senties, demandent une oreille exercée, 401, 404. Application de la musique à l'écriture par sillons, 330. Comment expliquer ses effets chez les Grecs, 196. Leur système musical n'avoit aucun rapport avec le nôtre, 212. Musique italienne, la seule qui puisse exister, 257. Sa comparaison avec la musique françoise, VI, 177. Trois expériences faites pour juger de l'une et de l'autre, XIII, 244. Les François n'ont point de musique et ne peuvent adapter à leur langue la mélodie italienne, 285. (Voyez *Langue françoise*.) Trois choses concourent à la perfection de la musique italienne, 248. Quelle meilleure méthode pour l'étude de cet art dans l'éducation, VIII, 242. Ne doit jamais être dans ce cas qu'un amusement, 246.

Vices du système de notation universellement adopté, et projet de signes nouveaux

pour le remplacer, XIII, 7, 29. Objection forte, faite par Rameau contre ce projet, et dont Rousseau reconnoît la solidité, II, 14. Autre manière de noter, également inventée par Rousseau, et combinaison de cette seconde manière et de la première dans une troisième manière encore, XIII, 329.... 332.

MUSSARD, surnommé Tord-Gueule, parent de Rousseau. Effet d'une visite qu'il fait à Rousseau à Turin, I, 141.

MUSSARD, ami de Rousseau. Son caractère. Quelles personnes il recevoit dans sa maison de Passy. Sa mort malheureuse, II, 149. Rousseau compose chez lui. Rousseau se refuse à la proposition qu'on lui fait de lui demander une place dans son testament, III, 48.

Mystère. Le premier pas vers le vice est d'en mettre aux actions innocentes, VII, 39, 88.

Mystères. Ce qu'il faut penser de ceux que la religion catholique ordonne de croire, X, 106. Distinctions à faire entre les vérités reconnues, mais incompréhensibles à la raison humaine, et les mystères qui heurtent cette raison, VIII, 464; XI, 13.

N.

Naboth. Allusion à l'histoire de sa vigne, IX, 415.

NADAILLAC (madame de), abbesse de Gomer-Fontaine. Dépositaire d'un recueil de lettres écrites à Rousseau au sujet de la *Julie*, II, 417. Motet que Rousseau a fait pour elle, XIII, 5. Son Éloge, XX, 75.

Nager. Nécessité de cet exercice dans l'éducation, VIII, 206.

NANETTE. Voyez DIDEROT.

Nanine, comédie de Voltaire, unique cause du succès de cette comédie, XI, 29.

Napel. Plante vénéneuse du Val-de-Travers; ses prétendus effets, XVIII, 188; XX, 227.

Narcisse, ou l'Amant de lui-même. A quel âge Rousseau écrivit cette comédie, I, 173; XI, 221. Est présentée et reçue aux Italiens, II, 95. Est représentée sans succès aux François, 170.

Nature. Définition de ce mot dans son rapport à l'éducation, VIII, 11.

Nature (état de). Opposé à l'état social. Voyez *Sauvage, Société, Corps politique*.

NÉAULME, libraire d'Amsterdam. Ses relations avec Rousseau, II, 352, 399, 436, 442. Est inquiet à cause de l'*Émile*; parti qu'il prend à ce sujet, VIII, 9; XVIII, 35, 200.

Nécessité. Se soumettre à sa loi, seul et véritable moyen de conserver le calme de l'ame et la liberté, VIII, 103. Application de ce grand principe à l'éducation, 119. Voyez *Éducation, Enfants*.

NECKER (madame). Ses *Mélanges*, cités, III, 112.

Nègres. Pourquoi croient que les singes ne veulent pas parler, XIX, 226.

NEPOS (Cornelius). Cité, V, 201.

NÉRON. Il faisoit égorger ceux qui s'endormoient, quand il chantoit au théâtre, XI, 27.

NESTOR. Les philosophes et les gens sensés aspiraient à l'âge de ce vieillard pour goûter le repos de l'ame, IV, 342.

Neufchâtel. Motifs qu'avoit Rousseau de se plaindre des Neufchâtelois, XVIII, 178, et particulièrement des magistrats et des ministres de cette ville, III, 25. Nature du gouvernement et mœurs générales. Voyez *Suisse*.

NEWTON. Comment se vétoit, VIII, 197. La loi d'attraction

qu'il a trouvée est insuffisante, IX, 26.

NICOLINI, célèbre pantomime, VIII, 239.

NICOMAUQUE, auteur grec. Cité, XIV, 342.

NIEUWENTYT. A perfectionné la fontaine de Héron ou Hiéron, I, 144. Son livre de l'*Existence de Dieu*, cité, IX, 32.

Nîmes (les Arènes de), I, 377.

Noblesse. Doit communément son origine à l'infamie du premier ancêtre, et a toujours été nuisible aux états, VI, 232. Noblesse d'Angleterre. Son éloge 234. Acquisée à prix d'argent, privilège de n'être pas pendu, 232.

Noblesse (lettres de). Illustrées au moins une fois dans le dix-huitième siècle, VI, 232.

NOÏRET (M.), gentilhomme de Chambéry, loue à madame de Warens la maison de campagne des Charmettes, I, 329.

Nombres. Difficulté de rendre raison de leur invention, IV, 239, 334.

NONANT (le commandeur de). Son caractère, et comment Rousseau le connut, 2, 99.

NONIUS MARCELLUS. Cité, VIII, 19.

Notation musicale (nouveau système de). Voyez *Musique*.

Nourrice. Quelle est la véritable, VIII, 33. Choix à faire, à défaut de la mère, 50. Doit être la gouvernante de son nourrisson, 51. Ne doit pas changer de manière de vivre, 52. Pourquoi, au théâtre des anciens, les confidentes étoient ordinairement des nourrices, *ibid.* Entendent parfaitement la langue de leurs nourrissons, 68. Excellente dans l'art de distraire un enfant qui pleure,

77. Comment on les accueille après l'allaitement termine, et pourquoi, 26.
- Nouvelle Héloïse* (la). Voyez *Julie*.
- Noyer*. Histoire du noyer de la terrasse à Bossey. Voyez LAMBERCIER.
- Nuit*. Effraie naturellement les hommes et les animaux. Pourquoi, VIII, 210. Bon effet des jeux de nuit pour se guérir de cette peur, 214. Comment se comporter en cas de surprise, 219.
- NUMA POMPILIUS. Esprit et but de sa législation, V, 285. L'étymologie de ce nom et de celui de Romulus, fait douter de la vérité des faits qui les concernent, 230.
- NUNES BALBAO. Comment il prend possession de l'Amérique méridionale au nom du roi d'Espagne, V, 119; VIII, 135.

O.

- Odorat* (l'). C'est le sens qui dans les enfants, se développe le plus tard, VIII, 67. Voyez *Sens*.
- Oisiveté*. Dans quel sens Rousseau l'aimoit, I, 295; III, 84, 203. Tout citoyen oisif est un fripon, VIII, 339.
- OLIVET (l'abbé d'), académicien distingué. Son *Traité de la prosodie françoise* devrait être consulté par tous les musiciens, XIV, 17.
- OLIVET, capitaine de vaisseau. Service important qu'il reçoit de Rousseau à Venise, II, 40. Comment il lui en témoigne sa reconnaissance, 61.
- Olympe* (le mont), près Montmorency, II, 260.
- OLYMPÉ, Phrygien, inventeur du *chorion*, XIV, 149.
- Olympiques* (jeux). Comparés au spectacle du monde, VIII, 420.
- OMPHALE. Hercule perdit sa force auprès d'elle, IX, 206.
- Omphale*, opéra. Est l'occasion d'une *Lettre à Grimm*, brochure anonyme de Rousseau, XIII, 375.
- ONEILLE. Exemple extraordinaire de longévité, VIII, 49.
- Opéra de Paris*. Sa description, VI, 395. Son effet sur Rousseau la première fois qu'il y va, I, 232.
- Opéra de Venise*. Rousseau se passionne pour ce spectacle, II, 56.
- Opinion*. Les rois sont ses premiers esclaves, XI, 89. Son effet peut corrompre les mœurs des jeunes gens, plus fort que la seule impulsion du tempérament, IX, 146. C'est par elle que le Gouvernement peut avoir prise sur les mœurs, et non par des moyens coactifs, XI, 89. Quels instruments sont propres à la diriger. Application au tribunal des *maréchaux de France*, *ibid.* (Voyez ce mot.) Si l'on veut régner par elle, commencer par régner sur elle, VIII, 340. Les femmes en tout soumises à son empire. Voyez *Femmes*.
- Optimisme*. Apologie de ce système et réfutation du système contraire, XVII, 226.
- Optimus maximus*. Le renversement de ces deux mots, appliqués à Dieu, eût offert un sens plus exact, IX, 45.

Oraison dominicale. La plus parfaite des prières, X, 248.

Oraison funèbre du duc d'Orléans.

Époque de la composition de cet ouvrage, II, 452. Fait de commande et à prix d'argent, XVII, 530.

Orangs-Outangs, Pangos, Mandrills, etc. Mis à tort peut-être dans la classe des animaux, IV, 321, 347.

Ordre (amour de l'). Insuffisance de ce sentiment pour la pratique de la vertu; IX, 65; XVIII, 350.

Organes des plaisirs secrets et des besoins dégoûtants. Pourquoi placés dans les mêmes lieux, VIII, 382.

Orgue. Genre de ce mot en grammaire, VII, 379.

Orientaux. Comment logés et meublés, IX, 182. Pourquoi leurs romans plus attendrissants que les autres, VIII, 394.

ORLOFF (le comte). Offre à Rousseau une habitation en Russie, III, 155.

ORMOY (la présidente d'). Sa visite à Rousseau, et ce qui s'ensuivit, III, 249; XVI, 353.

ORPHÉE. Le Vicaire savoyard lui est comparé, IX, 71. Passoit, ainsi que Linus, pour l'auteur des premières hymnes, XIV, 356.

OTANÈS, satrape de Perse, IV, 304.

Ouïe (l'). Voyez *Sens*.

Outils. Plus les nôtres sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et maladroits, VIII, 299.

Outrage reçu (vengeance d'un). Voyez *Duel*.

OVIDE. Cité, IV, 1, 276; VIII, 88; IX, 282; XI, 65; XVI, 31.

OZANAM, auteur des *Récréations mathématiques*, I, 320.

P.

PADONA (la), fille publique à Venise. Aventure de Rousseau avec cette fille, II, 61.

Paganisme. Ses dieux abominables, IX, 58. Les apôtres ont pu prêcher contre le paganisme, parmi les païens et malgré eux, XVIII, 259.

Paix perpétuelle (projet de). Époque et circonstances de sa composition et de sa publication, II, 420; XVII, 406, 418. Jamais projet plus grand, plus beau, ni plus utile, n'occupa l'esprit humain; V, 3. Pourquoi un tel projet, si son exécution est possible, n'a jamais été adopté, 43. Henri IV en est le premier auteur; 49.

xx.

Son Exécution pourroit faire plus de mal tout d'un coup qu'elle n'en préviendrait pour des siècles, 55.

Paladins. Connoissoient le véritable amour, IX, 272.

PALAIS (l'abbé), organiste, I, 270.

PALISSOT. Comment Rousseau se venge d'avoir été joué par lui dans une pièce devant le roi Stanislas, II, 188. Rousseau renvoie au libraire Duchesne sa comédie des *Philosophes*, 402.

PALLU, de Lyon. Bon office qu'il rend à Rousseau, II, 6.

PANCKOUCKE (Charles-Joseph). Réponse de Rousseau à une

- lettre anonyme de lui, XVII, 466.
- PANTALON.** Ce qui rend ce personnage ennuyeux dans les pièces italiennes, VIII, 444.
- PAOLI (le général).** Écrit plusieurs fois à Rousseau, et pourquoi, III, 97. Son Éloge, VIII, 37.
- PARACELSE,** cité, IX, 32.
- Paresse.** Comment on en guérit les enfants, VIII, 203.
- Paris.** Impression que fait son aspect sur Rousseau à son premier voyage, I, 231. Ton et esprit général de la haute société dans cette ville, VI, 323, 337, 347. Nombre des théâtres existants, et nombre moyen des spectateurs, XI, 126. La corruption des mœurs y est générale, IX, 198. Cependant c'est à Paris même qu'on doit chercher l'amour ardent des mœurs et de la vertu, II, 416. Le goût général y est mauvais; mais c'est là que le bon goût se cultive et qu'il faut aller pour l'acquérir, IX, 171; XVII, 287. Loin de valoir une province au roi de France, lui en coûte plusieurs, IX, 439.
- Parisien.** En quoi stupide avec beaucoup d'esprit, IX, 402.
- Parisiennes.** Leur extérieur, VI, 372. Leurs parures, 374. Leur ton. Leurs regards, 377. Liberté de propos et de maintien, 378. Usage singulier relativement aux spectacles, 379. Préfèrent la galanterie à l'amour, 380. Vertus et qualités naturelles qui font oublier leurs défauts et leurs vices, 386. Conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit, 390. Seroient plutôt des hommes de mérite que d'admirables femmes, 392.
- PARISOT,** chirurgien de Lyon. Commencement de sa liaison avec Rousseau; II, 7. Son éloge et celui de sa maîtresse Godefroi, *ibid.*, VI, 544.
- PARISOT (épître à),** XII, 258. Rousseau lit cette épître chez madame de Beuzenval. Effet de cette lecture, II, 21.
- Parlement de Paris.** Sa conduite à l'égard de Rousseau relativement à l'*Émile*. Motifs de cette conduite, II, 466, 475. Injustice de ses procédés; irrégularité de la procédure, X, 7.
- Parsi de Surate.** Discours qu'un homme de cette classe est supposé prononcer étant condamné à mort pour cause de religion, X, 80.
- Parures.** On brille par elles, on plaît par la personne. Diriger sur ce principe le goût des jeunes filles, IX, 230. D'où vient l'abus de la toilette; moyen de le faire cesser, 233.
- PASCAL.** Ses *Pensées*, citées, IV, 257.
- Passions.** Sont les principaux instruments de notre conservation. On ne peut ni les empêcher de naître ni les anéantir, VIII, 370. Leur source est dans l'*amour de soi*. (Voyez ce mot.) Les passions primitives nées de l'amour de soi sont aimantes et douces; celles qui naissent de l'amour-propre sont irascibles et haineuses, 373; XVI, 52. Nous lient à tout, et nous rendent esclaves de nous-mêmes, IX, 386. Erreur de les distinguer en permises ou défendues. Il faut apprendre à les surmonter toutes, 391. Véritables passions plus rares qu'on ne pense, XVI, 248. Les grandes passions se forment

- dans la solitude, VI, 138. On ne peut les vaincre que par elles-mêmes, VII, 144, 329. Leur illusion plus à craindre que leur violence, 187. Sommaire de la sagesse humaine dans l'usage des passions, VIII, 385. Leur progrès force d'accélérer celui des lumières, 469.
- PATIZEL** (l'abbé), chancelier du consulat de Venise. Ses relations avec Rousseau, II, 41.
- Patrie** (amour de la). Seul moyen de le faire naître, V, 283. Rend facile l'exercice de la vertu, et est la source des plus belles actions, IV, 373. S'affoiblit et s'évapore en s'étendant sur une plus grande surface, *ibid.* La patrie ne subsiste point sans liberté, la liberté sans la vertu, la vertu sans les citoyens. On ne peut obtenir ceux-ci que d'un bon système d'éducation publique, 381. Si on n'a plus de patrie, on a au moins un pays et des devoirs à remplir envers lui. Exposé de ces devoirs, IX, 447.
- PAUL** (saint). Ce qui lui arriva prêchant aux Athéniens, X, 224.
- PANSANIAS**. Cité, VIII, 248; XIII, 160.
- PAYSANS**. Différence entre eux et les sauvages, VIII, 177. Idée qu'un paysan suisse se faisoit de la puissance royale, 463.
- PEATI** * (le comte), premier gentilhomme d'ambassade à Venise. Son caractère, et sage conseil qu'il donne à Rousseau, II, 47, 60.
- Péché originel**. Cette doctrine n'est pas contenue dans l'Écriture, X, 19.
- PÉDARÈTE**, Lacédémonien. Pourquoi étoit un véritable citoyen, VIII, 14.
- Peines** (éternité des). Voyez *Enfer*.
- Peintres**. Proposition d'imitations nouvelles non encore tentées par eux jusqu'ici, XI, 197. Voyez *Imitation*.
- Penser**. Cet art s'apprend comme tous les autres. Distinction unique à faire entre les hommes : gens qui pensent et gens qui ne pensent point, IX, 315. Quiconque a pensé, pensera toute sa vie, VIII, 458; XVIII, 374.
- PÉDRIAU**, pasteur, puis professeur à Genève. Ses liaisons avec Rousseau, II, 179.
- Père**. Doit élever lui-même son enfant, VIII, 34. Vie triste et mesquine des pères et mères, première source du désordre de leurs enfants, VII, 193. De quelles convenances le père doit-il être le juge dans le mariage de ses enfants? VI, 269. Voyez *Mariage*.
- Père de famille** (autorité du). N'a pu servir de fondement à la formation des corps politiques et à l'établissement du pouvoir absolu, IV, 284. Est fondé sur d'autres principes que le pouvoir des chefs dans la société, 285, 354; V, 98. L'autorité ne peut être égale entre le père et la mère, IV, 354. Devoirs du père de famille dans sa maison. Voyez *Économie domestique*.
- PÉRÉFIXE**. Son *Histoire de Henri IV*, citée, V, 268.
- Perfectibilité**. Essentielle à l'homme, et qui, avec la liberté, le

* Dans son premier manuscrit des *Confessions*, Rousseau lui donne le nom de *Pinti*.

- distingue spécifiquement des animaux, IV, 227. Fausse application qu'en faisoit l'abbé de Saint-Pierre à la raison humaine, XIX, 479. Point de vrai progrès dans cette raison, et pourquoi, IX, 175.
- PERGOLESE**, célèbre compositeur italien. Ses chefs-d'œuvre cités comme des modèles parfaits de *dessein*, XIV, 213.
- PÉRICLÈS**. Jugé comme homme d'état, IV, 115.
- PERRET**, ministre. Passe pour le successeur de M. de Tavel auprès de madame de Warens, I, 289.
- PERRICHON**. Commencement de sa liaison avec Rousseau, I, 316. Service qu'il lui rend, II, 7.
- PERRINE**, servante du maître de chapelle de la cathédrale d'Annecy, I, 178.
- PERROTET**. Rousseau se met en pension chez lui à Lausanne, I, 214. Son caractère, et services qu'il rend à Rousseau, 218, 223.
- PERSE**. Cité, IV, 208; VI, 7; XIII, 374.
- PERSÉE**, roi de Macédoine, VIII, 337.
- Persifleur (le)*. Projet formé et abandonné de cet ouvrage périodique, II, 106.
- Perspective*. Sans ses illusions nous ne verrions aucun espace, VIII, 223.
- Péruviens*. Comment traitoient leurs enfants, VIII, 58.
- Pervenche*. Transport de Rousseau à la vue de cette plante, I, 333.
- PETAU** (le P.). Rousseau entreprend d'étudier sa chronologie et y renonce, I, 354.
- Petite-vérole*, VIII, 204.
- PETIT-PIERRE**, ministre à Neuchâtel. Pourquoi il fut chassé par ses confrères, III, 13.
- Petits violons*. Voyez **REBEL**.
- PÉTRARQUE**. Cité, VI, 1, 100; 150, 155, 182, 330; VII, 20.
- PÉTRONE**. Cité, IV, 13; VIII, 319.
- Peuple*. Sens de ce mot en politique, V, 109, 113; IX, 421.
- Peuples*. Le meilleur moyen d'étudier leurs caractères et les différences qui les distinguent, VI, 332, 421. Voyez *Voyages*.
- PEYROU** (du). Ce qu'il étoit. Commencement de sa liaison avec Rousseau, III, 22; il se charge de l'édition générale de ses écrits, 82. Genre d'abstinence que Rousseau lui conseille, comme plus propre que tout autre à la guérison de sa goutte, XIX, 325.
- PHARAON**, roi d'Égypte, X, 238.
- Phèdre*. Effet réel de cette tragédie, XI, 28.
- PHILIDOR**. Commencement de sa liaison avec Rousseau, II, 18. Fait quelques remplissages dans l'opéra des *Muses galantes*, 84.
- PHILIPPE**, médecin d'Alexandre, VIII, 161.
- PHILIPPE**, apôtre, X, 238.
- PHILOCLÈS**. Émile n'en trouve point dans ses voyages, IX, 435.
- PHILON**, écrivain juif. Partout ailleurs n'auroit été que médiocre, fut un prodige chez les Juifs, IV, 77. Cité, V, 100.
- Philosophes*. Insuffisance de leurs systèmes. N'ont de raisons que pour détruire, se combattent réciproquement, ne prennent aucun intérêt à la vérité, I, IX, 16, 33. Dangers de leurs systèmes, 109.
- Philosophie*. Doit être servie avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse, VI, 267. Dif-

- férence de la philosophie de Rousseau à celle des écrivains de son temps, XVI, 125. Ton général que cette dernière a donné à son siècle, 351. Doctrine et vues de ses chefs et sectateurs, 457. Leur succès ne peut être durable, 462.
- Philosophie de la nature*. Ouvrage attribué à Rousseau, XVI, 411.
- Phlogistique*. IX, 24.
- Phocéens* (guerre des). N'étoit point une guerre de religion, V, 255.
- PHRYNÉ*, fameuse courtisane, XIII, 146.
- Physiologie*. Effet que produit sur Rousseau l'étude de cette science. Voyez *Anatomie*.
- Physionomie*. Résulte des passions habituelles. On en peut changer à différents âges, VIII, 407.
- Physique*. Méthode pour l'étude de cette science, VIII, 297, 300. Quel accident éprouve Rousseau en voulant faire une expérience, I, 320.
- PICON* (le comte), gouverneur de Savoie. Son caractère, I, 299.
- PICOT*. Son *Histoire de Genève*, Citée, X, 150; XI, 185.
- PICTET*, de Genève. Prend le parti de Rousseau au sujet du *Contrat social*, XVIII, 71, 72, 101.
- Pie* (messe de la) à Saint-Eustache, XVI, 140.
- PIERRE I^{er}*. VIII, 351. Voyez *Russie*.
- Pigeons*. Tableau de leurs amours, XI, 116. Jusqu'à quel point Rousseau étoit parvenu à les apprivoiser, I, 344.
- PIGALLE*, sculpteur françois, rival des Praxitèle et des Phidias, IV, 28.
- PIGNATELLI* (le prince). Assiste à une lecture des *Confessions*, III, 111.
- Pila* (mont), près de Lyon. Récit d'une herborisation faite sur cette montagne, XX, 223, 227.
- PILEU et sa fille*, voisins de Rousseau à Mont-Louis, II, 388.
- PISSOT*, libraire à Paris. Donnoit peu de chose à Rousseau de ses ouvrages, II, 139. Rousseau a lieu de se plaindre de lui, XVII, 383.
- Pistolet*. Cette arme dans la main d'un bandit est une puissance, IX, 419.
- Pitié*. Un des deux principes qui constituent l'homme moral, IV, 206, 244. Plus forte dans l'état de nature que dans l'état civil, 247. Maxime qu'elle dicte à chaque homme, 248. Comment elle naît dans le cœur humain, VIII, 389, 392, et parti qu'on en peut tirer dans l'éducation. (Voyez *Adolescent*.) Pitié pour les méchants, cruelle au genre humain, 454. Prêtres et médecins peu pitoyables, 409.
- Plaisirs*. Leur mort est dans l'exclusion, IX, 194. L'art de les assaisonner est celui d'en être avare, VII, 210, 214, 226. Le sentiment du plaisir se perd avec celui du devoir, 231. Tableau des plaisirs réels hors desquels tout n'est qu'illusion et sotte vanité, IX, 178.... 196.
- Plaisirs du peuple*. Voyez *Fêtes*.
- PLATON*. A peint Jésus dans le portrait de son juste imaginaire, IX, 100. Sa philosophie est celle des amants, VI, 310. Sa *République*, le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait, VIII, 15. Comment les enfants y sont élevés,

153. Pourquoi il donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, IV, 210. Pourquoi n'y admet d'autre espèce de poésie que les hymnes en l'honneur des dieux, et les louanges des grands hommes, XI, 216. (Voyez *Imitation*.) Fut jaloux d'Homère et d'Euripide, XIII, 215. Permet l'excès du vin aux vieillards, XI, 148. Faisoit, quant au droit, le même raisonnement que Caligula quant au fait, V, 140, 186. De son dialogue intitulé *Cratyle*, XIII, 155. Comment voyageoit, IX, 322. Pourquoi refuse de donner des lois aux Arcadiens et aux Cyréniens, V, 145. Cité, IV, 222, 334, 365; VII, 480; X, 112; XI, 161, 194; XIII, 231.
- PLUSSIS (M. du). Sa liaison avec Rousseau, II, 99.
- Pleurs des enfants*, VIII, 69, 77, 93, 108.
- PLINCE, camarade de Rousseau. Faillit le tuer en se battant avec lui. Rousseau lui garde le secret, III, 292.
- PLINE, l'ancien. Raison des grandes différences qu'il assigne entre les divers peuples dont il donne l'idée, IX, 407. Cité, IV, 8; VI, 105.
- PLINE, le jeune. Cité, IV, 283.
- PLUTARQUE. Première lecture de l'enfance de Rousseau, I, 9. Goût de Rousseau pour cet auteur, III, 272. En quoi il excelle comme historien, VIII, 429. Se contredit souvent, XVII, 349. Cité, IV, 98, 123, 389; V, 101, 184, 252; VI, 354, 355; VII, 325; VIII, 14, 15, 34, 104, 253, 465, 467; IX, 46, 88; XI, 30, 63, 68, 88, 119, 163, 183.
- Poésie*. Premier essai de Rousseau en ce genre, et pourquoi il croit utile de s'y exercer, I, 229. Vues générales sur cet art. Voyez *Homère*, *Imitation*, *Spectacles*.
- Poison*. Ce mot n'a point de sens pour les enfants, VIII, 162, 313.
- POLIGNAC (le cardinal de). Comment se vengea de l'abbé de Saint-Pierre, II, 224.
- POLIGNAC (madame de). Son opinion sur l'existence réelle de Julie d'Étange, et ce qu'elle fait pour s'en assurer, II, 419.
- Polissons*. Faire des polissons pour parvenir à faire des sages, VIII, 180.
- Politesse*. Danger d'accoutumer les enfants à ses formules, VIII, 109. Ne sert qu'à cacher nos vices, IV, 8. Rapports entre elle et la culture des lettres, 89. Quelle est celle qui convient à l'honnête homme, et moyen de l'acquérir, IX, 164. Celle des femmes différente de celle des hommes, et moins fautive, 239.
- Politique*. Il faut distinguer en politique ainsi qu'en morale l'intérêt réel de l'intérêt apparent, V, 44.
- POLLUX (Julius). Cité, XIV, 209.
- Pologne*. Notice sur sa constitution politique et sur les événements dont elle étoit le théâtre à l'époque où Rousseau écrivoit, V, 273. Comment cet état a-t-il pu subsister si long-temps, 280. Institutions nationales et exclusives, seul moyen de consistance à assurer à la Pologne, 288. Plan d'éducation publique pour la Pologne, 297. Cause principale de l'anarchie, et moyen de la faire cesser, 313. Causes particulières, 339. Diétines de la Pologne, vrai pal-

ladium de sa liberté, 317. Organisation du sénat, de la diète, et des diétines. Moyens proposés pour faciliter l'opération des élections, 310. De l'autorité royale, 331. Hérité dans le trône et liberté dans la nation, choses incompatibles, 334. Sur quels points le *liberum veto* peut continuer de subsister, 340. Utilité des Confédérations, 345. Il faut, non les abolir, mais les régler, 346. Trois codes à faire, uniformes pour toutes les provinces, des juges et des avocats, 349. Plan d'un système économique, moins favorable à la richesse pécuniaire qu'à l'abondance et la prospérité réelle, 352. Plan d'un système militaire où tout citoyen doit être soldat, 365. Places fortes, nids à tyrans; ne conviennent point au génie polonois, 374. Projet d'une marche graduelle qu'auront à suivre dans leur avancement les membres de l'administration dans toutes ses parties, 377. Pour cela divisés en trois classes, *servants d'état, élus, et gardiens des lois*, 378. Nécessité d'affranchir graduellement les serfs, 308. Moyen d'y parvenir, et de donner aux serfs et aux bourgeois une part active dans la législation, 382. Mode proposé pour l'élection du roi, 390. Jugement du roi après sa mort, 397. Ne point compter sur les alliances et traités, si ce n'est celui à faire avec la Turquie, 403. Parti à prendre à l'égard des Poniatowski, 406. Pologne (*Considérations sur le Gouvernement de*). Époque et circonstances de la composition de cet ouvrage, III, 179; XVI, 451.

Polygamie. Ses effets, IX, 359.

POMPADOUR (madame de). Rousseau lui écrit sur la détention de Diderot, II, 107. Envoie cinquante louis à Rousseau pour le *Devin du village*, 168. Allusion fâcheuse dans la *Nouvelle Héloïse*, 364. Antipathie de Rousseau contre cette femme, qu'il croit son ennemie, 428, 449, 455.

Ponctuation. Notre ponctuation est imparfaite; manque de point vocatif, VIII, 163.

Pont-du-Gard. Effet de la vue de ce monument sur Rousseau, I, 376.

PONTAL (mademoiselle). Ce qu'elle étoit. A quelle occasion elle eut des relations avec Rousseau, I, 118, 120.

PONTERA, auteur d'un livre de botanique intitulé, *Anthologie*, XII, 453.

PONTVERRE (de), curé de Confignon, en Savoie. Donne à dîner à Rousseau. Effet de sa bonne réception, 63.

POPE. Son *Poème sur l'Homme*, mis en opposition avec celui de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne*, XVII, 226.

POPLINIÈRE (madame de La). Ses mauvais procédés envers Rousseau, II, 86. Motifs de sa haine contre lui, 92.

Population. Sa quantité et sa distribution; règle certaine pour juger de la bonté du gouvernement, V, 196; IX, 437. Pour que l'espèce se conserve, chaque femme doit faire à peu près quatre enfants, 209.

PORPHYRE. Comment il divisoit la musique, XIV, 440.

PORTLAND (madame la duchesse de). Envoie des plantes à Rousseau, XIX, 361. Rousseau lui en envoie aussi du mont Pila, XX, 322.

Portraits de Rousseau faits de son vivant, et quatrain fait par lui à cette occasion, XII, 291. *Voyez* LATOUR, HOUDON.

Port-Royal. Pourquoi Rousseau préféroit les livres élémentaires sortis de cette maison, et quel fut leur effet sur lui, I, 341, 351, 357. Sa *grammaire* pourroit être utile aux musiciens françois, XIV, 17.

Poul-Serrko. Pont sur l'enfer. Son effet chez les mahométans, IX, 113; XVI, 459.

Poupée. Amusement spécial des petites filles, est à favoriser, IX, 220.

Précautions. Les petites précautions font les grandes vertus, VII, 158. Ne doivent pas être poussées jusqu'à des soins ignominieux qui avilissent l'ame, 150, 155.

Précepteur. *Voyez* Gouverneur.

Précipices. Plaisir que goûtoit Rousseau à gagner des vertiges en y regardant, I, 252.

Prédications. La cause de leur accomplissement est souvent dans la prédiction même, VII, 494.

Préjugés. S'enorgueillir de les vaincre, c'est s'y soumettre, VIII, 352. Il en est qu'il faut respecter, XVIII, 22.

Premier occupant (droit de). *Voyez* Propriété.

Prévost (l'abbé). Caractère de cet écrivain. Ses liaisons avec Rousseau, II, 150. Son *Histoire générale des Voyages*, citée, IV, 321, 338.

Prévost (P.), professeur à Genève. Son témoignage cité, XIII, 401. Sa lettre sur Rousseau, et particulièrement sur la suite de l'*Émile*, IX, 528.

Prévoyance. Son excès, source de nos misères, VIII, 101. De

son usage bien ou mal réglé naît toute la sagesse ou toute la misère humaine, 301.

Prière. Pourquoi le Vicaire savoyard ne prioit pas, IX, 69. Utilité de la prière. Réponses aux objections tirées de notre liberté et des lois générales établies par Dieu, VII, 400, 418. (*Voyez* *Dévotion*.) Prière d'une femme se réduisant à 6, III, 88. Où Rousseau aimoit à prier, I, 348; III, 88. *Oraison dominicale* la plus parfaite des prières, X, 248. Ce qui est plus parfait encore, c'est l'entière résignation aux volontés de Dieu, *ibid*.

Primeurs. Insipides, IX, 180.

Princesse de Clèves (la). La quatrième partie de la *Julie*, mise à côté de cet ouvrage, II, 416.

Princes. Difficultés qu'ils éprouvent pour assurer une bonne éducation à leurs enfants, XVIII, 302.

Principes des choses. S'il y en a un seul ou plusieurs, IX, 34; X, 41. Pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux ont regardé le mauvais comme inférieur au bon, VIII, 72.

PROCOPE. Portrait de ce médecin, II, 150.

Profession de foi du Vicaire savoyard. Sa division en deux parties, et ce qui les distingue l'une de l'autre, X, 102. Tableau de ce qui résulteroit de l'adoption de ses principes dans un coin du monde, 172.

Promenades publiques des villes. Pernicieuses aux enfants, VIII, 226.

PROMÉTHÉE. Sens allégorique de cette fable ingénieuse, IV, 21.

Prophètes, Prophétie. Voyez *Prédications*.

Propreté. Un des premiers devoirs de la femme, IX, 287.

Propriété. Fondement de la société civile, IV, 257, 385. A fait naître les premières règles de justice, 271. Le droit qui en résulte ne s'étend pas au-delà de la vie du propriétaire, 385. L'esprit des lois qui en règlent l'exercice doit être, que les biens de la famille en sortent et s'aliènent le moins possible, 386. Ce qu'est le droit de propriété dans l'état civil, V, 118. Conditions nécessaires pour autoriser le droit de premier occupant, 119. Comment en donner la première idée aux enfants, VIII, 134. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche, IX, 195.

PROTÉSILAS. Émile en trouve beaucoup dans ses voyages, IX, 435.

Protestants. Injustice du traitement qui leur a été fait en France, X, 76. Quels sont l'esprit de leur religion et les points fondamentaux de leur croyance, 192, 198. La religion protestante (calviniste), tolérante par principe; inconséquence de la luthérienne à cet égard, 197. Rousseau n'a point attaqué les dogmes distinctifs de la religion protestante, 202. Ce qu'il a fait pour les protestants en France, et cependant a beaucoup à s'en plaindre, XVIII, 386, 402. Il se croit quitte envers eux, et refuse de prendre encore la plume pour leur défense, 403.

Providence. Comment justifiée relativement à l'existence du mal. (Voyez *Liberté, Religion naturelle*.)

Psaumes (chant des). Moyen de régulariser ce chant dans les temples protestants, XIII, 408.

PTOLOMÉE. Son livre sur les rapports de tous les intervalles harmoniques, cité, XIV, 109. Comment il divise le genre chromatique, 150.

Puberté. Ses signes extérieurs, VIII, 368. Son époque peut être long-temps retardée, 375... 384. Causes et dangers de son accélération, 377, 383, 410.

Pudeur. Inconnue aux enfants. Comment suppléer, sans instruction prématurée, à leur ignorance sur ce point, VIII, 379. Prescrite aux femmes par la nature, et pourquoi; réfutation des sophismes avancés sur ce sujet, IX, 202, 112. En renonçant à cette vertu, elles perdent aussi toutes les autres, IX, 260. N'est pas étrangère aux animaux, XI, 116.

PUFFENDORF. Cité, IV, 288.

Punitions. De quelle espèce doivent être celles qu'on fait subir aux enfants, VIII, 140; XX, 250.

PURY (de), colonel. Se lie avec Rousseau, III, 22. Service qu'il rend à Rousseau, 60. Rousseau le fait nommer conseiller d'état, 62.

Pygmalion, scène lyrique. Rousseau veut le faire représenter à Strasbourg, III, 115. Circonstances de sa représentation à Paris, en 1775, XVI, 453. Détails et anecdote sur la musique qui accompagne cette scène, et dont Rousseau a composé seulement deux morceaux, XI, 316. Est donnée pour exemple d'un nouveau genre de déclamation prépa-

rée et soutenue par la musique, XIII, 347.

PYRRHUS. Comment sera jugé par Émile, VIII, 432.

PYTHAGORE. A quoi comparoit le spectacle du monde, VIII,

420. Comment voyageoit, IX, 322. Sa maxime habituelle; ce qu'en pense Rousseau, XVII, 280.

PYTHOCLIDE. Il est regardé comme l'inventeur du mode *hyperdorien*, XIV, 357.

Q.

Questeurs des armées romaines. Raison de l'intégrité de ces officiers publics, V, 362.

Questions multipliées rebutent les enfants, VIII, 272. Comment répondre à leurs questions, en matière d'études, 289. Comment réprimer celles qui ne sont que sottes et fastidieuses, 304. Comment répondre aux questions scabreuses ou indiscrettes de leur part, VII, 256; VIII, 381. L'art d'interroger

pas si facile qu'on pense; proverbe indien à ce sujet, VII, 256.

QUILLAU, libraire. Traite avec Rousseau pour l'impression de son premier ouvrage, II, 15.

QUINAULT (mademoiselle). Bon accueil que Rousseau reçoit chez elle, II, 170.

QUINTE-CURCE. Cité, VIII, 61.

QUINTILIEN. Cité, VIII, 175; XIII, 195.

R.

RACHEL, seconde femme du patriarche Jacob. Son éloge, VIII, 300.

RACINE ET CORNEILLE, avec tout leur génie, ne sont que des parleurs. Mérite spécial de Racine, V, 355.

Ragonde (les Amours de), comédie en musique de Destouches et de Moutet, II, 151.

RAIMOND LULLE. Son art est bon à apprendre à babiller ce qu'on ne sait pas, IX, 403.

Raison. La raison sensitive se développe la première et sert de base à la raison intellectuelle; conséquence, VIII, 192. (Voy. *Sens*.) Cette dernière apprend à connoître le bien et le mal, mais est insuffisante pour nous faire aimer l'un et éviter l'autre; ne peut donc servir de

fondement aux préceptes de la loi naturelle, VIII, 72, 417; XVIII, 19, 40. XIX, 479. Trop souvent elle trompe, la conscience ne trompe jamais, IX, 54. (Voyez *Conscience*.) Point de vrai progrès de raison dans l'espèce humaine, et pourquoi, 174. Pourquoi est plus tôt formée chez les femmes, VI, 66. Comment on la décrédite dans l'esprit des enfants, VIII, 125.

Raisonnement. Son effet comparé à celui de l'éloquence. (Voyez *Éloquence*.) De quelle espèce sont ceux des enfants, VIII, 154. Sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement, 363.

RAMEAU. Fait à Rousseau la seule

objection solide à opposer à son système de notation musicale, II, 14. Sa conduite odieuse envers Rousseau, à l'occasion de l'opéra des *Muses galantes*, 85; p.^{ie} des *Fêtes de Ramire*, 91. Jugement sur ses ouvrages théoriques et sur son talent comme compositeur, I, 269, 322; XIII, 389. Deux de ses ouvrages théoriques cités, 53, 299. Opinion de Rousseau sur sa dissertation des différentes méthodes d'accompagnement, XIV, 21. Ses *Erreurs sur la musique*, citées, 31.

RAMSAY, l'un des historiens de Turenne. Ce qu'en pense Rousseau, VIII, 430.

Ranz des vaches. Effet de cet air sur les troupes suisses, XVIII, 170.

RAYNAL (l'abbé). Sa liaison avec Rousseau. Éloge des qualités de son cœur, II, 144.

RÉAUMUR, célèbre naturaliste. Ses liaisons avec Rousseau, II, 11.

REBEL ET FRANCOEUR, dits les petits violons, II, 153.

Récitatif. Sa définition, XIII, 271. Le récitatif françois comparé au récitatif italien, 273. Règles générales du récitatif simple, du récitatif obligé et des airs, 344. Application à la langue françoise, et modèle d'un genre nouveau de déclamation musicale dans la scène de *Pygmalion*, 347.

REGNARD. Son théâtre jugé sous le rapport moral, XI, 59.

REGUILLAT, libraire à Lyon. Entreprend de diriger une édition générale des OEuvres de Rousseau, III, 53.

RÉGULUS. Système qui force de le calomnier. Sa mort citée comme un modèle d'héroïsme, VI, 311; IX, 61.

Reine Fantastique (la), conte, XII, 73.

Religion. Ses dogmes essentiels et principaux, base de toute vertu et moralité, VI, 501. 513; IX, 109..... 114. Livre à faire sur son utilité, XVI, 465. Considérée par rapport à la société, se divise en espèces, celle de l'homme et celle du citoyen, V, 259. Troisième espèce qu'on peut appeler la religion du prêtre, *ibid.* Conséquences du principe qui doit chez les anciens le système théologique, au système politique, 253. Effet de la séparation des deux systèmes par l'établissement de la religion chrétienne, 256, 259, 261. En quel sens et jusqu'à quel point l'État a droit d'inspection sur la croyance de chacun, X, 69. Profession de foi purement civile à imposer aux citoyens. Quels en doivent être les dogmes, V, 265; XVII, 244. Deux manières d'examiner et comparer les religions diverses, X, 69. Quelles religions doivent être tolérées, V, 267. Peut-on introduire en un pays une religion étrangère, X, 76; XVIII, 259. Motifs puissants pour rester dans la religion où l'on est né, IX, 108; XVIII, 407. La religion qu'on professe est pour le plus grand nombre une affaire de géographie. Le lieu de notre naissance la détermine, VIII, 465, 469. Trois caractères que peut avoir une religion pour être reconnue vraie : 1° L'utilité de sa doctrine; 2° les vertus de ceux qui l'annoncent; 3° le pouvoir des miracles; des trois, le premier seul certain, infaillible, et qui

dispense de tous les autres, X, 213, 241. Quel sentiment on doit éprouver, et quelle conduite on doit tenir envers les incrédules, VII, 286. Utilité pour le peuple d'un culte offrant à sa piété des objets sensibles, 280. Les enfants, avant l'âge de raison, ne peuvent être instruits sur ce sujet, VII, 267; VIII, 458...470; X, 32. Quelle doit être la religion des femmes et comment l'enseigner aux jeunes filles. Voyez *Femmes, Filles*.

Religion naturelle. Exposé et preuves de ses dogmes ou articles de foi.

1. Une volonté meut l'univers et anime la nature, IX, 27...29.

2. La matière mue selon certaines lois démontre une intelligence, 29. On l'appelle *DIEU*. Volonté, intelligence, puissance, et bonté, sont ses attributs, 34, 50... 52.

3. Placé par son espèce au premier rang dans l'échelle des êtres, 3..... 36; mais exposé par son individu à tant de maux et de misères, l'homme est tenté d'abord d'accuser la Providence, 37. Elle est justifiée si comme composé de deux substances, l'une qui l'asservit aux sens, l'autre qui l'élève à l'amour du beau et de la justice, il reconnoît qu'il est libre, ce qui constitue l'excellence de sa nature et seul donne de la moralité à ses actions, *ibid*... 45. Le mal moral est notre ouvrage; le mal physique ne seroit rien sans nos vices, 44.

4. La prospérité du méchant et l'oppression du juste, s'expliquent par l'immatérialité de l'ame, par son immortalité, et par des peines et des récom-

penses dans une vie future, 45... 50. S'il faut une autre religion que la religion naturelle. 73. Voyez *Raison, Conscience, Dieu, Ame, Matière, etc.*

Religion catholique. Règles à suivre pour s'y soumettre autant que la raison le permet, XVIII, 449.

Religion protestante, Religion luthérienne. Voyez *Protestants*.

Religions révélées. Ne sont fondées que sur des témoignages humains, et n'offrent qu'embaras, mystères, obscurités, IX, 72; X, 88. Trois principales en Europe, 87. Effet des révélations diverses, et conséquence de cette diversité, 72, 74... 79. S'il n'en est qu'une seule qui soit vraie, les signes, soit miracles, soit dogmes, en doivent être avérés, incontestables, 76... 80. Aucune d'elles n'offre ce caractère, 81.... 94. Cependant l'Évangile, rempli de contradictions et d'absurdités, a des caractères de sublimité qu'on ne peut méconnoître, 96... 99. Quel parti est à prendre dans cette obscurité, 94, 99... 110. Voyez *Miracles, Dogmes, Mystères, etc.*

Remords. Vains efforts pour les étouffer, IX, 57.

RENOU. A quelle occasion Rousseau prend ce nom, III, 160.

Repas. Description d'un repas simple, mais exquis. Ce qui en faisoit le plus solide agrément, VII, 211. Repas rustique comparé à un festin d'appareil. Réflexions qu'il fait naître, VIII, 329.

République. Sa définition, V, 138. Voyez *Corps politique, Gouvernement*.

Requérir. Définition de ce mot, X, 380.

REUCHLIN, rabbin célèbre. Cité, IX, 92.

Révélation. Voyez *Religions révélées*.

Réveries du promeneur solitaire. Composition de cet ouvrage, III, 179. Son objet. Doit être regardé comme une suite des *Confessions*, 236.

REY (Marc - Michel), libraire d'Amsterdam. Ses premières relations avec Rousseau, II, 182, 350. Ses procédés généreux envers lui et sa gouvernante, 437; XVII, 383. Lui donne l'idée d'écrire ses *Confessions*, II, 371. Lui achète le manuscrit du *Contrat social*, 437. Envoie un de ses commis à Strasbourg, chargé de sa part d'offrir à Rousseau une retraite à Amsterdam, XIX, 185. Rousseau proteste contre les altérations et falsifications qu'il l'accuse d'avoir faites dans la réimpression de ses ouvrages, II, 383; XVI, 446.

REYDELET, curé de Seyssel, près Annecy. Trompé par Rousseau et Le Maître, les reçoit chez lui et les traite parfaitement, I, 185.

REYNEAU (le P.). Rousseau étudie les ouvrages scientifiques de cet auteur, I, 351.

RHÉBUS. Ses chevaux enlevés par Ulysse, au siège de Troie, VIII, 218.

Rhétorique. Tous ses préceptes ne sont qu'un pur verbiage pour quiconque n'en sent pas l'usage, VIII, 451.

RICCOBONI (madame). Ses *Lettres de milady Catesby*, citées, VI, 226.

RICHARDSON. Ses romans comparés à la *Nouvelle Héloïse*, II, 417. Sa *Clarisse*, jugée le premier de tous, XI, 110. Ils ont

besoin d'être abrégés. Rousseau est disposé à se charger de cette tâche, XVIII, 388. Rousseau reconnoît en Angleterre la vérité des situations et des portraits qu'il a tracés, XIX, 456. A tort de se moquer des passions conçues dès la première vue de l'objet qui les fait naître, VI, 481. Son erreur de vouloir instruire les jeunes filles par des romans, XVII, 446. Sa *Paméla*, citée, XI, 72.

RICHELIEU (le duc de). Rousseau lui est présenté à Lyon et en est bien accueilli, II, 6. Applaudit à l'opéra des *Muses galantes*, et veut le faire jouer à la cour, 86. Propose à Rousseau de se charger des changements à faire aux Fêtes de *Ramire*, 87. Justice qu'il lui rend à cette occasion, 90. Comment Rousseau fut dans l'impossibilité de le revoir, 91.

Riches. Leur caractère, leur manière de voir, et leurs dispositions en général, IX, 177, 345. Tableau hypothétique de la manière de vivre d'un riche donnant tout à ses plaisirs, mais rien à l'opinion, 178... 196. Conclusion à en tirer; la richesse bonne à rien pour le plaisir, 197. Le grand fléau des riches, c'est l'ennui, 189. Ont beaucoup de peine avec leur argent, et sont trompés en tout, I, 51; VIII, 50. L'éducation qu'ils reçoivent ne leur convient sous aucun rapport, VIII, 41, 336. Ne sont pas dispensés de la nécessité de travailler, 338. Voyez l'article suivant.

Richesse. N'est qu'un rapport de surabondance entre les desirs et les facultés, VII, 192. On

- doit aux riches la première idée de l'ordre social, ou de la formation des corps politiques, IV, 277. Des quatre sortes d'inégalité, la richesse est celle à laquelle elles se réduisent finalement, 305. Ce sont les riches qui retirent de l'état social les plus grands avantages, 398.
- Ridicule.** Est l'arme favorite du vice, XI, 33. Est toujours à côté de l'opinion; comment s'y soustraire, IX, 190.
- Rival.** Ami du père de Rousseau. Son caractère, I, 77.
- RIVAZ**, mécanicien valaisan, XI, 81.
- RIVET.** Son opinion sur le mot hébreu *baza*, et sur le mot latin *creare*, X, 47.
- ROBECK (Jean)**, auteur d'une dissertation sur le suicide, VI, 537, 548.
- ROBECK (la princesse de).** Ce qui arrive à l'abbé Morellet pour l'avoir offensée, II, 402. Sa mort, 422.
- ROBERT.** Dialogue d'Émile et de ce jardinier, VIII, 136.
- Robinson-Crusoé.** Le plus heureux traité d'éducation naturelle, VIII, 316.
- ROCHE**, maître à danser, qui jouoit du violon au concert de Warrens, I, 170.
- ROGUIN.** Comment Rousseau fait sa connoissance, II, 10. Leur liaison, et services qu'il rend à Rousseau, 16, 71, 105, 356. Il le reçoit à Yverdun, II, 478. Liaisons de Rousseau avec les membres de sa famille, III, 2, 5.
- ROGUIN**, colonel, neveu du précédent, III, 3.
- GUIN**, banneret, parent des précédents. Sa fausseté et son mauvais procédé envers Rousseau, III, 5, 66.
- ROLICHON.** Rencontre heureuse que fait Rousseau à Lyon de ce religieux, qui lui fait copier de la musique et le nourrit bien, I, 247.
- Roman comique (le)** de Scarron, cité, I, 202.
- Romans.** Pourquoi ils sont dangereux, et quels sont les moyens de les rendre utiles, VI, 16, 18. Ne peuvent être utiles à la jeunesse, 19; XVII, 446. A qui ils conviennent et qui devroit les composer, VI, 390.
- Romans anglois.** Jugés en général, XI, 110. Voyez *Richardson*.
- Romans orientaux.** Pourquoi plus attendrissants que les autres, VIII, 394.
- Rome, Romains.** Si ses fondateurs étoient réellement des bandits, des hommes sans mœurs, XI, 236. Décret de Claude qui incorpore tous les sujets de Rome au nombre de ses citoyens, V, 7. Idée précise des différentes formes de gouvernement qui s'y succédèrent, V, 168. Il est à croire que ce qu'on débite de ses premiers temps est fabuleux, 230. Des comices romains, ou comment le peuple romain exerçoit son pouvoir suprême, *ibid.* La perte de sa liberté ne lui vint pas de ses tribuns, X, 429. Politique des Romains relativement aux dieux des peuples vaincus, V, 256. Leur attention à la langue des signes, IX, 132. Leur respect pour les femmes, 270. A quoi les plus illustres Romains passaient leur jeunesse, VIII, 449.
- ROMILLY (M. de).** Rousseau lui fait des observations sur une ode qu'il en avoit reçue, XVII, 344.
- ROMULUS et NUMA.** L'étymologie de leurs noms fait douter de la

vérité des faits qui les concernent, V, 230. Pourquoi Romulus devoit s'attacher à la louve qui l'avoit allaité, VIII, 371.

ROSCIUS, acteur célèbre à Rome, XI, 103.

ROUELLE, célèbre chimiste. Rousseau suit ses cours, II, 25, 98.

ROULIN (mademoiselle des). Rousseau lui enseigne la musique d'après son système de notation. Elle l'apprend en trois mois, II, 16.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste). Témoignage favorable à cet illustre écrivain, II, 353. Rousseau occupe la chambre qu'il avoit occupée à Soleure. Effet de cette circonstance, I, 229.

ROUSSEAU (Isaac), horloger, et père de Jean-Jacques. Sa ten-

dresse pour son fils, I, 7. Est forcé de quitter Genève, et pourquoi, 14. Se met à la recherche de son fils. Voit madame de Warens, et pourquoi il s'arrête dans cette recherche, 77. Rousseau passe une soirée avec lui à son retour de Venise, II, 70. Sa mort, 93. Son éloge, IV, 196. Trait de son attachement à sa patrie et à ses concitoyens, XI, 183.

Rousseau juge de Jean-Jacques. Motifs de la composition de cet écrit. Causes du désordre, des longueurs, et des répétitions qu'on y remarque, XVI, 43, 273. Résolution singulière pour le transmettre intact à la postérité, et ce qui en résulta, 480.

ROUSSEAU (Jean-Jacques).

N. B. Pour éviter la confusion et faciliter les recherches, nous avons divisé cet article en deux parties : la première rappelant uniquement les faits et toutes les actions de la vie de Rousseau ; la seconde offrant en résumé les traits de son caractère tracés par lui-même, et tout ce qu'il dit de lui au physique et au moral.

FAITS.

Sa naissance et ses parents, I, 3. Maladie qu'il apporte en naissant et soins dont il est l'objet, 7. Ses premières lectures et leur effet sur lui, 8, 9. Est mis en pension chez le ministre Lamercier avec le jeune Bernard son cousin ; leur amitié, 15. Effet d'une correction que lui inflige mademoiselle Lamercier, 18. Châtiment non mérité qu'il reçoit, et effet de ce châtiment sur lui, 24. Histoire du noyer de la terrasse à Bossey, 29. Retourne chez son oncle Bernard ; ses occupations, 33. Récit de deux traits de son

enfance, omis dans ses *Confessions* comme lui étant trop honorables, III, 291. Ses amours avec mesdemoiselles Vulson et Goton ; différence de ses sentiments pour l'une et pour l'autre, I, 36. Devient commis greffier, 41. Est mis en apprentissage chez un graveur dont les mauvais traitements changent son caractère et ses inclinations, *ibid.* Contracte l'habitude du vol, 43. Reprend le goût de la lecture ; effet de ce retour, 54. Quitte son métier et sort de Genève, 59.

Arrive à Annecy chez madame de Warens, I, 66. Sentiments qu'il conçoit pour elle, 68, 72. Va à Turin; particularités de ce voyage, 76, 80. Entre à l'hospice des cathéchumènes; ce qui s'y passa, 84. Son abjuration, 98. Est reçu chez madame Basile et en devient amoureux, 103. Entre comme laquais chez madame de Vercellis, 115. Mauvaise action qu'il commet dans cette maison, 120. Premières impulsions du tempérament; extravagances qui en résultent, 126. Reçoit des conseils utiles de l'abbé Gaime, 130. Son entrée chez le comte de Gouvion; faveurs qu'il en reçoit et abus qu'il en fait, 132. Lie amitié avec le jeune Bacle; suites de cette liaison, 141. Retourne chez madame de Warens, qui le garde chez elle, 148. Genre de vie qu'il y mène, 151, 157. Ses lectures deviennent plus solides et plus profitables, 159. Entre au séminaire pour embrasser l'état ecclésiastique, 169. Signe une attestation comme témoin d'un miracle, 174. Est renvoyé du séminaire comme n'étant pas bon même pour être prêtre, 175. Est mis en pension chez Le Maître, maître de musique de la cathédrale, 176. S'engoue pour le jeune Venture, 179. Accompanye Le Maître dans sa fuite et l'abandonne, 186. Retourne à Annecy et n'y retrouve plus sa protectrice, 189. Son aventure avec mesdemoiselles Galley et de Graffenried, 195. Suites de cette nouvelle liaison, 207. Fait la connoissance du juge-mage Simon, 203. Reconduit à Fribourg la fille Merce-

ret, femme de chambre de madame de Warens, 209. Voit son père à Nyon, 210. Se rend à Lausanne, prend un nom supposé et se fait maître de musique sans la savoir, 214. Compose et fait exécuter un morceau au concert de M. de Treytorens, effet de cette tentative, 215. Va à Neuchâtel; rencontre l'archimandrite de Jérusalem, et s'attache à lui comme interprète, 223. Est admis comme tel à l'audience du sénat de Berne, 225. Est retenu à Soleure par l'ambassadeur de France et reste dans sa maison, 228. Est envoyé à Paris avec des lettres de recommandation, 230. Accueil qu'il y reçoit, espérances trompées, 234. Quitte Paris pour aller à la recherche de madame de Warens, 235. Description de son voyage, et d'un repas fait chez un paysan qui craignoit de lui montrer son aisance, 238. Arrivé à Lyon, y souffre une grande détresse, deux aventures scandaleuses avec un ouvrier en soie et un abbé, 241. Rencontre d'un antonin qui lui donne de la musique à copier et le nourrit bien, 247. Rejoint madame de Warens à Chambéry et reprend son logement chez elle, 253.

Obtient un emploi dans le cadastre, I, 254. Effet que produit sur lui la connoissance de la liaison qui subsistoit entre Claude Anet et madame de Warens, 259. Origine et motif de sa prédilection pour la nation françoise, 267. Commence à étudier la théorie de la musique, 269. Quitte son emploi pour se livrer tout

entier à cet art et se met à l'enseigner, 274. Ce qu' imagine madame de Warens pour le préserver de la séduction, 284. Quel effet produit sur lui la jouissance, 288. Ne peut faire de progrès dans la danse et dans l'escrime, 293. Mort de Claude Anet; suites de cet événement pour madame de Warens et pour Rousseau, 300, 315. Va à Besançon pour y apprendre la composition; accident qui fait manquer l'objet de ce voyage et le fait revenir à Chambéry, 304. Commence à prendre du goût pour la littérature, 314. Ses fréquents voyages à Lyon, à Grenoble, à Genève, 316. Il tombe malade; tendres soins que lui prodigue madame de Warens, son attachement pour elle s'en augmente, 324. Va s'établir avec elle aux Charmettes, 328. Genre de vie qu'il y mène et distribution de son temps, 331, 349. Attaque subite d'un mal qu'il éprouve et qu'elles en sont les suites, 334. Se livre avec ardeur à l'étude des sciences; suit une mauvaise méthode qu'ensuite il rectifie; étudie la géométrie, le latin, l'astronomie, 345...354. Va à Genève toucher sa portion héréditaire du bien de sa mère; usage qu'il en fait, 363. Effet que produit sur lui l'étude de l'anatomie et de la médecine, 365. Se décide à aller à Montpellier pour se faire guérir, 366. Réoit de ses amours avec madame de Larnage, 367. Sa résolution vertueuse à ce sujet, 383. Revient aux Charmettes, et trouve sa place prise auprès de madame de Warens, 385. Résolution qu'il prend à

ce sujet, et effet de cette résolution sur madame de Warens, 389. Se sépare d'elle, va à Lyon, et y devient précepteur; son mauvais succès dans cette carrière, 393. Il y renonce, retourne auprès de madame de Warens, dont il est froidement reçu, 398.

Part pour Paris dans l'intention de présenter à l'Académie un système nouveau de notation pour la musique, 400. S'arrête quelque temps à Lyon, y devient amoureux de mademoiselle Serre, et sacrifie sa passion à son devoir, II, 8. Connoissances qu'il fait à Paris, 9. Présente son projet à l'Académie des Sciences; jugement qu'elle en porte; compose sur ce sujet un ouvrage qu'il fait imprimer, 11...15. Ressources qu'il imagine pour exister et se faire connoître, 17. Se lie avec madame Dupin et M. de Francueil, 22. Est attaqué d'une fluxion de poitrine, 25. Commence à composer l'opéra des *Muses galantes*, 27. Part pour Venise en qualité de secrétaire d'ambassade; incidents de ce voyage, 28. Comment il remplit cette place; désagréments qu'il y éprouve, 30. Mauvais procédés de l'ambassadeur envers lui, 44. Il le quitte : circonstances de cette séparation, 51; XVII, 80; XIX, 397. Quels étoient ses amusements à Venise, II, 55. Ses aventures avec deux filles publiques, 59. Sa conduite généreuse envers une jeune personne qu'on lui avoit livrée, 69. Revoit son père en repassant par Nyon, à son retour à Paris, 70. Mauvais succès de ses réclamations à Paris

contre les injustices de l'ambassadeur ; il reprend le travail de son opéra, 72....79. Commencement de sa liaison avec Thérèse Le Vasseur, 80. Achève son opéra et excite la jalousie de Rameau, 85. Est chargé des changements à faire à un divertissement dont Voltaire avoit fait les paroles et Rameau la musique ; perd tout le fruit de son travail, 87. Reçoit dans une lettre-de-change la succession de son père, 93. Fait recevoir *Narcisse* aux Italiens et ne peut le faire représenter, 95. Renonce à tout projet de gloire et s'attache à madame Dupin et à M. de Francueil, 97. Compose *l'Engagement téméraire*, 98, et *l'Allée de Sylvie*, *ibid.* Met ses deux premiers enfants aux Enfants-Trouvés ; ce qui l'y dispose, 101. Fait la connaissance de madame d'Épinay, 102, et de madame d'Houdetot, 104. Ses liaisons avec Diderot, d'Alembert, Condillac, 105. Projet du *Persifleur*, 106. Se charge de la partie de la musique pour *l'Encyclopédie*, 107. Son attachement pour Diderot, et ses démarches pour faire cesser sa détention au donjon de Vincennes, *ibid.* Commencement de sa liaison avec Grimm, 110. À quelle occasion il compose son *Discours sur les Sciences*, 112. Se décide à faire ménage commun avec Thérèse Le Vasseur, 116. Révolution dans ses idées par suite du succès de son *Discours*, 120. Sa réforme tant extérieure qu'intérieure ; examen sévère de lui-même, et fixation de ses règles de conduite et de foi, III, 259. Abandonne successivement ses trois

autres enfants comme les deux premiers ; motifs qui l'y décident, II, 122, 212 ; III, 363. Témoignages de son repentir à ce sujet, II, 127 ; III, 9 ; VIII, 35, 243 ; XVII, 475. Est nommé caissier de M. de Francueil, receveur-général des finances, II, 129. Tombe malade, renonce à sa place et se fait copiste de musique, 131. Un vol de linge qui lui est fait complète sa réforme somptuaire, 135. Commencement de ses querelles littéraires, 137. Contrariétés qu'il éprouve dans sa nouvelle manière de vivre et qui le rejettent dans la littérature, 139. Se fait cynique et caustique par honte, 142....214. Ses liaisons avec Raynal, Ducloux, d'Holbach, 143. Son séjour à Marcoussis, puis à Passy chez son ami Muscard, où il compose *le Devin du village*, 152. Répétition de cet opéra aux Menus, puis à la cour, 154. Quitte précipitamment Fontainebleau pour n'être pas présenté au roi ; motif de cette résolution, 160. Publie sa *Lettre sur la Musique française* ; on lui ôte ses entrées à l'Opéra, 166. Le succès de son *Devin* inspire de la jalousie à ses amis ; il cesse de voir le baron d'Holbach, 168. Fait représenter *Narcisse* aux Français ; sa conduite en cette occasion, 171. Compose à Saint-Germain son *Discours sur l'Inégalité*, 172. Renonce aux médecines et aux remèdes, 173. Fait un voyage à Genève avec Gauffecourt et Thérèse Le Vasseur, 174. Revoit madame de Warens dans un état voisin de la misère, 176. Abjure le catholicisme et se fait réintégrer

dans ses droits de citoyen de Genève, 178. Fait dans cette ville de nouveaux amis, 180. Projette de nouveaux ouvrages, et dédie son *Discours* au conseil de Genève; effet de cette dédicace, 182. Renonce au projet de fixer son séjour à Genève, et accepte l'offre que lui fait madame d'Épinay d'habiter l'Hermitage, 184.

Projets d'ouvrages et plan de vie qu'il se trace dans ce nouveau séjour, H, 195. Contrariétés qu'il éprouve de la part de madame d'Épinay, 206, et de la part de Thérèse Le Vasseur, 210, 220. Entreprend l'extrait des ouvrages de l'abbé de St-Pierre; et après l'avoir fait pour plusieurs de ces ouvrages, abandonne ce travail, 225. Ce qu'il imagine pour remplir le vide de son cœur, 230. Écrit à Voltaire à l'occasion du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, 232. Trace le plan de *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 235. Devient éperdument amoureux de madame d'Houdetot, 248. Suites de cette passion, 253. Madame d'Épinay s'en aperçoit; sa conduite en cette occasion, 261. Conduite de madame d'Houdetot et de Saint-Lambert, 264...285...312. Sont démiellé avec Diderot sur un passage du *Fils naturel*, et sur sa résolution de passer l'hiver à l'Hermitage, 274. Ils se rapprochent, et Rousseau lui soumet les deux premières parties de son roman, 283. Compose des morceaux de musique pour la fête de M. d'Épinay, et pour la dédicace de la chapelle de la Chevette, 289. Conduite offensante de Grimm à son égard, 291. Explication entre

eux, et quel en fut le résultat, 301. Proposition qui lui est faite d'accompagner madame d'Épinay à Genève, appuyée par Diderot, 305. Sa rupture avec Grimm et madame d'Épinay, et ses suites, 313, 325, 335. Il quitte l'Hermitage et s'établit à Mont-Louis, 327. A quelle occasion et dans quelles circonstances il compose sa *Lettre à d'Alembert*, 335. Il rompt publiquement avec Diderot, 339. Comment se terminent ses liaisons avec madame d'Houdetot et Saint-Lambert, 244. Publie sa *Lettre à d'Alembert*, 346. Ses sociétés à Montmorency et dans les environs, 352. Commencement de ses liaisons avec Malesherbes, 363. Refuse de travailler au *Journal des Savants*, 266. Met la dernière main au *Contrat social*, 370. Comment il entre en liaisons avec monsieur et madame de Luxembourg, 373. Accepte un logement au petit château de Montmorency, 378. Imprudences qui lui font craindre de s'être attiré la haine de madame de Luxembourg, 381, 395, 426. Cette dame se charge de faire imprimer l'*Émile*, 398, 436. Il contribue à faire cesser la détention de l'abbé Morellet, 404. Reçoit la visite du prince de Conti, 410. Publie la *Julie*; jugements divers portés sur cet ouvrage, 415. Comment il plaît sans le savoir au duc de Choiseul, 427. Madame de Luxembourg veut retirer un de ses enfants; mauvais succès de cette tentative, 434. Retard et même interruption dans l'impression de l'*Émile*; inquiétudes et sinistres pressen-

timents que cet incident fait naître dans l'esprit de Rousseau, 442. Est visité par le frère Côme, qui détermine le genre de sa maladie, 455. Publication du *Contrat social*, 454. Puis de l'*Émile*, 457. Mouvements précurseurs de l'orage prêt à s'élever contre lui, 458, 462. Comment il s'attire l'inimitié de M. le duc de Choiseul, 463. Est décrété de prise de corps, 468. Se détermine à quitter la France et prend la route de Suisse, 471. Compose le *Lévite d'Éphraïm* pendant ce voyage, II, 478. Se rend à Yverdun; l'*Émile* est brûlé à Genève et son auteur décrété de prise de corps, III, 3. Chassé d'Yverdun, il se réfugie à Motiers, 6. Ses liaisons avec G. Keith, dit milord maréchal, 11. Faveurs qu'il reçoit du roi de Prusse, et comment il les reconnoît, 18. Il prend l'habit arménien et apprend à faire des lacets, 20. Ses liaisons avec du Peyrou, 22. Est admis à la communion, 26. Sa justification à ce sujet, XVIII, 116. Censure de la Sorbonne, et mandement de l'archevêque de Paris contre l'*Émile*. Rousseau publie sa *Lettre* à ce dernier, III, 27. Il achève son *Dictionnaire de Musique* et le vend, 29, 54. Veut travailler à ses *Confessions* s'aperçoit qu'il lui manque une partie de ses papiers; ses soupçons à ce sujet, 29. Renonce à son titre de citoyen de Genève, 33; XVIII, 247. Fait serment (et le motive) de ne plus retourner à Genève, XVIII, 270, 346, 354, 356. Milord maréchal lui envoie des lettres de naturalité, et la communauté

de Convet le reçoit parmi ses membres, 50. Entreprend une édition générale de ses écrits, et fait un traité en conséquence, 53; XVIII, 457, 459, 467; XIX, 24, 58. Fermentation qu'excitent les *Lettres de la montagne*, III, 54. Est cité au consistoire de Motiers; sa conduite en cette occasion, 57. On excite le peuple contre lui; est prêché en chaire et insulté en public, 62. A quelle occasion il publie la *Vision de Pierre de la montagne*, 67. Attribue au ministre Vernes le libelle intitulé: *Sentiment des citoyens*, *ib.* Une attaque nocturne dirigée contre sa maison le contraint de quitter Motiers, 72. Il s'établit à l'île de Saint-Pierre, 80. Vie heureuse qu'il y mène, 84. Elle lui fait désirer qu'on lui donne ce séjour pour prison, 94. Reçoit l'ordre de quitter le territoire de Berne, *ibid.* Offre au bailli de Nidau de passer en captivité le reste de ses jours, XIX, 172. Les chefs de la Corse lui demandent un plan de constitution pour cette île, III, 97. Suites de cette demande, 103. Se rend à Bienne, et bientôt après reçoit l'ordre d'en sortir, *ibid.* Se décide à se retirer en Brusse, 113. Arrive à Strasbourg; accueil qu'il reçoit dans cette ville, 114. Passe quelques jours à Paris, puis se rend à Londres avec Hume, 118. S'établit à Wootton, dans le comté de Derby, III, 132. Lettre apocryphe du roi de Prusse; rupture avec Hume, 135. Désagréments que lui cause Thérèse par son caractère, et comment elle contribue aux

malheurs de Rousseau, 158. Quitte l'Angleterre, est reçu à Amiens comme il l'avoit été à Strasbourg, 159. Se rend à Fleury, chez le marquis de Mirabeau, puis s'établit à Trye, dans le château du prince de Conti, où il prend le nom de Renou; désagréments qu'il y éprouve, 161. Renonce à la pension du roi d'Angleterre, qu'après bien des hésitations il s'étoit décidé à accepter; conduite généreuse du gouvernement anglois à cette occasion, XIX, 313, 367; XX, 60, 117. Joie qu'il éprouve à la nouvelle de la cessation des troubles à Genève, en mars 1768: quels seroient ses sentiments et sa conduite si le décret porté contre lui étoit révoqué, XX, 50. Laissant Thérèse Le Vasseur à Trye, il part seul pour Grenoble, III, 170. Son aventure à Grenoble avec l'avocat Bovier, 341. Avec le chamoiseur Thevenin, 171; XX, 87. Va s'établir à Bourgoin, où Thé-

rèse Le Vasseur revient le rejoindre, III, 170. Il la reconnoît pour son épouse, *ibid.*; XX, 80. Quitte Bourgoin et s'établit à Monquin, III, 170. En passant à Lyon, il souscrit pour la statue de Voltaire, 176. Part pour Paris, *ibid.*

Lit ses *Confessions* dans quelques sociétés, III, 177. Écrit successivement ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, 179; ses *Réveries* et ses *Dialogues*, *ibid.* Consent à la représentation de *Pygmalion*, XI, 313. Fait une chute à Ménil-Montant; détail et suites de cet accident, 243. Offre, par un écrit circulaire, d'abandonner tout ce qu'il possède, sous la condition de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa femme, 388. Il se retire à Ermenonville, 181. Ses projets, et dispositions de son ame dans cette retraite, *ibid.* Il meurt subitement; faits relatifs au genre de sa mort, attribuée à un suicide, 182.

CARACTÈRE, PENCHANTS, ET HABITUDES.

Est de tous les hommes celui dont le caractère dérive le plus de son tempérament, XVI, 221. Quel étoit ce tempérament, 223; III, 239. Se sent meilleur et plus juste qu'aucun homme qui lui soit connu, I, 4; XVI, 436. Époque jusqu'à laquelle il avoit été bon et où il commença à être vertueux. Cause de sa subite éloquence, II, 214.

Exposé de ses sentiments en matière de religion, X, 48. Principes de religion qui lui sont inculqués dès son enfance, I, 87. Pourquoi ses idées

sur l'incapacité des enfants à cet égard ne s'appliquent pas à lui, *ibid.* Motifs de son changement de religion, 89. De vient dévôt à la manière de Fénelon, III, 257. N'a jamais aimé à prier dans la chambre. Objet et genre de ses prières, I, 348; III, 88. Se défend de l'accusation d'hypocrisie, X, 57. Dans la plus étroite familiarité ou dans la gaieté des repas, n'a jamais été trouvé, quant aux principes de morale ou de religion, différent de lui-même, 55.

Quelle étoit l'espèce de sa

sensibilité, XVI, 232, 235. Une société aussi intime qu'elle peut l'être, est le premier de tous ses besoins, II, 211. Connoît un sentiment plus doux et plus vertueux encore que l'amour, I, 149. N'a aimé qu'une fois en sa vie, II, 248. Seroit mort sur le fait s'il eût connu dans leur plénitude les plaisirs de l'amour, I, 321. Préfère les demoiselles aux filles du commun, 194. Habitude vicieuse dont il n'a jamais bien pu se guérir, III, 10.

A des passions ardentes, dont l'effet est balancé par sa timidité, et qui sont de courte durée, I, 49. De quelle espèce sont ces passions, 321. Lenteur de penser jointe en lui à la vivacité de sentir, 162. Pourquoi est impropre à la conversation, 165, 196; III, 20, 85; XVI, 222. Cause de son goût pour la solitude et la rêverie, III, 200, 212; XVI, 239, 249. Son goût pour le séjour de la campagne, II, 191, 208. Son imagination qui s'anime à la campagne, languit et meurt dans la chambre, 231. Cependant eût pu rêver agréablement à la Bastille ou dans un cachot, III, 309. S'effraie à l'excès du mal à venir, et oublie aisément le mal passé, II, 476. Dégoût pour la vie active; quelle est l'oisiveté qui lui convient, III, 84, 202. Sa paresse lui fait porter pleinement le joug de l'habitude, XVI, 287. Comment l'avarice se concilie en lui avec le mépris de l'argent, I, 52. Son économie est moins l'effet de sa prudence que de la simplicité de ses goûts, 102. Ce seroit pour lui un crime que

d'avoir une terre, IV, 137. Indication de ses revenus en 1772, XVI, 274; XX, 390.

Indomptable esprit de liberté, venant moins d'orgueil que de paresse, III, 201. Violente aversion pour les états qui dominant les autres, 221. Estime peu de rois, et n'aime pas le gouvernement monarchique, XVIII, 91. Jure de ne jamais prendre part à une guerre civile, 232. Le sang d'un seul homme est d'un plus grand prix à ses yeux que la liberté de tout le genre humain, XIX, 371. Idée qu'il a de ce que peut commander le salut public, XII, 59; et des conspirations en général, XIX, 370. Amour de la paix plus fort dans son cœur que celui de la liberté, 501.

L'aversion pour la contrainte lui rend l'exercice de la bienfaisance pénible quand il en résulte le devoir de la continuer, III, 313. Par la même raison se sent le cœur ingrat, et redoute les bienfaits, 202. Cependant reconnoît avoir de vrais bienfaiteurs, et a pour eux les sentiments qui leur sont dus, XIX, 399. Son principe de conduite à l'égard des offres qui lui sont faites, XX, 319. Son aversion pour les cadeaux, XIX, 157; XX, 366.

Ses principes sur les droits et les devoirs réciproques résultant de l'amitié, XVII, 274. Parloit toujours honorablement des amis avec lesquels il s'étoit brouillé, III, 76.

N'a jamais pu rien apprendre avec des maîtres, I, 172. Difficulté qu'il éprouve à écrire; sa manière de travailler, 163. Se reconnoît totalement

inhabile pour écrire des lettres, et même pour tout ouvrage de littérature légère, 164. Ne peut écrire et penser que *sub dio*, II, 195; et en marchant, 236. A presque toujours écrit contre son intérêt, et a tout sacrifié à la vérité, XI, 177. Ne peut écrire par métier et pour gagner de l'argent, II, 193, 366. S'il est vrai qu'en écrivant contre les sciences et les lettres, et les cultivant lui-même, il a parlé contre ses principes; examen qu'il propose à ceux qui lui font ce reproche, XI, 224, 237, 238. Après son *Discours sur l'inégalité*, a pris la résolution de ne répondre à aucune critique, XVII, 353, 362. Ordre dans lequel il indique qu'ils doivent être lus, XVI, 409. N'a jamais fait qu'une seule édition de chacun de ses ouvrages, 445. S'est fait une loi de n'en jamais rien ôter, XI, 107. Après l'*Émile*, avoit posé la plume pour ne la plus reprendre; ne l'a reprise depuis que par force, XVII, 450, 524, 538. Doit tous ses malheurs à sa célébrité, XVII, 537. Veut être loué d'une seule chose, c'est de n'avoir pris la plume qu'à quarante ans, et de l'avoir quittée avant cinquante, 538. Pense qu'on peut ne pas aimer ses livres, mais qu'on doit l'aimer à cause de ses livres, 290. Depuis son départ pour l'Angleterre, ne fait d'autre vœu que d'être totalement

oublié du public, XIX, 331, 487. Dans cette vue, préfère que l'édition générale de ses ouvrages ne se fasse qu'après sa mort, XIX, 276. A pris toute lecture en dégoût, et ne veut plus que rêver et botaniser, 407.

Portrait de sa personne, d'après lui-même, I, 66.

ROUSSEAU (F.-H.), cousin de Rousseau demeurant à Londres, XIX, 249. Ce qu'en pense Rousseau, 317, 449.

ROUSSELOT. Ce qu'il étoit; commission désagréable dont il charge Rousseau, II, 42.

ROUSTAN, de Genève. Rousseau lui propose, à défaut de Mouton, de présider à l'édition générale de ses écrits, XVII, 475; et de faire faire la préface en tête de cette édit., 538.

ROYER. Jugement que porte Rousseau d'un opéra de ce musicien, II, 26.

ROYOU (l'abbé). Effet d'un numéro de son Journal qu'il adresse à Rousseau, avec l'épigraphe *Vitam impendenti*, III, 272.

RULHIÈRES. Ses liaisons avec Rousseau, III, 178. Son *Histoire de l'anarchie de Pologne*, citée, V, 276.

Russie. De sa civilisation par Pierre I^{er}, V, 147, 292. Quoique chef de l'église, le czar n'en est pas pour cela le maître, 257.

RUTH, brue de Noémi et femme de Booz. Son éloge, VII, 300.

S.

SABRAN et sa femme. Font avec Rousseau le voyage d'Annecy à Turin. Portrait de ces deux personnes, I, 75, 80.

Saburre. Ce que c'est, VIII, 78.

SACARAS, phrygien, réputé inventeur de l'élégie, sorte de nome pour les flûtes, XIV, 282.

- SAINT-CYR** (chevalier de). Ses liaisons avec Rousseau, II, 55.
- SAINT-EVRÉMONT**. Cité, XIV, 303.
- SAINT-FLORENTIN**, ministre. Rousseau lui adresse un mémoire au sujet du *Devin du village*, XVII, 371.
- SAINT-FOIX** (de). Sa comédie de *l'Oracle*. Il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de cette pièce, XI, 167.
- SAINT-GERMAIN** (de), chevalier de Saint-Louis. Ses liaisons avec Rousseau, III, 173. Son témoignage sur sa bienfaisance, et autres particularités non moins honorables à sa mémoire, XX, 136.
- SAINT-LAMBERT**. Ses liaisons avec madame d'Houdetot, II, 250. Sa conduite envers Rousseau relativement à cette dame, 284. 310, 347. Comment Rousseau espéroit épurer le lien coupable qui unissoit ces deux personnes, XVII, 300, 315. Rompt avec Rousseau au sujet de Diderot, II, 340. Ils se recommandent, mais cessent de se voir, 345.
- SAINT-LAURENT** (le comte de), ministre du roi de Sardaigne. Ce qu'il imagine madame de Warens pour conserver sa bienveillance, I, 328.
- Saint-Marc* (trésor de) à Venise. Mot d'un ambassadeur d'Espagne, à son sujet, VIII, 193.
- SAINT-NON** (l'abbé de). Est présenté à Voltaire par M. Vernes, XVII, 404.
- SAINT-PIERRE** (l'abbé de). En quelle société Rousseau l'a connu, II, 23. Ce qui le fait chasser de l'Académie Française, 224. Jugement général sur la promesse et les ouvrages de cet écrivain, dont Rousseau entreprend un extrait, 200, 221. Pourquoi Rousseau renonce à cette entreprise, 224. Jugeoit bien de l'effet des choses une fois établies, mais jugeoit mal des moyens propres à cet établissement, V, 48, 84. Comment appeloit les hommes, VIII, 72. Comment établisoit ses enfants, 344. Comment appeloit les ecclésiastiques, XI, 17. Son erreur sur le progrès prétendu de la raison humaine, XIX, 479. Son *Projet de paix perpétuelle*, cité, IX, 434.
- SAINT-PIERRE** (le comte de), neveu du précédent. Ses liaisons avec Rousseau, II, 201.
- SAINT-PIERRE** (Bernardin de). Aveu sur ce qu'il a écrit contre les médecins, VIII, 46. Ses liaisons avec Rousseau, III, 178.
- Saint-Pierre* (île de) ou île de la Motte. Sa description, III, 80, 295. Vie heureuse de Rousseau dans ce séjour, 88, 297. Il y fonde une colonie de lapins, 301.
- SAINT-SIMON** (le duc de). Ses *Mémoires* cités, XI, 96.
- SAINT-MARTHE**. Son poème intitulé, *Pædotrophia*, cité, VIII, 30.
- SALLIER** (l'abbé). Éloge de son caractère et de son savoir. XIV, 4.
- SALLUSTE**. Cité, V, 265.
- SALMON** (M.). Cité, XIV, 277.
- SALOMON**. Attachement de Rousseau pour ce médecin, et manière dont il en étoit traité, I, 341.
- Salut public*. N'est rien si tous les particuliers ne sont en sûreté, XII, 59.
- SAMSON**, quoique fort ne l'étoit pas autant que Dalila, IX, 207.

SANDOZ, aubergiste à Prot, près Motiers. Service que Rousseau lui rend auprès de milord-maréchal, III, 17.

SAPHO. Fait exception relativement au caractère des écrits des femmes, XI, 139.

SARDANAPALE. Son épitaphe, IX, 73.

SARTINES (M. de). Lieutenant-général de police. Rousseau réclame sa vigilance contre les contrefacteurs de ses ouvrages, XVIII, 28. Rousseau, caché sous le nom de *Renou*, le prie de faire suspendre la publication de son *Dictionnaire de musique*, XIX, 499.

SAUMAISE, cité, XIV, 51.

Satirique (auteur). Réponse qu'un auteur de ce genre reçoit d'un ministre, VIII, 335.

SAUL, VIII, 318.

SAURIN, auteur de *Spartacus*. Fait connoissance avec Rousseau et devient son ennemi, II, 147.

SAUTTERN (le baron de). Voyez l'article suivant.

SAUTTERSHEIM, dit le baron de Sauttern. Ce qu'il étoit; histoire abrégée de sa liaison avec Rousseau, et ses aventures, III, 43. Opinion de d'Escherny sur ce jeune homme, dont Rousseau étoit dupe, 77. Sa mort et son éloge, XX, 159.

Sauvage. Vigueur de l'homme dans cet état, et autres avantages qui lui sont propres, IV, 217, 219. Ne doit point connoître les maladies, 221. Finesse de quelques uns de ses sens et grossièreté des autres, 225. Ses desirs ne passent point ses besoins physiques, 228. L'homme eût pu rester tel éternellement, sans des événements et des hasards qui pouvoient ne point arriver, 230, 253, 258. Est

moins misérable que l'homme civilisé, 240. N'est pas naturellement méchant, mais est indifférent pour le mal comme pour le bien, 241. Est borné au seul physique de l'amour, 249. Ce qui distingue essentiellement l'homme sauvage de l'homme civilisé, 299, 314. XI, 234. Des hommes sauvages ont pu être pris pour des animaux par des voyageurs ignorants, IV, 321. Est naturellement doux et impassible, 266, 328. Inutilité des efforts faits jusqu'à ce jour pour civiliser les sauvages; trait remarquable d'un Hottentot à ce sujet, 336, 338. Actifs dans leur enfance, les sauvages sont tranquilles et rêveurs dans leur adolescence, IX, 117. Pourquoi plus subtils que les paysans, VIII, 177. S'ils sont cruels, cette cruauté vient de leurs aliments, 253. Sont de tous les hommes les moins curieux et les moins ennuyés, 406. Ceux du Canada ont l'odorat très subtil, et comment, VIII, 260. Voy. *Homme*, *Amour de soi*, *Pitié*.

SAUVEUR (M.). Est l'inventeur du mot *acoustique*, XIV, 46, cité, 81.

Savants. Doivent être admis dans les conseils des rois, IV, Voy. *Sciences*, *Arts*, *Belles-Lettres*.

SAVERIEN (M.). Cité, XIV, 365.

Savoie. Trait d'un duc de Savoie, faisant route en quittant Paris, I, 163.

Savoyards. Éloge de cette nation, I, 276, 360. Agrément du commerce de sa noblesse, 160.

SAXE (le maréchal de). Ses rêveries, citées, XIV, 391.

SAXE-GOTHA (le prince héréditaire de). Comment il connut Rousseau, II, 109.

- Saxe-Gotha** (madame la duchesse de). Rousseau fait l'éloge de son esprit et de son mérite, XIX, 116.
- SCHNEYR** (M. de). Secrétaire des états de la Basse-Autriche; demande à Rousseau des louanges pour la cour d'Autriche; réponse de Rousseau, XVII, 220.
- SCHOMBERG** (le comte de). Sa conduite envers Rousseau, II, 144, 297.
- SHAFTESBURY** (milord). Cité, XIII, 243.
- Science humaine**. La portion propre aux savants, très petite en comparaison de celle qui est commune à tous, VIII, 63.
- Sciences**. Choix qu'il importe d'y faire; méthode à suivre pour les étudier, et précautions à observer dans cette étude, I, 341, 349; VIII, 277. Principe général et ordre à suivre dans leur enseignement, 287...289, 392. Danger des méthodes qui en abrègent l'étude, 298. Voyez *Enseignement*.
- Sciences, Arts, Belles-Lettres**. N'ont servi qu'à détruire les mœurs et la liberté, en faisant naître le luxe, dégradant les âmes et amollissant les courages, IV, 9...15; XI, 229. La nature en rendant l'étude difficile avoit voulu nous en préserver; funeste effet des livres élémentaires, IV, 20, 38. Doivent leur naissance à nos vices, 22; XI, 227. Nuisibles aux qualités guerrières, le sont encore plus aux qualités morales, IV, 31; XI, 230. Inutiles à la religion, elles en ont corrompu l'étude, IV, 76. S'il est vrai que malgré les maux qu'elles ont produits, il faille renoncer à leur culture, et détruire les établissements littéraires et scientifiques, 34, 94; XI, 226, 236. Par le fait, les mœurs ont dégénéré partout, à mesure qu'un peuple s'est instruit en police, mais le progrès des sciences n'est pas la seule source de la corruption des mœurs, 227. Les savants plus loin de la vérité que les ignorants, VIII, 358. Jugement qu'en portoit Socrate, IV, 16. Ont moins de préjugés que les autres hommes, mais tiennent plus fortement à ceux qu'ils ont, II, 12. N'étudient que pour avoir des admirateurs, VI, 69; III, 255.
- SCOTTI** (le marquis de). A Quelle occasion il connut Rousseau, II, 33.
- Scuole**, maisons de charité à Venise. Musique ravissante qui s'y exécutoit, et ce qui arriva à Rousseau dans l'une d'elles, II, 57.
- Scythes**. Leur ambassade à Darius, IX, 131.
- Secret**. Mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux, VII, 51.
- SEGUIER DE SAINT-BRISSON**. Ses relations avec Rousseau en différents temps. Folle démarche que lui inspire la lecture d'*Émile*, III, 40.
- SEGUIER** (mademoiselle), parente du précédent. Quelles étoient ses dispositions pour Rousseau, III, 41.
- SEGUIER**, auteur d'un livre de botanique intitulé : *Floræ Veronenses*, envoie des plantes à Rousseau, XX, 179.
- Seigneurs-commis**. Désignation d'une fonction propre aux magistrats de Genève; ses avantages, XI, 174.
- SKILLON** (M.), résident de Genève

à Paris. Bons offices qu'il rend à Rousseau, II, 351.

SENAC, médecin. Comment il traite la singulière maladie de Grimm, II, 145.

SÉNÉQUE, le philosophe. Ne vouloit de la science que pour la montrer, VI, 69. Cité, IV, 18, 129; VIII, 1, 102; IX, 469, 483.

SENNEBIER, auteur de l'*Histoire littéraire de Genève*, d'un *Essai sur l'art d'observer*, et de plusieurs autres ouvrages. Cité, III, 153, 309.

SENNECTÈRE (marquis de). Fait l'épreuve du savoir de Rousseau sur la musique, I, 339.

Sens. Premières facultés qui se perfectionnent en nous; nécessité de les exercer tous à-la-fois, en vérifiant l'impression de l'un par celle d'un autre, VIII, 207. Application au toucher, 219; à la vue, 223, 230; à l'ouïe, 242; au goût, 248; à l'odorat, 259. Après avoir vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, 360. S'il est vrai que, dans leur usage, nous soyons purement passifs, IX, 21.....23. Ne rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose, VI, 484. Exception, II, 256.

Sens commun. Pourquoi ainsi appelé, VIII, 261.

Sens moral. Qui fait aimer le beau, le vrai, le juste par-dessus toutes choses. Voyez *Conscience*.

Sensation. Ce qui la distingue de l'*Idée*, VIII, 355. (Voyez ce mot.) Moyen de faire que chaque sensation devienne une idée, et une idée juste, 361.

Ce qui la distingue de la mémoire et du jugement, XII, 53.

Sensations. Seules, nous peuvent donner le sentiment du moi, et la connoissance de ce qui est hors de nous, IX, 19. Juger et sentir ne sont pas la même chose, 20. Doivent toute leur vivacité à des causes morales, VI, 72; XIII, 197. L'expression des sensations est dans les grimaces, celle des sentiments dans les regards, VIII, 69.

Sensibilité. Principe de toute action, XVI, 228. Est de deux espèces, physique et organique, ou active et morale, 229. Application que Rousseau se fait à lui-même de cette distinction, 232, 236. N'est souvent qu'un amour-propre qui se compare, XVIII, 375. Inconvénients des caractères froids et tranquilles. Les âmes de feu savent seules combattre et vaincre, VII, 140. Présent du ciel qu'il fait payer cher, VI, 115. Porte dans l'âme un contentement de soi-même indépendant de la fortune, VII, 478. De l'affectation en ce genre, et des ridicules qu'elle fait naître, VI, 333. Ce qui distingue l'homme sensible de celui qui n'a que de la vivacité dans l'esprit, XVI, 309. Les sentiments de diverse espèce, loin de se nuire se renforcent réciproquement, XVII, 301. Comment on peut l'étouffer ou l'empêcher de germer, VIII, 390. Ce qui la fait naître, 392. A quoi d'abord elle se borne dans l'adolescent, 413. Une fois développée, doit servir à le gouverner, 415. Voyez *Adolescent*.

Sentiment des citoyens, libelle de

- Voltaire contre Rousseau. Sa conduite à cette occasion, III, 69. Ses réponses aux imputations affreuses qu'il contient, XIX, 3.
- Sentiments.* A certains égards, sont des idées, et les idées sont des sentiments, IX, 61. Voyez *Idee*, *Sensibilité*.
- Sentir.* En quoi diffère de juger. Voyez *Sensations*.
- Serment.* C'est un second crime de tenir un serment criminel, VII, 427.
- SERRE, de Genève. Ses *Essais sur les principes de l'harmonie*, cités, XIV, 81. Idée de son système musical en opposition à celui de Rousseau, XV, 220.
- SERRE (mademoiselle), pensionnaire du couvent des Chassottes à Lyon. Rousseau fait sa connoissance, I, 249. Il en devient amoureux, II, 8.
- SERVAN, avocat-général à Grenoble. Témoignage qu'il rapporte sur la lapidation de Mottiers, III, 74. Ses *Réflexions sur les Confessions*, citées, 342.
- SERVET. N'est pas le seul qui ait péri pour avoir osé penser comme Calvin, X, 211.
- SERVIVS, roi de Rome. Des divisions et classifications qu'il établit chez le peuple romain, V, 231.
- SIDNEY. Versa son sang, non pour avoir écrit, mais pour avoir agi, X, 332.
- Signes représentants.* Ne sont rien sans l'idée des choses représentées, VIII, 158. Ne substituer le signe à la chose que quand celle-ci ne peut être montrée, 285, 306.
- Signes (langue des).* Son impression bien supérieure à celle de la parole. Son usage fréquent chez les anciens, IX, 129. Notamment chez les Romains, 132.
- SILHOUETTE (M. de). Lettre que Rousseau lui écrit à l'époque de sa retraite du ministère, II, 394. Reproche qu'il se fait à cet égard, X, 434.
- Sillons* (écriture par). Usitée chez les Grecs, XIII, 330. Son application à la musique, 331.
- SIMILIS, préfet du prétoire, déplacé par Adrien. Inscription qu'il fit mettre sur sa tombe, III, 211, 380.
- SIMON LE MAGICIEN, X, 239.
- SIMON (M.), de Genève. Ses relations avec Rousseau, I, 319.
- SIMON, juge-mage à Annecy. Son portrait, I, 202. Aventure plaisante qui le concerne, 205. Sa mort, 206.
- Sociabilité.* Combien la nature a pris peu de soin d'y préparer les hommes, IV, 240. Voyez *Sauvage*, *Société*.
- Social* (état). Opposé à l'état de nature. Voyez *Société*, *Corps politique*.
- Société.* Ne résulte pas nécessairement des facultés de l'homme, et n'a pu s'établir qu'à l'aide du hasard et de circonstances qui pouvoient ne pas arriver, IV, 230, 253, 341. Son origine est dans l'établissement de la propriété, 257. Causes des premières associations et leur effet sur l'homme, 261. Principe apparent des institutions sociales, VIII, 333. En quoi la société a fait l'homme plus foible, 105. (Voy. *Corps politique*.) État de société le meilleur à l'homme, et auquel il eût été à souhaiter que son espèce se fût arrêtée, IV, 267. C'est le fer et le blé qui ont civilisé les hom-

mes, 269. Tableau de la société civile et de tous les maux qu'elle engendre, 312; XI, 232. L'union des sexes n'a pu donner naissance à la société, IX, 234. Locke réfuté à ce sujet, 329.

Socinianisme. N'est pas la doctrine professée par les pasteurs de Genève, XI, 11. Quels étoient les sentiments personnels de Rousseau sur ce point, 13.

SOCRATE. Jugement qu'il porte des savants et des artistes de son temps, IV, 16. Mis en opposition avec Caton, 374. Sa mort citée comme un modèle d'héroïsme, VI, 311. Comparé à Jésus, IX, 101; XX, 198.

Socrate rustique (le). Notice sur ce livre et sur Hirzel son auteur, XVII, 541; XVIII, 451. Voyez KLYIOG.

SOLAR (maison de). Quelle étoit sa devise. Anecdote à ce sujet, I, 135.

Solécismes et barbarismes. Voyez Grammaire.

SOLIS, poète et historien, cité, VIII, 425.

Solitude. Causes du goût de Rousseau pour la solitude, XVI, 239. S'il est vrai qu'il n'y a que le méchant qui soit seul, II, 275; XVII, 333. Lettres des solitaires comparées à celles des gens du monde, VII, 132.

SOLON. Acte illégitime de ce législateur, IX, 424.

Sommeil. Plus tranquille et plus doux la nuit que le jour, VIII, 200. Règles à suivre dans l'éducation sur ce point, 200... 203.

Son. Fausse analogie entre les sons et les couleurs, XIII, 207.

Songes. Conséquence morale à tirer de leur espèce. Trait de

Denys-le-Tyran à ce sujet, VII, 325.

SOPHIE. Nom d'abord supposé de la future compagne d'Émile, IX, 145. Où il convient de la chercher, 197. Portrait d'une *filles faite* ou de Sophie à quinze ans, IX, 284... 296. Sans être belle plaît davantage à mesure qu'on la voit, 286. Aime la parure, non les riches habillements, *ibid.* A des talents naturels, mais peu cultivés, et est habile, surtout dans les travaux de son sexe, 286. Sa propreté, 287. Gourmande naturellement, est sobre par vertu, 288. Caractère de son esprit, 289. Effets de sa sensibilité et de son bon naturel, 290. Passionnée pour la vertu, mais d'un tempérament ardent, le besoin d'aimer la dévore, 292. Ses jugements sur les personnes, et ses manières dans le monde, suivant le sexe, l'âge, etc., 293... 296. Son père lui fait connoître ses vues et ses sentiments par rapport au mariage, lui laissant sur ce point entière liberté, 297... 301. Voyez ÉMILE.

Sorbonne (la). Ce que pense Rousseau de sa censure de l'Émile, III, 27.

SOUBAITTI (le P.). Son système de notation musicale mis en opposition avec celui de Rousseau, II, 12.

Souliers. Au besoin les enfants doivent apprendre à s'en passer, VIII, 221.

Sourds. Moyen de leur parler en musique, VIII, 220.

SOUSSEL (madame de), est ingrate envers la baronne de Warens, XVII, 64.

Souverain. Sa définition, V, 113. S'il peut s'engager envers au-

trui, ne peut s'obliger envers lui-même, 115. Ne peut avoir d'intérêt contraire à celui de ses sujets, *ibid.* La souveraineté est inaliénable, 122. Est indivisible, 124. Quels sont les droits respectifs du souverain et des citoyens, 128. Le souverain a le droit de vie et de mort, mais ne peut l'exercer lui-même, 133. A aussi le droit de faire grâce, 135. Ne peut parler que par des lois, 137, 204. Rapports existants entre le souverain, le gouvernement, et les sujets, 162. L'autorité souveraine ne peut se maintenir que par les assemblées du peuple, 204. La souveraineté ne peut être représentée, 210. De l'acte par lequel le souverain institue le gouvernement, et distinction à faire à ce sujet, 215. Droit du souverain sur les sujets par rapport aux opinions religieuses, 264. Voy. *Religion.*

Sparte. Étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété, IX, 101. Éloge de ses institutions, IV, 15; et de ses mœurs, 113. Première fonction des éphores en entrant en charge, XI, 88. De quelle nature y étoient les fêtes publiques, et leur effet sur les citoyens, 180... 184. S'il est vrai qu'elle n'avoit point de théâtre, 105; XVII, 359. Respect des Spartiates pour les femmes, IX, 270; XI, 63.

SPARTIEN. Cité, III, 211.

Spectacles. Véritable école, non de morale, mais de bon goût, IX, 175. Leur objet principal est d'amuser, de plaire au peuple auquel ils sont offerts, XI, 19. 22. Conséquences de cette proposition, 23. (Voyez

Tragédie, Comédie.) Résumé sur l'effet moral du théâtre, quant aux pièces représentées, 75. Introduisent le goût du luxe et de la dissipation, 76. Leurs avantages dans les grandes villes, *ibid.* Leurs inconvénients dans les petites, 78, 83, 85. (Voyez *Comédiens.*) Considérés comme un impôt volontaire, cet impôt n'est pas en proportion des fortunes, et tend à en augmenter l'inégalité, 152. Quels spectacles conviennent à une république, 168, 180.

Spectateur (le) d'Addison, cité, I, 158.

Sphère armillaire. Machine mal composée, VIII, 285.

STANOS. Différence de son sort et de celui de Rousseau, X, 9.

Squittinio della libertà veneta. Ce qu'est cet ouvrage, V, 198.

STÆL (madame de). Son opinion sur le genre de mort de Rousseau, III, 189.

STANISLAS, roi de Pologne. Comment Rousseau répond à-la-fois à lui et au jésuite Menou, et ce qui en résulta, I, 138.

Fait grâce à Palissot, à la prière de Rousseau, 188. Jugement qu'il porte de *la Nouvelle Héloïse*, 415.

Statue (érection d'une) à Rousseau. Il se croit digne de cet honneur, X, 112. Rousseau souscrit pour la statue de Voltaire, III, 176.

STRABON, cité, IX, 174; XIII, 195.

STURLER. Quel service il rend à Rousseau, III, 80.

STRADA, historien, cité, VIII, 425.

SWARD, traducteur de *l'Exposé succinct* composé par Hume en réponse aux accusations de Rousseau, III, 149.

Substance. La plus grande des abstractions, VIII, 462. Que faut-il entendre par ce mot, IX, 38. Faut-il n'admettre qu'une substance, *ibid.*, 43, 45. Voy. *Religion naturelle*.

Suède. De la révolution qui s'y fit en 1772, V, 312, 336.

SÉRÉNE, cité, IV, 122; V, 372; VII, 456; VIII, 34; XI, 27, 70.

Suicide. Suite d'arguments en sa faveur, VI, 537 et suiv. Réfutation de ces arguments par l'objet moral de la vie humaine, 552. Par une juste appréciation des maux qu'on peut souffrir ici-bas, 553. Par l'idée des devoirs imposés à l'homme et au citoyen, 557. Réponse à l'argument tiré de l'exemple de Brutus et de Caton, *ibid.* Un suicide est un vol fait au genre humain, 559. Exception unique en faveur d'un homme attaqué de maux corporels, violents et incurables, 554. Nouveaux motifs pour détourner de ce crime, XX, 357. Rousseau montre la résolution

de ne jamais recourir d'une telle ressource pour se délivrer de ses peines, XVI, 382. Examen et discussion des faits relatifs à sa mort, que plusieurs écrivains ont cru avoir été volontaire, III, 182.

Suisse. Description de ce pays, et particulièrement du comté de Neuchâtel, XVIII, 164. Mœurs et caractère de ses habitants, *ibid.*, 166. Les gros compliments des Suisses n'en imposent qu'à des sots, I, 233.

SULLY. Ses *Mémoires*, cités, V, 83.

SURBOK (M. de). Comme il reçoit Rousseau, qui lui étoit adressé et recommandé lors de sa première arrivée à Paris, II, 232.

SURREMAIN-MISSERRY. A rétabli le système musical de M. de Boisselou, dénaturé par Rousseau, XV, 210. Voyez *BOISSELOU*.

SYLLA. Quoique sanguinaire, étoit sensible aux maux qu'il n'avoit pas causés, IV, 245.

Synthèse. Voyez *Analyse*.

T.

Tabac. Son habitude comparée à celle du libertinage, IX, 149.

TACITE. Est le livre des vieillards, et pourquoi, VIII, 426. A mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun écrivain les Allemands d'aujourd'hui, IX, 406. Ne partageroit pas l'opinion de d'Alembert sur les spectacles, XI, 18. Difficulté de sa traduction. Rousseau s'en reconnoît incapable, XII, 94; XVII, 404. Cité, IV, 284, V, 185, 197, 224, 372; IX, 260; XI, 27.

Tailleurs. Inconnus chez les anciens, VIII, 347.

Talents. Leurs bons effets, et quel est le premier dans l'art de plaire, IX, 236. Ne peuvent assurer l'indépendance dans les revers de fortune, VIII, 340. Les talents agréables ont été trop réduits en arts, IX, 235.

Talents naturels. Très difficiles à bien connoître tant dans les autres qu'en soi-même, VII, 203; VIII, 345. On n'en a que pour s'élever; personne n'en

- a pour descendre, VII, 204.
 Ne doivent pas être tous développés, 205, 272.
- TALMONT** (la princesse de). Effet que produit sur elle la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, II, 418.
- TARQUIN**. Pourquoi son action de couper des têtes de pavots vaut mieux qu'un long discours, IX, 131.
- TARTINI**, musicien italien, cité, XV, 120. Exposé de son système musical, *ibid.*, 220. Rousseau le trouve meilleur que celui de Rameau, XIV, 9.
- TASSE** (le). Presque tous les gondoliers de Venise savent sa *Jérusalem délivrée* par cœur, XIV, 67. La traduction de son poème par le prince Lebrun, attribuée à Rousseau, XVI, 265, 448. Cité, II, 457; III, 291; VI, 114, 105, 283; XIII, 241; XIX, 515; XX, 157.
- TAVEL** (de). Premier amant de madame de Warens, I, 70.
- Caractère des instructions morales et religieuses qu'il lui avoit données, 289, 338.
- Télémaque*. Histoire d'une jeune fille éprise de Télémaque et victime de cet amour insensé, IX, 303.
- Tempérament** (impulsion du). Influence de ce premier moment. Le gouverneur doit lui-même instruire son élève sur ce point, IX, 121. Précautions à prendre pour préparer cette instruction, 125, 126, 132. Comment s'assurer de la confiance et de la docilité d'un jeune homme, 132 et suiv. Ce n'est pas par le tempérament que commencent les égarements de la jeunesse, c'est par l'opinion, 146, 149. Il n'est pas vrai que le besoin des sens soit un vrai besoin, 153. Le plus dangereux ennemi du jeune homme, c'est lui-même; moyen de l'en garantir, *ibid.*, 155.
- Temple de Gnide* (le) de Montesquieu. L'histoire du prétendu manuscrit grec, qui précède cet ouvrage, est-elle une fiction innocente ou un mensonge coupable, III, 280, 284.
- TERPANDRE**, musicien, ajoute une septième corde à la lyre, XV, 204.
- TERRASSON** (l'abbé). Réfutation de son opinion sur les progrès de la raison humaine, IX, 175. Cité, XIII, 196.
- TERRAUX** (du), maire de Verrières. Son inimitié contre Rousseau, III, 81.
- Testament* fait par Rousseau en 1737; à quelle occasion, I, 403. Pourquoi il n'a voulu être mis dans le testament de personne, I, 79; III, 48. Il eût accepté le legs qu'on lui dit avoir été fait pour lui par le maréchal de Luxembourg, *ibid.* Disposition du testament de milord maréchal en sa faveur, 15.
- THALES**. Comment voyageoit, IX, 322.
- THAMIRIS**, de Thrace. Regardé comme l'inventeur du mode *dorien*, XIV, 257.
- Théâtre françois*. Ne peint pas les mœurs du peuple pour lequel il est fait, VI, 353. Est plus en discours qu'en actions, 355. Pourquoi cela, 356. Effets du théâtre en général. Voyez *Spectacles*.
- Théisme*. Voyez *Religion naturelle*.
- THÉMISTOCLE**. Comment son fils

- gouvernoit la Grèce, VIII, 103.
- THÉOPHRASTE.** On peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité, III, 328.
- Thesmophories.** Fêtes en l'honneur de Cérès, et par qui célébrées, IV, 272.
- THÉVENIN,** chamoiseur. Sa déclaration relativement à Rousseau, et pitoyables incidents qui en sont la suite, III, 171; XX, 87.... 108.
- THIBAUT,** comte de Champagne. Nous avons de lui d'anciennes chansons, XIV, 126.
- THIERIOT.** Service qu'il rend à Rousseau, II, 96.
- THIERRI,** médecin. Soins qu'il donne à Rousseau, II, 137.
- Thlascala.** Résolution sage de cette république, V, 154.
- THOMAS (saint),** cité, X, 71.
- THRASYBULE,** IX, 137.
- THUCYDIDE.** Est regardé par Rousseau comme le modèle des historiens, VIII, 426.
- THYESTE.** Son rôle dans la tragédie d'*Atrée* est bien dans le goût antique, XI, 40.
- TIMON,** dit le Misanthrope. Jugé, XVI, 205.
- TINGRY** (le prince de) visite Rousseau à Mont-Louis, II, 387.
- TISSOT.** Cité avec éloge, XVIII, 339.
- TITE LIVE.** Cité, V, 107, 263; XI, 102, 138.
- TITUS,** empereur romain. Pourquoi le rôle qu'il joue dans la tragédie de *Bérénice*, est indigne de lui, XI, 69.
- Titres d'honneur.** Tirés chez les anciens des droits de la nature, et chez nous des droits du rang, XI, 63.
- Toilette.** Son abus chez les femmes, XX.
- mes vient plus d'ennui que de vanité, IX, 232. Voyez *Parute*.
- TONNERRE** (le comte de). Voyez **THEVENIN**.
- TORIGNAN** (le marquis de). Comment Rousseau voyage avec lui, I, 368.
- Toucher** (le). Voyez *Sens*.
- TOURNEFORT.** Opinion de Rousseau sur ce savant botaniste XIX, 413.
- Tragédie.** S'il est vrai que la tragédie puisse nous apprendre à surmonter nos passions, XI, 25. Application à *Phèdre* et à *Médée*, 28. Quelle est l'espèce de pitié qu'elle inspire, 30. S'il est vrai que le crime y soit toujours puni et la vertu récompensée, 36. Horreurs avec lesquelles elle familiarise, 42. Son effet tout-à-fait indépendant du dénouement. Application à *Bérénice* et à *Zaïre*, 69, 72. Voyez *Imitation*, *Spectacles*.
- TRESSAN** (le comte de). Relations de Rousseau avec lui relativement à Palissot, II, 188.
- Trévoux** (journal de). Conduite du rédacteur de ce journal envers Rousseau après la publication de l'*Émile*, III, 4.
- TREYTORENS** (de). Rousseau compose et fait exécuter un morceau chez lui dans un concert. Effet de cette tentative, I, 215.
- TRIBU** (la), loueuse de livres à Genève, I, 55.
- Tribunat.** Quel est son objet et son utilité, V, 244. Dégénère en tyrannie quand il usurpe la puissance exécutive et législative, 245. Moyen de prévenir ses usurpations, 246. Voyez *Rome*.
- TRIMOUILLE** (le duc de La). Accueil qu'il fit à Rousseau, I, 266.

TRONCHIN (Théodore), médecin.

Rousseau le met en liaison avec madame d'Épinay, II, 185. Remet à Voltaire la lettre de Rousseau sur son poème du *Désastre de Lisbonne*, et écrit à Rousseau sur ce sujet, 233. A quel Rousseau attribue la haine qu'il eut contre lui, et quels en ont été les effets, 301, 333. Anecdote de son opiat, I, 166 ; II, 395. Rousseau le regarde comme l'instrument de Voltaire dans les persécutions qu'il éprouve à Motiers, XVIII, 70, 102.

TRONCHIN (Jean-Robert). Auteur des *Lettres écrites de la campagne*, III, 34.

TRUALET (l'abbé), II, 358, 406.

Turc. Rousseau eût été un mauvais Turo à certaine heure, I, 278. Il donne ce nom à son chien en remplacement de celui de *Duc*; ce qui en résulta, II, 432.

TURANNE (de). Trait de douceur de ce grand homme, VIII, 430. Défaut qui déparoit ses grandes qualités, 431. Il prouve, en brûlant le Palatinat par l'ordre de son prince, qu'il ne suffit pas, pour être heureux, de remplir les devoirs de son emploi, XVIII, 391.

TURPIN (M. le comte de). Adresse à Rousseau son épître en tête des *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, XVII, 151.

Turquie. A cet avantage sur les puissances chrétiennes, qu'elle respecte ordinairement les traités, V, 403. Le Grand-Seigneur, par un ancien usage, est obligé de travailler de ses mains. Ce qui en résulte, VIII, 352.

Tyras. Différence du tyran et du despote, V, 202.

TYRAN-LE-BLANC. Surnom donné à Grimm par Gauffecourt, II, 294.

U.

ULYSSE. Allusion à l'adresse avec laquelle il enleva les chevaux de Rhésus, VIII, 218. Ce que produit sur lui le chant des sirènes, IX, 136. Pourquoi Circé le préfère à ses compagnons, 378.

Unisson (chant à l'). Forme l'harmonie la plus agréable. Le goût des accords est un goût dépravé, VII, 308 ; XIII, 201. Effets des accompagnements à l'unisson dans la musique italienne, XIII, 252.

USRÉNI (M.), professeur à Zurich. Rousseau défend contre lui le huitième chapitre du *Contrat Social*, XVIII, 273.

Utilité. En quel temps sensible à l'enfant. Dès-lors doit être le principe général et sans exception dans le choix de ses occupations et de ses études, VIII, 301. (Voyez *Adolescent*.) Application de ce principe à l'étude de l'astronomie, 307.

V.

Val-de-Travers. Description de ce vallon, XVIII, 182. Avalanche singulière qui s'y fit en 1761, 189.

Valais (le Haut). Description de ce pays et des mœurs de ses habitants, VI, 96 et suiv.

VALENTINOS (la comtesse de),

visite Rousseau à Mont-Louis, II, 287.
VALÈRE MAXIME. Cité, VIII, 89.
VALLACE. A quel sujet il écrit contre Hume. Procédé de ce dernier à ce sujet, III, 65.
VALMALETTE (M. de), maître d'hôtel du roi, II, 349.
VALMALETTE (madame de). Son portrait, II, 151.
VALORY (le chevalier de). Son caractère, II, 102.
Vampires. Ce qu'il en faut croire, X, 91.
Vanité. Si jamais elle fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot, VII, 258. Suites mortifiantes de son premier mouvement dans Émile, VIII, 293.
VANLOO (madame). Rousseau la voit en société. Son portrait, II, 151.
Vapeurs. Maladie des gens heureux, I, 364; et des femmes d'une certaine classe, IX, 190.
VARRON. Cité, VIII, 18.
Vaud (pays de). Caractère des femmes de ce pays, I, 60. Pourquoi il est si cher à Rousseau quoique en contraste avec ses habitants, I, 221.
VAUVENARGUES. Cité, I, 285.
Végétale (nourriture). Préférable pour les nourrices et les enfants, VIII, 53. Les enfants y sont portés naturellement, 252. N'échauffe que par l'assaisonnement, 54. Voyez *Viande*.
Vendanges. Description, VII, 303.
Venise. Son gouvernement n'est point aristocratique, V, 228. Existe encore, parceque ses lois ne conviennent qu'à de méchants hommes, 242. Ce qu'est à Venise le conseil des Dix, 243, 245. La seconde

place de l'état (celle de chancelier) ne peut être remplie que par un roturier, 387. Pourquoi ce gouvernement, et le doge en particulier, est si respecté du peuple, IX, 130. Comment les nobles de ce pays paient leurs dettes, II, 42. Opéra de Venise; éloge de la musique qui s'y exécute, et détails des amusements qu'offre cette ville, 55.
VENTURE DE VILLENEUVE. Comment Rousseau lia connoissance avec lui, I, 179. Caractère de ce jeune homme. Engouement de Rousseau à son égard, et ce qui s'ensuivit, 180, 192. Il va voir Rousseau à Paris: Rousseau le trouve bien changé, II, 187.
VERGILLIS (madame de). Rousseau entré à son service. Portrait de cette dame, I, 115. Sa mort, 119, 130.
VERDELIN (la marquise de). Commencement de ses liaisons avec Rousseau, II, 389. Portrait de son mari, 390. Va voir Rousseau à Motiers, III, 65. L'engage à se retirer en Angleterre, 75.
Vérité. Est dans les choses et non dans notre esprit qui les juge, IX, 22. S'il est vrai que toute vérité ne soit pas bonne à dire, X, 59. Quand on peut exiger d'un enfant qu'il la dise, VIII, 189. (Voyez *Mensonge*.) Portrait de l'homme réellement vrai, III, 283.
VERNA (madame la présidente de), XX, 152.
VERNES, pasteur. Commencement de sa liaison avec Rousseau, II, 180. Ce qui porta Rousseau à lui attribuer le libelle, *Sentiment des citoyens*. Conduite de l'un et de l'autre 36.

- en cette occasion, III, 69; XVI, 3.
- VERNET** (Jacob), ministre à Genève. Sa liaison avec Rousseau, II, 180. Demande à Rousseau une rétractation authentique, XVIII, 110. Deux de ses ouvrages cités, XI, 15, 20.
- Vérone** (cirque de), comparé à celui de Nîmes, I, 378.
- VÉRONÈSE**, acteur du théâtre italien. Rousseau l'oblige à se rendre de Venise à Paris, avec ses deux filles, pour remplir l'engagement qu'il avoit contracté, II, 38.
- VERRAT**, compagnon graveur, excite Rousseau à voler des asperges, I, 45.
- VERTOT**. Sait peindre sans faire de portraits, VIII, 425.
- Vertu**. Ce mot vient de *force*; point de vertu sans combat, IX, 389. Elle n'est pas l'amour de l'ordre, 65. (Voyez *Ordre*.) Dans le sens civique, c'est la conformité de la volonté particulière à la volonté générale, IV, 369. Si elle peut être aimée uniquement pour elle-même, XVII, 495. Ne donne pas le bonheur, mais peut seule apprendre à en jouir, 43. (Voyez *Bonheur*.) N'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, IX, 271. (Voyez *Amour*.) Les plus sublimes vertus sont négatives, VIII, 148. Son amour, porté jusqu'à l'enthousiasme, peut aliéner la raison. Une jeune fille citée en exemple de cette vérité, IX, 303...310. En la prêchant aux enfants on leur fait aimer le vice, VIII, 144. Ce qu'il faut penser des vertus par imitation, 146. (Voyez *Vice*.)
- VESPASIEN**. Jugé dans le dernier acte de sa vie, VII, 456.
- Vêtements**. Quels vêtements conviennent aux enfants, VIII, 194... 198. Règle sur ce point à suivre par l'homme riche, IX, 185. Les vêtements des hommes sédentaires et casaniers ne doivent pas être les mêmes que ceux des hommes actifs et laborieux, VIII, 196. Aisance de ceux des anciens comparative-ment aux nôtres, et avantages qu'ils en retiroient, IX, 218.
- Vevai**. Affection de Rousseau pour cette petite ville, I, 222. Pourquoi il y place les personnages de la *Nouvelle Héloïse*, II, 236.
- Viande**. Son goût n'est pas naturel à l'homme, IV, 308, 312. Caractère des grands mangeurs de viande, VIII, 253. Traduction d'un morceau de Plutarque sur l'usage de cet aliment, *ibid*.
- Vicaire savoyard** (profession de foi du). Cette profession de foi est aussi celle de Rousseau, XVII, 535. Originaux du portrait du vicaire savoyard, que Rousseau a tracés dans son *Émile*, I, 130, 173.
- VICTOR AMÉDÉE**, roi de Sardaigne. Bienfaiteur de madame de Warens, I, 69.
- Vice**. Pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puisse dire comment il y est entré, VIII, 122. Est aussi l'amour de l'ordre, pris dans un sens particulier, IX, 65. Ses inconséquences, 186. Grande erreur, en politique et en morale, de vouloir combattre un vice par un autre, VII, 94. Avantages du vice comparés à ceux de la vertu, 132. Voyez ce mot.
- VINONNE** (l'abbé de). Ses torts envers le musicien Le Maître,

- et suites de ses démêlés avec lui, I, 183.
- Vie.** A quel point commence véritablement celle de l'individu, VIII, 92. Pourquoi l'on se plaint communément que la vie est trop courte, IX, 320. L'est en effet à plus d'un égard, VIII, 367. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens, 100. Vie dure multiplie les sensations agréables 201. Vie active donne un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer, VII, 138. Vie domestique est spécialement le devoir des femmes, (*Voy.* ce mot.) Vie champêtre ; bonheur qu'elle procure. Les gens de ville ne savent point la goûter, VII, 297.
- Vie (la) est un songe**, comédie. Le héros de cette pièce est le vrai misanthrope, XI, 47.
- Vieillards.** Sont avilis sur notre théâtre, XI, 65. Platon leur permet l'excès du vin, 148. Regrettent la vie plus que les jeunes gens, VIII, 100. Déplaisent aux enfants, 39. Aiment à voir tout en repos autour d'eux, 73. Caractère de leur douleur, quand elle est violente, VII, 492. Leur unique étude doit être d'apprendre à mourir, III, 254.
- VILLARS.** Trait de ce maréchal à l'occasion d'un entrepreneur fripon dans son armée, IV, 339.
- VILLEROI (le duc de).** Ses liaisons avec Rousseau, II, 387, 431.
- VILLEROI (la duchesse de),** sœur du maréchal de Luxembourg ; sa mort, II, 432.
- VILLEROI (le marquis de),** prouve sa malveillance pour Rousseau en le pressant sur le nom de duc, donné d'abord à son chien, et changé en celui de turc, II, 432.
- Villes.** Sont le gouffre de l'espèce humaine, VIII, 56. Pourquoi les races y dégénèrent, *ibid.* 377. Erreur des Parisiens sur le caractère et la manière de vivre des habitants des petites villes, XI, 78.
- Vin.** Éloge du vin ; la sobriété en ce genre annonce souvent des mœurs feintes et des ames doubles, VI, 104. Ne donne pas de la méchanceté, il la décèle. L'excès en ce genre moins dangereux que tout autre, XI, 146. Platon permet cet excès aux vieillards, 148. L'homme ne l'aime pas naturellement, VIII, 248. Comment constater sa pureté ou sa falsification, 311.
- VINCENT (M.),** chargé des affaires de France à Vienne. Usage que fait Rousseau d'un avis transmis par lui à M. de Montaigu, II, 45.
- VINTZENRIED,** jeune Vaudois. Succède à Rousseau dans l'affection et les faveurs de madame de Warens, I, 385, 390.
- VIRGILE.** Cité, II, 385 ; V, 95 ; VIII, 394 ; XI, 63, 234 ; XVIII, 187.
- Virginité.** Importance de la conserver long-temps, VIII, 378. Règles à suivre pour atteindre ce but, 383. Il faut cependant qu'elle cesse ; on a plus de respect pour une mère de famille que pour une vieille fille, X, 65. Voyez *Célibat*.
- VIRTEMBERG (le prince Louis de).** Entre en correspondance avec Rousseau, III, 68.
- Vision de Pierre de la Montagne.** A quelle occasion Rousseau compose cette plaisanterie, III, 67.
- VITALI (Dominique),** gentilhomme et favori de M. de Montaigu.

- Haine** qu'il conçoit contre Rousseau, et quelle en fut la cause, II, 47, et les effets, 51. Il conduit Rousseau chez une fille publique, 60.
- Voix.** Combien de sortes l'homme en a, VIII, 142.
- Vol.** Penchant de Rousseau pour ce vice, dont il contracte l'habitude chez un graveur, I, 44.
- Vole** sept livres dix sols à M. de Francueil, 53. Vole un ruban chez madame de Vercellis, 120. Vole du vin chez M. de Mably, 396.
- Volant.** Jeu de femmes, VIII, 238.
- Volonté.** Comment produit-elle une action physique et corporelle, IX, 26. Quelle est la cause qui la détermine, 41. Voyez *Ame, Religion naturelle.*
- Volonté générale.** Ce qui la constitue, V, 123, 126. Est le principe fondamental de l'économie politique, et la règle du juste et de l'injuste pour chacun des citoyens; est volonté particulière à l'égard des étrangers, IV, 359. Une volonté peut être générale sous certain rapport, mais particulière par rapport à l'État, V, 127. Doit être générale dans son objet comme dans son essence, 130. (Voyez *Souverain.*) Est toujours droite, en ce qu'elle veut toujours le bien, mais ne le voit pas toujours, 129, 138. Elle peut être non détruite, mais éludée ou réduite au silence par une somme de volontés particulières, 220. De la fixation du nombre proportionnel des suffrages, nécessaire pour déclarer cette volonté, 226.
- VOLTAIRE.** Sa correspondance avec le prince royal de Prusse, et ses *Lettres philosophiques*, inspirent à Rousseau le goût de la littérature, I, 313. Dans quelle société il le voit à Paris, II, 23. Premières relations entre eux, relativement aux *Fêtes de Ramire*, 87. Rousseau lui écrit sur son poème du *Désastre de Lisbonne*, 232; XVII, 224; et dans la même lettre lui propose le sujet d'un nouveau poème, 237. Dernière lettre que Rousseau lui écrit, et à quelle occasion, II, 406. Est auteur du libelle intitulé, *Sentiment des citoyens*, III, 69. Son influence présumable sur la conquête de la Corse, 102. Idée de sa conduite et de ses procédés envers Rousseau, comparativement à ceux de Rousseau envers lui, 105. Réponse de Rousseau à ses assertions calomnieuses, consignées dans une lettre à Hume, XIX, 396. Usage qu'il fait d'une lettre qui lui est adressée par Rousseau, et comment il y répond lui-même, XVIII, 318, 355. Imitation de son style dans un discours que Rousseau suppose qu'il eût pu tenir aux intolérants de Genève, X, 313. A perdu Genève pour prix de l'asile qu'il y a reçu, II, 409; XVII, 410, 448. A part à la critique de Ximènes contre la *Nouvelle Héloïse*, XVII, 473. Rousseau ne boit pas dans sa coupe, 471. Est regardé par Rousseau comme le premier auteur des persécutions qu'il éprouve, XVIII, 71, 102. Sa conversation avec un ouvrier de Neuchâtel, XVIII, 121. Véritables sentiments de Rousseau à son égard, XIX, 198. Sa maladresse dans les démarches que sa haine contre Rousseau lui inspire, 281. Il impute à

Rousseau l'incendie de la salle de spectacle à Genève, en 1768, XX, 61. Cherche à se raccommo-
 moder avec Rousseau, XVIII, 228, 229. Rousseau a souscrit pour sa statue, III, 176. Jugement porté sur *Nanine*, XI, 29. Sur *Mahomet*, I, 37. Son *Timon*, cité, IV, 91. Son *Siècle de Louis XIV*, cité, IX, 174. Sa *Correspondance*, citée, III, 106.
 VOSSIUS (Isaac). Cité, IV, 334. Son *Traité de Viribus cantus et rhythmi*, loué par Rousseau, XIV, 449; XV, 140.
 Voyages. Quatre sortes d'hommes qui voyagent, et toujours sans utilité pour les sciences, IV, 326. Quel parti on pourroit tirer des voyages pour la con-
 naissance de l'homme naturel, 327. En quoi les voyages sont utiles. Insuffisance des livres sur ce point, IX, 401...404. Ils ne conviennent qu'à très peu de gens, 309. Moyens de s'in-
 struire en voyageant, 404. Les anciens les pratiquoient mieux que nous, 405. Pourquoi les peuples n'offrent-ils plus entre eux des différences aussi sen-
 sibles qu'autrefois, 406. Moyen d'étudier et de connoître celles qui subsistent encore, VI, 357, 427. Voyages des savants sont sans utilité réelle, IX, 409. Les

voyages doivent avoir un but déterminé, 412. Pourquoi les voyages infructueux aux jeunes gens en particulier, 436. Ce n'est pas dans sa capitale qu'il faut étudier un peuple, mais dans les provinces reculées, 437, et hors de ses villes, 440.

Voyages pédestres. Sont les plus agréables et les plus utiles, IX, 321. Goût de Rousseau pour ces voyages. Projet d'un tel voyage avec Diderot et Grimm, I, 83. Description de son voyage de Soleure, à Paris, 230; de Paris en retournant en Suisse, 237. Dernier voyage pédestre de Lyon à Chambéry, 251.

VOYER (de). Empêché que Rousseau ne soit mis à la Bastille pour sa *Lettre sur la musique françoise*, II, 166.

Vrai (homme). Portrait de l'homme réellement vrai, III, 282.

Vue (la). Choix des objets qu'on doit montrer à l'enfant, VIII, 64. Pourquoi tend également la main pour saisir l'objet proche ou éloigné; ce qu'il faut faire en ce cas, 67. Comment la course exerce un enfant à mieux voir, 228. Voyez *Sens*.

VULSON (mademois.). Ses amours avec Rousseau, I, 36. Il la re-
 voit vingt ans après, 40.

W.

WALPOLE (Horace, milord). Pro-
 pose à Rousseau un asile dans une de ses terres, III, 75. Fa-
 brique et publie une lettre supposée du roi de Prusse à Rousseau, 122.

WARBURTON. Cité, V, 145.

WARENS (madame de). Ce qu'elle étoit et son origine, I, 69. Cir-
 constances de sa conversion,

XII, 44. Refuse d'être placée à Turin auprès de la reine, 46. Portrait et caractère de cette femme, I, 70. Sa manière de vivre, 150. Attachement que Rousseau conçoit pour elle. Nature de cet attachement, 154. Ce qu'elle imagine pour préserver Rousseau de la sé-
 duction des autres femmes,

285. Son caractère, 299. Tendres soins qu'elle prodigue à Rousseau dans sa maladie, 324. Ses idées sur la religion, et ses principes de la morale, 336. Elle donne à Rousseau un successeur, 385. Son affection pour Rousseau se refroidit, 392. Comment il en est reçu à son retour de chez M. de Mably, 399. Rousseau lui envoie un secours en argent qui ne lui profite point, II, 94. Rousseau la revoit en allant à Genève, elle se refuse à le suivre, 176. Sa mort, III, 49. Tendre souvenir inspiré par l'anniversaire du jour où Rousseau l'a vue pour la première fois, 379.
- WATELET.** Ses liaisons avec Rousseau, II, 363.
- WIELHORSKI** (le comte), noble polonois. Demande à Rousseau un plan de constitution pour sa patrie, III, 179. Voit Rousseau à Paris. Circonstances de cette visite, XVI, 451.
- WILDREMET**, Biennois. Presse Rousseau de rester à Bienne, III, 105.
- WILKES**, membre de la chambre des communes en Angleterre. Notice sur ce personnage, X, 422.
- WOLMAR.** Ce personnage de *la Nouvelle Héloïse* est une leçon pour les intolérants, XVII, 481.
- Wootton.** Description de l'habitation de Rousseau dans ce lieu, XIX, 255. Est indiqué comme un des lieux où Rousseau a écrit la première partie de ses *Confessions*, II, 4.

X.

- XÉNOPHON.** Quoi qu'il en ait dit, l'éducation ne se partage pas, VIII, 40; cité, IX, 173.
- XIMENÈS** (le marquis de). Son écrit contre *la Nouvelle Héloïse*, XVII, 473.

Z.

- ZANETTO-NANI.** Comment Rousseau fut obligé de payer un billet que ce noble vénitien avoit fait à un perruquier de Paris, II, 42.
- ZARLIN.** Cité, XIV, 110, 222.
- ZÉNON**, IX, 131.
- ZULIETTA**, fille publique à Venise. Aventure de Rousseau avec elle, II, 62.
- Zurich.** Comment passent maîtres les conseillers de cette ville, VIII, 353.
- ZUSTINIANI**, patricien de Venise. Son démêlé avec Rousseau relativement à Véronèse, II, 38.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CORRESPONDANCE. Janvier 1768 à 1778.

TABLE CHRONOLOGIQUE, etc. 435

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA CORRESPONDANCE, etc. 441

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. 451

FIN DU VINGTIÈME

ET DERNIER VOLUME.

